

UNIVERSITE D'AIX-MARSEILLE I

ECOLE DOCTORALE 355 : Espace, Culture, Sociétés

Laboratoire Méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique – UMR 7269

Thèse pour obtenir le grade universitaire de Docteur en Préhistoire

Présentée et soutenue le 18 décembre par

Noisette BEC DRELON

Sous la direction de Monsieur André D'ANNA



**Autour du coffre : dispositifs et aménagements des
monuments funéraires mégalithiques en Languedoc et
en Roussillon (IV^e/II^e millénaires).**

Volume I : Texte première partie

Après avis des rapporteurs :

Serge CASSEN, Directeur de recherche au CNRS, LARA, Nantes

Christian JEUNESSE, Professeur à Université de Strasbourg, Archimède, Strasbourg

Devant le jury composé de :

Maxence BAILLY, Maître de conférences à l'Université d'Aix Marseille I, LAMPEA

Serge CASSEN, Directeur de recherche au CNRS, LARA, Nantes

André D'ANNA, Directeur de recherche au CNRS, LAMPEA, Aix-en-Provence

Xavier GUTHERZ, Professeur à l'Université Paul Valéry, ASM, Montpellier

Christian JEUNESSE, Professeur à Université de Strasbourg, Archimède, Strasbourg

Henri MARCHESI, Conservateur régional de l'Archéologie, Languedoc-Roussillon

Examineur

Rapporteur

Directeur

Examineur

Rapporteur

Examineur

Remerciements

Ce travail n'aurait pu être mené à son terme sans le soutien et la confiance de mon directeur de thèse, **André D'Anna** (directeur de recherches au C.N.R.S, Aix-Marseille) qui attentif et bienveillant a su baliser mon itinéraire de jeune chercheuse. J'ai apprécié nos discussions sur les chantiers, lors de colloques, à la bibliothèque, au laboratoire, qui m'ont permis petit à petit de m'intégrer à la communauté scientifique et d'en comprendre les codes et le langage.

Je remercie profondément **Philippe Galant** (technicien de recherche au Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon) qui se prêta avec sérieux, constance et efficacité au rôle de tuteur. Je lui dois la compréhension de la globalité de ce métier d'archéologue qui allie exigence, pugnacité, ouverture, respect, diplomatie, énergie, etc. Il est certes, le « grognon des Causses » (comme dirait Paul Ambert), le lecteur vigilant de tous mes travaux et l'adepte de la manière forte (celle qui fonctionne). Mais il a su me faire profiter de son expérience et de sa passion du terrain. Il m'a également permis de financer cette thèse en se portant garant pour mon emploi au Musée de Lodève et m'a constamment assurée de son soutien et de son amitié.

Merci aux membres du jury, qui ont accepté de juger ce travail. Je remercie **Serge Cassen** (directeur de recherche au CNRS, Nantes) et **Christian Jeunesse** (Professeur à l'Université de Strasbourg) qui sont les rapporteurs de cette thèse. Leurs travaux respectifs sur les sociétés mégalithiques m'incitent à élargir encore le champ de mes recherches. Je souhaite remercier tout particulièrement **Xavier Guthertz** (Professeur à l'Université Paul Valéry, Montpellier) qui me suit depuis le master, réalisé sous sa direction à l'Université Paul Valéry à Montpellier, et n'a pas manqué d'être attentif à la continuité de mes travaux. Je remercie spécialement **Maxence Bailly** (Maître de conférences à l'Université d'Aix Marseille I) pour m'avoir acceptée au sein de son programme de recherches (cultures matérielles : systèmes techniques et représentations) et m'avoir conseillée tout au long de mon parcours. Enfin, je souhaite remercier plus particulièrement **Henri Marchesi** (Conservateur du Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon) pour m'avoir accordé sa confiance et autorisée à réaliser mes premières fouilles en tant que responsable, pour m'avoir rendu visite sur le terrain et conseillée tout au long de ce travail de recherches.

Mes remerciements vont également à l'Université Aix-Marseille I et en particulier à l'école doctorale ED355 (Espace Cultures et Sociétés) pour avoir soutenu ce projet de thèse malgré

l'absence de financement. Je remercie le Laboratoire Méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique (LAMPEA) et l'UMR7269 de m'avoir accueillie et en particulier son directeur **Jean Pierre Bracco** qui a toujours été à l'écoute. Un grand merci à **Dominique Commelin** pour avoir pallié si souvent mon éloignement de la bibliothèque en m'envoyant des pdf et en me tenant informée ! Merci également à tous les membres du Laboratoire de leur intérêt pour mes recherches.

Je voudrais remercier le Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon et en particulier **Gérald Sachot, Véronique Lallemand, Iouri Bermond, Benoit Ode, Christophe Gilabert, Martine Schwaller, Henriette Pascale, Brigitte Krall** pour m'avoir accueillie, conseillée et apporté toute l'aide dont j'avais besoin pour mener à bien les différentes fouilles dans l'Hérault et les Pyrénées-Orientales. Merci également de m'avoir permis de consulter les données de la base PATRIACHE ainsi que les rapports de fouilles et les archives.

Je remercie également le Musée de Lodève et la Communauté des Communes Lodévois et Larzac et en particulier **Matthieu Guillot** (Directeur général des services) et **Ivonne Papin** (Conservatrice et Directrice du musée) pour la souplesse dont ils ont fait preuve pour l'organisation de mon travail, sans laquelle je n'aurais pu réaliser des opérations de terrain. Je remercie aussi **Martine Schwaller** (Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc) et **Isabelle Commandré** (Groupe de Recherches Archéologiques de Lavérune) pour leur soutien dans ce poste. Je remercie tous mes collègues, avec qui je partage mes réflexions au quotidien et qui se sont toujours montrés intéressés par mon travail. Merci à **Pierre Terrier, Bernard Derrieu, Céline Demarcque, Marie Vaissière, Marie-Pierre Nougaret, Aurosi Moreno (et Alexandre), Florent Sauzedde**. Ma gratitude va en particulier à **Elisabeth Lefeuvre** (2 ans d'inventaire, 17 000 objets ! Que de moments partagés à la Chapelle), **Séverine Chaoua (et Karim), Cécile Chapelot (et Clément), Nadège Cros, Stéphane Fouche (et Nathalie) et Mélanie Torez**. Je remercie aussi **Jacques Audibert**, car c'est bien grâce à lui et à ses collections que j'ai eu la chance de travailler au musée.

La bonne conduite des fouilles des dolmens n'aurait été possible sans le soutien et l'investissement de nombreuses personnes. Je souhaite donc remercier ici mes collaborateurs, les institutions, les associations, les propriétaires et les bénévoles.

Je remercie mes deux collaboratrices et amies les plus proches. Merci à **Mélie Le Roy** qui m'a accompagnée sur toutes les campagnes de fouilles et s'est chargée de l'étude anthropologique. Merci à **Johanna Recchia-Quiniou** de s'être chargée de l'étude de la céramique de tous les dolmens et pour nos réflexions autour de la chronologie. Nous avons

également préparé ensemble plusieurs articles et avons toutes les trois la tête pleine de projets et de collaborations futures.

Je remercie également tous les chercheurs qui ont contribué à l'étude du mobilier des dolmens, merci pour votre disponibilité et votre intérêt. Merci à **Maxime Remicourt** et **Jean Vaquer** pour l'étude de l'industrie lithique, Merci à **Eric Thirault** pour l'étude des artefacts polis. Merci à **Guy André** pour les relevés topographiques. Merci à **Valérie Porra** pour son aide dans l'identification chrono-culturelle de la céramique des dolmens pyrénéens. Merci à **Charlène Delefosse** pour l'étude du matériel de mouture. Merci à **Thibault Lachenal** et **Kewin Peche-Quilichini** pour leur étude de la céramique protohistorique. Merci à **Paul Ambert** pour m'avoir transmis ses réflexions et ses cartes sur la géomorphologie du Bassin permien. Merci à **Albert Colomer**, **Claude Requirand** et **Michel Robert** pour avoir partagé leurs fonds photographiques et leurs archives qui ont largement nourri ce travail. Enfin Merci à **Philippe Galant** et **Marie Laroche** pour m'avoir prêté leur matériel de terrain et apporté une aide logistique et un soutien moral durant ces campagnes.

Merci au Conseil Général de l'Hérault pour son soutien financier et plus particulièrement à **Jean Gence** pour son intérêt pour mes travaux. Merci au S.R.A et à la C.C.L.L. pour leur aide logistique et leur financement. Je remercie également les associations porteuses de ces projets de fouilles pour leur assistance administrative: l'Association pour la Promotion de la Préhistoire et de l'Anthropologie Méditerranéenne et sa directrice **Marie-Françoise Bonifay** et l'Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc sous la direction de **Martine Schwaller**.

Un grand merci aux propriétaires, pour leur gentillesse et pour m'avoir apporté une aide logistique plus que bienvenue durant les fouilles. Merci à Madame Teillard du domaine des Caravettes à Murles. Merci également à Nicole Piédalu à Notre-Dame-De-Londres. Merci à la famille Hatt à St-Jean-de-la-Blaquière et à M. et Mme Bertrand à Tarerach. Je remercie les mairies de Lodève, Murles, Vailhauquès, Notre-Dame-de-Londres, Ria-Sirach, Tarerach, Saint-Jean-de-la-Blaquière et Saint-Etienne-de-Gourgas pour leur intérêt et leur assistance durant ces sept campagnes de fouilles.

Je remercie les nombreux bénévoles (étudiants et autres, français et étrangers) qui ont participé avec beaucoup d'intérêt et de motivation aux diverses campagnes de fouilles. J'espère leur avoir à mon tour transmis la passion du terrain et des cailloux petits ou grands ! Je ne peux pas tous les citer mais ce travail leur est largement dédié. Leurs efforts n'ont pas été vains. Un grand merci à **Jean Balbure**, **Annette Flageule** et **Ghislaine Marcon** (la dream team) rencontré à la Capitelle du Broum qui ont cru à ce projet fou et m'ont apporté leur aide et leur soutien moral tout au long des campagnes de fouilles et même après. Je remercie aussi les amis qui ont donné un peu de leur temps (parfois plus) et ont prêté main forte aux chantiers : **Nicolas Foulc**, **Johanna Recchia-Quiniou**, **Thibault Lachenal**, **Simon Delvaux**, **Jean-Baptiste Caverne**, **Marie Laroche**, **Kewin Peche-Quilichini**, **Elisabeth Lefeuvre**, **Florent Châteauneuf**, **Agnès Caraglio**, **Aurélien Baroiller**, **Albert Colomer**, **Bernard**

Baumes, Michel Robert. Je souhaite remercier tout particulièrement le *fouilleur fou* **Vincent Venny**, rencontré à Prissé-la-Charrière, qui a participé à 6 campagnes sur 7 et mérite pour cela la truelle d'or. Je remercie aussi **Dykel Fatoumata Bagayogo, Charles Gouliardon, Kévin Mahoudeaux, Aurélien Burlot** pour leur motivation et leur intérêt au-delà de la fouille. Merci également à mes aides D.A.O, **Vincent Venny, Léa Métivier et Kewin Peche-Quilichini.**

Merci au Musée de Lattes et en particulier à **Lionel Pernet** (Conservateur) et **Mario Marco** (Gestionnaire des collections), pour m'avoir permis, ainsi qu'à mes collaborateurs, d'accéder à la collection Jean Arnal et à ses archives.

Mon parcours universitaire a été jalonné de multiples rencontres lors de fouilles ou de colloques. Celles-ci m'ont permis d'avancer et de me construire une identité de jeune chercheuse. Je remercie **Gérald Sachot** et **Patrick Thollard** pour leur accueil sur la cité des *Samnagenses* et pour m'avoir formée à la prospection et à la fouille. Merci à **Paul Ambert** et **Jean-Louis Guendon** qui m'ont appris l'importance de la géomorphologie et de la dynamique sédimentaire sur le district minier de Cabrières-Péret. Cet apport a été un véritable déclic et m'a permis de poser un regard neuf sur la fouille. Je remercie également **Marie Laroche** et **Philippe Galant** qui ont été mes modèles de "chefs de chantier" d'un point de vue méthodologique et humain. Merci également à **Luc Laporte** pour m'avoir accueillie sur sa fouille du Tumulus de Prissé-la-Charrière et avoir pris le temps de m'expliquer ses méthodes d'analyses et d'enregistrement. L'observation des élévations en pierre sèche du tumulus et des dynamiques de construction m'ont permis d'orienter ma méthodologie et ont conforté mes problématiques. Merci également à ses collaborateurs **Florian Cousseau** et **Philippe Gouézin.**

Je voudrais aussi remercier « *les barbous* » de Cabrières qui m'ont accueillie dès mon master dans leur groupe de prospection-inventaire des mégalithes des garrigues et m'ont toujours soutenue et conseillée. Merci à **Paul Ambert, Albert Colomer, Bernard Baumes, Claude Requirand, Jacques Coularou, Florent Châteauneuf.** A mon arrivée à Lodève, j'ai pu faire partie du **Groupe Archéologique Lodévois** et je remercie **Gérard Mareau** qui m'a fait découvrir le Lodévois et Larzac mégalithique et qui m'a aidé en me fournissant des cartes, des photographies, des documents d'archives.

Enfin je remercie tous les chercheurs qui ont pris le temps de discuter avec moi de mon sujet de thèse, ont répondu à certaines de mes interrogations, m'ont rendu visite sur le terrain ou m'ont fourni des documents précieux (articles, archives de fouilles inédites, etc.). Merci en particulier à **Gérard Sauzade, Aurore Schmitt, Jean Vaquer, André D'Anna, Xavier Gutherz, Luc Jallot, Serge Cassen, Christophe Gilabert, Jean-Paul Cros, Anne-Lise Rivière, Gaston-Bernard Arnal, Xavier Margarit, Bruno Bizot, Franck Léandri, Hélène Vergely, Albert Colomer, Jean Abélanet, Michel Martzluff, Valérie Porra, Jean Guilaine, Guillaume Robin, Emmanuel Mens, Maxence Bailly, Chris Scarre, Alexey Kovalev, Ricardo Cicilloni.**

L'apprentissage par les pairs a été également primordial durant ce parcours doctoral. Ainsi je remercie tous les étudiants (doctorants ou docteurs) que j'ai pu rencontrer ces dernières années pour avoir échangé leurs tuyaux, leurs réflexions, leurs doutes. Merci en particulier à la promo 1987, **Agnès Caraglio, Florent Châteauneuf, Mélie Le Roy, Johanna Recchia-Quiniou**. Mais aussi, **Thibault Lachenal, Isabelle Commandré, Kewin Peche-Quilichini, etc.**

Merci à tous mes amis qui sont toujours là dans les moments de doute, de crise mais aussi de joie et de fête. J'espère leur rendre au centuple tout ce qu'ils m'apportent. Je souhaite tout d'abord remercier mes amis d'enfance. Merci à **Amaia Cormier**, *ma soeur* ! Merci aussi à sa maman **Josie Cormier** et à toute la famille Cormier qui compte tant pour moi. Merci à **Célie Falières**, nous nous ressemblons tellement et nos travaux (artistiques pour toi) se nourrissent les uns des autres. Merci à **Mathias** et **Joan Pareilh-Peyrou** et **Simon Portefaix** pour avoir toujours été là, un grand merci à leurs parents. Merci à la grande famille d'amis du Cantal, les tRaucatèrme, les Cantalas, les Dits d'Alleuze, etc.

A mes amis rencontrés sur les bancs de la fac de Montpellier, **Nicolas Foulc** et **Julie Lafont** pour leur soutien inconditionnel et leur goût pour "les ruines" !!! Je leur souhaite beaucoup de courage pour finir leurs thèses. Je remercie **Charlène Delefosse** (Maman 2), **Thibault Lachenal, Agnès Caraglio (et Flo) et Johanna Recchia-Quiniou (et Julien)** qui, en plus de leur amitié, m'ont si souvent offert l'hospitalité à Montpellier ou à Aix dans les moments de galère totale (accident, crue, panne d'électricité, etc.). Un grand merci à **Kewin Peche-Quilichini** pour m'avoir si souvent relue, conseillée et accompagnée sur la plupart des chantiers. Tu as été un formidable partenaire scientifique et tu es pour beaucoup dans la définition de mon identité de jeune chercheuse.

Une mention spéciale aux copains et copines de la CCLL et de Lodève qui m'appellent déjà "docteur" depuis un an, parmi lesquels **Vincent Urios, Santiago Hue, Hervé Silhol, Mathieu Catala, Mimi Pigneur, Lydie Enjalbert, Rachid Oukkal, Jean-Michel Cervioti, Jean-Michel Sanchez, Guillaume Bertin, Michel Montet, Fabien Klingelschmidt, Léa Girod, Emilie Jaffuel, Amélie Déage, Sonia Joulkva, Erwan Dufumier**. Merci aussi au soutien inattendu du Yéti du Haut-Languedoc qui se reconnaîtra.

Encore merci à **Mélie Le Roy**, pour son Kit de Fin de Thèse (KFT) qui m'a été bien utile (il faut le breveter) !

Enfin un immense merci à toute ma famille et en particulier à mes parents, **Pascale Drelon** et **Patrick Bec** qui m'ont accordé leur soutien sans faille depuis le début de ces longues études et qui ont toujours cru en moi. Ils ont été de véritables "parents-thèse" durant la phase de rédaction de ce travail et ont appliqué à la lettre la méthode "Galant" (qui n'a de galant que le nom). Je remercie aussi mon petit frère (si grand maintenant), **Emile Bec Drelon** pour sa complicité, son soutien et pour avoir été mon informaticien personnel tout au long de ce travail. Merci à sa compagne **Ariane Mahé**, pour sa gentillesse et sa générosité. Merci à mon cousin **Roméo Bec**, d'être venu m'aider sur les chantiers et d'avoir été si patient. Mille mercis à mes oncles, tantes et cousins qui ont toujours été passionnés par mes découvertes et pour leurs nombreux encouragements. Enfin, merci à ma grand-mère, **Solange Bec "Maminou"** pour m'avoir permis de rester forte jusqu'au bout (notamment grâce à son excellent clafoutis).

Je dédie cette thèse à mon grand-père, **Claude Bec "Pépé Tic-Tac"** (horloger à Saint-Flour) qui maîtrisait le temps. Je la dédie également à mes grands-parents maternels et à mon oncle, **Jeannine, Julien et Jean-Pierre "Paco" Drelon** que je n'ai jamais connus mais qui m'ont, sans le savoir, transmis le goût de la recherche et la connaissance du passé. Je voudrais aussi dédier ce travail à **Alphonse Vinatié**, archéologue amateur du Cantal qui m'a concocté mon premier tessonnier, m'a donné le goût de la prospection dans les taupinières et m'a recommandée auprès de **Fabien Delrieu** pour mon premier chantier de fouilles en tant que bénévole à l'âge de 16 ans.

Sommaire

VOLUME I

| | |
|---|-----|
| Remerciements | 3 |
| Sommaire | 9 |
| Liste des abréviations et sigles | 11 |
| Liste des outils cartographiques en ligne | 12 |
| Introduction..... | 14 |
| Chapitre 1 : Présentation générale | 21 |
| 1.1 Questions de terminologie | 21 |
| 1.2 Historique des recherches..... | 27 |
| 1.2.1 Languedoc et Roussillon..... | 28 |
| 1.2.2 Régions limitrophes..... | 95 |
| 1.2.3 État des connaissances..... | 109 |
| 1.3 Chronologies et faciès culturels de la fin du Néolithique | 113 |
| 1.3.1 Le Néolithique final en Languedoc et sur les Grands Causses | 118 |
| 1.3.2 Le Néolithique final du Languedoc occidental et du Roussillon | 127 |
| 1.3.3. Le Campaniforme dans les dolmens de Languedoc et du Roussillon | 130 |
| 1.3.4. L'âge du Bronze et la question des réutilisations protohistoriques | 130 |
| 1.4. Questions..... | 132 |
| 1.4.1. Les vides : chambre et structure d'accès | 133 |
| 1.4.2 Implantation et répartition (Où ? Pourquoi là ?) | 134 |
| 1.4.3 Modalités de construction et morphologie des monuments (Comment ?) | 136 |
| 1.4.4 Architecture évolutive (Quand ? Jusqu'où ?)..... | 136 |
| 1.4.5 Fonctions des architectures (Pourquoi ?) | 136 |
| 1.4.6 Constructeurs/défunts/utilisateurs (Qui ?)..... | 137 |
| Chapitre 2 : Méthodologie | 139 |
| 2.1. Avant-propos..... | 139 |
| 2.2. Les difficultés..... | 141 |
| 2.3. Cadre géographique et choix des monuments | 143 |
| 2.3.1 Choix des fenêtres d'étude | 143 |
| 2.3.2 Choix des monuments au sein des fenêtres d'étude..... | 149 |

| | |
|---|-----|
| 2.4. Méthodes d'investigations | 160 |
| 2.4.1. Apport des méthodologies existantes | 160 |
| 2.4.2. Synthèse critique et enseignements | 170 |
| 2.4.3. Elaboration d'une méthodologie adaptée | 175 |
| 2.5. Définition d'un vocabulaire adapté..... | 188 |
| 2.5.1 : Nature de la roche, techniques d'extraction, carrière, implantation | 188 |
| 2.5.2. : Transformation et utilisation de la pierre | 190 |
| 2.5.3 : Technique de construction..... | 190 |
| 2.5.4. Esthétisme, monumentalisme | 193 |
| 2.6. Synthèse et limites. | 194 |
| Liste des Figures (Volume I) | 197 |

Liste des abréviations et sigles

Revue et Sociétés :

| | |
|--------------|--|
| B.S.P.F. | Bulletin de la Société Préhistorique Française |
| B.S.R. | Bilan Scientifique Régional |
| C.L.P.A. | Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie |
| C.R.A.C.V. | Clan de Recherches Archéologiques des Chênes Verts |
| G.A.L. | Groupe Archéologique Lodévois |
| S.A.M. | Société Archéologique de Montpellier |
| S.E.S.A. | Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude |
| S.A.H.H.C.H. | Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault |

Sigles :

| | |
|--------------|---|
| A.F.A.N. | Association pour les fouilles Archéologiques Nationales |
| B.R.G.M. | Bureau de Recherches Géologiques et Minières |
| C.A.N. | Carte Archéologique Nationale |
| C.N.R.S. | Centre National de la Recherche Scientifique |
| D.R.E.A.L. | Direction Régionale de l'Environnement, de l'Aménagement et du Logement |
| I.G.N. | Institut Géographique National |
| I.N.R.A.P. | Institut National de Recherches Archéologiques Préventives |
| L.A.M.P.E.A. | Laboratoire Méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique |
| N.M.I. | Nombre Minimum d'Individus |
| P.C.R. | Programme Collectif de Recherches |
| S.R.A. | Service Régional de l'Archéologie |

Liste des outils cartographiques en ligne

Site internet de L'I.G.N

Visualiseur : geoportail (www.geoportail.gouv.fr/accueil)

- Cartes au 1/25 000eme
- Cartes du relief
- Photographies aériennes
- Plan cadastraux

Site internet du B.R.G.M

Visualiseur : InfoTerre (www.infoterre.brgm.fr/viewer/MainTileForward.do)

- Cartes géologiques
- Notices

Site internet de la D.R.E.A.L

Adresse : www.atlas.dreal-languedoc-roussillon.fr/atlas.asp

- Atlas et descriptif des paysages
- Carte du relief simplifié
- Carte géologique simplifiée

Divers :

- Site internet de L'I.C.G.C. (Institut Cartogràfic i Geològic de Catalunya) : www.icc.cat
- Site internet de l'I.G.N. espagnol : www.ign.es ; Visualiseur : IBERPIX
- Fonds de cartes libres : www.histo-geo.com
- Fonds de cartes dans la base de données Syslat : logiciel ArchéoOnLine

« Pè-de la piona malautassa, que la tèsta li bronzís totjorn, aqueles morsèls de lausa que se jonhan en chanton, de qué es ? E pus luènh sota lo pullenc ? E encara enlai coma una trevada de romanèls entorn del Cheilar, aqueles borbossadas de rèbles mescladas als roves e als clapasses ? Ara vos diràn de dolmens, un mot manlevat als Bretons, coma se n'aviàm pas ges nosautres, quand se pòt legir un pauc pertot dins los cadastres « Queiredas » o « Queiret ». Los noms s'escafan coma s'avalisson las causas. Paura memòria ! E praquò, fai de sègles e de sègles, de mans parièiras, an amolonat aquelas pèiras per ne far d'ostaus per los mòrts. E n'i aviá benlèu pas ges per los vius ! Lo talent de durar ! Los vèsi, los paurasses, plantar a grands badalhs las tres lausassas, pausar la cabucèla e acaptar aquò puèi sota un bèl clapàs. Mas pòdi pas me far una idèa de la chançon que chantavan ! »

Aigafòrt, Julh Froment, 1980, p.74-75.

Introduction

Le phénomène mégalithique suscite depuis près de deux siècles l'engouement des chercheurs et par extension celui du grand public. S'il concerne plusieurs régions du monde et plusieurs périodes, l'extrémité ouest de la péninsule eurasienne en présente les exemplaires les plus anciens. Ce mégalithisme se développe en Europe entre la fin du Vème et le IIIème millénaire avant notre ère, au cours du Néolithique. Il se compose de plusieurs types de monuments : dolmens, coffres, menhirs, stèles, cercles de pierres dressées, tumulus, etc. qui ont chacun leurs diversités et leurs évolutions propres, selon les régions. Ces architectures monumentales sont liées au développement d'un autre phénomène, celui des sépultures collectives. Dans ce travail, nous nous intéressons plus particulièrement aux monuments funéraires mégalithiques du Languedoc et du Roussillon plus communément appelés « dolmens » ou « sépultures mégalithiques ». En effet, qui connaît leur importante densité dans le sud de la France ? Car c'est dans le bassin nord occidental de la Méditerranée que l'on trouve, à la transition du IVème et du IIIème millénaire, le plus grand nombre de dolmens, principalement situés sur les contreforts du Massif Central (région des Grands Causses). On y recense actuellement plus de 3000 sites. Ce nombre représente pour l'instant près des deux tiers du total des dolmens inventoriés en France, c'est-à-dire entre 4700 et 5000 selon les derniers inventaires disponibles (Soulier dir. 1998). Ces chiffres sont en constante évolution puisque de nombreux dolmens sont détruits par les aménagements modernes. Heureusement, mais dans une moindre mesure, de nouveaux monuments sont aussi découverts parfois grâce à ces mêmes aménagements (déboisement, fouilles préventives).

Les régions du Languedoc et du Roussillon offrent, depuis la vallée du Rhône jusqu'aux Pyrénées et du golfe du Lion aux Grands Causses, des paysages particuliers. Depuis les contreforts des montagnes ardéchoises, s'étend vers l'est la région des Garrigues, composée d'une succession de petits massifs calcaires assez variés dans leurs morphologies. Au nord, la région des Grands Causses développe ses massifs karstiques entrecoupés de profondes vallées. Plus à l'ouest, les petits causses du Minervois se prolongent par l'imposant massif des Corbières. Aux pieds des Pyrénées, les petits monts calcaire-schisteux viennent s'adosser à la haute montagne granitique. Ce sont ces territoires, géologiquement variés entre calcaires, schistes, granites et gneiss qui ont vu l'émergence et le développement du mégalithisme méditerranéen. Ils présentent une structuration géomorphologique très favorable à l'exploitation des matériaux affleurant ce qui, sans parler d'un choix culturel de ces sociétés de la fin du Néolithique, peut également justifier l'importance du phénomène mégalithique de cette région. C'est donc un terrain d'étude privilégié pour l'analyse de ce phénomène.

Il s'agit ici, de nous focaliser sur un type particulier de monument : les dolmens à couloir ou du moins qui possèdent une structure d'accès frontal. Même si les études typo-chronologiques montrent une diversité de « formes » selon les régions et les chercheurs, ces monuments constituent un groupe important, relativement homogène et assez bien conservé.

Pourquoi un travail sur les dolmens ? On pourrait penser que l'on a fait le tour de la question s'il on en croit les nombreuses fouilles, inventaires, études de mobilier et autres articles scientifiques que ces monuments ont suscités. Ces recherches, menées pour une grande part, dans les années 1930-1960, constituent une base documentaire essentielle à la connaissance du phénomène mégalithique. Elles permettent notamment de proposer une vision proche de la réalité de la répartition des dolmens d'une région à l'autre et autorisent à poser les premiers jalons d'une chronotypologie des architectures et des mobiliers. C'est grâce à ces travaux pionniers que nous sommes en mesure, aujourd'hui, de nous poser de nouvelles questions sur ce sujet. Car malgré ce foisonnement d'études, la connaissance du phénomène reste lacunaire notamment dans la région qui nous intéresse. Depuis une vingtaine d'années, les investigations concernant ce type de monuments connaissent un nouvel essor en France et plus largement en Europe, notamment grâce aux nouvelles méthodes de la recherche qui se sont développées avec les fouilles préventives : dégagements des sites sur de grandes superficies, analyses de l'organisation structurelle et spatiale, prise en compte de tous les témoins de la vie quotidienne et du contexte environnemental (pollens, microfaune, traces chimiques, etc.), développement de nouvelles techniques de datation, analyses ADN, déterminations de l'origine des matières premières, etc. (Demoule 2009). On n'appréhende désormais plus un dolmen (comme tout autre site) de la même manière. Ces changements méthodologiques profonds ont permis de déterminer de nouveaux objectifs et d'ouvrir de nouvelles perspectives : mise en réseau des sites, dynamiques territoriales, géomorphologie, génétique. Parallèlement, le développement de l'archéothanatologie a permis de remettre les morts de ces grandes tombes collectives au centre du débat, en étudiant spécifiquement les conditions de dépôts des corps, leur position, leur déplacement, regroupement, leur nombre, leurs conditions de recrutement... Les dolmens ont ainsi été questionnés en termes de pratiques funéraires et non uniquement selon le prisme de l'architecture ou du mobilier d'accompagnement des défunts (Duday 2005). Ajoutons aussi que l'archéologie n'est plus la seule discipline à s'interroger sur les sociétés passées, elle s'associe désormais à l'anthropologie sociale pour tenter de définir des modèles d'organisation de ces peuples (Pétrequin 1983, Testart 2005, Gallay 2011).

Cette évolution de la recherche, bien ancrée sur la façade atlantique, dans le bassin parisien ou encore dans les Alpes, ne semble pourtant pas avoir concerné le Languedoc et le Roussillon où, depuis les thèses de J. Arnal (1963) et d'Y. Chevalier (1975), on ne fait

aujourd'hui qu'exploiter ces données anciennes, sans retour sur le terrain. De même, les ré-études menées sur le mobilier restent relativement rares (Sohn 2006, Azémar thèse en cours). Quant aux travaux sur les données anthropologiques, ils sont quasi inexistants alors même que les ossements découverts sont nombreux dans ces régions à dominante calcaire. Récemment, des inventaires et des bilans ont cependant été dressés dans le cadre de mémoires de master (Duffraisse 2004, Rivière 2004, Bec Drelon 2009, Châteauneuf 2009, Vidal 2012) ou d'articles de synthèse (Claustre 1998, Guthertz 1998, Bordreuil et Jallot 2002, Guilaine 2002, Beyneix 2003, Laporte *et al.* 2011), mais ce stade a rarement été dépassé pour les régions qui nous intéressent ici. Citons toutefois la dernière publication de J. Abélanet qui synthétise les résultats de plus de trente ans de recherches sur le mégalithisme est-pyrénéen (Abélanet 2011). Chaque année, de nouveaux dolmens et menhirs sont redécouverts et recensés par des associations d'amateurs ou par des archéologues professionnels. Ces découvertes récentes ne font souvent pas l'objet d'une analyse plus globale. Des plans sont parfois dressés (Requirand 2010), un dolmen est parfois fouillé (Duday 2005, Rivière *et al.* 2005, Tchéremissov *et al.* 2012) mais aucune contextualisation ni problématisation de ce phénomène ne sont proposées pour le Languedoc et le Roussillon faute de données scientifiques modernes exploitables.

Pourtant le mégalithisme du sud de la France n'est pas un épiphénomène, il est lié au développement, à la fin du Néolithique, des communautés d'agriculteurs éleveurs qui investissent de nouveaux territoires jusque-là peu exploités comme par exemple, la zone des Grands Causses (Costantini 1984, Galant 2005). En revanche, la zone est-pyrénéenne voit se développer des nécropoles tumulaires dès le Néolithique moyen, autour du V^e millénaire (Guilaine 1996). Certains auteurs parlent de « pré » ou de « proto-mégalithisme », mais à la différence des dolmens des époques plus tardives, il semble s'agir d'inhumations individuelles dans des tombes fermées définitivement.

L'autre constat que nous percevons est que le phénomène dolménique n'a dans la plupart des cas pas été problématisé. Si l'origine du mégalithisme méditerranéen est une question récurrente qui préoccupe la sphère scientifique (Guilaine 1995), le phénomène en lui-même est très mal connu et compris. Les principales causes de cette lacune sont que les archéologues hésitent à refouiller ces sites, car d'une part les dolmens ont déjà été fouillés voire vidés à toutes les périodes, les documents qui subsistent dans les chambres sont donc ténus ; d'autre part, ce sont, à l'origine, des ensembles non-clos qui ont subi, probablement dès l'époque néolithique, des modifications au fil de leur longue durée de fonctionnement (vidange, condamnation, destruction, reconstruction). Les chercheurs considèrent donc ces sites comme insuffisamment fiables pour s'insérer dans les schémas chrono-culturels modernes. Ces monuments, pourtant emblématiques d'un territoire et d'une période, ont donc petit à petit été écartés des problématiques sur le Néolithique dans le sud de la France. Ainsi, notre connaissance actuelle de cette période repose presque essentiellement sur les sites d'habitat et le matériel qu'ils contiennent (Jallot 2011a) et sur les données de l'archéologie préventive. Celle-ci, même si elle a contribué à l'avancement des

connaissances, s'est concentrée sur des zones géographiquement dépourvues de dolmens. Les questions posées par les monuments funéraires mégalithiques sont cependant, encore aujourd'hui, loin d'être résolues. Elles peuvent se regrouper sous trois grandes thématiques.

- **Funéraire.** Comment s'organise l'espace sépulcral ? Peut-on déterminer le mode de déposition des corps ? Comment gère-t-on une tombe collective dans le temps et l'espace ? Qui est déposé dans l'espace sépulcral et pourquoi ? Peut-on identifier des règles de recrutement ? Quels sont les gestes funéraires associés au dépôt d'un corps ? Quels mobiliers accompagnent les individus d'une tombe collective et quelle fonction peut-on leur attribuer ? Dans quelle mesure l'ensemble des individus d'une même tombe est-il représentatif d'une communauté ? Jusqu'à quand un individu inhumé est-il honoré ? Quels sens donner à la variabilité des gestes funéraires entrants et sortants ? Peut-on identifier des procédures de condamnation de l'espace sépulcral, des procédures de vidanges ? Peut-on déterminer la durée d'utilisation d'une sépulture collective mégalithique ? Cette durée est-elle uniforme ou peut-on identifier plusieurs utilisations des espaces sépulcraux dans des cadres chronologiques différents et qui ont chacun leur propre durée ? Peut-on identifier des phénomènes de continuité et/ou de discontinuité dans l'utilisation des espaces sépulcraux ? Comment se traduisent ces phénomènes ?

- **Construction/Architecture.** Qu'est-ce qui motive la construction d'un dolmen en un lieu précis ? Quelles sont les stratégies d'implantation de ce type de tombe ? Quelle est l'origine des matériaux utilisés ? Dans quelle mesure la construction s'adapte aux contraintes du lieu et des matériaux ? Comment construit-on un dolmen ? Peut-on identifier des techniques ou des mises en œuvre particulières selon les régions, selon le matériau de construction, selon la chronologie ? Quelles sont les morphologies des tumulus et leur organisation interne ? Comment s'agencent-ils avec les espaces internes (chambre et structure d'accès) ? Peut-on déterminer des zones annexes dans la périphérie proche et lointaine du monument ? Quelle fonction donner à ces systèmes périphériques et à chaque structure qui constitue une tombe mégalithique ? Une différenciation des espaces en termes d'architecture et de fonctionnalité est-elle perceptible, dans les espaces internes comme dans les espaces externes ? Comment interpréter le mobilier déposé dans ces divisions de l'architecture ? Peut-on discerner une évolution chronologique de l'architecture ? Cette évolution concerne-t-elle l'ensemble du monument ou seulement quelques parties ? A travers son architecture, peut-on déterminer la durée d'utilisation d'une tombe ?

- **Implantation dans l'espace et dans le groupe social.** Comment déterminer les limites, le territoire d'une tombe ? L'espace de celle-ci est-il délimité uniquement par son architecture stricte et/ou par sa périphérie ? Les dolmens sont-ils groupés ? Peut-on déceler une organisation dans leur répartition ? Quelle est leur position dans le territoire du quotidien ? Existe-il un monde des morts et un monde des vivants ? Au bout de combien de temps les ossements d'un mort sont-ils déshumanisés ? Comment garde-t-on la mémoire du disparu ? Quelles sont les indices de fréquentation d'une tombe mégalithique ? Ces architectures

peuvent-elles nous renseigner sur les modes de pensée et d'organisation de ces sociétés agro-pastorales ?

A ces trois grandes thématiques s'ajoute la question fondamentale et transversale de la chronologie. De quand datent ces constructions mégalithiques et jusqu'à quand sont-elles construites et utilisées ? On se propose de répondre à cette question principalement à travers la lecture architecturale. Il faut à notre sens sortir de la vision superficielle des monuments, en fouillant et démontant chaque composante pour pouvoir ainsi apprécier la durée de fonctionnement des différents espaces. Cette question passe également par la réévaluation systématique du mobilier des fouilles anciennes et par de nouvelles analyses ¹⁴C.

Le constat actuel nous indique que le premier thème (funéraire) est aujourd'hui difficile à documenter car, généralement, l'intérieur des dolmens a été fouillé ou remanié depuis longtemps. Néanmoins, il apparaît qu'une fouille bien menée est encore susceptible de fournir des données, même partielles. L'accumulation de celles-ci permet tout de même des considérations d'ordre général. Le troisième thème (implantation dans l'espace et dans le groupe social) doit être évoqué à une plus large échelle. Il passe par une connaissance précise du territoire et des gisements. Il est certain qu'il ne sera toujours que suppositions mais il replace le mégalithisme dans son environnement humanisé et dans un modèle social.

Par conséquent, le deuxième thème (Construction/Architecture) constitue l'opportunité qu'il nous a semblé pertinent de saisir. **L'étude de la périphérie du monument, et notamment des structures tumulaires, se révèle être le nouveau défi à relever.** Bien sûr, il sera également question des espaces internes, et de l'ensemble d'un monument. Mais, tout l'enjeu de ce travail de thèse est d'ouvrir cette focale d'observation sur ces dolmens. Il convient d'une part d'analyser les structures tumulaires, car bien qu'elles n'aient pratiquement pas été investies par les fouilles, elles font partie intégrante de la tombe. Leur analyse est indissociable de celle des espaces internes. D'autre part, il est nécessaire d'aller au-delà de la seule reconnaissance de ces architectures afin d'identifier le sol d'implantation, de possibles structures annexes (cultuelle, funéraire, technique ?) et plus largement le territoire, les limites d'une tombe. La fouille doit donc sortir de l'espace stricte de la tombe afin d'identifier de possibles aménagements, d'éventuelles structures annexes et le contexte géologique et géomorphologique général.

Nous partons de la périphérie d'un dolmen pour mieux le comprendre et appréhender les étapes et les modalités de sa construction. Le tumulus constitue notre point de départ, notre prétexte, pour questionner l'ensemble du monument et son contexte archéologique et environnemental. Chaque pierre et chaque couche de terre est ici considérée comme un artefact à part entière puisque amenée et agencée par l'homme dans une construction artificielle dont on propose de reconstituer le fonctionnement : depuis l'extraction jusqu'à l'abandon et à la ruine. Cette recherche se situe donc volontairement dans un va-et-vient permanent entre le territoire d'un dolmen et son centre. Pour résumer, il s'agit ici, à travers

l'implantation, l'architecture et le mobilier archéologique des dolmens, de définir la notion de « complexe de site » en s'éloignant petit à petit du centre de la tombe, lieu de dépôt des défunts, afin d'identifier les fonctions des espaces périphériques à celle-ci.

Ainsi nous tentons, dans ce travail d'identifier l'ensemble des dispositifs et des aménagements qui régissent la construction d'un monument funéraire mégalithique. Par **dispositifs**, nous entendons l'ensemble des mesures prises en vue d'atteindre un objectif, ici la construction d'un dolmen ; et par **aménagements**, la transformation volontaire d'un espace géographique au bénéfice de la société qui l'occupe. Le premier terme décrit les structures réellement imaginées et construites qui, agencées entre elles, forment un dolmen. Le second terme précise les travaux qu'il faut entreprendre afin d'aménager, de transformer, d'adapter le lieu d'édification avant la construction.

Pour répondre aux divers problèmes que pose l'étude des dolmens, nous avons la possibilité d'établir un corpus de monuments exhaustif sur les régions qui nous intéressent, en y apportant une grille de lecture à partir d'observations de terrain (prospection de surface), de recoupements bibliographiques, de relevés de nouveaux plans prenant en compte la périphérie. Ce travail, très long au vu du grand nombre de dolmens, est à notre sens trop superficiel et trop préliminaire. Les observations de surface ne sont pas pertinentes quand on connaît l'érosion qu'ont subie ces sites et elles peuvent amener à des sur-interprétations. Avec une telle approche, on ne fait qu'effleurer encore une fois la connaissance du sujet. De nombreux exemples attestent d'une très grande différence de lecture entre un monument identifié lors d'une prospection et ce qu'on peut en dire après la fouille. Nous avons donc préféré relever le défi de réaliser de nouvelles fouilles archéologiques sur seulement quelques monuments choisis. Plusieurs zones d'étude ont ainsi été définies afin de recouper les principales zones de concentrations de dolmens. Dans ces espaces distincts, huit dolmens ont été fouillés selon une même méthodologie. Les résultats très divers ne permettent pas de généraliser à l'ensemble des dolmens mais ouvrent des perspectives intéressantes et autorisent la proposition de modèles de compréhension de ces gisements.

Un chapitre liminaire présente un historique et un bilan des connaissances accumulées sur les dolmens du Languedoc et du Roussillon mais aussi dans une moindre mesure ceux de l'est du Rhône et de la Catalogne ibérique afin de couvrir la totalité du bassin nord occidental de la Méditerranée, cadre général de la réflexion dans laquelle s'inscrit ce travail. Ce chapitre abordera spécifiquement les problématiques liées aux architectures funéraires mégalithiques et à leur contexte environnemental. La définition des cadres géographiques d'étude, l'explicitation du choix des monuments fouillés et la description de la méthodologie employée, constituent le deuxième chapitre. La transcription des résultats des fouilles

compose les données brutes du second volume de cette thèse (chapitre 3). Une analyse croisée de ces résultats et leur interprétation font l'objet d'un quatrième chapitre dans le second volume. Une dernière partie est enfin consacrée à la remise en contexte des résultats dans un cadre chrono-culturel et géographique plus large et à un retour vers ceux qui sont à l'origine de ces architectures mégalithiques : les sociétés humaines.

Chapitre 1 : Présentation générale

« Ces clapiers, en patois clapasses, gardent ainsi aux archéologues de l'avenir quelques tombes inviolées ». Emile Cartailhac, 1914.

1.1 Questions de terminologie

Régulièrement, la communauté scientifique débat de l'emploi du mot « *dolmen*¹ ». Rappelons brièvement les principales idées qui ont émergé de ces discussions (Joussaume dir. 1987). Certains chercheurs voudraient l'abandonner ou du moins le nuancer au profit d'appellations plus longues, introduisant des particularités architecturales et régionales : allées de type Aude, dolmens à chambre compartimentée, etc. Globalement on perçoit un clivage entre ceux qui souhaitent adopter une terminologie uniquement descriptive, liée à l'architecture d'un monument, tandis que d'autres s'engagent vers une terminologie plus fonctionnelle. Ainsi, avec le développement des fouilles anthropologiques, on trouve de plus en plus souvent les termes « allée sépulcrale » (Masset 1995) et « sépulture mégalithique » (Sohn 2006). Mais, comme le rappelle très justement P.-R. Giot au cours de ce même colloque : « sans doute il y a en Europe ou par le monde, des monuments de ce genre qui ne sont pas des sépultures. » (Joussaume dir. 1987, p. 17). De même ces architectures ont pu générer des fonctions autres que funéraires.

Des débats sur l'emploi de ce mot « *dolmen* », nous ne retiendrons finalement que l'intervention de G. Germond. Pour lui, il s'agit « d'un mot simple, court, susceptible de recouvrir dans son acceptation courante une diversité catégorielle étendue ». (Joussaume dir. 1987, p. 19). Souvent, le terme dolmen est rattaché aux noms du lieu-dit de l'implantation d'un site. Il est inscrit sur les cartes géographiques et les cadastres et est usité depuis au moins deux siècles. De plus, le public identifie clairement le terme dolmen (Joussaume dir. 1987, p. 17), il semble donc difficile de l'abandonner.

Mais, nous sommes malgré tout conscients que ce mot, très générique, ne reflète pas toute la complexité du phénomène mégalithique dans le temps et dans l'espace. Il peut se révéler

¹ Le terme *dolmen* serait apparu au tout début du XIXe siècle, il a été fabriqué à partir de deux mots bretons Taol (Table) et Men (pierre), par des archéologues celtomanes ignorant les règles et la prononciation de la langue bretonne d'après F. Niel (1970, p. 17-18).

presque caricatural dans son emploi pour désigner par exemple, les longs tumulus carnacéens. D'un point de vue architectural, un monument mégalithique n'est pas uniquement construit à l'aide de grandes pierres. On sait que ce sont des constructions composites qui utilisent aussi bien des petites pierres, des grandes pierres, du bois et de la terre. D'autre part, il convient de rappeler que le mot « dolmen » désigne uniquement une partie du monument : la chambre sépulcrale, qui est souvent l'élément qui reste encore en élévation et a donc marqué les mémoires. Jusqu'à très récemment, toutes les typologies établies découlaient de l'interprétation de ce seul espace interne. Désormais on prend en compte l'ensemble du monument afin de déterminer des catégories, mais cette prise de conscience ne s'est pas faite partout, notamment dans le sud de la France.

Les Anglais, de leur côté, font la distinction entre *dolmen ou chamber tomb*, qui désigne chez eux un petit monument composé d'une chambre en dalles, fermée et d'un tumulus, et *passage grave* qui indique un monument plus imposant constitué d'une ou plusieurs chambres mégalithiques de diverses formes et pourvues d'un couloir. Ce qui en français pourrait se traduire globalement par une différenciation entre *dolmen dit simple ou coffre* et *dolmen à couloir* (Laporte *et al.* 2011). Le terme de *dolmen simple* est à notre sens à bannir des typologies et des terminologies car outre son caractère péjoratif, il apparaît un peu « fourre-tout ». Selon les auteurs qui utilisent ce mot, il désigne des dolmens sans couloir ou système d'accès frontal, sans pour autant les mettre dans la catégorie des coffres² qui sont de plus petites dimensions. Pourtant, bien souvent l'appellation, « dolmen simple » va regrouper des monuments très divers mais surtout très mal connus car insuffisamment conservés et non fouillés. En Languedoc et surtout en Roussillon, un tri entre dolmens simples et coffres/cistes serait à faire, mais pour ce qui est des monuments ruinés ils doivent rester inclassables et ne pas être pris en compte dans les typologies et dans les statistiques. Une alternative pourrait résider dans le mot « *chambre* » employé notamment par J. Vaquer pour décrire des structures ouvertes sur un côté à la différence des coffres ou cistes et insérées dans un tumulus (Vaquer 2007). Ce type est surtout reconnu en Catalogne ibérique où il se traduit par « *cambras* ».

Ainsi dans notre travail, nous opterons malgré tout pour le terme « *dolmen* » car il semble indissociable de l'appellation d'un site. Nous le remplacerons de temps à autre par « *monument* », car si on doute parfois du caractère uniquement funéraire de ces sites, leur monumentalité fait rarement débat.

² Par *coffre* nous entendons une structure de petite dimension aux quatre côtés fermés et dont l'accès (s'il existe) est plutôt vertical.

De plus, le terme « *monument* » regroupe plusieurs réalités qui peuvent intéresser notre sujet. Selon la définition du dictionnaire (Larousse 2015), un monument est « *un ouvrage d'architecture ou de sculpture édifié pour perpétuer le souvenir d'une personne, d'un évènement (monument funéraire, monument aux morts). Il s'agit bien souvent d'un édifice remarquable par ses dimensions imposantes. On l'utilise également pour désigner une œuvre exceptionnelle pour sa beauté, son intérêt historique, religieux, patrimonial, pour son ancienneté, etc. (monument historique)* ». Si on regarde la signification de la racine latine, *monumentum* veut dire « *ce qui avertit, ce qui indique, ce qui donne à penser* ».

Selon E. Souchier, le monument est « *le signe de souvenir autant qu'avertissement pour l'avenir. Il indique une absence passée et en même temps projette cette représentation dans le futur.* » (Souchier 1999, p. 29). Ce terme reflète assez bien le phénomène mégalithique dans son ensemble et dans les formes diverses qu'il peut prendre (dolmen, menhir, tumulus, etc.). Il s'agit à la fois de sites monumentaux par leur taille, par leur ancienneté, par leur caractère funéraire et commémoratif. Les notions de temps (passé et futur) et de mort émanent également de ce terme.

Le mot « *tumulus* » sera également utilisé pour désigner l'ensemble des structures qui, agencées entre elles, constituent l'architecture extérieure d'un monument mégalithique de type dolmen. Les termes de « *cairn* » (tumulus de pierre) et de « *tertre* » (tumulus de terre) ne seront employés que très rarement car ils ne reflètent tout simplement pas la réalité de notre terrain d'étude où une telle différenciation dans les matériaux utilisés n'est pas souvent constatée.

La « *périphérie* » décrit l'ensemble des dispositifs et des aménagements inscrit dans le territoire proche ou lointain d'une tombe. Elle ne sera pas employée dans un sens péjoratif pour désigner des structures secondaires car on introduirait un jugement de valeur. De même que le terme « *annexe* » sera employé uniquement pour décrire une structure qui ne fait pas partie de l'architecture stricte d'un monument, mais qui est en relation avec le rôle de la tombe. A la différence des structures « *attenantes* » qui elles sont en relation avec le bâti. Dans un sens plus large, les structures périphériques désignent, dans ce travail, tout ce qui est autour de la chambre mégalithique. Il peut donc aussi bien s'agir de la structure d'accès à la tombe (couloir) ou du tumulus que de tout ce qui pourrait signaler la tombe ou encore ce qui a été aménagé en vue de sa construction. Plus largement encore, ce terme englobe également les sites archéologiques (tombes, habitats) situés à proximité d'un dolmen.

Cette notion de « *périphérie* » n'est pas si éloignée de la notion de « *territoire* » dans sa dimension géographique et sociale. Selon G. di Meo dans son ouvrage *Géographie sociale, « Le territoire témoigne d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique de l'espace par des groupes humains qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité »* (Kourtessi-Philippakis et R. Treuil dir. 2011, p. 8). La notion d'identité apparaît indissociable de celle de territoire. Pour les ethnologues, cet espace permet « d'optimiser l'accès d'un individu ou d'un groupe aux ressources de manière temporaire ou permanente » (Kourtessi-Philippakis et R. Treuil dir. 2011, p. 8). C'est bien au cours des périodes néolithiques que s'amplifient de manière considérable l'anthropisation des territoires avec la sédentarisation progressive des groupes humains.

La construction mégalithique a ainsi dû jouer un rôle fondamental dans la définition de l'espace humanisé (Colomer et al. 1990).

Il s'agit maintenant de préciser la notion de « *sépulture collective* ». Il est communément admis qu'un dolmen à couloir abrite dans la chambre, une sépulture collective, c'est-à-dire qu'on y dépose de manière successive les corps de plusieurs individus au fur et à mesure de leurs décès (Leclerc et Tarrête 1994). Les sépultures collectives en Europe semblent répondre à plusieurs règles. On observe que l'espace sépulcral doit être à la fois hermétiquement clos (pour éviter la présence de charognards) mais également ménager un accès pérenne, afin de pouvoir intégrer d'autres corps au fil des décès des communautés (Masset 1993). C'est ce dernier point qui permet de différencier dans l'architecture les sépultures collectives, des sépultures dites « multiples » où les corps sont déposés simultanément (massacre, épidémie, sacrifice), la tombe n'a donc pas besoin d'être ré-ouverte. Mais au Néolithique final, ce choix funéraire³ peut prendre diverses formes. En Languedoc et en Roussillon, il existe trois types principaux d'architectures liées aux sépultures collectives : les dolmens à couloir, les grottes et les hypogées. Par ailleurs, il existe également des sépultures collectives en fosse (maison des morts de la Cavalade) dans les zones de plaines. De même plusieurs individus ont parfois été retrouvés dans des coffres fermés. En terme uniquement numérique, on trouve aussi bien des dolmens que des grottes sépulcrales et on les rencontre sur le même territoire des Pyrénées aux Cévennes. On a du mal à percevoir les relations qui pouvaient exister entre ces deux types « d'enveloppe » dont les pratiques funéraires, elles, semblent à première vue similaires⁴ (Galant à paraître, Duday

³ Il existe également tout au long du Néolithique des sépultures individuelles en fosse ou multiple (2 à 3 individus). La pratique de la sépulture collective semble se généraliser à la fin du Néolithique dans le Midi de la France.

⁴ Les fouilles modernes sont encore trop rares pour percevoir une diversité dans les pratiques collectives qui ont concerné soit les grottes, soit les dolmens. De même, à l'échelle d'un même type de sépulture collective, nous sommes conscients qu'il puisse exister une certaine variabilité dans les gestes funéraires. Les données archéo-anthropologiques trop souvent manquantes tendent à homogénéiser un phénomène probablement plus complexe.

2011) en plus de leur répartition géographique. De manière moins dense, il existe dans la zone rhodanienne, des hypogées regroupant parfois plusieurs centaines d'individus. Les exemples les plus monumentaux se trouvent dans la région de Fontvieille. Ces différents types de sépultures collectives comportent des similitudes dans leur architecture et dans leur fonctionnement qui pourront être abordées dans ce travail.

Il semble exister une différence de mode sépulcrale qui pourrait s'expliquer par l'implantation des sites sur des substrats différents. Ainsi, on trouve des architectures aériennes (dolmens) ou souterraine (grotte) sur/dans des substrats rocheux et des hypogées ou des sépultures en fosse, dans les bassins sédimentaires. Ces différents types semblent donc en partie liés aux matériaux disponibles pour les constructeurs.

Il s'agit ici, de nous focaliser sur un type particulier de monuments : les dolmens à couloir ou du moins qui possèdent une structure d'accès frontale. Ils portent selon les régions, des noms distincts. En Languedoc occidental, on trouve les termes d'allée-couverte, dolmen en allée, pseudo allée-couverte, dolmen large long, chambre allongée, dolmen à couloir en V, dolmen à antichambre. Ces termes font, encore 40 ans après, largement débat parmi les scientifiques (Guilaine 1963, Bailloud 1970, Ambert 1975) et on a du mal à établir une typologie stricte dans cette région où une diversité architecturale et probablement chronologique semble dominer. Par ailleurs, le corpus de monuments est plus restreint et les fouilles extensives rares voire inexistantes. En Languedoc oriental, l'architecture des dolmens semble relativement similaire ce qui a facilité la mise en place d'une typologie. Ainsi, il s'agit presque essentiellement de dolmens à couloir. Les plus imposants possèdent une antichambre mais cela reste relativement exceptionnel (Bec Drelon 2010). Certains auteurs font des distinctions entre des dolmens à chambre mégalithique, ou les dolmens dits languedociens (Arnal 1963) et d'autres dits « bas-rhodaniens », structurés par des murs latéraux de pierre sèche (Chevalier 1975), ce dernier terme étant largement abandonné à l'heure actuelle (Bordreuil *et al.* 2006).

Il convient désormais de rappeler que toutes ces typologies établies en Languedoc et en Roussillon et plus largement dans le Midi de la France, reposent uniquement sur les espaces internes de la tombe. Or les dolmens possèdent un tumulus souvent plus imposant que la chambre et le couloir réunis mais qui n'a jamais ou que très exceptionnellement été décrit et fouillé.

Mais il nous faut revenir sur l'histoire des recherches sur les dolmens en Languedoc et en Roussillon et plus largement sur le Midi de la France, afin d'en dresser un bilan à la fois méthodologique et scientifique. Cette synthèse des connaissances permettra de dégager les acquis fondamentaux de la recherche mais également ses insuffisances.

1.2 Historique des recherches

« La visite d'un dolmen correctement fouillé et publié est une chose qui demande dix minutes. Mais qui a su fouiller correctement un dolmen ? [...] Huit jours à deux personnes au moins, sont nécessaires à l'étude d'un mégalithe, à condition d'être averti de tous les pièges qu'il tend, de tous les détails qu'il peut cacher. » J. Arnal, 1963, p. 2.

La synthèse des recherches réalisées sur les dolmens en Languedoc et en Roussillon peut être dissociée en quatre parties. Cette division reflète des différences d'ordre méthodologique qui découlent à la fois du degré technique des fouilles et des différentes approches des personnes qui les ont conduites. Il s'agit tout d'abord de présenter les premiers inventaires de dolmens de la fin du XIX^e au début du XX^e siècle. Un tournant s'opère dans les années 1930-65 avec la multiplication des fouilles qui concernent principalement les chambres. Vers 1965-90, c'est le temps des premières synthèses régionales et le début de nouvelles méthodes de recherches qui vont de pair avec l'intégration progressive de disciplines complémentaires telle que l'anthropologie, la géomorphologie, la géologie, les statistiques, etc. Enfin, à partir des années 1990, le développement des fouilles préventives permet un changement radical de la vision des sites dans le temps et dans l'espace qui se fait sentir également dans les fouilles programmées (Masset 1998).

Cet historique des recherches concerne également les régions limitrophes au Languedoc. Les travaux réalisés en Provence, dans la partie septentrionale des Grands-Causse et dans une moindre mesure, en Catalogne ibérique sont abordés dans un second temps afin de compléter cette évolution de la recherche concernant le mégalithisme de bassin nord-occidental de la Méditerranée. Le but de cet historique est de savoir quelles sont les questions qui ont été posées à ce phénomène mégalithique et dans quel cadre méthodologique elles s'inscrivent. A la fin de cette présentation, un état des connaissances est proposé afin de dégager les problèmes à résoudre par ce travail. L'historique des recherches est plus détaillé pour les fenêtres d'étude définies dans ce doctorat c'est à dire pour les dolmens languedociens principalement localisés dans l'Hérault et également dans le Gard et l'Aude et les dolmens est-pyrénéens implantés dans le département des Pyrénées-Orientales. Nous laissons volontairement de côté les dolmens de la Lozère qui s'apparentent plutôt à des chambres sans structure d'accès clairement identifiées.

1.2.1 Languedoc et Roussillon

1.2.1.1 XIX^e - début XX^e : premiers inventaires, premiers pionniers.

Les recherches du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècle sont le fruit des travaux d'instituteurs, d'abbés, d'érudits locaux qui s'intéressent à de nombreux sujets et disciplines mais non uniquement au seul phénomène mégalithique. A ces époques, les questions posées sont principalement : combien il y a-t-il de dolmens? Et où sont-ils implantés (département, commune) ? Bien souvent, ils sont qualifiés de « monuments druidiques » et attribués aux celtes.

Dans le département de l'Hérault, c'est **Jules Renouvier**, premier président de la Société Archéologique de Montpellier en 1833, qui établit un premier recensement des monuments historiques (Renouvier 1840) dans lequel figurent des descriptions détaillées de deux dolmens emblématiques, ceux de La Prunarède (Saint-Maurice-Navacelles) et de Grandmont (Soumont). Ces premières notices de sites sont accompagnées de lithographies «romantiques» d'un autre membre de la S.A.M., **Jean Joseph Bonaventure Laurens**. Si ces premières illustrations manquent de rigueur scientifique, elles permettent néanmoins de replacer le monument dans son contexte environnemental et reflète son état de conservation (fig. 1). En 1844, grâce à sa bonne connaissance du territoire et de l'architecture (surtout médiévale), J. Renouvier est nommé correspondant départemental de la Commission des Monuments Historiques. Il dénombre une trentaine de dolmens qu'il décrit comme étant des monuments celtiques qui « indiquent bien le culte de populations primitives, indigènes, et n'ont rien de contraire à ce que nous pouvons savoir de la barbarie des Gaulois. » non encore colonisés par les grecs puis par les romains (Renouvier 1840, p.7). Il est conscient de la présence des tertres autour des chambres et décrit notamment avec justesse le tumulus particulier enserrant l'allée couverte de Saint-Eugène (Laure-Minervois)⁵.

⁵ « Un de ceux de la Cesse paraît même présenter une combinaison de deux enceintes, l'une elliptique, l'autre circulaire, au milieu de laquelle est le dolmen même, et à laquelle on arriverait par une allée couverte. » (Renouvier, 1840, p. 7). Nous pensons qu'il s'agit de la description de l'allée-couverte de Saint-Eugène qui, par son caractère monumental, devait être connue dès cette époque.



Figure 1 : Lithographie de J.-J.-B. Laurens représentant le dolmen de Grandmont (Soumont, Hérault).

De 1841 à 1876, le nombre de dolmens connus dans le département de l'Hérault augmente considérablement. On en compte 65 répertoriés dans les listes de la *Commission Topographique des Gaules* (*Revue Archéologique* 1876). En 1879, la *Revue Archéologique* publie une liste de 113 dolmens, pour le département, répartis sur 22 communes⁶. Ce répertoire est globalement repris, en 1880, dans l'inventaire des monuments mégalithiques de la France publié par la Commission des Monuments Mégalithiques du ministère de l'instruction publique (*B.S.A.P.* 1880), avec toutefois quelques erreurs (Cazalis de Fondouce 1900, p. 95).

Par la suite, c'est **Paul Cazalis de Fondouce** qui complète et augmente cet inventaire. Il répertorie environ 171 dolmens pour tout le département. Géologue de formation, il s'intéresse d'abord au volcanisme puis se consacre à la Paléontologie et la Préhistoire. C'est également l'un des membres fondateurs de la S.A.M. et un correspondant régulier de la Société Préhistorique Française. Il publie en 1879 une monographie sur la Préhistoire et l'Histoire des monuments de l'Hérault dans le bulletin de la Société Géographique de Montpellier (Cazalis de Fondouce 1900). Il s'agit d'un document précieux qui témoigne d'une époque où beaucoup de théories plus ou moins vraisemblables circulaient sur la fonction de ces monuments mégalithiques (tables de sacrifices, etc.). Mais Cazalis de Fondouce nous fait déjà part de son scepticisme quant à ces « généralisations hâtives » à tel point que Jean Arnal dira de son travail « qu'il n'a guère vieilli » (Arnal 1963, p. 25). Les travaux de Cazalis vont au-delà du simple inventaire des sites. Il reconnaît déjà des particularités

⁶ C'est Paul Cazalis de Fondouce qui semble être à l'origine de ce chiffre et qui l'a transmis à la *Revue Archéologique*.

architecturales dans les dolmens de l'Hérault. Il remarque par exemple, que les dolmens de Grandmont possèdent une dalle en porte de four, ce qui lui fera appeler ces monuments des « *dolmens troués* ». Cependant, il pense alors que ces ouvertures sont trop petites pour servir d'accès à la chambre, alors qu'il reconnaît par ailleurs la présence d'allée d'accès en murettes de pierre sèche au dolmen de Lacoste à Frontignan (un premier couloir). Il signale également les structures en gradin du « tertre » du dolmen I du Bois Bas à Minerve. Toujours à propos des dolmens du Bois Bas, il observe des orientations « dans tous les sens » et non systématiquement à l'Est comme cela est couramment proposé (Cazalis de Fondouce 1900, p.123). Pour lui, les constructeurs de dolmens n'accordent donc pas d'importance à l'orientation de leurs tombes. Il attribue ces constructions à « une civilisation néolithique qui n'en est plus à ses débuts » (p. 124). Ces recherches le conduisent parfois hors des frontières du seul département de l'Hérault. On lui doit notamment les premiers relevés des hypogées de Fontvieille qu'il qualifie d'allées-couvertes et qui sont pour lui des dérivés des dolmens (Cazalis de Fondouce 1873, 1878). Il participe à la fouille de l'hypogée du Castelet en 1876 sous la direction de Marius Huart et avec Émile Cartailhac. Ensemble, ils élaborent une documentation de qualité (plans et coupes, descriptions détaillées de l'architecture et des vestiges en place) qui sert encore de référence à l'heure actuelle (Beyneix 2003, Margarit dir. 2014, Guilaine dir. 2015). Cazalis de Fondouce est également à l'origine d'une première publication des cromlechs du Can de Ceyras qu'il découvre en compagnie de Ollier de Marichard (qui en fera des relevés schématiques) dans le département du Gard (Cazalis de Fondouce 1905).

Dans l'Hérault, son inventaire des mégalithes se nourrit des travaux d'autres érudits locaux. Il s'associe à **Jean Miquel**, un géologue amateur qui identifie quelques dolmens dans l'arrondissement de Saint-Pons (Miquel 1894, 1895-1896). Quelques dizaines d'années plus tôt, l'abbé **Léon Vinas** attestait la présence de 47 dolmens dans le Lodévois (Vinas 1866). Cet inventaire est complété par **A. Fabre** dans son *Histoire du canton du Caylar* (Fabre 1895) puis par **M. Carles** qui dénombre « 153 tombeaux dont 80 à 90 dolmens proprement dits » dans le Larzac héraultais (Carles 1901). **A. Munier**, ingénieur à Frontignan, rapporte, quant à lui, ses découvertes sur le dolmen de Lacoste (Frontignan) qui a la particularité d'être le seul monument situé en bordure de la côte languedocienne (Munier 1873).

J. Miquel s'associe à **Germain Sicard**, pour prospecter la zone du Minervoïse, à cheval sur les départements de l'Aude et de l'Hérault. G. Sicard publie d'abord une première carte de répartition qui situe plus précisément les dolmens du plateau de la Matte (Sicard 1892).

En Roussillon, on doit à **Joseph Jaubert de Reart** les premiers signalements de dolmens. Il réalise tout d'abord des notices d'une page de 1832 à 1837 dans la revue *le publicateur des*

*Pyrénées-Orientales*⁷. Il tire une courte synthèse de ce premier travail dans les *Mémoires de la Sociétés Royales des Antiquaires de France* (Jaubert de Reart 1835c). De nombreux érudits prennent la suite de ses recherches et recensent d'autres monuments (Abélanet 2014, p. 21). Un premier inventaire rassemblant 10 dolmens est publié par J. Gaurichon en 1913 dans les *Congrès Préhistoriques de France*. Par la suite c'est P. Vidal qui augmentera cet inventaire dans une synthèse sur le Roussillon préhistorique (Vidal 1921) où il compte 25 monuments.

En Lozère, la plupart des découvertes sont réalisées par le **Docteur Barthélémy Prunières** (1828-1893). Il a fouillé un grand nombre de dolmens, et passionné par les pratiques funéraires pré et protohistoriques, il étudie surtout les ossements humains. Il s'intéresse aux fractures et aux trépanations et les résultats de ses recherches sont à l'origine de la création d'une nouvelle discipline : la paléo-pathologie (Roche 2006, p. 33).

Dans le Gard, c'est **Armand Lombard-Dumas** (1836-1909), à la fois botaniste, géologue, archéologue et historien qui se fait le précurseur de l'inventaire et de l'étude des monuments mégalithiques (Lombard-Dumas 1893). Il prend en réalité la suite d'un travail amorcé par son beau-père Emile Dumas lors du concours lancé par l'Académie de Nîmes sur *les monuments celtiques du Gard*. **Léon Alègre** (1813-1884), peintre, historien, poète et archéologue participe également au concours en réalisant en 1962 des excursions dans le département. Il en résulte un mémoire qui recense dolmens, menhir, tumuli et pierre branlante (Delacroix 1986). A la même époque, le docteur **Paul Raymond** (1859-1944) sans s'intéresser de très près aux dolmens écrit quelques études sur les poteries et les silex du Gard et de l'Ardèche préhistoriques. Il nous faut aussi citer **Adrien Jeanjean** (1820-1897) qui fut un précurseur de la Préhistoire gardoise, et qui fouilla très tôt quelques chambres mégalithiques. Il attribue leur construction à l'âge du Cuivre (Jeanjean 1885). Le lieutenant **Eugène Alexandre Gimon** fouille par la suite quelques dolmens et s'interroge sur la datation des vestiges issus des chambres mégalithiques. A propos du dolmen de Graniès, il se dit frappé par « la présence simultanée des instruments de pierre et du bronze » (Gimon 1904, p. 295). Il conclut, en observant la stratigraphie, à des réutilisations à l'âge du Bronze de certains dolmens, ce qui est confirmé par P. Raymond.

Tous ces érudits ont fait partie de l'Académie de Nîmes et ont contribué à ses nombreux mémoires. Cela montre que les sociétés savantes de cette époque (celle de Nîmes, comme celle de Montpellier) sont très actives et portent un intérêt toujours croissant et systématique aux monuments mégalithiques en réalisant des travaux pionniers.

⁷ Jaubert de Reart 1832a, 1832b, 1832c, 1833a, 1833b, 1833c, 1833d, 1835a, 1835b, 1835c.

Au niveau national, en 1889, **Emile Cartailhac** mentionne les dolmens de l'Hérault (ceux de Grandmont 1 et 2), la sépulture de la Roquette (Saint-Pargoire) fouillée par Cazalis de Fondouce. Il mentionne également les dolmens des Pyrénées-Orientales pour leur grand nombre et leur variété géologique (Cartailhac 1889, p. 226) : la Caxa del Moro, les tumulus dels Gentils, cova del Arpes, Balma del Moro. Caxa de Roland. Egalement l'allée couverte du Palet de Roland pour l'Aude. Selon lui, l'Hérault conserve au moins 115 cryptes mégalithiques, le Gard 159 et l'Ardèche 240.

Si Cazalis de Fondouce se contente d'inventaires et de descriptions architecturales dans son *Hérault Préhistorique*, **Adrien de Mortillet**⁸ (fig. 2) va plus loin et dresse les plans de six dolmens emblématiques de la bordure méridionale du Larzac et du Minervois (De Mortillet 1907). Il a une vision plus large du phénomène mégalithique puisqu'il réalise plusieurs missions en France mais aussi à l'étranger (Algérie) en tant que correspondant de la Commission des Monuments Mégalithiques (Regnault 1931). C'est le premier, à notre connaissance, à prendre en considération l'architecture tumulaire qu'il va schématiser dans ses plans⁹. Il veut faire abandonner le terme de *dolmen sur tumulus* qui, selon lui, est une erreur d'observation. A ce propos, il déclare que « si au lieu de se contenter d'un examen superficiel on avait tenu compte du niveau du sol environnant le tumulus et celui du dallage de la chambre, on n'aurait pas tardé à s'apercevoir que le caveau funéraire était dans le tumulus et non au-dessus. » (De Mortillet 1907, p. 329). Il va même réaliser des coupes de l'ensemble du monument. Bien évidemment, côté tumulus, ces coupes sont sur-interprétées puisque ce dernier n'a pas été fouillé, mais c'est pour lui le moyen de montrer que les dolmens sont à l'intérieur d'une architecture tumulaire plus vaste et non pas *sur* celle-ci, comme les lithographies de l'époque (réalisées sans échelle, ni mesures) semblent le suggérer. De même, il considère les dalles portes comme des systèmes d'accès/fermeture à la chambre par comparaison avec d'autres monuments qu'il connaît de ses missions. Certes, ce n'est pas un chercheur local et il n'a écrit qu'un seul article sur le mégalithisme languedocien, cependant ses réflexions et ses premières interprétations permettent déjà de poser les bases d'une compréhension plus générale de l'architecture insérée dans son contexte national. Son travail sur les dolmens languedociens ne sera pas cité pour autant dans les grandes synthèses réalisées dans la seconde moitié du XX^e siècle (Arnal 1963, Chevalier 1984) et seul prévaudra celui de P. Cazalis de Fondouce.

⁸ Adrien de Mortillet est le fils de Gabriel de Mortillet (1821-1898), un des précurseurs de la recherche en Préhistoire, à qui l'on doit notamment les subdivisions du Paléolithique, mais dont les théories évolutionnistes ont été très vite abandonnées.

⁹ « Un fait cependant, peut être regardé comme acquis. Tous les dolmens sans exception étaient à l'origine cachés [...] ils ont été recouverts d'un tumulus composé suivant les lieux, de terre ou de pierre ». (De Mortillet 1907, p. 328)



Figure 2 : *Adrien de Mortillet (1853-1931)*

Paul de Mortillet, son oncle, botaniste de formation, publie quelques années plus tard une carte de répartition des dolmens en France dans laquelle on peut en compter 133 dans le département de l'Hérault et 26 dans les Pyrénées-Orientales (De Mortillet 1914). C'est moins que le chiffre annoncé par P. Cazalis de Fondouce (171) mais un peu plus que la synthèse d'E. Cartailhac en 1889.

1.2.1.2. 1930-1965 premières fouilles, premières publications scientifiques, premières synthèses régionales

Les années 1930-1965 sont l'âge d'or des recherches sur les dolmens en Languedoc oriental. Ce sont les premières fouilles, réalisées en quelques jours seulement, dans les espaces internes des tombes, souvent dans le seul but d'obtenir une belle collection d'objets préhistoriques. Cependant, certains travaux donnent lieu à de multiples publications qui se composent toujours de la même manière : une description de la situation géographique du dolmen, une analyse succincte de l'architecture interne ; le diamètre du tumulus est parfois mentionné et le mobilier est rapidement listé. Ces recherches sont freinées par la seconde guerre mondiale. Certains dolmens déjà fouillés sont systématiquement repris par divers chercheurs ou groupe de chercheurs. Il faut attendre les années 1950/1960 pour voir apparaître les premières synthèses.

La course aux dolmens des Garrigues (fig. 11)

Après la première guerre mondiale, les fouilles de dolmens se multiplient et quelques-unes donnent lieu à des publications détaillées. En Languedoc oriental, c'est le **colonel Maurice Louis** qui prend la suite de Cazalis de Fondouce. Dans sa thèse intitulée *le Gard préhistorique*, grâce à des recoupements bibliographiques, il recense une soixantaine de dolmens répartis dans le nord du département (Louis 1932). Avec **Damien Peyrolle** il réalise les fouilles de monuments emblématiques des garrigues héraultaises : les dolmens de Feuilles (Louis et Peyrolle 1931), du Capucin (Louis et Peyrolle 1930), de Sauzet (Louis et Peyrolle 1933-1934) du Serre-de-Bouïssset, du tumulus non mégalithique de Suoilles (sur le plateau de l'Hortus), et du tumulus de La Liquière-de-Buzegnargues. Ils numérotent et mesurent toutes les dalles qui forment les espaces internes et reconnaissent des différenciations.

Ce sont la fouille et l'étude des premiers couloirs et des antichambres lorsqu'elles existent, en somme, la reconnaissance d'un espace interne systématiquement partitionné.

Il s'agit de décrire chaque dalle mégalithique de manière précise mais également leurs agencements. Dès lors, ils remarquent une spécificité languedocienne dans les dispositifs de colmatage entre les dalles (fig. 3). Ils décrivent de manière succincte les tumulus des dolmens à antichambre du Causse de l'Hortus, qui demeurent parmi les plus imposants dans cette zone des Garrigues. Ces descriptions, même très imprécises, sont précieuses. Elles nous renseignent sur des structures qui ne sont plus visibles à l'heure actuelle car recouvertes par des niveaux d'effondrement plus récents.

Ainsi, ils diront à propos du dolmen de Feuilles : « Il semble, mais sans que cette observation puisse être absolument garantie, qu'il y ait eu à la base du tumulus une ceinture de pierres, destinée à empêcher les glissements de la masse. » (Louis et Peyrolle 1931, p. 127). Au dolmen du Capucin, ils observent une rangée circulaire de dalles qui ceinture le tumulus (Louis et Peyrolle 1930, p. 3). Ils remarquent également que les couloirs et les antichambres ont reçu, tout comme la chambre, des inhumations.

Malgré ces informations architecturales inédites et une description des mobiliers d'accompagnement trouvés dans les différents espaces internes de la tombe, la stratigraphie de ces mêmes espaces reste mal connue. Les rares mentions font état d'une unique couche archéologique « pétris d'ossements très fragmentés, réduits en poussière » et accompagné d'un « mobilier pauvre et d'une rareté décevante » (Louis et Peyrolle 1931, p. 134-135), d'une couche de condamnation constituée d'un cailloutis stérile et parfois d'une couche de « violation » contenant un mobilier tardif daté de l'âge du Fer. A cette époque, ils attribuent dans un premier temps la construction de ces sépultures au début de l'âge du Bronze et les nomment « hypogées » par comparaison avec ceux de Collorgues fouillés par A. Lombard-Dumas au siècle précédent. Suite à de nombreux travaux de terrain sur les dolmens et les stations du Gard et de l'Hérault, tandis que D. Peyrolle se consacre à la fouille du village de Fontbouisse, M. Louis publie une synthèse intitulée *La Préhistoire du Languedoc-Roussillon* (Louis 1948) dans laquelle il propose une première analyse des populations néolithiques du Languedoc qu'il répartit en trois groupes culturels distincts : la culture des Pasteurs qui sera plus tard séparée chronologiquement en deux, les pasteurs de Ferrières et ceux de Fontbouisse ; la culture des grottes, et la culture des sables qui sera par la suite définie sous le terme « chasséenne » par J. Arnal (Arnal 1956).

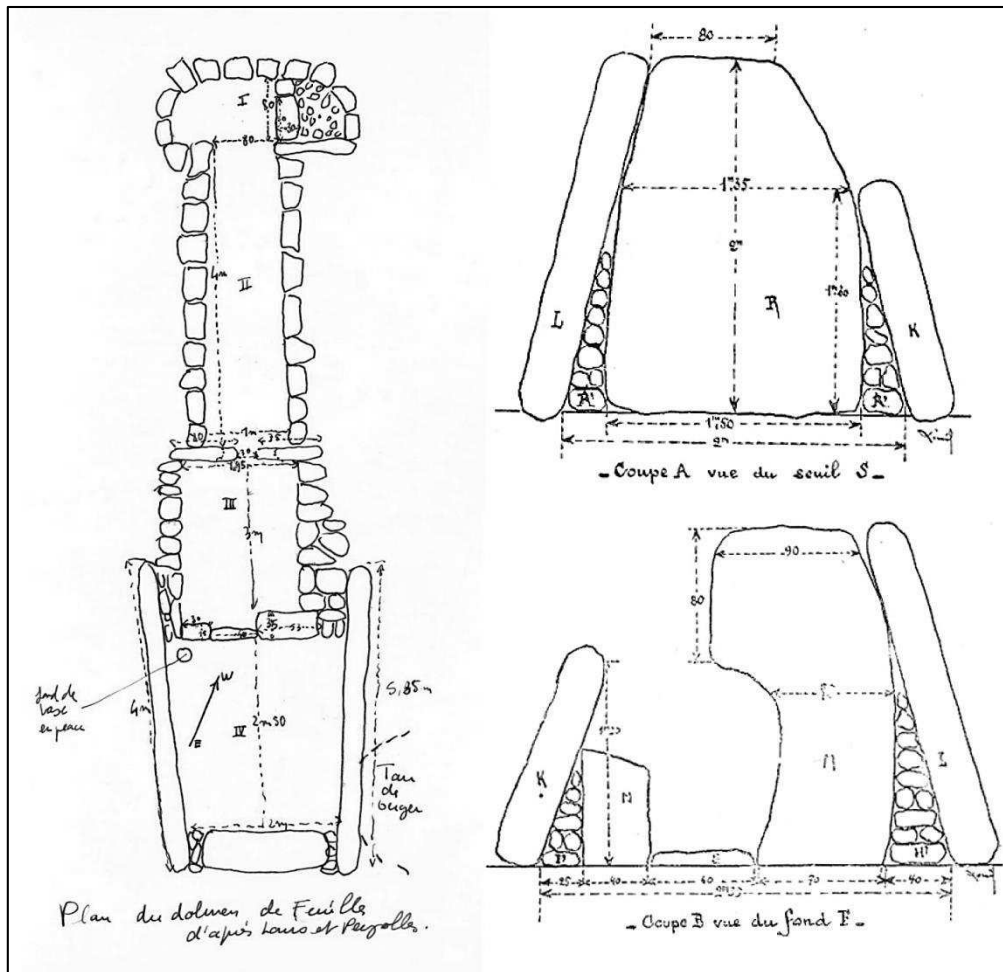


Figure 3 : Premiers croquis annotés du dolmen de Feuilles (Louis et Peyrolles, 1930).

Nous souhaitons mentionner plus longuement le chercheur **Jean Arnal** car sa contribution à la connaissance du mégalithisme et du Néolithique en général est la plus significative en Languedoc. Médecin et habitant à Saint-Matthieu-de-Trévières (Hérault), il fait ses premiers pas dans la discipline de l'archéologie en fouillant, sous l'égide de M. Louis et de D. Peyrolle, à l'âge de 25 ans, les dolmens du Lamalou (Arnal et Louis 1936) et de Sauzet (Arnal et Peyrolles 1936). Ces premiers travaux déclenchent l'orientation de ses recherches vers le mégalithisme et le Néolithique régional (Guilaine et Guthertz 1990). La découverte de dalles de couvertures conservées recouvrant la chambre, l'antichambre, le couloir du dolmen du Lamalou fait considérablement évoluer les hypothèses concernant ces monuments. Comme pour le dolmen de Feuilles, ils distinguent deux couches dans le remplissage des espaces internes : une couche de cailloutis stérile recouvrant une seconde couche archéologique. Cette dernière, visible sur toute l'étendue du monument (chambre, antichambre, couloir), se composait « d'un amalgame de terre, de cailloux, de poteries très fragmentées et d'ossements humains brisés et très dispersés disposés sans ordre et ne permettant aucune observation utile » (Arnal 1936, p. 11).

C'est à la demande de M. Louis que J. Arnal se consacre à partir de 1944 à une étude synthétique des dolmens du département de l'Hérault. Il va être à l'origine de la fouille et des relevés d'une soixantaine de dolmens qu'il photographie qui plus est. Il découvre systématiquement les couloirs d'accès, ce qui lui permet d'identifier un groupe homogène dans les dolmens est-languedociens. Il est rapidement en mesure d'affirmer qu'en réalité, la catégorie des dolmens simples, c'est-à-dire sans couloir d'accès, n'existe pas en Languedoc. En 1949, il publie un premier article de synthèse de ses travaux dans la revue *Ampurias* dans lequel il regroupe les descriptions de 11 dolmens à couloir et 3 dolmens à antichambre. Pour lui, les dolmens à couloir constituent les architectures les plus anciennes du phénomène mégalithique en Languedoc et elles trouvent une origine méditerranéenne, peut-être depuis l'Espagne (Arnal 1949). Il attribue d'abord les dolmens à couloir au Chalcolithique II et les dolmens à couloir et à antichambre au Chalcolithique III/Bronze ancien I. Quelques années plus tard, il augmente cette synthèse en publiant en français une étude des dolmens à murs latéraux de pierre sèche dans les C.L.P.A. (Arnal 1953). Les principales observations qui découlent de ces deux synthèses autorisent J. Arnal à proposer un premier classement des architectures dolméniques.

Il distingue dans la région des Petits Causses trois types d'architectures funéraires mégalithiques (fig. 21) en s'appuyant sur les distinctions faites en Angleterre par son collègue et ami Glyn Daniel (Daniel 1950). Les **A-Dolmens** sont, pour lui, des dolmens à couloir et à chambre mégalithique, le groupe semble-t-il le plus répandu en Languedoc, dont l'entrée est marquée par des dalles-portes. Les **B-Dolmens** sont des petites tombes à chambre polygonale ou pentagonale destinées à recevoir des inhumations individuelles. Ce type est toutefois rare en Languedoc oriental. Enfin, les **C-dolmens** sont des dolmens à couloir dont la chambre est en partie construite en pierre sèche. A propos de ce dernier groupe, il n'hésite pas à affirmer que : « cette architecture qui a abandonné les dalles au profit des murs provient d'un abâtardissement du mégalithisme. [...] Les tribus qui les édifiaient ne voulaient ou ne pouvaient plus exécuter les grands travaux qu'exigeaient le maniement des dalles » (Arnal 1953, p 33).

D'autre part, il remarque que les couloirs ne sont pas tous disposés de la même manière et il distingue trois types d'agencement avec la chambre (fig. 4) :

- les dolmens à couloir en « p » dont l'accès est déporté sur le côté gauche : dolmens du Mas de Reinhardt, Ferrières, etc.
- les dolmens à couloir en « q » dit aussi « b » dont l'accès est déporté sur la droite : dolmen de Marviel, Camp, Capucin, etc.
- les dolmens à couloir centraux : dolmens de Lacoste, Lamalou, Feuilles, etc.

Il relève et classe également les différentes dalles portes qui marquent les entrées des chambres sépulcrales (fig. 4).

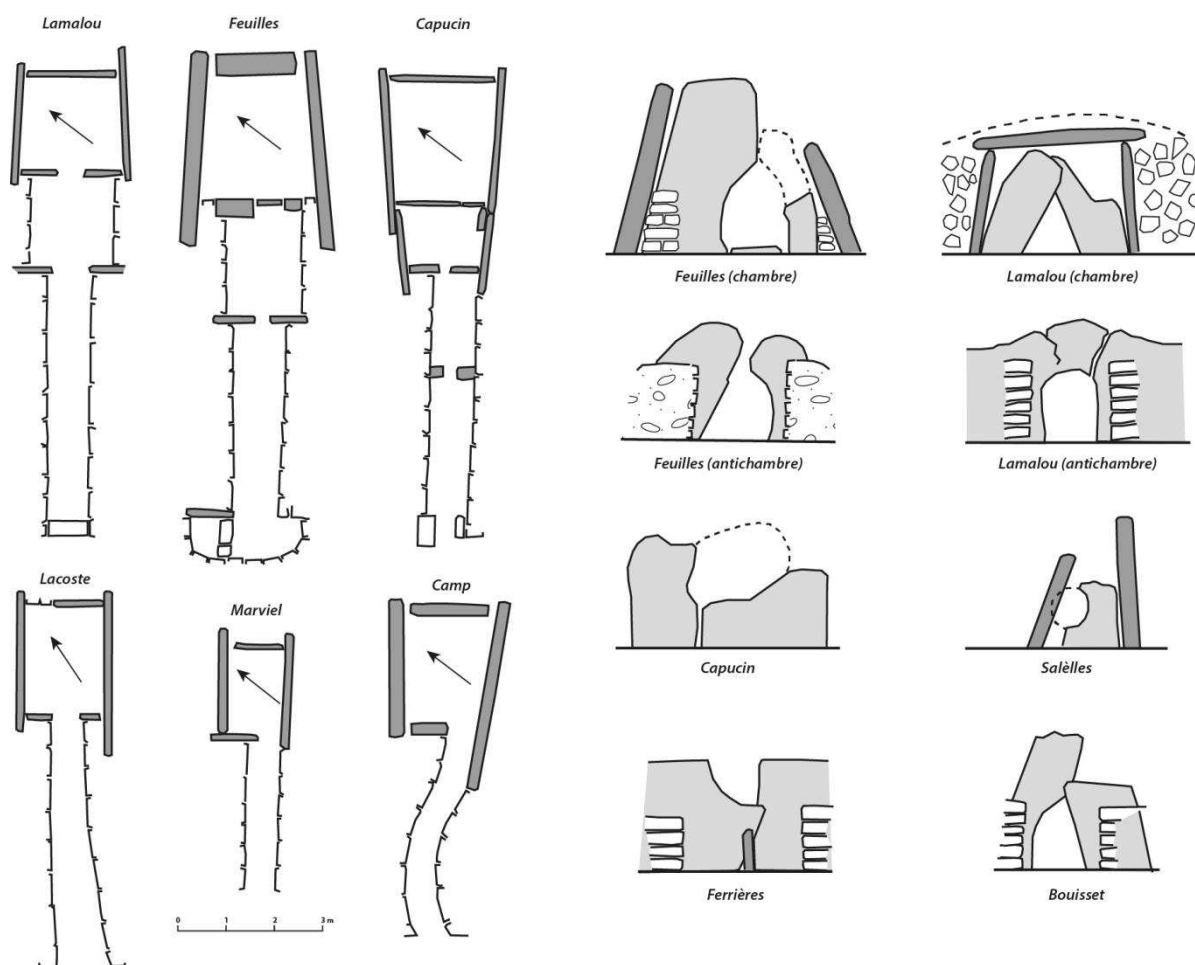


Figure 4 : Première typologie des dolmens à couloir et à antichambre et des dalles portes (synthèse d'après Arnal 1949, fig. 2, p. 35 ; fig. 4, p. 39 et Arnal 1963, fig. 12, p. 76). Ces relevés des espaces centraux (uniquement) sont très schématiques, les dalles des chambres sont figurées parfois de manière trop minces car J. Arnal ne connaît que leurs faces internes, les épaisseurs sont donc toutes des suppositions. La planche figurant les dalles-portes est tout aussi approximative. Le niveau d'implantation de ces dalles, et celui des murs latéraux qui viennent contre, ne sont pas figurés, ce qui prouve que les fouilles de J. Arnal, si inédites soient-elles, ne sont pas allées au-delà du niveau sépulcral.

Ces premières recherches lui permettent de soutenir sa thèse à l'université de Paris en 1953, mais il ne la publie que 10 ans plus tard (Arnal 1963), à la lumière de nombreuses nouvelles découvertes. Suite à ce premier travail scientifique, il choisit cependant de rester un chercheur indépendant et bénévole à l'aube d'une archéologie pourtant de plus en plus professionnalisée. Certains de ses collègues diront de lui plus tard que ce statut n'était pas fait pour lui déplaire car : « là où tel chercheur professionnel évitait de se risquer ou jouait de prudence, J. Arnal pouvait occuper le terrain, lancer des hypothèses, avancer des idées perspicaces sans trop se soucier du qu'en-dira-t-on. » (Guilaine et Gutherz 1990, p. 11).

En effet, pour ce qui est du mégalithisme, il ne fait pas que décrire et classer des architectures et du mobilier, il avance également des hypothèses chrono-culturelles, et échafaude des interprétations, parfois un peu hardies, de certains détails architecturaux.

Tout d'abord, conscient de la difficulté de saisir à l'échelle de l'Europe occidentale la complexité de la typologie du mégalithisme, il tente de mettre de l'ordre dans la terminologie et publie, *le petit lexique du mégalithisme* dans lequel il donne sa définition du mot dolmen :

« Le dolmen est une chambre sépulcrale ouverte, généralement mégalithique, recouverte d'un tumulus et destinée à recevoir plusieurs inhumations » (Arnal 1956, p. 518). Chaque mot de cette définition est ensuite explicité.

Ce lexique regroupe ainsi tous les termes utilisés en France pour désigner les principaux types d'architectures mégalithiques et les différentes parties qui les composent. J. Arnal, étant en relation avec de nombreux chercheurs européens, y ajoute la traduction en anglais, allemand, espagnol, italien, danois de ces mêmes termes. Trente ans après la publication de ce lexique, P. R. Giot, reviendra sur les erreurs véhiculées par son auteur, lors du colloque *Autour de J. Arnal* (Giot 1990). La complexité des architectures ne peut pour lui être synthétisée dans un glossaire trop réducteur. Il ne reconnaît pas vraiment l'apport de ce lexique mais est forcé de constater qu'il fut l'unique tentative de synthèse terminologique. Même si cette publication est rarement citée en bibliographie, elle constitue pourtant un outil, ou du moins la base d'un vocabulaire commun, tel un dictionnaire bien utile mais lui aussi absent de toute bibliographie.

Jusqu'ici, J. Arnal ne s'intéresse qu'aux espaces centraux des dolmens, les chambres, les antichambres et les couloirs. Ce n'est qu'à la fin des années 1950, alors qu'il fouille le dolmen de la Caumette (Notre-Dame-de-Londres, Hérault), qu'il se découvre un intérêt pour les architectures tumulaires jusqu'alors inexplorées. Il met alors en évidence un sous-groupe de **dolmens dit « à façade »** (Arnal 1959) parmi les dolmens à couloir languedociens. Il reconnaît à l'avant des dolmens, proche de l'entrée du couloir, une structuration du tumulus. Celui-ci présente un profil non circulaire, hypothèse véhiculée jusque-là, mais plutôt rectiligne ou légèrement concave. Il classe deux dolmens dans ce groupe, le dolmen de la Caumette et celui du Mas de Reinhardt III. La publication monographique qu'il réalise plus tard sur celui de la Caumette ne nous en apprend pas plus sur cette façade (Arnal 1979).

Parallèlement, il établit la chronologie du Néolithique, notamment à partir de la fouille stratigraphique de la grotte de la Madeleine (Villeneuve-lès-Maguelone, Hérault), se servant pour cela des acquis des chercheurs italiens dans la grotte des *Arene Candide*. A la base de sa réflexion, **la céramique**, en tant que marqueur chrono culturel, lui permet de proposer des subdivisions dans le Néolithique qui n'est alors connu que par le seul prisme de l'industrie lithique (Arnal, Bailloud et Riquet 1960). Ces grandes partitions sont encore utilisées aujourd'hui.

Cependant, il n'applique pas ce principe pour dater les dolmens car ces derniers sont considérés à l'époque comme pauvres en céramiques et donc peu propices à ce type d'analyse. Nonobstant, c'est bien la fouille d'un dolmen, qui lui permet de découvrir un nouveau style céramique : le Ferrières (Arnal 1953) et de faire de ce site le gisement éponyme de la culture Ferrières.

Après plus de vingt années de recherche, il publie sa thèse sur *les dolmens du département de l'Hérault* (Arnal 1963). Il classe ces monuments en trois groupes géographiques : Petits Causses, Grands Causses et Pyrénées (fig. 21). Il recense ainsi 283 dolmens dans l'Hérault, dont 142 sur les Petits Causses, 57 dans les Grands Causses et 84 dans les Pyrénées. Sa théorie concernant l'attribution chronologique de la construction des dolmens change par rapport à ses précédentes publications. Pour lui, le phénomène dolménique remonterait au Néolithique moyen et les constructeurs de mégalithes seraient les « chasséens ».

C'est en fouillant le dolmen du Lamalou que J. Arnal conclut à une première occupation chasséenne du monument. Malgré un important mobilier dont il ne discute pas le rattachement au Chalcolithique, J. Arnal trouve, hors stratigraphie, plusieurs lamelles à section trapézoïdale et notamment un perçoir (retrouvé dans les déblais par J. Audibert), une flèche ovale et trois perles en callais qu'il attribue sans hésitation au chasséen (Arnal 1963, p. 62). Pourtant ce mobilier n'a semble-t-il été trouvé dans aucun contexte stratigraphiquement fiable. Il énumère dans sa thèse quelques dolmens ayant livré des perles en callais, donc de tradition chasséenne. Il n'hésite pas à affirmer à propos du dolmen à couloir de la Matte que « Ce tholos ou C-dolmen a été édifié par les chasséens qui ont été expulsés par les Pasteurs des plateaux. Ces derniers ont vidé presque entièrement le couloir et la chambre, ensuite ils ont déposé leurs morts avec un mobilier funéraire. » (Arnal 1963, p. 62). Il va dans le sens de la théorie de G. Childe lorsque qu'il attribue une origine est-méditerranéenne au phénomène mégalithique d'Occident. Ainsi, selon lui, la Méditerranée occidentale serait un relais incontournable vers l'Ouest. Cette hypothèse est par la suite démentie notamment par le développement des datations au carbone 14 qui révèle des dates très anciennes pour les monuments de la façade atlantique. Dans les années 1970, au moment de la restauration du dolmen du Lamalou par la Direction Régionale des Antiquités, un sondage d'1 m² est réalisé par X. Guthertz et A. Colomer à proximité immédiate de l'entrée du couloir, à l'extérieur du monument. Ce travail, resté inédit, a révélé la présence d'une couche limono-argileuse en place contenant des fragments de lamelles de silex. Ils ont également pu récolter en surface alentour d'autres fragments de lamelles. Ils en concluent à la présence d'une « station » chasséenne très érodée sur le versant calcaire où est implanté le dolmen (Guthertz, *in verbis*). C'est ce palimpseste de sites qui aurait trompé selon eux, J. Arnal.

Malgré ces hypothèses chronologiques souvent décriées par les chercheurs, son apport à la connaissance du Néolithique du Midi de la France est fondamentale et sa thèse sur les dolmens de L'Hérault ne sera pas égalée en terme d'investissement sur le terrain, d'étude

systematique du mobilier et de remise en perspective des données pour construire un modèle d'organisation des sociétés néolithiques du Languedoc.

A la fin de sa carrière, Il se met à étudier les dolmens des Grands-Causse car il considère cette région comme « la plaque tournante du mégalithisme français » (Arnal et Balsan 1980). Il commence aussi à fouiller avec des anthropologues. Il s'associe avec H. Duday pour fouiller la chambre et le couloir du dolmen de la Caumette (Arnal *et al.* 1979), puis avec E. Crubézy sur les dolmens du Larzac. Il commence à dégager exhaustivement les parements des tumulus (fig. 5) afin de mettre en évidence leur morphologie (Arnal *et al.* 1987, 1988). On peut seulement regretter qu'il ne se soit pas occupé pas du groupe de dolmens languedociens qu'il a contribué à définir et à enrichir.

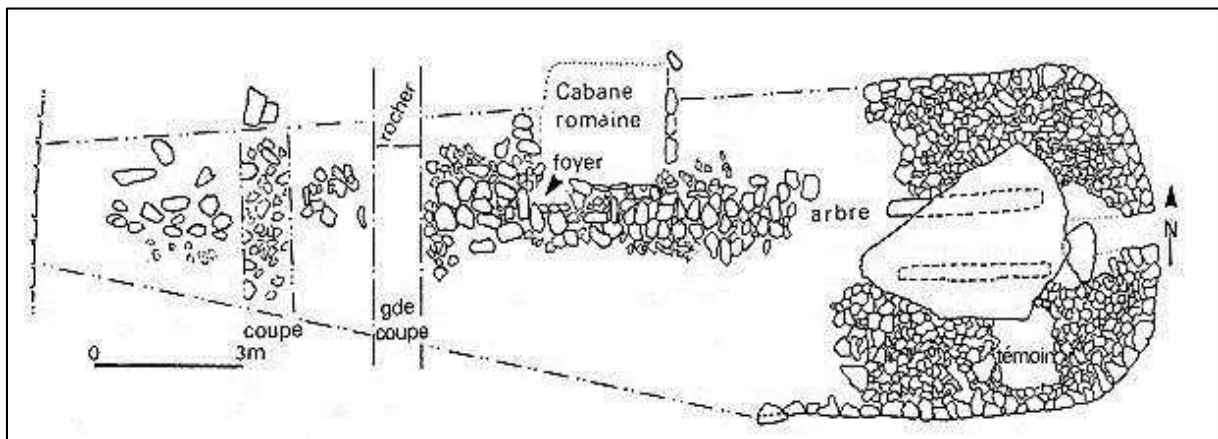


Figure 5 : en haut, plan du dolmen à long tumulus de la Fabière (La Cavalerie, Aveyron) d'après J. Arnal (1987, fig. 6, p. 155). En bas, remontage des photographies zénithales du dolmen des Places I (Nant, Aveyron) d'après J. Arnal (1987, fig. 18, p. 168). Il s'agit des dernières fouilles réalisées par J. Arnal dans les années 1970. On remarque que ce plan (effectué à l'aide d'un véritable carroyage) ou ces photographies, n'ont plus rien à voir avec les premiers travaux schématiques qu'il a pu faire sur les dolmens de l'Hérault. J. Arnal a donc su s'adapter, à la fin de sa carrière, aux évolutions méthodologiques de la discipline.

De son côté, **Jacques Audibert**, étudiant de M. Louis à la faculté des Lettres de Montpellier et de J. Arnal, travaille sur les mêmes territoires que ce dernier, ce qui soulève parfois quelques tensions (Arnal 1958). Devenu chercheur au CNRS, il s'intéresse au peuplement de l'arrière-pays montpelliérain au Chalcolithique ; il fouille plusieurs stations et grottes et près d'une cinquantaine de dolmens¹⁰. Sa principale théorie, qu'il défend dans sa thèse (Audibert 1962), réside dans l'identification d'un âge du Cuivre méridional situé entre le Néolithique moyen et le début de l'âge du Bronze (Audibert 1958). Il n'étudie pas spécifiquement le mégalithisme en tant que tel mais comme faisant partie d'une composante importante dans l'organisation du territoire et des sociétés chalcolithiques. Ainsi, à la manière d'un géographe, il publie de véritables monographies sur des terrains particuliers (massif de la Gardiole, vallée de la Mosson, vallée de l'Arnède dans l'Hérault) qui regroupent différents types de sépultures, des habitats de plein air et des occupations en grottes. A la différence de J. Arnal, surnommé « le faiseur d'hypothèses » (Guilaine 1990), J. Audibert est plus prudent dans ses interprétations et n'hésite pas à faire état de ses désaccords avec les théories de son ex-mentor dans ses publications (Audibert 1958).

Il juge la typologie des dolmens à couloir (A, B, C) établie par J. Arnal, obsolète (Audibert 1958, p. 56). Il ne reconnaît pas le groupe des B-dolmens, à chambre polygonale qui pour lui sont des chambres ruinées qui à l'origine devaient être quadrangulaires, ni le groupe des C-dolmens. Selon lui, il n'y a en réalité qu'un seul groupe, celui des dolmens à couloir (A-dolmen) dont les variantes en dalles ou en pierre sèche sont liées à une différence d'ordre géologique plutôt que culturelle (fig. 21). Selon cette hypothèse, ce serait donc le déterminisme géographique qui régirait ces distinctions dans la mise œuvre des matériaux.

Il classe les sépultures mégalithiques en trois catégories : les dolmens, les hypogées et les *tholoï* (Audibert 1962). Cette dernière catégorie n'évoque pas les mêmes architectures que les *tholoï* de J. Arnal, mais celles que l'on nommera plus tard **les tombes ovales** ou **tombes en ruche**. Les prototypes les plus connus sont celle de Bouisset (Ferrières-les-Verreries, Hérault) et celle de Cazarils (Viols-le-Fort, Hérault) dont le fond est marqué par une stèle à tête de chouette.

Il observe dans certaines chambres et certains couloirs construits en murs latéraux de pierre sèche, des parois légèrement concaves, qu'il interprète comme des départs d'encorbellement. Il confère donc parfois aux dolmens à couloir en pierre sèche, des voûtes en encorbellement, expliquant cette différence lui aussi par l'absence de grandes dalles à extraire à proximité immédiate du lieu de construction.

Il remarque également en surface de quelques tumulus, un revêtement en gradins concentriques dont le pourtour serait structuré par « une assise de blocs plus volumineux » et dont l'intérieur est comblé par de la pierraille « de moindre calibre ». Il attribue à ce mode

¹⁰ Evaluation du nombre de dolmens fouillés par J. Audibert d'après l'inventaire de sa collection personnelle conservée au Musée de Lodève, que nous avons réalisé avec Elisabeth Lefeuvre entre 2012 et 2014.

de construction une fonction de stabilité. Par extrapolation, il figure systématiquement trois cercles concentriques en pointillés sur ses plans de dolmens (fig. 6). Il signale jusqu'à cinq cercles concentriques structurant le dolmen de Lascan II à Murles (Audibert et Boudou 1955).

Il n'est pas non plus d'accord dans le choix du dolmen de Ferrières comme site éponyme de la période (Audibert 1958, p. 56). Il évoquera à ce sujet un possible mélange des vases de différents types (Ferrières I et II) au sein de la chambre et des annexes en pierre sèche. Le gisement n'est pour lui pas assez pur et homogène. L'architecture même du dolmen semble avoir subi plusieurs modifications.

De même, à la différence de J. Arnal qui attribue la construction des dolmens au Chasséen, pour J. Audibert, c'est au cours du Chalcolithique que sont construits ces monuments tout comme les hypogées provençaux. Pour lui, le seul exemple du Lamalou n'est pas suffisant pour rattacher l'ensemble des dolmens au Néolithique moyen : « on doit appliquer à cet effet, pour leur datation relative, la loi des grands nombres » (Audibert 1962, p. 120). Il fait d'ailleurs une démonstration de sa théorie en comparant le mobilier de plusieurs dolmens connus à l'occasion d'un article détaillé sur le monument du Mas de Reinhardt III (Audibert 1956). Il conclut à un mobilier récurrent exclusivement Chalcolithique toujours constitué d'un même lot (poignards, flèches losangiques, perles à ailettes, pendeloques striées en os, etc.). Par contre, il rejoint J. Arnal sur la question de l'origine des dolmens qu'il identifie lui aussi comme étant méditerranéenne, et notamment aux travers de relations avec la Sardaigne. Il attribue d'ailleurs à cette île, une grande influence en particulier dans l'introduction des hypogées dans le Midi de France (Audibert 1962).

Il comprend la complexité des gisements et des mécanismes qui semblent s'opérer au Chalcolithique et n'en tire pas de conclusion définitive. Il tente tout de même de comprendre le recrutement des défunts au sein des différents types de sépultures collectives (grottes, dolmens) qu'il explique d'une manière qu'on pourrait qualifier aujourd'hui d'un peu simpliste. De ce fait, pour lui, « les habitants des grottes sont inhumés dans des grottes et les habitants des villages dans les dolmens ou les hypogées » (Audibert 1958, p. 56).

A propos de la période Chalcolithique, il écrit aussi,

« Nous ne la saisissons cependant qu'en bloc, et un gros travail d'analyse sera encore nécessaire pour en distinguer les différentes phases. Le mégalithisme lui est intimement lié et l'on peut penser, d'ailleurs, que c'est avec cette conception que se sont transmis le cuivre et nombre d'éléments propre au Chalcolithique. » (Audibert 1958, p. 63)

Même si certains chercheurs voudraient aujourd'hui faire abandonner le terme de Chalcolithique au profit d'un Néolithique final multi-phasé (Gutherz et Jallot 1995), les interprétations chrono-culturelles de J. Audibert restent toujours d'actualité. Sa mort

prématurée en 1960 ne lui a pas permis de réaliser les recherches qui auraient pu faire affiner cette période.

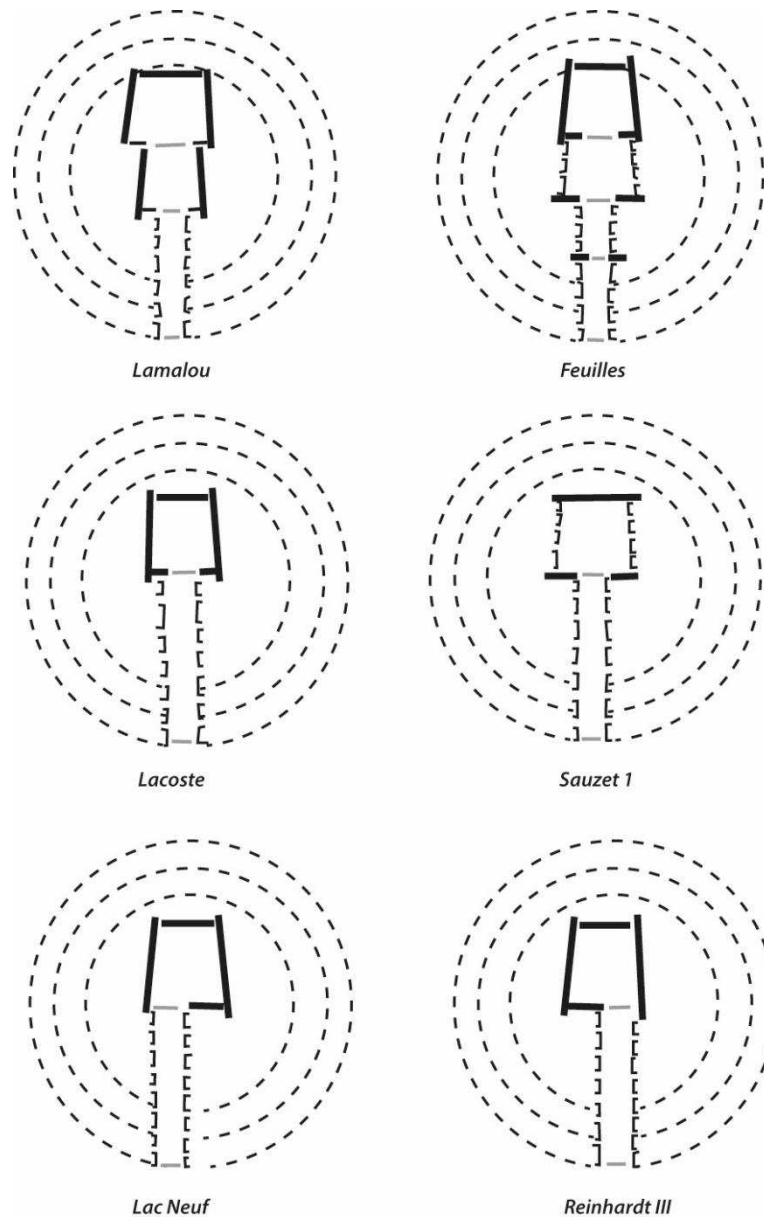


Figure 6 : Typologie des dolmens languedociens d'après J. Audibert (1962, fig. 31, p.123). En haut, les dolmens à antichambre en dalles ou en murs. Au milieu, les dolmens à chambre en dalles ou en murs et à couloirs axiaux. En bas, les dolmens à chambre en dalles et à couloir en « p » ou en « q ». On ne remarque pas de différences fondamentales avec la première planche typologique de J. Arnal si ce n'est la figuration des tumulus, ici systématiquement circulaires et structurés de trois gradins purement hypothétiques. Remarquons aussi sur le dolmen de Feuilles, l'ajout d'une seconde antichambre de même largeur que le couloir.

Parallèlement aux recherches de J. Arnal et de J. Audibert, **le Centre/Clan de Recherche Archéologique des Chênes-Verts** réalise, entre les années 1930 et 1960, de nombreuses prospections dans la zone des garrigues nord-montpelliéraines. A cette occasion, ils

découvrent ou redécouvrent de nombreux monuments (dolmens et tumulus de l'âge du Fer) et augmentent sensiblement les inventaires préexistants. Ils revérifient également des sites fouillés avant la première guerre mondiale. Ils sont parfois sévères avec ces premiers fouilleurs dont ils tamisent les déblais. Il semble qu'ils aient régulièrement eu des contentieux avec J. Arnal et J. Audibert après lesquels ils refouillent systématiquement, dans un contexte où l'archéologie commence à se professionnaliser. Cependant, c'est bien grâce à cette association d'archéologues amateurs que les deux chercheurs vont être régulièrement avertis de toutes nouvelles découvertes de dolmens (*cahier du CRACV 1936-1954, inédit, archives du S.R.A*). Leur publication la plus importante concerne la fouille du dolmen de Soulas ou de la Carrière à Viols-le-Fort (Tessier 1948). Au moment des travaux, le remplissage de la chambre semble intact, il est conservé sur plus de 1 m (fig. 7). Ils identifient les parois latérales en murs de pierres sèches de la chambre et s'interrogent sur cette particularité architecturale. Celle-ci ne semble pas due à une pénurie de grandes dalles, une carrière récente ayant été ouverte à proximité du lieu d'implantation du dolmen. Ils décrivent de manière succincte le remplissage de la chambre (couche stérile puis couche archéologique). Le niveau sépulcral se compose de terre, d'ossements humains en grande quantité et de poterie (7,5 kg). Ils dénombrent par rapport aux nombres de dents bien conservés un N.M.I. de 115 adultes et 25 enfants. Le mobilier lithique (pointe de flèche, poignard, etc.), osseux (6 poinçons), la parure (25 pendeloques, 596 perles), le métal (divers objets en bronze). Cette fouille est la plus importante du genre pour cette époque à l'instar des fouilles de M. Louis et D. Peyrolle sur les dolmens à antichambre du Causse de l'Hortus. Par ailleurs, le CRACV dont le but des recherches semble surtout lié à la découverte du mobilier funéraire et non à la connaissance de l'architecture, n'identifie ni l'antichambre, ni le couloir d'accès de ce dolmen. Ces structures seront découvertes lors des travaux de restauration dans les années 1970 (Gutherz *et al.* inédit, Bec Drelon 2010).

Jacques Vallon, un temps président de l'association, publiera au nom du CRACV, quelques articles de synthèses regroupant leurs travaux sur diverses communes de l'Hérault tels que Viols-le-Fort, Saint-Martin-de-Londres, Argelliers (CRACV 1952, 1955, 1964). A en juger par le peu de publications et leur caractère très succinct, on a du mal à saisir véritablement l'apport de cette association à la connaissance du mégalithisme, si ce n'est en terme numérique et de découverte d'objets. Leurs contributions concernent plutôt les tumulus protohistoriques, ce qui permet à J. Vallon de publier quelques dizaines d'années plus tard une grande synthèse sur leur répartition autour du Pic Saint Loup et leur abondant mobilier (Vallon 1984).

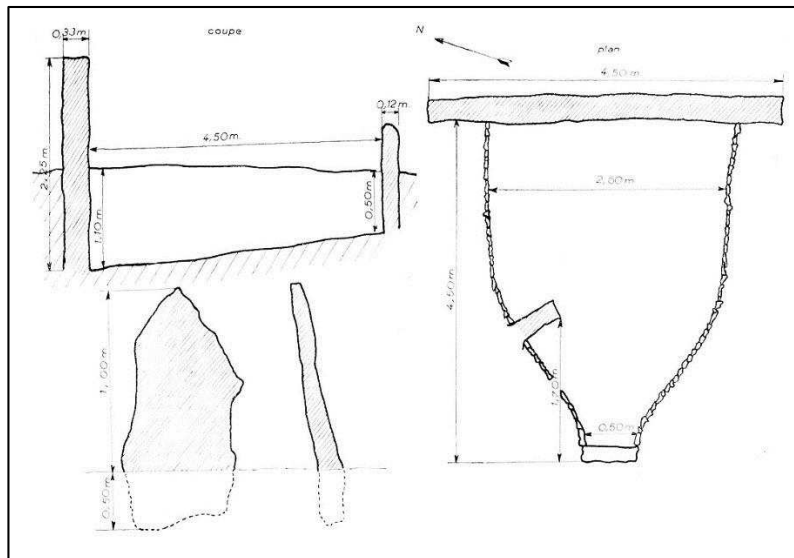


Figure 7 : Plan et coupe de la chambre du grand dolmen de Viols-le-Fort réalisé par le CRACV (D'après Tessier 1948, p. 233).

Pierre et son fils **Claude Pannoux** investissent, quant à eux, le canton des Matelles dans l'Hérault (Pannoux 1954a). Ils sont à l'origine de nombreuses découvertes (stations, dolmens, « fours crématoires », « temples » néolithiques), et ils qualifient la région du Pic Saint Loup de « capitale de la Préhistoire des garrigues. » (Pannoux et Pannoux 1954b, p. 80) puis fondent le Centre d'Etudes Préhistoriques des Matelles. Ils établissent, dans leurs écrits, des interprétations exagérées de certains sites et propagent certaines idées préconçues à propos des sociétés néolithiques (« couche de guerre », « culte de l'aniconisme », « guérillas entre les farouches guerriers des montagnes lozériennes et aveyronnaises, porteurs des flèches à crans et les indigènes des plateaux »). Ils réalisent les descriptions de sept dolmens du canton des Matelles ce qui nous donne de précieux renseignements sur leurs état de conservation dans les années 1950. Pour eux les couloirs sont recouverts « d'un dallage en forme de voûte » (Pannoux 1954b, p. 87). Ils identifient des différences dans l'architecture des dolmens, dont ils attribuent la construction tantôt « aux garrigueurs », tantôt « aux conquérants à pointes de flèches à crans ». Il s'agit en réalité de dolmens similaires en termes d'architecture mais dont la conservation est différente (table de couverture, tumulus conservé). Grâce à de savants calculs, ils proposent une durée d'utilisation des dolmens du Canton des Matelles « de 128 années ! » (Pannoux 1954b, p. 93). Forts de leur connaissance des pratiques funéraires de la grotte de Suquet-Coucolières (qu'ils interprètent comme un four crématoire), ils s'interrogent sur l'existence de l'incinération dans les dolmens et déplorent le manque de données disponibles sur ce sujet.

Larzac et Lodévois

Le nord de l'Hérault voit également la multiplication des recherches.

Gaston Combarnous (1892-1987), érudit en de nombreux domaines, apporte de nouveaux renseignements sur les dolmens du nord de l'Hérault. Il commence par publier une note à propos de sa redécouverte du dolmen du Pigeonnier (Sallèles, Hérault), dont il fait un croquis et tente de comprendre l'agencement des dalles, notamment la dalle-porte échancrée (Combarnous 1957). Il fouille ensuite le grand dolmen de Ferrussac (La Vacquerie-et-Saint-Martin-de-Castries, Hérault). Il ne se contente pas d'étudier le remplissage de la chambre, il identifie le couloir d'accès ainsi que l'avant du tumulus (Combarnous 1958). Il fait aussi des observations à la périphérie du dolmen, ce qui est inédit à cette époque : « *A Ferrussac, monument le plus élevé, l'affleurement des strates au-devant du tumulus a été aplani en face de l'entrée. Faut-il y voir une sorte de plate-forme aménagée pour les cérémonies et pour faciliter l'accès au dolmen ?* » (Combarnous 1960, p. 35). Cependant il ne fait pas de grand développement sur le mobilier qu'il ne fait que dénombrer et pèse par type. Il note ainsi 3 kg de céramique et 60 kg d'ossements humains au dolmen de Ferrussac.

Suite à ces premières recherches, il mène une enquête approfondie englobant un champ d'observation de 1200 km² s'étendant dans l'Hérault, sur le Larzac occidental et oriental, sur la Montagne de la Séranne et ses contreforts, une partie des Causses mineurs, et sur la vallée de la Lergue (Salagou, Roudanergues). Il choisit ce territoire à cause de l'abondance des vestiges archéologiques et pour la diversité des paysages et de la géologie qui y est représenté. Il dresse un inventaire de 184 dolmens et cistes sous tumulus au sein de ce territoire contrasté et en donne les coordonnées précises (Lambert II). A cette époque, on estime à 311 le nombre de dolmens de l'Hérault (Arnal 1963). G. Combarnous publie deux synthèses de ses travaux, l'une sur les dolmens (Combarnous 1960), et l'autre sur les menhirs (Combarnous 1971).

Son travail sur les dolmens paraît avant la thèse de J. Arnal et avant les travaux du Groupe Archéologique Lodévois (cf. *infra*) ce qui fait de sa synthèse, un document novateur au moment de sa sortie. Tout d'abord, il signale des dolmens jusqu'alors inconnus dans la haute vallée de l'Hérault. Il analyse ensuite toutes les composantes de l'architecture (dalles de couverture, dalles portes, couloir, tumulus, etc.) en donnant des exemples. Il fait parfois un développement plus important sur un dolmen particulier (le Pouget, Roudanergues). Il faut souligner la qualité de ses observations, qu'elles soient faites sur le terrain ou en analysant les cartes géographiques et géologiques. Il ne donne pas systématiquement une interprétation de ce qu'il remarque mais pose plutôt des questions et ainsi ouvre des discussions. Il fournit des éléments de réflexion sur la répartition des tombes en fonction des chemins, des habitats et de la géologie (Combarnous 1960, 1975). Ainsi, il remarque que les matériaux qui constituent un dolmen sont directement liés au sol d'implantation de ce dernier (fig. 8). En conséquence, il classe les dolmens de l'Hérault en cinq groupes :

I : Groupe Larzac-Sérane

II : Groupe Causses mineurs

III : Groupe Vallée de la Lergue

IV : Groupe du basalte (Salagou)

V : Groupe sud (Pouget, Roudanergues, Lacoste)

| Terrains | CAUSSE du LARZAC | | SERANE et contreforts | CAUSSES MINEURS et rive gauche Hérault | VALLEE de la LERGUE | SALAGOU et Avant-Monts | Total |
|-----------------------|------------------|----------|-----------------------|--|---------------------|------------------------|-------|
| | occidental | oriental | | | | | |
| Alluvions | | | | 1 | | | 1 |
| Basalte | | | | | 1 | 12 | 13 |
| Eocène | | | | 4 | | 1 | 5 |
| Tithonique-coraligène | | 10 | 15 | 6 | | | 31 |
| kiméridgien-Séquanien | 5 | 39 | | 4 | | | 48 |
| Oxfordien-Cavallorien | 3 | 35 | | 7 | | | 45 |
| Bathonien-Bajocien | 3 | 3 | 1 | 5 | | | 12 |
| Lias | | 9 | | | 6 | 1 | 16 |
| Trias | | | | | 12 | | 12 |
| Permien | | | | | 2 | | 2 |
| Total | 11 | 96 | 16 | 27 | 21 | 14 | 185 |

Figure 8 : Répartition géographique et géologique des dolmens du Bas Languedoc (d'après Combarous 1960, tableau, p. 77).

Il dresse les plans de 11 dolmens : Pigeonniers, Isserts, Ferrussac, Puech, Lamouroux I, Maline-Sérane, La Rigoule, Causse I de Montpeyroux, Pouget, Roudanergues et La Roquette (fig. 8). Même si ces derniers restent très schématiques, ils attestent de nombreuses particularités (fig. 9), notamment au niveau des tumulus, qui ne seront pourtant pas reprises dans des travaux plus récents sur ces mêmes monuments (Chevalier 1984). Nous devons également souligner que ses observations découlent de prospections de surface et n'ont eu de ce fait qu'un impact très limité sur la connaissance des monuments, à la différence des nombreuses fouilles rapides réalisées à la même époque.

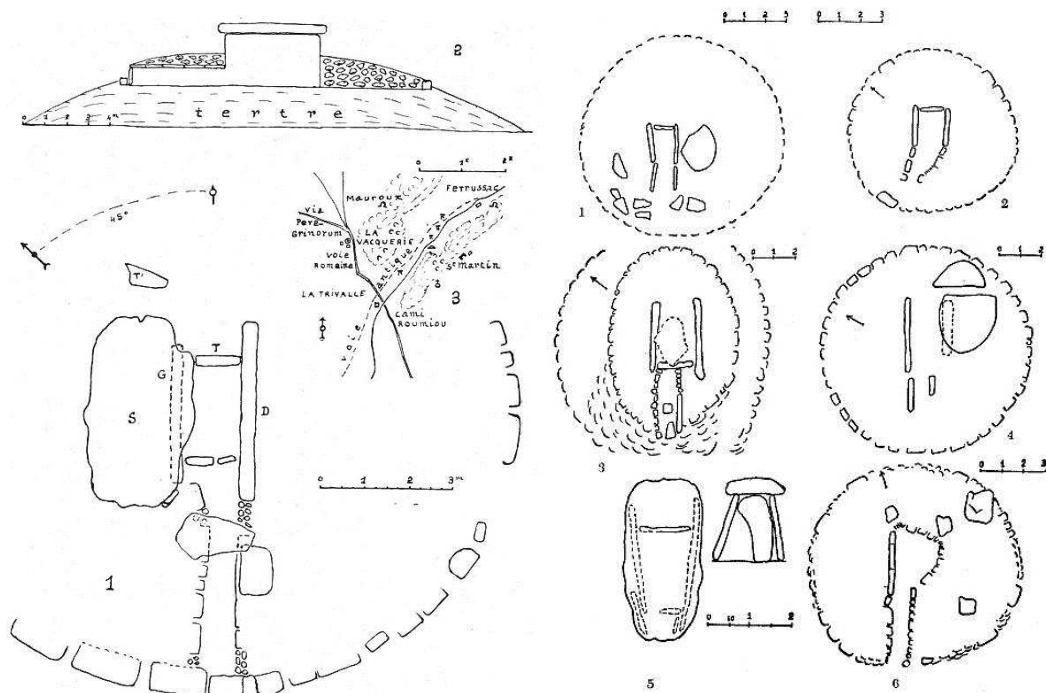


Figure 9 : Exemple de plans et coupes réalisés par G. Combar nous sur le dolmen de Ferrussac à gauche (d'après Combar nous 1958, fig. 5, p. 332) et sur d'autres dolmens du sud-Lodévois à droite (d'après Combar nous 1960, fig. 6, p. 23).

Parallèlement, le **Groupe Archéologique Lodévois**, animé par **Gaston Bernard Arnal**, prend la suite de l'abbé Vinas et de l'abbé Hébrard et augmente sensiblement l'inventaire des dolmens du sud de Lodève en fouillant bon nombre d'entre eux et en publiant une première synthèse dans les C.L.P.A. regroupant 23 dolmens (GAL, 1961). G.-B. Arnal n'a alors que 16 ans lorsqu'il dirige les premières fouilles de chambres sépulcrales sous la surveillance et les conseils de Max Escalon de Fonton, directeur de la XI^e Circonscription des Antiquités Préhistoriques (fig. 10). Il ne se contente pas d'un inventaire des mégalithes, il va aussi faire une description architecturale et un inventaire détaillé du mobilier. Le tout est accompagné de plans schématiques, de photographies et de planches synthétiques des objets. Le G.A.L. confie également l'étude de quelques ossements humains au Dr R. Riquet.

Ce premier travail, bien que recoupant en partie le terrain d'étude de G. Combar nous, le complète efficacement. On a ici un développement pour chaque dolmen fouillé qui faisait défaut dans la publication de G. Combar nous. Le G.A.L. ne s'arrête pas là et continue d'ajouter des monuments à cette première synthèse. Nous aurons l'occasion d'en reparler.



Figure 10 : G.-B. Arnal en excursion sur le dolmen de Laroque (Saint-Etienne-de-Gourgas, Hérault) avec J. Arnal (diapositive du fond d'archives J. Arnal conservé au musée Henri Prades à Lattes).

Dans les années 1950, **Adrienne Durand Tullou**, institutrice à Rogues, prospecte le Causse de Blandas (Gard) et y recense une quinzaine de dolmens, autant de menhirs, ainsi que quatre cromlechs. Elle fouille plusieurs dolmens et publie des articles détaillés notamment sur le dolmen de Sotch de la Gardié (Durand Tullou et Poulain 1958) et sur celui des Arques (Durand-Tullou 1950) dont elle identifie et fouille le couloir d'accès à la chambre sépulcrale. En 1972, elle dresse le plan du cromlech de Lacam de Peyrarines avant de réaliser leur restauration avec le pasteur Bertalon (Cambessedes et Galant 2008).

Georgette Milhau (1923-2014), écrivain, originaire de Saint-Maurice-Navacelles, publie la fouille du dolmen à couloir du Devezas (Saint-Maurice-de-Navacelles) en collaboration avec Thérèse Poulain qui en étudie les ossements humains (Milhau *et al.* 1958). On trouve, dans cette étude, peu d'éléments de description architecturale. Toutefois, il s'agit d'une des premières recherches anthropologiques complètes. T. Poulain dénombre 70 individus inhumés dont 4 enfants de moins de 6 ans, 6 enfants entre 6 et 12 ans, 9 adolescents entre 12 et 25 ans, 30 adultes entre 25 et 55 ans et 16 adultes âgés. Cette chercheuse au C.N.R.S. étudie aussi les ossements retrouvés par A. Durand-Tullou dans le dolmen de Sotch de la Gardié dans lequel elle identifie un N.M.I. de 36 dont 27 adultes, 3 adolescents et 6 enfants.

Quant à J. Arnal, il décrit avec **Camille Hugues**, les dolmens de la région de Saint-Hippolyte-du-Fort (Arnal et Hugues 1963).



Jules Renouvier (1804-1860)



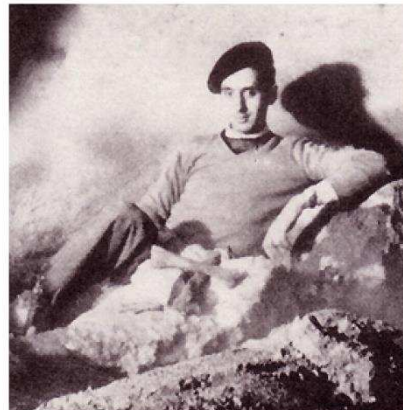
*Paul Cazalis de Fondouce
(1835-1931)*



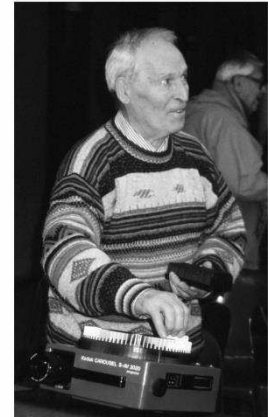
*Colonel Maurice Louis
(1892-1966)*



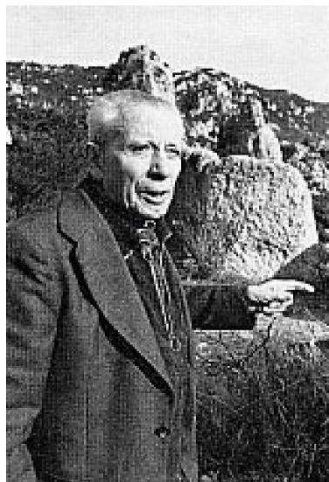
Jean Arnal (1905-1987)



Jacques Audibert (1928-1960)



Jean Abélanet



*Gaston Combarous
(1892-1987)*



*Adrienne Durand-Tullou
(1914-2000)*



Joseph Giry (1905-2002)

Figure 11: Trombinoscope des chercheurs ayant apportés une contribution significative à la connaissance des dolmens et plus largement du Néolithique dans la zone des Garrigues, sur la bordure méridionale des Grands-Causse (Hérault et Gard), et dans les Pyrénées-Orientales.

Le Minervois et les Pyrénées : Identification des premières « allées-couvertes »

Germain Sicard, devenu correspondant de la Commission des Monuments Historiques, publie une première synthèse sur les dolmens de l'Aude (Sicard 1929). Il inventorie seulement 35 dolmens. Selon lui, ce faible nombre est dû au peu de recherches entreprises dans ce département. Il estime aussi que certains terrains sont difficiles d'accès comme les Corbières. A côté des dolmens, il reconnaît de nombreuses cistes et s'interroge sur leur contemporanéité avec les dolmens. Il remarque que les monuments sont répartis dans le nord (Minervois) et dans le sud-est (Corbières) et que la partie ouest (sillon audois) en est complètement dépourvue. Cette synthèse permet de replacer chaque dolmen répertorié dans son contexte environnemental et historiographique. Cependant cela reste très succinct en termes de description architecturale, seules quelques dimensions de dalles sont mentionnées ainsi que l'état de conservation de chaque monument. On n'y trouve aucun plan, ni aucune photographie. Il fait cependant un plus long développement sur l'allée couverte de Saint-Eugène (Pépieux, Aude) qu'il a fouillée et dont il publiera une monographie dans laquelle le mobilier est exhaustivement décrit (Sicard 1928 et 1930).

En 1947, J. Arnal publie une note sur les quatre allées-couvertes que possède le Minervois dont trois sont inédites : Boun Marcou, Palet de Roland, Jappeloup et Saint-Eugène. Elles sont espacées de 7 et 10 km les unes des autres (Arnal 1947). Il rattache ce type d'architecture à la civilisation « Pyrénéenne ou Pyrénéique » de Catalogne qui connaît également des allées-couvertes et dont le mobilier semble similaire¹¹. Ce dernier se compose d'une industrie lithique abondante (pointes de flèches), de plaquettes en schiste polies et de vases entiers dits caliciformes ibériques (campaniforme). Ces tombes sont constituées d'un long couloir d'une largeur uniforme dont la chambre est différenciée par des cloisons. Ces dernières peuvent être taillées à la manière des dalles-portes des dolmens à couloir languedocien.

Suite à cette prise de date, H. Martin-Granel (avec l'aide de J. Arnal) fait une description détaillée de l'architecture et du mobilier de l'allée couverte de Boun Marcou à Mailhac, dans l'Aude (Martin-Granel 1959).

De nombreux travaux réalisés dans les années 1950-1960 sur les dolmens de l'Aude sont relatés succinctement par M. Escalon de Fonton dans la revue *Gallia-Préhistoire*, à la rubrique *informations archéologiques*. Parmi ces découvertes, on retiendra les prospections et fouilles de deux chercheurs constamment associés au mégalithisme : **Jacques Lauriol** et **Jean Guilaine**. Le premier prospecte le nord du département, à la limite avec l'Hérault, la basse vallée de la Cesse ; le second, le sud, la région de Carcassonne, les Corbières.

¹¹ « Dans l'Aude, à la fin de l'énéolithique ou chalcolithique, une population possédant la même industrie et les mêmes coutumes qu'en Catalogne, a occupé le pays. » (Arnal 1947, p. 335)

J. Lauriol publie ainsi une synthèse de ses recherches qui décrit *quelques dolmens oubliés du sud-ouest de l'Hérault* (Lauriol 1961). Il y recense sept monuments, dont deux « allées-couvertes », celle du Cap d'al Mounde à Villespassans et celle du Bois de Monsieur à Assignan dans l'Hérault. Il s'associe à J. Audibert pour publier exhaustivement la fouille de cette dernière et le mobilier recueilli (Lauriol et Audibert 1959). Il décrit méthodiquement ces architectures, numérotant et mesurant chaque dalle qui constitue la chambre, et ses plans comportent de nombreux détails notamment concernant les tumulus (fig. 11). En tamisant les déblais des fouilles anciennes, il retrouve de nombreux objets.

Dans les années 1960, **Jean Guilaine**, également étudiant de M. Louis, débute ce qui sera une longue carrière de chercheur. Il commence par prospecter le Languedoc occidental (limite Aude - Hérault). Il parcourt notamment la région de Carcassonne dont il est originaire. Il est l'inventeur des sépultures mégalithiques du Bois de Moure à Ventenac-Cabardès dans l'Aude (Guilaine et Blanc 1960). Il s'intéresse d'abord aux cistes groupés en nécropole dont il fait une synthèse et les attribue au Néolithique moyen (Guilaine 1962).

Il publie avec J. Lauriol une synthèse sur les dolmens des Lacs à Minerve (Lauriol et Guilaine 1964). Ils identifient un groupe homogène de dolmens à couloir mixte (murettes et dalles plantées) qui ont la particularité de comporter une structuration d'une ou plusieurs couronnes de dalles plantées au sein de leur tumulus (fig. 12). Ils nomment cette caractéristique « les cromlechs péri-dolménique » (Lauriol et Guilaine, p. 151) et comparent les monuments des Lacs à « l'allée-couverte » du Bois de Monsieur (fouillée par Lauriol) et à celle de la Cabane des Maures à Rouffiac-des-Corbières identifiée par J. Guilaine.

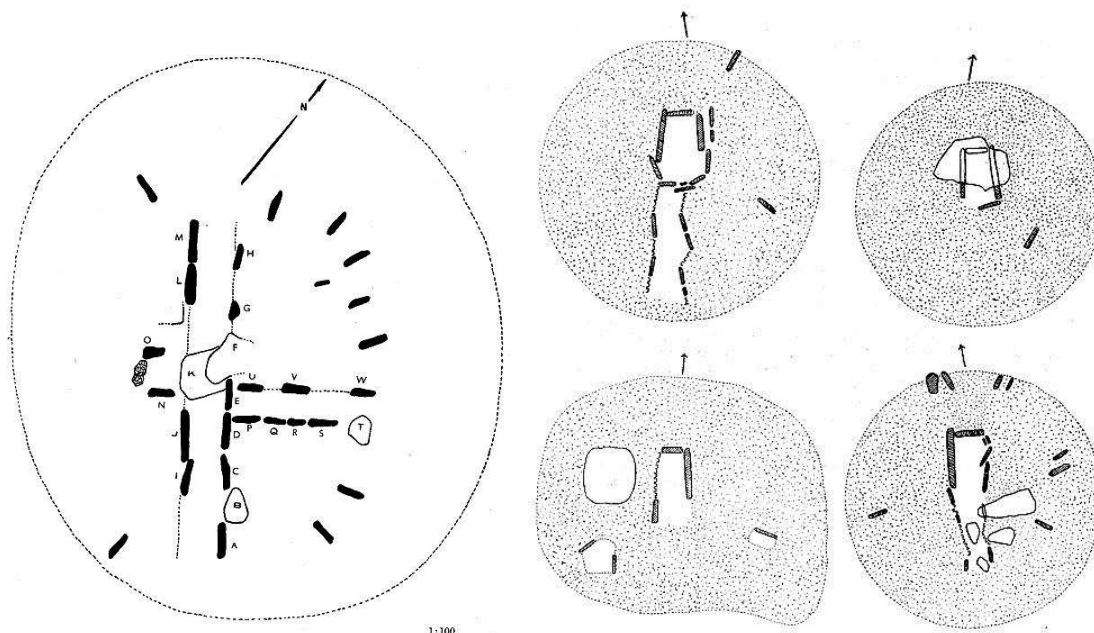


Figure 12 : A gauche, plan du dolmen du Bois de Monsieur (d'après Lauriol 1961, fig. 4, p. 115). A droite les dolmens des lacs et leurs « cromlechs péri-dolménique » (d'après Lauriol et Guilaine 1964, fig. 11, p. 152).

Il entreprend ensuite sous les conseils de M. Escalon-de-Fonton la restauration de quelques dolmens. Ces travaux lui permettent de réaliser de nouvelles observations, notamment sur l'allée-couverte de Saint-Eugène (Guilaine 1964). Il affirme à ce propos qu'il ne s'agit pas d'une allée-couverte car elle ne conserve en réalité pas la même largeur sur tout son développement. Il faut distinguer dans l'architecture interne, un couloir rétréci et légèrement déporté sur la gauche, par lequel on accède à ce qu'il nomme l'antecella qui va en s'élargissant jusqu'à la cella. Pour lui, « nous avons affaire à un grand dolmen à couloir avec rétrécissement à l'entrée. » (Guilaine 1964, p. 73) et tous les monuments du bassin de l'Aude semblent posséder un couloir. Il procède aux tamisages des déblais des fouilles de G. Sicard et trouve de nombreux tessons inornés qu'il rattache au Chalcolithique. Il insiste sur le fait qu'il n'y a pas que du Campaniforme dans ce dolmen contrairement aux hypothèses de G. Sicard.

En Roussillon, les premiers inventaires vont sensiblement augmenter grâce aux travaux de **Pierre Vidal** puis de **Pierre Ponsich**. P. Vidal compte 25 dolmens dans son « *Roussillon préhistorique* » (Vidal 1921). P. Ponsich, fondateur de la Revue des Etudes Roussillonnaises, fournit une liste de 39 dolmens à Luis Pericot Garcia (cf. *infra*) pour la réédition de sa thèse sur les dolmens de Catalogne (Péricot 1950) et publie une note sur « *les dolmens et les roches gravées du Roussillon* » (Ponsich 1949). La plupart de ces monuments sont en très mauvais état de conservation, ce qui ne permet pas un classement typologique strict.

C'est à **Jean Abélanet** que l'on doit la plupart des fouilles de chambres sépulcrales. Il commence à s'intéresser aux dolmens du Roussillon dès 1949 initié à la Préhistoire par P. Ponsich. Il fouille d'abord, la chambre du dolmen de Llauro, dit la Cabana del Moro, dans laquelle il recueille une lame de hache et une plaquette de schiste. Plus tard, étudiant de M. Louis à Montpellier, il obtiendra son certificat de Licence en Préhistoire. Conscient de la récente législation sur les fouilles archéologiques, il obtiendra, le 30 novembre 1967, la plus ancienne autorisation de fouilles délivrée dans les Pyrénées-Orientales. La plupart des dolmens qu'il fouillera par la suite a été pillé anciennement. Ses recherches ont donc surtout consisté dans la sauvegarde du « *pauvre matériel subsistant* » (Abélanet, correspondance du 4 juin 2014). Il fouille uniquement les chambres sépulcrales, travaux la plupart du temps solitaires, parfois accompagné de quelques élèves de l'école catholique où il enseignait les lettres. Il fait également le relevé de la « *pauvre architecture des chambres dolméniques souvent très malmenées en tenant compte de certains éléments visibles des tumulus, souvent remaniés en zone cultivée* » (Abélanet, correspondance du 4 juin 2014).

Il publie quelques articles et guides touristiques sur les dolmens les mieux conservés qu'il a pu fouiller comme par exemple celui de Llussanes à Tarerach (Abélanet 1967) ou de la Lloseta à Clara-Villerach (Abélanet 1969), et alimente régulièrement la rubrique sur les Pyrénées-Orientales dans les *Informations Archéologiques*. Cependant, il faut attendre les années 1970 pour qu'il publie une synthèse de ses nombreuses observations (cf. *infra*).

Suite à ces multiples recherches, les inventaires de dolmens restent presque inchangés pendant plus de 30 ans (fig. 13). Pourtant des découvertes viennent régulièrement alimenter le corpus, mais elles ne donnent pas systématiquement lieu à des publications, si ce n'est de très courts comptes-rendus dans les *Gallia Préhistoire*.

| Années | Aude | Gard | Hérault | Lozère | Pyrénées Orientales | Total région | Bibliographie |
|-------------|------|------|---------|--------|---------------------|--------------|---|
| 1830 / 1840 | ? | ? | 34 | ? | 8 | 42 | Jaubert de Réart 1832, 1835 Renouvier 1840 |
| 1841 / 1876 | ? | ? | 65 | ? | 15 | 80 | Commission topographique des Gaules Mérimee 1847 Piquet de Vignoles 1869 |
| 1879 / 1889 | 10 | 159 | 113 | 248 | 16 | 546 | Inventaire des monuments mégalithiques de la France 1880 Cartailhac 1889 |
| 1900 | ? | ? | 171 | ? | 26 | 197 | Mortillet 1901 Cazalis de Fondouce 1905 |
| 1914 | 19 | 224 | 133 | 215 | 26 | 617 | Mortillet 1914 Vidal 1921 |
| 1920 / 1960 | 35 | 60 | 311 | ? | 39 | 445 | Sicard 1929 Louis 1932 Péricot 1950 Combarnous 1960 G. A. L. 1961 Arnal 1963 |
| 1970/1984 | 35 | 100 | 500 | ? | 88 | 494 | Abélanet 1970 Gutherz 1984 |
| 1998 | 24 | 70 | 316 | 132 | 60 | 602 | Base Patriarche Soulier 1998 |
| 2005 / 2015 | 81 | 333 | 585 | 292 | 138 | 1429 | Base Patriarche Duffraisse 2004 Galant 2009 Abélanet 2011 |

Figure 13 : Evolution du nombre de dolmens en Languedoc-Roussillon de 1876 à nos jours.

1.2.1.3 1965-1990 : débats chrono-typologiques et premiers bilans

Le colloque de Narbonne : bilan des connaissances et problématiques

J. Guilaine est l'initiateur d'un premier colloque à Narbonne dans lequel plusieurs auteurs contribuent à dresser un bilan des connaissances sur les civilisations néolithiques du sud de la France (Guilaine 1970). Une session est consacrée au mégalithisme sous la direction de **Jean Clottes** qui travaille à l'étude des dolmens du Quercy (Lot). Les questions débattues concernent : la chronologie de la construction des mégalithes et des hypogées, la typologie et l'évolution et les relations avec les cultures locales.

Les discussions sur la chronologie font état d'un consensus pour mettre un terme « à la longue querelle des dolmens méridionaux chasséens » malgré encore quelques réticences du côté de J. Arnal. J. Clottes conclue à ce sujet en disant : « dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons dire que nos monuments, tant littoraux que ceux situés à l'intérieur des terres, sont très postérieurs aux dolmens atlantiques et qu'ils ne sont pas attribuables aux Chasséens qui pratiquaient des rites funéraires différents, bien que des groupes chasséens aient pu coexister au voisinage des premiers constructeurs de mégalithes. » (Clottes 1970, p. 87). La construction des dolmens à couloir languedociens est donc attribuée aux Ferrériens, c'est-à-dire aux alentours de – 2500 (datations non calibrées). A propos de la datation des dolmens ardéchois, Raymond Montjardin les attribue également au Ferrières bien qu'il précise : « *je ne crois pas qu'il soit permis d'affirmer qu'il ne s'en est pas construit plus tôt, ni plus tard.* » (Montjardin 1970, p. 82).

Selon J. Clottes, les problèmes que pose l'architecture des dolmens méridionaux sont de trois sortes : définition des types, répartition géographique de ces types, affinités et filiations de ces types entre eux. Pour être d'accord sur les types, il convient d'être d'accord sur les termes employés. La question des « allées-couvertes » de l'Aude est évoquée par J. Guilaine. Pour lui, il faut abandonner ce terme car ces monuments sont des types intermédiaires ou « hybrides » entre les dolmens à couloir et les véritables allées-couvertes. Il ne donne pas de mot alternatif pour désigner ce type mais constate l'emploi ambiguë de « pseudo-allée-couverte », « dolmen à couloir large », « monument de type Aude ». Gérard Bailloud, propose, lui, le terme d'allée (sans « couverte ») qui désignerait toute chambre très allongée accompagné d'un terme géographique (allée de l'Aude). Il souligne que la perte de différenciation entre la chambre et le couloir est un processus commun aux monuments d'Andalousie, de Basse Provence, de l'Aude, ou de l'ouest de la France. Ce phénomène semble se produire au milieu du III^e millénaire. Le terme de « tholos » qui désigne toute chambre sépulcrale construite en totalité par des murs latéraux de pierre sèche, est lui aussi abandonné car on ne connaît pas souvent le dispositif de fermeture verticale de ces

monuments. Rares sont les monuments qui ont été fouillés ou publiés, aussi il est difficile de connaître la structure globale de ce type de sépulture.

Les nouveaux enjeux, au début des années 1970, sont d'obtenir un inventaire plus précis des architectures afin de connaître leur répartition exacte par type. Ces inventaires vont rassembler un certain nombre de sections et d'élévations des monuments en plus des plans systématiques. La remise en contexte culturel et environnemental (géologie et topographie) des monuments est la seconde étape proposée. La dernière question posée par le mégalithisme méridional est celle, complexe, de la diffusion des différents types architecturaux. Pour J. Arnal les pseudos allées-couvertes de l'Aude sont des dérivés des petites allées-couvertes de l'Agenais.

Ces questions complexes de diffusion et d'influences ne peuvent être abordées sans une connaissance précise de la typo-chronologie des monuments, ce qui à cette époque, est encore prématuré. Il nous faut également préciser que les débats typo-chronologiques concernent uniquement les espaces internes des tombes (couloir et chambre).

Le professeur **Gabriel Camps**, fort de ses observations sur les monuments mégalithiques d'Afrique du Nord s'interroge, lors de ce même colloque, sur la possible structuration des tumulus des dolmens des Causses ou des Pyrénées et invite les chercheurs languedociens à s'intéresser à ces dernières car elles peuvent apporter des renseignements sur les pratiques culturelles. G.-B. Arnal fait remarquer que des tumulus en gradins existent en Lodévois et il cite à ce sujet le dolmen des Isserts dont le tumulus est constitué côté pente, de trois murettes circulaires. Il insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas seulement d'un contrefort mais d'une « architecture extérieure ».

Une synthèse des connaissances sur le mégalithisme du Roussillon est réalisée par J. Abélanet lors de ce colloque (Abélanet 1970, p.74-79). D'après ses recherches (prospections, toponymie, recouplement des notes manuscrites de P. Ponsich, dépouillement des anciens cadastres), il dénombre 88 dolmens en Roussillon. Ils sont exclusivement situés en zone montagnaise, sur les lignes de crête, les cols ou les plateaux. Les matériaux de construction sont tous d'origine locale (granite, gneiss, schiste, etc.), aucun déplacement de dalles sur une longue distance n'a été observé. Ces monuments sont globalement de petites dimensions. Ils peuvent être classés en trois catégories : dolmens simples, dolmens à couloir, cistes/coffres. J. Abélanet ne précise pas de données chiffrées sur chaque catégorie, on ne sait donc pas quel est le type majoritaire.

Il fait un développement particulièrement intéressant sur les tumulus. Pour lui, ils ne sont qu'en partie artificiels : « les constructeurs ont volontiers utilisé une butte naturelle qu'ils ont aménagée et complétée par des matériaux. » (Abélanet 1970, p. 77). Leur typologie est plus variée que celle des chambres. Il évoque ainsi des structures rayonnantes (ancien cromlech péri-dolménique), en gradins, des formes carrées ou circulaires, des péristicalithes, des couronnes de blocs grossiers, des cercles de petits menhirs. En revanche, sa

description du remplissage interne des tumulus est des plus sommaires, conséquence de l'inexistence des fouilles : « le tumulus se présente ordinairement comme une petite colline ronde ou ovale, constituée soit de pierraille et de terre, soit de pierres seules, soit parfois de terre seule. » (Abélanet 1970, p. 77).

La typologie des dolmens « pyrénéens »

Les années 1970 sont marquées par quelques retours au terrain sur certains monuments déjà fouillés dans les années 1950. C'est le cas des recherches de **Paul Ambert**, géomorphologue de formation, qui réinvesti la zone du Minervois. Il reprend les fouilles de nombreux monuments sur les communes de Minerve et de Siran : les dolmens des Lacs (Minerve), les dolmens du Bouys (Minerve, Hérault), ceux de Fournes I et II (Siran, Hérault), du Bois Bas (Minerve, Hérault), de la Cigalière (Cesseras, Hérault), etc. **P. Ambert réalise des sondages dans l'architecture interne des tumulus. Il étudie notamment le remplissage du coffre de Combe Marie (Livinière, Hérault) dans son quart nord-ouest et au sud de la chambre (Ambert 1976).** Cette fouille inédite met en évidence un tumulus véritablement construit et bien conservé (fig. 14). Au sud, il est marqué par de grosses dalles couchées à plat, agissant d'après P. Ambert, comme un contrefort extérieur et enserrant un cairn de pierres de dimensions plus modestes. « *Le remplissage supérieur du tumulus est composé d'éclats calcaires subarrondis par la corrosion que l'on retrouve naturellement sur la surface du Causse. La partie inférieure (40 cm d'épaisseur) est formée de blocs calcaires de 20 cm de moyenne, assez anguleux mélangés à une argile de décalcification ocre présente également dans la partie inférieure de la tombe. Les pierres sont disposées sur un plan incliné rayonnant autour de la tombe* » (Ambert 1976, p. 269). Ces premières informations stratigraphiques sont précieuses.

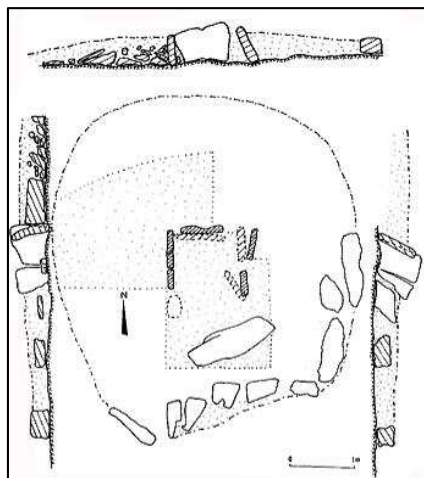


Figure 14 : Plan et coupes du coffre de Combe-Marie avec en pointillé les zones de fouilles dans le tumulus et dans la chambre (d'après Paul Ambert 1976, fig. 2, p. 267).

Il tamise également les fouilles anciennes sur plusieurs autres dolmens et réalise des travaux inédits dans les couloirs d'accès. Après quatre années de recherches, il est en mesure de fournir une synthèse sur ces monuments et une réflexion typologique (Ambert et Giubergia 1973, Ambert 1975). Pauvres en mobilier, ces fouilles permettent néanmoins des remarques au niveau de l'architecture, de l'orientation et de la répartition. P. Ambert applique sa connaissance de la géologie et de la géomorphologie des terrains dans l'analyse des dolmens et en cela, s'inscrit dans une démarche novatrice. Il comprend l'implantation des dolmens à travers les particularités des sols géologiques. Il explique, par exemple, que les terrains de molasses miocènes et pliocènes du Biterrois et de la frange côtière de l'Hérault, ne possèdent pas de substratum favorable à la construction mégalithique (on peut cependant y creuser des hypogées) ce qui explique « en grande partie l'indigence dolménique » (Ambert et Giubergia 1973, p. 11).

Pour ce qui est de la typologie, P. Ambert suggère, pour les monuments regroupés à l'ouest du Languedoc dits « pyrénéens » par J. Arnal (1963), le terme de « dolmens larges » (Ambert, 1990). Il en distingue deux types que l'on rencontre également en Catalogne : **Les dolmens larges longs et les dolmens larges courts**, parmi lesquels on rencontre à la fois des dolmens à vestibules du Minervois et des dolmens simples (fig. 15). Le plan des dolmens larges longs forme un V, la largeur très étroite au niveau de la dalle hublot, s'écarte graduellement jusqu'au chevet (dolmens de Saint-Eugène, de Jappeloup, de Cigalière). Le couloir d'accès est si large qu'il est souvent confondu avec le vestibule ou l'antichambre. Pour lui, « les dolmens en V pyrénéiques sont des formules hybrides à mi-chemin entre les dolmens à couloir et les allées couvertes. L'apparition des dolmens en V correspond donc à une période charnière du mégalithisme, sans doute diachrone, qui, en Bretagne, comme dans le bassin Parisien, donnera naissance aux allées couvertes, terme de l'évolution inconnu dans l'aire pyrénéique. ». Parmi les dolmens larges courts, il distingue le type **dolmen à vestibule**. Ce dernier est différencié de la chambre principale par un léger abaissement de ses piliers latéraux. Il est plus court en longueur que la chambre mais garde la même largeur. Le type dolmen simple, lui, n'a pas de structure d'accès ni de couloir (fig. 15).

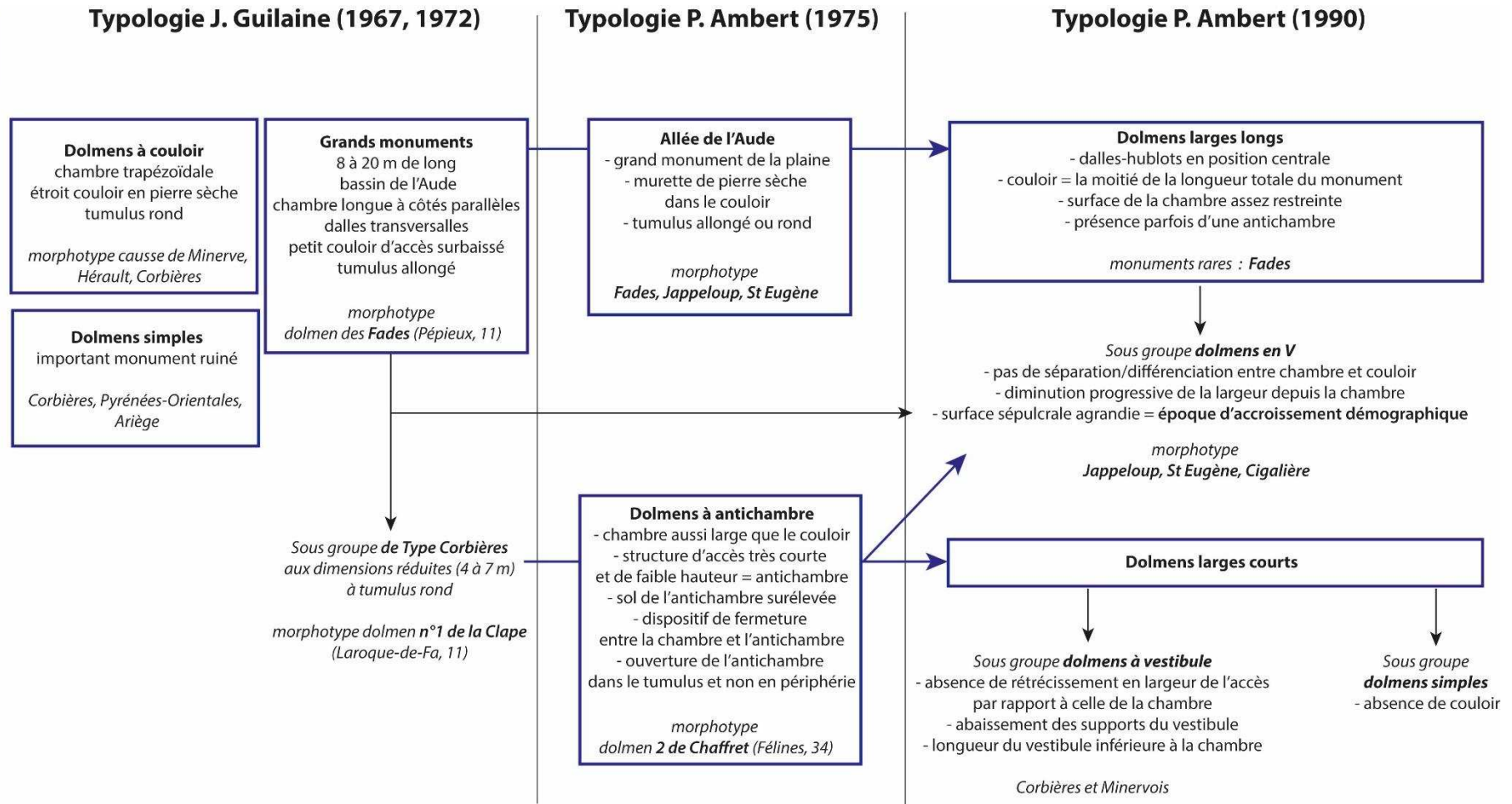


Figure 15 : Synthèse schématique de l'évolution de la typologie des dolmens est-Pyrénées d'après les travaux de J. Guilaine et de P. Ambert

J. Guilaine reprend, quant à lui, les recherches dans les Corbières qui n'ont bénéficié d'aucun progrès entre les années 1930 et 1960. Son objectif est de réaliser l'inventaire des mégalithes de l'Aude qui pourrait être publié dans le supplément à *Gallia Préhistoire*. En 1965, il découvre à l'occasion de prospections sur les plateaux des Hautes-Corbières, une « nécropole » constituée de huit tombes mégalithiques. Il s'agit de la nécropole de la Clape située sur le massif de Mouthoumet, sur la commune de Laroque-de-Fa (Guilaine 1972). L'architecture des dolmens n°1, 4, 5 et 6 se rattache à la typologie des **dolmens larges longs, sous-type des Corbières** (fig. 15). Seul le tumulus du dolmen n°1 semble avoir été dégagé sur toute sa surface (fig. 16). Il apparaît avec un plan sub-circulaire et mesure 7, 10 sur 6, 80 m. La ceinture « péri-tumulaire » est constituée de blocs « profondément enfoncés »¹² qui ont pour fonction de retenir la masse interne. Il fait remarquer que « le soin apporté à la construction du tertre a peut-être joué un rôle décisif dans la conservation encore très convenable du monument » (Guilaine 1972, p. 18). Dans cette même nécropole, deux dolmens (n°3 et n°5) sont implantés, semble-t-il, dans le même tumulus (fig. 16). A l'ouest, cette architecture est composée de trois gradins concentriques côté pente. En revanche, à l'est, le tumulus est en partie naturel ; il s'appuie sur une falaise calcaire. Cette caractéristique qui, d'après J. Guilaine se retrouve également sur le dolmen du Camp de Roland à Moux (Aude), et modifie les hypothèses jusque-là établies sur les implantations préférentielles des monuments mégalithiques (plateaux, lignes de crête, cols, etc.).

« Nous ne pensions pas que des monuments, généralement destinés à être vus de loin, pouvaient ainsi avoir été érigés sur des talus déclives, au pied même de parois verticales. » (Guilaine 1972, p. 28).

Le ou les tumulus qui englobent les chambres n°6 et 7 s'appuient également en partie sur les falaises calcaires à l'est (fig. 16). Quant aux deux tombes insérées dans ce vaste monument, J. Guilaine s'interroge sur leur antériorité l'une par rapport à l'autre. Pour lui, ce serait la tombe n°7 qui aurait été construite en premier et le dolmen n°6 aurait ensuite été ajouté au sud.

Le dolmen n°8 de la Clape présente une architecture différente et est implanté à l'écart des autres monuments. Il s'agit d'une chambre polygonale dont le plan n'est pas sans rappeler certaines architectures du sud de la Catalogne. J. Guilaine en donne quelques exemples par comparaison. L'entrée de la chambre est marquée par deux dalles plantées dans le prolongement des parois latérales formant une sorte de vestibule (dit « amorce de couloir »). Un véritable couloir est ici fortement supposé par comparaison avec le mégalithisme catalan où ces architectures sont mieux connues. Le tumulus est, ici aussi, bien conservé et sub-circulaire. Il est constitué d'une ceinture de grosses pierres choisies pour

¹² Les indications que fournit J. Guilaine, montrent que le tumulus n'a été dégagé que de manière superficielle. Même si une limite du tumulus a été identifiée, il n'a pas réalisé de fouille à la verticale de celle-ci afin de connaître son implantation.

leur régularité et assemblées de manière ordonnée. La masse interne semble constituée de plaquettes calcaires de dimensions plus modestes (fig. 16).

La nécropole de la Clape met en évidence une variété typologique au sein d'un territoire restreint. Pour J. Guilaine, cette diversité s'explique par des relations extra-régionales, avec d'une part le Languedoc (tombe n°7) et d'autre part, le versant sud des Pyrénées méditerranéennes (tombe n°8). A ces architectures particulières s'ajoute le groupe des monuments de type Aude qui sont les plus nombreux au sein de la nécropole (n° 1, 4, 5, 6) ainsi que celui des caissons ou dolmens simples (n°3 et n°2) typiques de la région des Corbières.

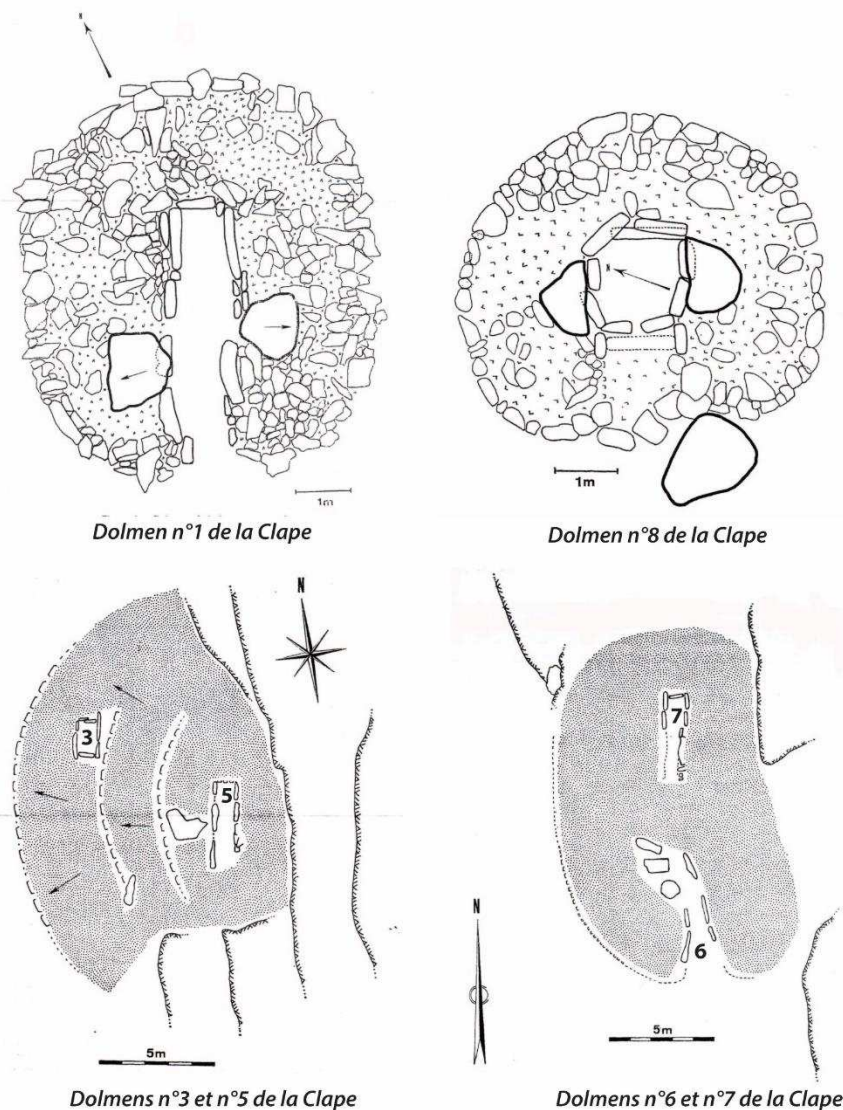


Figure 16 : Plans des dolmens n°1, n°3/5, n°6/7 de la nécropole de la Clape (d'après Guilaine 1972, fig. 3, p. 14 ; fig. 9, p. 26 ; fig. 17, p. 44 ; fig. 24, p. 56).

Mise à jour des inventaires, fouilles de sauvetages et restauration dans le nord de L'Hérault, le Gard et en Lozère

Dans l'Hérault, suite à la thèse de J. Arnal, les recherches dans la zone des garrigues stagnent. Par ailleurs, le Groupe Archéologique Lodévois publie le deuxième tome des mégalithes du Lodévois, qui concerne une partie de la bordure méridionale du Larzac, l'ensemble mégalithique de Saint-Pierre-de-la-Fage (G.A.L. 1979). Cette monographie regroupe les descriptions de 63 dolmens répartis en 10 sous-groupes géographiques. Un additif au tome 1 est également proposé, qui enrichit de 8 dolmens la liste initiale (G.A.L. 1961). Ce second tome s'inscrit dans le même format que le précédent, avec de courtes descriptions des architectures internes, les dimensions des dalles les mieux conservées, le diamètre du tumulus et les structurations visibles en surface de ce dernier (fig. 17) et un état de conservation général des monuments. Ils ne réalisent pas de véritables fouilles, se contentant plutôt du **tamissage des déblais des fouilles anciennes**. Le mobilier retrouvé est rare, son étude est à peine abordée, il est simplement listé dans la publication. Certains objets sont parfois dessinés (fig. 17). Soulignons que même si certains dolmens avaient déjà été mentionnés par G. Combarrous (1960), le G.A.L. fournit de manière exhaustive les plans et quelques coupes de tous les dolmens cités. Le tout reste très schématique mais **il s'agit encore aujourd'hui des seuls plans de référence pour ces monuments**.

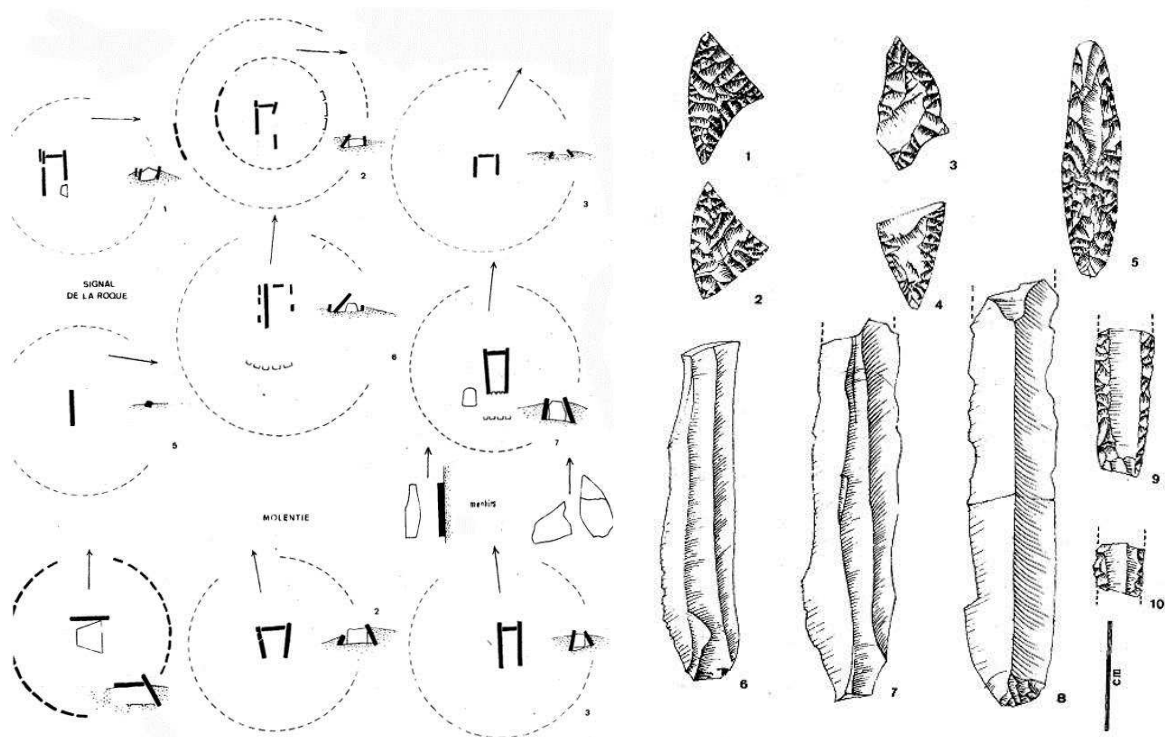


Figure 17 : A gauche, exemples de plans schématiques réalisés par le G.A.L. sur les dolmens de la bordure méridionale du Larzac (d'après G.A.L. 1979, planche IV, p. 54). A droite, planche de l'industrie lithique provenant de ces mêmes dolmens (d'après G.A.L. 1979, fig. 3, p.14).

Dans les années 1980, G.-B. Arnal réalise la fouille et la restauration du dolmen du Pouget. Il s'agit d'un long monument à couloir et antichambre séparés par des dalles-portes. Ses parois latérales sont en murs de pierre sèche dits « en piles d'assiettes ». A l'occasion de la publication de ce monument, il intègre deux autres chercheurs à la réflexion générale : J. Arnal, qui tente une remise en contexte architecturale du dolmen et **Christian Lassure** qui s'interroge sur les élévations de pierre sèche (Arnal *et al.* 1986). Les résultats de cette étude monographique mettent en évidence de nombreuses particularités qui font du dolmen du Pouget un monument singulier dans le paysage mégalithique régional. Son plan allongé rappelle celui des hypogées de Fontvieille (Bouches-du-Rhône) comme ceux des dolmens à chambres longues de Provence, tel le monument de Coutignargues (Fontvieille, Bouches-du-Rhône). Son autre caractéristique réside dans l'enfouissement du soubassement de l'architecture interne au sein d'une longue tranchée de fondation, creusée dans la molasse jusqu'à 1 m de profondeur. Selon G.-B. Arnal, le tumulus est un des seuls constitué d'un apport de terre. Une fois tous les relevés architecturaux réalisés, la restauration a consisté au comblement de la tranchée de fondation à l'aide de béton armé afin de stabiliser les maçonneries de pierre sèche et les orthostates du dolmen. Les élévations en pierre sèche des parois latérales étaient ruinées et ont été entièrement restaurées et les dalles de couverture ont également été remises en place.

Des régions jusque-là peu documentées, voient leur nombre de dolmens sensiblement augmenter. C'est le cas du Gard, investi dans les années 1965 par **Jeannine Redon** qui y réalise un nouvel inventaire (Redon 1965). A cette occasion, elle reprend les fouilles de quelques chambres sépulcrales et tamise les déblais anciens. Citons par exemple ces travaux sur les trois dolmens des Asperes (Tornac, Gard), qui lui permettent d'identifier un dolmen à couloir de type languedocien orienté au sud-ouest (Redon 1970). Elle réalise également des fouilles de sauvetage sur le dolmen n°2 d'Issirac (Gard), à murs latéraux de pierre sèche (Roudil 1976). Dans les années 70 à 90, **Jean Salles**, membre du Groupe Alésien de Recherches Archéologiques, réalise de nombreux travaux de terrains (fouilles de sauvetage et restaurations) dont les résultats sont restés pour la plupart inédits. Il publie tout de même l'ensemble mégalithique de la grande Pallière (Anduze) et le dolmen de Peyro-Blanco (Saint-Julien-les-Rosiers), avec l'aide de J. Arnal et **Marc Bordreuil**, ce qui lui permet d'identifier une chambre construite en pierre sèche et dont le sol est dallé ainsi qu'un couloir d'accès (Salles 1970, Salles et Bolla 1983).

Dans les années 1970, **Gilbert Fages**, fouille les chambres de plusieurs dolmens en Lozère et notamment sur le Causse Méjean (Fages 1974, 1976, 1977, 1981). Ces travaux permettent, en outre de compléter les inventaires préexistants, mais aussi de documenter les niveaux sépulcraux et la distribution du mobilier dans les espaces internes. Avec **Georges Constantini**, il contribue à dresser les principales caractéristiques du groupe culturel

Rodezien (ancien nom du groupe des Treilles). Les travaux de G. Fages ont également permis la mise en évidence de la pratique de l'incinération dans de nombreux tumulus de la région des Grands Causses (Fages et Vaquier 1991).

Parallèlement, **Xavier Gutherz** présente un développement sur le mégalithisme dans sa thèse sur *les cultures du Néolithique récent et final en Languedoc oriental* (Gutherz 1984, partie V, les sépultures du Néolithique final en Languedoc oriental). A cette époque, on recense plus de 500 dolmens dans l'Hérault, 100 dans le Gard et 200 dans la Basse Ardèche (fig. 13). Il reprend globalement les données de la thèse de J. Arnal au niveau de l'architecture en contestant toutefois l'origine chasséenne de celle-ci. Il inclut également les dolmens du Gard auxquels il attribue une typologie différente et qu'il nomme **les dolmens à « vestibule » des garrigues septentrionales du Gard**. Pour lui, ces monuments datent du Bronze ancien.

Il soulève plusieurs problèmes que pose l'étude du mégalithisme : fouilles sommaires, absence de relevé des objets en 3D, absence de stratigraphie utilisable, nombreux remaniements au cours de l'utilisation.

Il reconnaît que, 20 ans après la thèse de J. Arnal, peu d'éléments nouveaux sont apparus au niveau des connaissances de l'architecture. Il souligne l'absence de datation isotopique, ce qui rend difficile les interprétations chronologiques. Pour ce qui est du mobilier, les séries peu abondantes ne permettent pas d'apporter des précisions. La céramique, même si elle est un bon marqueur culturel, n'est pas assez abondante dans ce type de contexte. L'étude de l'industrie lithique n'est guère plus satisfaisante malgré une bonne représentation dans les dolmens. X. Gutherz met en cause « la relative homogénéité des styles lithiques du Néolithique au Bronze ancien » (Gutherz 1984, p. 245). Quant à la parure, pourtant abondante, H. Barge a montré dans sa thèse que certaines formes de perles et de pendeloques se retrouvent du Néolithique récent au Bronze ancien (Barge 1982).

La proposition d'attribution chasséenne n'est, pour lui, plus d'actualité et d'ajouter que « les arguments typologiques avancés par J. Arnal restent bien précaires. » (Gutherz 1984, p. 247). Il évoque notamment les fameuses perles en « callais », considérées par J. Arnal comme de bons fossiles directeurs du Chasséen mais qui sont en réalité plus nombreuses dans les contextes chalcolithiques comme le démontre encore une fois H. Barge dans ses recherches (Barge 1982). Malgré la rareté de la céramique dans les assemblages mobiliers, X. Gutherz recense une vingtaine de dolmens dans lesquels ont été trouvés des tessons ornés de chevrons typiquement Ferrières (dont le site éponyme). **Il en conclut que le mégalithisme apparaît en Languedoc oriental au Néolithique récent/final.**

Dans les années 1970-75, X. Gutherz, alors Conservateur à la Direction Régionale des Antiquités Préhistoriques du Languedoc-Roussillon, et ses collaborateurs **Albert Colomer** et **Jacques Coularou**, réalisent des travaux de restauration sur les grands dolmens des Garrigues héraultaises. A cette occasion ils tamisent les déblais des fouilles anciennes et augmentent sensiblement les assemblages mobiliers de ces dolmens (Bec Drelon 2010). Ce sont les dolmens à couloir et à antichambre de Feuilles, Lamalou, Capucin, Soulas et le

dolmen à couloir de Ferrières qui sont donc restaurés. Ces travaux concernent uniquement les espaces internes, mais bouleverse sensiblement les grands tumulus dans lesquels sont insérées ces tombes. En effet, les ouvriers chargés du gros œuvre doivent piocher des tranchées dans la masse interne des tumulus, le long des dalles plantées de la chambre ou des murets des couloirs, afin d'y couler du béton pour stabiliser les espaces centraux (fig. 18). Les murs de pierre sèche sont également restaurés sans qu'aucun relevé des parois ne soit réalisé au préalable (fig. 19). On ne sait donc pas aujourd'hui ce qui est originel et ce qui est restauré dans ces parois de pierre sèche. Il n'existe d'ailleurs aucun rapport sur ces travaux (Gutherz *in verbis*). L'architecture des dolmens à antichambre paraît aujourd'hui bien homogène ce qui est en partie dû, selon nous, aux restaurations de cette époque, réalisées par une même équipe.

Par ailleurs, ces recherches permettent d'identifier sous le dolmen du Lamalou, la présence d'une station chasséenne. Un sondage est réalisé aux abords du tumulus du dolmen et livre des lamelles en silex de type chasséen (Gutherz 1998). Le dolmen est donc probablement installé sur une occupation du Néolithique moyen et lui est donc postérieur. L'hypothèse chasséenne de J. Arnal, qui s'appuyait sur le seul dolmen du Lamalou, pour attribuer cette chronologie ancienne aux dolmens languedociens, est donc définitivement abandonnée par les chercheurs régionaux.



Figure 18 : à gauche, restauration du dolmen du Lamalou ; des excavations sont creusées dans le tumulus à l'arrière des dalles de la chambre pour être remplis de béton. A droite, un orthostate du dolmen de Ferrières en cours de restauration. L'écartement des litages de la dalle a certainement dû modifier le tumulus qui venait contre (photographies d'A. Colomer).



Figure 19 : à gauche, le dolmen de Ferrières dont le tumulus originel est en cours de démontage au niveau du parement. On remarque également une excavation réalisée à l'arrière de l'orthostate de droite. A droite, le dolmen de Ferrières après la restauration du même parement (Diapositives numérisée d'A. Colomer).

Cet exemple montre **qu'au milieu des années 1970, les chercheurs n'ont pas encore conscience des renseignements qu'ils pourraient tirer des architectures tumulaires**. Sans doute pensent-ils que les recherches menées dans les années 1950 ont fournis le maximum de renseignements et qu'il n'est pas nécessaire de refouiller ces dolmens, qu'il convient plutôt de les stabiliser et de les restaurer. Les chercheurs précités s'inscrivent dans une démarche de protection et de mise en valeur de ce patrimoine qui est menacé de destruction, faute d'investissement.

La synthèse de Y. Chevalier

En 1982, une vingtaine d'années après les thèses de J. Arnal sur les dolmens du Languedoc (Arnal 1963), de J. Clottes sur les dolmens du Quercy (Clottes 1960), et de J. Galtier sur ceux de l'Aveyron (Galtier 1971), **Yves Chevalier**, propose une nouvelle approche typologique des dolmens, dans le cadre de sa thèse sur *l'Architecture des dolmens entre Languedoc et Centre-Ouest de la France* (Chevalier 1984). Pour élaborer cette synthèse, il visite près de **2600 tombes entre le bassin aquitain et l'ouest du bassin méditerranéen** (des Charentes au Bas-Rhône) soit plus de la moitié des monuments connus en France. Son cadre d'étude regroupe ainsi les principales zones de concentration du mégalithisme des régions calcaires. Il ne traite en revanche pas la zone est-pyrénéenne.

Sa problématique

Pour Y. Chevalier, la recherche sur le mégalithisme s'est surtout concentrée sur le prélèvement du mobilier archéologique contenu dans les chambres sépulcrales. Si l'architecture globale des dolmens est bien visible au moment de leur fouille, elle ne fait pourtant pas l'objet d'étude systématique et lorsque des descriptions sont tout de même réalisées, elles occupent une place très réduite et se révèlent, selon lui, insuffisantes.

« En fait, l'inexactitude de nombreux plans montre à cet égard que, souvent, l'organisation spatiale des dolmens ne fut pas bien comprise par les fouilleurs. » (Chevalier 1984, p.17)

Y. Chevalier se propose de mener une recherche méthodique et approfondie des architectures tout en ayant bien conscience que cette étude est indissociable de celle du mobilier.

Sa méthodologie

Cette recherche débute avant tout par le relevé architectural systématique des dolmens les mieux conservés. Il produit de nombreux plans et coupes des élévations des monuments. Ces documents décrivent non seulement la chambre et le couloir d'accès, mais également les structures tumulaires. Pour le dolmen du Lamalou, par exemple, il dresse un plan global du monument mais également une section longitudinale, passant par une des deux parois latérales de la chambre (idem pour le couloir), et plusieurs sections transversales passant par le chevet, l'entrée de la chambre et l'entrée de l'antichambre (Chevalier 1984, Pl. 14). Au total, ce sont quatre à cinq relevés architecturaux qui sont réalisés par monument. Sa thèse réunit ainsi les plans et sections de **36 dolmens languedociens**, 21 dolmens bas-rhodaniens, environ 150 dolmens caussenards de divers types, une trentaine de dolmens angoumoisins et apparentés, ainsi que 2 dolmens de Haute-Savoie, 3 de Catalogne et des Baléares, 2 de Corse-du-Sud, 5 audois et roussillonnais, et 3 provençaux. Au total ce travail réunit environ 200 plans de dolmens de la moitié sud de la France.

Dans un deuxième temps, il propose de décrire et d'analyser méthodiquement les architectures dolméniques en mettant au point **une grille d'observation composée de 45 champs à remplir pour renseigner les différents types de structures rencontrés** (fig. 20). Pour chaque dolmen, il indique son orientation, la forme générale de la chambre, les données quantitatives (dimensions), la description des différentes structures architecturales, des structures d'accès ou couloirs, du tumulus et enfin l'état général des blocs, leur provenance et la situation topographique du monument. Il détermine ainsi des profils récurrents de monuments, ce qui lui permet de constituer des groupes typologiques.

Les résultats

C'est sa définition du profil des dolmens languedociens qui nous intéresse plus particulièrement ici (fig. 18, en rouge/orange). Sa typologie ne diffère globalement pas de celle de J. Arnal lorsqu'il décrit les A-dolmens (fig. 21). En revanche, pour Y. Chevalier, **c'est l'orientation, systématiquement au sud-ouest, qui détermine la spécificité du groupe languedocien**. Les ouvertures des dolmens sont dirigées vers le soleil couchant, au solstice d'hiver et dos aux vents dominants. C'est le cas de la plupart des dolmens situés dans la région des garrigues héraultaises et gardoises. Les dolmens à couloir et à architecture languedocienne situés sur les Grands Causses (Larzac, Blandas, Campestre) sont plus fréquemment orientés au sud. Il existe des variantes qui s'expliquent, selon lui, par la topographie ou par la saison pendant laquelle le dolmen a été construit.

Il utilise également les outils statistiques afin d'affiner les groupes typologiques, à partir des dimensions. Il calcule, par exemple, le rapport entre la longueur et la largeur de la chambre et met en évidence un rapport moyen de 1,30 pour 82 % des dolmens possédant une chambre axiale (Chevalier, fig.4, p. 35). Il fait le même type de calcul avec les antichambres et les couloirs. Cela lui permet de définir des constantes de proportions.

En ce qui concerne les tumulus, il les considère tous circulaires avec un diamètre compris en 7 et 12 m pour 85 % des cas (45% entre 7 et 9 m, 46% entre 10 et 12 m). Les tumulus les plus imposants, qui dépassent les 15 m, sont ceux des dolmens à antichambre ou ceux des dolmens à couloir long. Cette catégorie se retrouve uniquement dans la zone des garrigues. Il fait ensuite une distinction entre les remplissages des tumulus qui, pour lui, se différencient selon le lieu d'implantation. « Sur les garrigues, le tumulus est toujours composé de dalettes calcaires empilées plus ou moins soigneusement suivant les monuments (75 à 80 % de l'ensemble) [...], technique propre à la région languedocienne attestée depuis les garrigues ardéchoises, jusqu'aux garrigues de l'Hérault » (Chevalier 1984, p. 53). Les dolmens des causses sont en revanche en pierre sèche et recouverts de terre mélangée à de la pierraille typique des terrains environnants. Il mentionne comme ses prédécesseurs, les structurations visibles dans la masse interne des tumulus : « murs concentriques formant un tertre étagé », « murs parementés à la périphérie », « des parements en dalles à la périphérie » et donne plusieurs exemples de chaque catégorie. En revanche, il ne donne pas d'indication de proportion pour ces différentes catégories.

Les apports de sa thèse

Ses relevés d'architectures fournissent une documentation homogène et souvent inédite. Ce travail sert encore de référence, car il est un outil qui facilite la recherche. De plus, les orientations des monuments ont été systématiquement mesurées. Des analyses statistiques qui manquaient dans la thèse de J. Arnal permettent de réfléchir sur les proportions/tendances de telle ou telle structure et en conséquence sur leur réelle pertinence dans la détermination de groupes typologiques.

Il est à l'origine de la définition du groupe **des dolmens dits bas-rhodaniens**, ancien C-dolmen de J. Arnal. Il les définit comme possédant une chambre carrée aux parois latérales de pierre sèche et à chevet débordant et entrées (brutes) mégalithiques, et un couloir axial en pierre sèche. On retrouve des dolmens de ce type hors de la zone rhodanienne (ce qui n'est pas sans poser quelques problèmes scientifiques), notamment sur les petits causses héraultais et au sud de l'Ardèche. Pour Y. Chevalier, ce groupe de dolmens apparaît lors d'une phase plus récente du mégalithisme. Nous verrons plus loin que l'existence même de ce groupe sera remise en cause par la communauté scientifique (cf. *infra*).

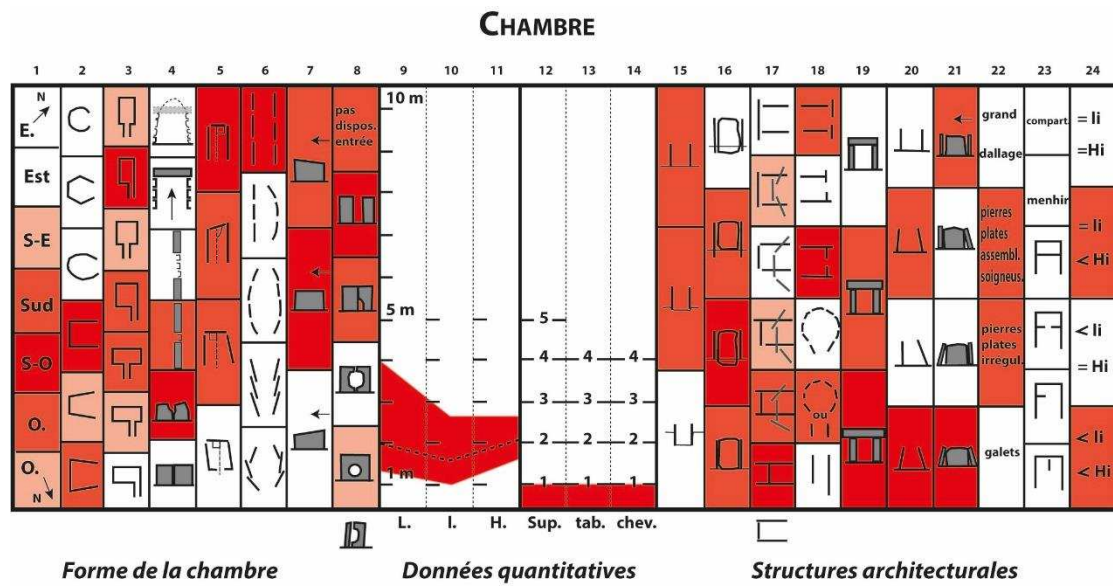
Les limites de son approche

Globalement, ce travail serait à affiner. Il n'est, à notre sens, pas encore assez précis, sans doute en raison du cadre géographique très large dans lequel il définit seulement 4 groupes typologiques (Languedocien, Bas-Rhodanien, Causse, Angoumoisins). D'un point de vue méthodologique, les structures qu'il classe dans sa grille analytique sont issues d'observations de surface et non de fouilles (fig. 20). On peut aussi raisonnablement se demander comment sont prises les dimensions des chambres, dans la mesure où celles-ci n'étaient souvent pas complètement vides. De même, comment a-t-il pu observer l'implantation des dalles alors que les bases de ces dernières ne sont pas visibles sans une fouille ? Par ailleurs, la publication ne comporte aucune photographie, ce qui aurait complété efficacement les plans et précisé certains éléments (empilements de dalettes entre les supports, etc.).

Concernant les tumulus, il part malgré tout avec un certain nombre d'à priori du fait de l'absence de fouille. Il n'hésite pas à affirmer que tous les tumulus sont circulaires, et qu'ils ne contiennent qu'une seule chambre située au centre (Chevalier 1984, p. 52-53). Il introduit parfois un jugement de valeur : « **la structure interne des tumuli est particulièrement élaborée dans certains cas.** » (Chevalier 1984, p. 53). De même concernant l'implantation des monuments en général, il assure : « que le dolmen languedocien est toujours situé sur la surface du sol, et que peu de travaux de préparation ont été entrepris avant la construction du monument. » (Chevalier 1984, p. 46).

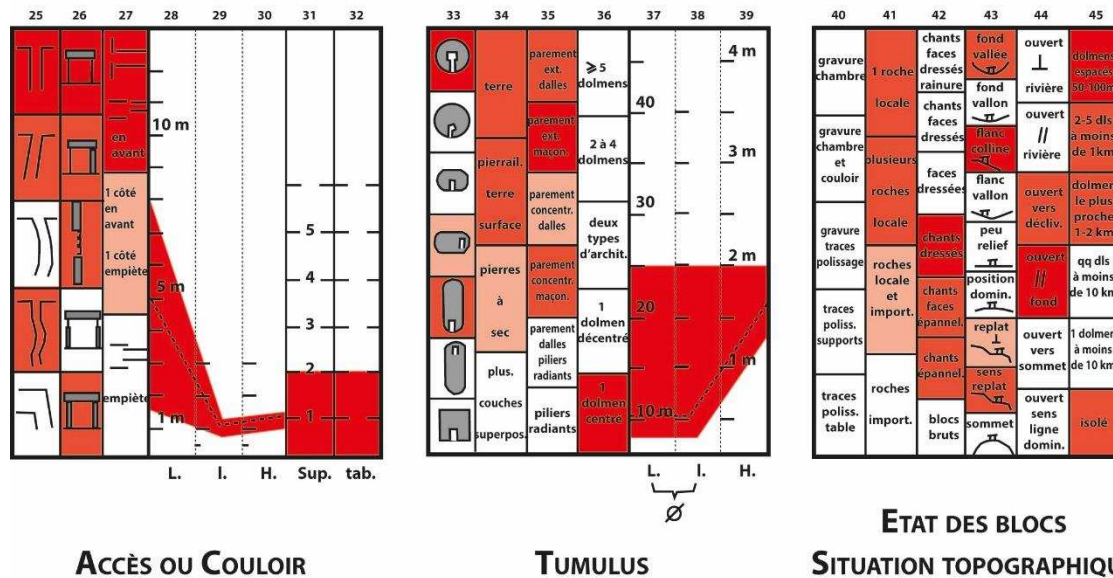
Il faut reconnaître que son travail est une première étape et constitue une bonne base à la réflexion sur les architectures dolméniques. Pour autant, il ne s'agit pas d'un travail

archéologique au sens propre du terme, c'est-à-dire qu'il ne découle d'aucune fouille et les observations réalisées en surface restent, à notre sens, trop superficielles.



LÉGENDE

- 1 : Orientation
- 2 : Forme générale de la chambre
- 3 : Axe de développement de la chambre et position de l'accès
- 4 : Nature des parois
- 5 : Symétrie de la chambre
- 6 : Forme des parois latérales et position des supports
- 7 : Hauteur intérieure de la chambre
- 8 : Dispositif d'entrée
- 9 - 10 - 11 : Dimensions de la chambre
- 12 : Nombre de supports par côté
- 13 : Nombre de tables
- 14 : Nombre de dalle de chevet
- 15 : Niveau du sol de la chambre
- 16 : Niveau de base des supports
- 17 : Position relative de la dalle de chevet
- 18 : Position relative des supports d'entrée
- 19 : Empattement de la couverture
- 20 : Verticalité des supports latéraux
- 21 : Verticalité du chevet et des supports d'entrée
- 22 : Nature du dallage
- 23 : Cloisons intérieures
- 24 : Antichambre (1. de même largeur et de même hauteur, etc.)



- 25 : Direction et forme du couloir
- 26 : Nature des parois (pierre sèche, dalle)
- 27 : Position du couloir par rapport à la chambre
- 28 - 29 - 30 : Dimensions du couloir
- 31 : Nombre de supports par côté
- 32 : Nombre de tables sur le couloir
- 33 : Forme du tumulus et position du dolmen
- 34 : Composition du tumulus
- 35 : Structures périphériques et internes
- 36 : Nombre de dolmens contenus dans le tumulus
- 37 - 38 - 39 : Dimensions du tumulus
- 40 : Présence de traces de polissage ou de figurations pariétales
- 41 : Provenance de la roche
- 42 : Etat des blocs
- 43 : Localisation topographique
- 44 : Direction de l'ouverture de la chambre par rapport au relief
- 45 : Environnement dolménique

Figure 20 : Tableau analytique des architectures conçu par Y. Chevalier (d'après Chevalier 1984, fig. 2 p. 24). En rouge, profil de la majorité des dolmens languedociens selon lui (recomposé d'après Chevalier 1984, fig. 11 p. 65).

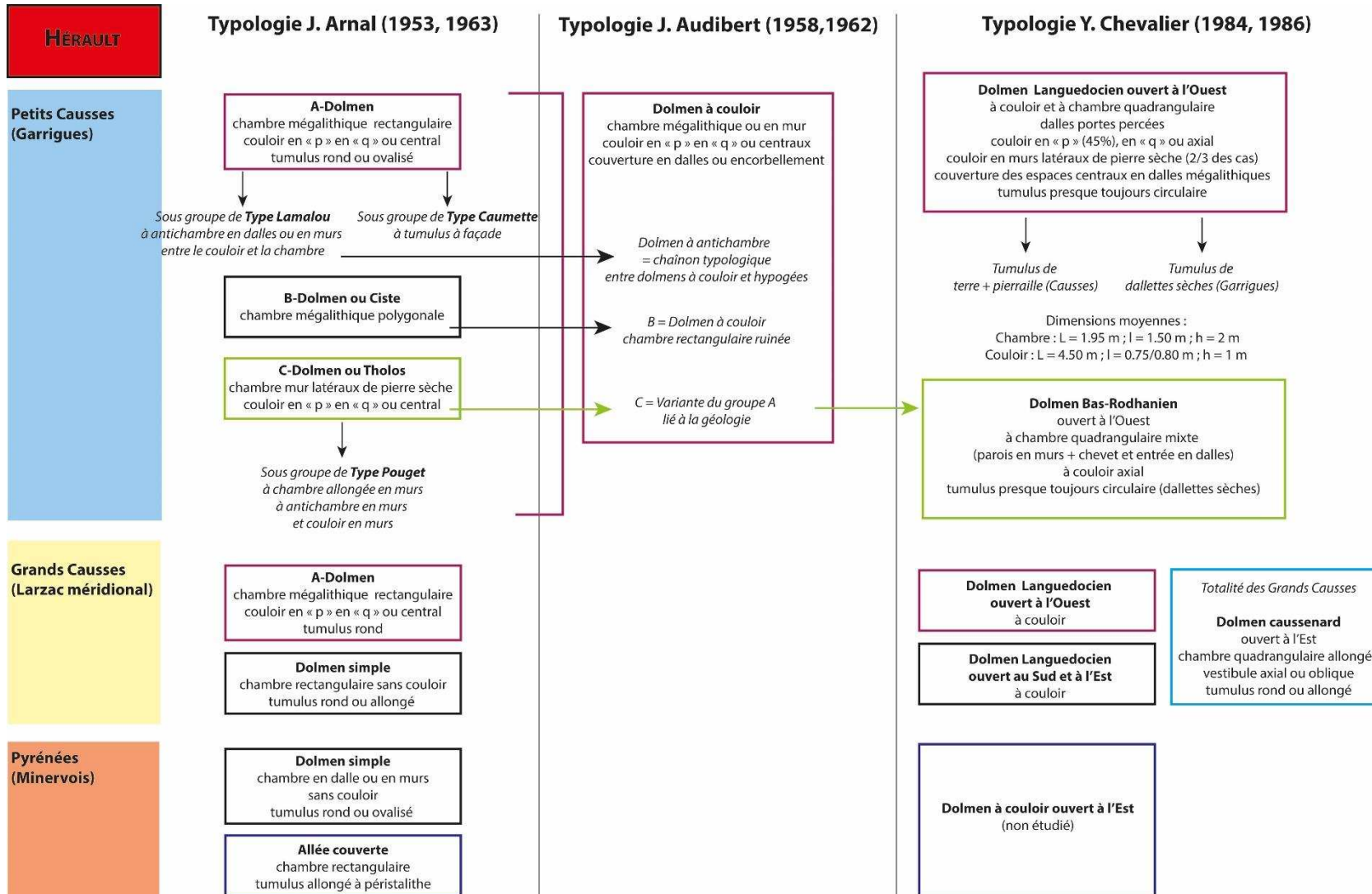


Figure 21 : Synthèse schématique de l'évolution typologique des dolmens languedociens d'après J. Arnal J. Audibert et Y. Chevalier

Le colloque des sables d'Olonne, première synthèse nationale : mégalithisme et société (Joussaume dir. 1987)

C'est G.-B. Arnal qui intervient lors de ce colloque pour présenter la synthèse des connaissances sur le mégalithisme languedocien (Arnal 1987, p. 127-130). Il s'appuie sur la typologie et les dernières réflexions établies par J. Arnal, lors de leur publication commune du dolmen du Pouget (Arnal *et al.* 1986). Cela ne modifie en rien l'état des connaissances et les dolmens languedociens sont toujours divisés en trois groupes : simple, à couloir et à couloir et antichambre. Cependant, il fait la distinction entre l'architecture interne et externe. On ne reviendra pas sur l'architecture interne déjà présentée plus haut. Intéressons-nous plutôt au **concept d'architecture externe** que G.-B. Arnal tente de définir.

« On comprend par architecture externe tout ce qui concerne le tumulus, sans que l'on puisse cependant parler d'aménagements extra-muros encore non reconnus. » (Arnal 1987, p. 128). Cette définition a le mérite de rester assez ouverte pour englober toutes sortes de structures.

Il différencie deux types de morphologie des tumulus : circulaire (le plus important, le type languedocien) et allongé (rare et associé à des monuments dits non spécifiques). Il décompose ensuite la structure du tumulus : la masse interne et la périphérie du « tertre ». Au sein de la masse, il existe « des parements internes » constitués de « dalles dressées, de murs, mixtes ou rayonnants » (p. 129). La périphérie est structurée par un « soutènement circulaire » qui peut, là aussi, être en dalles, en murs ou les deux. On rencontre parfois des tumulus plus spectaculaires car aménagés en façade. D'autres présentent un nombre variable (double ou triple) de parements selon l'inclinaison du substrat¹³. Enfin, il souligne le manque de données disponibles qui permettraient de connaître la relation entre l'architecture interne et externe. Il mentionne également un nouveau type d'architecture jusque-là inconnue en Languedoc, dont le prototype est le grand dolmen du Pouget (cf. *supra*).

R. Joussaume revient sur la question épineuse de ce qu'il nomme le « fantôme » chasséen pour la datation des dolmens languedociens. Ce problème est-il résolu ? Selon lui, il revient régulièrement dans les articles scientifiques récents. Pour G. Sauzade, de nouvelles données chronologiques sur les mobiliers lithiques ont permis notamment, de reconnaître des formes de perduration des flèches tranchantes au-delà du Néolithique moyen. Ces dernières, retrouvées à la base des remplissages de certains dolmens provençaux, ne sont donc pas de bons fossiles directeurs du Chasséen. X. Gutherz estime qu'il convient de prendre un peu de recul. Il souligne que d'une part « le Chasséen n'est plus un bloc monolithique [...] la fin de cette période est maintenant perçue comme un processus évolutif. » (p. 131). Il s'appuie

¹³ Nous pensons qu'il fait référence au dolmen des Isserts (Saint-Jean-de-la-Blaquière, Hérault) en ce qui concerne les triples parements.

d'autre part, sur les données récentes issues d'ensembles stratifiés dans lesquels on trouve des assemblages céramiques aux caractères « chassénoïdes ». **Il voit une période de transition entre le Néolithique moyen et final, qu'il nomme « Néolithique récent » et à laquelle il attribue la construction des premiers dolmens méridionaux.**

La fin de ce débat fait ensuite le procès des idées typologiques tirées de la thèse d'Y. Chevalier (1984). Certains chercheurs lui reprochent sa partition des dolmens en quatre groupes, entre Provence et Centre Ouest, et ses critères retenus pour la mise en évidence des dolmens bas-rhodaniens (parois de pierre sèche uniquement selon G. Sauzade). En réponse, Y. Chevalier fournit un tableau des nombreuses caractéristiques du groupe bas-rhodanien (Chevalier 1987, fig. 72, p. 134). Ces dolmens à murs latéraux de pierres sèches, chevet débordant et couloir axial sont, pour lui, plus récents (2400-2300 av. J.-C. non calibrées). Y. Chevalier se défend également sur le groupe des dolmens caussenards. Leur plan (chambre et accès) est sensiblement le même du Quercy à l'Ardèche même si des particularités régionales existent. Il défend une homogénéité architecturale du mégalithisme de la partie sud du Massif Central, à la différence de J. Clottes qui voit un certain morcellement des terroirs qui s'influencent réciproquement et un déterminisme plutôt géographique dans les similitudes de plans. J. Clottes définit trois grands ensembles : les Causses du Quercy, Les Grands Causses et les Causses de l'Ardèche. Il évoque également de grandes différences de groupes culturels (Treilles, Rodéziens, Cros, Artenaciens) ce à quoi Y. Chevalier répond qu'il a seulement classé les dolmens caussenards à partir de leur seule architecture mais qu'il est tout à fait conscient des différents groupes culturels.

1.2.1.4. 1990-Aujourd'hui : premiers acquis sur les pratiques funéraires et sur l'architecture externe

Les débuts de l'archéo-thanatologie et la fouille exhaustive de quelques monuments

Le dépouillement des bilans scientifiques régionaux du Languedoc-Roussillon de 1991 à 2007 permet de constater quelque regain d'intérêt pour le mégalithisme. Des opérations de terrain, renouvelées sur plusieurs années, ont concerné des monuments mégalithiques, bien que certaines d'entre-elles ne sont, à l'heure actuelle, toujours pas publiées. Outre les prospections qui augmentent les inventaires préexistants, beaucoup de fouilles concernent encore uniquement les espaces internes des tombes. Par ailleurs, certaines investigations deviennent plus exhaustives et portent sur la totalité du monument (Claustre *et al.* 1990, Bocquenet 1995, Claustre et Pons 1988, Porra-Kuteni 2003). Les restaurations qui s'ensuivent concernent également les tumulus (Guilaine et Poulain 1993). On constate qu'aucun dolmen ne fournit un remplissage de chambre bien conservé et ce, malgré plusieurs découvertes de monuments qualifiés d'intacts qui laissaient entrevoir un potentiel sur ce sujet. Par ailleurs, ces recherches contribuent à une prise de conscience sur l'importance des architectures tumulaires.

Parallèlement, c'est dans les années 1990 qu'un tournant s'opère avec la création d'une nouvelle discipline, l'archéo-thanatologie qui découle de la nécessité de remettre les défunts au centre du débat notamment au niveau de la fouille. Amorcée au milieu des années 1970, une méthodologie, adaptée aux contextes funéraires, voit le jour. Elle est le résultat d'un long travail de perception qui place l'anthropologie physique à la base de l'enregistrement archéologique. Ces recherches sont « l'œuvre » d'**Henri Duday** qui fouille, entre 1975 et 1999, deux sépultures collectives dans le sud de la France : l'aven des Boucles à Corconne (Gard) et le dolmen de Peirières à Villedubert (Aude). Si l'architecture de l'espace sépulcral est assez mal conservée sur le dolmen de Peirières, la couche funéraire est en revanche encore bien organisée. L'analyse méticuleuse du dépôt a été réalisée selon une approche principalement anthropologique par rapport aux vestiges osseux qui ont été dessinés, côtés, photographiés avant d'être prélevés avec soin. Cette approche spécifique permet de comprendre à travers l'évolution du corps, les traitements funéraires qui lui sont associés. Cette méthode d'enregistrement a été étendue à « outrance » à d'autres vestiges que ceux uniquement anthropologique. Cela a eu pour conséquence une prise de conscience de l'existence d'autres gestes en dehors de ceux strictement sépulcraux. Ainsi, cette technique a amené des clés de lecture pour l'ensemble du monument, y compris sur les niveaux d'implantation et les données architecturales.

Cette nouvelle approche méthodologique a été en grande partie expérimentale. Néanmoins, outre les nombreux résultats liés à la gestion de la sépulture et aux pratiques funéraires, elle a également permis de montrer que le dolmen a eu, en tant que structure funéraire, une vie

très mouvementée jusqu'à sa destruction partielle volontaire (Duday 1985 et 2005). Cette expérience contribue à porter un regard neuf sur les monuments languedociens et sur les gestes associés aux dépôts funéraires.

Des découvertes inédites dans les Pyrénées-Orientales et l'Aude

De 1986 à 1988, **Françoise Claustre** et ses collaborateurs du Groupe de Préhistoire du Vallespir et des Aspres, fouillent le dolmen de Siureda à Maureillas-las-Islas, dans les Pyrénées-Orientales (Claustre et Pons 1988, Claustre *et al.* 1990). La chambre mégalithique ayant été pillée plusieurs fois, c'est l'ensemble du monument qui est dégagé, ce qui est inédit pour la région. Il s'agit d'une chambre carrée en dalles de gneiss local, « fermée » au sud-est par un aménagement original constitué de trois dalles de seuil et d'une dalle plantée qui était probablement amovible. Le tumulus est également dégagé en surface mais non fouillé en profondeur. Toutefois ces premiers travaux permettent d'en dégager les limites. Il mesure 10 m de diamètre et est adossé au nord à une butte naturelle qui se présente comme un affleurement rocheux. Le tumulus est bordé au sud et à l'ouest par des blocs de gneiss de plus grandes dimensions (70/80cm) que ceux qui constituent la masse (20/30cm). Un second décapage du côté de l'entrée du monument met en évidence un véritable parement conservé sur 3 ou 4 assises. Pour F. Claustre, ce monument appartient à la dernière phase du mégalithisme régional situé vers 2200-1800 BC qui voit la multiplication des dolmens simples à chambres « pyrénéennes ». Le mobilier qui se rattache au Chalcolithique est assez pauvre, à la différence d'un mobilier céramique daté du Bronze final III abondant.

Il faut attendre les années 1990, qui voient le développement des fouilles préventives, pour que la recherche sur le mégalithisme pyrénéen prenne un nouveau tournant. Dans la vallée de l'Agly, la construction d'un barrage entraîne une prescription de fouille qui permet la découverte d'une nécropole. Il s'agit de l'ensemble du Camp del Ginebre (Caramany) dont la fouille exhaustive est réalisée par l'A.F.A.N. entre 1993 et 1994 sous la direction **d'Alain Vignaud** (Vignaud 1998). Si les tombes de cette nécropole datent du Néolithique moyen et donc sont en dehors du cadre chronologique de ce travail, elles intéressent tout de même notre sujet. En effet, non seulement elles sont insérées dans des tertres de terre, structurées en périphérie par des tumulus parementés, mais d'autres structures funéraires annexes ont été découvertes à la périphérie des tombes principales. Cette découverte reste exceptionnelle mais elle contribue à changer radicalement la vision du mégalithisme régional et orienter les recherches futures. Elle pose de nouveau la question de l'ancienneté du mégalithisme, ici d'un point de vue technique uniquement, puisqu'on ne peut pas encore parler de tombes collectives.

Jean Philippe Bocquenet à l'occasion de son mémoire sur les monuments mégalithiques des Corbières méridionales dresse un inventaire des dolmens (Bocquenet 1993). Il fait la description d'environ 80 monuments de divers types (dolmens à vestibules, tombes en caisson, dolmen à couloir rétréci long, etc.). Il s'attache surtout à décrire les éléments encore en place qui composent la chambre sépulcrale. Par la suite, il réalise également des fouilles de plusieurs dolmens. Ces investigations concernent également les tumulus (Bocquenet

1992-95, 1995). Il s'agit des dolmens de la Creu de la Falibe (Saint-Michel-de-Llottes) et de l'Oliva d'en David (Salses).

Valérie Porra s'inscrit dans le même type de problématique lorsqu'elle fouille le dolmen à couloir de Moli del Vent (Bélesta-de-la-Frontèra) découvert lors d'un arrachage de vigne quelques années plus tard (Porra 2003). Le tumulus est, ici aussi, dégagé sur toute sa surface. Un relevé pierre à pierre de ce premier décapage est réalisé et met en évidence des niveaux d'effondrement qui faisaient paraître le tumulus plus grand. Il est parfaitement circulaire et mesure en réalité 9 m de diamètre. Sa périphérie est délimitée par un mur de pierre sèche, conservé parfois sur trois assises. La restauration de ce dolmen à couloir concerne également le tumulus.

Au début des années 1990, J. Guilaine et **Jacques Coularou** reprennent la fouille des grands monuments du bassin de l'Aude dans le but de les restaurer (Guilaine *et al.* 1992, 1993, 1993b). Les tumulus des dolmens des Fades (Pépieux) et de Saint-Eugène (Laure-Minervois) sont alors dégagés. Pour le dolmen des Fades, la fouille consiste en une tranchée transversale qui part d'un des piliers latéraux de la chambre à l'ouest et traverse le tumulus. Un sondage est également réalisé au nord, proche du chevet. Au dolmen de Saint-Eugène, c'est l'ensemble du tumulus qui est dégagé sur toute sa surface. Un sondage profond est aussi réalisé sur une partie du tumulus. Les résultats de ces fouilles, inédites sur ce type de structures, apportent de nombreux renseignements et bouleversent les typologies établies jusque-là uniquement par rapport aux espaces internes. De même la reconnaissance de structures annexes à l'avant de la tombe du dolmen de Saint-Eugène permet de s'interroger sur la fréquentation d'un monument funéraire par les vivants. Ces deux dolmens font aujourd'hui partie des sites de références pour l'étude des structures tumulaires. Nous présenterons plus en détail les résultats de ces fouilles, ci-après car ils concernent directement notre sujet et sont donc intégrés, avec l'accord de J. Guilaine, au corpus des monuments présentés dans ce travail (*cf. infra*).

Enfin, il nous faut citer la récente publication, *Itinéraires mégalithiques* de J. Abélanet (2011) qui est un inventaire exhaustif du mégalithisme du Roussillon et des Pyrénées nord-Catalanes et vient ainsi combler un énorme vide documentaire. C'est à la fois la compilation et l'analyse synthétique de tous ses travaux précédents sur les dolmens, mais elle contient également des développements descriptifs précis et illustrés (plans inédits, photographies mises au propre par Michel Martzluff) de 147 monuments (dolmens et cistes). Cette publication est un véritable outil (liste des mégalithes par zones, communes, bibliographie chronologique complète) qui s'est révélé indispensable au fil de nos propres recherches.

Travaux récents et en cours dans la zone des Garrigues

Le G.A.L. dont les membres sont toujours actifs, publie le IV^e tome sur les mégalithes du Lodévois (Arnal *et al.* 2005). Il s'agit du complément aux tomes I et II, et il concerne plus spécifiquement le Larzac méridional. La forme de ces nouveaux travaux ne diffère guère des précédents. Notons qu'au lieu des coordonnées Lambert, ils utilisent désormais les coordonnées GPS. Ils relèvent encore de nombreux dolmens et menhirs et quelques photographies couleurs viennent s'ajouter aux planches. S'ils ne fouillent plus, ni ne tamisent les déblais, ils réalisent en revanche, des restaurations de quelques dolmens (dolmens du Bois de Marou, Ferrussac, Puech Narras, Mas Alexandre, etc.)¹⁴. Avec ce dernier tome, le G.A.L. s'inscrit plutôt dans une démarche de vulgarisation même si un dernier chapitre est consacré à une remise en contexte des mégalithes dans leur cadre chronoculturel.

Les années 2000 à 2010 sont marquées par des travaux universitaires qui tentent surtout de compiler une documentation dispersée sur les dolmens et dresser de nouveaux inventaires plus complets (Duffraisse 2004, Rivière 2004, Châteauneuf 2009, Bec Drelon 2009). Ces études, parfois très succinctes, permettent aussi de renouveler les données graphiques sur ces monuments avec le relevé de nouveaux plans et la constitution de bases de données normalisées. D'autres mémoires concernent des territoires particuliers où les dolmens semblent groupés en nécropole comme celle de Ricôme, dans le bassin de Notre-Dame-de-Londres, (Bougeant 2000) ou encore nos propres travaux sur les dolmens du Causse de l'Hortus (Bec Drelon 2010).

Citons plus précisément les travaux d'**Anne-Lise Rivière** qui retravaille à un inventaire plus complet *des monuments mégalithiques funéraires dans la région de Lodève* en croisant les données du G.A.L., de l'abbé Vinas et de la S.A.H.H.C.H (Rivière 2004). Elle met à jour de nombreux plans des dolmens, notamment de la région de Bédarieux. A cette occasion, la découverte d'un dolmen inédit lui a été rapportée. Il s'agit du dolmen de la Planquette (Joncels) qui fait l'objet de plusieurs campagnes de fouilles programmées par A.-L. Rivière associée à l'anthropologue **Jean-Paul Cros** et à R. Joussaume (Rivière *et al.* 2005 à 2012). L'architecture de ce dolmen est presque intacte car, implanté au pied d'une pente, le monument a petit à petit été recouvert par des niveaux de colluvionnement. Les travaux concernent l'ensemble du monument, et une attention particulière est portée sur la chambre sépulcrale dont le remplissage est bien conservée, ce qui est assez rare pour la région. Nous aurons l'occasion de reparler de ce monument plus loin car il s'agit d'un des rares monuments fouillés exhaustivement dans le cadre géographique qui nous intéresse ici (cf. *infra*). A l'heure actuelle, les travaux de terrain sont terminés et une monographie est en cours d'écriture.

¹⁴ Ces restaurations se feront à leur frais, sans autorisation ni contrôle de l'Etat (Mareau in verbis).

Il nous est agréable de citer les travaux de master de **Florent Châteauneuf** qui portent sur les dolmens à section trapézoïdale des Causses et des Gorges de l'Hérault (Châteauneuf 2010). Après avoir réalisé un premier travail sur les dolmens des garrigues ardéchoises et gardoises, il choisit d'élargir son cadre géographique aux dolmens de l'Hérault. Il propose dans son mémoire deux critères techniques d'observation pour questionner les dolmens languedociens : **l'orientation de l'ouverture et l'inclinaison volontaire des parois latérales**. Cette approche originale lui permet de mettre en évidence des choix de construction différents d'un monument à l'autre. Il identifie une technique inédite dans l'inclinaison des supports de la chambre qui a selon lui deux avantages : une meilleure stabilité de la chambre du fait de la répartition optimisée du poids de la dalle de couverture et du tumulus ; une réduction de la surface à couvrir en même temps qu'une augmentation de la surface sépulcrale. Ses recherches ont, en outre, permis la création d'une base de données inédites sur des monuments jusque-là peu connus et se poursuivent dans le cadre d'une thèse (Châteauneuf en cours).

Enfin, il faut mentionner la découverte, en 2007, d'un dolmen, lors des travaux autoroutiers de l'A75 qui relie Béziers à Clermont l'Hérault, dans une région que l'on considérait comme vide de ce type de tombe. Il s'agit du monument de Cabrials (Béziers), fouillé par l'I.N.R.A.P. et étudié par l'anthropologue Yaramila Tchérémissinoff (Tchérémissinoff 2014). Cette tombe, qui ne ressemble en rien aux dolmens à couloir du reste du département, est classée dans la catégorie des petites allées sépulcrales enterrées. Elle est datée du début du Néolithique final par des analyses ^{14}C (cf. *infra*).

Les dolmens du Languedoc-Roussillon dans les synthèses nationales et internationales

La fin des années 1990, puis le début des années 2000 sont marquées par l'élaboration de plusieurs synthèses à l'échelle nationale et internationale sur le mégalithisme et les sépultures collectives. **Ces travaux permettent de rendre compte des progrès de la recherche sur ce thème mais également de la stagnation des acquis dans le sud de la France malgré des inventaires en nette augmentation (fig. 13).**

Un premier colloque a lieu à Cergy-Pontoise en 1995, sous la direction de **Philippe Soulier**. Ce dernier coordonne l'élaboration de bilans régionaux avec l'objectif de dresser un tableau général de *la France des dolmens et des sépultures collectives* (Soulier dir. 1998). Cette synthèse compile une diversité d'approches, de conceptions, de méthodes de fouilles des sépultures collectives, d'une région à une autre et d'un chercheur à l'autre. C. Masset rappelle à ce sujet que « pareilles divergences sont naturellement fécondes, rien n'étant plus stérilisant qu'une méthode unique imposée d'en haut » (Masset 1998, p. 5). Ce colloque autorise un premier constat : la vision d'un dolmen a subi de profonds changements sur près de deux siècles d'études. « Ce qui était autrefois analysé en tant que tel est considéré maintenant comme la ruine d'un monument plus vaste qui a toute une histoire architecturale et fonctionnelle. » (Soulier 1998 p. 13). On n'analyse désormais plus les sépultures collectives au travers du seul mobilier d'accompagnement des morts, mais au moyen de deux problématiques principales : la construction architecturale et la gestion de la mort.

C'est X. Gutherz qui est chargé d'introduire l'état des connaissances pour la région du Languedoc-Roussillon. Après un bilan des recherches, il indique les diverses pistes à suivre notamment celle de l'étude des tumulus, trop souvent négligée, qui pourtant montre de bons résultats comme en témoigne la fouille du dolmen de Saint-Eugène. Concernant la datation des monuments, il rappelle les dernières hypothèses chrono-culturelles : « Ces monuments, aussi bien en Languedoc-Roussillon qu'en Provence ou en Midi-Pyrénées, ont été édifiés dans la seconde moitié du IV^e millénaire par les groupes du Néolithique final (pour le Languedoc-Roussillon : groupes de Ferrières, Veraza, Saint-Pons, Treilles). » (Gutherz 1998, p. 132). Il souligne aussi le développement de l'architecture funéraire dite mégalithique dès le Néolithique moyen avec les exemples des nécropoles de Najac (Siran, Hérault) et du Camp del Ginèbre (Caramany, Pyrénées-Orientales). En ce qui concerne la fin de la construction des dolmens, beaucoup d'incertitudes subsistent. **Selon X. Gutherz, on rencontre de nombreux cas de réutilisations des espaces internes des tombes par les Fontbouisses, les Campaniformes et au Bronze ancien, mais il n'existe aucune preuve tangible de construction de dolmen à ces époques.** La question du développement des

dolmens à couloir comme un processus autonome, à une époque où ce type architectural n'existe plus en Bretagne est également posée.

Marc Bordreuil réalise dans cette même synthèse nationale, un important développement sur le mégalithisme du Languedoc oriental. Les principales idées et concepts qui découlent de cet essai sont pour le moins hasardeux. **Il propose une chronologie quasi linéaire des divers types d'architectures mégalithiques qui s'appuie sur une documentation qu'il dit lui-même faussée à la base.** (Bordreuil 1998, p. 150)

Ainsi pour lui, les coffres apparaissent au Néolithique moyen voir ancien, et perdurent jusqu'au Bronze ancien. « Ils sont de plus en plus grands et peuplés passant aux sépultures mégalithiques puis aux dolmens simples. Ceux-ci reçoivent ensuite un vestibule qui s'allonge en couloir, d'abord en dalles, puis mixte ou en murets de pierre sèche. » (Bordreuil 1998, p. 151). Les influences viennent à la fois de Bretagne et de la Péninsule ibérique (dolmens à couloir large et tumulus à dalles rayonnantes des Pyrénées). Par ailleurs, il admet qu'un groupe particulier ait pu émerger de manière autonome autour du Pic Saint-Loup se traduisant par de grands dolmens à couloir et à antichambre. Il explique le passage aux architectures en murets de pierre sèche (C-dolmens ou dolmen bas-rhodanien) par « la raréfaction de grandes dalles faciles à extraire et l'économie de travail », une idée vieille d'au moins 50 ans qui ne repose en réalité sur aucun fait établi.

Dans l'Aude, J. Guilaine comptabilise 70 monuments dont il fournit le détail par commune et revient sur les principaux débats typologiques dont nous avons déjà parlé plus haut (cf. *supra*, 1.2.1.4). Cependant il propose ici une attribution chronologique pour chaque type :

- Les monuments rectangulaires de type Boun Marcou : Néolithique final puis Campaniforme
- Les monuments à vestibule : Néolithique final puis Campaniforme
- Les grands monuments de type Saint Eugène : première phase d'utilisation entre 2500 et 2100 BC (Campaniforme international), seconde phase au Bronze ancien et moyen entre 2200 et 1600 BC
- Les chambres simples s : Néolithique récent/final au Bronze ancien.
- les dolmens à couloir : non renseigné

Il laisse en suspens la question du phénomène d'allongement des tombes et de la disparition progressive des couloirs, résultat d'une influence extérieure pour certains chercheurs. Pour lui, « les sociétés ont pu tout aussi bien muter sur place et innover en matière de modes funéraires » (Guilaine 1998, p. 176).

Les recherches en Roussillon sont synthétisées par F. Claustre. Elle fournit notamment des éléments de réponses concernant la datation et propose une classification typo-chronologique des dolmens est-pyrénéens. La particularité de cette région semble résider dans une chronologie très longue du phénomène mégalithique découpée classiquement en cinq phases. Cette analyse s'appuie en grande partie sur la typo-chronologie établie pour la Catalogne du Sud (Martin et Tarrús 1995). Une première phase est marquée par des cistes avec tumulus (complexe de l'Osona-Alt Empordà-Fenollet) et se situe dans la deuxième moitié du V^e millénaire. Ce premier mégalithisme est attribué au groupe de Montbolo. La seconde phase voit se développer les cistes de Solsonà qui revêtent diverses formes parallèlement à l'apparition des premières tombes à couloir dans l'Alt Empordà, lors de la première moitié du IV^e millénaire. Cette seconde phase ne se perçoit pas en Roussillon où les tombes à couloir sont absentes. La phase III marque l'apogée des dolmens à couloir de part et d'autre des Pyrénées et l'apparition des galeries catalanes ou dolmens larges longs (Ambert 1975). Il s'agit de la culture dite verazienne. Dans la phase IV, datée de la seconde moitié du III^e millénaire, les dolmens à couloir sont toujours utilisés et d'autres dolmens dits « simples » sont construits. La phase V est marquée par la réutilisation des dolmens durant le II^e millénaire (Bronze ancien et moyen) jusqu'à la construction de nécropoles tumulaires au Bronze final.

Ce phasage démontre la complexité du phénomène dans cette région et l'évolution des contacts entre les deux côtés des Pyrénées qui se ressentent ou pas dans l'architecture mégalithique.

En 2002, un colloque à l'échelle de l'Europe (à ce jour, le seul publié) est organisé par **Roger Joussaume, Luc Laporte et Chris Scarre** à Bougon (Deux-Sèvres). Ce symposium permet aux chercheurs internationaux de discuter autour du thème de *l'origine et du développement du mégalithisme de l'Ouest de l'Europe* (Joussaume et al. 2006). Les articles qui concernent le mégalithisme Languedocien sont rares du fait du manque de renouvellement des recherches sur ce thème.

J. Guilaine mentionne le mégalithisme languedocien et roussillonnais dans un contexte plus large, celui de la méditerranée nord-occidentale. A propos de la chronologie, il rapporte que « la plupart des auteurs, notamment dans le sud de la France, considère que les témoignages mobiliers retrouvés dans les chambres dolméniques remontent tout au plus au Néolithique final : il voit dans les monuments méridionaux l'expression d'un processus mégalithique relativement récent, tantôt d'essence tardi-atlantique, tantôt perçu comme un phénomène autonome apparu sous l'effet de l'évolution interne des cultures néolithiques. » (Guilaine 2002, p.258). Il propose deux figures interprétatives intéressantes (fig. 22) : deux tableaux présentant de manière schématique l'évolution des différents types de dolmens selon six secteurs géographiques : Sardaigne, Corse, Provence, Languedoc oriental, Languedoc occidental/Roussillon, Catalogne. Pour le Languedoc oriental, il s'appuie sur trois

sites-types : ceux des dolmens du Pouget, du dolmen à couloir de Ferrières et du dolmen à antichambre du Lamalou. Le dolmen du Pouget apparaît en chronologie après les deux autres qui eux se situent un peu avant 3000 BC. L'émergence des grandes tombes à couloir en Méditerranée du nord-ouest semble se situer dans la seconde moitié du IV^e millénaire. Ces deux schémas ne sont certes pas assez précis mais ils replacent les dolmens à couloir languedociens, audois et roussillonnais au sein d'un processus similaire qui semble concerner l'ensemble de la Méditerranée du nord-ouest, malgré une nette diversité typologique. Le choix de ces sites-types ne nous paraît pas être le plus représentatif des dolmens languedociens. A propos de ces derniers, J. Guilaine explique leur diffusion dans les garrigues héraultaises en corrélation avec l'élargissement de la sphère économique des sociétés du Néolithique final, qui vont conquérir de nouveaux milieux, jusqu'ici peu exploités.

| B.C. CAL. | SARDAIGNE | CORSE | PROVENCE | LANGUEDOC ORIENTAL | LANGUEDOC OCCIDENTAL/ ROUSSILLON | CATALOGNE | B.C. CAL. |
|-----------|--|--|--|--|---|---|-----------|
| 2000 | TOMBES DE GEANTS ANCIENNES (LI LOGHI) | COFFRES (PALLAGHIU) | | | CAISSONS (FONTJONCOUSE 2) | CISTES PYRENEENNES | 2000 |
| 2500 | TOMBES SUB MEGALITHIQUES (BINGIA E MONTI) | DOLMENS A FACADE (SETTIVA) | TOMBES A BLOCS DE LA COTE D'AZUR | | DOLMENS SIMPLES (BRANGOLI) | DOLMENS SIMPLES | 2500 |
| 3000 | ALLEES RECTANGULAIRES (CORTE NOA) | DOLMENS (CARDICCIA) | DOLMENS DU VAR HYPOGEEES D'ARLES DOLMENS BAS-RHODANIENS (COUTIGNARGUES) COFFRES EN PIERRES SECHES SOUS TUMULUS (CHATEAU-BLANC) | (LE POUGET) DOLMENS BAS-RHODANIENS DOLMENS A COULOIR (FERRIERES) parfois à ANTICHAMBRE (LAMALOU) | ALLEES RECTANGULAIRES (PEPEUN) ALLEES EN V (SAINT-EUGENE) DOLMENS POLYGONAUX A VESTIBULE ? (LA CLAPE 8) | ALLEES RECTANGULAIRES (LLANERA) ALLEES EN V (PUIG ROIGT) | 3000 |
| 3500 | DOLMENS EN V (MASONE PERDU) | | | | | CAISSONS SOLSONIENS | 3500 |
| 4000 | DOLMENS A COULOIR (MOTORRA) | COFFRES AVEC CERCLE DE PIERRES (MONTE REVINCU) | COFFRES SOUS TUMULUS (SAINT-JEAN du DESERT) | COFFRES CHASSEEN (CARIGNARGUES, NAJAC) | | DOLMENS A COULOIR DE L'AMPURDAN (ARREGANYATS) | 4000 |
| 4500 | COFFRES AVEC CERCLES DE PIERRES (ARZACHEINA) | | | | COFFRES SOUS TUMULUS (CARAMANY) | COFFRES SOUS TUMULUS (TAVERTET) | 4500 |
| 5000 | | | | | | | 5000 |

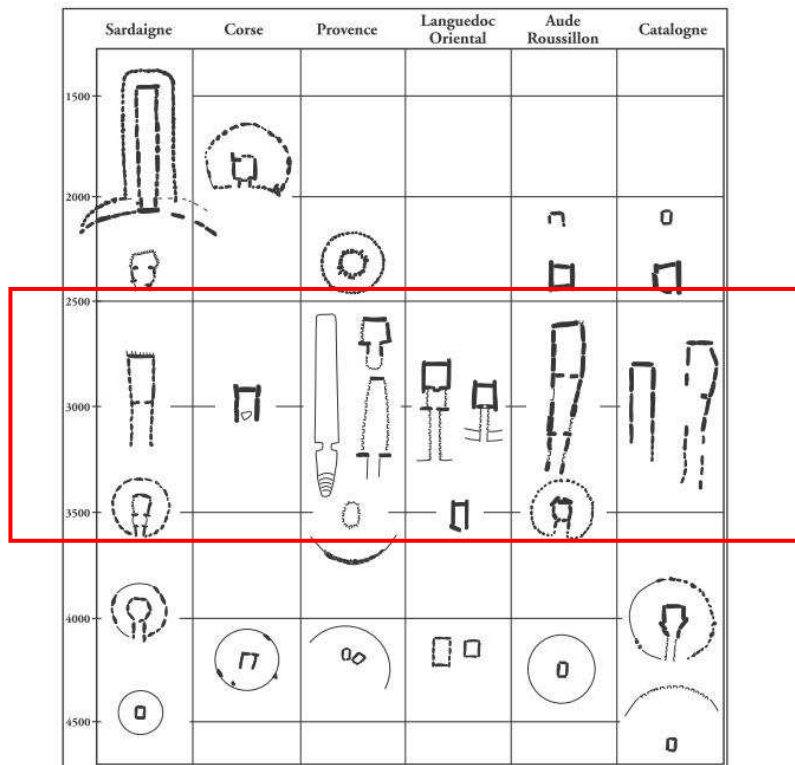


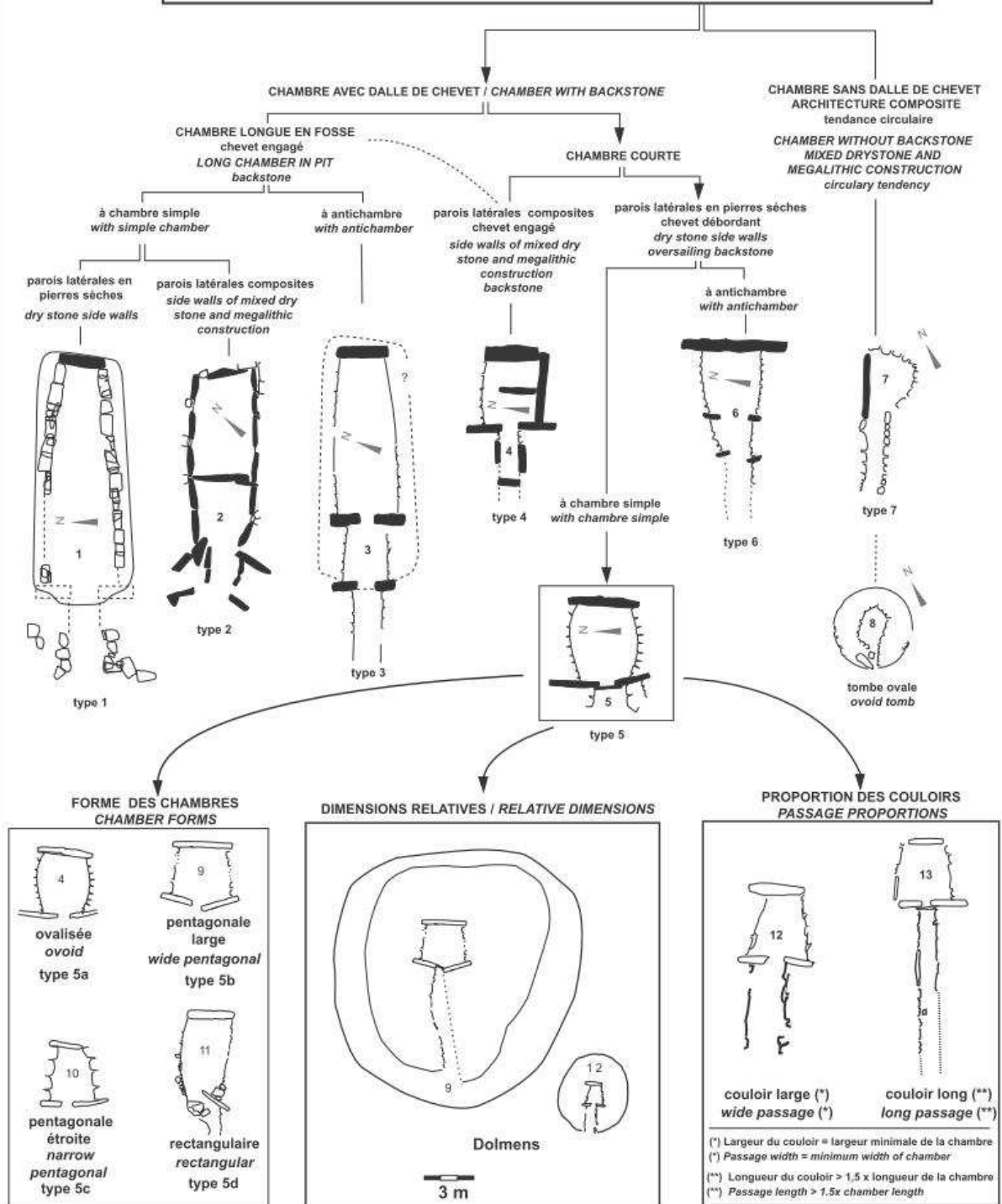
Figure 22 : Propositions de classement typo-chronologique des monuments mégalithiques du bassin nord-occidental de la Méditerranée (d'après J. Guilaine 2002, fig.1, p.279 et fig. 2, p. 280.)

Dans le cadre de ce même colloque, **Luc Jallot, Marc et Marie-Christine Bordreuil** présentent une étude spécifique, sur les dolmens à murs latéraux en pierres sèches du Languedoc oriental. Ils s'appuient sur les données existantes (fouilles anciennes) afin d'établir une typologie de ces monuments. D'après un corpus de 36 dolmens qui se répartissent du Minervois au sud de l'Ardèche en passant par les garrigues héraultaises et gardoises, ils dénombrent 7 sous-groupes dans leur classification des monuments (fig. 23). Deux types principaux se distinguent par leurs dimensions : le groupe des chambres longues en fosse et le groupe des chambres courtes.

Les constats qui découlent de cette étude répètent ce qui a déjà été dit sur ce sujet par d'autres (Arnal 1963, Chevalier 1984) :

- le territoire des dolmens à murs latéraux de pierre-sèche est sensiblement le même que celui des dolmens à chambre mégalithique, ils sont parfois groupés voir couplés sur des espaces restreints ;
- on peut rapprocher ces architectures des dolmens à chambre carrée parementée de Provence ;
- d'un point de vue technique, on retrouve les mêmes mises en œuvre des murs de pierre sèche que dans les habitats fontbuxiens ;
- tous les types à murs latéraux de pierre sèche semblent apparaître « dans un laps de temps relativement court dans le premier tiers du III^e millénaire, avant le développement de la culture Fontbouisse ».

Dolmens à murs latéraux en pierre sèche du Midi de la France
Prehistoric chamber tombs with dry-stone side-walls in Southern France



1 : Coutignargues (Fontvieille, Bouches-du-Rhône), 2 : Gauttobry (La Londe-les-Maures, Var), 3 : Pas de Gallardet (Pouget, Hérault); 4 : la Gastée, Cabasse (Var); 5 : 2 de la Plaine d'Arène o(Issirac, Gard); 6 : la Carrière de Soulas (Viols-le-Fort, Hérault); 7 : 1 de La Font de Griffé ou 3 de la Croix de l'Yeuse (Montpeyroux, Hérault); 8 : tombe ovale 1 de Januc (Rouet, Hérault); 9 : Peyro Blanco (Saint-Julien-les-Rosiers, Gard); 10 : 6 de Bois Bas (Minerve, Hérault); 11 : 1 de la Diolo (Saint-Laurent-la-Vernède, Gard); 12 : 2 de la Limite (Cazevielle, Hérault); 13 : Bois de l'Olivier (Cazevielle, Hérault) (figure L. Jallot 2003).

Figure 23 : Proposition de classement des dolmens à couloir et chambre parementée (en haut) et sous-typologie des dolmens à chambre courte (en bas), entre Provence et Languedoc (d'après Jallot et al. 2006, fig.2, p. 286).

Très récemment, L. Laporte, Maïtena Sohn et L. Jallot proposent une synthèse du *Mégalithisme en France* dans la revue *Gallia Préhistoire* (Laporte *et al.* 2011). Une partie concerne le sud de la France qui n'a pourtant pas bénéficié de recherches véritablement significatives depuis les synthèses précédentes (Soulier 1998, Joussaume *et al.* 2006) mis à part la découverte et la fouille du dolmen de la Planquette (cf. *supra*). Les auteurs tentent toutefois d'élaborer un nouveau schéma typo-chronologique des monuments du bassin nord-occidental de la Méditerranée (fig. 24). A la différence de celui de J. Guilaine (Guilaine 2006), ce schéma prend aussi en compte les monuments des Grands-Causse, du Quercy et de la Basse Ardèche. Encore une fois, les monuments choisis comme représentants d'un groupe sont en réalité des exceptions (n°18 Saint-Eugène, n°17 Les Fades, n° 24 Le Pouget, n° 25 Lamalou). Toutefois la qualité de cette synthèse est indéniable car très bien documentée et elle résume parfaitement tout ce que nous venons d'exposer en détail dans cet historique des recherches.

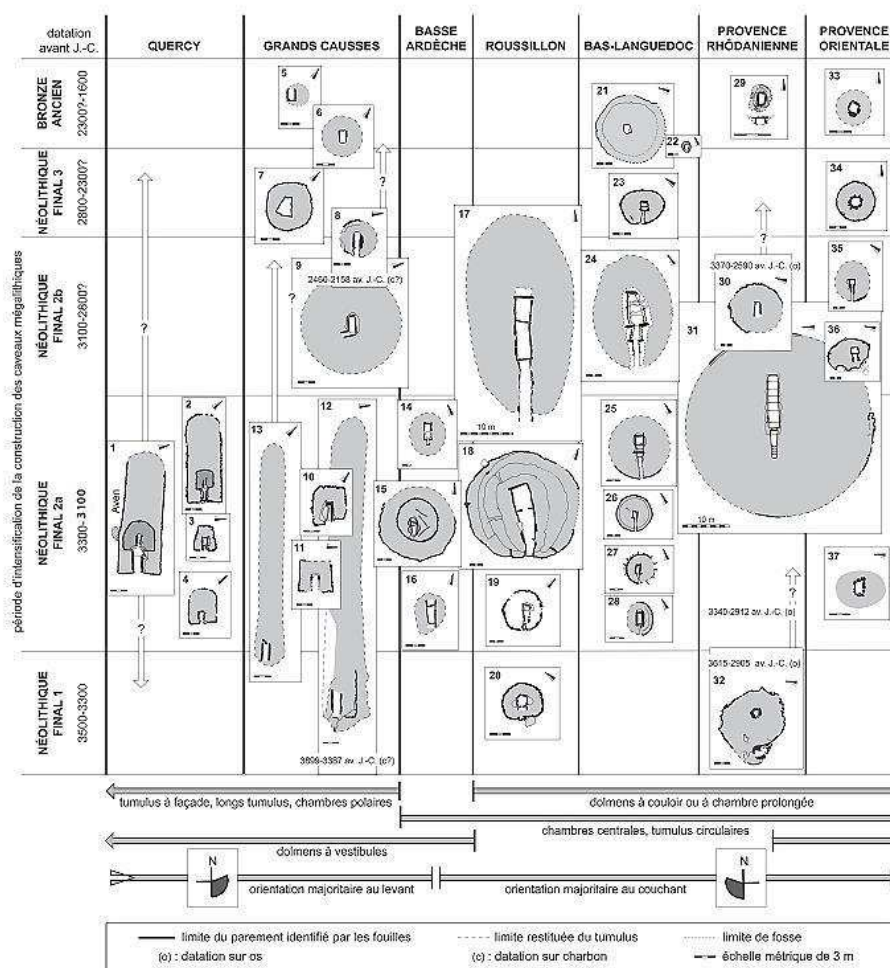


Figure 24 : Diversité des mégalithismes dans le sud de la France. Proposition, par L. Jallot, de classement régional et d'attribution chronologique des coffres ou chambres mégalithiques sous tumulus dans le sud de la France, d'après les mesures radiométriques et les plus anciens mobiliers livrés (D'après Laporte et al. 2011, D.A.O. Jallot, fig. 15 p. 315).

Dresser un bilan quantitatif et qualitatif

En 2009, le Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon décide de dresser un bilan à la fois numérique et patrimonial du mégalithisme dans le cadre d'un colloque national sur la conservation et la mise en valeur des sites mégalithiques, se déroulant à Toulouse, sous la direction de Mireille Leduc (Leduc dir. à paraître). C'est **Philippe Galant**, technicien de recherches au S.R.A (DRAC-LR), qui est chargé de réaliser cette étude. Les points abordés dans son travail concernent des données quantitatives (nombre de sites connus, détruits, protégés au titre des Monuments Historiques), ainsi que des données qualitatives relatives à la problématique de la protection des gisements. Il s'agissait tout d'abord de vérifier la liste des entités archéologiques pour le Languedoc-Roussillon, issue de la base de données « Patriarche » de la Carte Archéologique Nationale. La suite de l'enquête consistait à estimer le nombre de monuments connus localement (par les chercheurs, les associations, la bibliographie, etc.) afin de le confronter avec celui livré par la C.A.N. Ce sont ainsi 23 personnes (chercheurs statutaires ou bénévoles)¹⁵ qui ont donc été contactées afin, d'une part, de compléter la liste initiale en fonction de leurs connaissances. D'autre part, ils signalent les monuments détruits, ceux ayant fait l'objet de travaux de restauration ou encore ceux liés à des projets de mise en valeur en cours et à venir. Parallèlement à cette démarche, Ph. Galant a enrichi les données initiales avec les bases documentaires « Mérimée » pour les Monuments Historiques et « Patriarche » pour des compléments de données archéologiques. Plusieurs inventaires accessibles sur des sites Internet ont également permis de vérifier certains secteurs géographiques jusque-là mal documentés. Enfin, des recoupements bibliographiques ont été effectués au travers de publications ciblées sur cette thématique en fonction des manques documentaires notés. La comparaison des données a été réalisée à partir des noms de monuments, des lieux-dits, des recoupements bibliographiques et de la connaissance personnelle des sites par les divers chercheurs contactés. Néanmoins, quelques situations n'ont pas pu être résolues (dolmens doublons, disparus, mal nommés, etc.). Cette méthode de travail possède ses limites, la première étant que l'on ne peut prétendre atteindre l'exhaustivité, certains sites n'ayant pas été suffisamment documentés au départ et d'autres détruits. Le suivi des recoupements d'informations donne néanmoins de très bons résultats. Des comparaisons établies sur plusieurs territoires bien connus, car ayant fait l'objet de lourds investissements de terrain, permettent de penser que les données obtenues sont peu éloignées de la réalité.

¹⁵ Les membres de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales, A.A.P.O. (Michel Martzluff, Sabine Nadal, Valérie Porra, Jean Abélanet, Guillaume Eppe, Jérôme Kotarba, Alain Vignaud et Michel Vilaseque), Albert Colomer (DRAC-LR), Paul Ambert (CNRS), Anne-Lise Rivière (associatif), Marc Bordreuil (Musée d'Alès), Jean-Yves Boutin (DRAC-LR), Pierre Campmajo (associatif), Jacques Coularou (CNRS), Gilbert Fages (DRAC-LR), Robert Gourdiolle (associatif), Gabriel Rodriguez (associatif), Jean Salles (associatif), Michel Scanzi (Associatif), Roland Scimia (associatif), Wolfgang Pape (Université), Fabienne Tuzet (Service des Monuments Historiques / DRAC-LR), Iouri Bermond (Service de l'archéologie / DRAC-LR).

Ce travail a permis d'établir pour la région Languedoc-Roussillon une liste composée de **2204 monuments mégalithiques (1429 dolmens et 775 menhirs)**. Elle était au départ de 1256 références, soit **une augmentation de 84% du nombre des données** (fig. 13). L'évolution du nombre de sites est très variable selon les départements de la région (cf. *infra*, chap. II, fig. 38). Elle est importante pour l'Aude (+151%), le Gard (+144%) et l'Hérault (+105%) ; moyenne pour les Pyrénées-Orientales (+66%) et modeste pour la Lozère (+33%). Cette information reflète assez bien l'histoire de la recherche sur ces territoires. Dans le cas de la Lozère, et bien que le nombre de monuments soit élevé, nous avons l'image d'un territoire où le mégalithisme a toujours été étudié, plus particulièrement ces dernières décennies par deux agents du S.R.A. qui ont largement contribué à l'enregistrement des données (G. Fages et J.-Y. Boutin). Pour les Pyrénées-Orientales, si le territoire est modestement pourvu en monuments mégalithiques, la dynamique de recherche est bien reflétée par la vitalité associative (A.A.P.O.).

Ce bilan¹⁶ donne une nouvelle vision de la richesse du patrimoine mégalithique du Languedoc-Roussillon. L'augmentation conséquente du nombre de monuments recensés par rapport à celui des sites jusqu'alors connus dans la C.A.N, indique l'importance du travail d'inventaire qu'il reste à réaliser. Une révision et la finalisation d'un inventaire documenté pour l'obtention d'une liste fiable des mégalithes de la région restent à faire ainsi qu'une carte de répartition actualisée. Cet exercice lourd doit s'inscrire dans un projet collectif ambitieux, regroupant tous les acteurs du mégalithisme régional et permettant de créer des outils de connaissance et de gestion de ce patrimoine.

Parallèlement, la connaissance d'un dolmen doit évoluer et le sujet doit intégrer de nouvelles problématiques. C'est plutôt dans cette démarche de connaissance précise des gisements que s'inscrit notre doctorat. Un rapide survol des régions limitrophes au Languedoc et au Roussillon permet de constater de nettes avancées sur ces questions et un total renouvellement des connaissances.

Enfin, il nous mentionner un autre bilan réalisé par la D.R.A.C. et le S.R.A. en 2012 à la demande du ministère de la Culture et de la Communication. Il qui concerne toutes les recherches réalisées depuis 1995 en Languedoc-Roussillon (Marchesi et Schwaller 2012). Il s'agit d'un bilan des activités de terrains : fouilles, sondages, prospections et projets collectifs de recherche. Le mégalithisme est largement abordé dans cette synthèse par P. Galant (Marchesi et Schwaller 2012, p. 54-57). Il y relate les principales fouilles de dolmens des années 1990 (déjà cité précédemment dans ce travail), et conclut que le mégalithisme et les pratiques funéraires de même que certains types de mobilier remarquables contenus

¹⁶ Ce bilan est encore inédit, ces informations nous ont été aimablement communiquées par leur auteur. La publication, à laquelle nos recherches ont été intégrées, est en cours de préparation (Bec Drelon et Ph. Galant à paraître).

dans les sépultures collectives, sont des thèmes à privilégier pour de futures recherches. De nouvelles opérations de terrains ciblés sont à envisager pour apporter une documentation complémentaire par rapport aux opérations extensives de l'archéologie préventive.

1.2.2 Régions limitrophes

Nous présentons succinctement un bilan des connaissances des régions limitrophes, dans le but de les intégrer à la réflexion globale sur la recherche mégalithique dans le bassin nord occidental de la Méditerranée. Ce rapide tour d'horizon relate en particulier les grandes synthèses typologiques ainsi que les travaux récents qui ont concerné les tumulus dans les régions **des Grands Causses**, de **la Provence occidentale et orientale** et de **la Catalogne du sud**. Ces trois grandes régions sont à la périphérie des concentrations du Languedoc oriental d'une part et des Pyrénées Orientales d'autre part.

1.2.2.1 Les Grands-Causses : des grands inventaires aux fouilles novatrices

C'est dans la région des Grands-Causses que se répartissent la plupart des monuments funéraires mégalithiques. Nous abordons dans ce travail la partie méridionale de cette région, c'est-à-dire les Causses du Larzac et de Blandas qui conservent des dolmens à couloir de type languedocien et ainsi que d'autres types. Par ailleurs nous commentons ici certains travaux, notamment les fouilles récentes qui ont concerné l'ensemble de l'architecture mégalithique, tumulus compris.

La plupart des recherches réalisées sur les dolmens des Grands-Causses sont d'abord des inventaires. Il faut citer le travail de **Jean Galtier** qui réalise celui des dolmens du Larzac aveyronnais pour sa thèse (Galtier 1971). Ce premier recensement a par la suite été complété par J. Clottes et Claude Maurand lors de la parution du 7^{ème} tome de l'inventaire des mégalithes de France consacré à l'Aveyron, qui décrit les monuments des Causses de Limogne et de Villeneuve (Clottes et Maurand 1983). L'inventaire des mégalithes du Lot est également réalisé par J. Clottes (1977) suite à sa thèse sur les dolmens du Quercy (1960). Comme dans les autres régions, c'est encore les espaces internes qui sont fouillés.

A la fin des années 1980, **Bernard Pajot** fouille exhaustivement des dolmens du Bas Quercy (Tarn et Garonne) situés principalement sur le Causse de Limogne et démontre la relation étroite entre les chambres et les tumulus (Pajot 1988, 1990, 1996, 1999). « L'image traditionnelle du dolmen quercinois, construit au centre d'un tumulus rond ou ovale, n'est plus d'actualité. Cette vision simplificatrice, qui réduisait le tumulus à une accumulation anarchique de matériaux divers, dont le rôle était mal défini et en tout cas négligeable et qui impliquait un accès vertical ou oblique de la chambre, a été démentie par la découverte de structures tumulaires bien lisibles sous leurs éboulis. » (Pajot 1990, p. 261). Sa méthode d'investigation est simple : un décapage intégral de la surface du monument, la mise en évidence et le relevé des éléments d'architectures et de leurs éboulis, une étude en

profondeur. Cette dernière est pour lui le « seul moyen de retrouver les indices ténus d'une architecture ruinée ». Les résultats de cette méthode autorisent plusieurs constats.

- Les chambres mégalithiques s'inscrivent toujours au sein de tumulus quadrangulaires (et non circulaires) dont la périphérie est structurée par des murs parementés de pierre sèche. Ces murs ont à la fois une fonction de soutènement mais aussi un rôle esthétique.

- La partie interne des tumulus est constituée uniquement de dalettes entrecroisées afin de stabiliser la chambre. La « terre » présente dans la masse semble issue de la dégradation des dalettes de calcaire.

- Les matériaux constitutifs des tumulus sont sélectionnés : dalles régulières pour les parements, blocs grossiers pour la masse interne.

Il individualise deux groupes architecturaux : les tumulus rectangulaires courts ou allongés à chevet convexe et les tumulus trapézoïdaux au chevet rectiligne. Pour lui, à l'origine, les tumulus recouvraient les tables de couverture.

B. Pajot indique également qu'**un tumulus peut en cacher un autre** à propos de sa découverte des dolmens « emboîtés » de Rouzet (Larroque, Tarn). Ce monument à l'architecture évolutive est d'abord un dolmen inséré dans un tumulus quadrangulaire court puis une autre chambre sépulcrale est construite à l'avant de la première et le tout est inclus dans un tumulus allongé (fig.25). On pourrait donc en conclure que les monuments du Bas Quercy prennent petit à petit des formes allongées. Il remarque, à la périphérie des parements des tumulus, ce qu'il appelle des « formations encaissantes ». Certaines d'entre-elles peuvent être interprétées comme des réutilisations plus récentes ayant modifié l'architecture. Elles ont parfois été attribuées (souvent à tort, d'après l'auteur) à des structures de condamnation. La plupart de ces formations semble plus certainement liée à la ruine du monument (fig. 25). Pour lui, « l'effondrement des tumulus provoque l'épandage concentrique des matériaux qu'ils renferment » (Pajot 1999, p. 147). Ces éboulis ne sont toutefois pas sans présenter un intérêt. B. Pajot tente de s'approcher de la hauteur originelle du monument en calculant le volume de ces derniers. Cette expérience réalisée sur les dolmens emboîtés du Pech (St-Antonin-Noble-Val, Tarn-et-Garonne) montre une hauteur plus importante du côté de la chambre que vers l'arrière ce qui provoque une dissymétrie du profil longitudinal du tumulus.

Dans le Lot, sur le Causse de Gramat, **Jean Pierre Lagasquie, Dominique Barreau et Alain Roger** fouillent le dolmen de la Dèveze-sud (Marcihac-sur-Celé). Le tumulus de ce monument présente une conservation suffisante et des dimensions importantes pour permettre une exploration exhaustive satisfaisante et féconde (Lagasquie *et al.* 1996). Conscients des structures parementées que peuvent contenir les tumulus, ils mettent en place une méthodologie originale avec l'aide de **Jean Guy Astruc**, géologue du B.R.G.M. Ainsi, chaque couche constitutive du tumulus est minutieusement décapée et enregistrée. Chaque dalle ou bloc est ensuite renseigné selon une grille de lecture préétablie (situation,

position, orientation, dimensions, typologie). Cette méthode leur permet d'identifier des ensembles de dalles qui sont ensuite interrogés en terme statistique afin de mettre en évidence des zones. Ce procédé permet notamment d'observer que certaines dalles ou couches de dalles sont non seulement bien en place (non effondrées) mais aussi qu'elles ont été « posées » ou « jetées » intentionnellement (processus de condamnation ?). D'autre part, l'analyse géologique permet de déterminer la provenance des matériaux de construction dont certains n'ont pas été prélevés sur place. Le dolmen de la Dèveze-sud qualifié d'abord de « simple et banal » par J. Clottes lors de sa première fouille de la chambre (Clottes 1967), se révèle en réalité plus complexe. Il s'agit « d'un monument à structure parementée quadrangulaire avec chambre mégalithique orientée au sud-est et entourée de blocs jetés ou posés, circonscrits par une murette de pierre sèche qui s'appuie sur les orthostats ». Suite à sa longue utilisation, ce monument a été condamné. Ils en ont obturé l'entrée par l'ajout de blocs jusqu'à la dalle de couverture. Ils ont également masqué le tumulus en disposant « six épaisseurs de grandes dalles fortement inclinées » (Lagasquie *et al.* 1996, p. 432).

Plus récemment, la fouille du dolmen des Aguals (Gréalou-Montbrun, Lot) apporte aussi son lot d'informations inédites et confirme les hypothèses d'interprétation réalisées sur les dolmens de la Dèveze-sud (Lagasquie *et al.* 2005). Sur ce monument, plusieurs phases de construction ont été identifiées qui ont sensiblement modifié la forme de la structure initiale (fig. 26). Au départ il s'agit d'une chambre mégalithique insérée à l'avant d'un long tumulus probablement quadrangulaire. Puis un cercle de dalles plantées et l'ajout d'un seuil à l'entrée de la chambre marque une nouvelle phase et délimite, d'après les auteurs, un espace de circulation. Plus tard est construit un tumulus circulaire parementé en périphérie par un mur conservé sur au moins six assises, dissimulant la plupart des structures antérieures. Enfin, ce parement externe semble volontairement dissimulé sous une couche de terre et de dalles, lors d'une phase dite de condamnation.

Ces travaux sur les tumulus renouvellent considérablement la vision de l'ensemble d'un monument. On passe de la simple chambre rectangulaire en dalles mégalithiques, à des architectures complexes, délimitées par des parements de pierre-sèche. Ces derniers ont une morphologie tantôt rectangulaire (dolmen du Dèveze-sud) tantôt circulaire (dolmen des Aguals). Ils ont parfois été ré-enfouis au cours de réutilisations ou condamnations de la tombe au travers de processus complexes de dépositions de dalles (Lagasquie *et al.* 2011). Le fonctionnement même du monument semble donc évoluer, ce qui se perçoit également dans l'architecture. L'identification de véritables structures de condamnation amène de nouvelles interrogations.

Georges Bories, Rémi Azémar, Bertrand Poissonnier s'inscrivent dans ce même mouvement général d'identification des structures englobant le « noyau mégalithique » et fouillent des monuments lors des travaux de l'A75 et lors de fouilles programmées. Les travaux de R. Azémar sur les dolmens de Saint-Martin-du-Larzac permettent de documenter des

réutilisations à l'âge du Fer puis à l'époque médiévale, qui modifient radicalement les architectures tumulaires (Azémar 2005). Il conçoit également un modèle géographique pour comprendre la répartition des dolmens et leur place au sein de la sphère économique des groupes humains sur les Grands-Causse (Azémar 2006). Nous aurons l'occasion de reparler de ces travaux plus en détails.

G. Bories identifie et schématise les processus d'effondrement des tumulus quadrangulaires du Causse Comtal (Bories 2006, fig. 6, p 370.). Il s'appuie sur la fouille des dolmens I et II de Peyrelevade (Salles-la-Source) et distingue trois types de processus d'effondrement : le « ventre », « l'arrachement » et la « coulée » (Bories 1998).

B. Poissonnier documente quant à lui des dispositifs de pré-traçage des monuments avant leur construction (Poissonnier inédit, *in verbis*). Pour lui, un monument mégalithique est un projet architectural qui se réfléchit en amont et s'expérimente avant sa construction définitive. Mentionnons également les leçons qu'il a tirées de la fouille du vrai-faux dolmen de Vialamontels à Lapanouse-de-Cernon, dans l'Aveyron, où il a pu découvrir « un ahurissant empilage archéologique » (Poissonnier 2006). Lors de la seconde moitié du IV^e millénaire, il s'agit d'un dolmen à vestibule s'ouvrant à l'est et inclus dans un tumulus trapézoïdal en pierre sèche qui se prolonge vers l'ouest. A ce tumulus primitif est juxtaposé un nouveau cairn et une structure indéterminée de forme quadrangulaire. A l'âge du Fer, le dolmen est en partie démonté et une dalle (ancienne dalle de couverture) est replacée au centre d'un nouveau tumulus, cette fois-ci parfaitement circulaire. Enfin, c'est au cours du XX^e siècle qu'un faux dolmen à couloir de type languedocien (orientation à l'ouest) est construit par l'adjonction d'un « couloir » positionné dans le prolongement de la dalle du monument de l'âge du Fer (fig. 27). Cet exemple pousse à la prudence et montre l'intérêt d'une fouille extensive et profonde d'un monument afin de reconstituer son histoire, du Néolithique à nos jours.

Enfin nous devons mentionner les récents travaux réalisés dans le département de l'Ardèche, qui a vu son nombre de dolmens augmenter sensiblement ces dernières années, avec plus de 800 monuments recensés. Une synthèse de toutes les données historiographiques et archéologiques a été menée sur ces monuments par **Sonia Stocchetti** dans le cadre d'une thèse (Stocchetti 2011). Par la suite, c'est **Florent Châteauneuf** qui tente, dans le cadre de son master (Châteauneuf 2009) puis de sa thèse (Châteauneuf 2015) de questionner ces dolmens du point de vue de leur architecture et de mettre à plat les typologies anciennement établies par Y. Chevalier. Citons également la monographie qui a vu le jour suite à la fouille exhaustive de six monuments par une équipe franco-allemande (Gély et Pape 2014). Il s'agit de la nécropole des Géandes à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche). Cette publication a été l'occasion d'une remise en contexte de cette nécropole dans le cadre du mégalithisme en Bas-Vivarais.



Figure 25 : A gauche, les différents types de monuments du Bas-Quercy. 1 : dolmen simple à tumulus quadrangulaire court (à chevet convexe), 2 et 3 : dolmens à vestibule et tumulus trapézoïdal court (à chevet rectiligne), 4 : deux dolmens emboîtés, dolmen de type 1 inséré dans un dolmen à tumulus quadrangulaire long (à chevet convexe). Le type 1 serait donc antérieur au type 4 d'après l'exemple du monument de Rouzet à Larroque (d'après Pajot 1990, fig. 5, p. 270). A droite, plan et coupe transversale du dolmen n°2 de la Foumarène-nord à Montricoux (Tarn-et-Garonne), son tumulus quadrangulaire et au-delà sa formation encaissante circulaire, vestige d'effondrement ou structure de condamnation ? (D'après Pajot 1987, fig. 54 p.113).

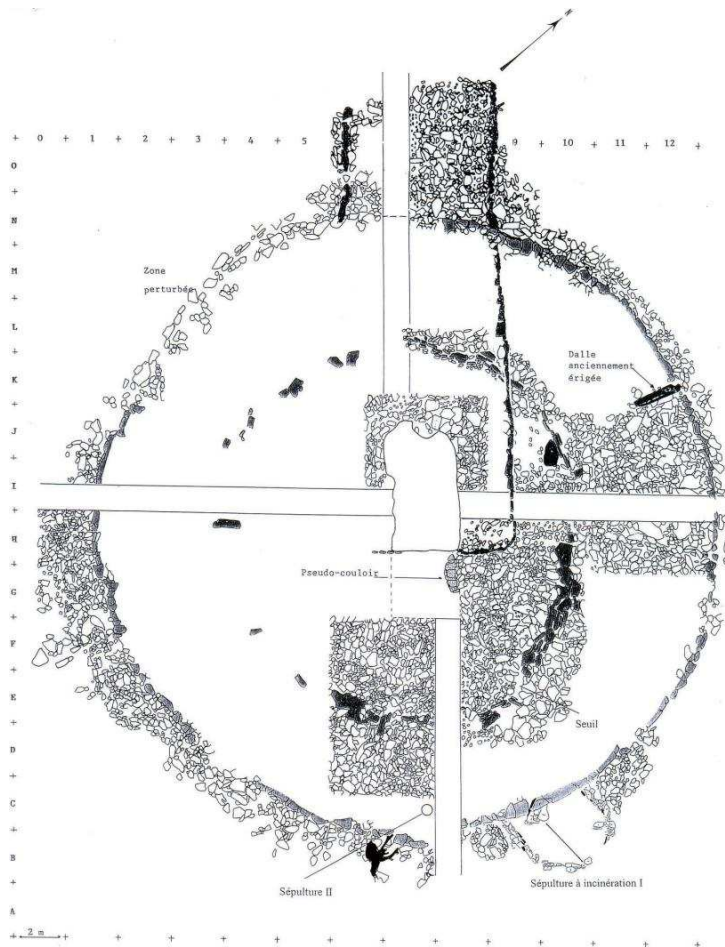


Figure 26 : L'architecture évolutive du dolmen des Aguals (Gréalou-Montbrun, Lot) après six années de fouilles (d'après Lagasque et al. 2005 fig. 2, p. 295).

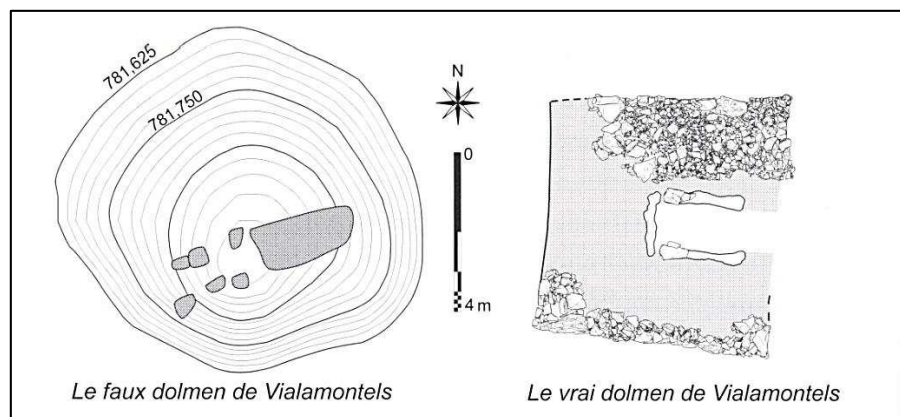


Figure 27 : Le cas du vrai faux dolmen de Vialamontels (Lapanouse-de-Cernon, Aveyron) et les surprises d'une fouille exhaustive (d'après Poissonnier 2006, fig. 10, p. 392).

1.2.2.2 La Provence

Nous exposons ici les dolmens provençaux qui, malgré leur petit nombre, présentent des similitudes architecturales avec les dolmens languedociens. Ils sont, comme eux, orientés au sud-ouest, possèdent un couloir toujours axial et court et sont insérés dans un tumulus. Par ailleurs, ils ont la particularité d'avoir un chevet mégalithique et deux piliers d'entrée débordant des parois latérales, celles-ci étant construites le plus souvent en murs de pierre-sèche (Sauzade 1999). Y. Chevalier inclut les dolmens provençaux dans le groupe Bas Rhodanien (Chevalier 1984).

La découverte récente du dolmen des Arnajons (Le-Puy-Sainte-Réparate, Bouches-du-Rhône) lors de travaux préventifs a récemment fait l'objet d'une publication monographique (Sargiano et D'Anna dir. 2010). Celle-ci a permis de replacer ce monument dans son contexte mégalithique régional et a été l'occasion de faire un point sur la typologie établie pour ces architectures. Nous avons schématisé ci-après les principaux concepts qui découlent de cette synthèse typologique (fig. 28).

On doit la plupart des travaux de terrain à **Jean Courtin** (1974) et **Gérard Sauzade** (1990, 1999, 1998, 2003). Une monographie synthétique a également été réalisée par **O. Roudil** et **G. Bérard** qui ont fouillé de nombreux monuments du Var (Roudil et Bérard 1981). Ici aussi, ce sont surtout les chambres sépulcrales qui ont été fouillées. Cependant, à la différence des fouilles des dolmens languedociens, celles de Provence, exécutées plus tardivement (années 1970-1980), bénéficient de méthodes d'approche plus modernes. En conséquence, on connaît de nombreuses stratigraphies du remplissage des chambres ainsi qu'une documentation graphique de qualité incluant non seulement des plans architecturaux, mais qui situent aussi précisément les ossements humains en place et les objets (dolmens des Adrets, de La Bouissière, des Muraires, etc.). Le mobilier d'accompagnement ne diffère pas de celui que l'on rencontre dans les dolmens à couloir languedociens. Il s'agit de parures diverses (perles à ailettes, pendeloques en griffe, à coches, en pointes, perles biconique et ovoïdes en roche verte, etc.), d'armatures de flèches en silex, de poignards en silex et de quelques rares éléments de céramique campaniforme et objets en cuivre (Roudil et Bérard 1981).

Concernant leur répartition, ce sont les départements du Var et des Bouches-du-Rhône, qui concentrent la plupart des monuments. On en compte une centaine de type dolmen à couloir, et une trentaine de types variés (hypogées, tumulus, tombes en dalles). Deux groupes semblent s'individualiser à travers leur architecture et leur répartition : **les dolmens à chambre allongée de Provence occidentale et les dolmens à chambre subcarrée de Provence orientale (Sargiano et D'Anna 2010)**. La particularité principale de ces deux groupes consiste en des murs latéraux de pierre sèche plus ou moins allongés.

Les dolmens de Provence occidentale possèdent un plan allongé qui se rapproche de celui des hypogées de Fontvieille situés à proximité. La chambre est de forme rectangulaire ou trapézoïdale. Les parois latérales peuvent être constituées entièrement de murs de pierre sèche ou d'un parement mixte combinant murets et dalles plantées. Cette chambre allongée est couverte par plusieurs dalles (dolmens de Coutignargues) et le sol est dallé (galets ou dalettes plates). Le couloir est, la plupart du temps, assez court (environ 1 m) ; il peut avoir la même largeur que la chambre (dolmens des Arnajons) ou être moitié moins large (dolmen de Coutignargues). Ces espaces centraux sont implantés dans une fosse ou une tranchée de fondation creusée dans un substrat tendre. Ces dolmens sont implantés en général dans des zones faiblement élevées (sommet de petite éminence, plaine ou fond de vallée), à l'exception des monuments situés sur le massif des Maures.

Nous avons en revanche très peu d'informations concernant les tumulus de ces grands monuments : « le tumulus, rond ou ovale, peut être constitué de blocs de pierre, de terre recouverte par une chape de dalles ou de terre uniquement. » (Sauzade 1999, p. 130).

Par ailleurs deux découvertes récentes réalisées par l'A.F.A.N. ou lors de fouille de sauvetage ont permis de documenter les architectures tumulaires et apportent des renseignements inédits sur le fonctionnement et l'évolution de ce type de tombe. Il s'agit du Dolmen de l'Ubac à Goult dans le Vaucluse (Sauzade 2003) et de la nécropole de Château Blanc à Ventabren dans les Bouches-du-Rhône (Hasler *et al.* 1996).

- **Le Tertre IV de la nécropole de Château Blanc** est une chambre sub-rectangulaire allongée, implantée en fosse et insérée dans un tertre de terre de 13.5 m de diamètre pour 0.40 m de hauteur, dont **la périphérie est délimitée par une couronne d'architecture mixte de dalles et de murets de pierre sèche** (Hasler *et al.* 1996). Ce monument typique des dolmens de Provence occidentale est construit par-dessus un ancien monument du Néolithique moyen. Cette occupation ancienne est à mettre en relation avec les autres tertres qui forment la nécropole.

- **Le dolmen de l'Ubac**, découvert en 1994, lors d'une importante crue de rivière qui a mis au jour et en partie détruit la chambre sépulcrale, appartient également à la catégorie des chambres allongées de Provence occidentale. Cette sépulture est implantée dans **un tertre structuré par deux couronnes concentriques de dalles plantées. L'ensemble est recouvert par une chape de pierre.** Là aussi, le dolmen est implanté sur une occupation plus ancienne matérialisée par deux stèles auprès desquelles a été déposé un mobilier typiquement Néolithique moyen (Sauzade *et al.* 2003).

Ces deux sites, que nous présenterons plus en détail, sont intégrés à nos problématiques générales (cf. *infra*).

Les dolmens de Provence orientale possèdent une chambre courte (de moins de 2 m de côté), carrée ou subcarrée. Les parois peuvent être soit en pierres sèches, soit en dalles avec des empilements de dalettes dans les angles ou encore en parement mixte de murettes et dalles plantées (Sauzade 1999). Ces variations de mise en œuvre des parois se retrouvent également dans les couloirs. Une autre particularité que l'on ne rencontre pas en Languedoc réside dans la subdivision de la chambre par l'ajout d'une ou plusieurs dalles plantées transversalement à l'axe de celle-ci. Elles forment des cloisons internes, non assimilables à de véritables antichambres et semblent associées à des gestes funéraires distincts, peut-être des incinérations.

Les tumulus n'ont pas été fouillés ; les observations qui ont été réalisées restent donc partielles : « Les tumulus, constitués de blocs très hétérométriques, entassés sans disposition particulière, sont ronds ou ovales. Leur diamètre varie entre 7 et 26 mètres. Parfois cerclés de gros blocs faisant fonction de parement, les tumulus ne présentent pas de structures internes. » (Sauzade 1999, p. 129).

Les dolmens et les hypogées de Provence, à la différence des dolmens languedociens, ont bénéficié de nombreuses datations radiocarbone (Sargiano et d'Anna, fig. 22, p. 26). Elles permettent de situer la construction et l'utilisation des dolmens à chambre allongée provençaux dans la première partie du Néolithique final (3400-2900 BC). Malgré une absence de mobilier caractéristique, ces tombes sont rattachées au groupe Couronnien ce qui reste problématique pour les chercheurs : « Il n'y a dans l'état actuel des connaissances pas de constructeurs incontestablement identifiés ! » (Sargiano et D'Anna 2011, p. 30). Pour ces mêmes auteurs, les hypogées de Fontvieille sont une évolution tardive qui va de pair avec une recherche de mobilier de prestige et se situerait dans une phase récente du Néolithique final. Quant aux constructeurs de ces derniers, là aussi, la question reste posée.

PROVENCE

Les dolmens provençaux

- orientation sud-ouest
- couloir axial et court
- chevet et piliers d'entrée débordant
- symétrie de la construction
- fréquence des murets de pierre sèche associés ou non à des dalles

Typologie
J. Courtin (1974)
G. Sauzade (1990, 1998)
Sargiano et D'Anna (2010)

Typologie
O. Roudil et G. Bérard (1981)
Sauzade (1998)

≠
répartition géographique
morphologie
=
mobilier et pratiques funéraires

Groupe de Provence occidentale
Dolmen à chambre allongée

- situation en zone faiblement élevée
- implantation en fosse ou en tranchée
- chambre allongée trapézoïdale ou rectangulaire
- murs latéraux de pierre sèche et/ou dalles dressées
- plusieurs dalles de couverture

Groupe de Provence orientale
Dolmen à chambre sub-carrée

- orienté à l'ouest
- tumulus de pierre sèche rond ou ovale
- chambre carré petites dimensions (- de 2 m de côté)
- pierre de seuil posé à plat à l'entrée

Sous-groupe des Alpilles

- groupe le plus typique
- proche des hypogées

morphotypes *Coutignargues, l'Ubac, Château Blanc*

Sous-groupe du bassin d'Aix-en-Provence

- parois mixtes (dalles+moellons)
- pas de tranchée d'implantation

morphotype *Maurely*

Sous-groupe des Maures

- localisation élevée
- chambre de grandes dimensions (plus de 6 m de long)
- implanté en surface du sol
- parois mixtes (dalles+murets)

morphotype *Gauttobry*

Sous-groupe côtier massif cristallin (granite, phillade, gneiss, schiste)

morphotype *San Sébatstien I*

sous-type *Gauttobry à plan allongé*

Sous-groupe du Bassin de l'Argens et du Centre du Var

morphotype *La Bouissière*

Sous-groupe de Mons → = Groupe des Alpes Maritimes

morphotype *La Verrerie*

Figure 28 : Typologie des dolmens provençaux, d'après J. Courtin (1974) et G. Sauzade (1990, 1998) pour les dolmens de Provence occidentale ; d'après O. Roudil et G. Bérard (1981), G. Sauzade (1998) pour les dolmens de Provence orientale.

1.2.2.3 La Catalogne du sud

La Catalogne du sud a bénéficié de deux synthèses pionnières, durant la première moitié du XX^e siècle, qui ont permis de poser les bases de la réflexion sur le mégalithisme catalan et sa chronologie. Il s'agit des travaux de **Pere Bosch-Gimpera** (1919) et surtout de la thèse de **Luis Pericot-Garcia** intitulée *la civilització megalítica catalana i la cultura Pirenaica* (Pericot-Garcia 1925, réédition 1950). Cette dernière thèse réunit un inventaire exhaustif agrémenté de nombreux plans. Ces derniers prennent en compte certaines particularités des tumulus, notamment les dalles rayonnantes que l'on retrouve au nord des Pyrénées. Les premiers jalons d'une typologie architecturale sont posés et on constate une diversité des plans. A cette époque, P. Bosch-Gimpera considère que la construction des dolmens commence à l'Énéolithique, en relation étroite avec l'apparition de la culture campaniforme (Tarrús 1990). L. Pericot-Garcia, s'il ne conteste pas qu'une majeure partie des monuments sont construits durant cette période, propose une phase initiale pour les dolmens à couloir de type Font del Roure d'Espolla, qui se situerait au même moment que *les sepulcros de fossa*. Pour lui, les dolmens sont ensuite réutilisés jusqu'à l'âge du Bronze. Par ailleurs, à la différence de J. Arnal, L. Péricot rejette l'hypothèse d'une origine méditerranéenne du phénomène mégalithique (Cura i Morera et Vilardell 1996). La phase initiale des dolmens à couloir et à chambre polygonale est, selon lui, à rapprocher du mégalithisme de la façade atlantique de la péninsule ibérique (Tarrús 1990).

Par la suite, cette idée d'une première phase du mégalithisme situé au Néolithique moyen n'a jamais été totalement abandonnée par les préhistoriens catalans, à la différence des préhistoriens français (Guilaine dir. 1970).

Dans les années 1970, alors que se met en place, à l'École de Barcelone, l'élaboration du *Corpus de monumentos Megalíticos*, **Miquel Cura i Morera** propose un développement des sépultures à couloir de l'Empordà lors du Mégalithisme I, c'est-à-dire entre 3200-2500 BC, (Cura et Castels 1977). Parallèlement, les fouilles de la grotte de Montbolo, dans les Pyrénées-Orientales d'un part (Guilaine *et al.* 1972, Guilaine 1974) et des cistes de Solsonià d'autre part, fournissent des stratigraphies fiables et contribuent à dresser les étapes chronoculturelles du Néolithique catalan. Elles permettent d'affiner les hypothèses d'attribution chronoculturelle des différents types de mégalithisme (Cura i Morera et Vilardell 1996).

Les recherches de M. Cura i Morera s'inscrivent dans une démarche scientifique novatrice et un retour aux fouilles systématiques. Elles contribuent à définir le mégalithisme de la Catalogne intérieure (contreforts pyrénéens) au sein duquel il distingue deux types principaux qui se rattachent au Néolithique moyen : les tumulus complexes du Tavertet (phase ancienne du Néolithique moyen) et les cistes de Solsonià (phase récente du Néolithique moyen). Au sein de ces deux types, il note la diversité et la complexité des systèmes tumulaires.

Dans les années 1980-1990, **Josep Tarrús Galter** reprend l'inventaire et les plans de nombreux dolmens de l'Alt Empordà situés sur l'extrémité orientale de la chaîne des Pyrénées, près de la Méditerranée (Tarrús 1999). Il distingue deux régions mégalithiques principales (fig. 29 et 30) :

- La région côtière qui voit le développement des dolmens à couloir de divers types (à chambre trapézoïdale ou polygonale).

Les datations ¹⁴C anciennes ont été obtenues sur les monuments d'Arraganyats (5400 ± 100 BP) et de Tires Llargues (5090 ± 160 BP), et certaines découvertes mobilières provenant de la fouille du dolmen des Estanys II, situent l'apparition de ce type d'architecture entre la fin du V^e et la première moitié du IV^e millénaire (Tarrús 1999, Cura i Morera et Vilardell 1996).

- Les plateaux centraux des Pyrénées occidentales où l'on rencontre des cistes et des dolmens simples.

Ces tombes, souvent ruinées, ne permettent pas d'attributions culturelles précises, toutefois un mobilier campaniforme international est attesté.

Pour J. Tarrús, les tombes les plus monumentales, à chambre rectangulaire et couloir large dites « galeries catalanes », apparaissent au Néolithique final, dans la première moitié du III^e millénaire. Ce type va « envahir », depuis la côte dont il semble originaire, la Catalogne intérieure.

La Catalogne semble bénéficier ces dernières années d'une avance considérable, tant sur le plan des fouilles que pour les révisions de mobilier et de la chronologie (Catalunya 14), notamment sous l'impulsion de l'universitat autònoma de Barcelona et du museu d'arqueologia de Catalunya, et à travers des PCR qui privilégient ce thème de recherche tel que HAR2011-23149 : *Approximacion a las primeras comunidades neolíticas del N-E peninsular a traves de sus practicas funerarias*, qui regroupe des chercheurs de toute l'Espagne mais également de France (notamment Ph. Chambon), du Portugal et d'Italie.

Par ailleurs ces recherches récentes concernent surtout le mégalithisme du Néolithique moyen. Peu de fouilles exhaustives ont donc concerné les galeries catalanes du Néolithique final et les dolmens simples du Bronze ancien. Les comparaisons évidentes avec les dolmens du Midi de la France sont donc à manier avec prudence. On peut tout de même tenter de questionner ces constructions tumulaires catalanes plus anciennes, d'un point de vue uniquement technique et non typo-chronologique.

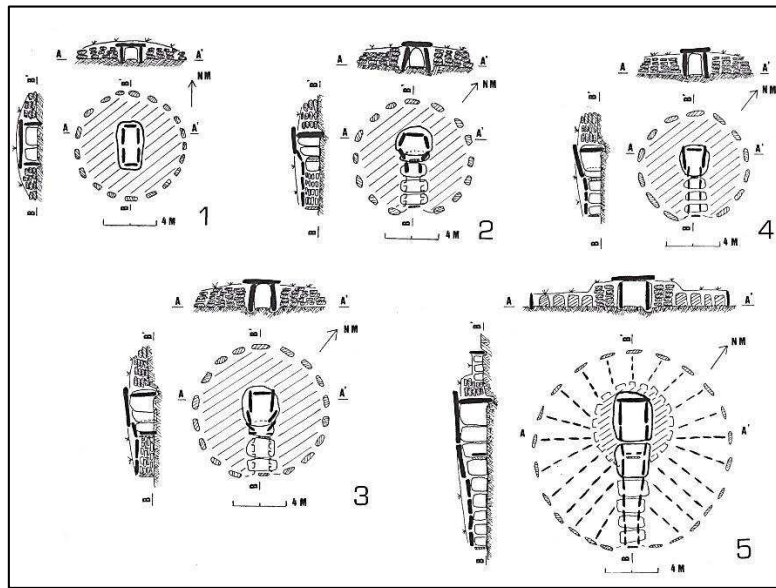


Figure 29 : Typologie des architectures mégalithiques en Catalogne, durant le IV-IIIe millénaire cal BC (d'après Tarrús 1999, fig. 1, p. 112). 1 : ciste néolithique à tumulus, 2 : sépulture à couloir ancienne (chambre subcirculaire), 3 : sépulture à couloir ancienne (chambre trapézoïdale), 4 : sépulture à couloir évolué (chambre rectangulaire à couloir étroit), 5 : sépulture à couloir évolué ou « galerie catalane » (chambre rectangulaire à couloir large).

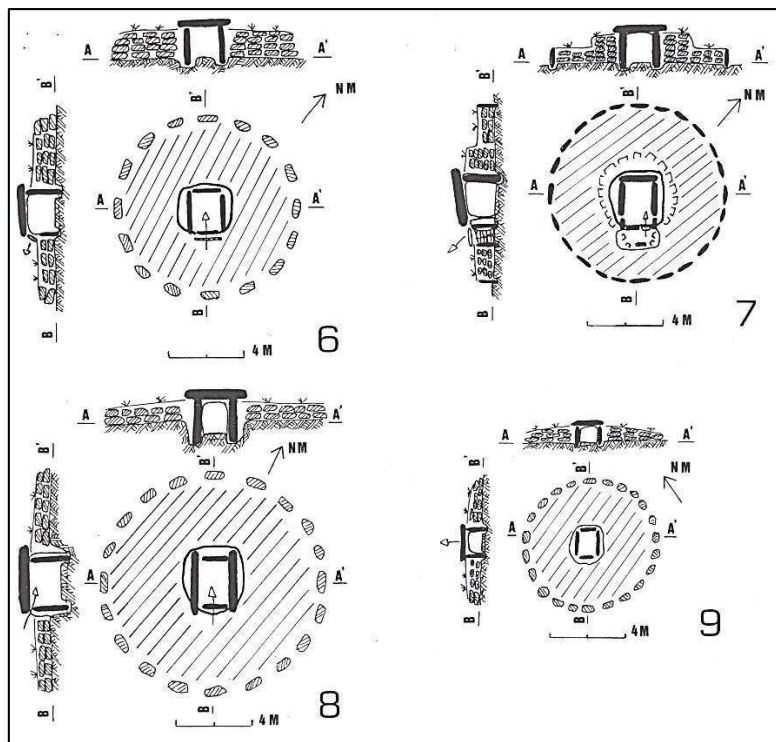


Figure 30 : Typologie des architectures mégalithiques en Catalogne, durant le IIIe millénaire cal BC (d'après Tarrús 1999, fig. 2, p. 113). 6 : dolmen de type « chambre pyrénéenne », 7 : dolmen simple type arca avec vestibule-puits, 8 : dolmen simple type grande caisse avec tumulus, 9 : ciste mégalithique tardive.

1.2.2.4. Synthèse des régions limitrophes

Ce rapide tour d'horizon des régions limitrophes nous permet de remarquer l'avance scientifique considérable de certaines zones géographiques par rapport à d'autres. En conséquence, ces disparités de la recherche ne permettent pour l'instant pas une vision de l'ensemble du phénomène à l'échelle du bassin nord-occidental de la Méditerranée même si des essais de synthèse ont récemment été tentés (Laporte *et al.* 2011).

On a également l'impression qu'un fossé méthodologique se creuse surtout avec le Languedoc oriental. La documentation graphique à notre disposition (plans, coupes) pour le Languedoc-Roussillon date des années 1950-80, ce qui rend d'autant plus difficile l'intégration des plans de dolmens dans des schémas interprétatifs globaux.

Les fouilles conduites sur l'ensemble des monuments sont riches d'enseignements. Elles déconstruisent la vision homogène des typologies jusque-là établies, notamment dans la thèse de Y. Chevalier pour ce qui est de la région des Grands-Causse et du groupe des dolmens bas-rhodanien.

1.2.3 État des connaissances

Cet historique des recherches que nous avons voulu le plus détaillé possible, montre que le mégalithisme a longtemps été un thème de prédilection des chercheurs. Depuis le XIX^e siècle, de nombreux inventaires ont été réalisés, permettant de disposer d'une vision assez juste de la répartition du phénomène dans la région. Par la suite, les premiers jalons d'une typo-chronologie ont été posés et de nombreux plans ont été dressés. Ils fournissent une base de travail et de réflexion appréciable. Les multiples fouilles réalisées au milieu du XX^e siècle, et poursuivies de manière moins systématique jusqu'à nos jours, offrent des assemblages de mobilier et des informations quant à l'architecture des espaces internes. Il est bien évident que sans ces travaux et les quelques synthèses qui en ont découlées, nous ne serions pas en mesure, aujourd'hui, de proposer de nouvelles réflexions sur ce thème de recherche particulier.

Malgré tout, la connaissance de ces monuments reste lacunaire. En premier lieu, les données stratigraphiques, pratiquement jamais précisées, restent succinctes (Guilaine 1972). La stratigraphie a souvent été créée après la fouille, au moment de l'étude du mobilier (Arnal 1961), attribuée à une période ou à une autre. Ainsi, on trouve dans chaque publication la description d'une couche dite "primitive" avec des ensembles matériels néolithiques et un sédiment dit remanié dans lequel figure du mobilier de "violation", c'est-à-dire protohistorique. Cette stratigraphie peut sembler aujourd'hui caricaturale et simpliste mais elle découle simplement de la non prise en compte des dynamiques sédimentaires et des ossements humains qui reflètent pourtant autant d'utilisations de la sépulture collective (inhumations, sélections, réductions, vidanges, commémorations, etc.).

D'autre part, les auteurs ont de tout temps pratiqué le pointillisme¹⁷ pour relever les structures tumulaires. Celles-ci n'ont jamais été fouillées, car considérées comme stériles en mobilier d'une part, et peu sujettes à apporter suffisamment d'informations d'autre part. Seuls les tumulus dont des structurations étaient visibles en surface (dalles plantées, murs concentriques de pierre sèche) ont été un peu mieux documentés en termes de plan mais cela reste encore très schématique voir totalement erroné, comme on le verra par la suite.

Les travaux d'H. Duda ont, par la suite, apporté des données essentielles à la compréhension du fonctionnement d'une tombe. Par ailleurs, dans le cadre géographique qui nous concerne, seul le dolmen de Villedubert a été fouillé selon les protocoles méthodologiques modernes de l'archéo-thanatologie et dans le cadre d'une fouille

¹⁷ Le fait de relever la forme d'un tumulus au moyen d'un cercle parfait en pointillé.

programmée. Ces dernières années, quelques dolmens ont également été étudiés lors de travaux préventifs. Ils concernent des monuments implantés sur des zones de plaine et de lagune qui se présentent sous une forme différente par rapport aux dolmens à couloir typiquement languedociens que l'on rencontre sur les reliefs. Cependant, ces données ne sont souvent pas encore publiées. Il ne nous appartient donc pas de les commenter. Cette analyse des restes humains couplée à l'analyse spatiale des objets déposés avec les morts et pour les morts a été la seconde innovation dans l'étude du phénomène des sépultures collectives au sens large et non uniquement des dolmens (Sohn 2006). Cependant, l'ensemble de ces avancées méthodologiques et conceptuelles n'en demeurent pas moins centrées exclusivement sur les espaces internes de la tombe.

De même, l'insertion chrono-culturelle reste à produire. En effet, en Languedoc, on se base uniquement sur les habitats et/ou parfois sur un type particulier d'objets pour nourrir des débats chronologiques (Jallot 2003, 2011, 2014, Guthertz et Jallot 1995, 2014, Vaquer *et al.* 2006). Les dolmens, fouillés de longue date sans méthode stratigraphique et caractérisés par leur fonctionnement collectif sur plusieurs générations, sont considérés comme des ensembles non clos, ne fournissant qu'une information contrastée et non représentative. Dans la plupart des cas, on fait référence aux publications anciennes sans revoir systématiquement le mobilier. Cependant, ces dernières ne sont pas exhaustives en ce qui concerne la description des assemblages et mentionnent parfois uniquement les objets les plus spectaculaires tout en listant très succinctement, et selon une typologie n'ayant plus cours aujourd'hui, le reste des artefacts¹⁸. Il semble donc nécessaire de procéder à des révisions systématiques de l'ensemble du mobilier des dolmens afin de croiser les données entre elles, puis de les intégrer dans les réflexions chronologiques globales. Ces recherches doivent s'inscrire dans le cadre de Programmes Collectifs de Recherche qui ont l'avantage de réunir plusieurs chercheurs aux spécialités différentes.

La plupart des fouilles réalisées aujourd'hui sur ces monuments a souvent été menée sans problématiques d'ensemble. Il s'agit dans la plupart des cas d'entreprendre les travaux nécessaires avant l'élaboration de circuits touristiques qui impliquent des restaurations de dolmens (Bocquenot 1995). L'initiative provient donc souvent des communes ou communautés de communes, soucieuses de protéger et de valoriser leur patrimoine et non des chercheurs eux-mêmes. De même, lorsqu'il s'agit de fouilles préventives, on ne se pose des questions bien souvent qu'après la fouille qui elle, doit être menée rapidement avant la destruction totale du site. Les découvertes récentes de dolmens, à la suite d'incendies ou de

¹⁸ Nous avons pu nous en rendre compte en réalisant l'inventaire préliminaire des objets des dolmens à antichambre du Causse de l'Hortus pour le mémoire de master II (Bec Drelon 2010) et lors du récolement de la collection J. Audibert au Musée de Lodève.

défrichages sont également l'occasion de dresser de nouveaux plans, ou de réaliser des travaux. Des campagnes de prospections, réalisées sur des micro-territoires ont fait émerger quelques monuments nouveaux, mais ont surtout re-documenté les données existantes sans nécessairement les recouper (Bec Drelon et Galant à paraître). Ici encore, c'est uniquement la découverte fortuite d'un dolmen qui est le moteur de nouvelles investigations et non les questionnements. Bien sûr, il faut tout de même mentionner qu'une fois les recherches accomplies, elles ont donné lieu à des réflexions chrono-culturelles et à des tentatives de remise en contexte des découvertes, mais celles-ci s'avèrent insuffisantes étant donnée la rareté de telles fouilles. **Ce manque de recherches systématiques conduit à faire de ces monuments fouillés récemment et avec des méthodes modernes autant d'exceptions dans le paysage mégalithique.** L'intérêt de ces fouilles réside pourtant dans le potentiel informatif d'une recherche exhaustive incluant désormais les données stratigraphiques, anthropologiques, architecturales, environnementales, etc. Pourtant elles conduisent à creuser un fossé entre des fouilles anciennes qui n'ont concerné qu'une partie des monuments et des fouilles récentes exhaustives qui démontrent la complexité de ce type d'architectures, et rendent les intégrations dans les modèles typo-chronologiques établis, difficiles voire impossibles.

D'autre part, à l'échelle du bassin méditerranéen nord occidental, on note de grandes disparités de la recherche sur ce thème. Si certaines régions, comportant une minorité de dolmens par rapport aux autres formes de sépultures collectives, ont été bien analysées et chaque monument fouillé (comme ceux de Provence), d'autres régions restent peu exploitées, et ce sont souvent celles où le nombre de dolmens est le plus important. Il faut donc tenter de combler les vides et ainsi réduire ces disparités afin d'avoir une vision désormais globale du phénomène à l'échelle du Midi de la France.

Enfin, en parcourant les publications ou les thèses les plus récentes qui mentionnent les dolmens de la moitié sud de la France, on remarque que les chercheurs préfèrent citer les dolmens à l'est du Rhône, pourtant peu nombreux, mais mieux étudiés, ou encore les allées de l'Aude comme référence du mégalithisme méridional et de ce fait occultent complètement la majeure partie du phénomène qui se trouve dans les dolmens à couloir languedociens ou ceux des Grands-Causse (Sohn 2006, p. 39, fig. 6). Les schémas interprétatifs les plus récents ont été fabriqués à partir de quelques monuments fouillés qui se révèlent être des exceptions ou non représentatifs de la majorité des monuments, donc peu propice à la typologie (Laporte, Jallot et Sohn 2011, fig. 15 p. 314). En revanche, à l'Est des Pyrénées, même si le phénomène y est moins important, les choses semblent différentes. Les chercheurs locaux groupés en association continuent de s'interroger sur la chronologie très longue des monuments mégalithiques. C'est peut-être la proximité et les échanges avec les chercheurs de la Catalogne du sud (très actifs sur ces questions) qui permettent de maintenir cet état de veille sur ce sujet particulier. La découverte d'un

nouveau dolmen donne lieu de manière systématique à des réflexions d'ordre typochronologiques (Porra-Kuteni 2009).

1.3 Chronologies et faciès culturels de la fin du Néolithique

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, les architectures funéraires mégalithiques sont rarement prises en compte dans la définition des schémas chronoculturels, principalement en raison du manque de datations ¹⁴C et de la rareté du mobilier céramique. Pour la plupart des chercheurs, « les chambres funéraires ne fournissent qu'un matériel résiduel, sans grand intérêt » (Costantini 2004, p. 27). Les grottes sépulcrales, dont les remplissages sont mieux moins remaniés par les fouilles anciennes, apportent de meilleurs résultats (Crubézy *et al.* 2004, Jallet *et al.* 2013). Ces dernières années, ce type de contextes a bénéficié de datations ¹⁴C et le mobilier céramique étant abondant, il a permis des attributions à des faciès culturels. La comparaison de ces données avec celles des dolmens n'est pas évidente. La parure, l'industrie lithique et osseuse, présentes en grand nombre dans ces deux types de sépultures collectives, identifient cependant une même période d'occupation, qui reste à préciser en terme de faciès et de micro-phasage.

Du fait du manque de données stratigraphiques (dû à la conduite de nombreuses fouilles anciennes) et donc de la méconnaissance des durées et des modes de fonctionnement des dolmens, la période chronologique dans laquelle s'inscrit ce travail est particulièrement longue (IV^e/III^e-II^e millénaire). Elle résulte d'un constat, certes superficiel en l'état actuel des connaissances, du long fonctionnement des sépultures collectives. Il semble débiter dès le Néolithique récent (US 4a de l'Aven des Boucles à Corconne) vers 3400-3300 av. J.-C. et se poursuivre parfois jusqu'au Bronze moyen dans la partie pyrénéenne où la tradition de la construction mégalithique semble perdurer, même si les indices sont pour l'instant ténus (Jallet *et al.* 2013, Bocquenot 1995).

Nous aborderons donc principalement les périodes du Néolithique récent/final et dans une moindre mesure celles de l'âge du Bronze ancien et moyen. Nous nous appuyerons sur les chronologies du Néolithique final établies par X. Gutherz et L. Jallot dans une synthèse récente (Gutherz et Jallot 2014) ainsi que sur le *Bilan de la Recherche Archéologique depuis 1995* réalisé dernièrement par le S.R.A. (Marchesi et Schwaller 2012). En ce qui concerne les périodes protohistoriques et notamment l'âge du Bronze on fera référence à la thèse de J.-L. Roudil pour le Languedoc oriental (Roudil 1972) et pour l'est des Pyrénées, à la thèse de J. Guilaine (1972) et aux travaux de F. Claustre (1996, 1997).

C'est dans les années 1970/80, et suite à de nombreuses fouilles dans divers contextes (grotte, station, village de pierre sèche, dolmen) que les chercheurs commencent à définir le cadre chronologique du Néolithique final dans le sud de la France. Dans la lignée des travaux de J. Arnal, les premières datations ¹⁴C rendent possibles l'élaboration d'un cadre global. A l'intérieur de ce dernier des subdivisions sont réalisées grâce au mobilier céramique qui varie dans le temps et l'espace, beaucoup plus souvent que d'autres types de mobilier. Le

Néolithique final est d'abord divisé en deux phases : Néolithique final et Chalcolithique (Guilaine dir. 1970). Puis lors du second colloque de Narbonne, une phase ancienne du Néolithique final est identifiée alors qualifiée de « Néolithique récent » (Guilaine dir. 1977). La thèse de X. Gutherz, qui fait le bilan des recherches sur le Néolithique final du Sud-est de la France, confirmera la présence de cette phase récente, notamment à partir de la céramique de la grotte de l'Avencas, datée vers 3400 av. J.-C. (Gutherz 1984, Gutherz et Jallot 1995).

Les fouilles réalisées dans les années 1960-1980 concernent des ensembles clos stratifiés (village de Conquette, Grotte de Thérès, etc.) qui apportent des données significatives en terme de chronologie, grâce notamment aux nouvelles techniques de compilation des dates ^{14}C (Gasco et Binder 1983). Quelques années plus tard, ces mêmes techniques permettent la périodisation du Néolithique final à l'échelle du Midi de la France (fig. 31) par X. Gutherz et A. D'Anna (Gutherz et D'Anna 1989).

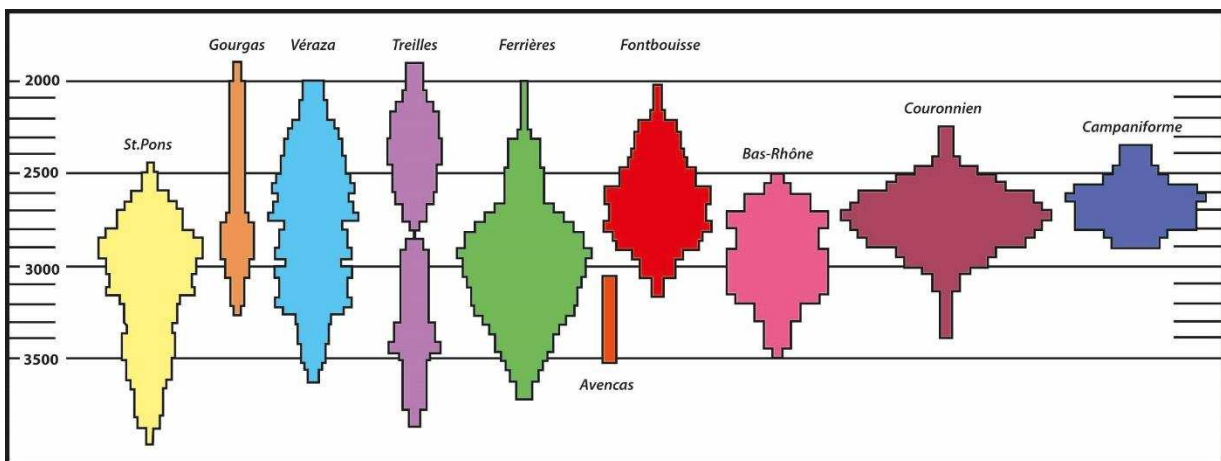


Figure 31 : Datations (calibrées) des principaux groupes culturels du Néolithique final du Midi de la France (d'après Gutherz et D'Anna 1989).

J. Gasco subdivise, quant à lui, le groupe de Ferrières en combinant les styles céramiques et les datations absolues. Il détermine ainsi une phase ancienne qu'il situe entre 3610 et 3360 cal BC, une phase intermédiaire entre 3320 et 2890 cal BC et une phase récente entre 2890 et 2600 cal BC (Gasco 1990). Le groupe de Fontbouisse est quant à lui partagé en 2 phases : La phase ancienne entre 2915 et 2570 cal BC, et la phase récente entre 2570 et 2202 cal BC.

Lors du colloque d'Ambérieu-en-Bugey, X. Gutherz et L. Jallot proposent une périodisation micro régionale des groupes culturels du Languedoc central et oriental (Gutherz et Jallot 1995). Le Néolithique récent, défini jusque-là par la seule grotte de l'Avencas, est confirmé sur le site de La Mort des Ânes et certaines phases de l'Aven de la Boucle. Ainsi la formation des groupes de Ferrières, Véraza ou Saint-Pons n'est plus considérée comme provenant de migrations externes. Elle est désormais plutôt perçue comme un continuum, une évolution sur place des sociétés.

A. D'Anna introduit pour la Provence, une terminologie alphanumérique afin de faciliter la compréhension de la chronologie de cette période (D'Anna 1995). Il distingue schématiquement deux phases principales (1 et 2) elles-mêmes subdivisées en sous-phases selon le nombre de faciès rencontrés (1a, 1b, etc.). Au travers de huit datations ¹⁴C réalisées dans les dolmens provençaux, il définit une période de construction/utilisation de ces tombes comprises entre 3000 et 2000 av. J.-C. avec un pic autour de 2500 av. J.-C. qui correspondrait à une phase récente du Couronnien (D'Anna 1995, fig. 8, p. 281).

X. Gutherz et L. Jallot adopteront eux aussi par la suite une terminologie alphanumérique et l'adapteront au Languedoc tout en y incluant les différents faciès céramiques couplés à une analyse territoriale (Gutherz et Jallot 1999).

Plus récemment, O. Lemerrier propose lors du congrès du centenaire de l'association Préhistorique Française, une chronologie du Néolithique final de la France Méditerranéenne (fig. 32). Il tente de combiner toutes les chronologies établies en Languedoc et en Provence, que celles-ci se basent sur les styles céramiques ou sur les datations ¹⁴C (Lemerrier 2007). Il s'agit à l'heure actuelle du schéma le plus complet et qui résume bien les différents faciès culturels présents sur des territoires distincts mais qui interagissent entre eux.

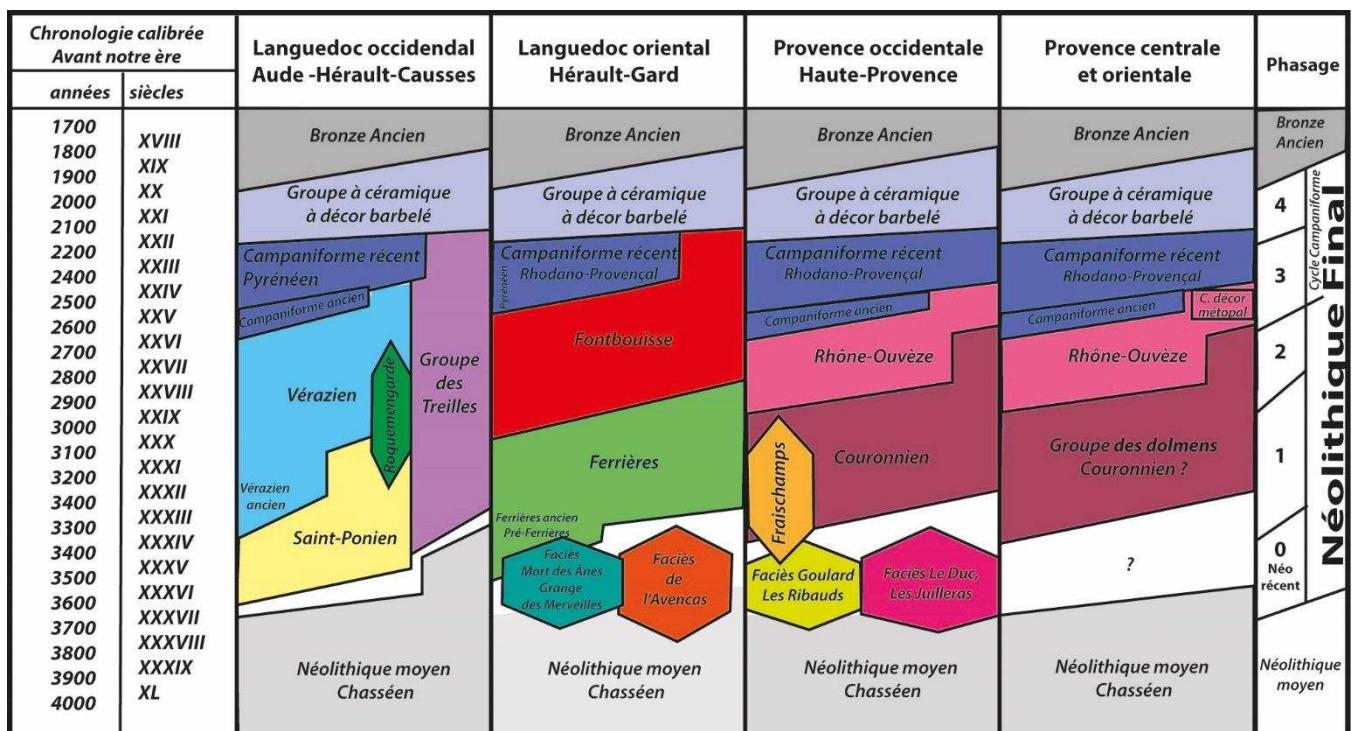


Figure 32 : Tableau de périodisation schématique des groupes culturels de la fin du Néolithique en France méditerranéenne. Dates calibrées av. J.-C. (d'après Lemerrier 2007, fig. 9, p. 494). Remarquons qu'en Provence centrale et orientale une phase est définie à partir de datations/mobilier (?) de dolmens. Cette phase situe le développement des dolmens entre 3300 et 2800 av. J.C. et pourrait être rattachée au Couronnien.

Enfin en 2012, 20 ans après le colloque d'Ambérieu-en-Bugey (Voruz dir. 1995), un nouveau colloque est organisé lors des X^e Rencontres Méridionales de la Préhistoire Récente ayant pour thème, *la chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France* (Sénépart et al. dir. 2014). Dans ce cadre, L. Jallot et X. Guthertz mettent en parallèle, l'analyse des assemblages céramiques (fig. 33), les dates isotopiques (¹⁴C) obtenues dans les habitats (fig. 34) et les données correspondant aux autres phénomènes culturels caractérisant l'évolution du Néolithique final en Languedoc oriental (Jallot et Guthertz 2014). Le schéma chronoculturel ainsi défini est certes, difficile à lire, cependant il reflète bien le processus de morcellement des territoires et la micro-régionalisation accrue, caractéristiques de cette fin du Néolithique.

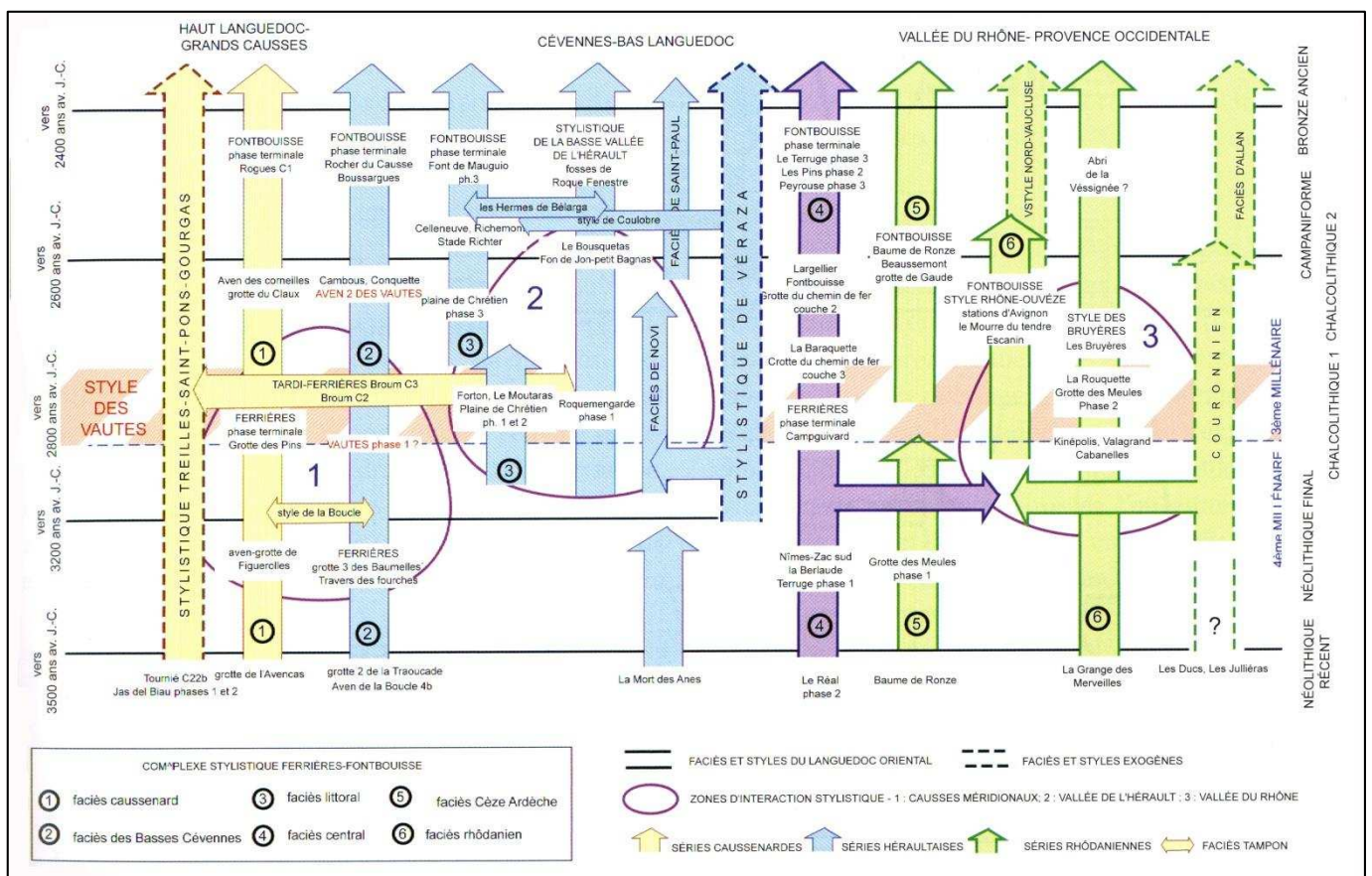
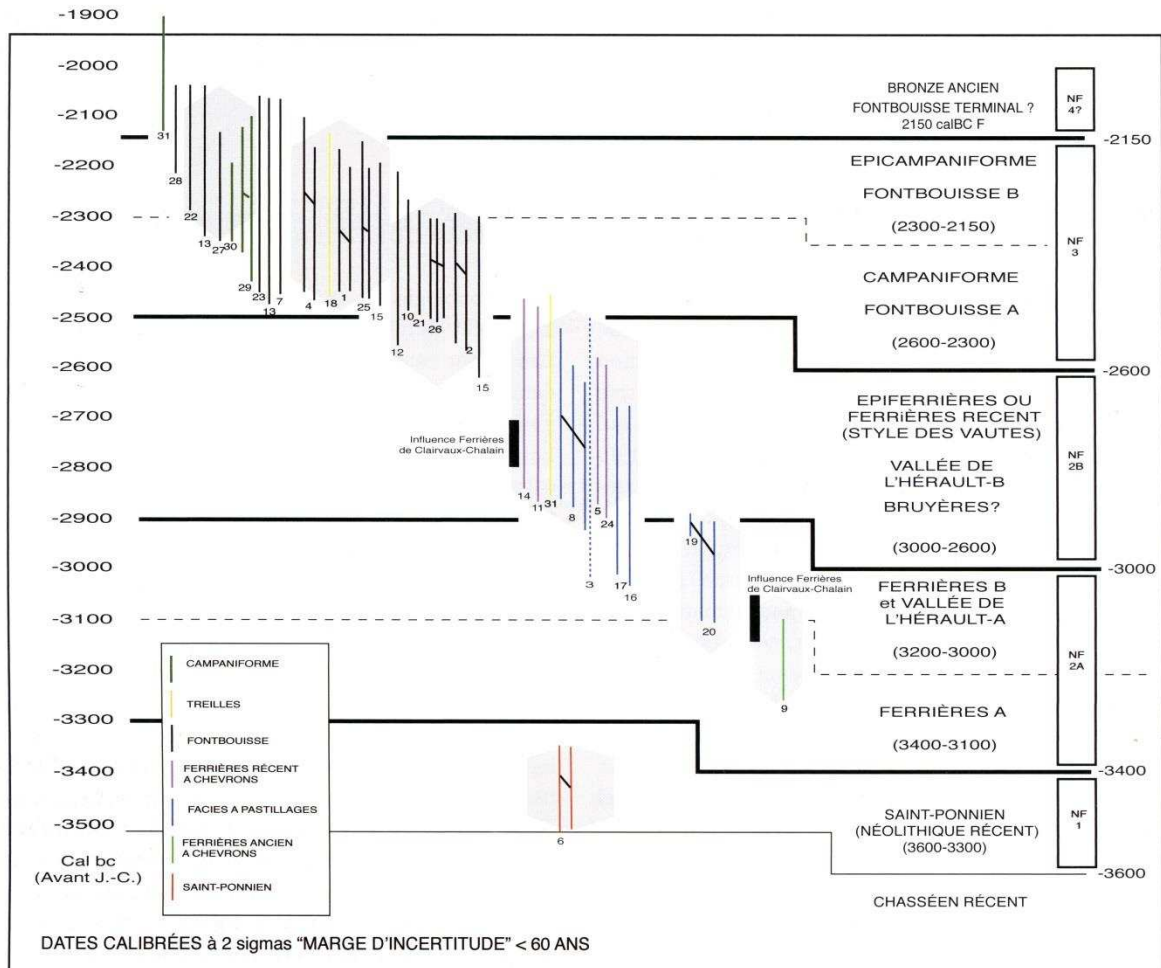


Figure 33 : Système chronoculturel complexe établi à partir des styles céramiques pour le Néolithique final en Languedoc oriental à central et en Provence défini par L. Jallot et intégration du style des Vautes (d'après Jallot 2003, fig. 12, p. 261). Trois zones d'interactions culturelles sont définies : les Causses méridionaux, la Vallée de l'Hérault et la Vallée du Rhône.



- 1: Boussargues (Argeliers, Hérault): PHASE 2 Cabane 1 AL4 0 : LY7631 : 3850 +/- 40 BP = 2445 -2157 calBC ;LY7632 : Cabane 2 AB40 : 3855 +/- 40 BP = 2446 A 2199 calBC
- 2: Boussargues (Argeliers, Hérault): PHASE 1 : LY7633 : Cabane 2 AB 41 : 3960 +/- 45 BP = 2563-2323 calBC; Cabane 2 V40 LY7634 : 3935 +/- 45 BP = 2548-2291 calBC
- 3: le Bousquetas (Paulhan, Hérault) Fosse 1 (us 1.4/1.5) : Ly 468 (Oxa) 4255± 50 BP = 3011-2676 calBC
- 4: la Roquette (Tresques, Gard) PHASE 2 : Fosse 4 : Ly 8946 : 3835 ± 55 = 2446-2098 calBC; fosse 3 : Ly8945 : 3875±55 BP = 2461-2158 calBC
- 5: Forum Kinepolis (Nîmes - 30) : Ly 2163 (Oxa) : 4120 ± 30 BP = 2866 à 2578 av. J.-C.
- 6: Jas del Biau (Millau) Phase intermédiaire : LY-9662 : -4630 ± 40 BP = 3517- 3349 calBC et LY-9661 : -4625± 40 BP = 3515 -3348 calBC
- 7: Les Pins (Aubais, Gard) : US 100 : Ly8820 : 3885±60 BP = 2449-2063 calBC
- 8: Les Vauts (Saint-Gély-du-fesc, Hérault) : US 1064 (14) : os : Ly 1348 : 4240±60 BP = 2921-2625 calBC; CB 1 US 214 : LY 8293 : 4120 ±45 BP : 2861 -2516 calBC.; CB 1 US 223 : LY 8293 : 4155± 50 BP = 2871-2586 calBC
- 9: Mas de Vignoles IX (Nîmes, Gard) Fosse FS1391- us 1392 (fgt de mandibule droite d'un bovin adulte) Poz-35547 : 4521 ± 35 BP = 3362-3095 calBC
- 10: Les Pins (Aubais, Gard) : US 100 : Ly8820 : 3900± 45 BP : 2477-2213 calBC; 25 : Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : os : NZA-30365,os, 3830±30BP = 2460-2150 calBC ; NZA-30450, os, 3850±25BP = 2460-2200 calBC
- 26: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30449, os, 3909±30BP = 2480-2290 calBC; NZA-30446, os, 3907±35BP = 2490-2280 calBC ; NZA-30448,os, 3882±30BP = 2470-2280 calBC
- 27: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : ; NZA-30364, os, 3807±30BP = 2350-2130 calBC
- 28: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30366, os, 3635±30BP = 2130-1900 calBC; NZA-30359, os, 3727±30BP = 2210-2030 calBC
- 29: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30445, os, 3825±20BP = 2350-2190 calBC; NZA-30444, os, 3757±25BP = 2290-2040 calBC; NZA-30443, os, 3737±45BP = 2290-2020calBC
- 11: Baume Layrou (Trèves, Gard) : couche 5A : 4030± 60 BP : 2854-2466 calBC; 2861-2460
- 12: Cambous (Viols-en-Laval, Hérault): LY 5754 : 3905 ± 50 BP : 2562-2209 calBC
- 13: Rocher du Causse (Claret, Hérault) : PHASE 3: LY8115 : FOYER F21 MAISON 3/6 : 3765±45 BP = 2336-2033 calBC ; LY477: US2105-2106 SECTEUR 1 : 3795 ± 52 BP = 2457-2044 calBC
- 14: Rocher du Causse (Claret, Hérault) : PHASE 1 : LY8116 : US 2313 SECTEUR 3 : 4030±45 BP = 2835-2458 calBC
- 15: Rocher du Causse (Claret, Hérault) : PHASE 2 : LY9378 : COUCHE 2313 : 3960±53 BP = -2618-2292 calBC.; LY9379 : US 2313 MAISON 3/6 : 3892 ±52 BP = 2489-2204calBC
- 16: La Croix de Fer (Monblanc, Hérault) : GIF9987 : 4250±60 BP 3017-2636 calBC
- 17: Le Bousquetas (Paulhan, Hérault) : fosse FS1 : LY468 : 4555±50 BP = 3496-3094 calBC (écart-type : 500 ans non retenu)
- 18: Les Campasses-Labro : (L'Hospitalet-du-Larzac, Aveyron) LO 93 F 74, 3850 ±55 BP : 2469-2146 calBC.
- 19: Capitelle du Broum (Peret, Hérault), bâtiment à murs en pierres sèches : Beta 1555661 : 4290, cal BC 2930-2880.
- 20: Capitelle du Broum (Peret, Hérault), aires métallurgiques : Beta 155559 4390±40 BP = 3100-2900 calBC; Beta 155560 : 4390±50 BP = 3110-2900 calBC;
- 21: Mas de Vignole IV (Nîmes, Gard) Fossé FO1109 (scapula, mandibule droite bovin) Poz-35548 : 3908± 35 BP = 2490-2280 calBC
- 22: Mas de Vignole IV (Nîmes, Gard) FO1203 – Sol SL1559, H3, dec. 2 (fémur de bovin) Poz-35549 : 3739± 37 BP = 2281-2030 calBC
- 23: Boussargues (Argeliers, Hérault): PHASE 1 Erl 7846: 7946 : 3780±56BP = 2454-2033 calBC ; Erl 7947 : 3818±56 BP = 2465-2063 calBC
- 24: Croix de Fer (Espondeilhan, Hérault) GIF-9988 4190±60 BP = 2900-2590 calBC
- 25: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : os : NZA-30365,os, 3830±30BP = 2460-2150 calBC ; NZA-30450, os, 3850±25BP = 2460-2200 calBC
- 26: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30449, os, 3909±30BP = 2480-2290 calBC; NZA-30446, os, 3907±35BP = 2490-2280 calBC ; NZA-30448,os, 3882±30BP = 2470-2280 calBC
- 27: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30364, os, 3807±30BP = 2350-2130 calBC
- 28: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30359, os, 3727±30BP = 2210-2030 calBC
- 29: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30444, os, 3757±25BP = 2290-2040 calBC; NZA-30443, os, 3737±45BP = 2290-2020calBC
- 30: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30445, os, 3825±20BP = 2350-2190 calBC
- 31: Le Vignaud 3 (Langlade, Gard) : NZA-30366, os, 3635±30BP = 2130-1900 calBC
- 32: La Vaysière (Labastide-Pradines, Aveyron) foyer Fo3, us 1104, charbon : Gif 10970 : 4050±50 BP = 2861-2460 calBC

Figure 34 : Tableau de sériation des dates isotopiques (¹⁴C) pour le Néolithique final et central. Seules les mesures présentant un écart-type BP à 2 σ égal et inférieur à 60 ans ont été retenues (d'après Jallot et Guthertz 2014, fig. 16, p. 152). On remarque que seuls les sites d'habitat sont pris en compte dans cette sériation. Il n'existe pas de sériation de ce type pour les sépultures collectives en Languedoc, les datations faisant défaut pour ce type de contexte.

En l'état actuel des connaissances, Le Néolithique final s'étale donc sur environ 1500 ans (3500 à 2000 environ av. J.-C.). Il se caractérise par un morcellement des territoires et une multiplication des faciès culturels. Nous présentons succinctement ci-après les groupes culturels ordinairement considérés comme ayant construit, utilisé et/ou réutilisé les dolmens.

1.3.1 Le Néolithique final en Languedoc et sur les Grands Causses

Il s'agit de présenter succinctement les principales caractéristiques des différents groupes culturels reconnus au Néolithique final en Languedoc et sur les Grands Causses. Le découpage du Néolithique final varie selon les chercheurs et la géographie. Pour le Languedoc central et oriental, nous nous appuyons sur le phasage de L. Jallot et X. Guthertz (Jallot et Guthertz 2014). Nous abordons également les hypothèses de L. Carozza pour la moyenne vallée de l'Hérault (Carozza *et al.* 2005). Enfin pour les Grands-Causses, nous mentionnons les travaux de G. Costantini, E. Crubézy, J.-Y. Boutin et P. Galant.

1.3.1.1 Le Néolithique final du Languedoc central et oriental

- **Néolithique récent ou Néolithique final 1** : entre 3500 et 3200 cal BC. (Avenças, Saint-Pons).

Le faciès Avenças se caractérise par l'évolution des formes et des décors céramiques inspirés du Chasséen. L'habitat se disperse en petites unités. La pratique de la sépulture collective s'affirme. La technique de débitage par pression des grandes lames de silex perdure.

Quatre faciès sont contemporains de l'Avenças : Saint-Ponien, Vérazien, Treilles ancien et Néolithique récent de Provence.

« Il s'agit à la fois d'une étape culturelle qui engage une rupture avec le Chasséen qui conduira à la réorganisation progressive des réseaux d'échanges. » (Jallot 2011).

- **Néolithique final 2a** : entre 3200 et 2600 cal BC. (Ferrières, Épiferrières).

Le groupe de Ferrières

X. Guthertz identifie au sein du groupe de Ferrières six faciès principaux : Cèze Ardèche, Central, Causse, Basses Cévennes, Petits Causses Héraultais et Littoral.

Dans la céramique, on assiste à la disparition des formes segmentées dérivées du Chasséen. Les formes sont simples, hémisphériques avec un décor incisé constitué d'un assemblage de chevrons, de lignes parallèles superposées et parfois de lignes de points. Ce style se retrouve sur un large territoire hors de la zone méditerranéenne.

C'est au cours de cette phase que les carrières souterraines de silex en plaquettes de Collorgues et de Salinelles (Gard) commencent à être exploitées. Leurs productions sont exportées sur de moyennes distances (on en trouve sur les Grands-Causse notamment). Les ateliers perdurent jusqu'à la fin du Fontbouisse. Ils produisent des outils fins, de grande taille, au cortex poli, que l'on retrouve dans les habitats mais surtout dans les dolmens dans lesquelles ils deviennent très sophistiqués (poignards, lames, racloirs, faucilles). Il est toutefois difficile de rattacher ces pièces remarquables à tel ou tel groupe. Parallèlement, l'outillage lithiques en matériaux locaux devient dominant et se diversifie (armatures de flèches de diverses formes et sur divers supports).

L'habitat lié à ce groupe est difficile à identifier. Il semble dispersé et se résumer à quelques ensembles de maisons en pierre sèche et à quelques fosses isolées. Sur la bordure méridionale des Grands-Causse, l'habitat se caractérise par de petits hameaux (1 ou 2 unités domestiques) groupés autour de grotte citerne qui servent de réserve d'eau (La Rouvière, Maurous, la Baumelle).

Les dolmens et grottes sépulcrales sont attribués au groupe de Ferrières. Très nombreux, ils pourraient indiquer un accroissement démographique.

Les premières statues-menhirs se rattacheraient également à ce groupe, comme cela a été constaté lors de la découverte des sites de Courion et Montaion (Gutherz et Jallot 1987).

Cette culture voit une diversification des éléments de parure, perceptible dans les sépultures collectives dont la pratique se généralise.

Ces constatations sur le mobilier révèlent un dynamisme certain des réseaux d'échanges au niveau régional (Languedoc central et occidental) et extrarégional (Grands Causse, moyenne vallée de la Durance).

- **Néolithique final 2b** : entre 2900 et 2600 cal BC. (Ferrières tardif, styles des Vautes et de Roquemengarde)

On suppose que la construction d'enceintes sur des sites d'habitat perchés (Rocher du Causse) se développe quelques temps avant, vers 2800 BC. La présence de quelques objets en cuivre atteste d'une métallurgie précoce qui par ailleurs, est beaucoup plus développée en Languedoc occidental et sur les Grands Causse (cf. *infra*). Les dates que fourni le district minier de Cabrières-Péret placent l'apparition de cette métallurgie dès le Néolithique 2a (Bouquet *et al.* 2010).

Concernant la céramique, les décors incisés du Néolithique final 2a laissent place aux décors de pastillages au repoussé que l'on retrouve sur une zone élargie et au sein d'autres groupes culturels (style des Vautes).

- **Néolithique final 3 ou 3a** : entre 2600 cal BC. (ou un peu avant) et 2200 cal BC. (Fontbouisse).

Le groupe Fontbouisse

Le groupe de Fontbouisse est subdivisé en deux phases : la phase ancienne, entre 2700 et 2500 cal BC et la phase récente, entre 2500 et 2200 cal BC.

Cette période voit le développement des villages de pierre sèche alors que jusque-là l'habitat était plutôt dispersé. Les unités villageoises s'affirment, notamment sur les Petits Causses des garrigues (Boussargues, Cambous, Lébous, ...).

Sur la plaine lagunaire et dans les vallées se développent un autre type d'architecture villageoise. Il s'agit d'un réseau de fossés et d'enceintes probablement palissadés. Les habitations de bois ou de terre crue sont construites à l'intérieur (La Capoulière, Richemont, ...).

Un nouveau style céramique apparaît, constitué de décors cannelés, assemblés en motifs variés. Il semble présenter de fortes affinités avec les contextes provençaux, ce qui contribue à définir le faciès rhodanien.

Les productions de silex en plaquettes entrent en concurrence avec le cuivre, notamment pour les poignards. On assiste même à des phénomènes d'imitation (Vaquer *et al.* 2006).

La parure reste abondante et diversifiée (Barge 1982).

- **Néolithique final 3b ou 4** : au-delà de 2300 et peut-être jusqu'à 2100 cal BC. (Fontbouisse récent, Campaniforme-épi-campaniforme)

Cette phase est marquée par l'apparition du Campaniforme, représenté à différentes échelles dans la région. A la différence des Pyrénées, cette culture semblait prendre, en Languedoc oriental, une forme ponctuelle. Le Campaniforme était surtout visible dans les sépultures au travers d'un mobilier caractéristique (vases, poignards, brassards d'archers). Cependant, la découverte du village de Langlade (Gard) attesterait en réalité d'une continuité d'occupation entre le Fontbouisse et le Campaniforme (Hayden *et al.* 2011).

Cette phase terminale est encore mal caractérisée. On soupçonne un contexte de réorganisation du peuplement et de l'économie avant le début du Bronze ancien.

La moyenne vallée de l'Hérault (faciès broum-Roquemengarde, Puech Haut)

Une autre région semble se démarquer à la périphérie du complexe Ferrières-Fontbouisse à l'est, et du Vérazien à l'ouest. Souvent perçue comme une zone de transition, cette région est pour certains, un véritable centre (Carozza et Georjon 2006). Ce faciès est défini au travers des sites de Roquemengarde et de la grotte du Broum. Son développement pourrait s'expliquer par la proximité du district minier de Cabrières-Péret, où semble émerger la métallurgie du cuivre et le voisinage des Grands-Causse où cette métallurgie est également précoce.

A partir de ces données, L. Carozza propose une chronologie numérique alternative (fig. 35), basée sur les différentes phases de l'habitat de Puech Haut (Paulhan) dans la moyenne vallée de l'Hérault (Carozza *et al.* dir. 2005, Carozza et Georjon 2006).

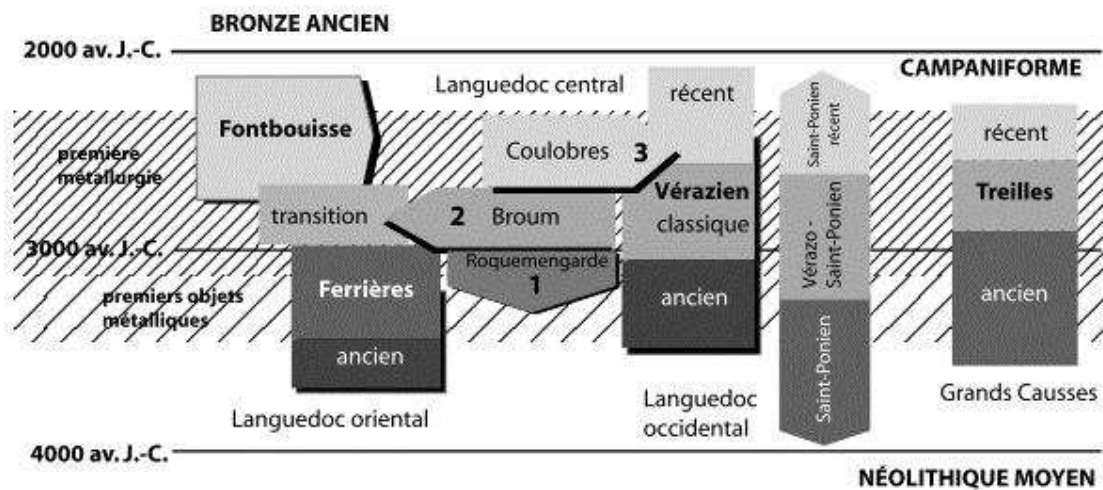


Figure 35 : Périodisation du Néolithique final en Languedoc et sur les Grands Causses (d'après Carozza et Georjon 2006).

L. Carozza situe l'émergence d'un véritable groupe de la vallée de l'Hérault vers 2900 av. J.-C. Ce faciès est caractérisé par une céramique à décor de pastilles au repoussé (à rapprocher du style des Vautes). Le décor d'un simple cordon est également abondant et il est associé à des préhensions variées, notamment des doubles languettes superposées. Ce faciès à l'identité forte, va à son tour, influencer les groupes périphériques (Ferrières/Fontbouisse). Vers 2600 av. J.-C., le groupe de Broum-Roquemengarde s'étend vers le Minervois. Cette mutation et ce transfert témoignent d'« une dynamique évolutive propre, indépendante du Fontbouisse » (Carozza et Georjon 2006, p. 220). Pour résumer, le Néolithique final de la moyenne vallée de l'Hérault peut se découper en trois temps forts :

- **Une étape d'acquisition et de consolidation entre 3400-2900 av. J.-C. (Phase I de Puech Haut)** qui voit les débuts de la métallurgie du cuivre, l'érection d'une première palissade et

de premières unités d'habitation à Puech Haut, une production céréalière sur place et des échanges de matière lithique avec la Provence.

- **Une étape d'expansion, entre 2900 et 2600 av. J.-C. (Phase II de Puech Haut)** qui se traduit par une densification de l'occupation des sols avec l'émergence des habitats fossoyés ceinturés. Certains sites voisins contemporains de Puech Haut, présentent des formes très diverses, ce qui témoigne d'une complémentarité ou d'une hiérarchisation des sites entre eux. Cette phase correspond à la construction du grand fossé et de la levée de terre à Puech Haut. Il s'agit d'une société à vocation agricole qui s'organise donc autour de la production céréalière. On remarque une augmentation du nombre de silos, une densification des espaces agricoles parallèlement à une diminution de la consommation de protéines animales. Ces caractéristiques s'expliquent, selon L. Carozza par des conditions favorables du milieu, qui permettent probablement un accroissement des peuplements. Dans ce contexte, certaines activités demandent un effort collectif : creusement des fossés, métallurgie, construction des dolmens, etc.

- **Une phase de densification et de compétition, entre 2600 et 2400 av. J.-C. (Phase III de Puech Haut)** qui voit la construction d'une fortification sur le site de Puech Haut pourvue de parements et de bastions. Outre de nombreuses mutations stylistiques au sein de la céramique, la principale caractéristique de cette phase réside dans l'augmentation des sites à enceintes sur tout le Languedoc. Cette densification traduit peut-être une compétition pour le contrôle du territoire. Puech Haut, par son implantation stratégique sur une colline, semble contrôler à la fois la vallée de l'Hérault et ses nombreux autres sites fossoyés, mais également les gîtes cuprifères du district minier de Cabrières-Péret.

- Enfin, **une dernière étape, située entre 2400 et 2300 av. J.-C. (Phase IV de Puech Haut)** traduit une période d'instabilité, de crise et de déclin, peut-être à mettre en relation avec l'arrivée du groupe Campaniforme.

1.3.1.2 Le Néolithique final des Grands-Causse

Le groupe des Treilles

Sur les Grands Causse, a été identifié un groupe original d'abord appelé Rodézien, puis Treilles, à partir de plusieurs ensembles stratifiés homogènes en grotte : les Cascades, Sargel, les Treilles, les Truels II (Balsan et Costantini 1972, Crubézy *et al.* 2004). L. Balsan et G. Costantini identifient ce faciès culturel sur un large territoire, compris entre la moitié nord du Larzac et le Causse Comtal, englobant les avants-causse de Saint-Afrique, le Causse Rouge et le Causse de Séverac. Le Larzac méridional semble être une zone de contact entre ce groupe des Treilles et les groupes méridionaux Ferrières et Fontbouisse.

- La proximité des gîtes cuprifères a sans doute favorisé une émergence assez ancienne du cuivre sur les Grands-Causse. Si on perçoit cette émergence à travers des objets en cuivre, la présence de maillets à gorges suppose une exploitation minière sur place. Cette hypothèse est renforcée par la présence des mines de Cabrières dont on situe l'exploitation entre 3260 et 2360 av. J.-C.

- La pratique de la trépanation crânienne semble être propre à ce groupe. On recense plus de 200 cas de chirurgie crânienne sur les Grands Causse (André et Boutin 1995, Higon 2004).

- La forte densité des dolmens et des grottes sépulcrales traduit un peuplement important de ces plateaux de hauteur à la fin du Néolithique.

Ce groupe culturel est intégré à ce travail car son influence est perceptible dans le mobilier de certains dolmens du Larzac méridional ou du bassin du Salagou, deux terrains d'étude que nous avons privilégiés (cf. *infra*).

La périodisation du groupe des Treilles a été réalisée par G. Costantini dans une synthèse récente sur les Grands-Causse au Chalcolithique ; nous reprenons ci-après les principaux traits qui caractérisent chaque phase (Crubézy *et al.* 2004).

Cependant nous devons signaler que l'existence même d'un groupe culturel unique sur les Grands-Causse a par ailleurs été remise en cause par d'autres chercheurs (Boutin et Galant 2011). Pour eux, les différents critères retenus pour caractériser le groupe des Grands-Causse (céramique, lithique, parure) sont en réalité présents à une plus grande échelle. Il constate la présence du groupe de Fontbouisse au nord et celle du groupe de Ferrières au sud. A travers une réétude systématique des mobiliers, ils identifient certaines associations qui pencheraient en faveur d'une évolution culturelle progressive et complexe. Celle-ci serait conditionnée par la spécificité géographique des Grands Causse et par ses contacts et donc les influences réciproques avec les régions voisines.

Périodisation d'après G. Costantini :

- Phase ancienne : 3500-3000 av. J.-C.

Cette phase est déterminée par une céramique qui conserve encore des caractères chasséens (carènes, décors de triangles hachurés). Son autre particularité réside dans l'abondance de grands vases silos décorés d'un ou plusieurs cordons lisses. Le décor de pastilles au repoussé semble apparaître à la fin de cette première période. On rencontre les premiers objets en cuivre (poignards, petite hache plate, perles). L'industrie lithique est marquée par la présence d'armatures de flèches trapézoïdales (à tranchant transversal) et foliacée et de lames retouchées utilisées comme faucilles (lustre végétal). Cette phase se caractérise par l'abondance et la diversité de l'industrie en matière dure animale, sur os,

corne ou bois de cerf (gaine de hache). On trouve de nombreux poinçons, une parure variée (défense de suidés percées, dents d'animaux perforées, os longs de petits animaux ou oiseaux perforés, etc.), dont les pendeloques segmentées en os dites typiques.

Les premiers dolmens commenceraient à être construits et utilisés lors de cette phase même si les indices sont ténus. La présence de deux pendeloques en os segmenté dans le dolmen de Pailhères (Saint-Affrique) identiques à un exemplaire retrouvé dans un contexte stratifié de la grotte du Sargel témoignerait d'une première phase de construction mégalithique. Mais rares sont les éléments qui permettent d'attribuer les sites à cette phase ancienne. La couche IV de la grotte des Treilles est datée en ¹⁴C entre 3650-2900 cal BC et possède un mobilier typique de cette première phase. Celle-ci voit aussi émerger la pratique « de dépôt de cadavres à même le sol, dans de vastes cavités » (Costantini 2004, p. 28) mais les auteurs ne parlent pas encore de sépultures collectives.

- Phase moyenne : 3000-2500 av. J.-C.

La deuxième phase du groupe des Treilles est marquée par l'apparition de la perle à ailettes. En effet, la parure se développe sous des formes et des matières diverses : perles discoïdales en stéatite, en test de cardium, en jayet, pendeloque en griffe en os, pendeloque à pointe, dentales etc. Au niveau de la céramique, les décors de pastille au repoussé augmentent tandis que les vases silos à cordons multiples se raréfient. De nouvelles formes de vases sont présentes (profil en S). L'industrie lithique est réalisée sur silex local (armatures de flèche foliacée et à pédoncule) ou importé, pour les objets de « prestige » (poignard, lame). L'industrie en matière dure animale est toujours très abondante.

La plupart des types de parures précités est présent en abondance dans les dolmens même si aucun ne livre de stratigraphie homogène. Parallèlement, dans les grottes, on observe les mêmes pratiques funéraires collectives que dans les dolmens. Cette sous-période est également perceptible dans les tumulus à incinération.

La phase moyenne est caractérisée par une expansion du groupe des Treilles vers les territoires voisins proches (Quercy) ou lointains (Provence, Jura, Suisse), notamment le Languedoc.

- Phase finale : 2500-2200 av. J.-C.

La dernière phase, qu'on ne retrouve pas partout, est caractérisée par une industrie lithique où dominant les armatures de flèches sapiniformes ou crénelées. Cette industrie semble produite localement sur des supports de chailles grises aveyronnaises tandis que les grandes pièces de type poignards ou lames sont en matériaux importés. Au niveau de la céramique, certaines formes perdurent, le décor de cordons ou pastillages est organisé en guirlande

autour des préhensions tandis que le décor de triangles hachurés disparaît. L'industrie en matière dure animale est beaucoup moins abondante. La parure, en calcite ou en jayet locaux, parfois en stéatite ou en roche verte importée, est toujours présente en grandes quantités et revêt certaines formes caractéristiques. On rencontre « des pendeloques triangulaires à double perforation, des perles cylindriques à renflement médian, des pendeloques en griffe, des perles asymétriques en calcite ambrée. » (Costantini 2004, p. 30). Le cuivre est abondant sous la forme de poignard (Tumulus X du Freyssinel) ou de perles (grotte de Monna).

L'utilisation des grottes et des dolmens se maintient, de même que les tumulus à incinération.

Alors que les influences fontbuxiennes se font sentir sur les Grands-Causse, le Campaniforme en reste absent.

Le Néolithique récent des contreforts du Larzac et la question du Gourgasiens

Sur les contreforts du Larzac méridional, les abris sous roche sont occupés tout au long du Néolithique et fournissent des stratigraphies plus ou moins homogènes : grotte de Labeil (Lauroux), abri des Roquetchs (Saint-Etienne-de-Gourgas), Grotte IV de Saint-Pierre-la-Fage. Les assemblages mobiliers datés du Néolithique récent/final traduisent une influence du groupe des Treilles. La céramique sphéroïdale à décor de triangles hachurés est attestée dans la grotte de Labeil (Bousquet *et al.* 1966). La plupart de la céramique de l'abri des Roquetch se rattacherait également au faciès caussenard (Arnal 1972). L'industrie en matière dure animale, notamment les poinçons et les gaines de haches, est également abondante et variée sur les trois gisements précités.

Par ailleurs, ces sites revêtent leurs propres caractéristiques. Les pointes de flèches sapiniformes en sont absentes ce qui peut-être, confèrent à ces gisements une certaine ancienneté ou une absence d'influence lors de la phase terminale du groupe des Treilles. C'est ainsi qu'un nouveau faciès, le Gourgasiens est défini sur un secteur géographique très (trop ?) restreint (Arnal 1971, 1972). Les fossiles directeurs de ce groupe sont :

- La pointe déjetée, que l'on retrouve tantôt associé au groupe Saint Ponien (Rodriguez 1968, Ambert 1979, Ambert 2003), tantôt au Gourgasiens. **Cette armature asymétrique est attestée dans les dolmens de cette région.**

- Les hématites polies facettées, objets rares, dont la provenance semble locale, présentes à l'abri des Roquetch et à La Baume du Duc (Saint-Etienne-de-Gourgas), à la Grotte IV de Saint-Pierre-la-Fage et à celle de Labeil.

- Ces deux types d'objets lithiques sont associés, à l'Abri des Roquetch, à une céramique à bord ourlé aplani (lèvre de section carrée). La forme est sphéroïdale avec une carène plus ou moins vive qui délimite un col tronconique. Certaines sont en troncs de cônes inversés et terminées par un fond plat (Arnal 1972).

Plusieurs datations ¹⁴C ont été obtenues pour ce faciès (Arnal 1966). Les éléments caractéristiques de ce dernier se retrouvent, selon G.-B. Arnal sur une vingtaine de sites englobant les hauts cantons, la vallée de l'Orb et le sud de l'Aude (Arnal 1972). Mais ce sont en réalité exclusivement les pointes dites « déjetées » qui sont recensées, celles-là même qui posent problème car elles sont, pour d'autres chercheurs, caractéristiques d'un faciès contemporain, le Saint-Ponien (Ambert 1979). Dans ce cadre, et au vu de la rareté des deux autres fossiles directeurs, on peut raisonnablement se demander si la création du groupe Gourgasiens se justifie. Il s'agit, selon nous, de caractéristiques micro-localisées. R. Guiraud (1962) puis plus récemment P. Ambert semblent avoir trouvé un compromis en utilisant le terme de **Néolithique récent de Saint-Pons-Lodève** (Ambert 2003).

1.3.2 Le Néolithique final du Languedoc occidental et du Roussillon

1.3.2.1 Le groupe de Saint-Pons-Lodève

Ce groupe se développe sur la partie est de la Montagne noire et dans les vallées du Jaur et de l'Orb. Plusieurs stratigraphies (Font-Juvenal, Tournié, Camprafaud) montrent l'antériorité du Saint-Ponien par rapport au Vérazien (Ambert 2003a). Les niveaux, où la flèche asymétrique est attestée, sont datés de la fin du IV^e et de la première partie du III^e millénaire. Ce faciès, comme celui du Gourgasiens se traduit par une abondance en industrie matière dure animale, qui représente environ 60 % (voir plus) du corpus total du mobilier retrouvé dans les grottes de basse montagne (Guiraud 1962). Dans cette industrie, on trouve en majorité des poinçons sur de multiples supports, de toutes tailles et de tout usage, des pics ou pioches en bois de cerf de diverses formes. De nombreuses gaines en bois de cerf sont également produites. Ce type d'industrie existe aussi, dans certaines régions des Grands-Causse, ce qui s'explique peut-être par la nature du milieu probablement en partie forestier. Tous ces objets semblent utilitaires (Ambert 2003a), par ailleurs d'autres ont été identifiés comme étant les objets figurants sur les statues-menhirs du groupe rouergat : objets fusiformes à gorges en bois de cerf, bracelets en os, pendeloque poignard (Ambert 1998). L'abondance, la variété et la spécificité de la parure ont également été démontrées par H. Barge dans sa thèse (Ambert et Barge 1982, Barge 1979).

Le faciès Saint Ponien se perçoit de manière sporadique dans les dolmens notamment à travers la présence de la pointe asymétrique (G.A.L. 1979, Ambert 2003a). Il s'agit toujours de dolmens de petites dimensions (souvent appelés « cistes »), parfois groupés en nécropole, et qui comportent une structure d'accès courte de type vestibule (Laroque, Ricome, la Clape, Bois-Bas). Ces pointes de flèches semblent en revanche absentes dans les dolmens à couloir languedociens ou dans les grands monuments de l'Aude. Selon P. Ambert ces constatations « plaident pour l'antériorité chronologique de certains dolmens simples sur les dolmens plus vastes, aux structures d'accès plus complexes. » (Ambert 2003a, p. 370).

1.3.2.2 Le groupe de Véraza

Il s'agit d'un des groupes culturels les plus importants de la fin du Néolithique puisque ce faciès se retrouve sur un large territoire, qui va du Barcelonais au bassin toulousain, en passant par les plaines littorales de l'Orb et de l'Hérault, et sur une très longue fourchette chronologique comprise entre 3300 (voir un peu avant) et 2300 av. J.-C., voir un peu après (Gasco 1990, Ambert 2003b, Montécinos 2005).

Comme nous l'avons dit plus haut, le faciès Vérazien semble se développer en Languedoc occidental, dans le bassin de l'Aude et dans le Minervois, juste après le Saint Ponien. Même si pour certains auteurs, il lui serait subcontemporain dans certains cas (Vaquer 1980, Guthertz et Jallot 1995). Il est défini à travers le mobilier céramique dont les caractéristiques permettent de le subdiviser en trois phases (Guilaine dir. 1977, Vaquer 1990, Montécinos 2005).

Une phase ancienne est caractérisée par de grandes marmites aux formes simples, sphéroïdales, parfois décorées d'un cordon horizontal disposé près du bord et associé à des languettes simples. Globalement, les parures sont rares dans ce groupe (Barge et Ambert 1982) ce qui le différencie nettement du Saint-Ponien.

Le Vérazien classique est caractérisé par une production singulière de marmites et de jarres à mamelons superposés ou à cordons multiples en relief dont on va également trouver de nombreux exemplaires en Catalogne du sud (Martín Còlliga 2011). Cette phase est contemporaine du groupe du Ferrières (NF2).

La phase récente se développe entre 2500 et 2000 av. J.-C. et est marquée par une diversification des formes (formes carénées) et une abondance des décors (Montécinos 2004, 2005). Cette phase est contemporaine du Fontbouisse (Coste et Guthertz 1974) et on trouve dans les gisements véraziens, des vases de style campaniforme International et Pyrénéen côtoyant la céramique autochtone (Ambert 2003b), ce qui explique peut-être cette profusion des décors, notamment les cannelés (Coste et Guthertz 1974). C'est lors de cette phase qu'apparaissent les petits objets en cuivre.

Le Vérazien dans les dolmens du Roussillon semble très rare, mais la céramique étant quasi absente dans ce type de contexte, il serait difficile d'y reconnaître ce faciès. Toutefois les grands monuments du Minervois sont associés à ce groupe (Les Fades, Saint-Eugène). Dans les Pyrénées-Orientales, il semble que la fin du Néolithique soit encore très mal caractérisée en terme de faciès culturel (Galant *et al.* 2012).

1.3.3. Le Campaniforme dans les dolmens de Languedoc et du Roussillon

On note de grandes disparités entre le Languedoc et le Roussillon pour ce qui est de la présence du faciès campaniforme dans les sépultures collectives mégalithiques.

Globalement il est très rare de rencontrer du Campaniforme dans les dolmens du Languedoc oriental. Si on trouve quelques vases indiscutablement campaniformes (dolmen n°5 de la Font du Griffon à Montpeyrroux, dolmen de Saint-Guiraud, Hérault), la présence d'autres types d'objets trouvés seuls (poignards en cuivre, boutons perforés en V, perle en or) est plus difficile à attribuer à ce seul faciès, contemporain du Fontbouisse en Languedoc oriental, qui plus est lorsque le contexte stratigraphique fait défaut, ce qui est le cas dans la quasi-totalité des dolmens.

La présence « d'un assemblage idéal » campaniforme (gobelet, deux poignards, un brassard d'archer, une pointe de palmella) à la grotte sépulcrale IV du Rhinocéros (Péret, Hérault) reste tout à fait exceptionnelle (Sohn 2006).

En revanche, les grands-monuments de l'Aude sont riches en céramique campaniforme de style international : Les Fades, Boun Marcou, Saint Eugène, etc. (Guilaine 1967). Le dolmen des Perrières (Villedubert) est un cas à part, puisque les campaniformes ont, semble-t-il, détruit l'architecture mégalithique et l'ont complètement transformée. Il ne s'agit pas d'une réutilisation d'un espace sépulcral créé par d'autres, mais d'une totale réappropriation du lieu à des fins funéraires (Duday 2005).

Dans les Pyrénées-Orientales, au moins six dolmens livrent des éléments de céramiques campaniformes (Claustres et Mazière 1998). Nous avons fait également remarquer plus haut que les dolmens de la Catalogne du sud avait été attribués en premier lieu aux campaniformes, à cause de l'abondance de mobilier typique présent dans ces tombes.

1.3.4. L'âge du Bronze et la question des réutilisations protohistoriques

La présence de mobilier protohistorique dans les dolmens du Languedoc oriental et occidental a bien été recensée, notamment dans les thèses de J. Guilaine pour la partie occidentale (Guilaine 1972) et de J.-L. Roudil pour la partie orientale (Roudil 1972).

En Languedoc oriental, ces réutilisations se traduisent au Bronze ancien, par la présence systématique des alènes losangiques en bronze, qui semblent remplacer les poinçons en os.

Au Bronze moyen, la présence de céramique de style Saint-Vérédème traduit des réutilisations plus sporadiques.

C'est entre le Bronze final et le Premier âge du Fer que les nécropoles tumulaires se développent (Valon 1984, Dedet 1982). Sur les Petits-Causse, elles semblent s'organiser parfois autour d'une ancienne sépulture mégalithique réutilisée (nécropoles de Cantagrils, de Montcalmès, etc.). Les objets (parures, rasoirs, poignards en bronze, vases à incinération) issus de ces tombes incarnent le prestige de la personne inhumée ou incinérée. Les codes sociaux ne sont définitivement plus les mêmes et les dolmens servent de sépulture individuelle.

On a donc l'impression d'un *continuum* de l'utilisation, sans doute opportuniste des dolmens (et des grottes) en Languedoc oriental.

Le Languedoc occidental semble s'inscrire dans une dynamique légèrement différente puisque, comme nous l'avons vu plus haut, des tombes mégalithiques semblent être construites à ces époques tardives (Claustres 1998, Tarrús 1999). La présence de céramiques du Bronze moyen est attestée dans de nombreux dolmens du Roussillon, notamment les vases polypodes (Bocquenot 1995). On dénombre également des réutilisations au Bronze final qui se traduisent par la présence de céramiques de type Mailhac.

Ici encore, l'étude du seul mobilier ne permet pas de préciser avec certitude la nature réelle de ces réutilisations/constructions.

1.4. Questions

Au regard de cet état des connaissances tant sur le plan historique que sur le plan chronoculturel, il s'agit maintenant d'exposer les questions que pose le phénomène mégalithique et en particulier celui des dolmens à couloir languedocien et des dolmens est-pyrénéens. Nous nous sommes attachés à démontrer que ces connaissances restent malgré tout partielles et que, finalement, le sujet n'a pas bénéficié d'avancées récentes qui auraient permis l'intégration du mégalithisme du Midi de la France dans les problématiques actuelles de ce type de gisements à l'échelle européenne.

Les questions qui régissent notre travail, ont été sélectionnées dans l'optique d'une connaissance précise et globale d'un monument mégalithique, du point de vue de son architecture et du fonctionnement de celle-ci dans l'espace et le temps.

En l'état actuel de nos connaissances, un monument mégalithique se compose de trois parties principales : les espaces internes, l'architecture externe et la périphérie.

Outre les questions concernant la construction des espaces internes et leur agencement, **il s'agit de s'interroger sur les espaces externes. Nous faisons ici la distinction entre l'étude des vides (chambre, antichambre, systèmes d'accès) et celle des pleins (architectures tumulaires, sol d'implantation, substrat).** L'angle d'approche de cette thèse réside dans la reconnaissance des systèmes périphériques aux chambres funéraires. Mais nous souhaitons considérer l'ensemble du monument dans le cadre d'une réflexion plus globale. En effet, il ne s'agit plus aujourd'hui de documenter une seule partie d'une architecture, aussi nous ne laissons pas de côté les espaces internes.

Concernant les tumulus, ces architectures n'ayant jamais été fouillées, il convient en premier lieu de les documenter selon une méthodologie adaptée que nous détaillerons plus loin. Outre l'aspect documentaire de cette démarche, ces tumulus permettent de comprendre d'une part, l'implantation du monument sur le sol géologique, d'autre part son agencement avec les espaces internes. Les questions posées par ces architectures sont multiples. Elles regroupent divers aspects : géologie, géomorphologie, technique, aspect des matériaux sélectionnés et utilisés, typologie, chronologie, fonction.

Enfin le dernier angle abordé dans ce travail est l'implantation d'un dolmen dans son territoire. Il s'agit de documenter l'environnement proche et lointain d'un monument afin de caractériser les stratégies d'implantation et d'obtention de la matière première nécessaire à la construction. L'objectif est aussi de cerner la limite du territoire d'une tombe. L'identification des autres sites contemporains ou subcontemporains à proximité du monument permet de replacer ce dernier dans son contexte archéologique et de réfléchir à l'organisation spatiale des sites de la fin du Néolithique.

Les problèmes posés par les dolmens peuvent se regrouper sous cinq grandes thématiques : implantation/répartition (Où ? Pourquoi là ?), modalité de construction (Comment ?), évolution de l'architecture (Quand ? Jusqu'où ?), fonction des architectures (Pourquoi ?), constructeurs/défunts/utilisateurs (Qui ?). Ces questions convergent vers un même but : comprendre ce qu'est un dolmen sur ce territoire particulier.

1.4.1. Les vides : chambre et structure d'accès

Les chambres et les structures d'accès ont finalement été peu étudiées de manière approfondie. On a donc l'impression d'une homogénéité des plans, surtout en ce qui concerne les dolmens languedociens. De même, les relevés architecturaux qui prennent en compte les élévations des couloirs restent peu nombreux. Il s'agit ici de reconnaître le mode de construction et d'implantation des différentes composantes architecturales ainsi que le fonctionnement de ces espaces au travers du remplissage. Ce dernier est aujourd'hui rarement conservé dans sa totalité, les informations que nous pouvons en tirer sont donc partielles, aussi nous nous attacherons à analyser surtout l'architecture.

Les questions que soulève l'architecture des chambres sont les suivantes :

- Les chambres des dolmens sont-elles bien conservées ? Les dalles sont-elles en place ou ont-elles bougé ?
- Comment ces dalles sont-elles implantées ? Dans des tranchées de fondation ? Dans des diaclases du substrat ? A même le sol ? Se sert-on d'éléments naturels présents au sol pour caler ces dalles ?
- Quels sont les dispositifs de fermeture/ouverture des chambres ? Comment sont-elles couvertes verticalement ? La (ou les) dalles de couvertures, lorsqu'elles sont conservées, repose(nt)-elle(s) directement sur les supports latéraux ? Peut-on identifier les dispositifs de colmatage entre les supports de la chambre ?
- Le sol de la chambre est-il aménagé ? Peut-on identifier des subdivisions au sein de l'espace sépulcral.
- La nature elle-même des dalles de la chambre peut être interrogée en terme géologique. La question de l'origine (proche ou lointaine) des matériaux est toujours évoquée mais on peut la pousser plus loin en proposant de connaître la position et la morphologie d'une dalle, avant son utilisation, dans une construction artificielle mégalithique, en observant notamment les traces d'érosion. Est-il possible de caractériser les méthodes d'approvisionnement en grandes dalles (ramassage ? carrière ?) ?

En ce qui concerne les couloirs, les questions sont du même ordre : quelles sont les techniques de mise en œuvre des parois latérales de ces structures d'accès ? Peut-on, à travers l'observation des élévations du couloir, identifier des évolutions dans l'architecture interne d'un dolmen ? Les pierres qui composent les parois de pierre sèche ont-elles été mises en forme, ou du moins sélectionnées ? Le sol du couloir est-il aménagé ? L'entrée du couloir possède-t-il un aménagement particulier (pilier d'entrée, seuil) ?

Dans les chambres et les couloirs : le remplissage peut-il permettre d'en percevoir le fonctionnement ? Est-il possible de dater ces phases de fonctionnement malgré un remplissage perturbé par les fouilles anciennes ou lors de remaniements qui ont pu avoir lieu dès l'époque néolithique et tout au long de l'histoire, lors de vidanges ou de réappropriations d'un monument par une autre communauté ?

C'est également à travers l'étude des pleins (tumulus) qu'on pourra en savoir davantage sur les espaces internes. En effet comment cale-t-on ces grandes dalles de la chambre, côté tumulus ? Car, même si elles sont stabilisées du fait de leur poids et des forces architectoniques respectées, il est sans doute nécessaire d'élaborer un dispositif de calage stable, au fur et à mesure de l'agencement des dalles entre elles. De même au niveau du sol, comment le prépare-t-on à recevoir ces dalles ?

1.4.2 Implantation et répartition (Où ? Pourquoi là ?)

Où construit-on les dolmens et pourquoi à cet endroit ?

L'implantation d'un monument peut être interrogée selon plusieurs focales de la plus éloignée à la plus rapprochée :

- L'implantation générale d'un dolmen dans son environnement (contexte géologique, contexte archéologique, topographie, etc.)
- Son système d'implantation précis (nature et morphologie du sol d'implantation, travaux d'aménagement, orientation, nature des matériaux et leur zone de provenance, etc.)

Seul le croisement de ces deux types de focales nous semble susceptible d'apporter une information fiable et la plus complète possible. En général, il ne suffit pas de regarder une carte de répartition des dolmens ou une carte géologique pour comprendre ce qui a motivé l'installation d'un monument en un lieu précis. Un retour sur le terrain semble donc indispensable pour répondre à ce type de question.

- La grande majorité des dolmens du Midi de la France est implantée sur un sol calcaire. Peut-on aller plus loin que l'affirmation de J. Arnal dans sa thèse "la loi du calcaire" (Arnal 1963) ? Pourrait-on identifier des différences dans la morphologie des matières premières et

dans leur utilisation ? Les constructeurs avaient-ils des préférences ou procédaient-ils par opportunisme ? Comment interpréter ces comportements, ces gestes, en termes d'organisation des sociétés ? Par ailleurs, la nature même de certains substrats est-elle toujours compatible avec la construction mégalithique ? Les choix des matériaux sont-ils régis pas la facilité d'extraction et de mise en œuvre de tel ou tel type de substrat géologique ?

- Quelles étaient les stratégies d'obtention des matériaux de construction ? Fallait-il ouvrir des carrières importantes ? Où étaient-elles situées ? A proximité du lieu d'implantation ou parfois éloignées ? Ces stratégies d'approvisionnement sont-elles différentes selon les composantes architecturales : grandes dalles de la chambre, blocs du tumulus, parement du couloir ?

- Au-delà de ces questions d'implantation, peut-on observer des traces d'extraction sur les blocs de la construction ? De même, quelles étaient les techniques d'extraction et quels étaient les outils des constructeurs des dolmens ?

L'emplacement d'un dolmen est probablement soumis à un certain nombre de contraintes ou d'opportunités intimement lié au milieu et à son contexte géologique, mais aussi à son contexte archéologique. La lecture des paysages, de la topographie, de la géologie, de l'environnement peut-elle apporter des éléments pour comprendre les stratégies d'implantation des tombes mégalithiques ? La répartition des sites proches des monuments (habitats, carrières, contexte funéraire) fournit un nouveau type d'information dans un cadre de recherche ciblé.

- D'autre part, au niveau même du monument, comment le sol d'implantation est-il aménagé avant la construction du tumulus et l'agencement des dalles ? S'agit-il d'un simple nettoyage de la surface ? Ou des travaux conséquents d'aménagement sont-ils nécessaires ? Les architectes tracent-ils des repères afin d'élaborer au sol le plan de la future architecture ?

Que peut nous apprendre la proximité d'autres dolmens dans l'environnement proche d'un monument ? Existente-t-il des nécropoles et comment sont-elles organisées ? De même, peut-on identifier la présence d'habitats à proximité d'un dolmen ? Qu'est-ce que cela implique en termes d'organisation spatiale des terroirs ? Y-a-t-il un territoire des morts et un territoire des vivants ? Les espaces sont-ils différenciés ? Comment définir la limite du territoire d'une tombe ? S'agit-il du monument strict ou aussi de sa périphérie ? Ou s'arrête l'espace sacré ?

1.4.3 Modalités de construction et morphologie des monuments (Comment ?)

On s'interroge également sur les méthodes de construction, notamment des tumulus. Comment construit-on un tumulus ? Avec quel matériau (terre, pierre) ? Comment ces matériaux sont-ils mis en œuvre ? Existe-il des mises en œuvre différentes selon le matériau utilisé, selon les faciès culturels, selon la chronologie ? Quelles sont les étapes d'élaboration d'un monument ? Peut-on identifier des techniques récurrentes de construction ?

La morphologie des tumulus est-elle toujours similaire ? Sont-ils toujours circulaires ? Comment sont-ils structurés en périphérie et à l'intérieur ? Quels soins ou degrés d'esthétisme de la part des constructeurs peut-on percevoir dans ces architectures ? Et encore une fois, comment interpréter ces comportements humains ?

Peut-on identifier suffisamment d'éléments pour proposer un premier classement des architectures tumulaires ?

1.4.4 Architecture évolutive (Quand ? Jusqu'où ?)

Au regard de l'architecture évolutive des monuments de la façade atlantique, ou ceux, plus proches, des Grands Causses, on peut se demander si certains monuments méridionaux n'ont pas été sensiblement modifiés en terme d'architecture, au fil de leur longue utilisation.

Sont-ils, au contraire, construits en une fois et utilisés sur seulement deux ou trois générations puis abandonnés voire condamnés ?

Répondre à la question de la chronologie de la construction et de la durée d'utilisation des dolmens n'est pas simple. Il faut savoir ce que l'on date (construction ou utilisation).

1.4.5 Fonctions des architectures (Pourquoi ?)

Peut-on déterminer une fonction précise à chaque composante de l'architecture (tumulus, chambre, couloir) ? Les différenciations visibles dans l'architecture des espaces internes et externes renseignent-elles des fonctionnements distincts ?

Quelles sont les fonctions des tumulus ? Stabiliser la chambre ? Monumentaliser la tombe ?

1.4.6 Constructeurs/défunts/utilisateurs (Qui ?)

Qui sont les constructeurs de dolmens et qui sont les utilisateurs ? Les dolmens sont-ils uniquement construits pour les morts ou aussi pour les vivants ?

Malgré les fouilles anciennes et les nombreux pillages qu'ont subis ces tombes, reste-il des informations sur le principal sujet qui motive la construction d'une tombe mégalithique : les défunts ?

Pour tenter de répondre à ces nombreuses questions, nous avons choisi de retourner sur le terrain et de réaliser des fouilles ciblées sur quelques-uns de ces monuments sélectionnés selon plusieurs critères. Nous argumentons ces choix et décrivons notre méthodologie ci-après.

Chapitre 2 : Méthodologie

2.1. Avant-propos

Notre réflexion sur les systèmes tumulaires a débuté par une recherche bibliographique afin de réunir la moindre information concernant ce type de structure, lorsque celle-ci est décrite, c'est-à-dire, assez rarement. C'est souvent l'état de conservation du tumulus qui est rapporté. Les auteurs mentionnent généralement sa hauteur conservée et son diamètre car les monuments qui nous concernent sont, pour les régions abordées ici, considérés comme « circulaires ». En réalité, ce ne semble pas toujours être le cas, comme l'ont montré les travaux récents de B. Pajot sur les monuments du Quercy (Pajot 1999). Pour le sud de la France, seulement une soixantaine de dolmens ont été référencés dans la bibliographie comme présentant des structururations au sein de leur tumulus. C'est peu par rapport au nombre total de dolmens recensés, qui est actuellement d'environ 3000 pour le Midi de la France (Soulier 1998).

Les rares études qui ont été réalisées sont le plus souvent des observations de surface. Cela ne permet pas d'englober la totalité des monuments dont les aménagements du tumulus ne sont pas forcément visibles, car souvent recouverts par des niveaux d'effondrement et des couches d'érosion, ou de nature organique. De plus, il manque quantité d'informations concernant la puissance d'un tumulus, son implantation, sa structuration interne, sa relation avec les espaces internes, son évolution, etc. Enfin, ces informations de surface sont souvent trompeuses ou ne reflètent que des demi-vérités. Aussi fallait-il, dans ce travail, dépasser le seul stade de l'observation superficielle des couches supérieures d'un tumulus et ouvrir la focale aussi bien horizontalement que verticalement. Pour cela, **l'organisation de nouvelles fouilles archéologiques nous semblait la réponse la plus appropriée aux problématiques.**

Aujourd'hui, fouiller un monument mégalithique dans son intégralité est très long. La fouille du dolmen des Perrières (Villedubert, Aude) a duré plus de 20 ans ; ses résultats sont toujours en cours de publication et instruisent régulièrement de nouveaux travaux universitaires (Demangeot 2008). Cet exemple montre bien la difficulté d'engager de nouvelles investigations sur ce type de monument, qui plus est lorsque le dépôt sépulcral est bien conservé et implique une fouille spécifique par un anthropologue. Il ne s'agit pas non plus, pour répondre aux questions évoquées dans le chapitre précédent (§ 1.4), de ne

fouiller qu'un seul monument. Il s'est révélé important d'en sonder plusieurs afin de les comparer entre eux et ainsi dégager des ressemblances et/ou disparités. Les fouilles de ce type de structures étant quasi inexistantes, renseigner les aménagements et structures d'un seul tumulus n'aurait pas été pertinent pour répondre aux différentes problématiques de ce travail.

L'élaboration de notre méthode et le choix de la manière d'investir ces dolmens s'appuient également sur l'expérience acquise au cours de plusieurs chantiers concernant ce même type de monument et découle donc de divers enseignements. Il ne s'agissait pas de reproduire la méthodologie des auteurs de ces chantiers, dont la finalité n'était pas uniquement une reconnaissance des systèmes périphériques. Il fallait donc construire notre propre protocole d'investigation adapté à nos problématiques tout en tenant compte de diverses contraintes.

2.2. Les difficultés

Les difficultés liées à l'organisation de fouilles archéologiques sont importantes et il semblait, à première vue, difficile de réaliser des travaux de terrains dans l'optique d'un doctorat. Par conséquent, il n'était pas concevable, dans le cadre d'une aussi courte recherche, de fouiller dans leur totalité plusieurs dolmens. Il a donc fallu adapter nos objectifs et employer une méthodologie appropriée.

Pour l'organisation de fouilles programmées, le soutien financier, administratif et scientifique du Service régional de l'archéologie s'est révélé indispensable. Ainsi, un dialogue s'est instauré, afin de déterminer la meilleure manière d'aborder ces monuments dans le cadre de nos problématiques, tout en maintenant un souci de conservation de ces derniers.

Enfin, les propriétaires des terrains sur lesquels sont implantés les monuments ne sont pas forcément toujours d'accord pour autoriser des fouilles. Lorsqu'ils le sont, ils peuvent également imposer des conditions supplémentaires au responsable de chantier : constat d'état avant et après travaux, horaires de travail, durée de l'opération, étendue des sondages, protection de la végétation, gestion des déblais, etc. Cela implique parfois une réduction des objectifs initiaux de la fouille.

Il était donc nécessaire de trouver une méthode également adaptée à ces données de temps et de financement, afin de réaliser une recherche impliquant des opérations de terrains.

Aux exigences administratives et humaines s'en ajoutent d'autres, d'ordre scientifique :

- Tout d'abord, le très grand nombre de dolmens dans le Midi de la France (environ 3000), implique une sélection basée sur des critères spécifiques. Il convenait de choisir des monuments qui puissent être comparés entre eux. Pour cela, il était nécessaire de sélectionner plusieurs dolmens faisant partie d'un même groupe typologique.

- La conservation des dolmens est inégale en raison de la nature du sous-sol sur lesquels ils sont implantés. Sur des substrats calcaires, les dalles qui constituent les chambres s'érodent

en raison des processus thermoclastiques. Il en est de même pour les tumulus, dont la surface est petit-à-petit recouverte par une couche de petits cailloux issus de la dégradation de blocs plus volumineux. Dans les régions schisteuses, si le substrat local permet l'extraction de fines dalles, ces dernières, très délitescentes, résistent mal à l'érosion. Les dalles granitiques subissent, elles, des processus d'arénisation, ce qui entraîne parfois la dissolution de certains blocs en contact avec le sol et les ruissellements. Ces phénomènes discriminent un certain nombre de dolmens et ne permettent parfois pas une vision juste et objective d'un monument.

- Les multiples utilisations, les modifications, les abandons et/ou destructions de ces sites à des époques diverses ne facilitent pas leur lecture et leur compréhension. Cependant, ces aspects ne sont pas négligeables car ils permettent d'appréhender l'histoire mouvementée de ces dolmens et sont donc tout de même riches d'enseignements.

2.3. Cadre géographique et choix des monuments

Le cadre global de la réflexion de ce travail se base sur les dolmens du bassin nord-méditerranéen français. Selon les régions, de grandes disparités existent quant au nombre de dolmens conservés¹⁹ (fig. 36). En effet, à l'est du Rhône, on rencontre peu de monuments de ce type. Environ 140 dolmens se répartissent en Provence, de façon dispersée, principalement sur les départements des Bouches-du-Rhône, du Var et des Alpes-Maritimes (Sauzade 1998, Roudil et Bérard 1981). Notons également les 17 dolmens de la Corse qui se concentrent au sud-ouest, dans le Sartenais et au nord-est, dans le Nebbiu. Ces derniers se dispersent le long de la côte ouest (D'Anna *et al.* 1998, Leandri en cours). En revanche, le sud du Massif Central et l'est des Pyrénées présentent les plus grandes concentrations de dolmens de France et probablement d'Europe Occidentale (Chevalier 1984, Soulier 1998). Ainsi, il semblait préférable de se focaliser sur ces zones de concentrations du mégalithisme afin d'obtenir une information moins contrastée (fig. 37). Par ailleurs, on a délaissé en grande partie le groupe des Grands-Causse, répartis sur un trop vaste territoire et qui ne bénéficie pas d'une base d'information suffisante sur les dolmens pour nous permettre de replacer nos études de terrain dans un contexte général. De même que le groupe ardécho-gardois qui a vu, ces dernières années, un regain d'intérêt scientifique. Il s'agit d'un terrain de recherches maintenant bien documenté par des travaux universitaires remarquables (Châteauneuf 2009, Stocchetti 2011) et par plusieurs fouilles récentes (Gély et Pape 2014).

2.3.1 Choix des fenêtres d'étude

Nous avons préféré privilégier les contextes méditerranéens, qui nous semblent moins investis par les recherches récentes bien que bénéficiant d'une base documentaire importante et faisant référence (§ 1.1). **Plus spécifiquement, cette étude concerne les dolmens « languedociens » et les dolmens « est-pyrénéens »** qui se répartissent sur les départements de l'Hérault et du nord-ouest du Gard pour les premiers et dans les Pyrénées-Orientales et l'Aude pour les seconds. **De ce fait, c'est dans le nord-est de l'Hérault et la partie orientale des Pyrénées que deux fenêtres d'étude spécifiques ont été créées.**

Ces deux zones nous semblent représentatives du point de vue de la répartition des monuments.

¹⁹ Notons que ces disparités peuvent également s'expliquer par l'inégalité des recherches d'une région à l'autre, ce qui introduit un certain biais dans l'estimation totale du nombre de dolmens.

D'après les derniers comptages du Service Régional de l'Archéologie, l'Hérault conserve encore 585 dolmens (fig. 38). C'est la plus grande concentration de la région ; il semblait donc pertinent d'y ouvrir une première fenêtre d'analyse. De plus, ces monuments forment un groupe homogène par leur typologie (dolmens à couloir) et leur chronologie. D'autre part, nous y avons déjà collecté un certain nombre de données durant notre recherche en master (Bec Drelon 2009, 2010). Une analyse plus détaillée de ce terrain en était donc la suite logique.

Il s'agit maintenant de choisir, parmi les dolmens recensés, ceux susceptibles d'être fouillés.

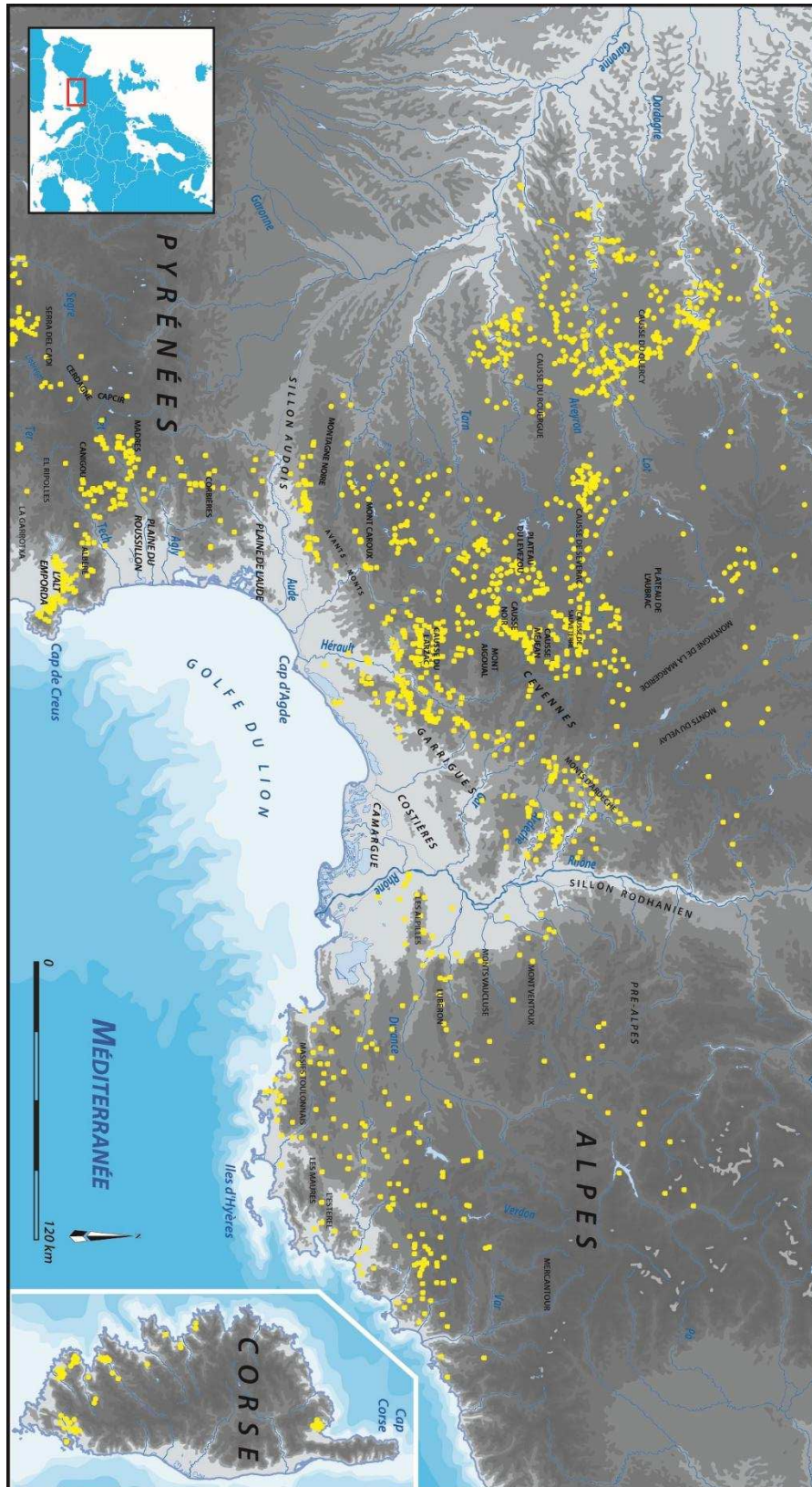


Figure 36 : Carte de répartition des sépultures collectives (dolmens, coffres, grottes, hypogées) du bassin nord-occidental de la Méditerranée (synthèse d'après Soulier 1998, Galant 2009 et Pericot-Garcia 1950).

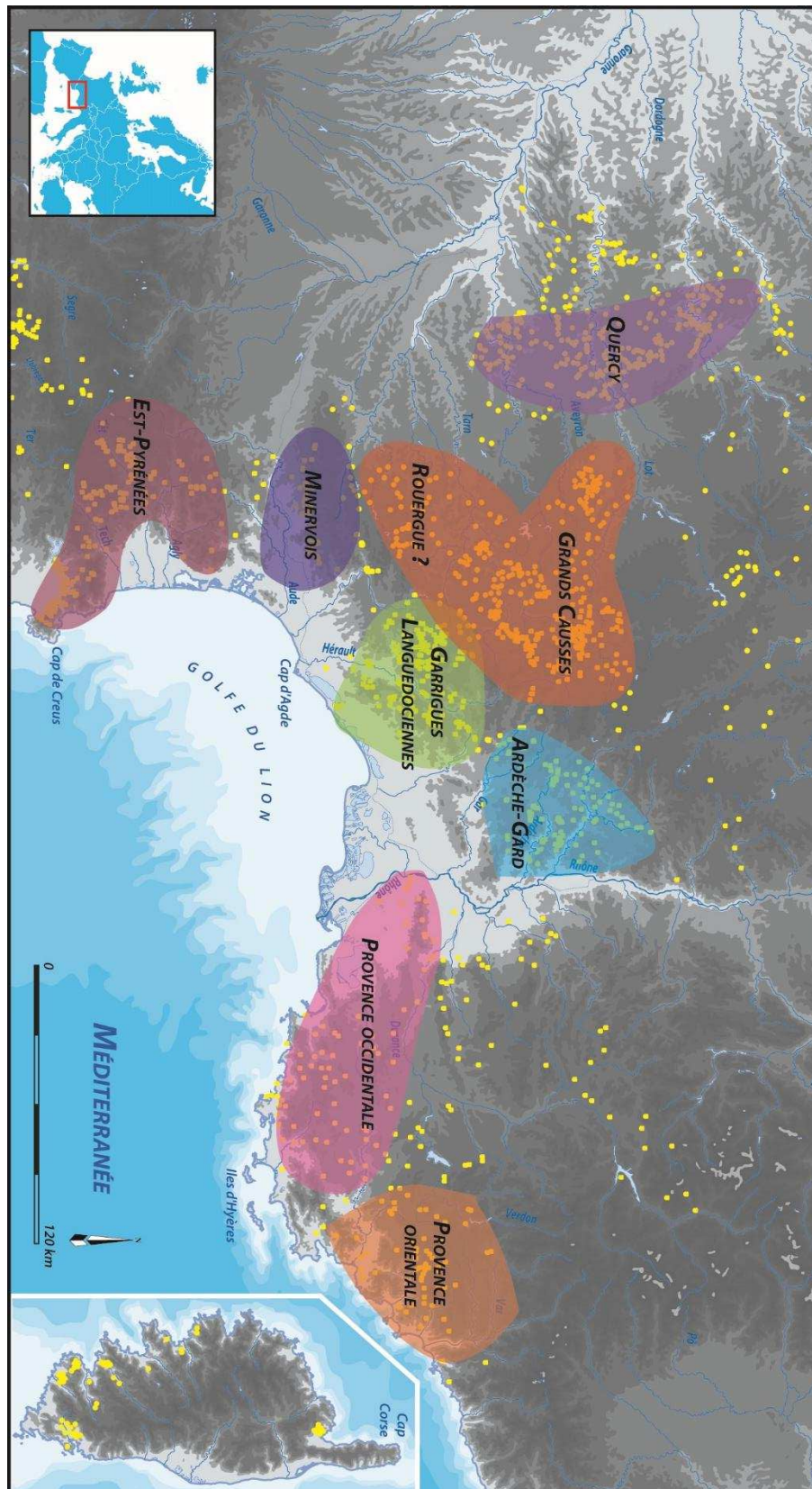


Figure 37 : Concentrations de dolmens dans le sud de la France formant des groupes chrono-typologiques distincts.

La plupart des dolmens du nord-est de l'Hérault est en calcaire (jurassique sur les Petits Causses, jurassique et dolomitique sur le Larzac). Les diverses caractéristiques de ces matériaux en font des produits de qualité pour la construction des dolmens. Leur érosion naturelle en bancs de différentes épaisseurs selon les régions, permet d'extraire aussi bien des dalles mégalithiques que du petit appareil. Les surfaces diaclasées sont autant de faces planes idéales pour l'aménagement des espaces internes de la tombe. Cependant, sur le long terme, le calcaire se dégrade en conséquence des processus thermoclastiques et mécaniques, si bien que la plupart des monuments est aujourd'hui ruinée. En revanche, ces contextes calcaires, non acides, permettent aux ossements de se conserver. Il est donc possible de recueillir de précieuses données anthropologiques. Les espaces internes, (chambres et couloirs) ont presque toujours été fouillés anciennement. D'autre part, les tumulus qui les ensèrent sont dans l'ensemble peu remaniés par ces anciens travaux.

Pour une seconde fenêtre d'étude, il convenait de s'éloigner des contextes calcaires afin de distinguer d'autres protocoles opératoires liés à d'éventuelles contraintes géologiques, tout en restant dans des zones de fortes concentrations de dolmens. Nous avons laissé de côté les dolmens des garrigues gardoises qui possèdent également des dolmens dits «languedociens» dans la partie est, car ce sont encore des constructions calcaires et beaucoup d'entre eux sont déjà restaurés (fig. 38). Le bassin de l'Aude, avec ces 81 dolmens recensés, est un terrain propice à de nouvelles investigations puisque les contreforts de la Montagne Noire offrent des contextes géologiques variés (schiste, gneiss, granite et calcaire). Par ailleurs, cette région bénéficie déjà d'une documentation intéressante sur les tumulus par l'intermédiaire des travaux de P. Ambert et J. Guilaine concernant le Minervois (§ 1.2.1.3 et 4). On fera le choix de commenter ces recherches dont la majeure partie reste encore inédite. Enfin, avec la Lozère, nous entrons dans le terrain des monuments dits «caussenards». Ce territoire possède (au niveau départemental) environ 292 dolmens et offre une géologie à dominante calcaire, granitique et schisteuse. Par ailleurs, on s'éloigne ici des contextes méditerranéens et de l'archétype du dolmen à couloir.

Il semblait plus pertinent de s'intéresser aux dolmens est-pyrénéens. Même si ils sont légèrement différents en termes d'architecture et d'orientation par rapport aux monuments languedociens, ils possèdent tout de même un accès frontal court.

Cette zone montre une concentration importante de dolmens et de coffres (138), implantés entre 200 et 1500 m d'altitude (fig. 38 et 39). Malgré de nombreuses fouilles, ils restent mal connus et leur chronologie incertaine. Outre les potentialités des divers matériaux qu'offre ce terrain, la proximité de la Catalogne permettra peut-être d'établir des rapprochements typo-chronologiques. Certes, on s'éloigne ici des contextes spécifiquement languedociens mais il est intéressant d'identifier des phénomènes de perduration, et/ou d'abandon et des

réponses différentes apportées à la construction d'un dolmen en fonction, d'une part de la géologie et d'autre part, de la culture des individus occupants cette zone.

En résumé, ces deux fenêtres d'étude recoupent des zones de contact entre les groupes typologiques de monuments établis par nos prédécesseurs. Ainsi, pour le Languedoc oriental, des comparaisons pourront être réalisées avec la Provence à l'est, avec le Minervois à l'ouest, et les Grands-Causse au nord. Il en est de même pour les Corbières et le Minervois dont l'architecture des dolmens semble présenter quelques similitudes, même si ces massifs sont séparés par le sillon audois.

Au Néolithique final, ces zones ne sont pas occupées par les mêmes groupes culturels. Peut-on observer des différences et/ou des similitudes jusque dans la construction funéraire ? Ces observations peuvent peut-être amener de nouvelles hypothèses de redéfinition de ces groupes culturels.

D'autre part, les zones sélectionnées sont implantées sur des substrats variés, ce qui permet d'analyser les caractéristiques de chaque matériau et les choix des constructeurs.

| | Nombres de dolmens dans la base Patriarche | Nombre de dolmens répétés dans la liste initiale | Nombre total de dolmens après correction | Nombre de dolmens non inventoriés dans la base Patriarche | Nombre total de dolmens connus liste initiale + nouvelles données | Nombre de dolmens restaurés |
|-----------------------------|--|--|--|---|---|-----------------------------|
| Aude | 34 | 6 | 28 | 53 | 81 | 3 |
| Gard | 124 | 5 | 119 | 214 | 333 | 74 |
| Hérault | 342 | 23 | 319 | 266 | 585 | 36 |
| Lozère | 180 | 2 | 178 | 114 | 292 | 8 |
| Pyrénées Orientales | 92 | 10 | 82 | 56 | 138 | 15 |
| Languedoc Roussillon | 772 | 46 | 726 | 703 | 1429 | 136 |

Figure 38 : Synthèse des comptages de dolmens connus en Languedoc-Roussillon (d'après Ph. Galant en 2009).

2.3.2 Choix des monuments au sein des fenêtres d'étude

Nos choix des monuments portent ensuite sur plusieurs critères spécifiques, à la fois géographiques/géologiques et architecturaux :

- La chambre et le couloir doivent déjà avoir été fouillés afin de pouvoir concentrer les nouvelles investigations sur les espaces périphériques. Un dolmen intact mérite une longue fouille qui n'était guère envisageable dans le cadre d'une courte recherche.

- L'architecture des espaces internes (chambre, antichambre, couloir, vestibule) doit être globalement bien conservée afin de pouvoir observer leur plan général et leur agencement avec les espaces externes (tumulus, périphérie).

- Les tumulus doivent également être bien conservés afin de déterminer leur profil et leur structure interne. Par ailleurs, ils ne doivent pas avoir été recouverts avec des matériaux récents (gravats modernes, clapiers, etc.). Le démontage de ces éléments prend trop de temps et ces travaux d'ensevelissement ne sont sans doute pas sans dégât pour le tumulus dont la structure a pu être modifiée.

- Les monuments sélectionnés doivent, dans la mesure du possible, être représentatifs de la diversité (connue) des architectures tumulaires afin de documenter de manière exhaustive cette variabilité de construction.

- Le monument ne doit pas avoir été restauré. Ces restaurations, réalisées anciennement, ne prennent pas en considération les tumulus qui ont parfois été bouleversés dans le but de consolider les espaces centraux (§ 1.2.1.3). Par ailleurs, ces restaurations sont quelquefois si bien réalisées qu'il est aujourd'hui difficile de distinguer ce qui est primitif de ce qui est le résultat de l'interprétation du restaurateur.

- Il convient également de choisir des monuments implantés sur différents substrats géologiques (calcaire, schiste, etc.) et sur des topographies variées (plateau, moyenne montagne, etc.). Ceci dans le but d'observer, d'une part les types de matériaux à disposition

des constructeurs et les avantages et inconvénients de ces derniers. D'autre part, cela nous donne l'occasion d'analyser l'adaptation de ces mêmes constructeurs à leur milieu.

À partir d'un corpus d'une centaine de monuments décrits dans la bibliographie comme intégrés dans des tumulus structurés, une sélection de plusieurs dolmens a été effectuée d'après leurs plans publiés. **L'intention était de renseigner les structures tumulaires dans leur diversité typologique.** Plusieurs vérifications ont ensuite été réalisées sur le terrain afin de contrôler leur localisation et leur état de conservation. Ce premier travail a permis d'écartier un certain nombre de monuments. En effet, certains se sont révélés introuvables et/ou détruits, recouverts de gravats ou restaurés. A cette occasion, une couverture photographique des structures observables en surface, a été réalisée afin de comparer ces nouvelles données aux informations décrites dans la bibliographie.

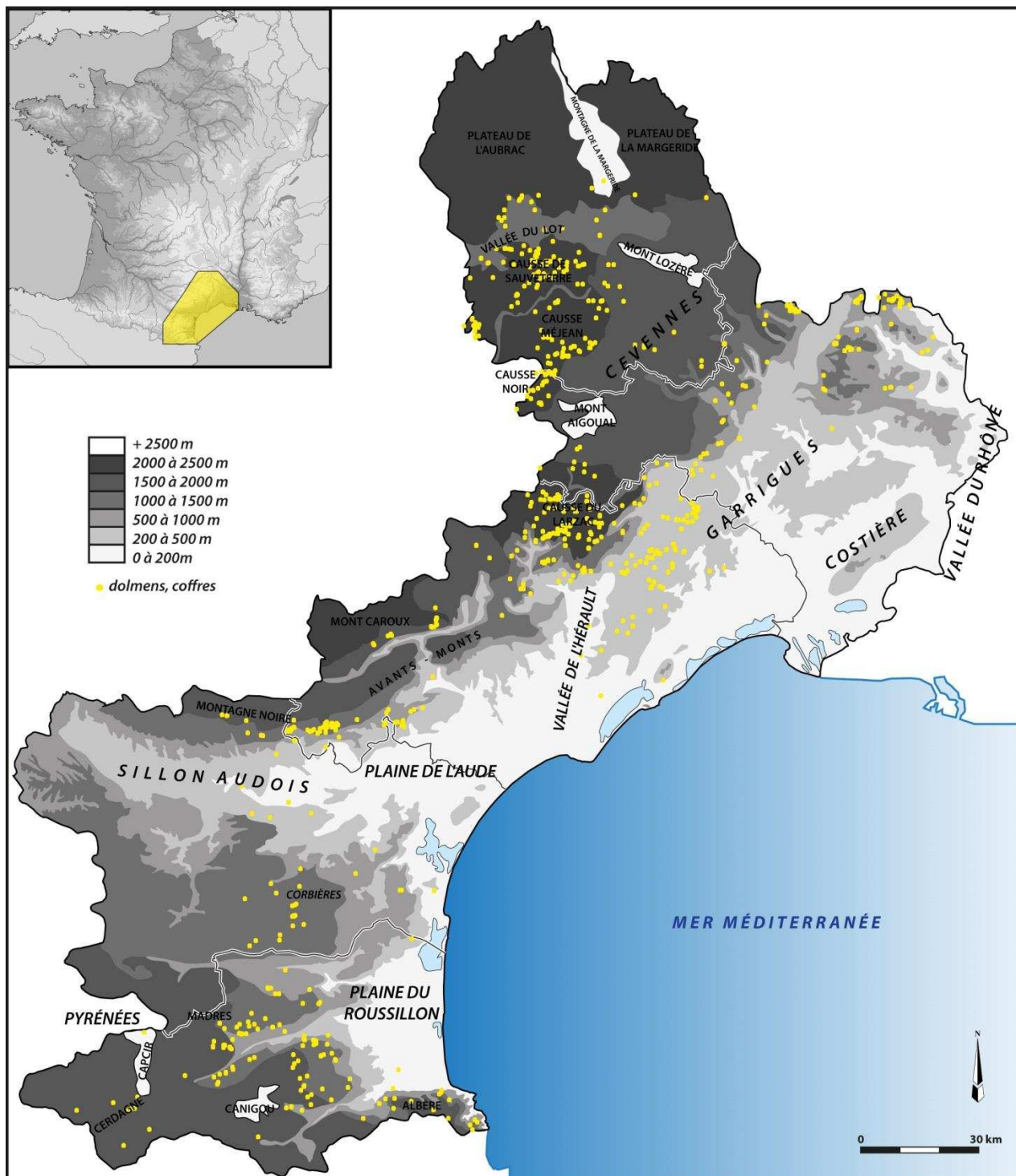


Figure 39 : Carte de répartition des dolmens en Languedoc-Roussillon (points générés par la Base Patriach en 2014 sur les termes « dolmens » et « coffres », sources D.R.A.C-Languedoc-Roussillon). On compte moins de dolmens que dans les chiffres donnés par Ph. Galant en 2009 car la base Patriarch n'est pas à jour. Cependant les zones de densités sont suffisamment bien représentées pour que l'on ait une vision de la répartition proche de la réalité.

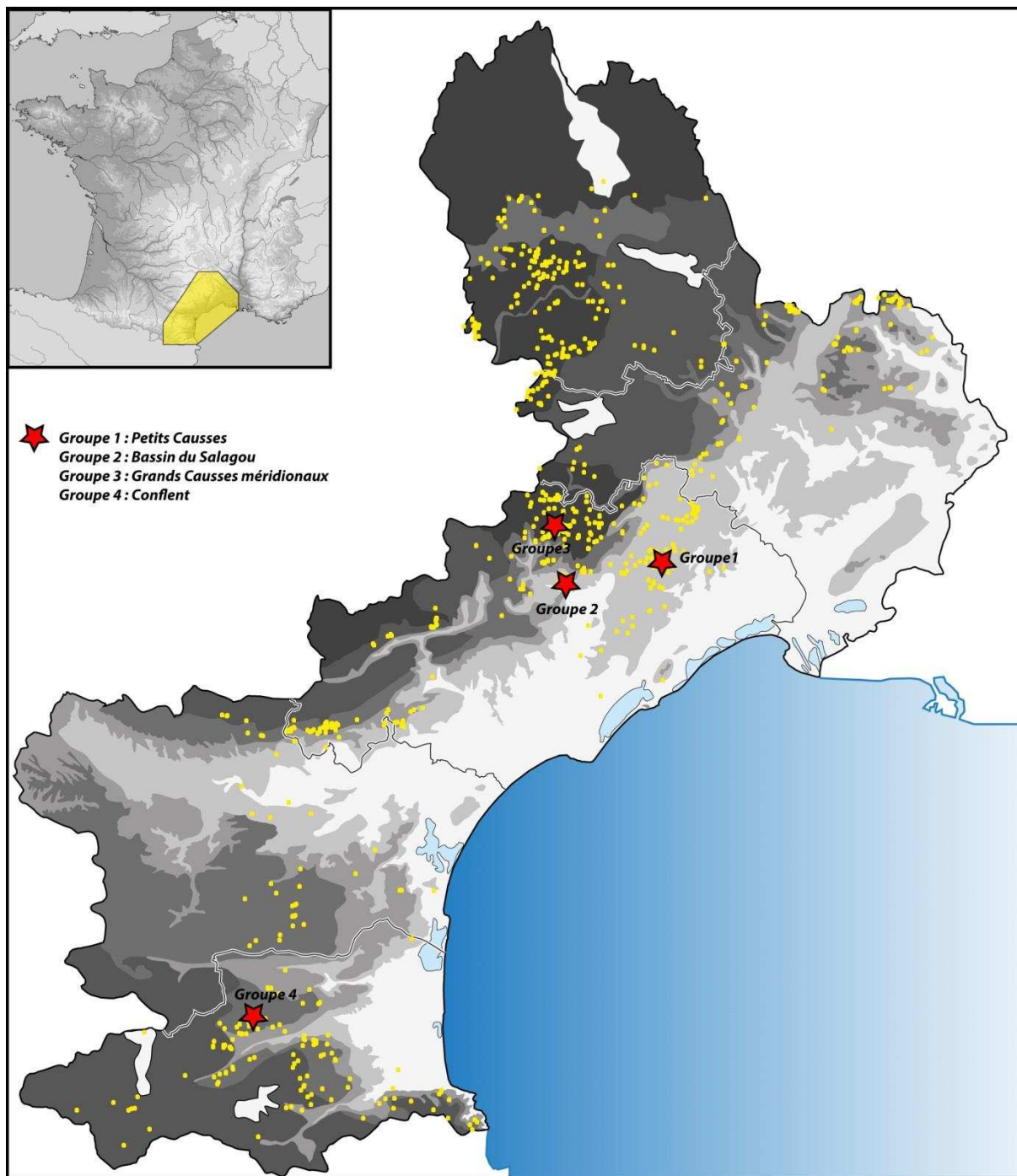


Figure 40 : Groupes créés au sein des zones de concentrations de dolmens situés sur le pourtour méditerranéen. Trois zones ont été sélectionnées, recoupant le groupe des dolmens à couloir languedociens et une zone d'étude a été réservée aux dolmens est-pyrénéen. Les dolmens situés en Minervois ou dans le bassin de l'Aude étant déjà bien documentés par des fouilles récentes, nous n'y avons pas sélectionné de nouveau monument.

Dans le nord-est de l'Hérault, qui regroupe la grande majorité des monuments (fig. 40 et 41), la sélection a été réalisée sur trois entités géographiques distinctes (fig. 40 et 42): Les Petits Causses montpelliérains (3 dolmens), le bassin permien du Salagou (1 dolmen) et la bordure méridionale du Causse du Larzac (2 dolmens).

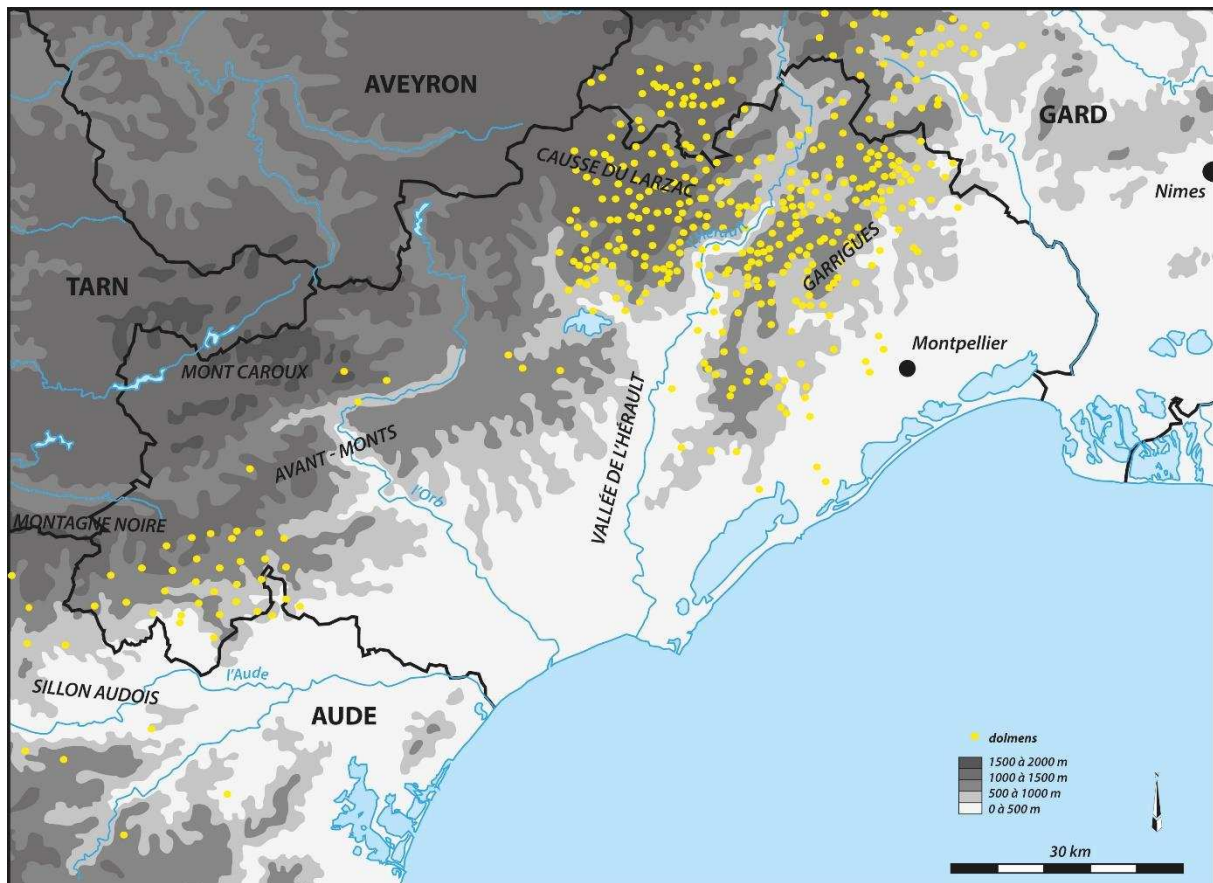


Figure 41 : Carte de répartition des dolmens héraultais. On remarque que les dolmens sont tous situés sur les massifs calcaires au nord-est (Garrigues et Causse du Larzac) et sur les contreforts de la Montagne Noire à l'ouest (points générés par la Base Patriache en 2014, sur les termes dolmens et coffres, D.R.A.C-Languedoc-Roussillon).

2.3.2.1 Les Petits Causses montpelliérains

Dans la zone des Garrigues, de part et d'autre des limites actuelles des départements du Gard et de l'Hérault, les Petits Causses, au nord-ouest de la ville de Montpellier, montrent une forte densité de dolmens implantés dans une zone fortement occupés au Néolithique final (villages de pierre sèche, stations, grottes, etc.).

Trois dolmens ont été retenus dans cette zone. Il s'agit des dolmens du Mas de Reinhardt II (Vailhauquès), de la Caissa dels Morts II (Murles) et de la Caumette (Notre-Dame-de-Londres). Le dolmen du Mas de Reinhardt II est en calcaire. Il est documenté comme possédant une couronne circulaire de dalles plantées de chant, structurant la partie externe de son tumulus (Arnal 1945, Audibert 1956). Celui de la Caissa dels Morts II semble, quant à lui, structuré par plusieurs murs concentriques de pierre sèche (Audibert et Boudou 1955). Le dolmen de la Caumette possède, outre un couloir sinueux, un tumulus imposant de forme ovale. De plus, d'après les anciens plans, son entrée semble monumentalisée par une façade rectiligne parementée (Arnal *et al.* 1979).

2.3.2.2 Le bassin permien du Salagou

Le bassin du Salagou est une région en marge des grandes concentrations du Causse du Larzac au nord d'une part, et des Petits Causses à l'est d'autre part. Elle se trouve au carrefour de la vallée de l'Hérault au sud, et du bassin de la Lergue. Il s'agit de zones de plaines juxtées de collines ou de crêtes bien individualisées sur lesquels sont implantés les dolmens. Ces piémonts semblent fortement occupés au Néolithique final comme en témoignent les nombreux villages fossoyés situés au bord de l'eau. Cette micro région est constituée de matériaux différents du reste de l'Hérault, caractérisé plutôt par une prédominance du calcaire. Le grès permien, roche sédimentaire, a la particularité de présenter des faciès différents d'un endroit à l'autre. Le basalte surmonte ce grès sous forme de coulées. Ces deux roches ont toutes deux été utilisées dans la construction de dolmens.

Nous avons choisi le monument des Isserts (Sain-Jean-de-la-Blaquière) qui est un dolmen à couloir typiquement languedocien mais construit en grès permien. Il nous semblait intéressant de pouvoir observer d'autres types de matériaux ainsi que de probables différences dans leur exploitation et leur mise en œuvre, du fait de leurs caractéristiques propre (densités, couleurs, érosions, etc.). Par ailleurs, il possède, d'après plusieurs auteurs,

un tumulus constitué de plusieurs murs circulaires (Combarnous 1960, G.A.L. 1961, Chevalier 1984).

2.3.2.3 La bordure méridionale du Causse du Larzac

La bordure méridionale du Larzac domine au sud-ouest, le bassin de la Lergue. Les contreforts de ce plateau calcaire sont disposés en escalier au sud-ouest et rejoignent les Petits Causses. Il s'agit d'une région exclusivement calcaire. On en trouve deux sortes : le calcaire jurassique présent également sur les Petits Causses et le calcaire dolomitique. Ces deux types ont été utilisés dans la construction des dolmens. Ces derniers sont implantés à peu de distance les uns des autres, parfois groupés en nécropole. Cette zone se situe au carrefour de plusieurs identités culturelles du Néolithique final : Groupes des Treilles, de St-Pons-Lodève, Ferrières-Fontbouisses. En termes d'architecture mégalithique, on est ici à la limite entre le groupe des dolmens à couloir languedocien et le groupe des dolmens caussenards.

Deux dolmens y ont été fouillés : La Prunarède (Saint-Maurice-Navacelles) sous la direction de Ph. Galant et Laroque n°17 (Saint-Etienne-de-Gourgas). Le premier dolmen était documenté dans la bibliographie comme possédant un tumulus structuré d'un parement constitué de grands et longs blocs juxtaposés. Le dolmen de Laroque, quant à lui, ne paraissait à l'évidence pas structuré (d'après les observations de surface du G.A.L) mais il est bien conservé et se trouve au sein d'une concentration de monuments de type dolmens et/ou cistes que l'on est tenté d'appeler « nécropole ». Il semblait donc nécessaire de documenter cet aspect, même si l'architecture et l'orientation de la chambre semblent à première vue sortir des standards du groupe languedocien.

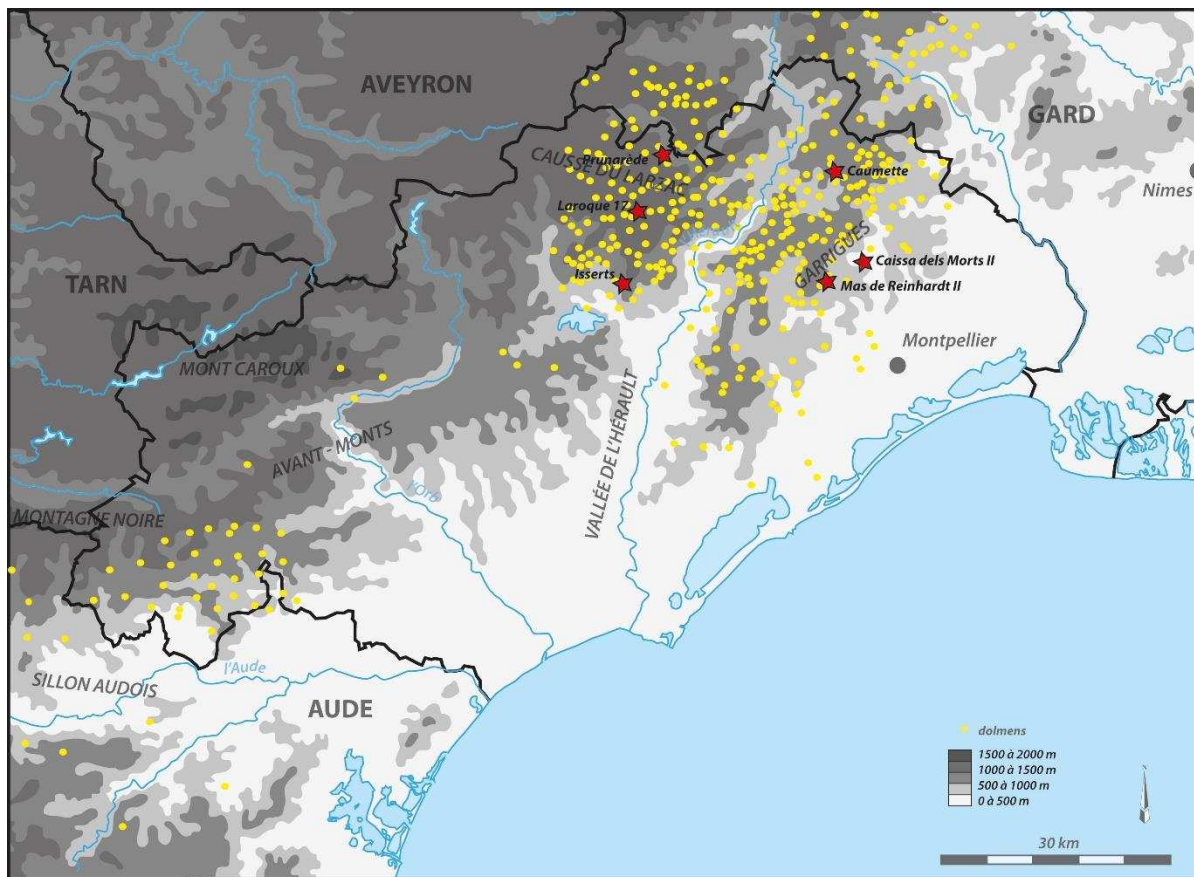


Figure 42 : Situation des dolmens sélectionnés dans cette étude au sein de la répartition totale des monuments. Les dolmens de la Prunarède et de Laroque n°17 sont situés sur le Causse du Larzac. Ceux de la Caumette, Caissa dels Morts II et Mas de Reinhardt II sont implantés sur les Petits Causses. Le dolmen des Isserts, situé dans le bassin permien du Salagou est situé en marge de ces concentrations.

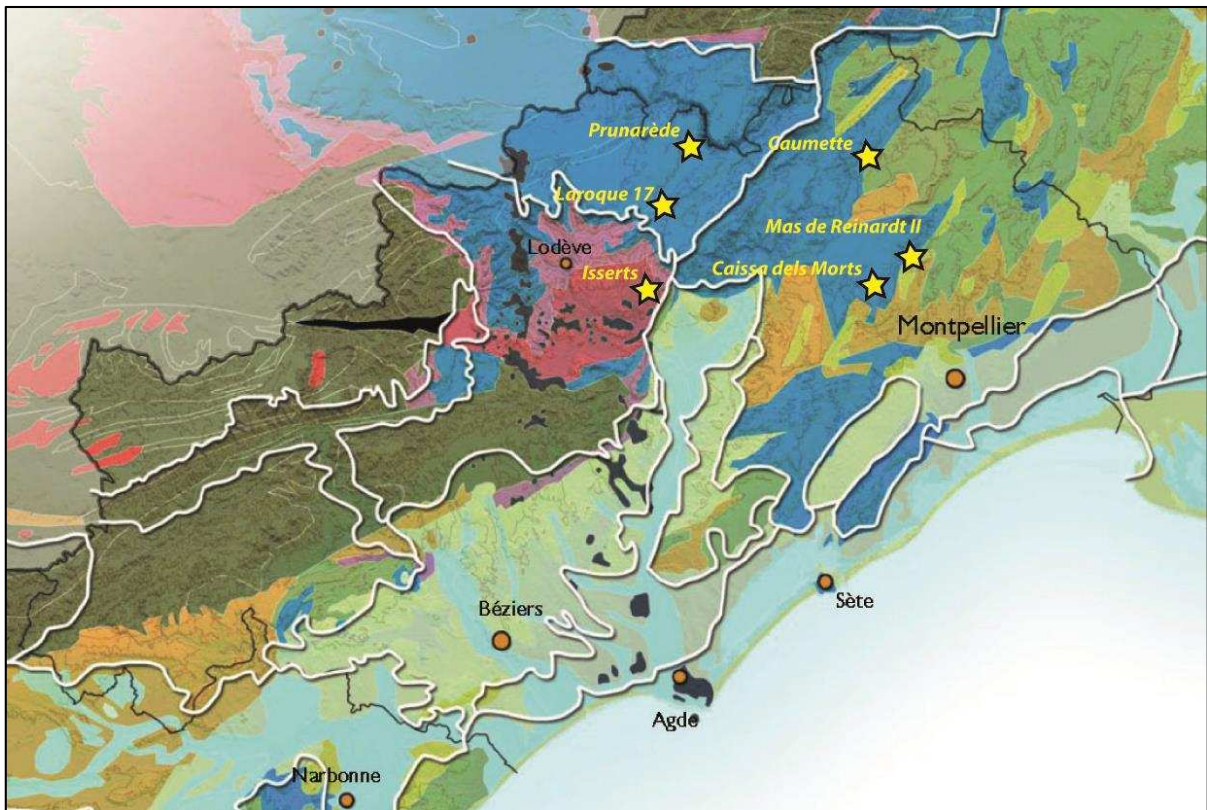


Figure 43 : Carte géologique simplifiée du Languedoc oriental et situation des dolmens sélectionnés. (Sources atlas de la DREAL). La plupart sont implantés sur le calcaire jurassique (en bleu) mis à part le dolmen des Isserts qui lui, se situe dans le Permien(en rose).

2.3.2.4 Le Conflent

Le Conflent se situe dans la vallée de la Têt. Celle-ci est dominée au nord par d'imposants massifs montagneux entrecoupés par des vallées secondaires. Nombreux sont les dolmens implantés au pied de ces massifs, à une moindre altitude (fig. 44).

Deux monuments ont été choisis pour de nouveaux sondages selon les critères précités (fig. 45). Là aussi plusieurs excursions préliminaires ont été réalisées afin de vérifier l'état de conservation des dolmens et de leur tumulus. Les dolmens de Prat-Clos (Ria-Sirach) et de la Barraca (Tarerach) ont été choisis pour leurs matériaux de construction, le schiste pour le premier et le granite pour le second. Ils sont tous deux situés dans la vallée de la Têt, dans la région du Conflent (fig. 45).

J. Abélanet avait remarqué sur le dolmen de Prat-Clos, un tumulus comportant, à certains endroits, des dalles plantées rayonnantes (Abélanet 2011). Il est intéressant d'étudier ce système particulier de délimitation, présent dans des dolmens implantés sur les contreforts de la Montagne Noire, dans le bassin de l'Aude ou encore des deux côtés des Pyrénées. Par ailleurs, ce monument est construit sur un promontoire rocheux. L'abondance en matériaux a sans doute suscité cette installation spécifique.

Le dolmen de la Barraca est un des monuments les mieux conservés du Conflent, au niveau de la chambre sépulcrale. Son autre particularité réside dans son implantation dans un chaos granitique. Là aussi, les problématiques d'approvisionnement en matériaux pouvaient être renseignées et appliquées à une géologie différente.

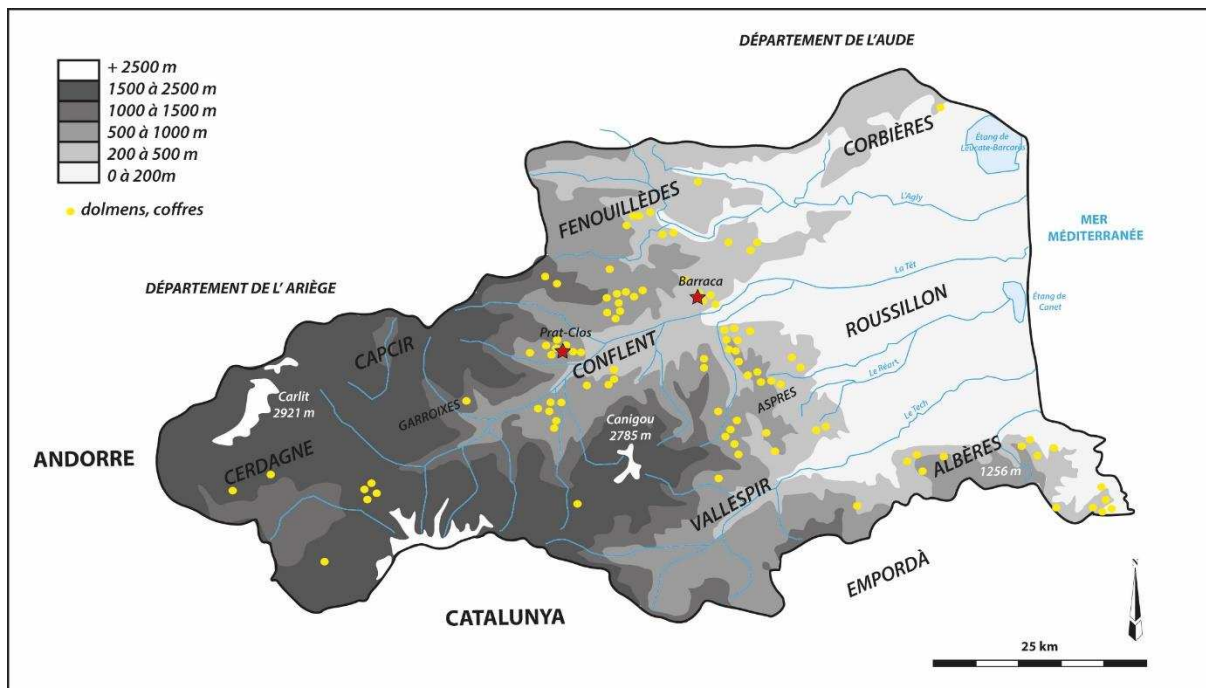


Figure 44 : Carte de répartition des dolmens et des coffres pyrénéens (synthèse d'après Martzluff in Abélanet 2011, D.A.O Bec Dreton). Les dolmens de Prat-Clos et de la Barraca se situent sur les massifs en rive gauche de la Têt, dans la région du Conflent.

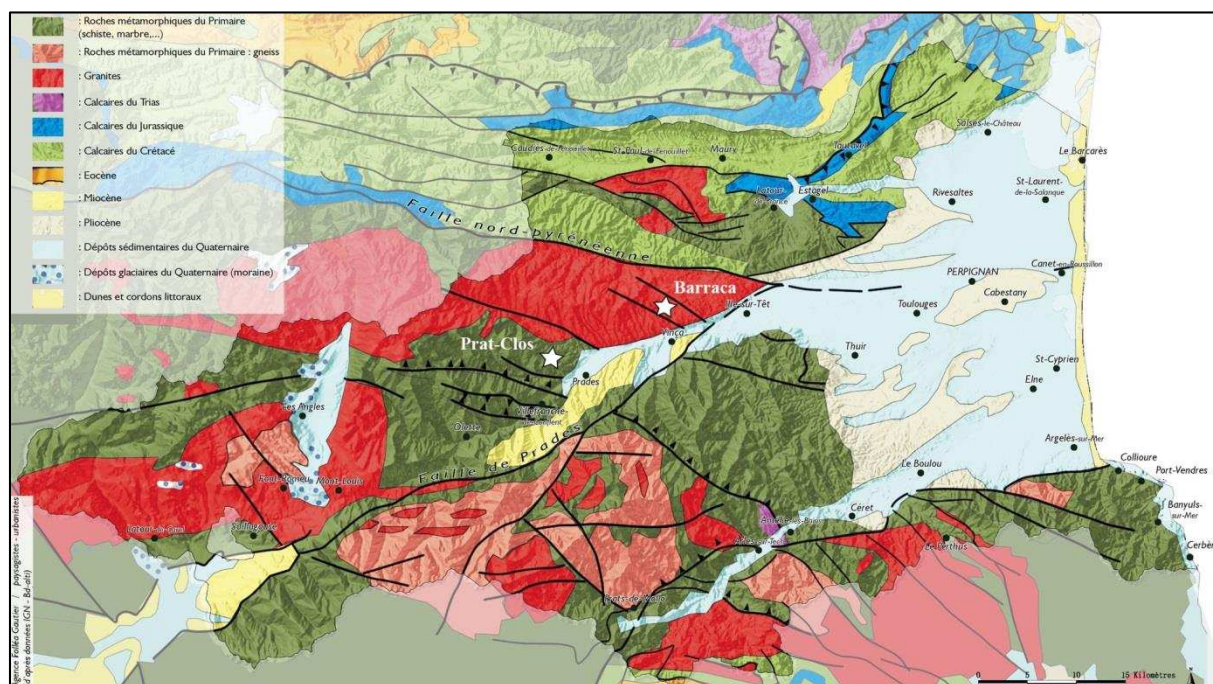


Figure 45 : Carte géologique simplifiée des Pyrénées-Orientales et situation des dolmens sélectionnés. Le dolmen de Prat-Clos est situé sur les massifs primaires constitués de schistes, marbre, etc. Le dolmen de la Barraca est implanté sur un substrat granitique (Sources atlas de la DREAL).

2.4. Méthodes d'investigations

2.4.1. Apport des méthodologies existantes

L'élaboration des méthodes de fouille appliquées aux problématiques de ce travail résulte, avant tout, d'une longue expérience de bénévole sur des chantiers archéologiques, qu'ils concernent des monuments mégalithiques ou de l'archéologie du bâti en général.

Ainsi, en 2003, nous avons eu l'occasion de fouiller le tumulus de Fô (Menet, Cantal) datant du Bronze moyen, sous la direction de Fabien Delrieu (2006). La fouille a concerné, en premier lieu, deux quarts opposés du tumulus circulaire (fig. 46). On procède dans chaque zone à un décapage et détournage des pierres puis à un démontage une fois les photos verticales prises. Les quatre sections ainsi créées permettent de relever la structure interne en coupe. Les deux derniers quarts sont fouillés et démontés dans un second temps. Le tumulus est avec cette méthode entièrement démonté en plusieurs temps, afin de pouvoir relever toutes les structures observées.



Figure 46 : *Vue d'un quart du tumulus de Fô, fouillé et démonté, dégagant ainsi deux coupes. Au premier plan la couronne périphérique encore en place (Delrieu 2004, p. 326).*

En 2005-2006, la fouille du dolmen de la Table du Loup (Sériers, Cantal) a surtout concerné son tumulus, la chambre ayant été en partie pillée anciennement. Hélène Vergely a choisi une approche à la fois verticale et horizontale. Le monument a donc fait l'objet d'un décapage général en 2005. L'année suivante, une berme témoin a été laissée en place au sud et le reste du tumulus a bénéficié de décapages et démontages successifs. La fouille extensive autour du tumulus a permis le dégagement du substrat affleurant et l'identification d'une zone d'extraction de blocs de basalte. Malgré cette fouille fine, l'architecture du tumulus reste mal connue du fait de sa mauvaise conservation et d'un discernement difficile de sa limite externe, qui se confond avec les niveaux d'effondrements (fig. 47).

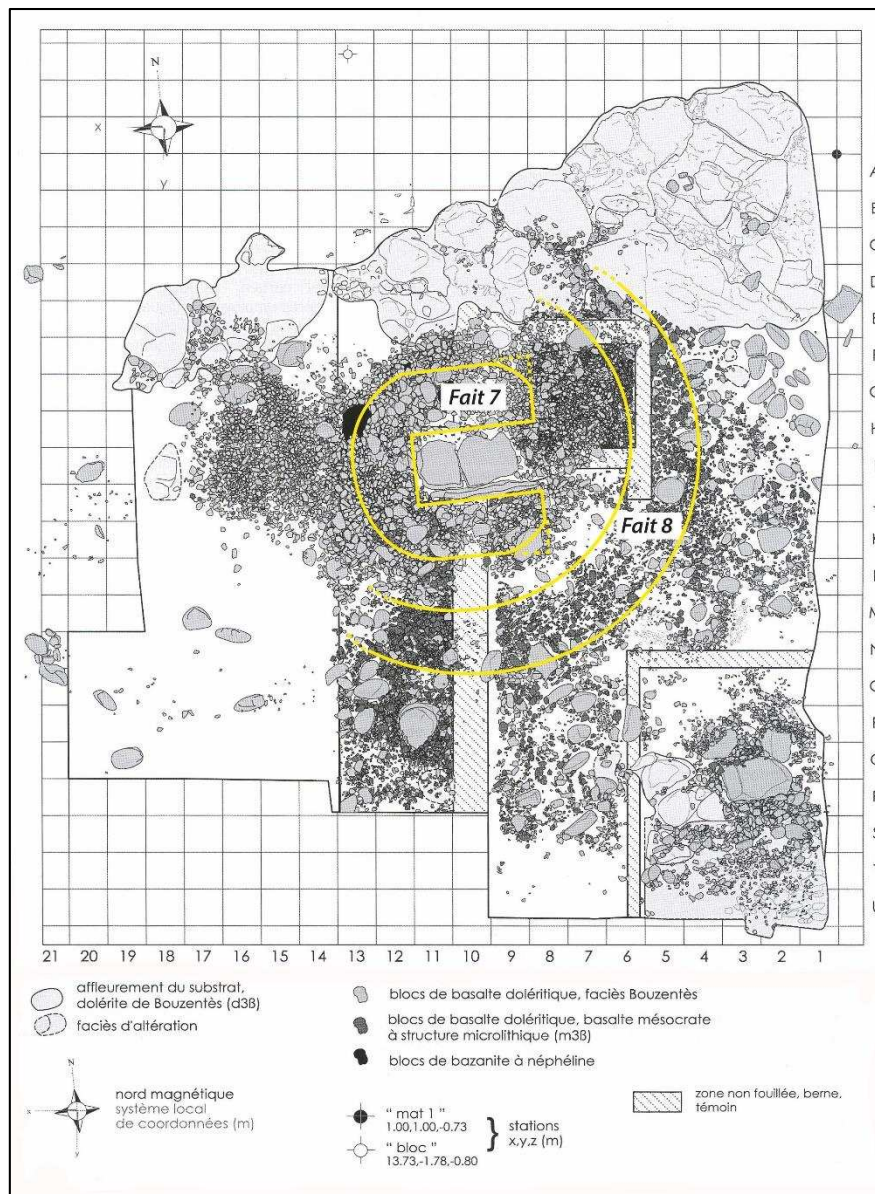


Figure 47 : Plan général cumulatif des divers décapages du dolmen de la Table du loup et hypothèses de restitution des limites internes (Fait 7) et externes (Fait 8) du tumulus (H. Vergely, 2006).

En 2008-2009, A.-L. Rivière et ses collaborateurs, R. Joussaume et J.-P. Cros dégagent le tumulus du dolmen de la Planquette (Joncels, Hérault). Ce monument, installé sur une pente, était enterré sous plusieurs niveaux de colluvionnement, ce qui a permis sa conservation exceptionnelle. On reparlera plus spécifiquement de l'architecture du tumulus ci-après puisque ce dolmen fait partie de notre zone d'étude, mais il est intéressant de revenir ici sur les méthodes d'investigations.

Après plusieurs décapages et une fois les limites du tumulus cernées, une tranchée a été creusée le long de celle-ci pour la dégager verticalement à l'extérieur (fig. 48). Ce travail a permis l'identification d'un mur périphérique conservé sur plusieurs assises et d'observer la forme globale du tumulus. Néanmoins, cette méthode a déconnecté le monument des niveaux de colluvionnement, ce qui empêche désormais l'étude de son insertion stratigraphique dans son contexte pédosédimentaire. Il restait à caractériser la structure interne de ce dernier. Un sondage d'environ 1 m² a été réalisé au milieu du tumulus afin de répondre à cette problématique, tout en conservant les grands éléments architecturaux, tels que l'orthostate de la chambre et le parement périphérique. Ce sondage, bien que limité, autorise malgré tout quelques observations utiles, dont il sera question plus loin. En revanche, il ne permet pas de décrire l'agencement de ce remplissage interne, avec d'un côté le mur périphérique et de l'autre, l'orthostate. On ne peut donc pas observer de stratigraphie complète.

De plus, la tranchée de fouille ayant dégagé le parement et permis d'identifier le sol d'implantation de ce dernier, ne nous semble pas assez large pour avoir un recul suffisant sur les structures mises au jour. Leur étude reste donc complexe d'autant plus qu'elles sont construites sur un terrain accidenté. Un autre sondage a été réalisé près d'un affleurement rocheux aux abords du dolmen, afin d'identifier une possible carrière d'approvisionnement. Les dalles de la chambre ont fait l'objet d'une étude technologique inédite par E. Mens (Rivière *et al.* 2009). Il s'agissait de caractériser les faciès géologiques de ces dalles, leur morphologie, mais également les éventuelles traces liées à l'extraction et à la construction (encoches, faces d'arrachement), ainsi qu'au fonctionnement (traces d'usures), notamment pour la dalle d'entrée échancrée.

La fouille de ce dolmen est intéressante d'un point de vue des résultats sur l'architecture et sur les données anthropologiques. Cependant, certains choix méthodologiques peuvent être discutés.

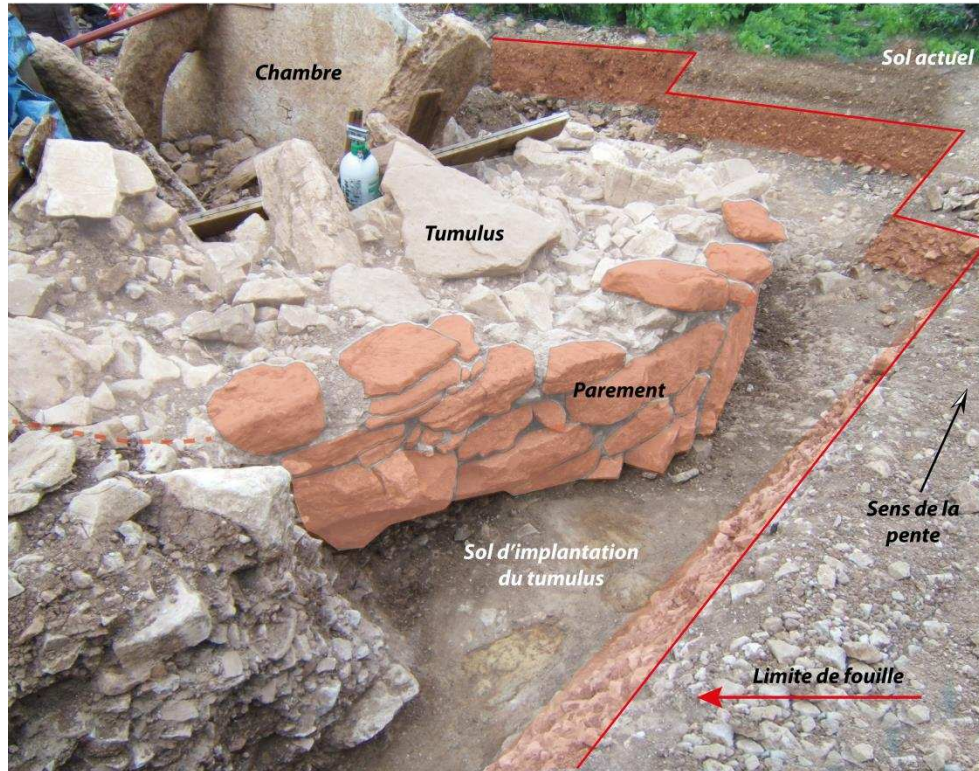
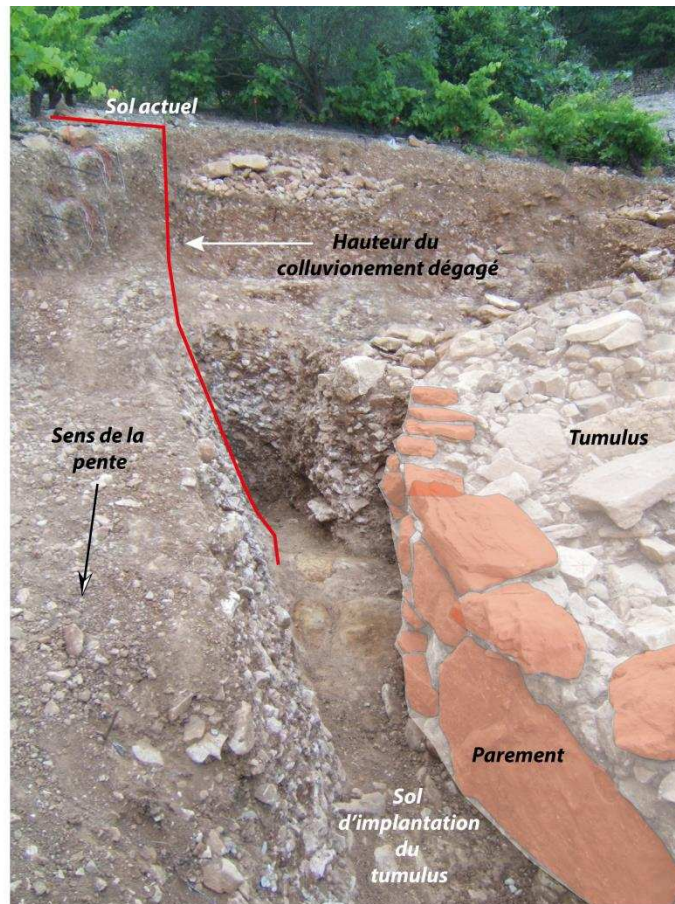


Figure 48 : Différentes vues de la même zone de fouille au nord du dolmen de la Planquette (fouilles de A.-L. Rivière en 2009, photographies et D.A.O. N. Bec).

En 2011, Luc Laporte nous a permis d'observer ses méthodes d'analyses lors de notre participation à la fouille du tumulus C de Prissée-la-Charrière (Deux-Sèvres). Il s'agit d'un monument de 100 m de long, dont l'architecture est évolutive et principalement constituée de petit appareil, agencé en alvéoles comblées de terre et/ou de pierres (fig. 49). Plusieurs tombes mégalithiques à couloir s'insèrent dans cette construction complexe, résultat d'un projet architectural qui a évolué pendant la durée de son fonctionnement. L'identification et la fouille des carrières adjacentes aux monuments ont permis de documenter plusieurs techniques de mises en œuvre et se sont révélées complémentaires à l'observation de l'édifice construit. La nécessité de fouiller et de démonter chaque alvéole a conduit Luc Laporte et ses collaborateurs à établir un cahier des charges très précis (Laporte 2008, Laporte et al. 2012). Ainsi, pour chaque alvéole, une couverture photographique en 2D et en 3D (photogrammétrie) est réalisée, et deux fiches d'enregistrement sont remplies par l'équipe de fouille répartie en binôme (fig. 49). Ces deux fiches permettent de disposer de plusieurs degrés d'analyses, du général au particulier. La première concerne la structure globale de l'alvéole : nombre de murs constitutifs, nature du remplissage, etc. La description de son agencement aux autres structures établit son insertion stratigraphique au sein du monument (angles et raccords). Le mode de fondation et la fonction architectonique de l'alvéole (terrasse, contrefort, etc.) sont également identifiés. Dans la seconde fiche, chaque paroi constitutive de l'alvéole est décrite plus précisément, assise par assise. Les sections, coup de sabre et arrêt de chantier sont identifiés et autorisent la restitution de la chronologie relative de montage des parois. La description de l'obliquité ou du fruit des murs permet d'évaluer leur conservation différentielle et/ou leur fonction particulière. Enfin un dernier niveau d'analyse caractérise et mesure chaque bloc qui compose ces parois, afin d'identifier sa provenance, sa position et sa mise en forme. Une photographie vue de face de chaque paroi est imprimée et un retour sur le terrain permet d'y retranscrire, à l'aide d'un code couleur et de symboles, ces différentes observations (fig. 49). Cet enregistrement systématique nécessite au préalable une formation rigoureuse de l'équipe de fouille. Ainsi, un référentiel photographique est distribué à chaque binôme, montrant les structures dans leur diversité, afin de leur permettre de les identifier et de les classer plus facilement.

La première fiche d'enregistrement ne diffère globalement pas de ce qui est habituellement réalisé pour classer et décrire les unités stratigraphiques, structures et faits archéologiques de n'importe quel site, toutes périodes confondues. Par contre, la seconde fiche pousse l'analyse à un niveau supérieur avec l'emploi d'un vocabulaire adapté, emprunté à l'archéologie du bâti et appliqué pour la première fois à une construction préhistorique. Ce système d'enregistrement peut être utilisé sur d'autres tombes du même type dans la mesure où les élévations sont très bien conservées. C'est d'ailleurs l'objet d'une thèse en cours à l'université de Rennes 1 (UMR 6566) qui analyse, avec cette grille d'observation de l'architecture, « Les tumulus néolithiques à chambres couvertes en encorbellement dans l'Ouest de la France » (Cousseau, en cours).

Tumulus de Bougon (Deux Sèvres)



Tumulus C de Prissé-la-Charrières (Deux Sèvres), fouilles L. Laporte



Figure 49 : En haut, l'un des tumulus de Bougon dont les parements externes ont été dégagés mais dont la structure interne est inconnue car jamais fouillée. En bas, le tumulus C de Prissé-la-Charrière ; enregistrement en cours des différentes composantes de la structure interne. En bas à droite, l'architecture complexe de l'ensemble du même monument.

Les méthodologies diverses appliquées à la fouille de dolmens abondent également dans la bibliographie. Il ne s'agit pas ici de citer exhaustivement toutes les fouilles de monuments mégalithiques mais d'illustrer par quelques exemples, quelques méthodes de recherche et d'analyse.

En premier lieu, il convient de mentionner la fouille exemplaire du dolmen des Perrières (Villedubert, Aude). La méthodologie développée par H. Duday sur ce monument a permis une reconnaissance de la complexité des gisements de ce type. Ce dolmen ainsi que la sépulture collective de l'aven des Boucles ont servi de chantier école dans le domaine de l'archéologie funéraire. La fouille de ce dolmen a duré plus de 25 ans ! La technique d'investigation est caractérisée par une extrême minutie appliquée à tous les types de vestiges, tant architecturaux qu'anthropologiques ou géologiques. La fouille est totale et tous les éléments découverts en place sont, une fois les relevés et mesures réalisés, entièrement démontés. C'est ainsi que H. Duday a pu saisir la complexité de ce dolmen. Il a notamment caractérisé plusieurs phases d'utilisation, de vidanges, de destruction, de reconstruction et notamment une phase d'abandon matérialisée par une couche de galets postérieure à la ruine du monument (Duday 2005). Il ne s'agit pas d'un tumulus mais d'une unique couche de condamnation qui vient recouvrir les restes osseux.

En 1987, un nouveau dolmen est découvert à Sion (Suisse), se rattachant au groupe du Petit Chasseur. Il s'agit du dolmen M XIII qui a bénéficié de 14 mois de fouille (Favre et Mottet 2011). Il est constitué d'une chambre à antenne insérée dans un tumulus se présentant comme un grand podium triangulaire de 5 ou 6 m de base et 13 m de côté, dont la pointe est orientée au nord. Il s'apparente au dolmen M VI du Petit Chasseur I et à la tombe 2 de la nécropole de Saint-Martin-de-Corléans à Aoste. Ce monument, installé sur une pente, est enfoui sous plusieurs niveaux de colluvionnements ainsi que de niveaux d'occupations humaines de diverses époques. La fouille de ces niveaux a permis une reconstitution précise de l'insertion stratigraphique du dolmen. Les parements du podium et leurs niveaux de destruction ont été dégagés. En revanche l'architecture interne de ce tumulus triangulaire n'est pas connue et les parements n'ont pas été démontés. Par ailleurs, un calcul a été réalisé pour tenter d'estimer la hauteur originelle du podium en reportant le volume des niveaux d'effondrement visibles à l'extérieur du monument et dans la chambre. La présence de pierres de couronnement à certains endroits a permis de compléter cette estimation (Favre et Mottet 2011, fig. 28, p. 46).

Le site mégalithique de Changé (Saint-Piat, Eure-et-Loire) est situé dans la moyenne vallée de l'Eure, près de Chartres. Il s'agit d'un complexe composé de quatre monuments mégalithiques, un dolmen et un menhir (Le But de Gargantua), deux dolmens accolés (Petit

et Berceau) et un dernier dolmen (La Grenouille). Ces quatre dolmens sont alignés sur une légère levée de terre d'axe nord-sud et sont distants de 125 m entre eux. Ils ont été intégralement dégagés en 10 ans de fouilles programmées, sous la direction de D. Jagu (Jagu *et al.* 1993). Suite à ces travaux, les chercheurs décident d'aborder non pas chaque site en tant que tel mais l'ensemble du secteur comme un complexe mégalithique. Cette recherche s'inscrit dans le cadre d'un programme collectif de recherche intitulé « organisation et fonctionnement des sépultures collectives » dirigé par C. Masset (Masset 1993). L'identification d'un véritable ensemble cohérent résulte de plusieurs méthodes d'observation. Il s'agit en particulier de la mise en place de diverses techniques de prospections, de la plus simple (prospection aérienne, prospection géologique) à la plus complexe (prospection radio-magnétothélurique ou RMT et électrique). Ces travaux sont illustrés à travers un certain nombre de cartes topographiques et d'imageries de synthèse qui peuvent se superposer et se compléter selon la méthode de prospection utilisée. Ces différentes techniques permettent d'une part, de définir les contours de cet ensemble en précisant les zones de contraste entre ce qui est d'origine naturelle et ce qui est anthropique. D'autre part, la découverte de nouvelles structures oriente les futurs sondages. Les résultats de ces travaux montrent que ces sépultures mégalithiques sont associées à un site naturel à proximité de l'eau. Ce dernier a probablement été choisi et aménagé (levée de terre) par les Néolithiques. Enfin, les monuments visibles aujourd'hui ne reflètent qu'une toute petite partie de l'ensemble puisque qu'il semble exister plusieurs autres structures mégalithiques encore enfouies. Ce site et les diverses méthodes de recherches employées démontrent à quel point il est intéressant de raisonner à une plus grande échelle que celle du seul mégalithe.

Un des monuments les plus emblématiques du nord-ouest de la péninsule ibérique a bénéficié d'une fouille exhaustive. Il s'agit du dolmen de Dombate (Cabana de Bergantiños) situé en Galice sur la frange littorale récemment dénommée *Costa de Morte*, en raison du grand nombre de dolmens (Rodriguez *et al.* 2011). Le tumulus a non seulement été fouillé exhaustivement, ce qui a permis de constater qu'il englobait une sépulture antérieure, elle aussi structurée par un tumulus. De plus, le dégagement de la périphérie proche du monument a mis en évidence le sol d'implantation de ce dernier (fig. 50). Sur ce paléosol ont été découvertes diverses structures annexes (fossé, fosses, structure empierrée circulaire, foyer, etc.), peut-être datées de la même époque et donc en lien avec le fonctionnement du dolmen.



Figure 50 : Diverses vues de la fouille exhaustive du dolmen de Dombate (Cabana de Bergantiños, Galice) et des structures découvertes à sa périphérie (Rodriguez 2011, p. 201).

Dans l'étude des nécropoles tumulaires protohistoriques, il existe des méthodes d'analyses des données qui peuvent, à notre sens, être appliquées à des ensembles funéraires néolithiques. Le cas de l'étude de la nécropole de Chavéria (Jura) est particulièrement représentatif. Cette nécropole est constituée de seize tumulus séparés en deux ensembles de huit, entièrement intacts et qui ont été fouillés dans leur intégralité (Daubigny et Vuailat, 1992). Une fois les données de terrain recueillies, les chercheurs ont ensuite tenté d'identifier une organisation spatiale de la nécropole en prenant en compte plusieurs critères (architecture, pratique funéraire, mobilier, chronologie, etc.) et en croisant ces données entre-elles. Cette « chorologie » permet de retracer la dynamique de cette nécropole d'un point de vue géographique mais également chronologique. Ils ont d'abord établi des classes de tumulus par rapport à leurs dimensions (diamètre, hauteur, volume). Ils ont ainsi pu distinguer quatre classes, selon une distribution organisée. Pour ce qui est de l'architecture, les aménagements spécifiques de certains tumulus peuvent être groupés selon trois types, ce qui permet d'avancer des hypothèses sur la hiérarchie des défunts. Celle-ci semble proportionnelle au degré de monumentalisme ou de complexité d'une tombe. Les pratiques funéraires, inhumation ou incinération, sont également analysées d'un point de vue spatial. D'autres analyses complètent ces données comme le nombre de mobiliers déposés et leurs catégories. Cette base de données statistiques et spatiales ainsi créée, les auteurs ont croisé toutes ces informations en réalisant plusieurs analyses factorielles de correspondances (AFC). Les différents graphes permettent de proposer une dynamique de la nécropole autour de cinq groupes familiaux.

La nécropole protohistorique de la ferme du Frau (Cazals, Tarn et Garonne), fouillée par Bernard Pajot, regroupe un ensemble homogène de 65 tumulus à incinération du premier âge du Fer et un dolmen réutilisé (Pajot 2000). Des analyses statistiques et spatiales ont également été tentées par l'auteur, mais aucune AFC n'a été élaborée par la suite. Par ailleurs, pour chaque tumulus, le mobilier a été pointé de façon précise ainsi que les restes incinérés. Leur répartition permet de dégager des zones de dépôt préférentiel au sein des tertres, mais également des associations de certains types d'objets entre eux ou avec des restes osseux incinérés. Cette méthode implique, ici aussi, la fouille complète de tous les tumulus.

Selon nous, ces méthodes d'analyses ne peuvent pas être appliquées de manière aussi poussée aux dolmens languedociens. Ces monuments sont dans l'ensemble trop remaniés, à cause d'une part de réutilisations protohistoriques, voir historiques, et d'autre part de fouilles clandestines. L'information s'en trouve déformée pour ce qui est des restes osseux et du mobilier d'accompagnement qui ont rarement été localisés au sein des espaces différenciés de la tombe. De plus, s'agissant de tombes collectives, les pratiques funéraires sont donc bien distinctes des nécropoles tumulaires, et on ne peut donc pas appliquer les

mêmes problématiques en terme de hiérarchie ou de parenté entre les individus. Par ailleurs, il semble tout de même possible de tenter ce type de corrélation d'un point de vue de l'architecture en terme statistique. Beaucoup de structures sont comparables et donc interrogeables statistiquement mais il s'agit, là encore, uniquement des espaces internes de la tombe, et non de l'ensemble d'un monument.

Concernant l'analyse spatiale, les dolmens ne sont pas comme les tumulus protohistoriques, groupés en nécropole, mis à part de très rares cas (nécropole de Najac, de Laroque, etc.). Leur répartition est plus dispersée, ce qui rend difficile les interprétations dans l'élaboration de groupes de dolmens. On s'est d'ailleurs posé la question de l'utilisation des outils S.I.G. (Système Informatique Géographique) pour répondre aux problématiques de ce travail. Après plusieurs formations théoriques²⁰ sur le sujet, il ne nous a pas paru pertinent d'analyser nos données grâce à ce système. Le choix de plusieurs monuments structurés différemment et situés dans des zones géographiquement distinctes ne se prête pas à l'utilisation de ce type de logiciel car les informations collectées sont pour l'instant trop contrastées. A terme, lorsque de nombreux dolmens auront totalement été fouillés, il est probable qu'une telle approche puisse être menée dans un objectif de compréhension globale de la répartition du phénomène mégalithique, au sein des territoires humanisés.

2.4.2. Synthèse critique et enseignements

Au regard de ces exemples de méthodes utilisées par les chercheurs, il est possible de définir trois catégories de fouilles qui ont chacune leurs avantages et leur inconvénients.

2.4.2.1 Fouille superficielle

Description

Il s'agit de reconnaître les limites du tumulus et de les dégager verticalement à l'extérieur du monument (parement de pierre-sèche). Les niveaux d'effondrements, reconnus au-delà de cette limite, sont parfois démontés. Les structurations internes, lorsqu'elles sont identifiées, sont dégagées en surface seulement. Les espaces internes sont également fouillés afin de recueillir les données anthropologiques conservées.

²⁰ Formation au logiciel Map-info et ArcGIS suivie dans le cadre de la formation permanente de l'école doctorale durant les deux premières années de thèse.

Avantage

Le fonctionnement sépulcral et interne de la tombe est reconnu. L'emprise globale du monument est identifiée.

Inconvénient

La structure interne du tumulus n'est pas renseignée, de même que ses modalités d'implantation. L'agencement du tumulus avec les espaces internes n'est, de ce fait, pas reconnu. La méconnaissance du sol d'implantation du monument ne permet ni une datation de ce dernier, ni une contextualisation géologique.

Synthèse

Cette méthode, qui comporte plus d'inconvénients que d'avantages, est encore trop privilégiée à l'heure actuelle, soit par un manque de temps consacrée à la fouille, soit par une méconnaissance des renseignements que peuvent apporter le dégagement total des structures tumulaires, ou encore dans le souci de conserver intacte l'architecture. Par ailleurs, les niveaux d'effondrement, non démontés au moment de la fouille, sont parfois intégrés au plan général des structures dégagées, ce qui ne facilite pas la lecture du profil réel du tumulus.

2.4.2.2 Fouille partielle

Description

Après décapage général du monument et définition de la limite du tumulus, il s'agit de fouiller une partie de la structure tumulaire. Le sondage est rattaché aux éléments architecturaux des espaces internes et se poursuit au-delà de la limite du tumulus afin d'identifier le sol d'implantation du monument. Dans les cas cités plus haut, ce sont deux quarts opposés d'un tumulus circulaire qui sont entièrement démontés. Les espaces internes sont intégralement fouillés afin de recueillir les données anthropologiques conservées.

Avantage

Contrairement à la méthode précédente, ici, la structure interne du tumulus est fouillée et les éléments constitutifs du parement sont démontés (uniquement dans une zone). Le

fonctionnement sépulcral et interne de la tombe est reconnu. L'agencement des espaces internes et du tumulus est en partie identifiable dans la zone de sondage profond. Une partie du monument reste conservée pour de futurs sondages.

Inconvénient

Ces sondages profonds restent limités et ne donnent qu'un aperçu de la structure interne d'un tumulus et de son agencement avec la chambre et le sol d'implantation. Ces observations ne sont pas toujours transposables à l'ensemble du tumulus. De plus, une partie du monument est détruite, ce qui peut impliquer un déséquilibre de l'architecture.

Synthèse

A notre sens, cette méthode convient pour des monuments de petite dimension (10 à 15 m de diamètre) mais doit systématiquement s'accompagner d'un remblaiement ou d'un étayage des espaces internes pour éviter leur déséquilibre et leur destruction future. Elle semble, en revanche, inappropriée pour des monuments de grande envergure, ou qui ont démontré, lors du décapage général, une certaine complexité. Il semble préférable dans ces cas-là, de multiplier les sondages et/ou de fouiller la totalité du monument.

2.4.2.3 Fouille totale

Description

Le tumulus est entièrement fouillé et démonté. Les niveaux d'utilisation des espaces internes sont également mis au jour ainsi que les systèmes d'implantation des divers éléments en élévation, structurant ces espaces. La périphérie du monument est également fouillée et permet d'identifier des structures annexes, le sol d'implantation du monument et/ou la nature du substrat environnant.

Avantage

L'architecture est totalement perçue ainsi que la chronologie de l'agencement de ses divers éléments constitutifs. La périphérie d'un monument est également identifiée et permet de replacer le monument dans son contexte, chronologique, géologique et géomorphologique.

Inconvénient

Le monument est entièrement détruit. C'est surtout le cas des fouilles préventives qui par leur nature même impliquent, dans la plupart des cas, la destruction totale du site au bénéfice de l'aménagement moderne. Lors des fouilles programmées, dans certain cas, la destruction totale est différée afin de restaurer les structures au fur et à mesure de l'avancement des fouilles. L'exemple du tumulus C de Prissé-la-Charrière montre une moitié du tumulus restaurée tandis que l'autre est encore en cours de fouille/démontage (Laporte *et al.* 2010).

Synthèse

Il est important de souligner que ce n'est qu'en utilisant cette méthode que l'on peut connaître exhaustivement un monument. Elle semble obligatoire pour les très grands monuments tels ceux de la partie ouest de la France, qui sont complexes et possèdent une architecture évolutive. Par ailleurs, pour certains dolmens moins bien conservés ou plus petits, cette méthode doit être relativisée. La fouille exhaustive ne permet pas, dans certains cas, un rendement suffisant en informations par rapport au temps de fouille investi.

2.4.2.4 Conclusions

Malgré de nombreuses fouilles exhaustives. Les démontages de l'architecture interne des tumulus restent relativement rares. Il semble que le souci de conservation des parements soit la principale cause de cette absence de fouille profonde. De nombreux renseignements sont donc disponibles sur la morphologie générale des tumulus mais il manque encore des données essentielles à la compréhension des stratigraphies internes et des agencements avec les chambres sépulcrales.

Dans ce cadre, même si nous n'investissons dans nos recherches qu'une seule partie du tumulus, cette dernière sera totalement démontée. Toutes les structures rencontrées seront démontées afin d'être comprises et intégrées dans la stratigraphie générale du monument.

L'autre constat qui découle de cette révision des méthodologies existantes réside dans le souci de la caractérisation systématique des matériaux constitutifs des tumulus. Elle permet d'apporter des renseignements sur leur provenance et les stratégies d'approvisionnement. Leur disposition différenciée au sein de l'architecture ou leur mise en forme particulière autorise parfois à identifier des comportements liés à l'esthétisme d'un monument et donc à

identifier des comportements humains particuliers (la Planquette, dolmen M XII, tumulus C.).

De même, les structures annexes identifiées à la périphérie des monuments sont autant de preuves de la fréquentation des sites, ce qui traduit aussi une organisation sociale des communautés au service de pratiques rituelles et commémoratives collectives.

Il convient donc de ne pas se contenter de la seule fouille de la stricte architecture du monument et de dégager sa périphérie proche.

Nous avons également pu remarquer sur de nombreux sites l'identification systématique de carrières adjacentes au monument. Ces recherches font la particularité des fouilles conduites actuellement sur les monuments mégalithiques du Néolithique moyen, de la façade atlantique de l'Europe (du Portugal à l'Irlande). Un colloque international organisé à Nantes en 2008, proposait d'ailleurs tout un axe de recherche sur ces problématiques (Guyodo et Mens 2013). Celles-ci, toutes récentes, ont été initialement engagées, dans l'ouest de la France, sous la conduite de J-P Mohen (1977), sur le site des tumulus de Bougon (Deux-Sèvres). Par ailleurs, ces carrières sont souvent repérées par photographies aériennes ou par prospections géophysiques mais ne sont pas systématiquement fouillées, du moins, dans leur totalité. Les exemples de la fouille du tumulus C de Prissé ainsi que celle du tumulus d'Er-Grah et de la Table des Marchands restent donc tout à fait exceptionnels.

De telles investigations n'ont, en revanche, jamais été engagées sur les monuments méridionaux de la seconde moitié du quatrième millénaire, c'est-à-dire ceux qui nous intéressent ici. Ces dolmens étant de plus petites dimensions, il est raisonnable de se demander si ces constructions ont nécessité l'ouverture de véritables carrières au sens strict du terme.

Nous nous attacherons plutôt à identifier par l'observation de l'environnement proche du dolmen, la morphologie des matériaux présents naturellement et les choix préférentiels qui ont été réalisés par les constructeurs.

2.4.3. Elaboration d'une méthodologie adaptée

2.4.3.1. Le dolmen de la Prunarède : premières méthodes, premiers enseignements.

La fouille du dolmen de la Prunarède réalisée en 2010 nous a permis de poser les premiers jalons d'une méthodologie d'investigation adaptée à ce type de monument. Cette première opération de terrain, dirigée par Ph. Galant, s'est déroulée sur deux mois.

Ce dolmen a la particularité d'être implanté en contexte karstique. Aussi, une étude géomorphologique a été menée, parallèlement à la fouille, par L. Bruxelles.

Cette analyse visait plusieurs objectifs :

- la caractérisation des différents substrats présents sur le site et leurs formes d'érosion.
- l'identification de la géologie et de la forme des matériaux utilisés dans la construction du tumulus.
- l'érosion pré et post mégalithique des supports de la chambre.
- l'identification de paléosol issu de l'érosion du karst en surface et à un milieu fortement anthropisé.

Ces analyses sont essentielles à la compréhension du site dans son contexte environnemental et géologique.

Au niveau de la fouille, il a été décidé, après un premier décapage général de l'ensemble du monument, de fouiller seulement deux quarts opposés du tumulus (fouille partielle). Cette investigation ciblée permet d'avoir un aperçu suffisant des structures internes et externes du tumulus tout en ne déstabilisant pas les espaces internes notamment la chambre mégalithique (fig. 51). Les sections créées par la fouille en quarts permettent de relever en coupe la structure interne du tumulus.

Un carroyage surélevé est mis en place et chaque carré de fouille ainsi créé est photographié après chaque décapage manuel avec un cadre de relevé de 1 m² (fig. 52). Les photographies sont ensuite imprimées afin de pouvoir retourner sur les carrés pour noter les différences de matériaux par un code couleur, le pendage des pierres par des flèches et les données

altimétriques. Ces photographies sont ensuite traitées individuellement sur Adobe Illustrator afin de redessiner le contour et les détails de chaque pierre. Puis, les différents carrés sont remontés afin de restituer la planimétrie générale du monument selon les différents décapages.

En plus de la fouille du tumulus, plusieurs tranchées, implantées à partir de la couronne du tumulus sur 1 m de large et 5 m de long à l'extérieur du monument, permettent d'observer le sol d'implantation du dolmen et apportent des indications sur la nature du substrat environnant (fig. 53). D'autre part, le couloir d'accès qui n'avait jamais été dégagé, a été fouillé ainsi que la chambre sépulcrale. La périphérie du monument a également été sondée et des structures annexes ont pu être identifiées (fig. 51). Ces sondages complémentaires permettent de replacer le monument dans son contexte géologique et géomorphologique et précise son fonctionnement.

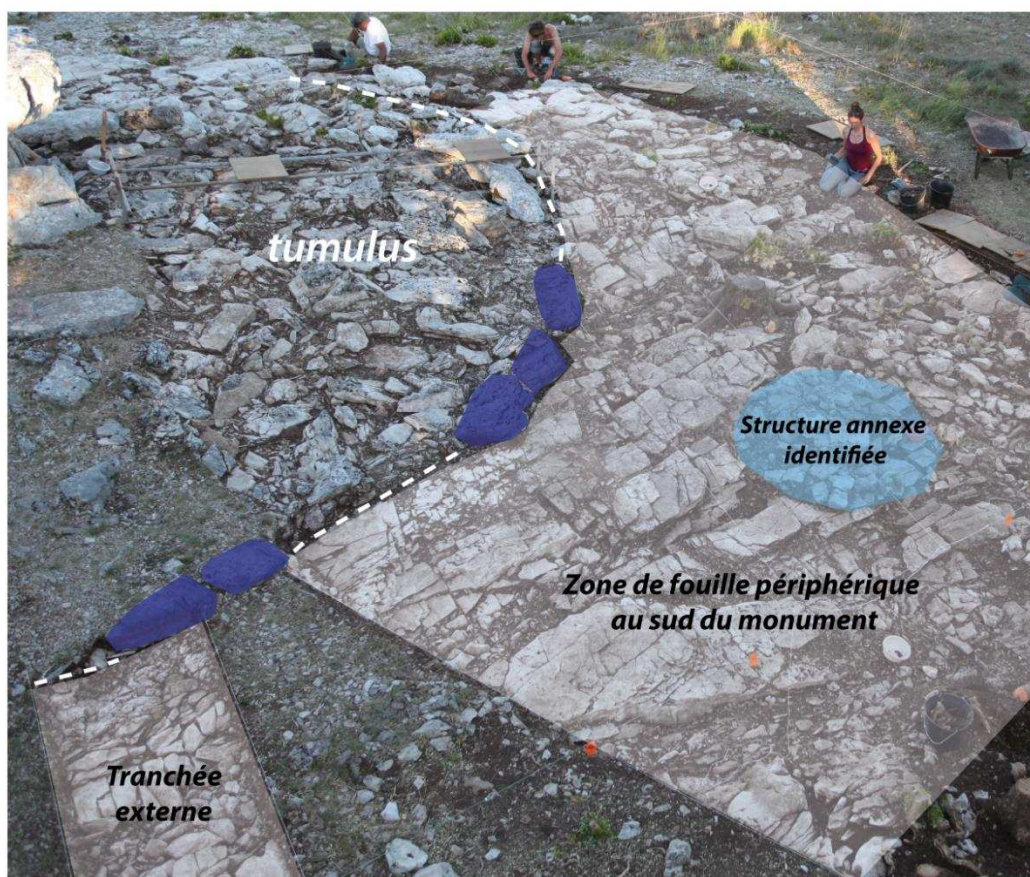
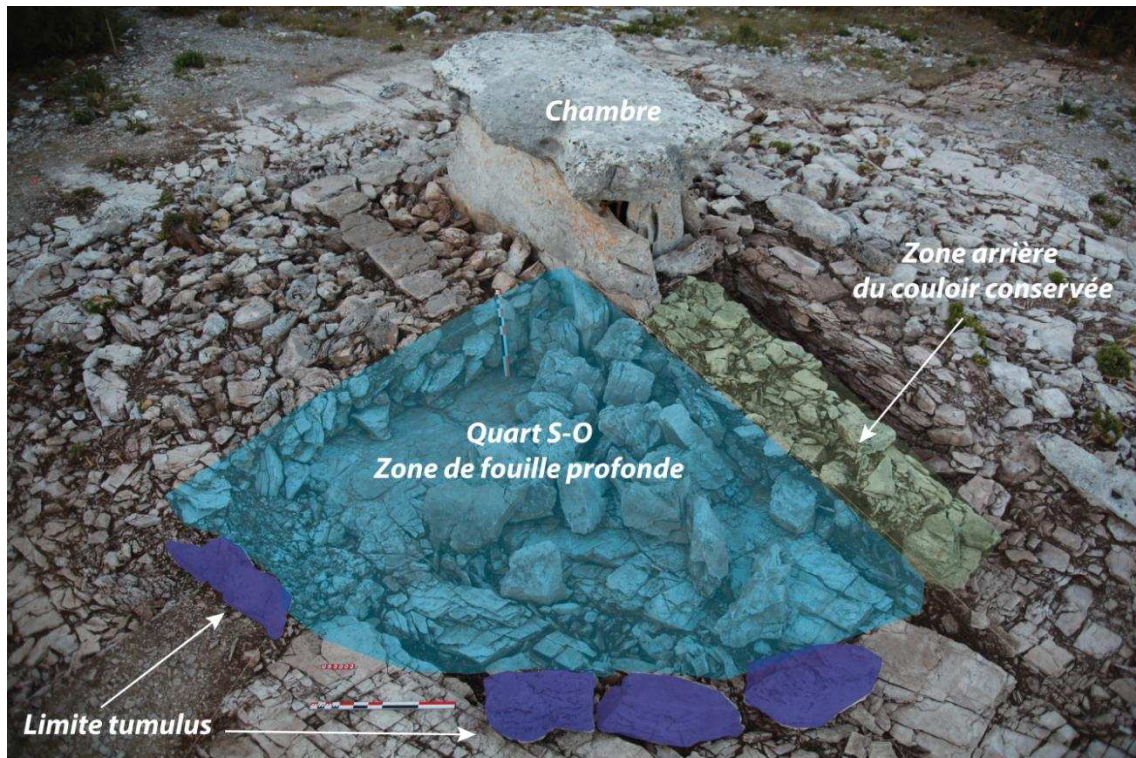


Figure 51 : En haut, emplacement de la zone de fouille sur le chantier du dolmen de la Prunarède. En bas, zone de fouille à l'extérieur du monument (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec).



Figure 52 : Etape d'enregistrement photographique d'un décapage sur le dolmen de la Prunarède (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec).



Figure 53 : Exemple d'une tranchée de fouille à l'extérieur du monument afin de caractériser le système d'implantation des blocs périphériques et la nature du substrat (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec).

Ce type de fouille autorise quelques remarques méthodologiques :

- La différenciation des matériaux par un code couleur permet de reconstituer mentalement les stratégies d'approvisionnement ; elle semble donc indispensable.

- Refouiller systématiquement les chambres et les couloirs, malgré les fouilles anciennes, permet de mettre à jour les données anthropologiques, de recueillir parfois de nouveaux mobiliers, et apporte des renseignements sur les modalités de construction et d'évolution des espaces internes. Cela permet aussi de démontrer que les supports de la chambre ne sont parfois plus du tout dans leur position originelle et qu'ils subissent une forte pression de la dalle de couverture et du tumulus.

- La mise en évidence de niveau de sol devant le monument suscite des remarques sur le fonctionnement et la pérennité d'un site.

2.4.3.2. Méthodologie de terrain des dolmens languedociens

La mise en place d'une méthode d'investigation globalement similaire pour chaque dolmen s'est révélée indispensable afin de pouvoir comparer les données recueillies entre-elles. La fouille se concentre sur trois zones principales : le tumulus, la périphérie et les espaces internes (fig. 54).

Nous avons fait le choix d'une fouille partielle du tumulus, qui pour des petits monuments, se révèle suffisante en renseignements. Ainsi, une tranchée est implantée depuis la chambre ou le couloir jusqu'à la limite externe du tumulus, voire au-delà. Cette tranchée mesure en générale 1,50 m de large et est plus ou moins longue selon les monuments. L'emplacement de ce sondage est choisi en fonction de la conservation du tumulus et des éventuels déblais des fouilles anciennes rejetés sur ce dernier. En effet, ces niveaux supérieurs sont souvent chargés en éléments mobilier et anthropologique provenant de la chambre, il semble donc intéressant de les tamiser. La tranchée permet d'identifier à la fois : l'agencement des orthostates des chambres ou des parois des couloirs avec le tumulus, la structure interne de ce dernier, et sa limite périphérique. Cette fouille est effectuée manuellement. Au fur à mesure des décapages, des photos zénithales sont prises avec ou sans cadre de relevé. Lorsque des structures bâties sont découvertes, elles font l'objet de relevés systématiques. Une fois les prises d'altitudes effectuées, on procède au démontage des structures afin

d'identifier le niveau d'implantation du tumulus. Ce dernier niveau décapé, il s'agit de mettre en évidence le substrat et de documenter de possibles aménagements de ce dernier avant la construction du monument (carrières, comblements de diaclose, traçages au sol, etc.). Une fois la fouille achevée, les deux sections de la tranchée, révèlent les structures et aménagements du tumulus. Les déblais sont placés à courte distance de la tranchée afin d'assurer un rebouchage rapide. Cette dernière opération s'appuie également sur un protocole précis (fig. 55). Il s'agit de remonter toutes les structures et aménagements observés à leur place d'origine. Pour cela les assises d'un mur, par exemple, sont numérotées avant leur démontage et mises de côté pour pouvoir être restaurées à l'identique à la fin de la fouille. On recouvre la partie supérieure de la tranchée par une couche de pierres grises patinées (pour les monuments en calcaire). Cette rechromatisation du tumulus lui redonne un aspect homogène et prévient de potentielles tentatives de pillages après notre intervention (fig. 55). En revanche, nous convenons qu'un tel rebouchage possède des limites car il masque la zone de fouille, ce qui peut être malvenu si dans le futur, les fouilles sont reprises sur ces monuments. Cependant nous avons préféré privilégier une bonne conservation de l'architecture, et c'était aussi le souhait du S.R.A.

Lorsque les limites du tumulus sont déterminées, il convient de fouiller verticalement à la périphérie du monument afin d'en déterminer le profil (circulaire, ovale, rectangulaire, etc.). Il s'agit en général de sondages peu profonds, le substrat affleurant, mais qui se veulent exhaustifs sur toute l'emprise du monument. Nous avons multiplié les coupes afin d'identifier la stratigraphie externe et de replacer le dolmen dans son environnement.

Les structures ainsi découvertes sont ensuite relevées sur la planimétrie générale. Plusieurs axes longitudinaux et transversaux permettent de relever en coupe les grands éléments centraux en élévation, l'épaisseur du tumulus et ses niveaux d'effondrement éventuels. D'autres sections peuvent être également implantées lorsqu'on identifie une particularité à relever qui va compléter les informations obtenues dans la tranchée. Le dégagement du substrat au-delà de la périphérie du tumulus autorise, comme au dolmen de la Prunarède, des observations géologiques, géomorphologiques, voire anthropiques. Comme dans la tranchée, on essaiera de déterminer l'implantation des structures de délimitation depuis l'extérieur afin de comparer ces données avec celles recueillies dans le sondage profond.

La chambre et le couloir sont également fouillés. Cette opération intervient avant la tranchée dans le tumulus. On remblaye et/ou étaye ensuite ces espaces afin que le sondage du tumulus ne déstabilise pas l'architecture interne. La fouille est réalisée par un anthropologue et les sédiments dégagés sont systématiquement tamisés. Lorsque qu'une couche sépulcrale est identifiée, un relevé des ossements et objets est systématiquement

réalisé. Une fois le remplissage de la chambre fouillé, il convient de rechercher les fosses d'implantation des dalles formant les parois de cette dernière. L'architecture générale est ensuite dessinée en plan comme en coupe. Un premier plan permet de relever la base des orthostates et le sol de la chambre. Pour la planimétrie générale, on prendra les mesures à mi-hauteur des orthostates de manière à représenter leur épaisseur ce qui ne peut être réalisé sur le plan précédent²¹.

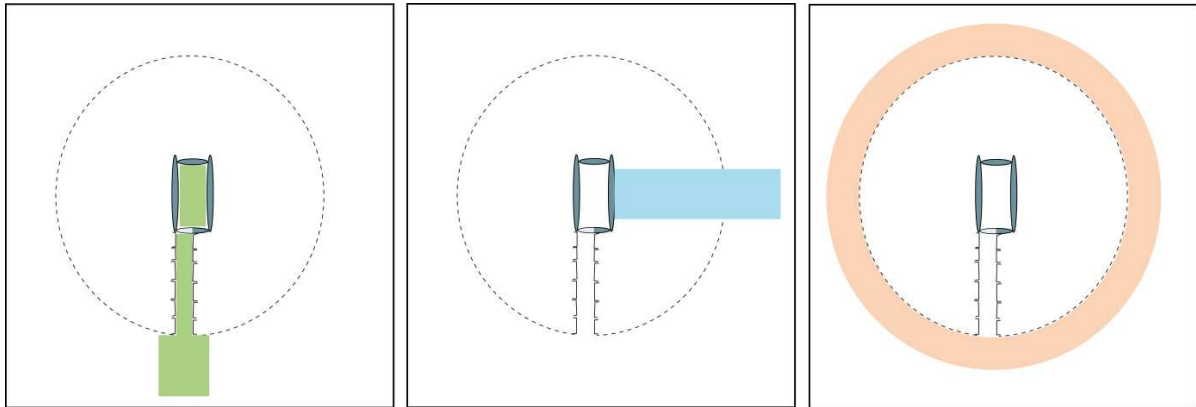


Figure 54 : Les différentes étapes de fouille appliquées à un dolmen à couloir. En vert, la fouille des espaces internes et de l'entrée. En bleu, la fouille du tumulus. En orange, le dégagement exhaustif des abords.

²¹ Les orthostates des dolmens languedociens étant souvent en position penchée vers l'intérieur de la chambre et recouvertes en partie par le tumulus, il est impossible de mesurer leur épaisseur à la base (puisque côté tumulus celle-ci est masquée). Deux plans sont donc nécessaires, l'un pour montrer à la fois ce pendage et l'épaisseur à mi-hauteur des dalles et l'autre pour relever le sol de la chambre en entier à la base de ces mêmes orthostates.



Étape 1

*Une fois la fouille terminée,
calage de l'orthostat par l'aménagement
d'un talus de blocs*

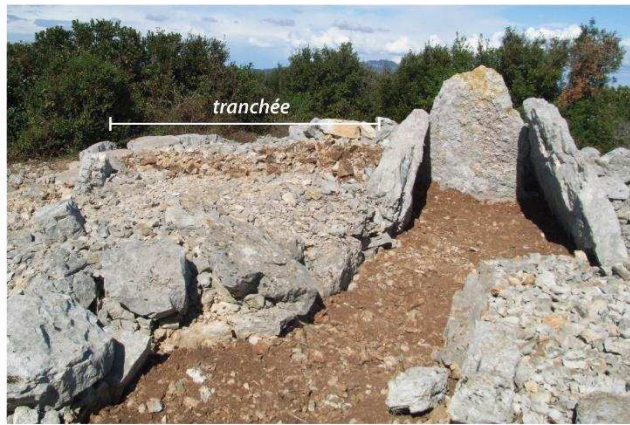


Étape 2

*Remise en place du péristalithe
(bloc initiaux)
et remplissage de blocs du reste
de la tranchée
(avec les déblais issus de nos fouilles)*

Étape 3

*Comblement de terre dans les interstices
et tassement général*



Étape 4

*Rechromatisation de la zone de fouille
par l'apport de pierres grises patinées*



Figure 55 : Après la fouille, étapes de remise en état, appliquées ici au dolmen de Mas de Reinhardt II.

Le couloir et l'avant de ce dernier font également l'objet d'une attention particulière lors de la fouille car il s'agit d'espaces qui restent finalement peu connus. Les fouilles anciennes n'ont souvent pas permis de déterminer les fonctions de ce système d'accès (sépulcrales, techniques, rituels ?). Il s'agit de fouiller le remplissage du couloir mais également de relever les parois afin d'observer les techniques de montage, les différents types d'appareil, la mise en forme éventuelle des faces apparentes des pierres, etc. Les structures au sol, de type dallage ou autres, seront relevées et démontées dans le but de comprendre les méthodes de construction et de fonctionnement de ces espaces associés.

L'avant du couloir est également dégagé, comme pour le dolmen de la Prunarède, afin d'identifier de possible structures annexes qui pourraient témoigner de la fréquentation des sites et/ou de pratiques commémoratives, rituelles, etc.

2.4.3.3. Méthodologie de terrain des dolmens est-pyrénéens

La méthode de fouille employée sur les dolmens de la seconde fenêtre d'étude est globalement la même avec une fouille en trois temps, du tumulus, de la périphérie et de la tombe centrale. Cependant, on s'interroge de manière plus significative sur l'approvisionnement en matériaux de construction et les stratégies d'établissement de ces monuments. Pour y répondre, l'observation des potentialités géologiques du milieu à travers des prospections et grâce à la consultation des cartes géologiques, va de pair avec la fouille proprement dite de ces dolmens. A l'échelle du monument, il s'agit de prolonger la tranchée à l'extérieur du tumulus afin d'identifier le sol géologique, puis de dégager ce dernier de manière exhaustive. Un relevé topographique est ensuite réalisé afin de mettre en évidence par des courbes de niveau serrées, les choix et aménagements du lieu d'implantation des monuments.

Par contre, d'autres objectifs sont réduits pour que cette opération puisse être réalisée dans les délais, et notamment la fouille des chambres. En effet, les espaces internes des dolmens de Prat-Clos et de la Barraca n'ont bénéficié que de sondages très restreints et ceci pour plusieurs raisons. Tout d'abord, les terrains granitiques et schisteux sont acides et ne permettent pas toujours une conservation des ossements humains (Legros 2007, 2011). De plus, dans les deux cas, la chambre a déjà été fouillée puis remblayée avec soin par J. Abélanet. Des sondages ont tout de même été réalisés pour vérifier ce remplissage et compléter les relevés architecturaux. De même, aucun système d'accès n'avait été reconnu pour ces deux monuments. Faute de temps, il n'a pas été possible de s'attarder sur ces problématiques. On s'est donc contenté de relever les éléments en surface, devant l'entrée des chambres, pour obtenir des indices sur ces structures et tenter d'établir, malgré tout, quelques hypothèses.

2.4.3.4. A propos des relevés et du mobilier

Comme nous l'avons fait remarquer précédemment (§ 1.2.3), les relevés qui ont concerné les dolmens languedociens ou est-pyrénéens sont des dessins schématiques réalisés par les divers chercheurs (J. Arnal, J. Audibert, G.-B. Arnal, J. Abélanet, Y. Chevalier, etc.). Ils ne concernent souvent que la chambre et le couloir du dolmen et parfois le tumulus, qui est relevé sous une forme simplifiée, c'est à dire un rond en pointillé. On s'étonne du peu d'intérêt donné à cette structure qui englobe tous les monuments sans exception, même dans certains relevés réalisés récemment.

Les sections longitudinales et transversales des dolmens sont encore plus rares mais apportent plus de renseignements sur le tumulus, notamment concernant la hauteur conservée de ce dernier. L'exemple du dolmen de Frontignan, relevé successivement par quatre auteurs, montre que les orientations ne sont pas toujours bonnes et que la vision du monument évolue au fil des siècles (fig. 56). Ceci est certainement dû à la conservation globale des éléments relevés mais également aux interprétations et aux partis pris différents selon les auteurs. Ces quatre plans assez schématiques, sont malgré tout complémentaires. Ils apportent chacun un renseignement nouveau. Au regard de cet exemple qui est loin d'être unique, il nous semble important de mener une étude historiographique de chaque monument afin de collecter le plus d'informations possibles sur des structures qui peuvent avoir bougé de leur place d'origine ou même avoir disparu.

Parallèlement, la nécessité de réaliser un nouveau plan plus précis, au moment des fouilles, s'est révélée indispensable. Ces derniers permettent de mettre à jour le plan des chambres et des couloirs déjà identifiés sur les plans anciens et d'ajouter les éléments inédits observés à leur périphérie et dans le tumulus. A cette occasion, au moins deux axes perpendiculaires sont disposés afin d'effectuer les relevés des sections longitudinales (dans l'axe de la chambre et du couloir) et transversales (dans l'axe de la tranchée dans le tumulus). Des coupes supplémentaires sont réalisées pour le détail des parois des couloirs ainsi qu'au niveau du tumulus dont la conservation n'est pas homogène. Tous les relevés ont été exécutés au 1/10^{ème} et au 1/20^{ème}. Ils ont été ensuite retravaillés sur ordinateur à l'aide du logiciel *Adobe Illustrator*.

Le mobilier archéologique exhumé a été enregistré par US et projeté en planimétrie par triangulation ou à l'aide des axes longitudinaux et transversaux lorsque l'objet était supposé « en place ». Chaque objet est ainsi numéroté, rattaché à une zone et à une US. Les blocs présentant des traces de mise en forme ont été également enregistrés, prélevés et étudiés

en post-fouille. Le mobilier des fouilles anciennes, notamment les vestiges anthropologiques lorsqu'ils ont été prélevés, ont également fait l'objet d'une révision (détaillée dans la présentation du corpus) et complète efficacement les données de terrain qui ont été assez pauvres en découvertes.

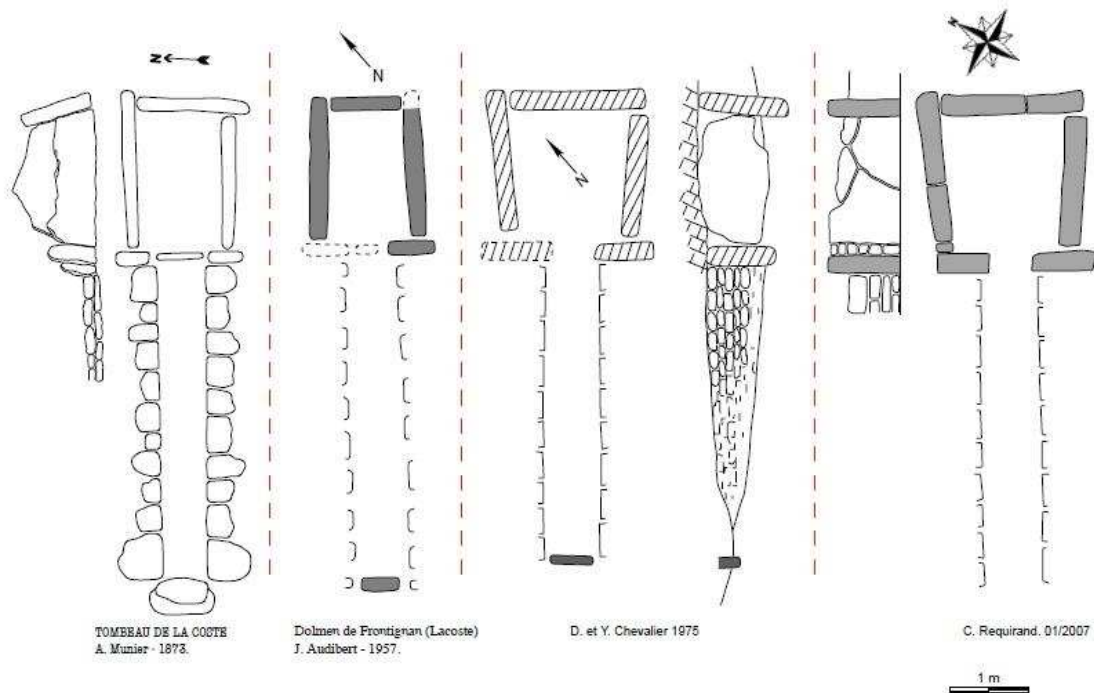


Figure 56 : Différents relevés et orientations du dolmen de Lacoste (Frontignan, 34) réalisés successivement par A. Munier en 1873, J. Audibert en 1957, Y. Chevalier en 1975, et enfin C. Requirand en 2007 (D.A.O. Claude Requirand).

2.4.3.5. Apport des analyses complémentaires

A notre avis, il était indispensable de réaliser un certain nombre de datations ¹⁴C suite aux fouilles car, pour les secteurs géographiques choisis, elles font presque totalement défaut. Cependant, nos fouilles sur les dolmens languedociens n'ont pas souvent permis la découverte d'échantillon suffisamment pertinent, notamment dans les zones qui nous intéressent ici, c'est à dire les tumulus. Les éléments qui ont pu être datés proviennent donc surtout des espaces internes. Il s'agit de dents humaines ou de charbons de bois prélevés dans la chambre ou dans le couloir. Par ailleurs, pour les dolmens des Pyrénées, des charbons de bois ont pu être prélevés dans la périphérie des monuments aux abords des tumulus et permettent de donner une fourchette chronologique pour la construction et/ou

le fonctionnement de ces tombes. Les sept échantillons dont il est question ici ont été analysés au Poznan Radiocarbon Laboratory en Pologne. Ils proviennent des sept dolmens fouillés entre 2012 et 2013 dans l'Hérault et les Pyrénées-Orientales. Il ne s'agira toujours que d'un échantillon par dolmen, ce qui reste insuffisant et peu représentatif. Nos résultats en matière de chronologie sont donc pour l'instant très préliminaires. Toutefois, couplés à l'analyse des mobiliers, ces datations fournissent quelques résultats encourageants. Les éléments provenant du dolmen de la Prunarède sont toujours en cours de datation au laboratoire de Lyon, ils n'ont donc pas pu être intégrés à l'analyse globale réalisée dans le cadre de ce travail.

Parallèlement à la fouille, nous avons mené des prospections pédestres autour des dolmens dans le but de connaître de façon globale l'occupation de la zone d'implantation de ces derniers. Ces recherches ont parfois donné lieu à la découverte ou la redécouverte d'autres sites archéologiques datant de la même époque (autres dolmens, stations, roches gravées, etc.). Ces sites satellites apportent parfois des renseignements inédits en lien avec le dolmen et permettent de mieux contextualiser nos découvertes.

Ces prospections ont été l'occasion de réaliser des études environnementales et géologiques afin de connaître le milieu et ses potentialités et dans le but d'identifier de possibles zones d'extraction à proximité des monuments. Des photographies du substrat affleurant ont été réalisées afin de caractériser son mode d'érosion et ainsi faire un lien avec l'approvisionnement en matériaux nécessaires à la construction d'un dolmen. L'observation des différentes morphologies des lits de pierres peut également renseigner sur leurs utilisations préférentielles dans la construction mégalithique.

2.4.3.6. Analyse des données recueillies

Trois niveaux d'analyses sont envisageables une fois la base de données établie.

- Dans un premier temps on étudie les résultats obtenus dolmen par dolmen, replacé dans son contexte immédiat. Il s'agit de décrire et d'interpréter chaque structure, chaque US en relation les unes aux autres, ainsi que de proposer une restitution de la chronologie de construction et de fonctionnement de chaque monument.

- Puis les données de tous les dolmens du corpus sont croisées entre elles afin de tenter des rapprochements typo-chronologiques au niveau de l'architecture mais également d'analyser des similitudes d'intention. Ces analyses s'appuient sur des tableaux statistiques, nuages de points et sériations, etc.

- Le troisième degré d'analyse est une contextualisation des données à travers les acquis sur le mégalithisme de la France et des pays limitrophes. Cette étude est réalisée par le biais des nombreux exemples de la bibliographie qui sont comparés à nos résultats.

2.5. Définition d'un vocabulaire adapté

La terminologie généralement employée dans l'archéologie du bâti des périodes historiques est, petit à petit, intégrée, par les chercheurs, pour décrire des architectures préhistoriques. On emprunte aussi le langage des lithiciens ou des sculpteurs pour décrire les différentes mises en forme des matériaux (débitage, retouche, dégauchissage, etc.). Les définitions transposées ci-dessous sont tirées de références variées qui ont été réadaptées au sujet de notre étude (Larousse 2006, Lassure 1977, Lassure et Repérant 2004, Laporte 2013, Laporte *et al.* 2012, Sellier 2013, Servelle 2002, etc.). Les termes utilisés tout au long de cette étude se rapportent à des structures, des techniques, des outils, des formes d'érosion dont les définitions sont ici classées selon les étapes de construction pour une meilleure contextualisation de leur emploi.

Ce glossaire découle de la nécessité de définir une nomenclature la plus précise et exigeante possible afin, entre autre, de parfaire la rédaction des rapports finaux de synthèse à fournir au Service Régional de l'Archéologie et nommer des structures et des aménagements jusqu'alors inédits, du moins pour les régions concernées.

2.5.1 : Nature de la roche, techniques d'extraction, carrière, implantation

Epierrage ou épierrement : action d'enlever les pierres libres résultant de l'érosion d'un socle rocheux.

Raclage : action de racler l'horizon supérieur du sol d'implantation d'un monument ou « vieux sol » avant la construction.

Nivellement : action d'égaliser le niveau d'une surface.

Déroctage/dérochement : action de briser des blocs de pierre très dure.

Découverte : couche de pierraille issu de l'érosion du substrat parfois mélangée à de la terre organique. L'action d'enlever cette couche s'appelle **la découverte** (Lassure 2004).

Remblai : masse de terre rapportée pour élever un terrain ou combler un creux.

Front de taille : dans une carrière, il s'agit des flancs verticaux d'une banquette de substrat issus de l'abattage de la roche.

Face d'affleurement : le côté d'une dalle ou d'un bloc de surface, et soumis à l'érosion avant son extraction.

Face d'arrachement : le côté créé par l'arrachement d'une dalle ou d'un bloc de son banc naturel lors de son extraction.

Erosion pré-mégalithique : traces laissées par le ruissellement, la stagnation de l'eau, l'érosion éolienne sur la face d'affleurement d'un bloc (vasques, rigoles, cupules). Cette érosion intervient avant l'utilisation de la dalle et est donc appelée prémégalithique (fig. 57).



Figure 57 : Vasque pré-mégalithique sur un orthostate du dolmen n°1 de Grandmont (Soumont, Hérault).

Erosion post-mégalithique : traces laissées par le ruissellement, la stagnation de l'eau et l'érosion éolienne, visibles en général sur le sommet des dalles plantées (vasques, rigoles, cupules). Cette érosion intervient après l'utilisation de la dalle, elle est donc postmégalithique.

Coin : Pièce en forme de prisme ou de biseau, en bois ou en pierre servant à fendre ou décoller la roche. Les coins en pierre peuvent être enfoncés dans des fissures naturelles de la roche par percussion afin de les élargir. Lorsqu'ils sont en bois, une fois placée dans la fissure, il suffit de verser de l'eau dessus pour les faire gonfler.

2.5.2. : Transformation et utilisation de la pierre

Épannelage : opération de mise en forme grossière qui consiste à éliminer, par une percussion violente, de longs éclats sur une dalle ou un bloc. Les outils utilisés pour ce travail sont de grands maillets présentant parfois une gorge qui participe au système d'emmanchement de l'outil.

Bouchardage : opération de dressage d'une dalle afin de la régulariser ou de la sculpter dans un but esthétique ou ornemental. L'outil utilisé peut être un percuteur en pierre ou un pic en matière dure animale. L'action répétée de l'outil écrase la roche et laisse des points réguliers caractéristiques de cette technique.

2.5.3 : Technique de construction

Boutisse : pierre, dalle ou bloc que l'on positionne dans un mur suivant sa longueur de manière à ne montrer qu'un petit côté en parement.

Panneresse : pierre, dalle ou bloc que l'on positionne dans un mur de manière à laisser visible son plus long côté.

Assise : rang de pierres accolées sur un même niveau dans une construction. La pose d'assises horizontales est gage de stabilité d'un mur. La nature et la forme des pierres, leur agencement au sein des assises et la succession de ces dernières permettent d'établir le type d'appareil et la fonction d'un mur. Il est aussi possible d'observer des sections de paroi distinctes au sein d'une même élévation, traduisant divers types de changement (matériaux, mise en œuvre, reprise, etc.).

Assise de fondation : Il s'agit du socle ou de la semelle d'un mur constitué généralement de pierres, dalles ou blocs de plus grande dimension dépassant à l'avant et/ou à l'arrière de l'aplomb d'une paroi.

Liant : couche de terre ou d'argile permettant de lier les assises d'un mur entre elles.

Maçonnerie de pierre sèche : Il s'agit d'une technique de construction qui implique la pose de moellons, de plaquettes, de blocs ou de dalles sans recourir à un quelconque mortier ou liant pour monter un mur (Lassure 1977).

Appareil : Type de taille et d'agencements d'une maçonnerie de pierre.

Appareillage : disposition des éléments d'une maçonnerie de pierre.

Appareiller : Projeter, réaliser l'appareil d'une façade ou d'un membre d'architecture dit *appareillé*.

Petit appareil : terme souvent employé pour désigner un appareil de pierre sèche à l'opposé du **gros appareil** englobant plutôt des éléments mégalithiques.

Joints croisés : type d'appareillage où les assises sont disposées de manière à ce que les séparations entre les pierres (joints) ne se retrouvent pas à l'aplomb d'une assise à l'autre, mais croisées. Autrement dit, la jointure de deux pierres de l'assise supérieure doit se trouver au-dessus de la partie centrale de la pierre de l'assise inférieure.

Pile d'assiettes : ce terme désigne une maçonnerie dont la particularité réside dans le montage des assises dont les dalles sont empilées les unes strictement sur les autres à la manière d'une « pile d'assiette » et non décalées ou croisées.

Mur de soutènement : Il s'agit d'un mur vertical ou subvertical qui permet de retenir une masse de terre ou de matériaux. Cela implique une estimation correcte des poussées exercées par cette terre sur la paroi. Il faut donc que le matériau utilisé dans le montage du mur (ici la pierre sèche) soit suffisamment lourd et que sa position vienne contrebalancer la poussée.

Fruit : obliquité donnée à la face extérieure d'un mur, sa base étant en avant par rapport à l'aplomb du sommet. Pour obtenir ce résultat, chaque pierre doit être disposée en devers vers l'intérieur de la maçonnerie. Cette technique permet de renforcer l'équilibre d'un mur.

Alvéole : unité de construction de faible superficie bordée par des murets et remplie de terre ou de pierres. Ce terme a surtout été utilisé pour décrire les monuments de l'ouest de la France qui sont constitués de multiples alvéoles en arc de cercle qui s'accolent et se surmontent.

Raidisseur : élément de construction servant à renforcer un support.

Harpe (harpage) : pierre laissée en saillie à l'extrémité d'un mur pour faire une liaison avec un autre mur à construire ultérieurement. Chacune des pierres qui, dans une chaîne de mur, est plus large que celle de dessous et de dessus.

Chaînage : position de deux parois dont certaines pierres sont en saillie de manière à s'emboîter parfaitement.

Couronne : Série de blocs disposés à plat et juxtaposés les uns aux autres formant la périphérie d'un tumulus circulaire ou ovale.

Péristalithe : série de dalles plantées juxtaposées ou non, structurant la périphérie et/ou la partie interne d'un tumulus.

Structure rayonnante : série de dalles en délit, disposées espacées régulièrement et de façon rayonnante par rapport au centre de la tombe. Elles peuvent structurer la périphérie et/ou la partie interne d'un tumulus.

Encorbellement : type de montage d'un mur dont les assises sont en surplomb les unes par rapport aux autres et dont la vocation est de couvrir petit à petit un espace vide.

2.5.4. Esthétisme, monumentalisme

Parement : paroi qui reste visible de l'extérieur une fois l'édifice achevé. Elle peut être améliorée par un élément ou un procédé quelconque.

Dressage (d'une paroi, d'une pierre) : action de mettre droit. On dit d'une paroi qu'elle est « dressée » lorsqu'aucun élément la constituant ne dépasse à l'aplomb. De même, on dit d'une pierre qu'elle est « dressée » lorsque sa surface a été aplanie.

Gradin : ensemble de structures en degrés et en retrait les unes par rapport aux autres, qui permet d'élever une construction rapidement et de la monumentaliser.

Terrasse : (qui peut être liée au **gradin**). Il s'agit d'une plateforme constituée d'un mur et d'un remplissage de terre ou de pierre sur laquelle on va pouvoir poser une autre construction en élévation.

Ecaille : ensemble de dalles disposées en retrait les unes sur les autres recouvrant le sommet d'une construction.

2.6. Synthèse et limites.

Les résultats obtenus sur chaque monument sont décrits dans le second volume de ce mémoire. Il réunit la description et l'analyse des huit monuments qui ont fait l'objet de fouilles dans le cadre spécifique de ce travail, et selon la méthodologie que nous venons de présenter :

- **une fouille ciblée sur une partie du tumulus** permettant de connaître la structure du tumulus et l'insertion du monument dans son contexte stratigraphique.
- **des décapages exhaustifs en périphérie** afin d'observer de possibles aménagements du lieu d'implantation du site ainsi que des indices de fréquentation.
- **une fouille de la chambre et du couloir** mettant à jour les données architecturales d'une part et les données anthropologiques d'autre part.

D'autres analyses ont été réalisées : historiographie, études des collections anciennes (mobilier et ossements), prospections, datations ¹⁴C. Elles permettent une connaissance plus précise des dolmens d'un point de vue chronologique, environnemental et anthropologique.

Parallèlement, d'autres monuments funéraires mégalithiques sont décrits de manière succincte car ils sont susceptibles d'être comparés avec les données recueillies sur les huit dolmens fouillés. De plus, parce qu'ils sont situés sur des zones qui n'ont pas bénéficié d'une étude spécifique, ils complètent efficacement la réflexion.

La constitution de ce corpus ne reflète pas la réalité archéologique des zones d'études sélectionnées. En effet, il ne s'agit pas d'une base de données exhaustive réunissant tous les dolmens du Languedoc et du Roussillon, mais de plusieurs études de cas qui vont servir de base à notre réflexion. En terme uniquement statistique, la vingtaine de dolmens décrits ici ne constitue pas une base suffisante pour permettre une exploitation en termes de probabilités²². Il s'agit de la principale limite de ce travail et de la méthodologie employée.

Ainsi nous nous emploierons plutôt à analyser des gestes, des similitudes d'intention ou des disparités et à tenter de les expliquer. Nous ne pouvons pas extrapoler nos observations à l'ensemble des monuments, mais nous proposerons un modèle de compréhension de ces dolmens.

²² Les outils statistiques à notre disposition ne seront utilisés que sporadiquement pour illustrer certains points de notre propos et alléger le texte de la présentation numérique, mais d'un point de vue mathématique, ils ne peuvent en aucun cas fonder des remarques significatives. La constitution de groupes typologiques stricts s'appuyant sur l'ensemble des monuments (chambre et système périphérique) reste pour l'instant prématurée étant donné le nombre réduit de sites fiables, c'est-à-dire connus exhaustivement.

Liste des Figures (Volume I)

| | |
|--|----|
| <i>Figure 1 : Lithographie de J.-J.-B. Laurens représentant le dolmen de Grandmont (Soumont, Hérault).</i> | 29 |
| <i>Figure 2 : Adrien de Mortillet (1853-1931)</i> | 33 |
| <i>Figure 3 : Premiers croquis annotés du dolmen de Feuilles (Louis et Peyrolles, 1930)</i> | 36 |
| <i>Figure 4 : Première typologie des dolmens à couloir et à antichambre et des dalles portes (synthèse d'après Arnal 1949, fig. 2, p. 35 ; fig. 4, p. 39 et Arnal 1963, fig. 12, p. 76)</i> | 38 |
| <i>Figure 5 : en haut, plan du dolmen à long tumulus de la Fabière (La Cavalerie, Aveyron) d'après J. Arnal (1987, fig. 6, p. 155). En bas, remontage des photographies zénithales du dolmen des Places I (Nant, Aveyron) d'après J. Arnal (1987, fig. 18, p. 168)</i> .. | 42 |
| <i>Figure 6 : Typologie des dolmens languedociens d'après J. Audibert (1962, fig. 31, p.123). En haut, les dolmens à antichambre en dalles ou en murs. Au milieu, les dolmens à chambre en dalles ou en murs et à couloirs axiaux. En bas, les dolmens à chambre en dalles et à couloir en « p » ou en « q »</i> | 45 |
| <i>Figure 7 : Plan et coupe de la chambre du grand dolmen de Viols-le-Fort réalisé par le CRACV (D'après Tessier 1948, p. 233)</i> | 47 |
| <i>Figure 8 : Répartition géographique et géologique des dolmens du Bas Languedoc (d'après Combarrous 1960, tableau, p. 77)</i> | 49 |
| <i>Figure 9 : Exemple de plans et coupes réalisés par G. Combarrous sur le dolmen de Ferrussac à gauche (d'après Combarrous 1958, fig. 5, p. 332) et sur d'autres dolmens du sud-Lodévois à droite (d'après Combarrous 1960, fig. 6, p. 23)</i> | 50 |
| <i>Figure 10 : G.-B. Arnal en excursion sur le dolmen de Laroque (Saint-Etienne-de-Gourgas, Hérault) avec J. Arnal (diapositive du fond d'archives J. Arnal conservé au musée Henri Prades à Lattes)</i> | 51 |
| <i>Figure 11 : Trombinoscope des chercheurs ayant apportés une contribution significative à la connaissance des dolmens et plus largement du Néolithique dans la zone des Garrigues, sur la bordure méridionale des Grands-Causse (Hérault et Gard), et dans les Pyrénées-Orientales</i> | 52 |
| <i>Figure 12 : A gauche, plan du dolmen du Bois de Monsieur (d'après Lauriol 1961, fig. 4, p. 115). A droite les dolmens des lacs et leurs « cromlechs péri-dolménique » (d'après Lauriol et Guilaine 1964, fig. 11, p. 152)</i> | 54 |
| <i>Figure 13 : Evolution du nombre de dolmens en Languedoc-Roussillon de 1876 à nos jours</i> | 56 |

| | |
|---|----|
| <i>Figure 14 : Plan et coupes du coffre de Combe-Marie avec en pointillé les zones de fouilles dans le tumulus et dans la chambre (d'après Paul Ambert 1976, fig. 2, p. 267).</i> | 59 |
| <i>Figure 15 : Synthèse schématique de l'évolution de la typologie des dolmens est-Pyrénées d'après les travaux de J. Guilaine et de P. Ambert</i> | 61 |
| <i>Figure 16 : Plans des dolmens n°1, n°3/5, n°6/7 de la nécropole de la Clape (d'après Guilaine 1972, fig. 3, p. 14 ; fig. 9, p. 26 ; fig. 17, p. 44 ; fig. 24, p. 56).</i> | 63 |
| <i>Figure 17 : A gauche, exemples de plans schématiques réalisés par le G.A.L. sur les dolmens de la bordure méridionale du Larzac (d'après G.A.L. 1979, planche IV, p. 54). A droite, planche de l'industrie lithique provenant de ces mêmes dolmens (d'après G.A.L. 1979, fig. 3, p.14).</i> | 64 |
| <i>Figure 18 : à gauche, restauration du dolmen du Lamalou ; des excavations sont creusées dans le tumulus à l'arrière des dalles de la chambre pour être remplis de béton. A droite, un orthostate du dolmen de Ferrières en cours de restauration. L'écartement des litages de la dalle a certainement dû modifier le tumulus qui venait contre (photographies d'A. Colomer).</i> | 68 |
| <i>Figure 19 : à gauche, le dolmen de Ferrières dont le tumulus originel est en cours de démontage au niveau du parement. On remarque également une excavation réalisée à l'arrière de l'orthostate de droite. A droite, le dolmen de Ferrières après la restauration du même parement (Diapositives numérisée d'A. Colomer).</i> | 69 |
| <i>Figure 20 : Tableau analytique des architectures conçu par Y. Chevalier (d'après Chevalier 1984, fig. 2 p. 24). En rouge, profil de la majorité des dolmens languedociens selon lui (recomposé d'après Chevalier 1984, fig. 11 p. 65).</i> | 74 |
| <i>Figure 21 : Synthèse schématique de l'évolution typologique des dolmens languedociens d'après J. Arnal J. Audibert et Y. Chevalier</i> | 75 |
| <i>Figure 22 : Propositions de classement typo-chronologique des monuments mégalithiques du bassin nord-occidental de la Méditerranée (d'après J. Guilaine 2002, fig.1, p.279 et fig. 2, p. 280.)</i> | 88 |
| <i>Figure 23 : Proposition de classement des dolmens à couloir et chambre parementée (en haut) et sous-typologie des dolmens à chambre courte (en bas), entre Provence et Languedoc (d'après Jallot et al. 2006, fig.2, p. 286).</i> | 90 |
| <i>Figure 24 : Diversité des mégalithismes dans le sud de la France. Proposition, par L. Jallot, de classement régional et d'attribution chronologique des coffres ou chambres mégalithiques sous tumulus dans le sud de la France, d'après les mesures radiométriques et les plus anciens mobiliers livrés (D'après Laporte et al. 2011, D.A.O. Jallot, fig. 15 p. 315).</i> | 91 |
| <i>Figure 25 : A gauche, les différents types de monuments du Bas-Quercy. 1 : dolmen simple à tumulus quadrangulaire court (à chevet convexe), 2 et 3 : dolmens à vestibule et tumulus trapézoïdal court (à chevet rectiligne), 4 : deux dolmens emboîtés, dolmen de type 1 inséré dans un dolmen à tumulus</i> | |

quadrangulaire long (à chevet convexe). Le type 1 serait donc antérieur au type 4 d'après l'exemple du monument de Rouzet à Larroque (d'après Pajot 1990, fig. 5, p. 270). A droite, plan et coupe transversale du dolmen n°2 de la Foumarène-nord à Montricoux (Tarn-et-Garonne), son tumulus quadrangulaire et au-delà sa formation encaissante circulaire, vestige d'effondrement ou structure de condamnation ? (D'après Pajot 1987, fig. 54 p.113)..... 99

Figure 26 : L'architecture évolutive du dolmen des Aguals (Gréalou-Montbrun, Lot) après six années de fouilles (d'après Lagasque et al. 2005 fig. 2, p. 295). 100

Figure 27 : Le cas du vrai faux dolmen de Vialamontels (Lapanouse-de-Cernon, Aveyron) et les surprises d'une fouille exhaustive (d'après Poissonnier 2006, fig. 10, p. 392). 100

Figure 28 : Typologie des dolmens provençaux, d'après J. Courtin (1974) et G. Sauzade (1990, 1998) pour les dolmens de Provence occidentale ; d'après O. Roudil et G. Bérard (1981), G. Sauzade (1998) pour les dolmens de Provence orientale..... 104

Figure 29 : Typologie des architectures mégalithiques en Catalogne, durant le IV-IIIe millénaire cal BC (d'après Tarrús 1999, fig. 1, p. 112). 1 : ciste néolithique à tumulus, 2 : sépulture à couloir ancienne (chambre subcirculaire), 3 : sépulture à couloir ancienne (chambre trapézoïdale), 4 : sépulture à couloir évolué (chambre rectangulaire à couloir étroit), 5 : sépulture à couloir évolué ou « galerie catalane » (chambre rectangulaire à couloir large). 107

Figure 30 : Typologie des architectures mégalithiques en Catalogne, durant le IIIe millénaire cal BC (d'après Tarrús 1999, fig. 2, p. 113). 6: dolmen de type « chambre pyrénéenne », 7 : dolmen simple type arca avec vestibule-puits, 8 : dolmen simple type grande caisse avec tumulus, 9 : ciste mégalithique tardive. 107

Figure 31 : Datations (calibrées) des principaux groupes culturels du Néolithique final du Midi de la France (d'après Guthertz et D'Anna 1989). 114

Figure 32 : Tableau de périodisation schématique des groupes culturels de la fin du Néolithique en France méditerranéenne. Dates calibrées av. J.-C. (d'après Lemerrier 2007, fig. 9, p. 494). Remarquons qu'en Provence centrale et orientale une phase est définie à partir de datations/mobilier (?) de dolmens. Cette phase situe le développement des dolmens entre 3300 et 2800 av. J.C. et pourrait être rattachée au Couronnien. 115

Figure 33 : Système chronoculturel complexe établi à partir des styles céramiques pour le Néolithique final en Languedoc oriental à central et en Provence défini par L. Jallot et intégration du style des Vautes (d'après Jallot 2003, fig. 12, p. 261). 116

Figure 34 : Tableau de sériation des dates isotopiques (¹⁴C) pour le Néolithique final et central. Seules les mesures présentant un écart-type BP à 2 σ égal et inférieur à 60 ans ont été retenues (d'après Jallot et Guthertz 2014, fig. 16, p. 152).. 117

| | |
|---|------------|
| <i>Figure 35 : Périodisation du Néolithique final en Languedoc et sur les Grands Causses (d'après Carozza et Georjon 2006).....</i> | <i>122</i> |
| <i>Figure 36 : Carte de répartition des sépultures collectives (dolmens, coffres, grottes, hypogées) du bassin nord-occidental de la Méditerranée (synthèse d'après Soulier 1998, Galant 2009 et Pericot-Garcia 1950).</i> | <i>145</i> |
| <i>Figure 37 : Concentrations de dolmens dans le sud de la France formant des groupes chrono-typologiques distincts.</i> | <i>146</i> |
| <i>Figure 38 : Synthèse des comptages de dolmens connus en Languedoc-Roussillon (d'après Ph. Galant en 2009).....</i> | <i>148</i> |
| <i>Figure 39 : Carte de répartition des dolmens en Languedoc-Roussillon (points générés par la Base Patriach en 2014 sur les termes « dolmens » et « coffres », sources D.R.A.C-Languedoc-Roussillon). On compte moins de dolmens que dans les chiffres donnés par Ph. Galant en 2009 car la base Patriarch n'est pas à jour. Cependant les zones de densités sont suffisamment bien représentées pour que l'on ait une vision de la répartition proche de la réalité.</i> | <i>151</i> |
| <i>Figure 40 : Groupes créés au sein des zones de concentrations de dolmens situés sur le pourtour méditerranéen. Trois zones ont été sélectionnées, recoupant le groupe des dolmens à couloir languedociens et une zone d'étude a été réservée aux dolmens est-pyrénéen. Les dolmens situés en Minervois ou dans le bassin de l'Aude étant déjà bien documentés par des fouilles récentes, nous n'y avons pas sélectionné de nouveau monument.</i> | <i>152</i> |
| <i>Figure 41 : Carte de répartition des dolmens héraultais. On remarque que les dolmens sont tous situés sur les massifs calcaires au nord-est (Garrigues et Causse du Larzac) et sur les contreforts de la Montagne Noire à l'ouest (points générés par la Base Patriache en 2014, sur les termes dolmens et coffres, D.R.A.C-Languedoc-Roussillon).....</i> | <i>153</i> |
| <i>Figure 42 : Situation des dolmens sélectionnés dans cette étude au sein de la répartition totale des monuments. Les dolmens de la Prunarède et de Laroque n°17 sont situés sur le Causse du Larzac. Ceux de la Caumette, Caissa dels Morts II et Mas de Reinhardt II sont implantés sur les Petits Causses. Le dolmen des Isserts, situé dans le bassin permien du Salagou est situé en marge de ces concentrations.....</i> | <i>156</i> |
| <i>Figure 43 : Carte géologique simplifiée du Languedoc oriental et situation des dolmens sélectionnés. (Sources atlas de la DREAL). La plupart sont implantés sur le calcaire jurassique (en bleu) mis à part le dolmen des Isserts qui lui, se situe dans le Permien(en rose).....</i> | <i>157</i> |
| <i>Figure 44 : Carte de répartition des dolmens et des coffres pyrénéens (synthèse d'après Martzluff in Abélanet 2011, D.A.O Bec Dreton). Les dolmens de Prat-Clos et de la Barraca se situent sur les massifs en rive gauche de la Têt, dans la région du Conflent.</i> | <i>159</i> |

- Figure 45 : Carte géologique simplifiée des Pyrénées-Orientales et situation des dolmens sélectionnés. Le dolmen de Prat-Clos est situé sur les massifs primaires constitués de schistes, marbre, etc. Le dolmen de la Barraca est implanté sur un substrat granitique (Sources atlas de la DREAL). 159*
- Figure 46 : Vue d'un quart du tumulus de Fô, fouillé et démonté, dégageant ainsi deux coupes. Au premier plan la couronne périphérique encore en place (Delrieu 2004, p. 326). 160*
- Figure 47 : Plan général cumulatif des divers décapages du dolmen de la Table du loup et hypothèses de restitution des limites internes (Fait 7) et externes (Fait 8) du tumulus (H. Vergely, 2006). 161*
- Figure 48 : Différentes vues de la même zone de fouille au nord du dolmen de la Planquette (fouilles de A.-L. Rivière en 2009, photographies et D.A.O. N. Bec). 163*
- Figure 49 : En haut, l'un des tumulus de Bougon dont les parements externes ont été dégagés mais dont la structure interne est inconnue car jamais fouillée. En bas, le tumulus C de Prissé-la-Charrière ; enregistrement en cours des différentes composantes de la structure interne. En bas à droite, l'architecture complexe de l'ensemble du même monument. 165*
- Figure 50 : Diverses vues de la fouille exhaustive du dolmen de Dombate (Cabana de Bergantiños, Galice) et des structures découvertes à sa périphérie (Rodriguez 2011, p. 201). 168*
- Figure 51 : En haut, emplacement de la zone de fouille sur le chantier du dolmen de la Prunarède. En bas, zone de fouille à l'extérieur du monument (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec). 177*
- Figure 52 : Etape d'enregistrement photographique d'un décapage sur le dolmen de la Prunarède (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec). 178*
- Figure 53 : Exemple d'une tranchée de fouille à l'extérieur du monument afin de caractériser le système d'implantation des blocs périphériques et la nature du substrat (Photographie Ph. Galant, D.A.O. N. Bec). 178*
- Figure 54 : Les différentes étapes de fouille appliquées à un dolmen à couloir. En vert, la fouille des espaces internes et de l'entrée. En bleu, la fouille du tumulus. En orange, le dégagement exhaustif des abords. 181*
- Figure 55 : Après la fouille, étapes de remise en état, appliquées ici au dolmen de Mas de Reinhardt II. 182*
- Figure 56 : Différents relevés et orientations du dolmen de Lacoste (Frontignan, 34) réalisés successivement par A. Munier en 1873, J. Audibert en 1957, Y. Chevalier en 1975, et enfin C. Requirand en 2007 (D.A.O. Claude Requirand). 185*
- Figure 57 : Vasque pré-mégalithique sur un orthostate du dolmen n°1 de Grandmont (Soumont, Hérault). 189*

Autour du coffre : dispositifs et aménagements des monuments funéraires mégalithiques en Languedoc et en Roussillon (IVe/IIe millénaires).

Résumé : Après deux années d'études sur les dolmens de l'Hérault, il est ressorti le constat d'une connaissance lacunaire du phénomène mégalithique dans les régions du Languedoc et du Roussillon. Cette carence s'explique en partie à cause du nombre réduit de fouilles exhaustives réalisées sur ce type de monuments. Nos recherches se sont alors orientées vers la reconnaissance des tumulus qui enserrment les chambres funéraires mégalithiques. En effet, ce sont surtout les espaces internes de la tombe qui ont fait l'objet de fouilles, motivées par la recherche d'objets. Il s'agit donc maintenant de s'intéresser aux espaces externes des tombes, c'est à dire en particulier aux tumulus. Comment sont-ils construits, avec quels matériaux et quels moyens? Quelles sont leurs fonctions? Peut-on dégager une typologie, des disparités/ressemblances géographiques et/ou culturelles? Peut-on cerner leur évolution chronologique à travers la dynamique architecturale? Au-delà de la reconnaissance des tumulus, il s'agit également d'étudier la périphérie de ces monuments, leur implantation dans le paysage et dans l'espace humanisé. Le peu d'informations scientifiquement utilisables sur ces structures implique la réalisation de nouvelles fouilles. Des investigations sur ces aménagements induisent une méthodologie adaptée. Le cadre géographique global de cette recherche est le bassin ouest méditerranéen avec plusieurs fenêtres d'étude spécifiques recoupant les grandes zones de concentration du phénomène mégalithique : l'est des Pyrénées, les Garrigues héraultaises, le bassin du Salagou, la bordure méridionale des Grands-Causse. Huit dolmens ont été fouillés dans le cadre spécifique de ce travail. Les données recueillies sont diverses et permettent de rendre compte des différents savoir-faire et /ou degré de maîtrise des constructeurs de dolmens et peut-être également de distinctions d'ordre chronoculturel. Ces données de terrains ont pu être comparées avec les acquis disponibles dans le bassin ouest méditerranéen pour la fin du Néolithique. Nous proposons ainsi un modèle de compréhension de ce type de sites, du choix de leur implantation jusqu'à leur abandon en passant par leur construction et leur évolution. Ces nouvelles informations permettent de s'interroger sur les fonctions multiples qu'ont pu avoir ces monuments pour les sociétés de la fin du Néolithique et du début de l'âge du Bronze.

Mots-clés : dolmens, tumulus, architecture, périphérie, territoire, Languedoc-Roussillon, Néolithique final, Âge du Bronze.

Around the chamber: devices and facilities around the megalithic monuments in Languedoc and Roussillon, Southern France (fourth / second millennia).

Abstract: After two years of studies on Hérault's dolmens, it appeared clear that the knowledge of the megalithic phenomenon in the region Languedoc and Roussillon was incomplete. This deficiency is partly due to the reduced number of exhaustive excavations on this type of monument. Our research is then directed towards the recognition of tumuli which enclose the megalithic burial chambers. Indeed, it is mainly the internal spaces of the tomb which have been excavated, motivated by the search for objects. It is important now to focus on the external spaces graves, specially the mound. How are they built, with what materials and how? What are their functions? Can we identify a typology, differences / similarities geographical and/or cultural? Can we identify their chronological evolution through architectural dynamics? Beyond the recognition of the tumulus, it is also to investigate the periphery of these monuments, their location in the landscape and in the humanized space. The few scientific information usable on these structures involves the realization of new excavations. Investigate these monuments induce an appropriate methodology. The overall geographical framework of this research is the western Mediterranean basin with several specific study windows cutting across large areas of concentration of the megalithic phenomenon: the eastern Pyrenees, the Hérault Garrigues, the Salagou basin, the southern edge of the Grands-Causse. Eight dolmens were excavated in the specific context of this work. The data collected are diverse and allow to testify different expertise and / or degree of control of the dolmens builders and perhaps also chronoculturel type of distinctions. These field data were compared with the achievements available in the western Mediterranean Basin for the late Neolithic. We propose a model of understanding of sites of this type, from the choice of their location until their abandonment via their construction and development. This new informations allow to consider the multiple functions that these monuments have had for the late Neolithic and early Bronze Age societies

Keywords: dolmens, mounds, barrows, architecture, periphery, Languedoc-Roussillon, Final Neolithic, Bronze Age.

UNIVERSITE D'AIX-MARSEILLE I

ECOLE DOCTORALE 355 : Espace, Culture, Sociétés

Laboratoire Méditerranéen de Préhistoire Europe Afrique – UMR 7269

Thèse pour obtenir le grade universitaire de Docteur en Préhistoire

Présentée et soutenue le 18 décembre par

Noisette BEC DRELON

Sous la direction de Monsieur André D'ANNA

Autour du coffre : dispositifs et aménagements des monuments funéraires mégalithiques en Languedoc et en Roussillon (IV^e/II^e millénaires).

Volume II : Texte seconde partie

Après avis des rapporteurs :

Serge CASSEN, Directeur de recherche au CNRS, LARA, Nantes

Christian JEUNESSE, Professeur à Université de Strasbourg, Archimède, Strasbourg

Devant le jury composé de :

Maxence BAILLY, Maître de conférences à l'Université d'Aix Marseille I, LAMPEA

Serge CASSEN, Directeur de recherche au CNRS, LARA, Nantes

André D'ANNA, Directeur de recherche au CNRS, LAMPEA, Aix-en-Provence

Xavier GUTHERZ, Professeur à l'Université Paul Valéry, ASM, Montpellier

Christian JEUNESSE, Professeur à Université de Strasbourg, Archimède, Strasbourg

Henri MARCHESI, Conservateur régional de l'Archéologie, Languedoc-Roussillon

Examineur

Rapporteur

Directeur

Examineur

Rapporteur

Examineur

Chapitre 3 : Corpus des résultats

Avant-propos

Il s'agit dans ce chapitre de présenter les données de terrain recueillies pour l'élaboration de cette thèse et l'analyse de ces résultats. Les données de chaque dolmen sont ordonnées par entité géographique, d'ouest en est et du sud au nord. Cette organisation permet plus d'objectivité et laisse ainsi le croisement et la mise en perspective des résultats au chapitre IV. Le découpage ainsi réalisé compte trois grandes parties :

- le sud-ouest, qui inclut les monuments du Roussillon, de la vallée de l'Aude et du Minervois, recoupant les départements des Pyrénées-Orientales, de l'Aude et de l'Hérault.
- le sud-est : la région des garrigues languedociennes et dans une moindre mesure la Provence, soit les départements de l'Hérault et du Gard pour le Languedoc-Roussillon, et ceux du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône et du Var.
- le nord : le bassin de la Lergue et du Salagou et la bordure méridionale des Grands Causses, dans les départements de l'Hérault, du Gard et de l'Aveyron.

Les aires d'étude ainsi créées recoupent les principales zones de concentration de monuments mégalithiques du bassin nord-occidental méditerranéen. Il ne s'agit pas ici de décrire tous les monuments du sud de la France. En effet, seuls les dolmens ayant bénéficié d'une fouille exhaustive sont les plus à même de répondre aux problèmes de ce travail. C'est pour cette raison que ce corpus, non exhaustif, est constitué d'une vingtaine de monuments seulement sur les quelques 3000 dolmens recensés pour le Midi de la France. Ce grand écart démontre encore une fois les lacunes de la recherche sur le phénomène mégalithique de cette région.

La plupart de ces informations est issue de fouilles que l'on a dirigées entre 2012 et 2013 (Bec Drelon, 2012, 2013a, 2013b). Des sondages ont ainsi été réalisés en 2012 sur cinq dolmens de l'Hérault : le Mas de Reinhardt II, la Caissa dels Morts II, Laroque 17, la Caumette et les Isserts. Ce dernier a fait l'objet d'une fouille plus exhaustive en 2013 et les recherches se poursuivent à l'heure actuelle. Deux dolmens des Pyrénées-Orientales ont également été sondés en 2013 : Prat-Clos et Barraca.

Des recherches ont été menées en collaboration avec Philippe Galant (ingénieur d'étude au S.R.A Languedoc-Roussillon) sur le dolmen de la Prunarède, dans l'Hérault. Les données inédites issues de ces recherches ont en partie été intégrées à ce corpus.

Ces huit dolmens, dont les informations sont issues des fouilles les plus récentes réalisées sur ce type de structure, constituent la base du corpus et de la réflexion. Par ailleurs, d'autres monuments ont également été incorporés. Il s'agit de dolmens qui ont bénéficié de fouilles modernes réalisées par d'autres chercheurs et qui complètent efficacement le raisonnement tant sur les structures tumulaires que sur le fonctionnement des espaces

sépulcraux. Leur présentation est inégale car ces données sont, pour certains dolmens, inédites. Il ne nous appartient donc pas de les décrire exhaustivement. Pour les Pyrénées-Orientales, les travaux de Jean-Philippe Bocquenet et Valérie Porra-Kuteni sont rapportés dans ce volume par l'intégration des dolmens du Creu de la Falibe et de Moli del Vent. Pour l'Aude et l'ouest de l'Hérault, les fouilles dirigées par Jean Guilaine sur les dolmens des Fades et de Saint-Eugène sont synthétisées. Pour la Provence, il s'agit des recherches menées par Gérard Sauzade et ses collaborateurs, en particulier sur le dolmen de l'Ubac.

Les quelques fouilles préventives qui ont permis la découverte de structures mégalithiques ou apparentées sont également rapportées. Elles permettent d'avoir un aperçu sur la morphologie de ce type de structures implantées dans la basse vallée de l'Hérault ou dans des zones lagunaires. Elles apportent un éclairage nouveau quant à la chronologie et à l'architecture. Nous mentionnerons ainsi le dolmen de Cabrials (Béziers) dont la fouille est dirigée par Yaramila Tchérémissinoff.

Enfin, dans une moindre mesure, certains dolmens de référence, fouillés anciennement, peuvent agrémenter la réflexion. Tous ces sites remarquables sont décrits secondairement dans une sous-partie intitulée « Autres sites de référence ».

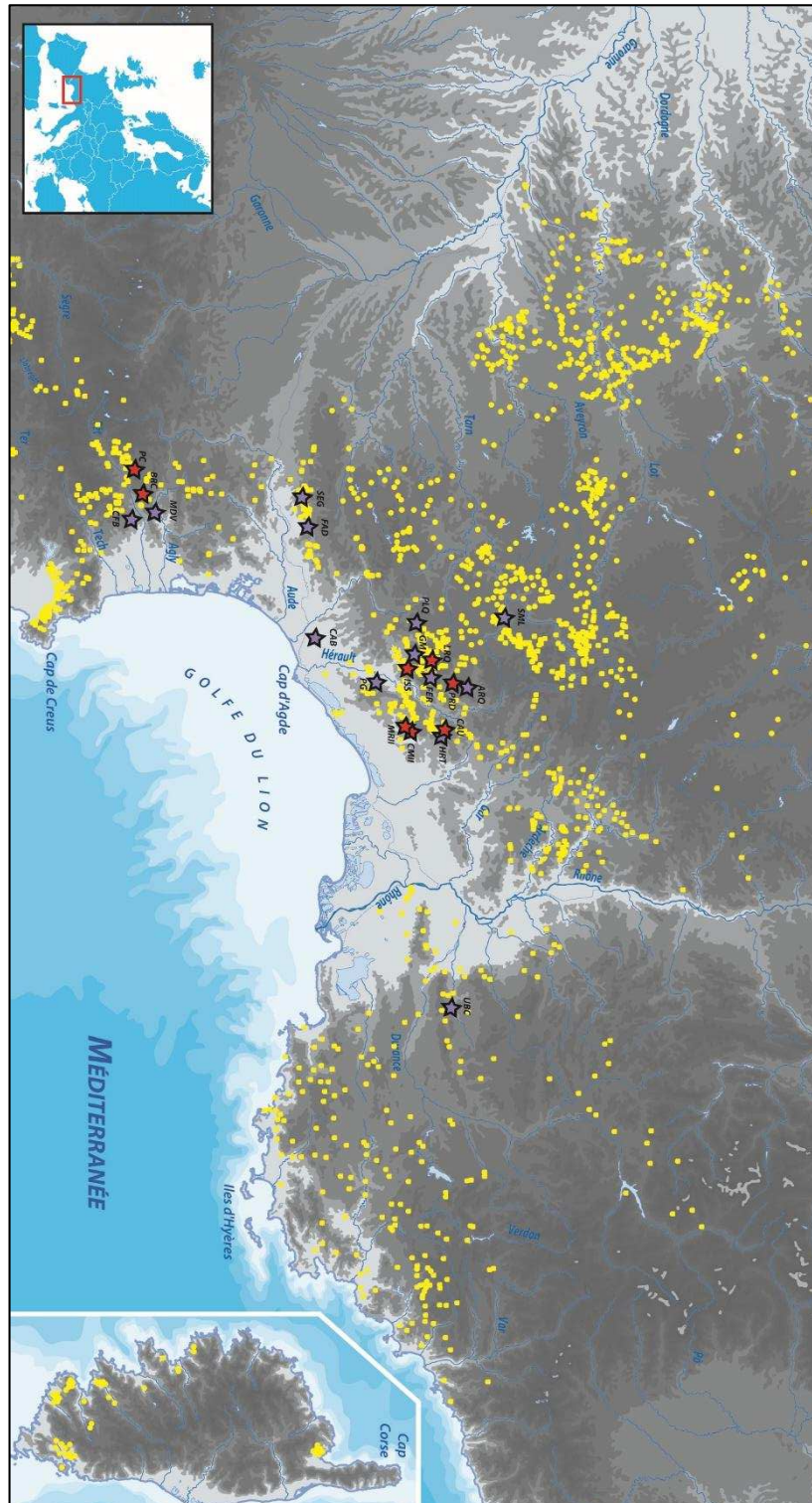


Figure 1 : Carte de répartition des dolmens du sud de la France avec en rouge les 8 dolmens fouillés dans le cadre de ce travail de recherche et en violet des autres sites de références mentionnés dans ce travail.

Listes des abréviations d'ouest en est : PC = Prat-Clos, BRC = Barraca, MDV = Moli del Vent, CFB = Creu de la Falibe, SEG = Saint-Eugène, FAD = Fades, CAB = Cabrials, PG = Pouget, PLQ = Planquette, GM = Grandmont, ISS = Isserts, LRQ = Laroque 17, FER = Ferrussac, PRD = Prunarède, ARQ = Arques, SML = Saint-Martin-du-Larzac, CAU = Caumette, HRT = dolmens du Causse de L'Hortus, MRII = Mas de Reinhardt II, CMII = Caissa dels Morts II, UBC = Ubac.

Lecture du corpus

Chaque zone géographique définie renvoie à une introduction générale qui a pour but de replacer les sites dans leur contexte géographique, géologique et chrono-typologique

Chacun des huit dolmens du corpus de base est décrit, en général, de la manière suivante :

- Situation géographique et implantation topographique et géologique.
- Contexte archéologique
- Historique des travaux
- Description générale avant la fouille
- Résultats des recherches (classés par zone et/ou par structure)
 - * le tumulus
 - * les espaces périphériques
 - * les espaces internes (chambre, couloir)
 - * autres sondages
- Chronologie
 - * analyses radiocarbone
 - * description du mobilier
- Données anthropologiques
- Synthèse des données

Les autres sites de références suivent globalement la même organisation, mais le propos est ici plus général et le croisement de ces données est reporté dans le chapitre IV.

A propos du mobilier et des ossements humains

Nos fouilles ont été l'occasion de réunir une équipe pluridisciplinaire, notamment pour les analyses anthropologiques et les études de mobilier.

Une collaboration avec Mélie Le Roy, docteure en Anthropologie au PACEA (UMR5199), à l'Université de Bordeaux I, s'est révélée essentielle, son sujet de doctorat complétant efficacement nos propres problématiques (Le Roy 2015). Les études post-fouille menées sur les ossements précisent l'âge et le nombre minimum d'individus inhumés dans le dolmen et autorisent parfois quelques considérations sur les pratiques funéraires. Les principaux résultats de ces études ont été rapportés ici.

De même, l'étude des différents types de mobiliers mis au jour a été réalisée à notre demande par différents chercheurs qui nous ont autorisés à transposer leurs analyses pour élaborer la chronologie des monuments.

Johanna Recchia-Quiniou (doctorante de l'Université Paul-Valéry, ASM, UMR 5140) a examiné le mobilier céramique des dolmens héraultais et, dans une moindre mesure, celui des Pyrénées-Orientales, qui a ensuite été réévalué par Valérie Porra (Pôle Archéologique des Pyrénées-Orientales, PADPO), spécialiste des contextes pyrénéens.

L'industrie lithique a été étudiée par Maxime Rémicourt et Jean Vaquer pour le silex, par Eric Thirault pour les roches polies (membres du laboratoire TRACES, UMR5658) et par Charlène Delefosse pour le macro-outillage de meunerie (LAMPEA, UMR 7269).

L'étude de l'industrie osseuse a été réalisée par Justine Mayca (doctorante d'Aix-Marseille Université, LAMPEA, UMR7269).

On s'est chargé de la description des éléments de parure, dans l'ensemble peu nombreux, ainsi que des rares artefacts pondéreux (percuteurs, divers).

Le mobilier des fouilles anciennes a également été systématiquement réévalué car souvent inédit ou incomplètement publié afin de fournir pour chaque site une information exhaustive. Ces collections anciennes sont entreposées au musée de Lattes (collection J. Arnal), au musée de Lodève (collection J. Audibert et G.-B. Arnal) et au dépôt d'état de Perpignan (collection J. Abélanet).

Les analyses ¹⁴C ont été réalisées par le *Poznan Radiocarbon Laboratory*. Les éléments qui ont été analysés proviennent principalement des espaces internes (chambre ou couloir) des dolmens. Il s'agit soit d'ossements humains, en général des dents, soit de charbons de bois. Seuls les deux monuments des Pyrénées ont livré des échantillons (charbons de bois) provenant du tumulus ou de la périphérie du monument.

A propos des figures

Les figures sont incluses à la fin de chaque description de site pour plus de clarté. Sauf mention contraire, on a réalisé tous les plans et les photographies du corpus de base. Les figures associées aux autres sites de référence appartiennent aux auteurs de ces fouilles et font l'objet d'une mention spéciale. Elles sont issues de leur publication ou de leur rapport de fouille, dont la référence est citée en légende. Une mise au net sur © *Adobe Illustrator et Photoshop* des différents plans et photographies des monuments a été opérée par souci d'homogénéité avec le corpus de base. Sur des photographies en noir et blanc, certains éléments ont pu être colorisés et on a parfois rajouté du texte pour aider à la compréhension de la figure.

Des rappels de ces figures pourront être faits dans le Chapitre IV. Ainsi, le corpus et ce chapitre IV vont de pair. La numérotation des figures des deux volumes n'est pas continue. Les références des figures du volume II au sein du volume I se feront donc de la manière suivante : (V2, fig. 1) et inversement (V1, fig. 1).

3.1. L'ouest : Roussillon, Aude et Minervois

3.1.1. Introduction

La région du Roussillon et de l'est des Pyrénées compte environ 138 dolmens répartis sur 67 communes (Galant 2009, Abélanet 2011). Ils se distribuent principalement dans les zones montagneuses entre 200 et 2500 m d'altitude (V1, fig. 44). Les principales régions de concentration de ces monuments sont les Albères, les Fenouillères, le Conflent et la partie montagneuse du Roussillon, soit le centre et l'extrémité Est du département. Les plus grands monuments ont été, pour la plupart, restaurés (15) et certains sont classés monuments historiques (7). Beaucoup d'entre eux semblent avoir disparu ou, mentionnés anciennement, n'ont jamais été retrouvés.

D'un point de vue géologique, cette région compte des monuments en calcaire, en granite, en schiste et en gneiss. La majorité de ces tombes est constituée de dolmens dits « simples », c'est-à-dire sans structure d'accès clairement identifiée. Les autres sont à vestibule ou à couloir. Selon nous, il n'existe en réalité qu'une minorité de tombe qui peut être qualifiée de « dolmen à accès frontal ». J. Abélanet dans son dernier ouvrage recense surtout des tombes de petites dimensions qui s'apparenteraient plus à des coffres fermés sur quatre côtés, qu'à des dolmens (Abélanet 2011). Par ailleurs, la plupart des monuments sont très dégradés et il n'est souvent pas possible de connaître l'architecture complète d'une chambre et donc de son système d'accès. Comme nous l'avons précisé dans le chapitre II, il s'agissait pour nous de sélectionner des monuments de grande dimension, dont la chambre était bien conservée et l'architecture interne bien comprise afin d'éviter la confusion entre dolmen et coffre. De même, il convenait de rester dans le modèle du « dolmen à couloir ou structure d'accès pérenne » qui implique un fonctionnement de type sépulture collective et qui se développe au Néolithique Final.

D'après nos recherches bibliographiques et nos observations de terrain, sur les 138 dolmens que comptent les Pyrénées-Orientales, un peu moins d'une cinquantaine seulement possède une architecture interne suffisamment bien conservée. Parmi eux, peu de dolmens ont une structure d'accès frontale clairement identifiée et encore plus rares sont ceux dont le tumulus est bien conservé. De nombreux monuments ont donc été écartés de cette étude.

Nous nous sommes plus particulièrement intéressés aux monuments situés dans le Conflent qui sont assez nombreux. Cette région comprend la haute et moyenne vallée de la Têt et est dominée au sud par le Pic du Canigou. La géologie est marquée par une alternance entre des terrains granitiques et schisteux. Les dolmens sont implantés en moyenne montagne, à proximité du fond des vallées. Nos recherches ont concerné les dolmens de **Prat-Clos** (Ria-Sirach) et de la **Barraca** (Tarerach), qui ont fait l'objet de fouilles spécifiques dans le cadre de cette thèse. D'autres dolmens est-pyrénéens ou audois seront présentés secondairement, car ils apportent des renseignements sur les tumulus et permettent certaines comparaisons.

3.1.2. Le dolmen de Prat-Clos (Ria-Sirach)

3.1.2.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique.

Le dolmen de *Prat-Clos* se situe sur la commune de Ria-Sirach, dans le bassin de la Têt, à 5 km au nord de Prades, sur un petit plateau appelé *Pla de Balençò (Vall en Sò)*, qui domine un talweg (fig. 2). Le dolmen est implanté à une centaine de mètres de ce dernier. On y aperçoit, au sud-ouest, le Pic du Canigou culminant à 2784 m (fig. 3) et au nord-ouest, la vallée de la Têt, au niveau du barrage de Vinça (fig. 4). Le dolmen, ainsi placé, domine un vaste territoire et offre un large panorama (fig. 5). Le nom *Prat-Clos* signifie pré fermé ou clôturé, du nom de la zone où il est implanté, destinée encore aujourd'hui à l'élevage bovin saisonnier. Les deux cabanes de pierre sèche (*orri*) implantées à proximité, témoignent également de l'exploitation agricole de ces lieux. Le dolmen était anciennement signalé par les bergers sous le terme plus approprié de *taüt* qui veut dire *cercueil, tombe*.

Ce monument est construit principalement en schiste ardoisier de couleur rouge à violette (chargé en oxyde de fer). Ce matériau d'origine locale, s'érode naturellement en dalles plus ou moins minces (fig. 6). Certains blocs qui constituent le tumulus sont en quartz et témoignent ainsi de l'exploitation d'une digue de quartz filonien (dont l'une affleure à 150 m au nord-ouest du dolmen).

La particularité de ce dolmen réside dans son implantation sur un affleurement rocheux bien individualisé sur ce plateau et naturellement étagé en escalier aux marches plus ou moins hautes (fig. 5 et 7).

3.1.2.2. Contexte archéologique

Il est implanté au sein d'une concentration de structures funéraires mégalithiques de divers types et probablement de diverses époques (Abélanet 2011), dont il semble être le plus imposant (fig. 8). Ces tombes sont construites en schiste local et ont en commun une orientation préférentielle vers le sud-est. Un coffre/dolmen est situé à une centaine de mètres à l'ouest de Prat-Clos (fig. 9). Les recoupements bibliographiques n'ayant pas abouti, nous avons dû dénommer provisoirement ce monument : **Prat-Clos II**. La chambre ne possède qu'une seule dalle encore en place, aussi il est difficile de faire une distinction entre dolmen ou coffre. Il possède un tumulus assez bien conservé mais dont la limite n'est pas clairement identifiable (fig. 9).

Deux petits coffres étaient signalés à 800 m au sud-est du dolmen (Abélanet 2011, p. 289-291). Lors de nos prospections, nous n'en avons retrouvé qu'un, qui semble être celui de **Montsec I**, le deuxième a disparu, peut-être suite à l'aménagement du chemin qui passe à proximité. Il s'agit d'un coffre fermé sur au moins trois côtés et qui semble s'ouvrir au sud-est (fig. 10). Le tumulus n'est pas visible et le rocher affleure à proximité.

A 1, 5 km au nord-ouest, est implanté le dolmen/coffre du Roc de l'Home Mort près du massif du même nom. Il est constitué d'une chambre de petite dimension insérée dans un

tumulus aujourd'hui recouvert par la végétation (fig. 11). La dalle de couverture est couverte de cupules. Elle n'est plus dans sa position originelle.

Deux coffres se trouvaient juste en dessous proche d'une source dite « Font de l'Aram ». Nous avons pu retrouver le coffre de **Font de l'Aram I** implanté sur un léger replat et dont la chambre est tout à fait semblable à celle de Montsec I (fig. 11). Elle est incluse dans un tumulus circulaire délimité par des dalles/blocs plantés, dont certain(e)s sont encore en place.

Si on prend en compte les monuments disparus ou non retrouvés, le Pla de Balenço et ses environs compte sept tombes situées à moins d'1 km les unes des autres. Parmi celles-ci nous avons choisi le dolmen de Prat-Clos, car c'était le plus imposant et son attribution au type « dolmen » ne faisait aucun doute. De plus son implantation particulière sur un affleurement rocheux et son tumulus possédant des dalles plantées rayonnantes a suscité notre intérêt.

De nombreux rochers plats présentant des cupules nous ont également été signalés dans cette région mais leur attribution, d'une part à l'homme, d'autre part à la période néolithique, reste un sujet délicat sans l'avis d'un géomorphologue.

3.1.2.3. Historique des travaux

Le dolmen de Prat-Clos est depuis longtemps connu et régulièrement visité par des bergers à la recherche de trésors. C'est l'un d'eux qui signale son existence à Jean Abélanet qui décide, en 1968, d'en fouiller la chambre sépulcrale (Abélanet 2011, p. 284-288). Le remplissage de celle-ci apparaît très remanié avec des vestiges de toutes les époques : couteau, clous en fer et tessons vernissés côtoient quatre armatures de flèches (deux foliacées, deux à pédoncule) et un fragment de plaquette de schiste polie. Le tamisage des déblais des pillages anciens rejetés sur le tumulus permet la découverte de fragments de céramiques non tournées et notamment campaniformes et de deux autres armatures de flèches (une foliacée et une à pédoncule). Ces éléments ténu témoignent d'une utilisation de la chambre à la fin du Néolithique et au Campaniforme.

3.1.2.4. Description du dolmen avant la fouille et implantations des différents sondages

La chambre sépulcrale mesure environ 1,50 m de large pour 3 m de long, elle est formée de 8 dalles minces, fortement fissurées. Certains de ces piliers penchent dangereusement vers l'intérieur de la chambre malgré la restauration de J. Abélanet en 1968 (fig. 12). Au nord-est, il semble qu'il manque une dalle pour former la paroi (fig. 12). Aucun couloir ou autre structure d'accès à la chambre n'a été observé à ce jour. Cependant, la zone Est présente des aménagements particuliers : plusieurs dalles verticales implantées dans la masse interne du tumulus forment peut-être une structure d'accès (fig. 14).

La chambre est implantée au centre d'un tumulus subcirculaire d'environ 7 m de diamètre délimité à l'est par quatre dalles plantées en position rayonnante par rapport à la chambre. La zone sud-ouest du tumulus semble moins bien conservée, voire remaniée (fig.13). On y

observe une accumulation de blocs sans sédiments, peut-être rejetés depuis la chambre lors des nombreuses fouilles. L'ensemble forme un pierrier très irrégulier et difficilement interprétable. L'effet monumental du tumulus de Prat-Clos semble accentué par sa construction sur l'affleurement rocheux de schiste qui se confond avec le tumulus. L'autre particularité de ce substrat réside dans le fait qu'il est parsemé d'une trentaine de cupules plus ou moins larges/profondes, qui seraient artificielles selon J. Abélanet (2011, p. 286).

J. Abélanet établit une planimétrie schématique du monument après la restauration de la chambre, et reporte aussi le rocher sur lequel est implanté le dolmen lorsque ce dernier présente des cupules (fig. 14). Il réalise aussi une section transversale (passant par le chevet) en reportant la structure interne supposée du tumulus (non encore fouillé à l'époque) et le rocher en escalier (Abélanet 2011, fig. 3, p. 285).

La tranchée de fouille a été implantée au nord-est contre et perpendiculairement au dernier pilier de la paroi de la chambre (fig. 14). Ce sondage s'est prolongé jusqu'aux premiers blocs du substrat afin de déterminer si ce dernier a été aménagé pour recevoir la construction ou s'il a pu servir de « carrière » d'extraction, comme semble le penser J. Abélanet. Nous avons étendu le sondage dans le quart est du tumulus afin de suivre la limite de ce dernier puisque cette zone comporte en surface des dalles rayonnantes. Le promontoire rocheux a également été désherbé et nettoyé en grande partie afin d'identifier avec précision sa morphologie générale et pouvoir ainsi relever ses particularités en section. Enfin, la chambre sépulcrale a aussi fait l'objet d'un sondage rapide dans le but de documenter le remplissage et l'implantation des différents orthostates pour mettre à jour les plans et les sections de son architecture.

3.1.2.5. Résultats sur le tumulus

La tranchée ainsi implantée mesure environ 5,5 m de long pour 1,5 m de largeur et prend également en compte l'autre dalle plantée au sud-est de la chambre et l'espace « vide » entre cette dernière et la paroi nord-est de la chambre. Le but était aussi d'identifier de possibles aménagements entre ces deux dalles verticales (fig. 15).

Le premier décapage a révélé une couche de terre meuble organique (US1) contenant des tessons de céramique informe (déblais des fouilles anciennes ?). Une fois cette première couche d'humus démontée, on observe près de l'orthostate une couche de terre de couleur grisâtre, gravillonneuse (éclats de schiste), assez meuble et sans bloc (US3). Il semble que cette partie de la tranchée derrière les dalles ait été remaniée, du moins en surface. Au nord de la tranchée, une zone d'effondrement a été identifiée (US2) ; elle est constituée de blocs de schiste et quartz non en place et de terre marron (fig. 16). Cette couche repose directement sur le substrat, qui affleure à 5 cm sous la surface à cet endroit (fig. 16 et 17).

En milieu de tranchée, à 3,5 m de l'orthostate, nous mettons en évidence un parement (MR1) qui ceinture le tumulus (fig. 17 et 18). Ce dernier se compose d'une dalle plantée à l'est contre laquelle est construite une murette de pierre sèche (fig. 19). Une fois l'US2 décapée à l'avant de ce parement, on voit que le muret est conservé sur quatre assises

irrégulières qui font environ 5 cm de haut chacune (fig. 20). Ce mur repose directement sur le substrat en légère pente (fig. 17 et 20).

La dernière assise (en surface) que nous avons décapée en totalité est constituée de cinq longues dalles horizontales juxtaposées (fig. 21). La partie la moins large de ces dalles est celle visible en façade du parement, alors que la partie longue est imbriquée dans la masse interne du tumulus de manière sub-radiale. Plus simplement, la morphologie et la disposition de ces dalles font d'elles des boutisses. La dalle la plus proche du pilier rayonnant n'est pas tout-à-fait en place, elle a légèrement versé vers le nord par rapport aux autres dalles de la même assise. De même, le côté nord de la tranchée n'a pas conservé de parement. Le mur s'arrête brutalement et il semble qu'il manque au moins une dalle. On pourrait même identifier un effet de paroi. Nous l'avons restituée en pointillé sur nos plans (fig. 17 et 27). Le profil et le fruit du mur sont donc irréguliers du fait de ces bouleversements.

La partie interne du tumulus est constituée en surface d'une couche de dalles de schiste disposées à plat, très près les unes des autres, se chevauchant parfois (US4). Ces dalles en écaille forment, semble-t-il, le sommet bien aménagé et conservé du tumulus, particularité que nous avons également observée dans la zone Est (fig. 22).

Sous l'US4, on rencontre une strate moins bien organisée (fig. 23). Il s'agit d'une couche de terre et de gros blocs de 40 à 50 cm esthétiquement moins bien agencés que dans l'US4 mais tout de même assez imbriqués (US5). Ce remplissage repose directement sur le substrat qui est lui aussi très irrégulier (fig. 24). En effet, près de l'orthostate, il est diaclasé dans le sens est/ouest et forme une marche presque de la même hauteur que l'orthostate. Le tumulus réellement construit ne fait que 40 cm de haut et il semble en partie naturel. La morphologie du substrat a certainement joué un rôle important dans l'économie en matériaux rapportés. Cette irrégularité du socle rocheux côté tumulus n'est peut-être pas tout à fait naturelle car il semble qu'on en ait extrait des éléments. On observe en effet des différences d'altitude notables entre les diaclases (notamment près de l'orthostate), et des sortes de négatifs d'enlèvement, ce qui corroborerait l'hypothèse d'extraction de matière première (fig. 17 et 25).

Contre l'orthostate, et devant cette marche « naturelle » du substrat, on rencontre une couche de terre plus argileuse de couleur marron à brun avec des inclusions charbonneuses (US6). Sous cette dernière, nous avons reconnu une structure de calage de l'orthostate (ST1) constitué d'un gros bloc de quartz dans la partie supérieure et de plusieurs blocs de schiste quadrangulaire, calés en biais contre l'orthostate à la base de ce dernier (fig. 25). Ce dispositif nous confirme le caractère originel de la position de cet orthostate. Nous n'avons rien trouvé au pied de l'autre pilier si ce n'est cette couche grisâtre chargée en micro-morceaux de schiste (US3) qui recouvre un substrat fortement érodé. Le pilier est implanté directement sur ce substrat horizontal (fig. 24). L'espace entre ce pilier et l'orthostate apparaît remanié, car en partie remblayé lors des fouilles anciennes (fig. 17). Un autre orthostate était probablement implanté entre ces deux dalles plantées, à l'origine.

3.1.2.6. La zone nord-nord-est : tumulus et périphérie

Le quart nord-est du tumulus a fait l'objet d'un décapage superficiel afin d'identifier le parement périphérique (MR1), dont on distingue quelques dalles rayonnantes, et le sommet du tumulus (US4). Nous sommes donc rapidement tombés sur des niveaux d'effondrement au-delà du mur (US2), que nous avons entièrement démonté afin d'atteindre le niveau d'implantation du parement (fig. 26).

Dans cette zone, nous comptons trois dalles plantées rayonnantes en plus de celle déjà identifiée dans la tranchée. Elles sont plus ou moins bien conservées et espacées les unes des autres d'environ 1 m (fig. 27). L'espace entre ces dalles est, comme dans la tranchée, comblé par des murs de pierre sèche dont la forme est ici mieux conservée (fig. 27 et 28). Le tout forme un parement de forme circulaire bien agencé (fig. 28 et 29). On observe au moins deux assises conservées dans ces murettes. Une des murettes semble constituée en partie par une grande dalle de substrat à l'Est (fig. 27).

Plus à l'Est, on ne retrouve ni les dalles rayonnantes ni les murettes et le substrat affleure rapidement. Il présente ici une morphologie particulière que nous détaillerons dans la partie qui lui est consacrée plus bas.

L'intérieur du tertre a été dégagé seulement en surface et nous avons fait les mêmes constatations que dans la tranchée à propos de l'US4 (fig. 22). Au nord-est, le sommet conservé du tumulus est constitué de longues dalles disposées en écaillés près du parement, puis de blocs moins volumineux lorsqu'on se rapproche de la chambre. Cela est moins évident au sud-est, où il s'agit de petits blocs plus que de dalles. Cette différence dans l'architecture interne du tumulus corroborerait l'hypothèse de la présence d'un couloir de ce côté-là (fig. 27 et 29).

Au-delà du mur, nous avons identifié sous l'US2 une couche de terre plus ou moins épaisse selon la déclivité du substrat (US7). En effet, plus on se dirige vers le sud-est, plus elle est épaisse (fig. 29 et 31). Elle semble venir parfois contre le parement mais également à la base de ce dernier et lui semble donc sub-contemporaine. Nous n'avons pas pu fouiller cette strate dans sa totalité mais quelques sondages limités plus profonds nous ont confirmé qu'elle repose sur le substrat, en pente d'ouest en est. A proximité du parement, au nord-est, au sommet de l'US7, nous avons relevé en place du mobilier disposé à plat sur une surface très réduite, le reste de la couche étant presque stérile (fig. 27). Il s'agit de 11 tessons appartenant sans doute à deux vases (cf. études *infra*) et d'une lame de hache polie (fig. 30). Nous sommes peut-être en présence d'un paléosol postérieur à la construction du parement périphérique et/ou d'un remblai aménagé par les constructeurs pour combler les irrégularités du socle rocheux (fig. 31). C'est au sein de cette US que la plupart des éléments céramiques ont été découverts, elle semble donc bien anthropique.

3.1.2.7. Les espaces internes

La chambre

La chambre sépulcrale du dolmen a fait l'objet d'un sondage très limité. Comme nous l'avons dit plus haut, l'état de dégradation des orthostates est avancé malgré la restauration de J. Abélanet à la fin des années 1960. Après un désherbage général et un démontage des blocs non en place dans le remplissage, nous avons rapidement arrêté la fouille pour des raisons de sécurité et de conservation de l'architecture (fig. 32). Cette chambre avait été à demi remblayée, lors des fouilles anciennes, à l'aide de gros blocs de schiste et de terre. Les trois piliers formant sa paroi Sud-Ouest ne sont plus en position verticale mais penchent dangereusement vers l'intérieur (fig. 33). A l'arrière de ces dalles, de nombreux blocs du tumulus exercent une poussée sur ces dernières. Dans le prolongement de cette paroi vers l'est, il subsiste peut-être les restes d'un mur de pierre sèche qui pourrait matérialiser un couloir d'accès. Après avoir fait les relevés architecturaux (fig. 34), ainsi qu'une couverture photographique, nous avons comblé cet espace afin de permettre à moyen terme, sa conservation.

Un muret grossier de pierre sèche a été rajouté récemment sur les deux orthostates qui forment le chevet de la chambre (fig. 27, 35). Ces deux dalles semblent cassées ; elles devaient, à l'origine, être un peu plus hautes. Si on essaie de les restituer, leur forme est sans doute quadrangulaire (fig. 33 et 35). Elles devaient mesurer un peu plus d'1 m de haut. Nous n'avons pas pu effectuer de mesures à la base des dalles car nous n'avons pas démonté le remblai. La particularité de ce chevet réside dans son caractère composite, mais aussi dans sa forme débordante par rapport aux parois latérales (fig. 33). On voit d'ailleurs que la structure a bougé puisque, en théorie, ces deux dalles devraient reposer contre les piliers sud-ouest et nord-est, or elles penchent plutôt vers le tumulus (au nord-ouest) ce qui n'est sans doute pas leur position d'origine (fig. 33). Elles sont disposées en épi l'une par rapport à l'autre (fig. 36).

La paroi nord-est de la chambre est composée de trois dalles plantées, tout comme la paroi sud-ouest. Par ailleurs, il semble manquer une dalle entre la n° 2 et 3 (fig. 34). Plusieurs hypothèses sont à envisager :

- la dalle n° 2, qui est la plus petite des trois, n'est peut-être pas complète, elle s'est sans doute délitée.
- il y avait une autre dalle entre la n° 2 et 3 mais elle a aujourd'hui disparue.
- la dalle n°3 a été déplacée légèrement vers le sud-est. Cette dernière hypothèse se révèle fautive au vu des observations faites de l'autre côté de cette dernière, dans la tranchée du tumulus, qui ont confirmé qu'elle était bien en place.

Par ailleurs, derrière cet espace vide entre les deux dalles plantées, on observe peut-être une autre dalle légèrement enfoncée dans le tumulus. Cela avait été interprété par J. Abélanet comme étant une marche de substrat contre laquelle les constructeurs ont calé les orthostates. Après démontage de quelques blocs du tumulus en surface, nous avons infirmé cette hypothèse, puisqu'il s'agit bien d'une dalle plantée. La paroi nord-est est donc constituée de quatre dalles pas tout-à-fait alignées/juxtaposées (fig. 27). Cette disposition de la dalle 2 bis en épi par rapport à la dalle 2 ne trouve pour l'instant pas d'explication si ce

n'est peut-être une volonté de rétrécissement de la chambre au niveau de l'entrée. Cette particularité est observable sur d'autres monuments (Dolmen Cova de l'Alarb à Collioure, dolmen de la Bressa à Molitg-les-Bains, etc.). Il pourrait également s'agir d'un bouleversement de l'architecture.

La zone sud-est de la chambre comporte une seule dalle, qui n'était déjà plus en place lors de notre intervention (fig. 37). Elle devait être en position verticale mais elle est aujourd'hui effondrée presque à l'horizontale. La question reste donc posée d'un accès à la chambre sépulcrale par le Sud-Est. On sait que la majorité des dolmens ouverts le sont au Sud-Est, ce qui confirmerait cette hypothèse pour Prat-Clos. De plus, certains aménagements ont été repérés dans cette zone au-delà de chambre. Dans le prolongement du pilier effondré, il subsiste une autre dalle verticale fortement fissurée et perpendiculaire par rapport au sens des parois latérales de la chambre. Cette dalle semble en place d'après nos observations dans la tranchée. A environ 1 m de ces deux dalles et parallèles à ces dernières, on trouve, implantées dans le tumulus, deux autres petites dalles verticales dont la fonction reste inconnue (fig. 38). La disposition de ces quatre dalles est difficilement interprétable sans une fouille plus approfondie. Elles forment peut-être un système d'accès de type couloir ou vestibule. Dans tous les cas il semble que la chambre soit prolongée au Sud-Est. Serait-on alors sur une architecture de type allée couverte ? Plus haut, nous avons tenté des rapprochements avec d'autres dolmens des Pyrénées et de l'Hérault au niveau de leur architecture tumulaire (rayonnante). Il s'agissait de dolmens à chambre allongée, à antichambre ou d'allées couvertes. Ces similitudes viendraient corroborer notre hypothèse sur la morphologie de la chambre de *Prat-Clos*. Nous n'avons pas pu faire de sondage dans cette partie du monument, faute de temps, mais il serait nécessaire de l'envisager pour de nouvelles fouilles. Cela permettra de préciser la typologie de ce dolmen qui reste, malgré notre intervention, imprécise.

3.1.2.8. Le socle rocheux

L'effet monumental du dolmen de *Prat Clos* est accentué par sa construction sur un affleurement rocheux de schiste qui s'érode en escalier, ce qui est particulièrement bien visible au sud-est (fig. 39). C'est grâce à ce promontoire naturel que le dolmen est visible sur ce grand plateau. De ce socle rocheux ont probablement été extraits la plupart des matériaux nécessaires à la construction (cf. *supra*). Une dalle au nord-ouest du tumulus, séparée artificiellement du substrat par un bloc faisant office de calage, témoigne de cette exploitation (fig. 40 et 41). Ainsi, on peut raisonnablement se demander si l'effet scalariforme de ce substrat est naturel ou dû à son utilisation comme « carrière ». Nous n'avons pourtant pas observé de trace d'impact sur la roche affleurante, mais l'érosion importante n'a sans doute pas favorisé leur conservation. Dans la zone est et sud, une marche du substrat, au tracé subcirculaire, remplace ici le parement du tumulus (fig. 39 et 42). Cette marche repose sur une autre, 50 cm en dessous, formant un escalier. L'effet monumental du dolmen est accentué par cette prise en compte du promontoire dans l'architecture. Nous n'avons pas pu dégager en totalité le rocher durant la courte campagne. Dans la zone Nord-Ouest, derrière le chevet, il présente un profil plutôt rectiligne et ne s'érode pas en escalier, il descend à pic vers le sol (fig. 40). Côté tranchée, au Nord/Nord-Est, son tracé est plus irrégulier ; il est en pente douce de l'est vers l'ouest (fig. 42) et tombe à pic au Nord-Est.

Un plan topographique précis de sa surface, a pu être réalisé quelques mois après la fouille (fig. 43). Ce relevé a été effectué par Guy André (LAMPEA, UMR7269). On remarque que le dolmen est implanté sur le point le plus haut du promontoire rocheux qui se trouve à son extrémité sud. Installé ainsi il est proche des abruptes schisteux sur tous ces côtés mise à part au nord-ouest. Deux sections nord-sud et est-ouest ont également été réalisées sur environ 60 m de long afin de considérer la morphologie globale de ce chaos (fig. 44). Une fois encore ce relief remarquable se démarque par rapport à la surface plane du plateau.

L'autre particularité de ce promontoire rocheux est qu'il comporte une trentaine de cupules circulaires aux dimensions variées, parfois surcreusées ou munies d'un déversoir. Ces cupules ont été reportées sur le plan topographique (fig. 43). La dalle de couverture du dolmen du *Roc del Mort* (à 800 m de *Prat-Clos*) porte elle aussi un certain nombre de cupules. Reste à savoir si ces creux sont naturels ou artificiels. Et s'ils ont été réalisés par l'homme, à quelle époque intervient cette gravure, avant, pendant ou après la construction du dolmen. Dans le cas de *Prat-Clos*, ces cupules, qu'elles soient naturelles ou artificielles, ont probablement une signification forte et un rôle visuel en lien avec le monument, restant toutefois à préciser.

3.1.2.9. Chronologie

Analyse ¹⁴C

Dans l'US 7 (paléosol ou remblai d'installation à la périphérie du monument), les restes de deux vases modelés à la surface bien lissée ont été individualisés. Leur typologie ne permet pas de les rattacher à une période précise (Néolithique/âge du Bronze). Cependant, dans le dégraissant très hétérogène (minéral et végétal), a pu être prélevé du charbon. Une analyse ¹⁴C permet de donner un *Terminus Post Quem* de la construction du monument. Celle-ci donne une fourchette comprise entre 3092 BC et 2918 BC ce qui correspond à la fin du Néolithique (fig. 45). De plus, ces deux vases ont été réévalués par Valérie Porra qui les rattache à la culture vérazienne.

Cette céramique date indirectement le sol, US7, qui entoure le monument au Nord-Est et permet de proposer une période de construction/fonctionnement du dolmen de *Prat-Clos*.

L'industrie lithique

Le mobilier lithique du dolmen de *Prat-Clos* est très pauvre. Les fouilles de J. Abélanet dans la chambre avaient toutefois permis d'exhumer quatre armatures de flèches et un fragment de plaquette de schiste polie appartenant à un horizon chronologique approximativement situé au Néolithique final.

Lors de la campagne 2013, un fragment de quartz indéterminé a été retrouvé en surface. Un autre fragment de lame en quartz a, lui, été découvert dans l'US7 ainsi qu'une petite lame polie de hache (objet n°17) associée à des fragments de céramique (fig. 46).

Ce dernier objet¹ a été étudié par Eric Thirault (UMR5608). Pour lui, il s'agit « d'une lame polie entière, réalisée sur un éclat plat par polissage direct des faces et des côtés, de manière couvrante mais non intégrale. De face, la forme est allongée avec des bords parallèles sur moitié distale, nettement convergents sur la moitié proximale ; le talon est aplani par polissage. La section est anguleuse avec des faces nettement convexes. L'allongement de la pièce lui donne une forme proche de celle des « ciseaux ». La roche, de teinte générale brun terne et à grain fin, est probablement une roche métamorphique, de nature indéterminée. Les biseaux du tranchant sont bien polis, le fil lui-même, ébréché sur un angle, est rectiligne et droit par rapport au plan général de l'objet. »

Le mobilier céramique

D'après J. Recchia-Quiniou, le mobilier céramique issu de la campagne 2013 est dans son ensemble bien conservé. On remarque principalement deux types de facture. L'une concerne des tessons érodés, dont le dégraissant minéral est apparent, notamment dans l'US 1 et dans une moindre mesure dans l'US 7. L'autre concerne les US 3 et 7 et se rapporte à des tessons dont le lissage est soigné, pouvant contenir toutefois un dégraissant minéral grossier comme le montrent certains négatifs de grains de dégraissant. Sur les 67 tessons découverts, seuls 10 sont des éléments diagnostiques : 5 décors, 2 fragments de bord et 3 éléments de préhension. Cette minorité d'éléments typologiques ne permet pas de proposer une interprétation chrono-culturelle précise.

C'est l'US 7 qui est la plus riche en mobilier puisqu'elle contient 46 tessons. Un élément de bord a été trouvé, mais il est trop fragmentaire pour qu'il puisse livrer des informations. On note également la présence de 3 tessons munis de languettes de préhensions, (fig. 47, vase n°4) et 6 éléments décorés de cordons. À l'exception d'une languette (fig. 47, vase n°2), l'ensemble des cordons et des languettes présente un aspect soigné et lissé, ce qui est le cas pour la majorité des tessons de cette US. Cela tendrait à traduire une certaine homogénéité de cette couche. Une des languettes est associée à un cordon (fig. 47, vase n°5) et se situe à 3 centimètres de la lèvre du vase.

Les languettes de préhension et les cordons sont une association que l'on retrouve dès le Néolithique Final 1 et jusqu'à la fin du Néolithique, notamment au sein du faciès vérazien. En l'absence d'autre élément diagnostique venant étayer cette hypothèse, nous ne pouvons exclure que ce mobilier puisse provenir d'occupations de l'Âge du Bronze ancien ou moyen. Cependant, c'est dans le dégraissant de ces mêmes céramiques, qu'a pu être prélevé le charbon de bois pour l'analyse ¹⁴C. Le résultat, commenté ci-dessus, permet de rattacher ces vases au Néolithique final plutôt qu'à l'Âge du Bronze.

¹ Dimensions de la lame de hache : L : 51 ; l : 22 ; e : 8,5 mm ; M : 14 g

Mobilier des fouilles de J. Abélanet

Le mobilier des fouilles anciennes réalisées par Jean Abélanet a pu être réévalué. Il est actuellement conservé au Pôle Archéologique des Pyrénées-Orientales. Par ailleurs, certaines pièces maîtresses de sa collection n'ont pas pu être étudiées car elles ont depuis longtemps disparu du dépôt à la suite de vols répétés (V. Porra *in verbis*). Ainsi il est impossible d'en dire plus sur les six armatures de flèches (3 foliacées et 3 à pédoncule) trouvées dans la chambre. Aucune indication stratigraphique précise n'est associée aux objets que nous avons pu voir. Ils ont été découverts en majorité dans la chambre mais également en surface sur le tumulus et aux abords du monument. Ce mobilier appartient à diverses époques ce qui traduit l'état largement remanié de la chambre lors des fouilles de J. Abélanet dans les années 1950.

Parmi les éléments céramiques, nous devons mentionner trois tessons décorés dans le style campaniforme (fig. 48). Il s'agit de deux bords et d'un fragment de panse. Ces tessons se détachent du reste du mobilier non seulement par leur décor mais aussi par l'aspect bruni de leur surface (interne et externe).

3.1.2.10. Synthèse des données de Prat-Clos

La fouille du dolmen de *Prat-Clos* a permis de documenter une structure tumulaire qui n'est pas sans rappeler celle du dolmen de Saint-Eugène (Laure-Minervois, Aude) dans des dimensions plus modestes : un parement mixte constitué de dalles rayonnantes équidistantes et de murettes de pierre sèche entre ces piliers. Les dalles qui forment les assises sont légèrement penchées à l'intérieur du tumulus. Ce système de construction se retrouve dans les murs de terrasses modernes. Il est gage de stabilité car il fonctionne comme un mur de soutènement permettant de retenir la masse interne du tertre. Celle-ci est constituée de terre et de gros blocs de schiste et repose sur un substrat scalariforme irrégulier qui semble avoir servi de carrière d'extraction. Le sommet de ce tumulus est aménagé par de longues dalles en écailles remontant en pente douce vers la chambre sépulcrale (fig. 49).

Le tumulus est plus modeste qu'il n'y paraissait avant l'intervention, mais son implantation sur un socle rocheux étagé contribue à une monumentalisation hybride. La fouille a en effet mis en lumière des informations primordiales quant au choix et à la préparation du lieu d'implantation d'un monument mégalithique. Il apparaît clairement que les constructeurs ont usé habilement de la morphologie particulière du substrat schisteux qu'ils ont peut-être même accentuée. Ainsi, grâce à l'implantation du tumulus sur un micro-relief qui s'étagé naturellement en grandes dalles, monumentalisation du dolmen et économie en matériaux vont de pair et permettent de préciser la notion d'indice d'effort/rendement déjà mise en évidence sur d'autres monuments languedociens (Bec Drelon *et al.*, 2014).

Le parement du tumulus n'a été reconnu que dans le quart Nord-Est/Est du monument, il reste à identifier dans la zone du chevet. De même, le tas de pierres formé artificiellement par les déblais des fouilles dans la zone Sud-Ouest, doit être démonté afin de vérifier si le tumulus originel subsiste en-dessous. Une fouille complémentaire paraît donc nécessaire pour mieux cerner l'organisation du dolmen.

La typologie de ce monument, tant pour la chambre que pour le tumulus, tend à le rapprocher de plusieurs autres dolmens des Pyrénées-Orientales, de l'Aude et de la partie occidentale du département de l'Hérault. Nous recensons pour l'instant douze sépultures mégalithiques présentant cette architecture rayonnante au sein du tumulus. Ces monuments se répartissent sur une aire géographique limitée et pourraient traduire des différences culturelles et chronologiques. Parmi ces dolmens, seul celui de Saint-Eugène, dont le tumulus mesure 22 m de diamètre, a été fouillé entièrement (Guilaine 1992-93).

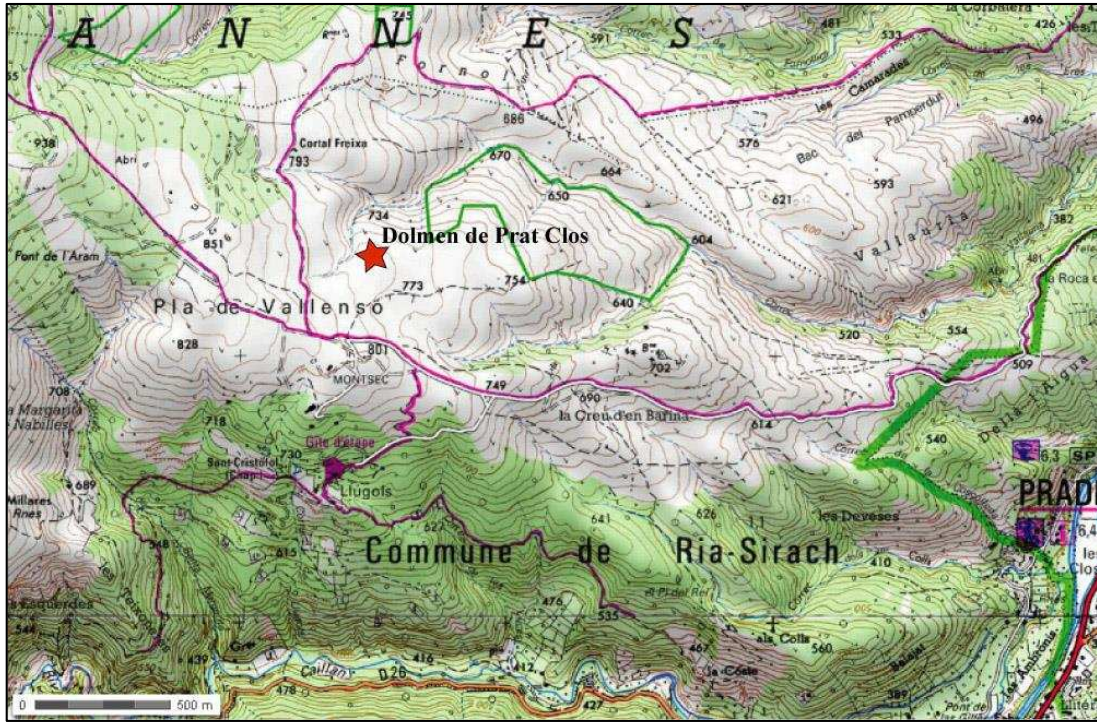


Figure 2 : Situation géographique du dolmen de Prat-Clos (Ria-Sirach), Extrait de la carte IGN 2348ET (Prades/Saint-Paul-de-Fenouillet).



Figure 3 : Vue générale du dolmen sur le Pla de Balenço. On aperçoit le Pic du Canigou enneigé au sud-ouest.



Figure 4 : Vue sur la vallée de la Têt (barrage de Vinça) au nord-ouest depuis le dolmen.



Figure 5 : Vue générale du Pla de Balenço, petit plateau qui descend en pente douce vers la vallée de la Têt et en rouge l'emprise du monument dans ce paysage depuis le nord.



Figure 6 : Affleurement de schiste situé à 50 m nord du dolmen, se fissurant naturellement en dalles minces propice à la construction des chambres mégalithiques.



Figure 7 : Plateforme rocheuse naturelle sur laquelle est installé le dolmen de Prat-Clos. Ce substrat schisteux s'érode en escalier aux marches plus ou moins hautes (exemple en rouge).

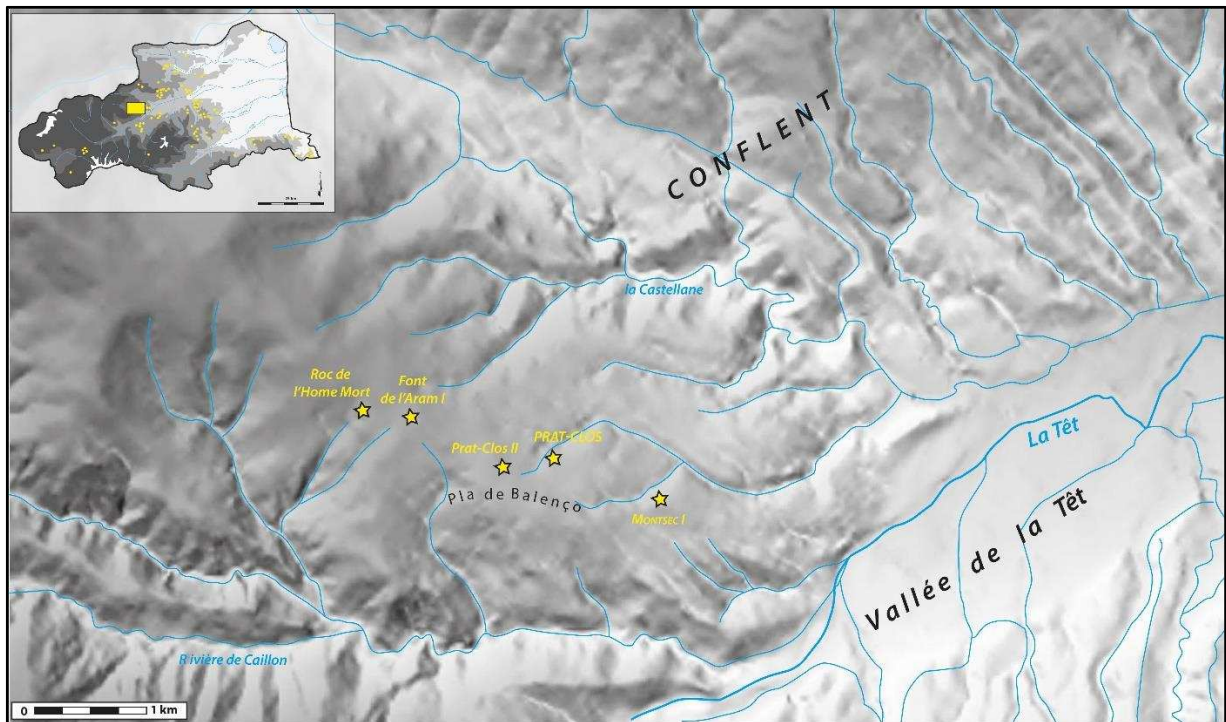


Figure 8 : Carte de situation des monuments mégalithiques du Pla de Balenço. On trouve d'ouest en est, le petit dolmen du Roc de l'Home Mort, le coffre de Font de l'Aram I, le coffre de Prat-Clos II, le dolmen de Prat-Clos, le coffre de Montsec I.



Figure 9 : Vue depuis le nord du coffre de Prat-Clos II dans son tumulus, découvert ou redécouvert lors des prospections réalisées aux abords du dolmen de Prat-Clos. Une seule dalle dressée subsiste orientée nord-ouest /sud-est.



Figure 10 : Différentes vues du coffre de Montsec I situé à 800 m au sud-est du dolmen de Prat-Clos. Trois dalles de schiste forment la chambre, le chevet est engagé entre les deux dalles latérales. Elles sont toutes affaissées vers l'intérieur de la chambre. Cette dernière s'ouvre au sud-est.

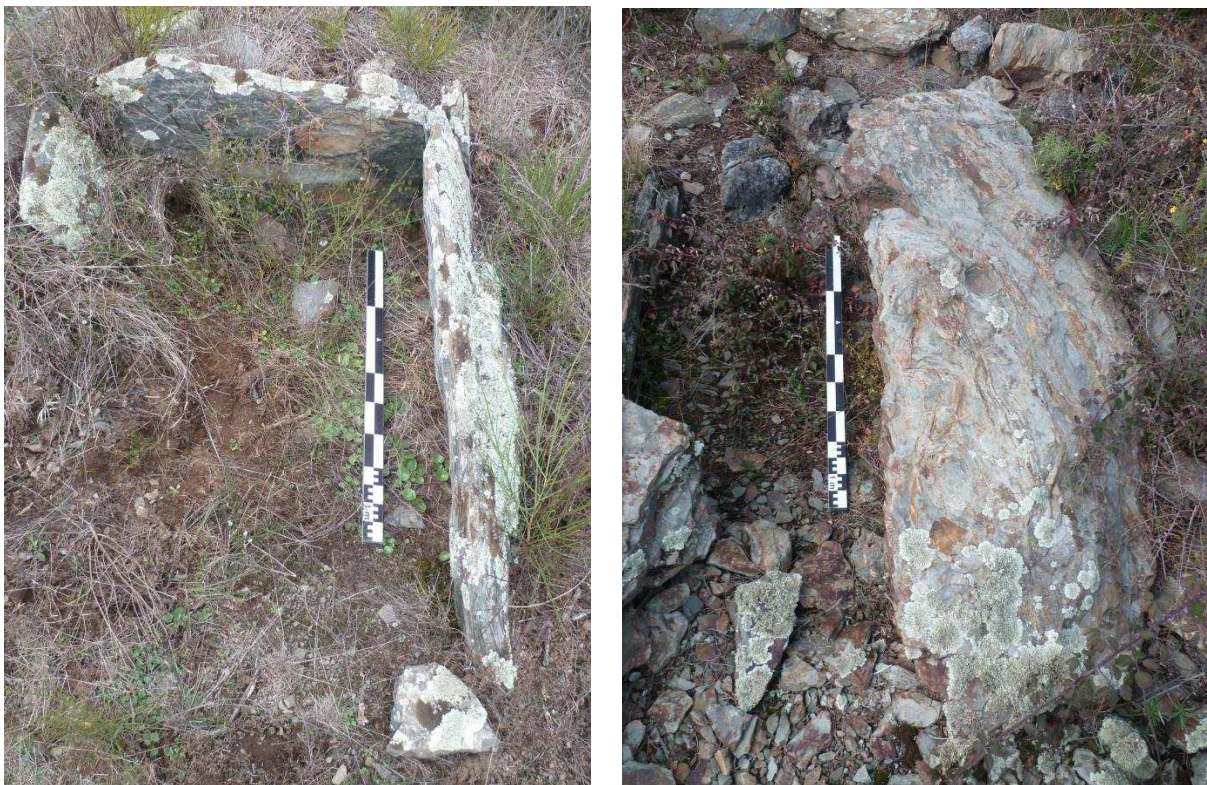


Figure 11 : A gauche le coffre de Font de l'Aram I, à droite celui de Roc de l'Home Mort avec sa dalle de couverture à cupules. Ils sont tous les deux inclus dans des tumulus structurés, pour Font de l'Aram I par des dalles plantées et pour le Roc de l'Home Mort, par des murets (Abélanet 2011, p. 297).



Figure 12 : En haut, vue frontale (à gauche) et zénithale (à droite) de la chambre sépulcrale avant la fouille, depuis le sud-est (Photographie de droite par Michel Robert). En bas, vue frontale de la paroi sud-ouest de la chambre dont les dalles sont affaissées, à gauche. Vue frontale de la paroi nord-est dont il semble manquer une dalle, à droite.



Figure 13 : Vue du tumulus moins bien conservé dans la zone sud-ouest et dont on perçoit difficilement les limites. En surface, les pierres semblent accumulées de manière désorganisée (remaniements ?) et ne présentent pas de sédiment entre-elles. Cette partie n'a pas fait l'objet de sondages.

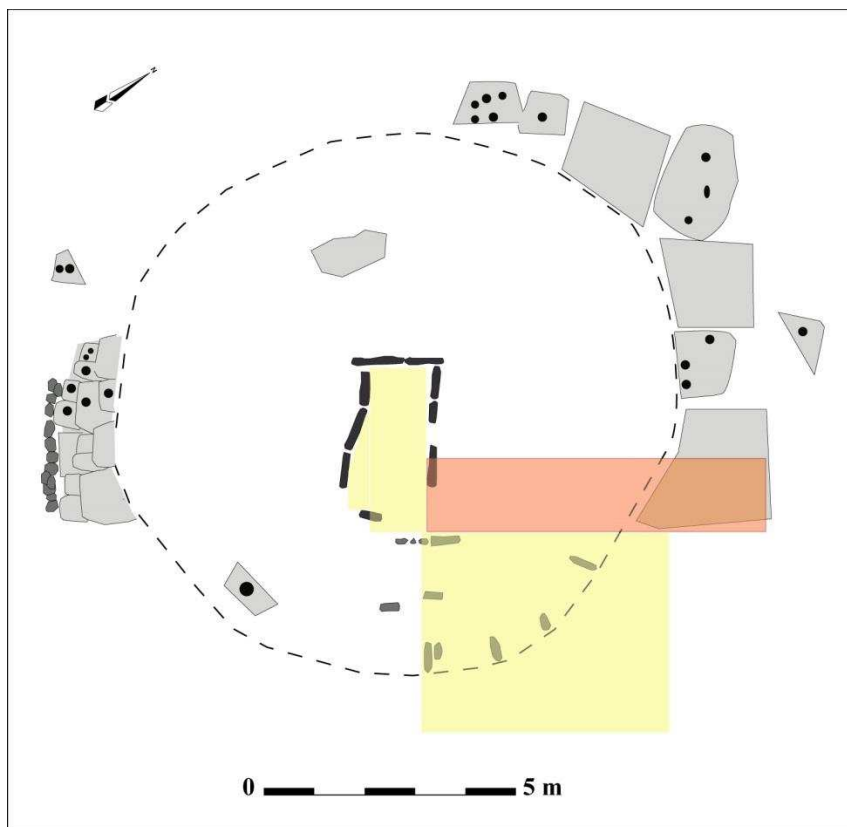


Figure 14 : Ancienne planimétrie du dolmen réalisée par J. Abélanet et implantation des différents sondages. En rouge, la tranchée profonde dans le tumulus, en jaune, les sondages secondaires dans le quart est et dans la chambre.



Figure 15 : Vue générale de la tranchée de fouille implantée dans le tumulus et au-delà, depuis le nord-est.



Figure 16 : Vues des niveaux d'effondrement du tumulus (US2), depuis le nord-est à gauche, depuis la chambre au sud-ouest, à droite.

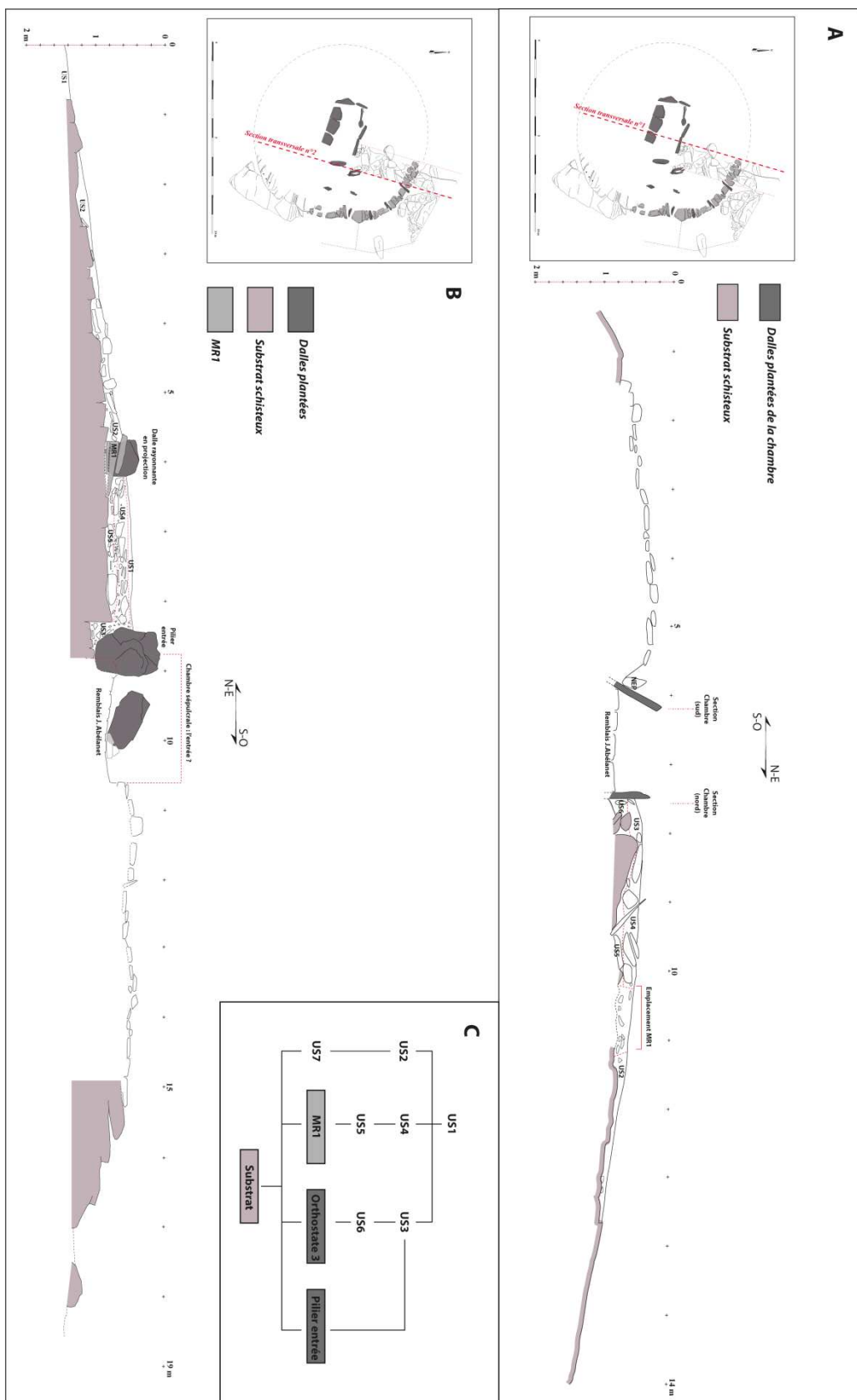


Figure 17 : Sections transversales du dolmen de Prat-Clos. A : Section Sud-Ouest/Nord-Est ; B : Section Nord-Est/Sud-Ouest ; C : Diagramme stratigraphique de la tranchée. **En A3**



Figure 18 : Le mur périphérique reconnu dans la tranchée, depuis le nord-est.



Figure 19 : Détail de la dalle rayonnante et du mur venant contre, depuis le nord. Cette dalle semble implantée dans un creux du substrat (peut-être aménagé à cet effet) tandis que le mur passe par-dessus le substrat.



Figure 20 : *Vue frontale du mur dans la tranchée, depuis le nord-est. Le mur vient contre la dalle rayonnante. Les dernières assises conservées ont légèrement versé vers l'extérieur.*



Figure 21 : *Vue zénithale du mur (en violet) de la dalle rayonnante formant le parement périphérique du tumulus.*



Figure 22 : Vue de l'aménagement sommital du tumulus (US4) dans la tranchée et dans la zone est, depuis nord-ouest. En rose : le parement périphérique.

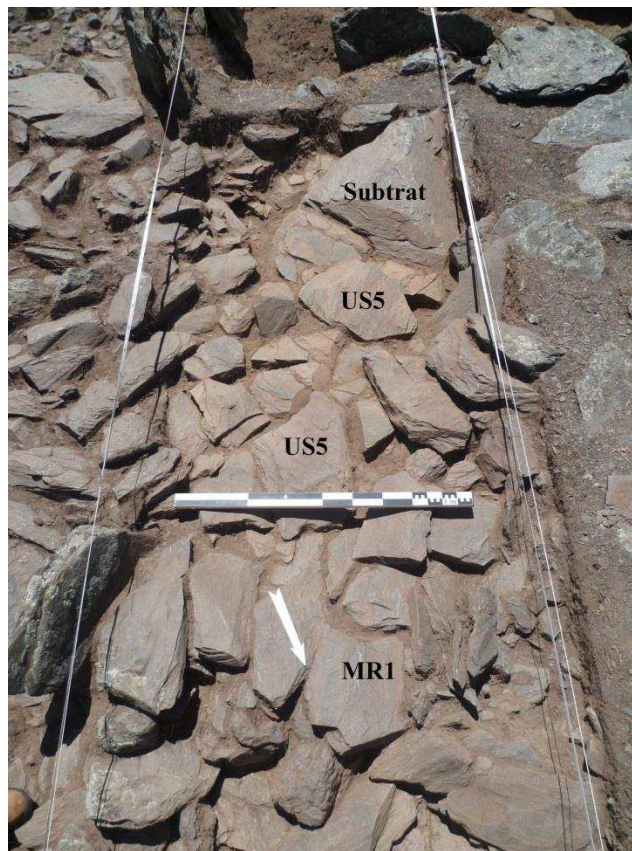


Figure 23 : Vue de l'US5 à l'arrière du parement du tumulus, depuis le nord-est.



Figure 24 : *Vue du substrat irrégulier dans la tranchée depuis le Nord-Ouest et vue du pilier au sud-est de la chambre, depuis le nord-ouest.*

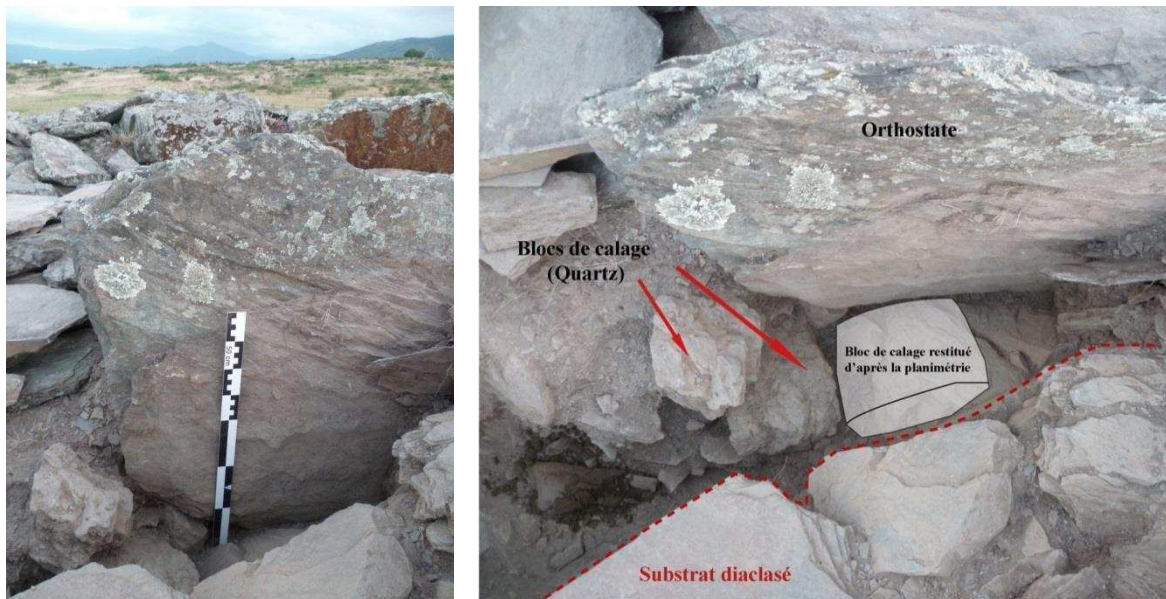


Figure 25 : *Vue frontale et zénithale des aménagements contre l'orthostate dans la tranchée (ST1).*



Figure 26 : Vue du quart est, avant et après le démontage des effondrements au-delà du mur périphérique du tumulus (en bas photographies de M. Robert).

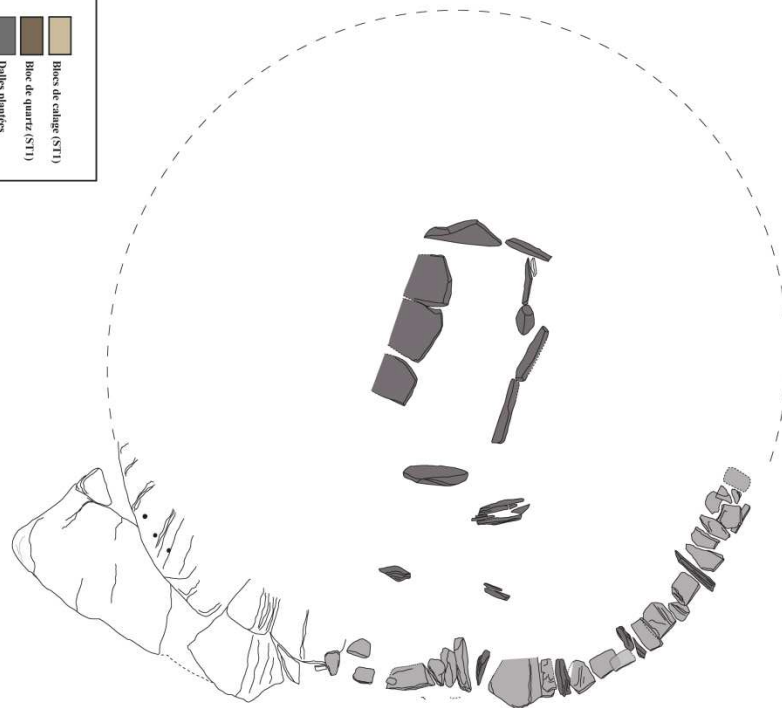
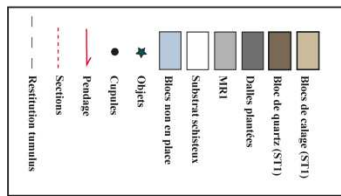
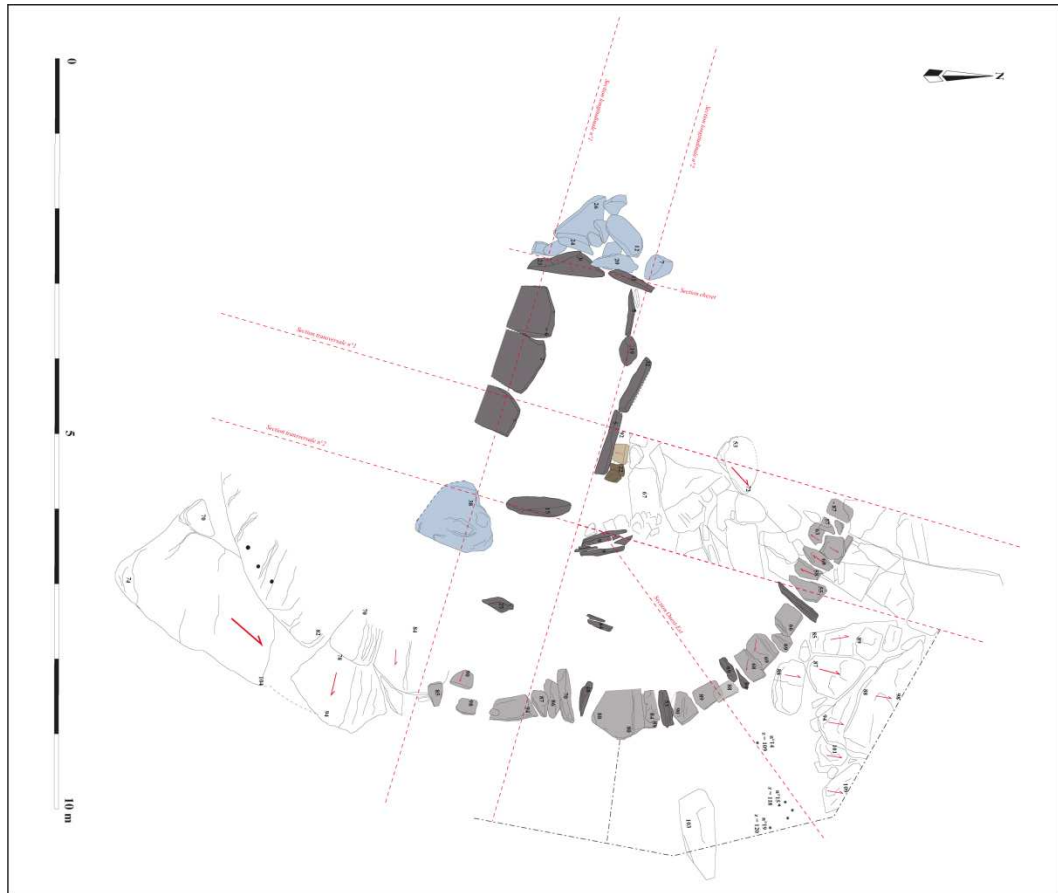


Figure 27 : Planimétrie générale du dolmen de Prat-Clos et restitution hypothétique de la périphérie du tumulus. **En A3**

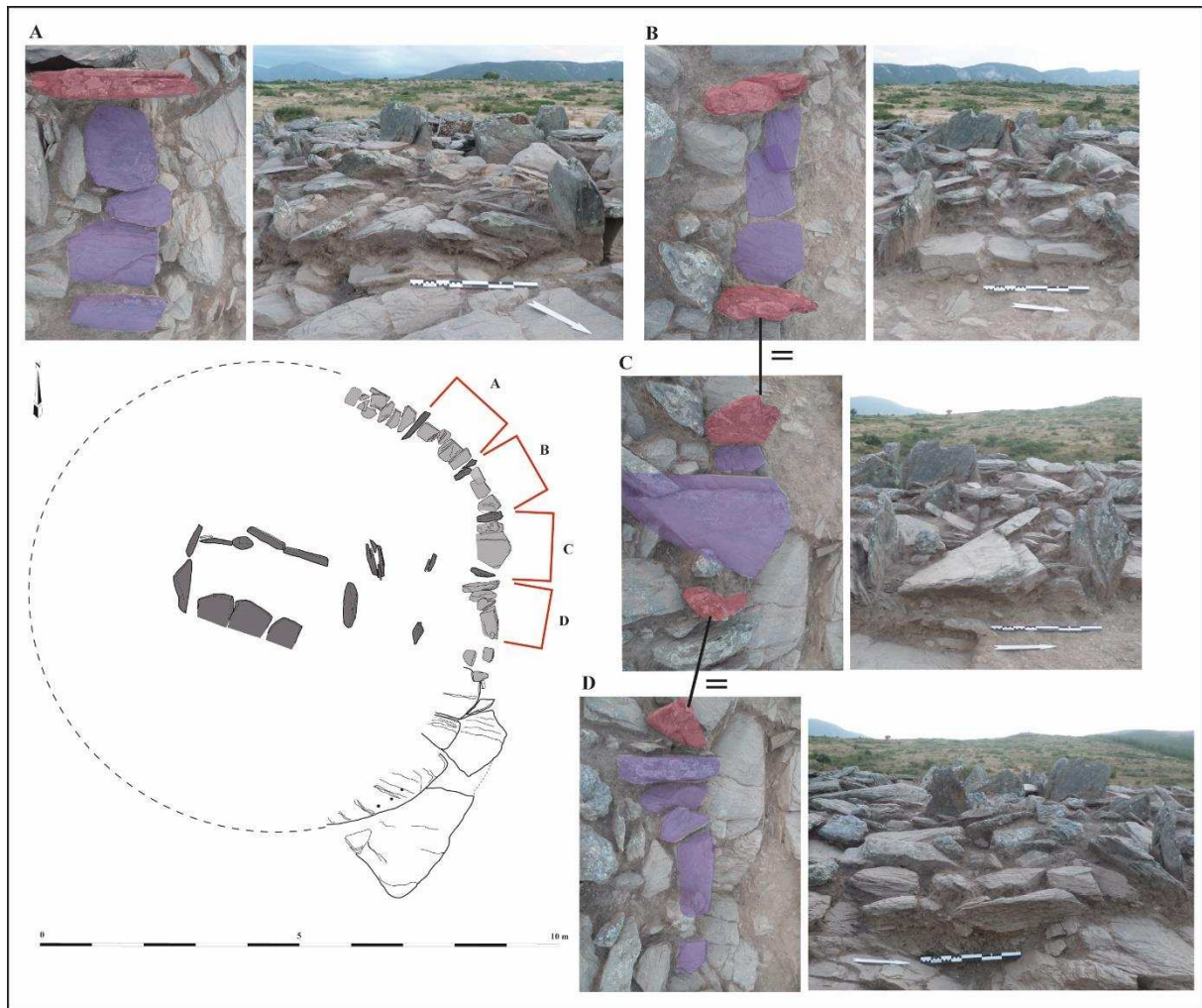


Figure 28 : Détail de l'agencement des murs et des dalles rayonnantes constituant le parement périphérique du tumulus.



Figure 29 : Vue zénithale et frontale du parement du tumulus depuis l'est.

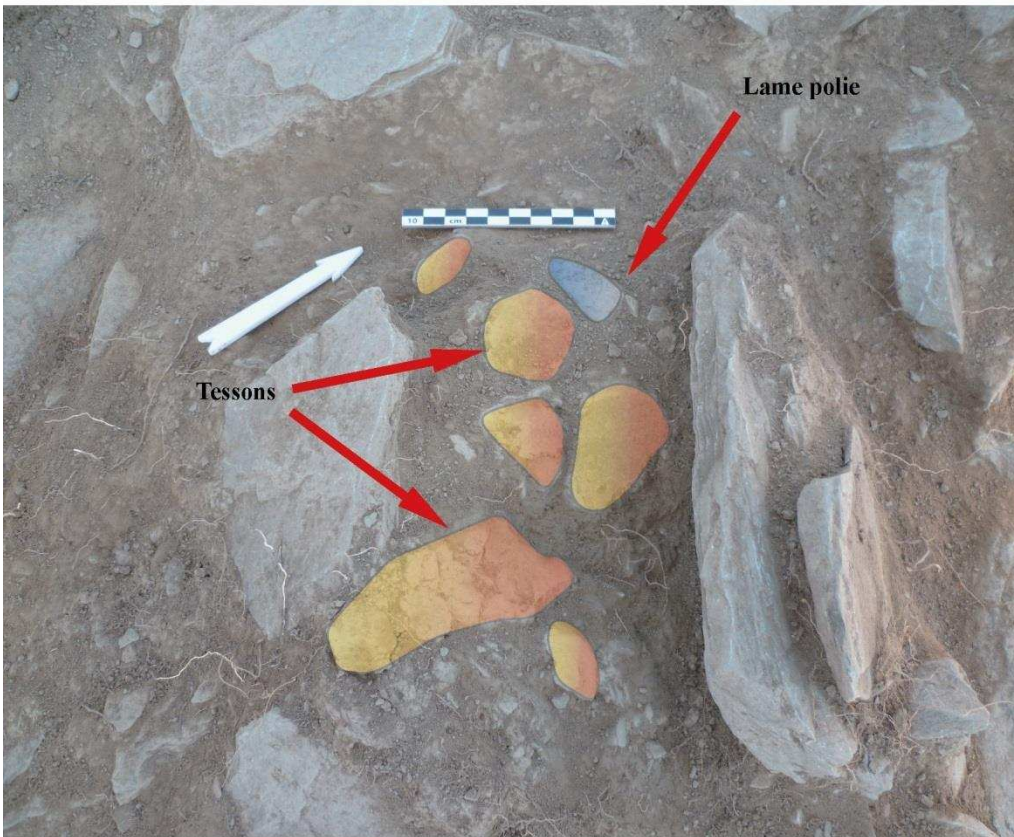


Figure 30 : Détail du mobilier céramique et lithique en place dans l'US7.

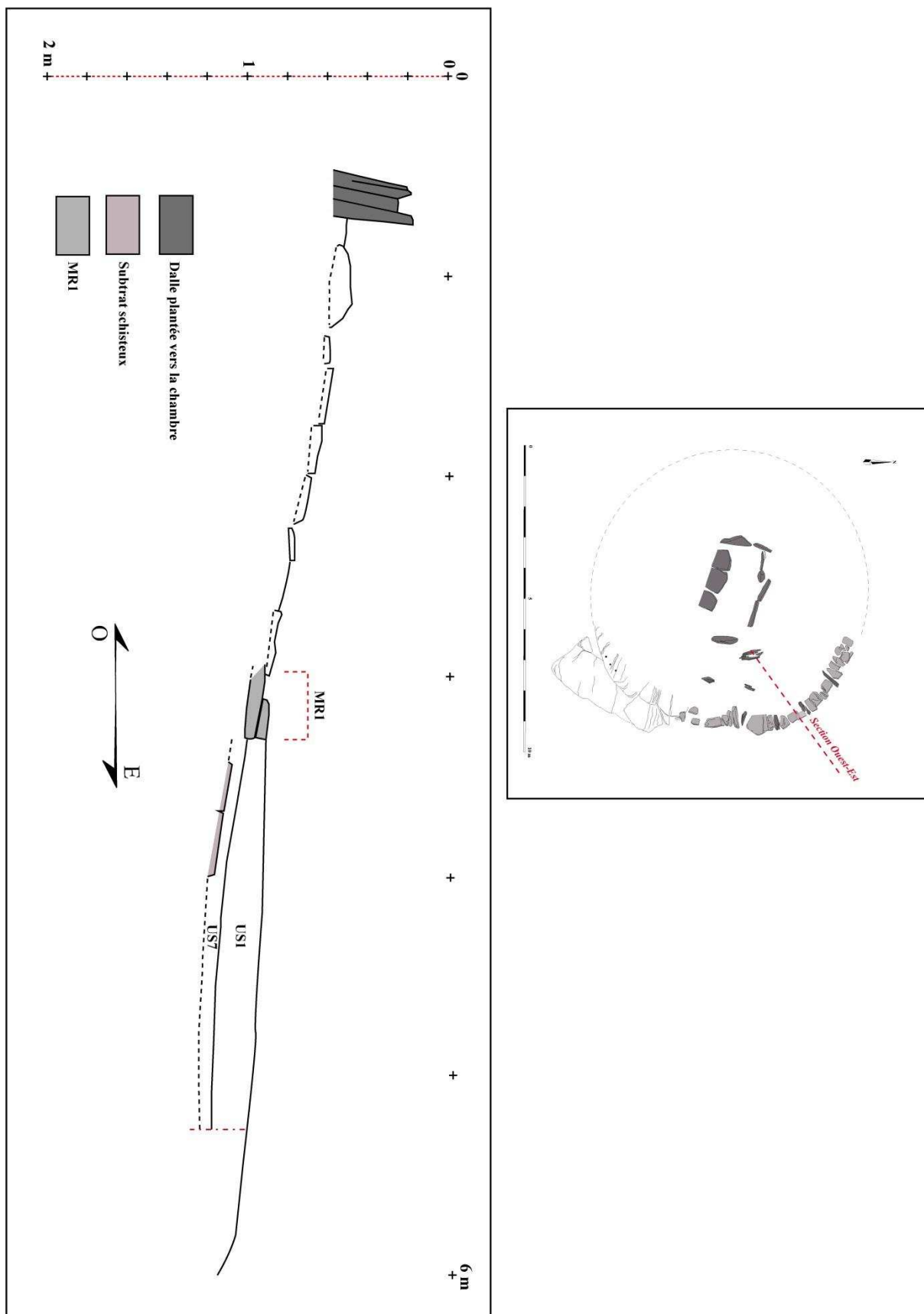


Figure 31 : Section est-ouest du tumulus et de l'US7, remblai d'installation du monument dans la zone est.



Figure 32 : Vue de la chambre sépulcrale à la fin de la fouille depuis le sud-est.



Figure 33 : En haut à gauche, vue de la paroi sud-ouest de la chambre depuis le nord-est. En haut à droite, disposition de la paroi nord-est et du chevet depuis le sud-ouest. En bas, le chevet composé de deux dalles plantées depuis le sud-est.

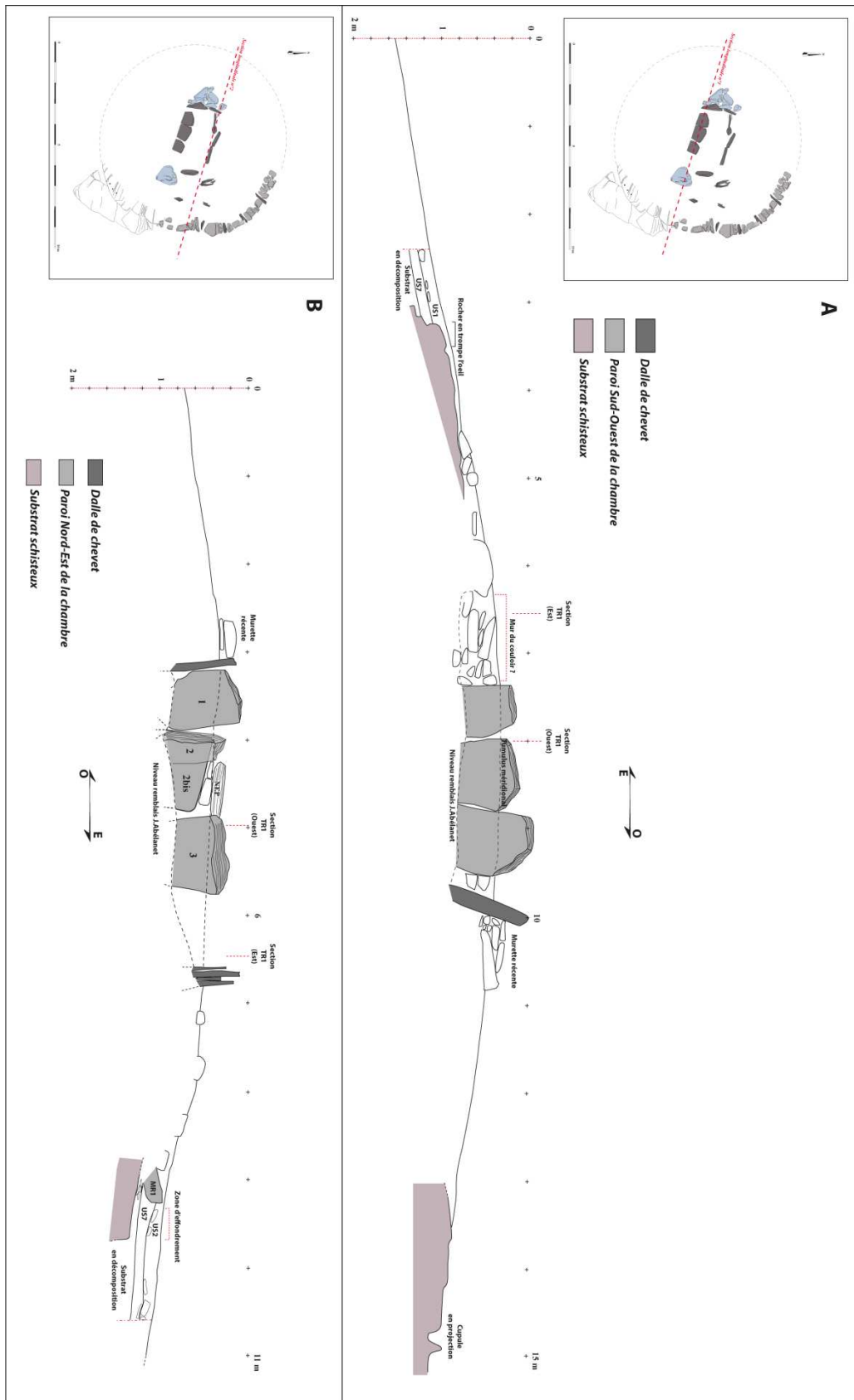


Figure 34 : Sections longitudinales du dolmen de Prat-Clos. A : Section est-ouest passant par la paroi sud-ouest de la chambre. B : Section ouest-est passant par la paroi nord-est de la chambre. En A3

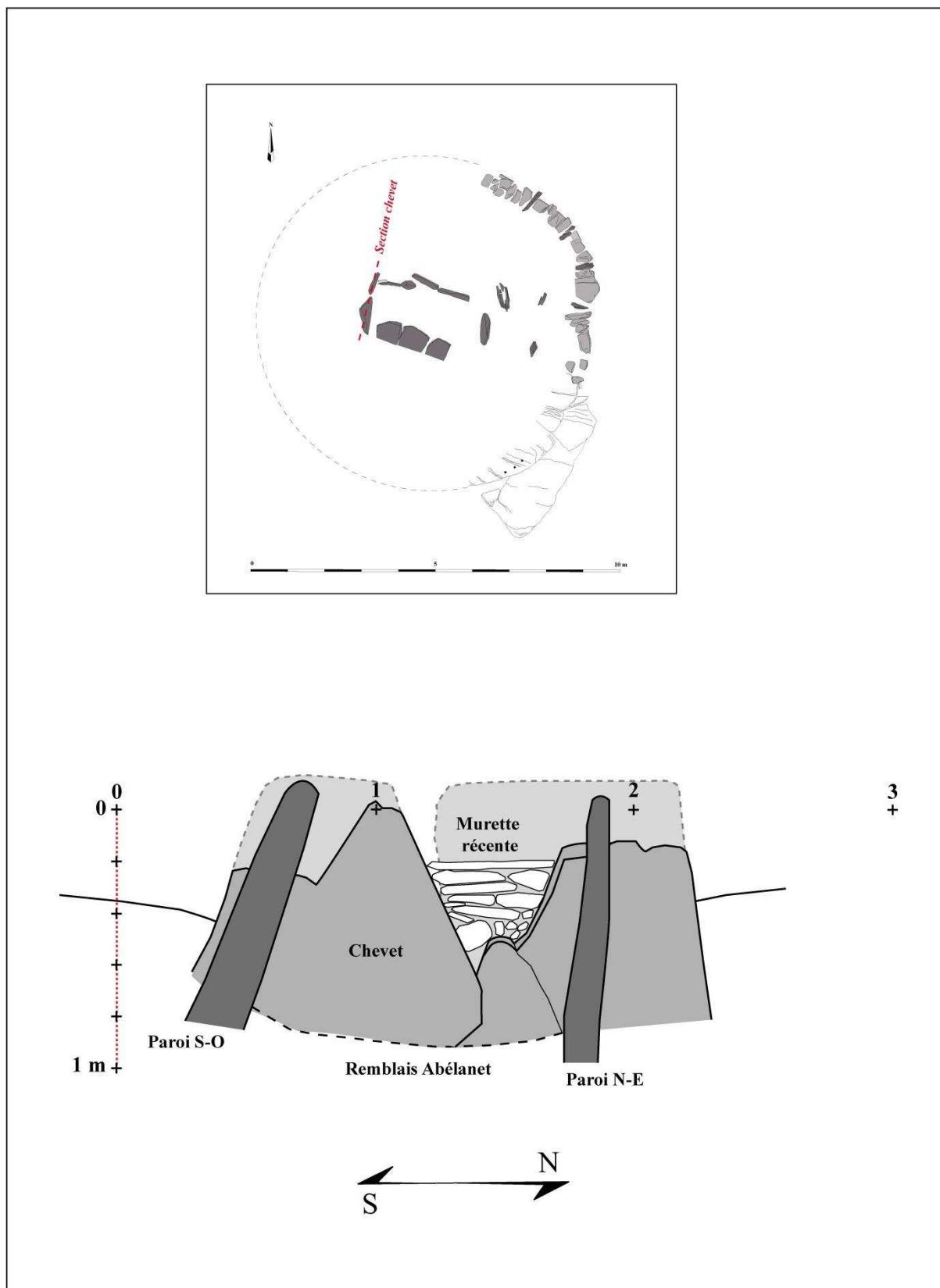


Figure 35 : Section transversale nord-sud de la chambre sépulcrale par le chevet.



Figure 36 : Vue zénithale de la zone du chevet depuis le nord-ouest.



Figure 37 : Vue frontale et zénithale de la dalle plantée effondrée dans la zone sud-est de la chambre.



Figure 38 : Vue frontale et zénithale d'une autre dalle plantée dans la zone sud-est, à l'entrée de la chambre sépulcrale. Cette dalle fait probablement partie d'un dispositif d'accès.



Figure 39 : Substrat en escalier, au tracé subcirculaire, faisant office de parement du tumulus au sud-est.

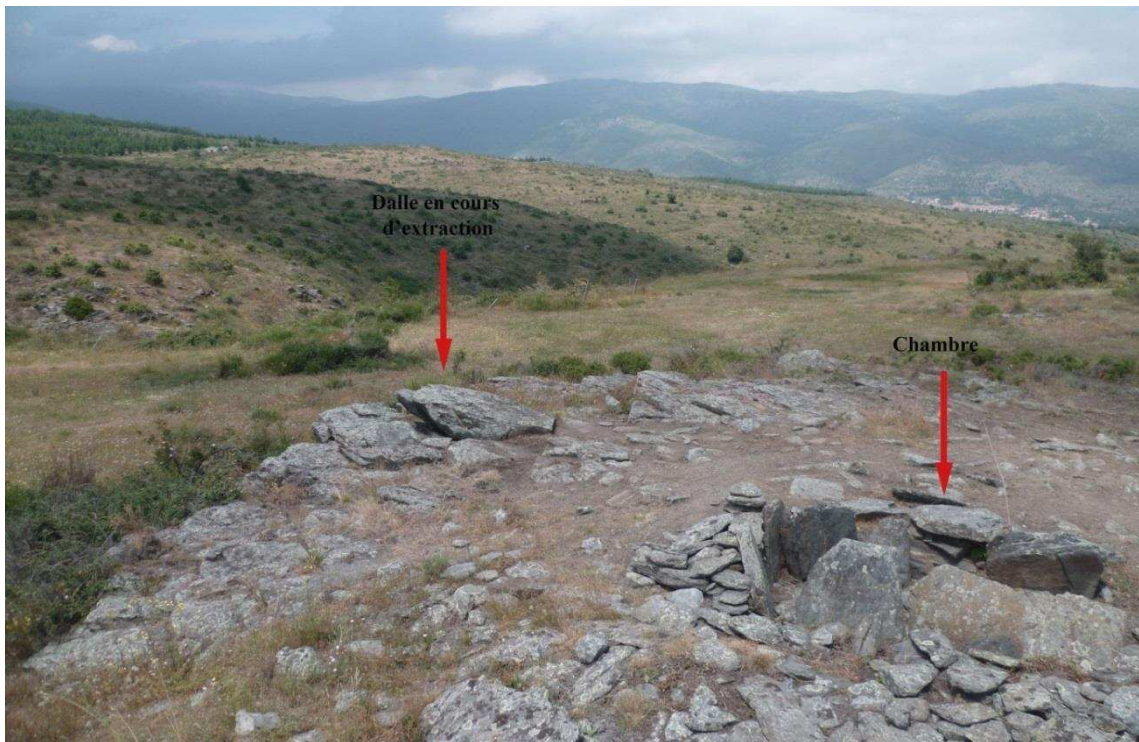


Figure 40 : Vue du substrat au nord-ouest de la dalle en cours d'extraction.

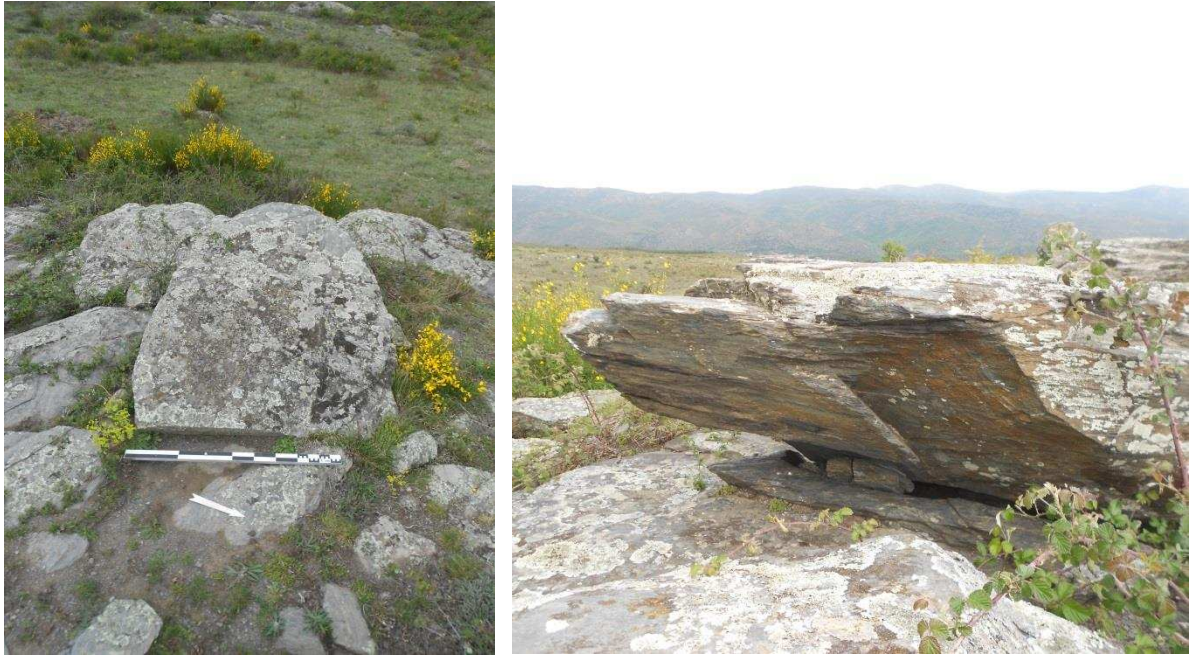


Figure 41 : Vue zénithale et frontale de la dalle en cours d'extraction probable.



Figure 42 : A gauche, le substrat en escalier ; à droite, le substrat en pente douce de l'est vers l'ouest.

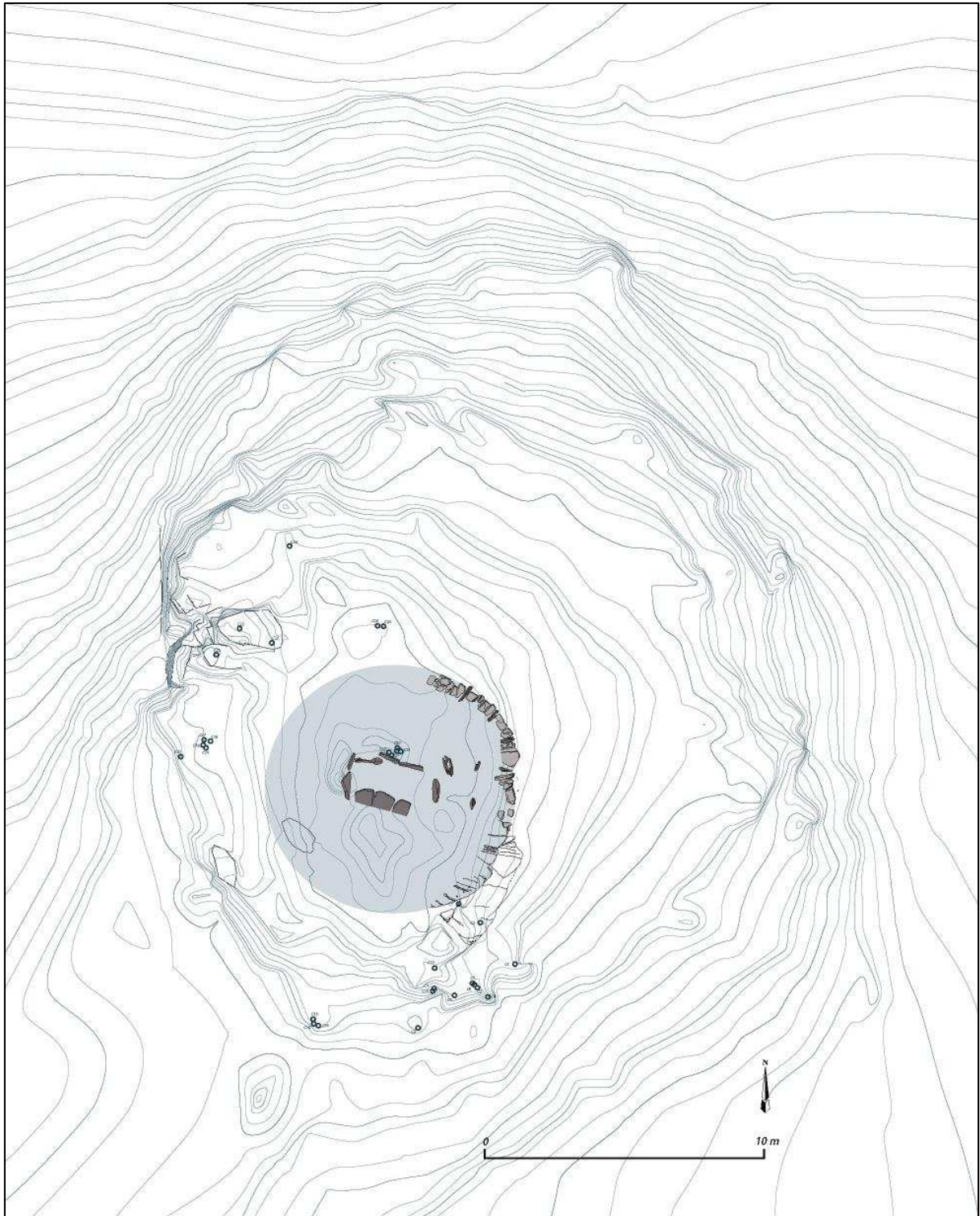


Figure 43 : Extrait du plan topographique du dolmen implanté sur l’affleurement rocheux, les ronds bleus représentent les cupules inventoriées sur le rocher (réalisation Guy André, D.A.O. N. Bec Drelon).

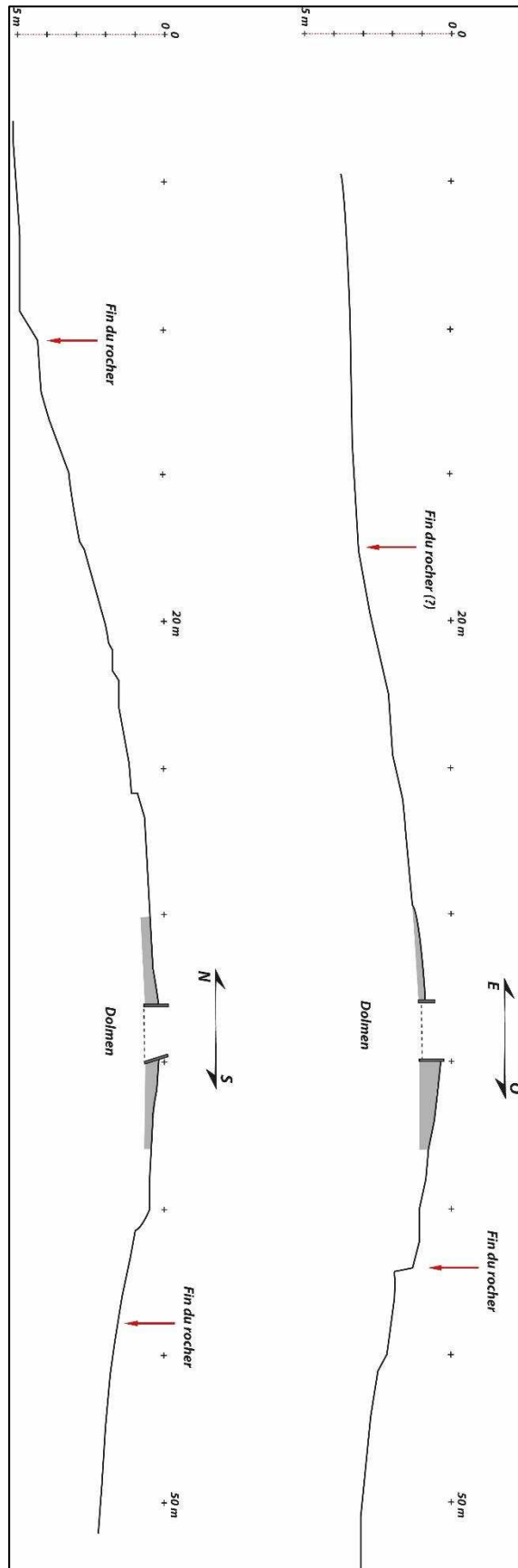


Figure 44 : Sections est-ouest et nord-sud passant par l’affleurement rocheux et le monument de Prat-Clos.

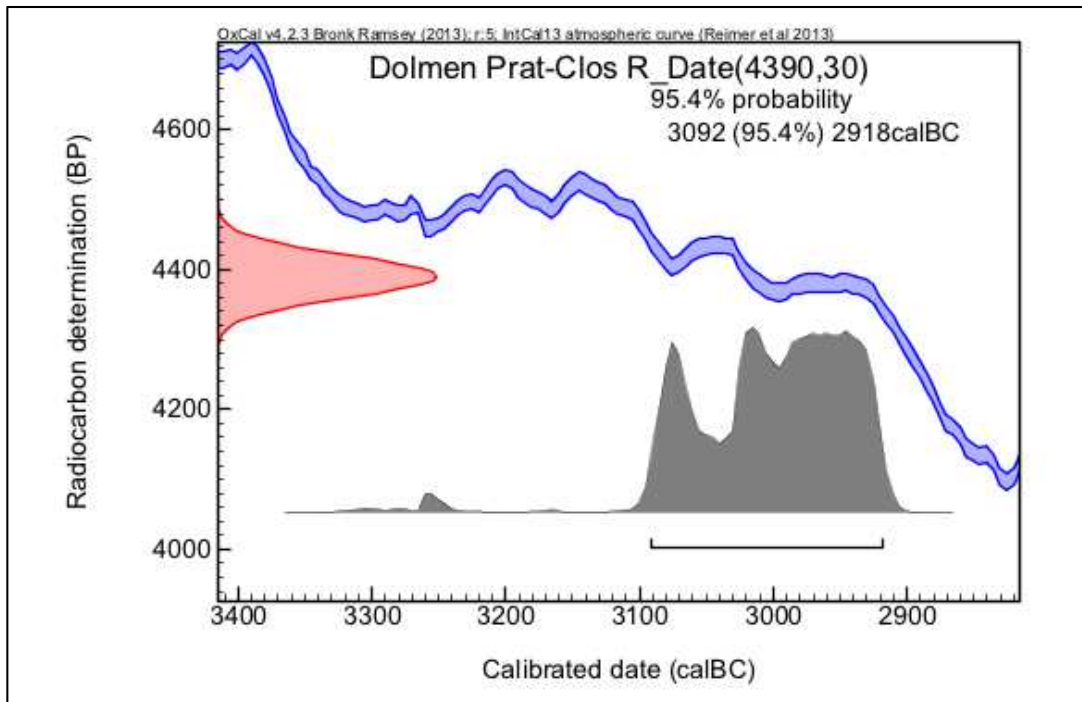
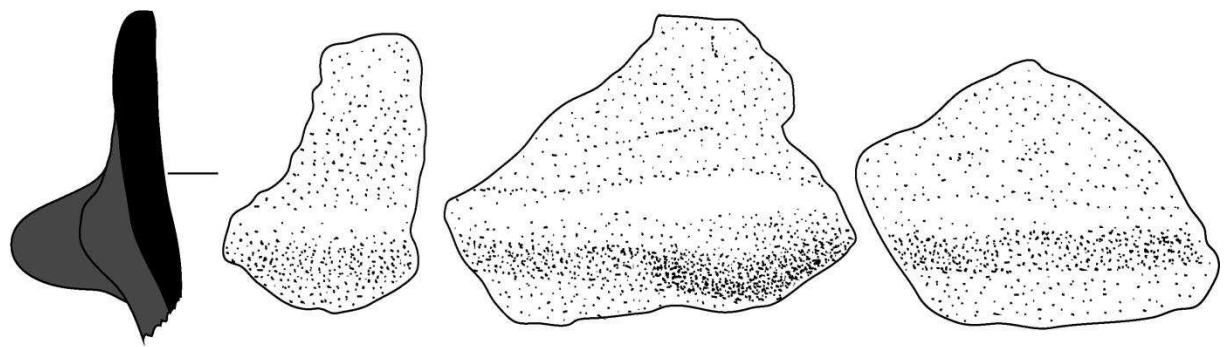


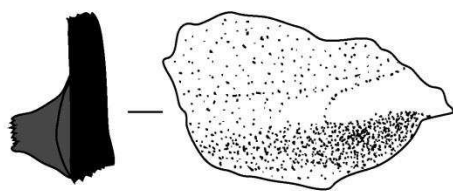
Figure 45 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbore de Prat-Clos réalisé sur un charbon de bois prélevé au sein du dégraissant d'un tesson appartenant à un des vases à cordons de l'US7 (OxCal v.4.2.3).



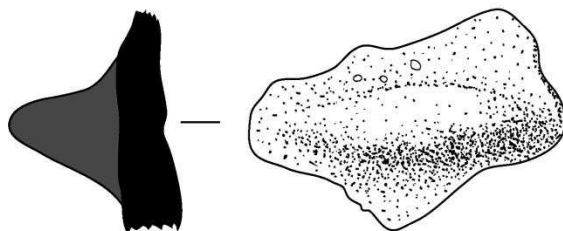
Figure 46 : Photographies et détail de la matière première de la lame polie trouvée dans l'US7, sol d'implantation du monument. (Photographies d'Eric Thirault).



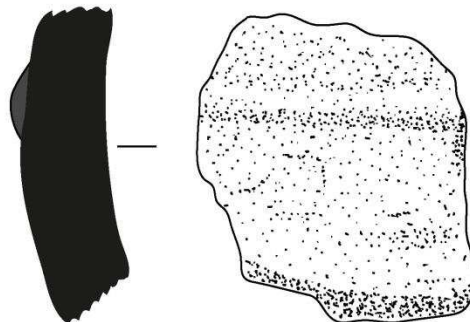
Vae n°5 (US 7)



Vase n°4 (US 7)

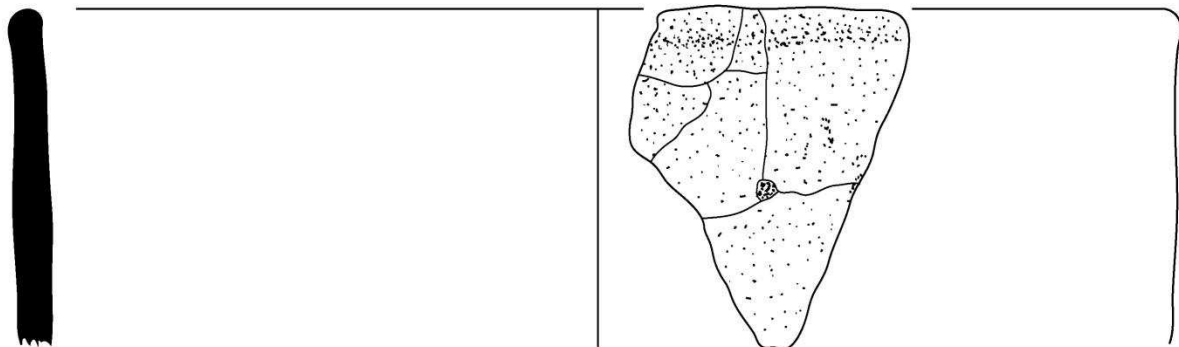


Vase n°2 (US 7)



Vase n°3 (US 7)

Ø 20 cm



Vase n°1 (US 1)

5 cm

Figure 47 : Planche des vases n° 1 à 5 du dolmen de Prat-Clos (dessins de Johanna Recchia-Quiniou).



Figure 48 : Trois tessons (dont deux bords) provenant de 3 vases différents, attribués au Campaniforme, issus des fouilles anciennes (Collection J. Abélanet).

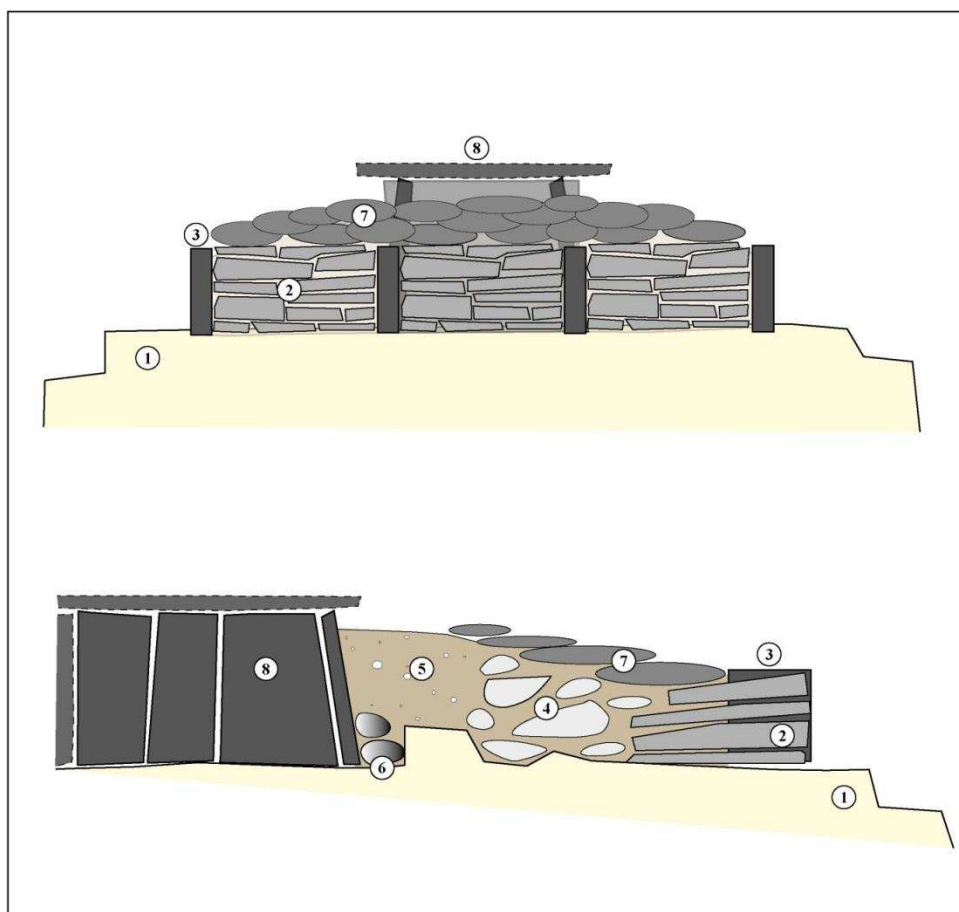


Figure 49 : Dolmen de Prat-Clos, hypothèse de restitution du processus de construction de la structure tumulaire. 1 : Substrat ; 2 : MR1 ; 3 : Dalles plantées rayonnantes ; 4 : Remplissage de blocs et de terre (US5) ; 5 : Remplissage de terre (US6) ; 6 : Calage de l'orthostate ; 7 : Dalles en écailles (US4) ; 8 : Chambre sépulcrale.

3.1.3. Le dolmen de la Barraca

3.1.3.1 Situation géographique et implantation topographique et géologique.

Le dolmen de La Barraca se situe sur la commune de Tarerach, au nord du bassin de la Têt, à 25 km à l'ouest de Perpignan. Le monument est installé au pied de la montagne du *Roc del Moro*, qui culmine à 775 m, à environ 1 km à l'ouest de la rivière de Tarerach (fig. 50 et 51). Il est aussi appelé « Mas de Llussanes I », du nom du domaine viticole voisin, dont il est distant de 200 m au nord-ouest (fig. 51, 52). Il est implanté sur un replat, au milieu des vignes et des amandiers, au sein d'un chaos granitique de gros blocs (fig. 52). Cette situation particulière s'explique probablement par l'abondance en matériaux directement exploitables pour la construction et c'est ce qui nous a intéressés ici.

La Barraca signifie « la petite maison », « la cabane », ce qui témoigne de la réutilisation du dolmen comme abri, fait accentué sans doute par la conservation exceptionnelle de la dalle de couverture.

3.1.3.2 Contexte archéologique

Une autre sépulture mégalithique, dite « dolmen du Mas Llussanes II », est implantée à 80 m du Mas (fig. 53). Ce pourrait être un coffre car ces dimensions restent modestes par rapport au dolmen de la Barraca (fig. 54). Comme le dolmen n°1, il est implanté proche d'un affleurement rocheux granitique. Son tumulus semble très limité. Il vient combler un espace de moins de 50 cm entre une dalle latérale et le substrat (fig. 55).

Le contexte archéologique est assez riche puisque plusieurs rochers gravés comportant des figures anthropomorphes et des cruciformes ont été recensés (Abélanet 1990).

Les vignes alentours ont également fait l'objet de prospections par J. Abélanet et son équipe et recelaient de nombreux vestiges céramiques et lithiques indiquant la présence probable de plusieurs occupations de la zone du Néolithique final à l'âge du Fer (Abélanet 2011).

Enfin, sur la montagne du *Roc del Moro* est installé un habitat fortifié témoignant de la perdurance de la présence humaine à des époques plus récentes (fig. 53).

3.1.3.3 Historique des travaux

Ce monument est signalé en premier lieu par Pierre Vidal en 1921, repris en 1950 par Louis Péricot Garcia dans sa thèse. En 1975, J. Abélanet en fouille la chambre sépulcrale (1967, p.173-174 et 2011, p. 253-256). Cet espace a été profondément remanié puisqu'il a servi de cabane aux bergers ou aux agriculteurs, d'où son nom de *Barraca*. Il est encore aujourd'hui régulièrement visité par les enfants comme en témoignent des dessins à la craie blanche sur la dalle de chevet.

Le mobilier exhumé de ce dolmen est aujourd'hui dispersé dans plusieurs collections privées. Seuls les objets prélevés lors des fouilles de J. Abélanet sont connus. Il s'agit de tessons dits préhistoriques et protohistoriques (Bronze moyen et final), d'éclats de silex et de quartz, de quatre percuteurs/broyeurs en quartz, d'une coquille de *cardium* non percée et d'un fragment de « disque » (pièce inachevée) en chloritoschiste à biotite. Il existe un affleurement de cette roche verdâtre à 800 m au sud-est du monument. Des ébauches et fragments de ces bracelets en chloritoschiste ont été également retrouvés aux alentours du dolmen (dans les vignes) et sont, d'après Alain Vignaud (2009), à situer dans l'intervalle Bronze moyen/final, plutôt que dans le Néolithique, selon les hypothèses traditionnelles d'attribution.

3.1.3.4. Description du dolmen avant la fouille

Le dolmen de la Barraca présente la particularité d'être implanté près d'un chaos granitique (fig. 56 et 76). La chambre sépulcrale est composée de cinq dalles-supports en granite recouvertes d'une grande dalle de couverture (fig. 56 et 57). Cette table, avec ces 3 m de long, est l'exemple le plus imposant de la région avec celles du dolmen de Na Cristina et de celui de la Balma del Moro (Abélanet, 1970, p. 77). Le chevet est débordant par rapport aux piliers latéraux, tout comme à *Prat-Clos* ; cette particularité étant présente dans environ 37% des cas répertoriés régionalement. Les dalles de la chambre, plus ou moins minces, semblent avoir été régularisées comme cela semble être rarement le cas dans les dolmens du Roussillon (Abélanet, 1970, p. 76). Cet espace sépulcral est grossièrement dallé, mais l'aménagement semble tout récent. Ce dolmen est dit « à couloir évolué » ou encore « à couloir rétréci » par certains chercheurs, mais ce système d'accès n'est pas visible en surface (Bocquet, 1993 ; Beyneix 2003). En revanche, J. Abélanet a fait figurer sur son plan un alignement, composé d'une dalle plantée et de quelques blocs, qui vient fermer le côté Sud-Est de la chambre (fig. 58). Après sa fouille, ces blocs se sont révélés avoir été disposés plus récemment puisque situés sur « un foyer médiéval ». La question d'un possible système d'accès reste donc en suspens.

3.1.3.5. Résultats sur le tumulus

La tranchée, implantée dans la zone sud-ouest du tumulus, a révélé d'importants remaniements, mais il est toutefois possible de proposer une restitution d'une partie de la structure tumulaire. La zone de fouille ainsi mise en place mesure 8,5 m de long pour 1,5 m de large. La surface fouillée est de 12,75m² (fig. 59 et 75).

Une fois la couche d'humus décapée (US1), ainsi que quelques blocs non en place, une couche de terre meuble peut être interprétée comme un déblai de fouilles anciennes (fig. 59). Nous y avons recueilli un dé à coudre en fer ainsi que de nombreux fragments de céramiques de toutes époques (US2). Sous cette strate, on voit apparaître une couche de terre organique jaune/brun (US4), assez compacte, avec quelques blocs pluricentimétriques (de 10 à 50 cm) du côté de l'orthostate (fig. 60). Certains blocs semblent faire partie d'un mur très arasé (MR1). Il s'agit du parement grossier délimitant le tumulus, constitué de « boules » granitiques disposées en assises irrégulières (fig. 61). Une, peut-être deux assises sont conservées dans cette zone (fig. 61). Ces dalles disposées dans le sens de la longueur

sont placées sur une couche très compacte d'arène granitique (US9). Cette couche de granite en décomposition semble avoir été creusée artificiellement du côté Nord, probablement pour caler l'orthostate (-US12). Le comblement de cette tranchée d'implantation est constitué d'un sédiment jaune compact, avec quelques blocs de moyen module (+US12). Sur ce comblement, les constructeurs ont disposé plusieurs grandes dalles sur un même niveau (US10). Ce dernier semble être en relation avec les premiers blocs du mur (fig. 62). Leur établissement respectif arrive donc probablement au même moment (fig. 63). Au-delà du mur, on rencontre d'autres « boules » granitiques juxtaposées (fig. 64). Nous pensions au départ qu'il s'agissait d'un second parement mais ce sont plus vraisemblablement des blocs de substrat détachés naturellement du chaos. Sous ces blocs, on trouve une couche compacte chargée en altérite (US11), similaire à l'US9, qui repose sur le substrat. Sous l'US9, nous avons identifié à un endroit, un comblement très compact dans une cuvette de substrat (US13). Cette couche chargée en altérite semble anthropique puisque nous avons prélevé des éléments céramiques et des charbons de bois. **Il pourrait s'agir d'une volonté d'aplanissement du terrain avant la construction du tumulus.** D'autre part, on remarque que certains blocs se sont détachés « récemment » du chaos rocheux (fig. 63) et sont pris dans la première couche d'humus (US1). L'interface entre l'US1 et l'US 4 définit ainsi un paléosol.

Nous n'avons pas observé de trace de taille ou de mise en forme des blocs constituant le parement périphérique du tumulus (MR1). Ces « boules » granitiques ont été utilisées à l'état naturel, sans transformation ; elles semblent toutefois avoir le même calibre (fig. 64). Les constructeurs ont donc fait un choix dans les dimensions des blocs naturels qu'ils ont prélevés. Par ailleurs, il conviendrait d'étendre la zone de fouille afin de suivre le tracé de ce mur qui n'a été identifié que dans les zones Sud-Ouest (Tranchée) et Nord-Ouest (Sondage 3). Les résultats de ces sondages semblent indiquer que le tumulus est plutôt circulaire (fig. 65 et 75). De même, nous n'avons pas remarqué de trace de carrière du côté du chaos. Il faudrait entièrement le dégager pour les individualiser, si l'érosion ne les a pas déjà fait disparaître.

Toutes les couches individualisées dans cette tranchée ont livré beaucoup de mobiliers céramiques dont la détermination (cf. étude *infra*) permet de le rattacher à la Protohistoire (Bronze ancien/moyen). C'est dans l'US9 (paléosol de construction) que nous avons retrouvé les fragments de deux vases à fond plat (fig. 66). **Il faut en conclure que soit le tumulus a été remanié jusque dans sa fondation durant la Protohistoire en vue d'une réutilisation du monument, soit la construction de cette tombe intervient durant cette période et non au Néolithique.**

3.1.3.6. La périphérie

La zone nord-est (sondage 1)

Dans la zone nord-est, nous avons entrepris le décapage de la limite supposée du tumulus (sondage 1). Le sondage ainsi implanté mesure 7 m de long pour environ 1 m de large (fig. 67 et 75).

La couche de terre décapée est un niveau d'humus qui inclut des éléments gravillonneux d'origine détritique. A environ 10 cm sous la surface, un niveau de sol a été identifié, sur lequel sont posés plusieurs gros blocs anguleux (de 40 à 80 cm). Il semble que ces blocs n'appartiennent pas à la couronne du tumulus mais soient en fait les limites d'un empierrement moderne disposé par les agriculteurs sur le tumulus originel (fig. 68). De plus, la fouille a permis de montrer que ces blocs sont posés sur un sol subactuel. Il conviendrait lors de futures fouilles, de démonter entièrement ce pierrier afin d'atteindre les aménagements tumulaires primitifs qui doivent de surcroît être mieux conservés du fait de leur enfouissement. Cela n'a pas été possible durant ce programme de recherches.

Parallèlement, au nord, le substrat apparaît rapidement (fig. 67 et 68). Il se présente sous la forme de six grandes dalles fissurées dans la même direction (fig. 75). Les blocs de l'empierrement moderne recouvrent ce substrat.

Ce sondage nous permet d'en savoir un peu plus sur l'implantation du dolmen. Il semble que le chaos rocheux se poursuive au nord-est (fig. 76). Le dolmen serait donc placé au milieu de plusieurs affleurements de grandes dalles, ce qui a certainement pu faciliter sa construction. Cela témoigne des stratégies d'implantation des constructeurs de dolmens.

La zone nord-ouest (sondage 3)

Un sondage a été implanté dans la zone nord-ouest car il subsistait trois dalles plantées, pouvant appartenir à un pérystalithe (fig. 69). Une zone de fouille de 7,50 m² a donc été mise en place à l'avant de cette limite afin de la suivre et d'en comprendre les modalités de construction (fig. 70).

Après avoir démonté la première couche organique de terre meuble chargée en éléments gravillonneux (US1), une couche de terre plus compacte a été identifiée (US3). Les différents niveaux caractérisés suivent une légère pente (fig. 74, A). Sous l'US3 apparaît le mur déjà reconnu dans la tranchée (fig. 72). Il semble que trois dalles plantées à l'ouest viennent en placage contre ce mur (fig. 74, B). Aucune autre n'a été découverte dans ce sondage. En revanche, le mur est ici mieux conservé que dans la zone sud-ouest (fig. 71). Il compte environ six assises conservées qui sont légèrement décalées les unes par rapport aux autres, vers l'intérieur du tumulus, du bas vers le sommet de ce dernier, formant ainsi un monticule (fig. 74, A).

Un aménagement particulier est construit à l'avant de ce parement. Il s'agit peut-être d'une tranchée de fondation comblée à l'aide de terre argileuse homogène, de couleur jaunâtre, de quelques petits blocs (10 à 20 cm) et de grandes dalles penchées (fig. 72 et 73). Ce comblement est assez tassé (US5) et vient contre les deux premières assises du mur. Il semble que cet aménagement passe, par endroits, sous le mur et serait donc le niveau le plus ancien, sur lequel le mur est construit (fig. 73). Le creusement de cette tranchée est difficilement perceptible (- US6), mais aux abords des blocs de comblement, la terre est plus meuble, permettant de l'identifier. La tranchée semble creusée dans une couche de terre jaunâtre (US7), plus compacte que l'US5. Sous l'US7, on rencontre un niveau encore plus compact avec des inclusions d'altérites (US8). Il s'agit sans doute d'une couche similaire aux US9 et 11 rencontrées dans la tranchée. Elle repose probablement sur le substrat bien que

cette information n'ait pas été prouvée par la fouille. Nous avons stoppé nos investigations sur ce niveau très induré (fig. 73).

Les grandes dalles penchées dans le comblement sont peut-être aussi les restes du péristicalithe effondré. La question n'est pas réglée et d'autres sondages dans la zone orientale seraient souhaitables pour appréhender les modalités de construction et l'évolution structurelle de ce tumulus. Il n'est pas impossible qu'il s'agisse d'un remaniement postérieur de l'architecture tumulaire périphérique ou encore d'un effondrement.

Le mobilier est rare dans ce sondage, mais nous pouvons toutefois préciser la nature de certaine US grâce à son étude. Nous avons retrouvé une plaquette de fer et quelques tessons indéterminé dans l'US3 ce qui lui donne un caractère assez récent. C'est dans l'US5 (sous l'US3) qu'a été prélevé du charbon de bois dans le but de réaliser une datation radiocarbone (fig. 83). Celle-ci (cf. *infra*) permet de préciser la chronologie de cette US en lien direct avec l'aménagement particulier décrit plus haut (tranchée de fondation ou remaniement de l'architecture tumulaire périphérique).

3.1.3.7. Autres sondages

La chambre

La chambre a fait l'objet d'un sondage très limité. En effet, nous nous sommes rapidement rendu compte que le remplissage de cette dernière était très récent. Cet espace a probablement été comblé suite aux fouilles de J. Abélanet. Une couche de terre meuble et de gros blocs composent la partie inférieure de ce remplissage (fig. 77). La partie supérieure (surface) est structurée par un dallage grossier. Il a été décidé de ne pas démonter l'ensemble de ce remblai, ce qui aurait déstabilisé les orthostates et augmenté les risques pour les fouilleurs. Nous avons donc procédé à quelques sondages profonds pour documenter l'architecture des différentes parois de la chambre (fig. 74).

Les parois latérales de la chambre sont constituées de deux orthostates juxtaposés dont la hauteur est d'environ 1,5 m (fig. 78, 79 et 80). Comme la dalle de couverture est bien en place, on peut supposer que la hauteur des montants est originelle. La largeur entre ces deux parois subparallèles est de 1,7 m. Leur longueur respective avoisine les 3 m. La conservation exceptionnelle de l'architecture de cette chambre autorise le calcul de sa surface au sol (5,1 m²) et de son volume (7,65 m³). Une des dalles de la paroi nord-est penche légèrement vers l'intérieur de la chambre (fig. 81). Les poussées exercées par le tumulus sont sûrement à l'origine de cette perturbation ainsi que la vidange de la chambre aux époques historiques. De même, c'est au-dessus de cet orthostate que la dalle de couverture est cassée. Est-ce le pilier latéral, en bougeant, qui a fragilisé la dalle de couverture ou est-ce le contraire ? La question reste posée. Le chevet de la chambre est débordant. Il mesure 2,5 m de large et environ 1,5 m de haut (fig. 82). Il dépasse de 20 cm au-delà de la paroi Sud-Ouest et de 30 cm par rapport à la paroi nord-est. C'est probablement la première dalle implantée dans l'ordre de construction de la chambre. Elle est déterminante dans l'orientation de l'ouverture du monument qui est ici au sud-est.

Au sud-est, deux petits piliers triangulaires sont implantés dans le prolongement des parois latérales et en position perpendiculaire à ces dernières (fig. 74 et 75). Ils mesurent environ 60 cm de long, pour 30 cm d'épaisseur côté intérieur de la chambre. Ils font plus de 60 cm de haut puisque leur base respective n'a pas été atteinte lors de nos sondages. Ces piliers semblent marquer l'entrée de la chambre et rétrécissent d'ailleurs sa largeur à 1 m. Notons que ces deux dalles n'apparaissent pas sur le plan de J. Abélanet. On peut donc raisonnablement se demander s'ils sont d'origine ou bien le résultat d'une restauration. Parmi les chambres dont l'architecture est bien conservée, on a recensé quatre exemples similaires d'entrée marquée et/ou rétrécie par une ou deux dalles moins hautes que les orthostates et placées soit perpendiculairement à ces derniers (Dolmen de Galuert à Llaurot, Dolmen du Coll de la Farella à Cervera, Dolmen du Mas de Llussanes II à Tarerach), soit dans leur prolongement mais légèrement décalées vers l'intérieur (Dolmen de la Balma del Moro à Laroque-des-Albères). De plus, la dalle de couverture ne recouvre pas la totalité de la chambre et laisse un espace de 80 cm à ciel ouvert, ce qui corrobore l'hypothèse d'un probable vestibule d'entrée. Ce système d'accès est donc technique, il permet le dépôt facilité de défunts dans le cadre d'un fonctionnement collectif.

Le sondage 2

Nous avons commencé un sondage (sondage 2) pour connaître les modalités d'implantation de ces piliers ainsi qu'identifier un possible couloir de pierre sèche dans leur prolongement, particularité typologique souvent mentionnée dans la bibliographie à propos de ce dolmen. Faute de temps, nous n'avons pas pu terminer ce sondage, seule la couche d'humus a été décapée durant cette courte campagne. De nouvelles fouilles sur ce monument sont à envisager pour répondre à cette problématique spécifique.

3.1.3.8. Chronologie

Analyse ¹⁴C

Si le mobilier céramique très homogène recueilli dans la tranchée (US4 et 9) permet de situer la totalité des aménagements entre le Bronze ancien et moyen, le faible mobilier des différentes couches stratigraphiques du sondage 3 (zone du chevet) n'a pas permis une telle précision chronologique. Nous avons donc décidé d'analyser un charbon prélevé dans le niveau le plus ancien (US5) de ce sondage. La datation ¹⁴C a été, là aussi, réalisée par l'équipe du *Poznan Radiocarbon Laboratory* et donne une fourchette comprise entre **1382 BC et 1127 BC** ce qui correspond au Bronze final 1 (fig. 83). Ce résultat nous permet peut-être d'entrevoir un réaménagement du tumulus dans la zone du chevet à cette époque-là. Cette hypothèse est confirmée par la présence dans la chambre de céramique de type Mailhac rattachable à la même époque (mobilier des fouilles anciennes, cf. Étude *infra*).

L'industrie lithique

Des percuteurs en quartz à la périphérie du monument

Un probable percuteur en quartz (n° 47) a été retrouvé en surface dans la tranchée. Il ne semble pas complet mais augmente ainsi le corpus puisque J. Abélanet en avait découvert quatre lors de ces fouilles et une trentaine lors de ces prospections dans les vignes voisines (mobilier inédit, étude en cours). Il est difficile d'attribuer une période précise à ces artefacts pondéreux trouvés hors contexte stratigraphique. Ils semblent tous comporter des stigmates d'utilisation sur leurs parties actives. Ces objets trouvés sur ou dans la périphérie proche du dolmen sont-ils en lien avec sa construction ? S'agit-il d'outils des constructeurs ?

Des percuteurs de même type et de même matière ont été retrouvés dans d'autres contextes granitiques et y sont en lien avec la construction mégalithique. L'alignement mégalithique de I Stantari, en Corse du Sud, recélait 18 outils de divers types qui ont servi soit à l'équarrissage des dalles dressées, soit à la sculpture des éléments en relief (Reynaud 2007). Notons que ces artefacts ont été trouvés dans des contextes stratigraphiques fiables et se rattacheraient au Bronze final.

Les outils trouvés dans les environs du dolmen de la Barraca ont peut-être été utilisés pour l'équarrissage des dalles de la chambre ce qui corroborerait l'hypothèse d'une extraction et d'une mise en forme des dalles, sur le lieu même d'érection du monument.

Un petit éclat de quartz de section triangulaire (n°51) a été retrouvé dans la tranchée, au sein de l'US12. Son identification en tant qu'artefact n'est pas certaine.

La question du chloritoschiste et des anneaux-disques

Deux fragments de chloritoschiste (n°55) ont été recueillis en surface sur le monument. Le plus gros de ces deux fragments semble poli sur plusieurs faces tandis que le second éclat semble brut (étude en cours). Ce matériau est naturellement présent à 800 m du site. Rappelons que J. Abélanet a trouvé un fragment d'anneau-disque dans cette même matière. Alain Vignaud situe l'apparition de ce type objets au Bronze moyen ce qui concorde tout à fait avec l'attribution chronologique de la céramique retrouvée sur le site (Vignaud, Catafau, Martzluff 2009).

Ce fragment n'est pas unique puisque les vignes autour du dolmen prospectées par M. Martzluff et J. Abélanet en 2008 (inédit) ont permis la découverte de six autres fragments d'anneaux-disques (fig. 85). Il s'agit d'ébauches d'objets indéterminés qui ne peuvent être interprétés ici comme des fragments de bracelets destinés à être portés au poignet (mis à part peut-être les n°5 et 6 de la fig. 85) au vu de la petite dimension des perforations et parfois aussi du diamètre externe. La présence de ces anneaux est-elle à mettre en relation avec le dolmen et donc à interpréter comme un mobilier funéraire ? La proximité d'un gisement naturel de chloritoschiste pourrait également justifier la présence d'un atelier de fabrication dans cette zone. Dans tous les cas, ces éléments retrouvés en surface, attestent

de l'occupation des environs du Mas de Llussanes au Bronze moyen et les tombes mégalithiques (Barraca 1 et 2) devaient avoir une importance non négligeable dans la gestion et l'organisation de ce territoire. Notre vision est aujourd'hui tronquée par l'aménagement moderne (vignes, ferme) et ne permet pas un plus grand développement de ces problématiques.

Une lame polie dans le soubassement du tumulus

Une pièce remarquable, exhumée de l'US10 dans la Tranchée, a été étudiée par Eric Thirault (UMR5608)². Il s'agit d'une moitié proximale de lame polie (n°50) en schiste lustré de teinte gris-bleu, délitée dans l'épaisseur (fig. 84). Il ne subsiste que très peu des surfaces originelles, travaillées par polissage. L'extrémité proximale était très convexe en vue de face, pour une section d'objet probablement ovale. Cet élément, trouvé dans les couches les plus profondes du tumulus, serait le seul qui déterminerait une phase ancienne du dolmen situé entre le Néolithique final et le Bronze ancien. Mais on ne peut négliger que ce type d'objet ait pu être conçu et utilisé aux époques postérieures.

Un fragment de pointe de flèche probable est présent dans la collection de J. Abélanet (fig. 84). Il s'agit d'une armature asymétrique en quartz. Aucune archive ne subsiste sur son emplacement précis au sein du dolmen.

Ces deux éléments sont les plus anciens trouvés sur le dolmen de la Barraca mais ils ne peuvent à eux seuls identifier une phase primitive du monument. Les recherches doivent se poursuivre pour tenter de préciser la chronologie.

² Code d'identification de la lame polie : BRC2013, TR1, US10, objet n° 50, z : 170
Dimensions : L > 45 ; l : 31 ; e : 8 mm ; M : 11 g

Le mobilier céramique

La masse interne du tumulus (tranchée, US4) a livré du mobilier céramique en abondance (82 fragments). La partie supérieure du remplissage a permis d'identifier des tessons appartenant à au moins huit récipients. Parmi les éléments notables figurent deux fonds plats, dont l'un appartient à un vase caréné (fig. 86, n°3). Certains fragments de panse de vase comportent des projections d'argile semi-liquide dite surface rustiquée, bien datée de l'âge du Bronze ancien et moyen. Ce « décor » ou ce traitement de surface, surtout présent dans les Pyrénées de l'est, concerne de grands vases de stockage, qui se retrouvent autant dans les occupations en grottes comme Montou (Claustre 1996) ou bien sur des sites de plein air (cf. le plateau de Montalba-le-château, Vignaud 2009).

Certains tessons (vase n°7) ont la particularité d'avoir reçu des impressions par un outil végétal (coque de fruit, bout de bois ?) ayant laissé parfois des stries parallèles, formant un motif en nid d'abeille (fig. 86, n°7). Les sept fragments identifiés ne recollent pas mais les épaisseurs sont similaires. Il s'agit sans doute d'un même vase mais dont la forme reste indéterminée. Ce décor particulier ne trouve pour l'instant pas de comparaison.

Un bord droit et rectiligne orné d'un cordon décoré d'incisions à l'ongle (fig. 86, n° 5) a également été trouvé dans la même US. Ce type de décor est souvent associé à une surface rustiquée (Gasco 2004).

On trouve également un bord à lèvre éversée et aplatie (fig. 86, n° 6) et un bord concave et droit à lèvre ourlée (fig. 86, n° 9).

La partie inférieure du remplissage (US9), constituée d'un remblai de terre et interprétée comme le niveau d'implantation du tumulus a livré 24 tessons. Parmi eux, deux fonds plats (fig. 6, n°12 et 13) et un fond rond aplati à partir d'une motte (fig. 86, n°10) ont été identifiés. Les surfaces sont, là encore, rustiquées. Un col concave (fig. 86, n° 11) comporte lui aussi une surface rustiquée visible, près de la lèvre, sous la forme d'un ajout de pâte qui forme une aspérité sur la paroi. La forme et les dimensions de ces quatre vases évoquent des céramiques de stockage assez hautes typiquement pyrénéennes qui pourraient être attribuées au Bronze ancien.

L'ensemble de la céramique issue des sondages n°3 et de la tranchée semble de facture homogène. Le type de dégraissant varie peu. Il s'agit essentiellement de dégraissant minéral dont les paillètes de mica sont une importante composante. D'après V. Porra-Kuteni, la céramique du dolmen de la Barraca peut être rattachée à la même époque, entre le Bronze ancien et le Bronze moyen sans qu'il soit possible de préciser davantage (Bec Drelon *et al.* à paraître).

La céramique issue des fouilles anciennes dans la chambre du dolmen a été rapidement réévaluée. Il s'agit d'une collection importante qui mériterait d'être réétudiée. Les quelques éléments typologiquement identifiables se rapportent plutôt au Bronze final régional avec notamment les fragments reconstituables d'un même vase caréné et décoré d'incisions de type mailhacien, trouvé par J. Abélanet (inédit). Quatre autres tessons décorés (chevrons, incisions horizontales) se rapporteraient à ce même horizon typo-chronologique, comme on a pu souvent l'observer dans le mobilier d'autres dolmens locaux à Maureillas (Claustre et

alii 1990), à Bélesta (Porra 2003), à Saint-Michel-de-Llotes (Iund et Porra 2003). Plusieurs fragments de bords comportent, sur le dessus de la lèvre, une série de digitations, récurrentes dans tout l'âge du Bronze pyrénéen, sans pouvoir préciser davantage. Enfin un fragment de bord à lèvre aplatie comportant le départ d'une anse en ruban pourrait se rattacher au Bronze moyen, notamment d'après la présence, en forte densité, de gros dégraissants.

La présence de céramique néolithique n'est pas véritablement attestée, ni dans le tumulus (sondages 2013), ni dans la chambre (fouilles Abélanet). Les rares éléments pouvant s'y rapporter (un fragment de bord de petite jatte et quelques fragments de panse fine et d'aspect soigné) sont ubiquistes et le Néolithique est une attribution possible parmi d'autres. Même si on admettra que les réutilisations successives aient pu vidanger une partie du mobilier primitif, on peut s'étonner de son absence totale et supposer raisonnablement que ce dolmen n'a pas été construit au Néolithique. De plus, d'autres exemples de dolmens fouillés exhaustivement iraient dans le sens de cette interprétation. Ainsi le dolmen de la Creu de la Falibe (Saint-Michel-de-Llotes) fouillé par J.-P. Bocquenet, a donné un mobilier exclusivement protohistorique. Les fragments d'une anse à poucier trouvés dans le tumulus témoignent d'une construction au Bronze moyen (Bocquenet 1995).

Les réutilisations au Bronze final ne sont pas rares dans les dolmens est-pyrénéens (Abélanet 1970). Parmi les recherches les plus récentes, citons le dolmen de la Siureda (Maureillas-las-Illas), fouillé à la fin des années 1980, qui a livré des vestiges céramiques du Bronze final de type Mailhacien (Claustre *et al.* 1990) qui ont été interprétés comme une « violation » tandis que la construction est plutôt attribuée au Chalcolithique, ce qui est uniquement prouvé par l'exceptionnelle présence d'une perle en variscite et d'un fragment de panse hémisphérique. Jean Abélanet avait également fait le même type de découverte à la tombe de Calahons à Catllar, qu'il a attribuée au Néolithique moyen d'après un mobilier résiduel constitué notamment d'armatures tranchantes (Abélanet 2011). Encore une fois, il semble difficile, malgré des fouilles bien conduites, de fournir des informations chronologiques précises sur ces architectures.

3.1.3.9. Synthèse des données de Barraca

Le dolmen de la Barraca, monument bien conservé, se révèle particulier au regard des structures découvertes lors de cette campagne de sondage (fig. 87). Un mur périphérique, probablement circulaire, ceinturant le tumulus, a été identifié dans la tranchée et dans le sondage 3. Sa construction diffère selon les secteurs. Il est, tout d'abord bien conservé dans le sondage 3 avec un total de six assises. De plus, il semble que contre ce mur ont été disposées des dalles plantées, à la manière d'un placage monumental d'aspect esthétique indéniable. Dans la tranchée, en revanche, le mur n'est visible que sur une assise irrégulière. L'aménagement interne semble bien en place, et est constitué d'une couche de terre et de blocs disposés de manière relativement horizontale (US4, US10) venant caler l'orthostate d'un côté et maintenant le mur en place de l'autre. Cette couche se retrouve au-delà du mur, où il s'agit sans doute de processus d'effondrement du tumulus. Le niveau d'implantation de l'orthostate n'a pas pu être atteint dans la tranchée. Il semble cependant que le substrat (très friable) ait été creusé en vue de réaliser une tranchée de fondation. Une fois la dalle mise en place, cette tranchée aurait été comblée à l'aide de terre (US12).

Alors que le mur mis en évidence dans la tranchée semble posé sur une couche de terre mélangée à l'arène du substrat (US9), dans le sondage 3, il conserve un aménagement particulier. Les constructeurs ont probablement disposé les premières assises d'un mur ainsi que les dalles du péristalithe dans une tranchée de fondation, qu'ils ont ensuite comblée à l'aide de blocs et de terre. Comment expliquer cette différence d'implantation ? Malgré des sondages limités, il semble que la nature du substrat peut expliquer en partie cette disparité. En effet, dans la tranchée il s'agit d'un *bedrock* très irrégulier et en cours d'arénisation. Ailleurs, il se délite en grandes dalles ou boules granitiques laissant ainsi des failles qui sont ensuite comblées par des sédiments et des éléments gravillonneux d'origine détritique. De ces contrastes résultent des différences notables d'altitude qu'il était nécessaire de palier pour implanter un monument sur un sol stable. En effet, dans la tranchée, la première assise est implantée à environ 150 cm sous le point 0 tandis que dans le sondage 3 cette même assise est disposée à 180 cm. Ceci peut aussi expliquer la différence du nombre d'assises conservées dans ces deux zones. Par ailleurs, les constructeurs ont également pu remblayer certaines irrégularités du substrat comme en témoigne l'US13 qui comble une cuvette, et probablement l'US9, qui est à peu près horizontale et semble être le sol d'implantation des principaux aménagements dans la tranchée.

La construction d'un monument mégalithique nécessite donc une préparation du lieu d'implantation (remblayage, régularisation du sol, creusement du substrat) d'abord choisi pour son abondance en matériaux directement exploitables.

L'ensemble du mobilier des fouilles récentes du dolmen de la Barraca paraît technologiquement homogène. Les éléments typologiques identifiés placent cette production dans un faciès du Bronze ancien et/ou moyen, pas vraiment bien identifié(s) dans les Pyrénées-Orientales. L'omniprésence des surfaces rustiquées sur la majorité des tessons évoque des contextes allant du Bronze ancien au Bronze moyen. Ces éléments ont été découverts dans la masse interne du tumulus et dans le sol d'implantation de ce dernier. Ils documentent donc un horizon chronologique de construction durant l'âge du Bronze.

Par ailleurs, d'un point de vue typologique les auteurs s'accordent pour dire que les dolmens construits au II^e millénaire comportent un système d'accès particulier (dérivé des dalles portes de la phase néolithique) nommé « vestibule-puits » (Abélanet 1970, Claustre *et al.* 1990). Le dolmen de la Barraca dont l'entrée est marquée par deux petites dalles plantées de faible hauteur pourrait correspondre à cette typologie et donc à une chronologie plutôt récente. De même, les dalles en granite qui forment la chambre sont parmi les plus régularisées et les plus imposantes dans le paysage mégalithique régional, ce qui tendrait à faire de ce monument une exception, peut-être due à une chronologie de construction distincte.

Pour conclure, les diverses observations réalisées sur le dolmen de la Barraca permettent de préciser la pérennité du phénomène mégalithique dans le bassin nord méditerranéen.

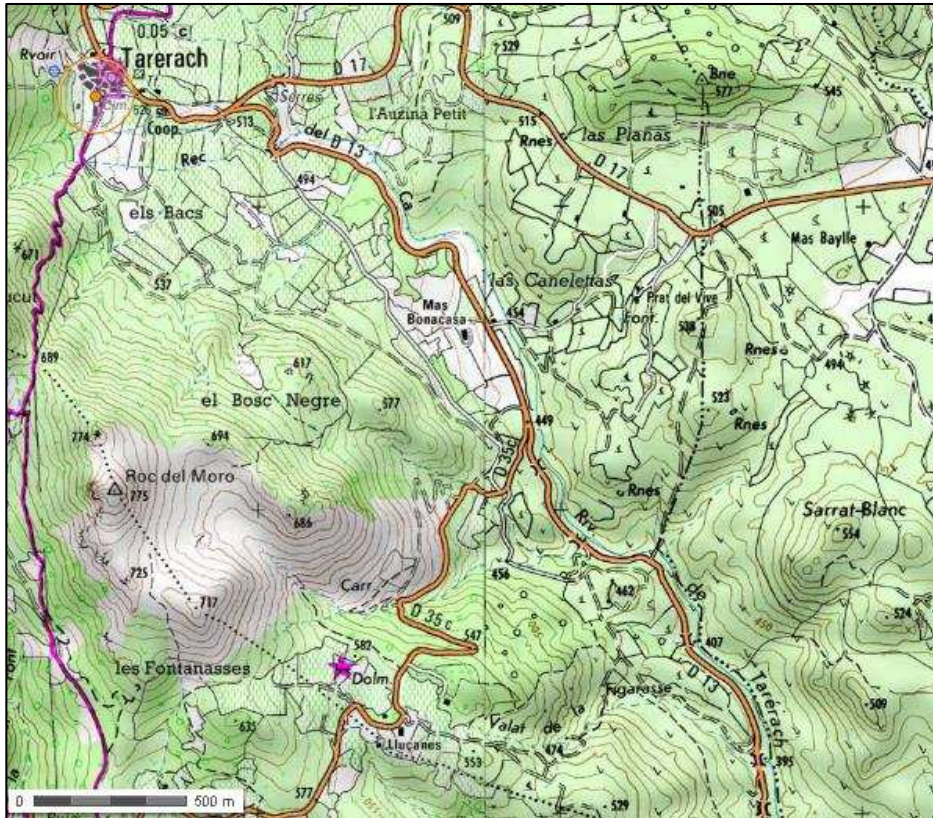


Figure 50 : Situation géographique du dolmen de La Barraca au sud-est du village de Tarerach, Extrait de la carte IGN 2348ET (Prades/Saint-Paul-de-Fenouillet).

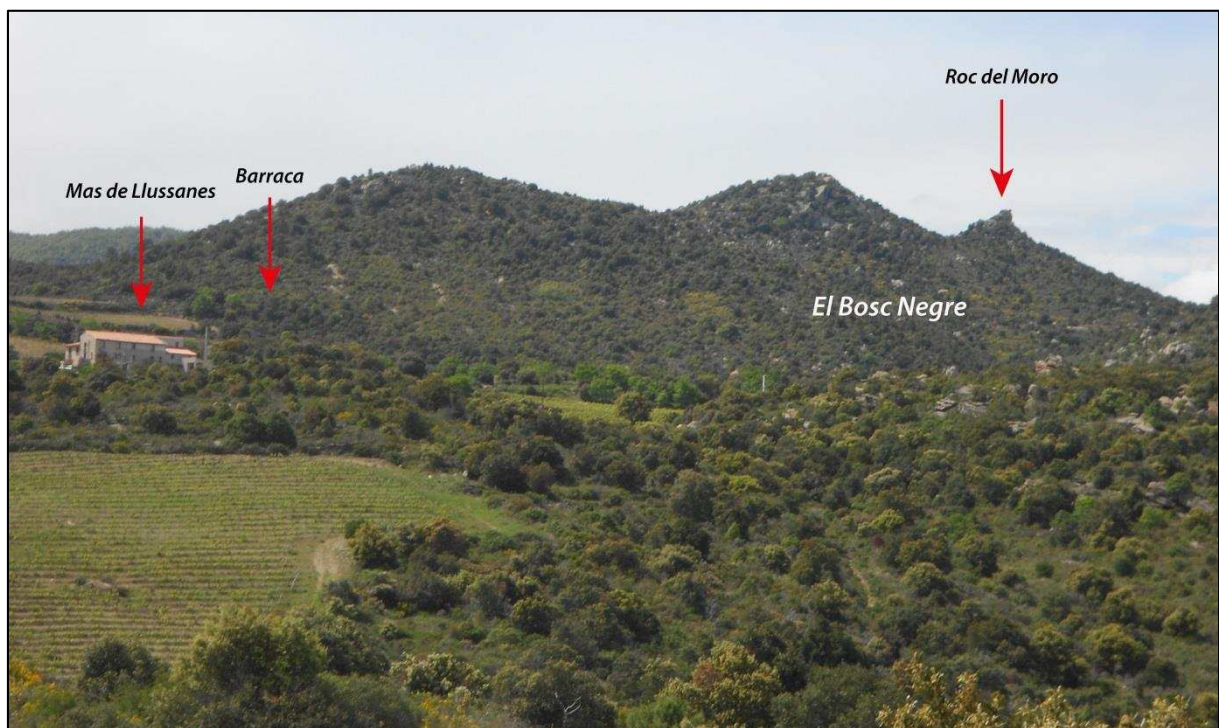


Figure 51 : Environnement du dolmen de la Barraca situé au pied des massifs du Roc del Moro proche du Mas de Llussanes.



Figure 52 : Vue de l'environnement immédiat au nord-ouest du dolmen implanté au milieu des vignes et au pied du Roc del Moro.

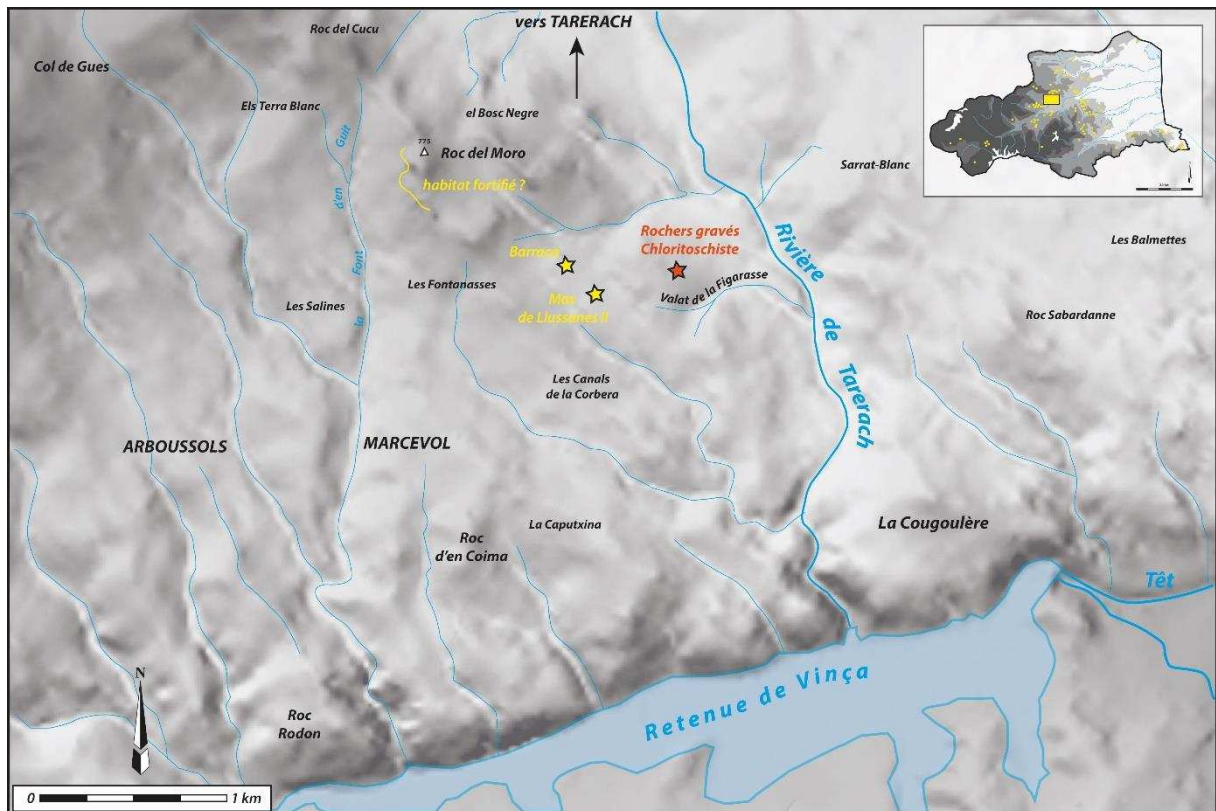


Figure 53 : Carte de situation des monuments mégalithiques du Mas de Lussanes I (Barraca) et II et des sites du Roc del Moro (habitat fortifié de hauteur) et de Valat de la Figarasse (sites de roches gravées et filons de chloritoschiste).



Figure 54 : Dolmen du Mas de Llussanes II implanté dans un chaos granitique à 200 m au sud-est du dolmen n°1.

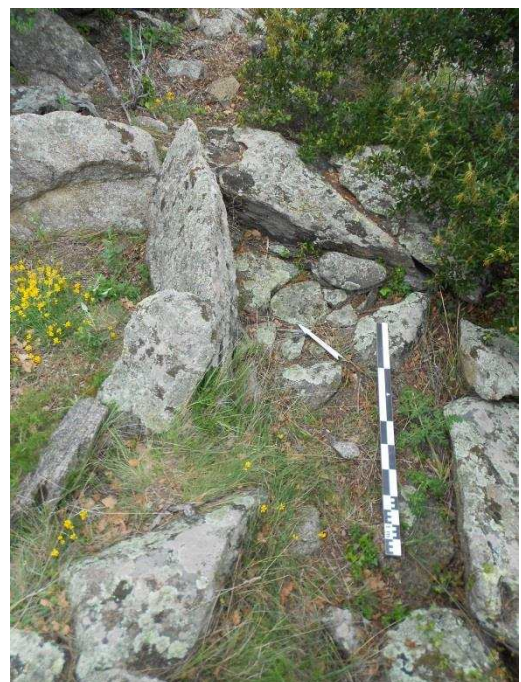


Figure 55 : A gauche, chambre ruinée du dolmen du Mas de Llussanes II orientée au sud-ouest. Les deux parois latérales et le chevet se sont affaissés vers l'extérieur. A droite, Le tumulus dans la zone sud-est en partie naturelle. Il semble que les constructeurs aient comblé une irrégularité du substrat (affleurant à 0.80 m de la chambre) à l'aide de blocs de granite ronds.



Figure 56 : Vue générale du dolmen avant la fouille depuis le sud (Photographie de M. Robert).

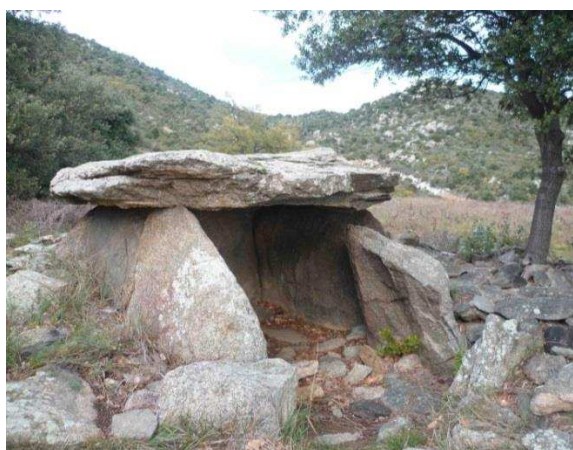


Figure 57 : En haut, à gauche, la chambre sépulcrale avant la fouille depuis le sud-est. En haut à droite, vue générale du monument avant la fouille depuis le sud-est. En bas à gauche, le tumulus avant la fouille depuis l'est. En bas, à droite, vue générale de l'arrière du monument avant la fouille, depuis le nord-est.

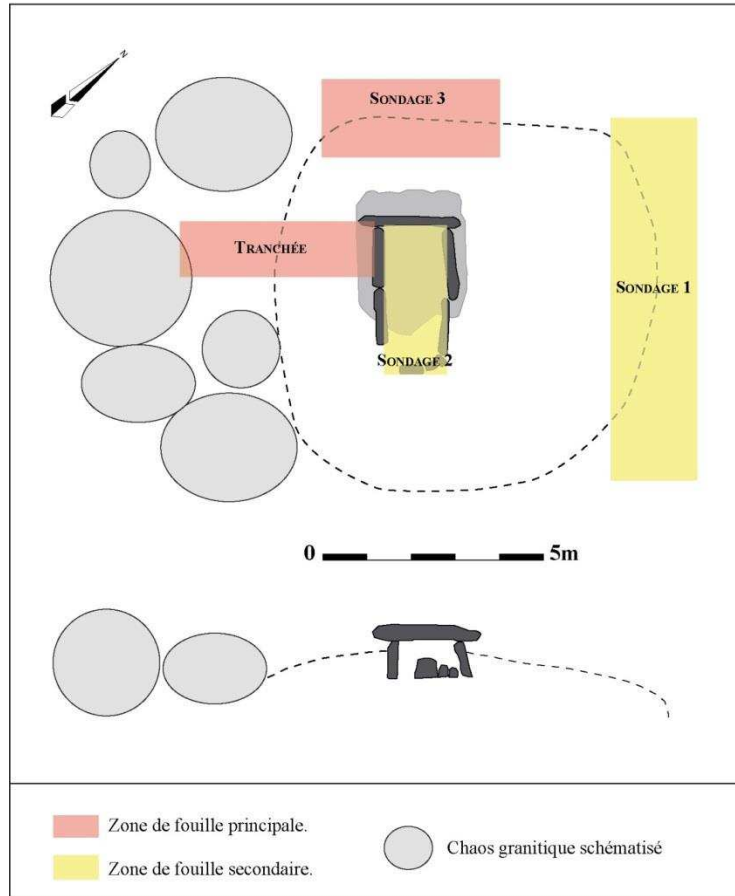


Figure 58 : Plan schématique du dolmen de la Barraca réalisé par J. Abélanet, auquel nous avons rajouté le chaos granitique et le relevé des zones de fouilles. On remarque que le tumulus est beaucoup plus large côté nord-ouest. Il a sans doute été rechargé de blocs prélevés dans les champs voisins pour aménager les vignes.



Figure 59 : A gauche, vue de la tranchée avant la fouille depuis le sud-ouest. A droite, la tranchée en cours de fouille depuis le nord-est. Couche de blocs identifiée comme des déblais de fouilles anciennes.



Figure 60 : Vue de l'US4 et du parement du tumulus commençant à apparaître depuis le nord-est.



Figure 61 : Vue zénithale et frontale du mur périphérique en partie ruiné dans la tranchée.

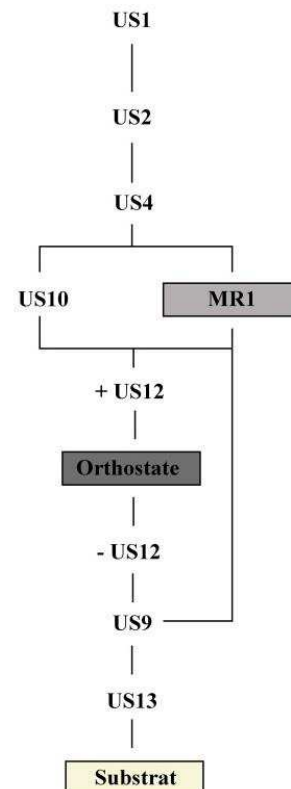


Figure 62 : Vue du Mur et de l'US10 à la fin de la fouille depuis le nord-est et diagramme stratigraphique de la tranchée.

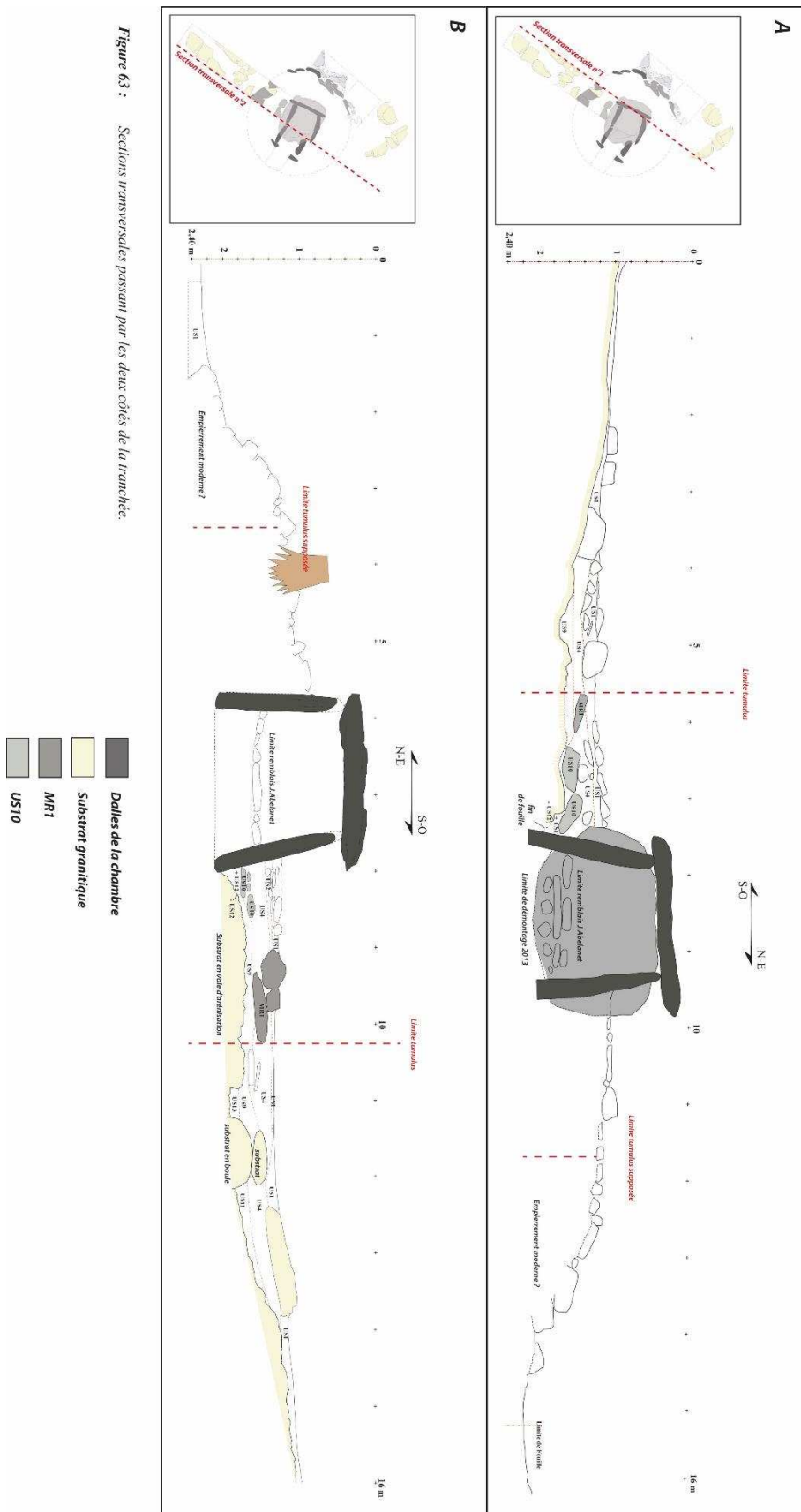


Figure 63 : Sections transversales passant par les deux côtés de la tranchée. **En A3**



Figure 64 : A gauche, détail de blocs de substrat « alignés » à l'avant du parement. A droite, détail des blocs réguliers formant le mur périphérique du tumulus, depuis le nord-est.



Figure 65 : Vue de la tranchée à la fin de fouille, depuis le nord-est avec au premier plan, le tumulus et son parement (MR1), au second plan des blocs alignés indéterminés et à l'arrière-plan le chaos granitique se délitant en grandes dalles.

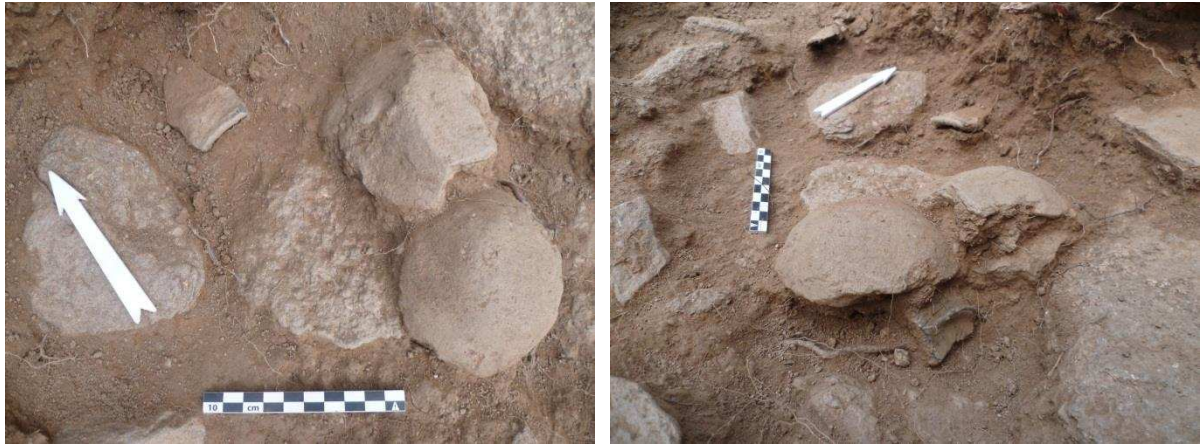


Figure 66 : Différentes vues de détail de deux fragments de fonds et d'un fragment de bord de vases découvert dans l'US9.



Figure 67 : Vue générale de l'empierrement moderne et du substrat dans la zone nord-est.



Figure 68 : Vue générale du « clapas » depuis le Nord avec au premier plan le substrat.



Figure 69 : Détail des trois dalles plantées formant le pérystalithe depuis le Sud-Ouest.



Figure 70 : Vue du mur périphérique (MR1) au début de la fouille.



Figure 71 : Détail des assises bien conservées du mur dans le sondage 3.



Figure 72 : Vue zénithale des différents aménagements identifiés dans le sondage 3, depuis le nord-ouest.

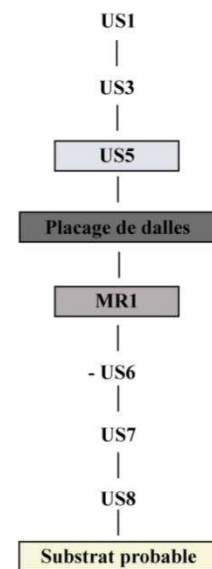


Figure 73 : A gauche, vue générale des aménagements du tumulus depuis l'ouest. A droite, diagramme stratigraphique des faits observés dans le sondage 3.

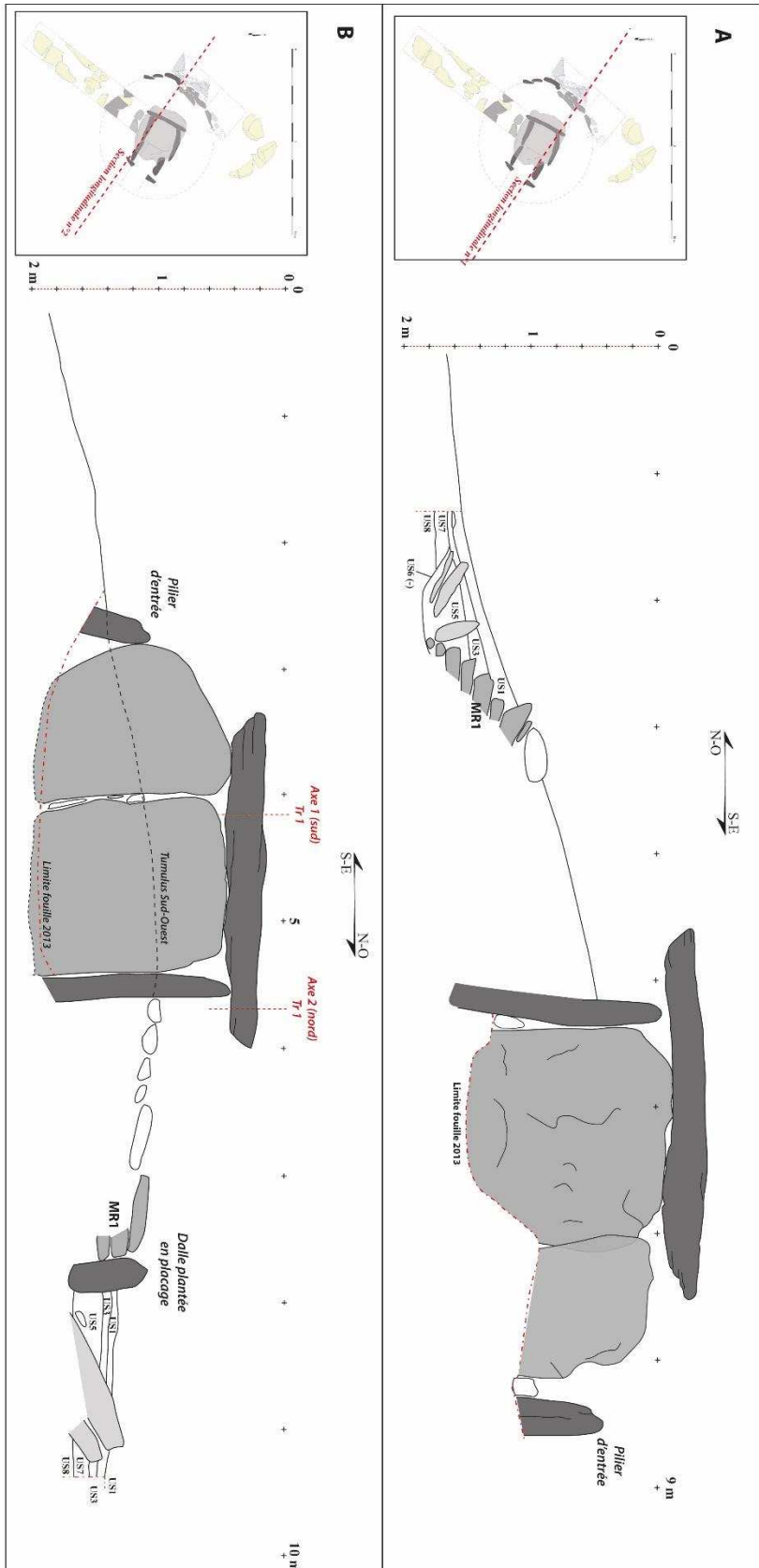


Figure 74 : Sections longitudinales passant par les parois latérales de la chambre et le sondage 3.

Figure 74 : Section longitudinales de la chambre et du sondage 3 en A3

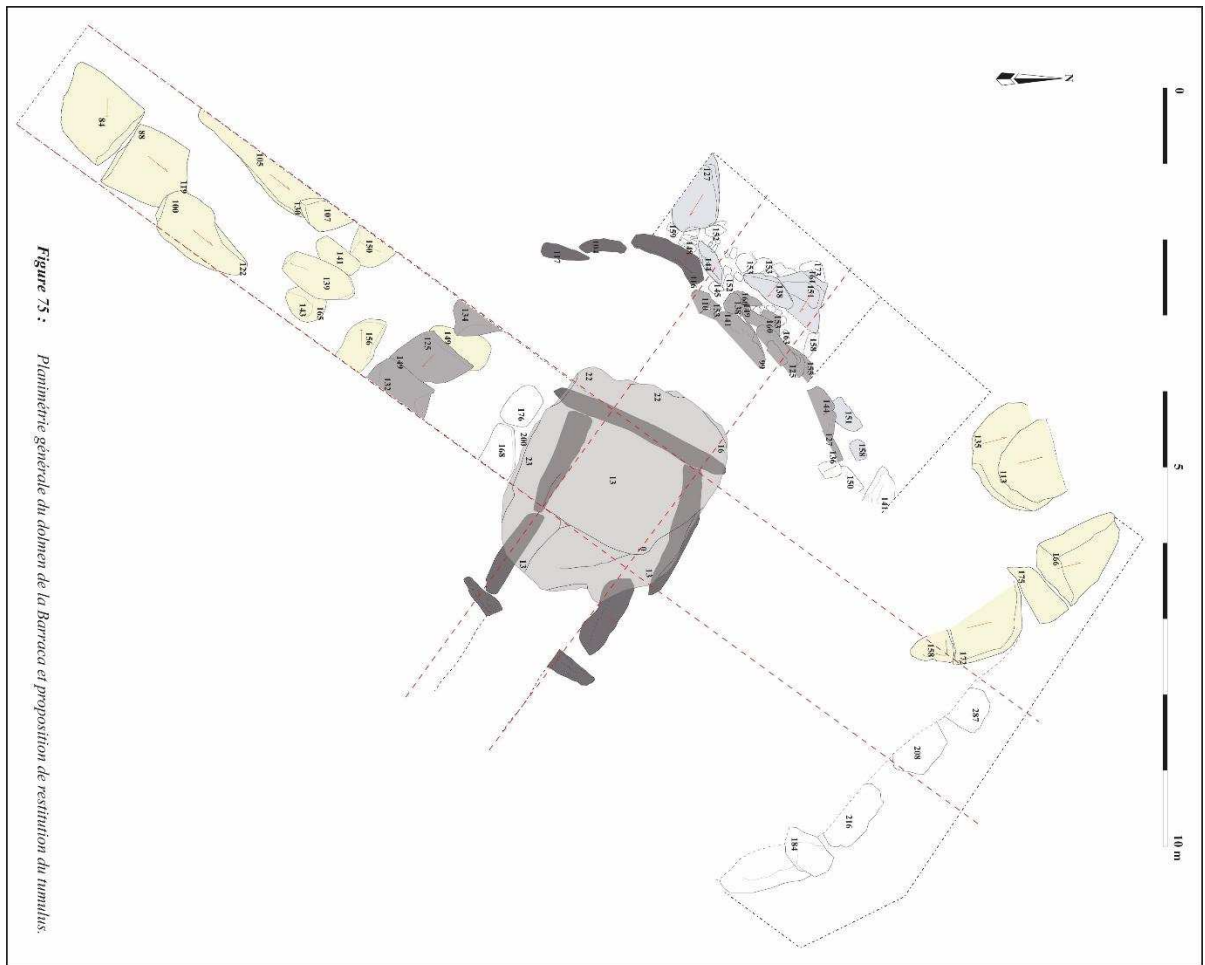


Figure 75 : Planimétrie générale du dolmen de la Barraca et proposition de restitution du tumulus.

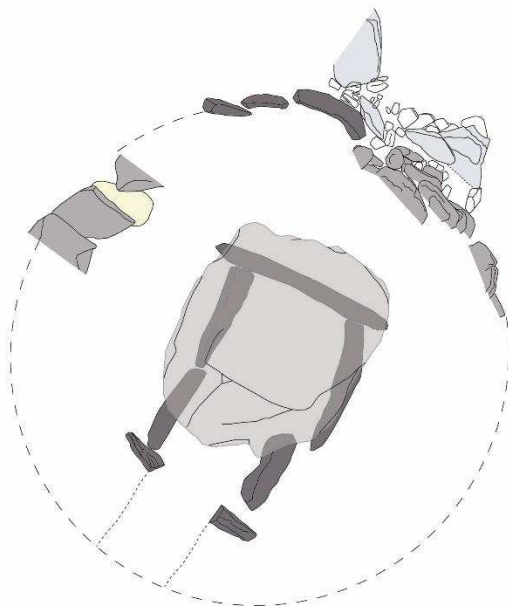
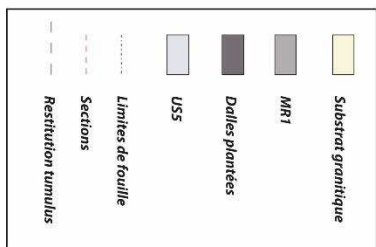


Figure 75 : Planimétrie générale du dolmen de la Barraca et des principales structures observées en A3.

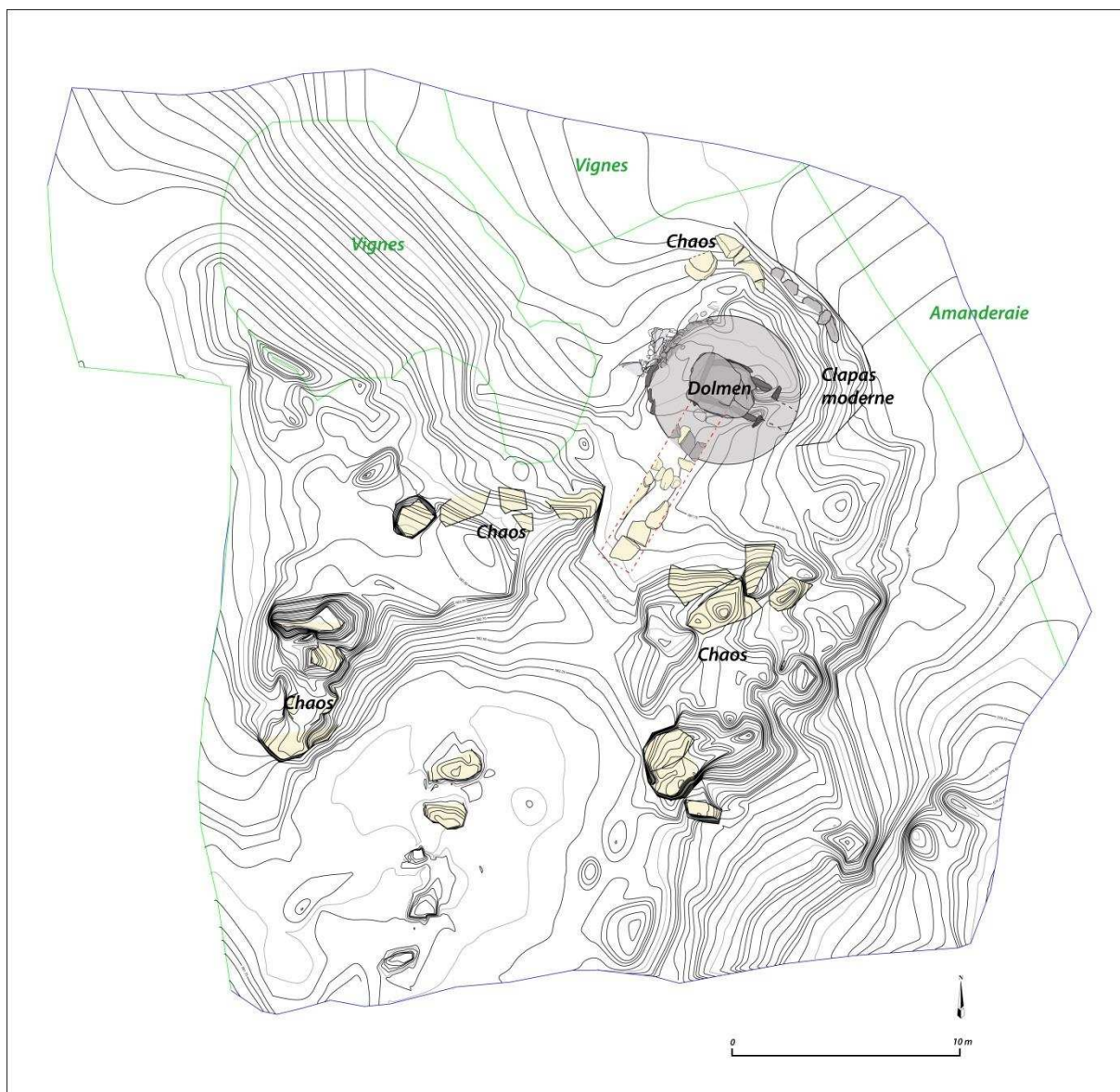


Figure 76 : Plan topographique du dolmen de la Barraca et de sa périphérie. En jaune, les chaos de boules de granite visibles en surface.



Figure 77 : Vue du niveau inférieur du remblai récent dans la chambre sépulcrale.

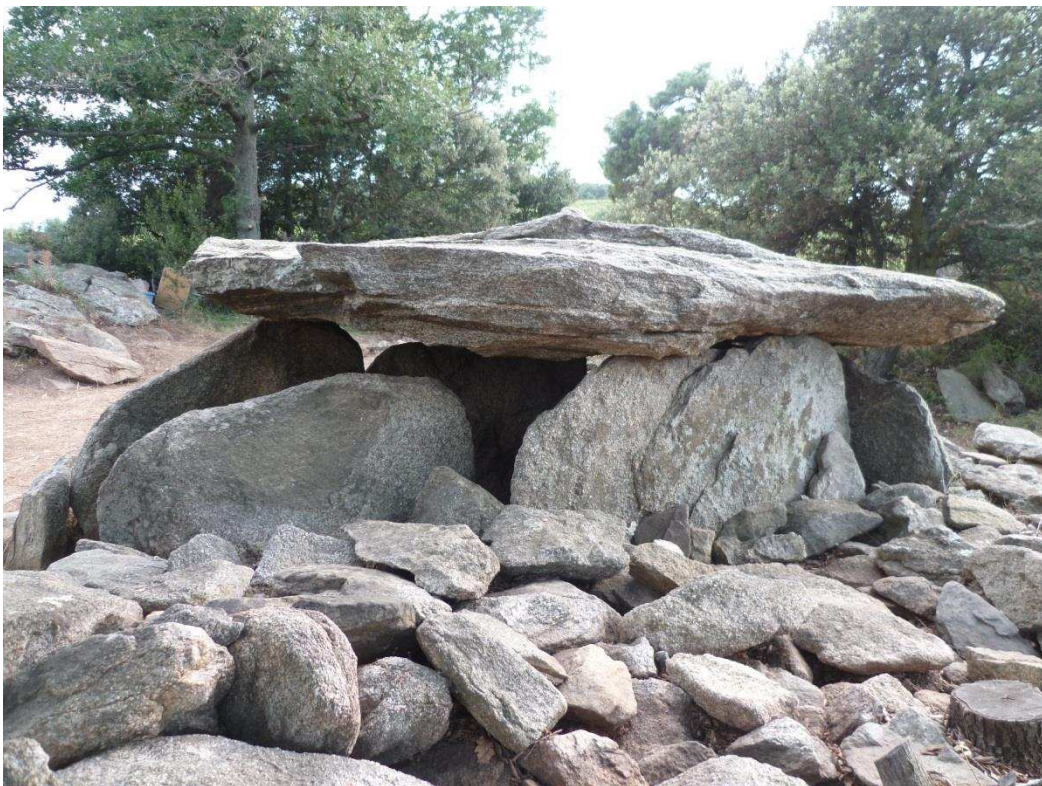


Figure 78 : Vue des dalles minces constituant la chambre depuis l'est.



Figure 79 : Vue de la paroi sud-ouest de la chambre sépulcrale, constituée de deux orthostates.



Figure 80 : Vue du premier orthostate constituant la paroi nord-est de la chambre sépulcrale.



Figure 81 : Vue du second orthostate de la paroi nord-est, non en place.



Figure 82 : Vue de la dalle de chevet dont le sommet est bien régularisé venant contre les orthostates, depuis le sud-est.

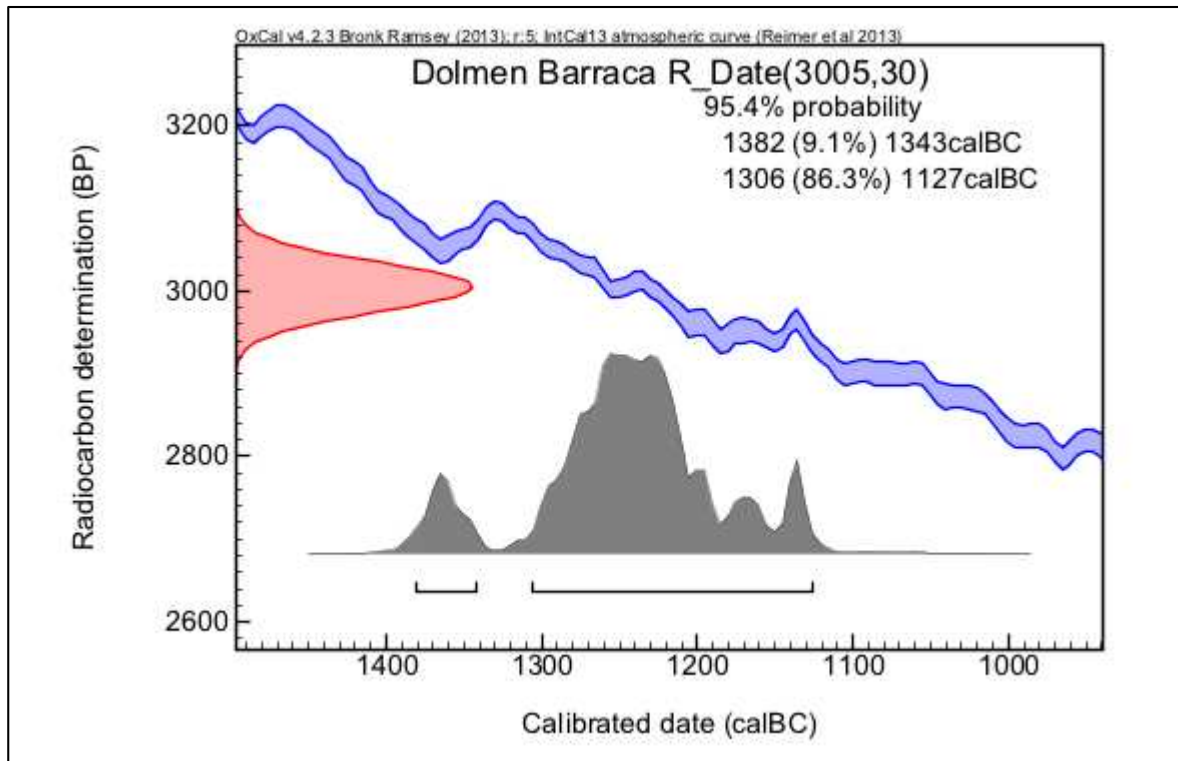


Figure 83 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone de Barraca réalisé sur un charbon de bois prélevé au sein de l'US 5 (OxCal v.4.2.3).

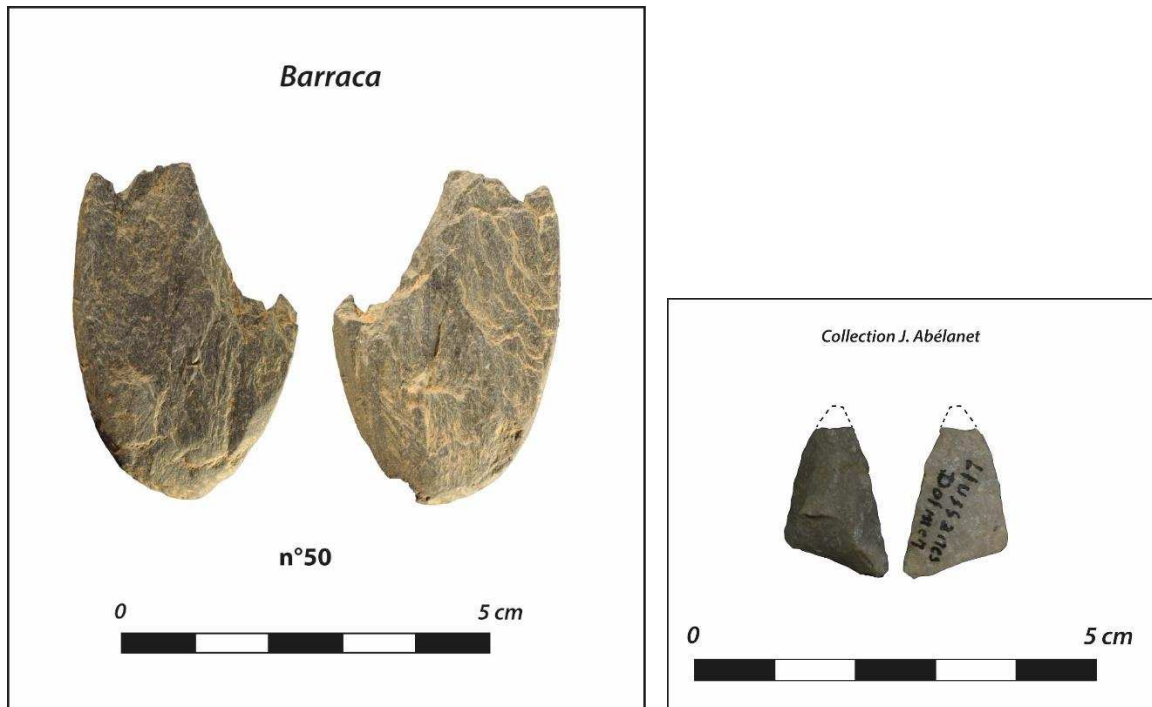


Figure 84 : A gauche, photographies du fragment de lame polie trouvée dans l'US10, proche de l'orthostat, (Photographies d'Éric Thirault). A droite, armature de flèche asymétrique probable issue des fouilles de J. Abélanet (inédate).

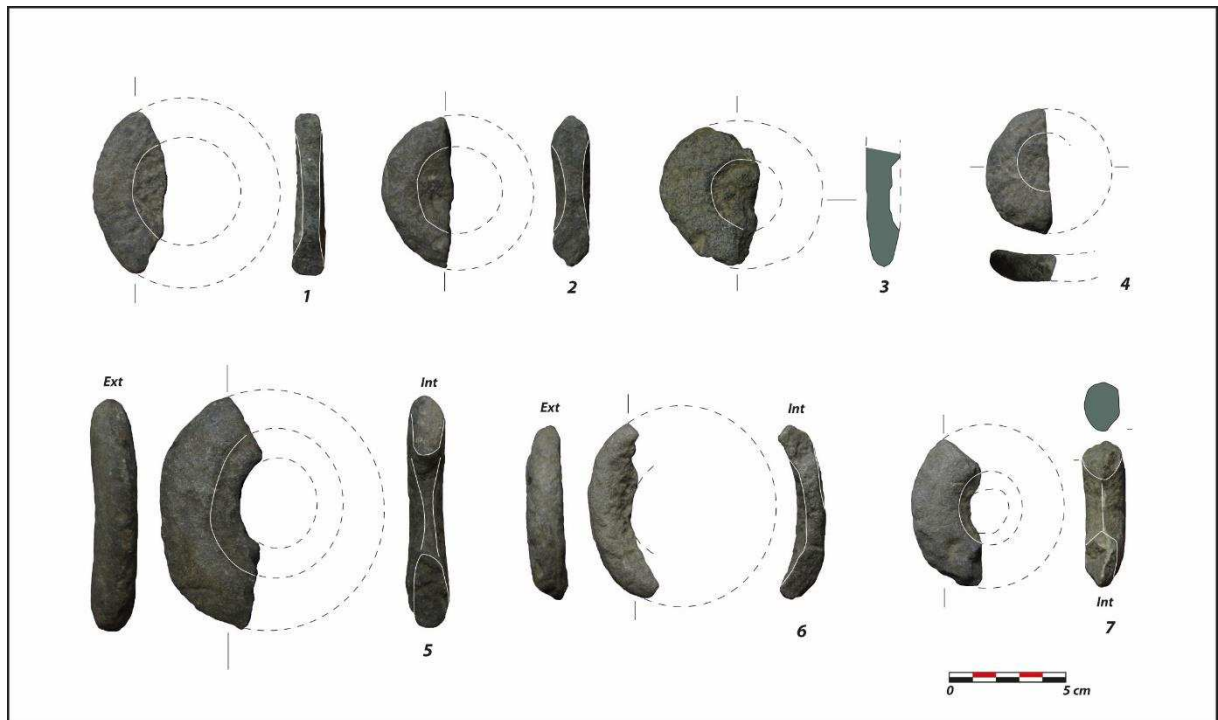


Figure 85 : Fragments d'anneaux-disques en chloritoschiste retrouvés lors de prospections réalisées en 2008, dans les vignes autour du dolmen (collection J. Abélanet, inédite). Le n°3 a été trouvé anciennement dans la chambre par J. Abélanet.

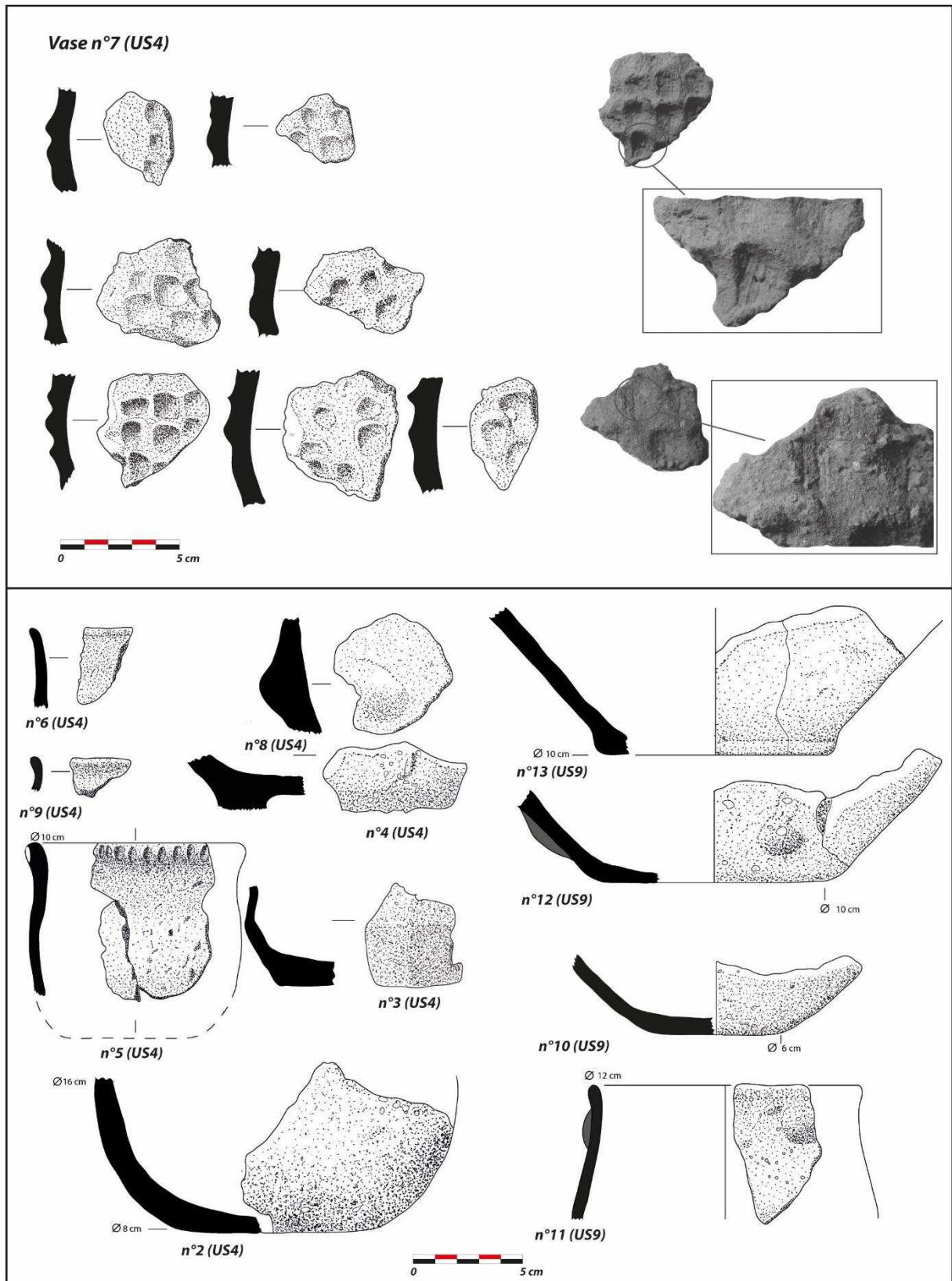


Figure 86 : Planche des principaux vases issus de la tranchée (dessins et photographies de Johanna Recchia-Quiniou).

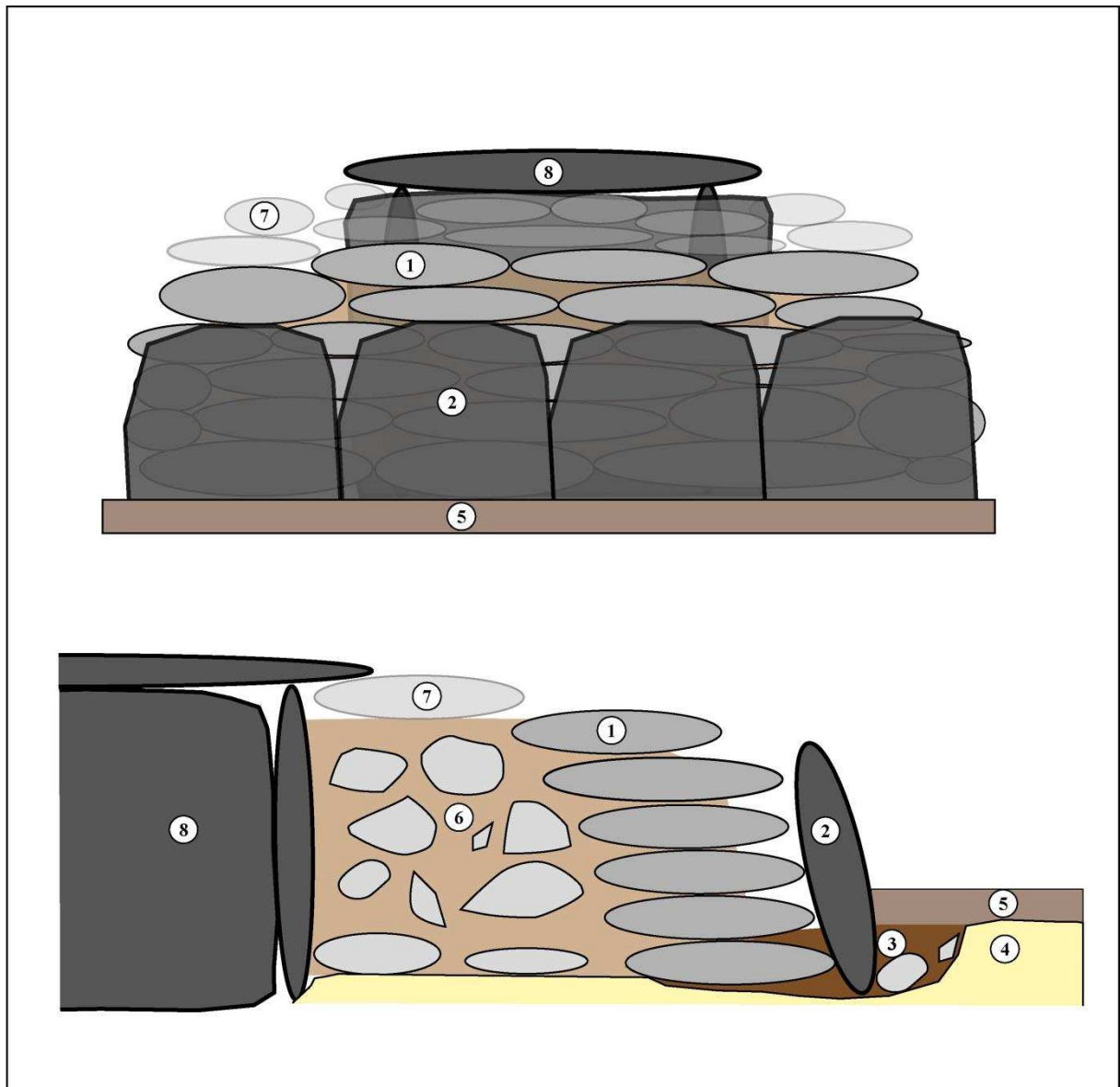


Figure 87 : Dolmen de la Barraca, hypothèse de restitution de la structure tumulaire. 1 : MR1 ; 2 ; Dalle plantée en placage contre MR1 (péristalithe) ; 3 : Tranchée de fondation pour l'implantation de 1 et 2 ; 4 : Arène granitique, niveau de fondation du monument ; 5 : Sol postérieur à la construction ; 6 : Remplissage interne derrière MR1 ; 7 : Hypothèse de hauteur originel du tumulus ; 8 : Chambre sépulcrale.

3.1.4. Autres sites de référence

3.1.4.1. Le dolmen de la Creu de la Falibe

Ce monument se situe sur la commune de St-Michel-de-Llotes, sur les massifs en rive droite de la Têt et à proximité de la plaine du Roussillon. Il est implanté au sommet de la crête de Serrat d'en Jacques, près du col de la Croix de la Falibe. Dans cette zone, les dolmens ou coffres sont assez nombreux, on en compte deux aux environs immédiats de la Creu de la Falibe et 10 dans un rayon maximum de 4 km.

Il s'agit d'un dolmen à vestibule en schiste local, inséré dans un tumulus d'environ 7 m de diamètre (fig. 88). C'est J.-P. Bocquenet qui en a réalisé la fouille avant sa restauration dans les années 1990 (Bocquenet 1992-1995). Le tumulus a entièrement été fouillé et des observations intéressantes ont été réalisées. Le substrat remonte sur les côtés de la chambre ce qui a permis, selon J.-P. Bocquenet, une économie en matériaux rapportés pour l'édification du tumulus. Ce dernier est uniquement constitué de blocs. Un sédiment très organique est venu combler postérieurement les interstices entre ces blocs. Il est bordé en périphérie « d'un péristalithe circulaire constitué de grosses dalles dressées verticalement » (Bocquenet 1992-1995, p. 60). Le remplissage est conservé sur 0,70 m de hauteur. Il est constitué d'au moins trois niveaux qui se distinguent par une différence de calibrage des blocs. Plus on va vers la base du tumulus, plus les blocs sont imposants. Des grandes pierres sont directement posées sur le substrat et les vides sont comblés par de plus petites pierres. Le tout forme une construction bien agencée et stable.

Des hypothèses de restitution du volume et de la forme initiale du tumulus ont été proposées (fig. 88). Les calculs de volume ont été réalisés à partir des niveaux d'effondrement et des murs de pierre sèche qui jouxtent le monument. Ces derniers ont, selon l'auteur, été construits en remployant les matériaux du tumulus.

Un total de 47,39 m³ a ainsi pu être restitué hypothétiquement pour l'ensemble du monument et 44,59 m³ pour le tumulus. Le volume des pierres non en place peut être rapporté sur le tumulus d'au moins 3 manières différentes : forme à parement unique, forme en dôme et forme à gradin. Pour lui, la forme à parement unique n'est pas envisageable car le volume total dépasse la hauteur du péristalithe. La seconde hypothèse, en dôme est envisageable si la dalle de couverture est recouverte. Selon J.-P. Bocquenet c'est la troisième hypothèse (un tumulus en gradin) qui est la plus probable en admettant que le tumulus recouvre la dalle de couverture.

De notre point de vue, il ne s'agira toujours que de suppositions. Des constructions en gradin n'ont jamais été observées dans la zone est-pyrénéenne, de même que des recouvrements de dalle de couverture. La plupart des monuments sont mal conservés et ne permettent pas l'élaboration d'hypothèses.

A la différence des deux autres dolmens que nous avons fouillés, le dolmen de la Creu de la Falibe possède un tumulus uniquement composé de pierres sans liant de terre. Il

s'apparente donc plus à un cairn si l'on se réfère aux terminologies admises. De plus, les limites du tumulus sont ici matérialisé par un péristalithe ce qui reflètent la diversité des structures tumulaires. Le matériau de construction, le schiste, est le même que le dolmen de Prat-Clos.

J.-P. Bocquet attribue ce type d'architecture à l'âge du Bronze en référence au mégalithisme de la Catalogne du sud et à la présence d'un « vestibule-puits ». La présence de céramique dans les parties basses du tumulus viendrait confirmer cette hypothèse. Il s'agit de fragments de vase à carène incisés verticalement et d'une anse poucier attribués au Bronze moyen (Bocquet 1992-1995, fig. 5 et 6, p. 63). L'association de ces deux éléments typologiques existe sur d'autres dolmens en Catalogne du sud et du nord ainsi que sur le site protohistorique de Lló, un habitat de montagne en Cerdagne dont la stratigraphie est bien connue (Campmajo 1983). On récence de nombreux vases à anse poucier dans les dolmens et les grottes est-pyrénéens mais c'est seulement au dolmen de la Creu de la Falibe que ce type de vase est présent dans les niveaux de fondation et vient étayer les hypothèses de construction de monuments mégalithiques jusqu'au Ile millénaire.

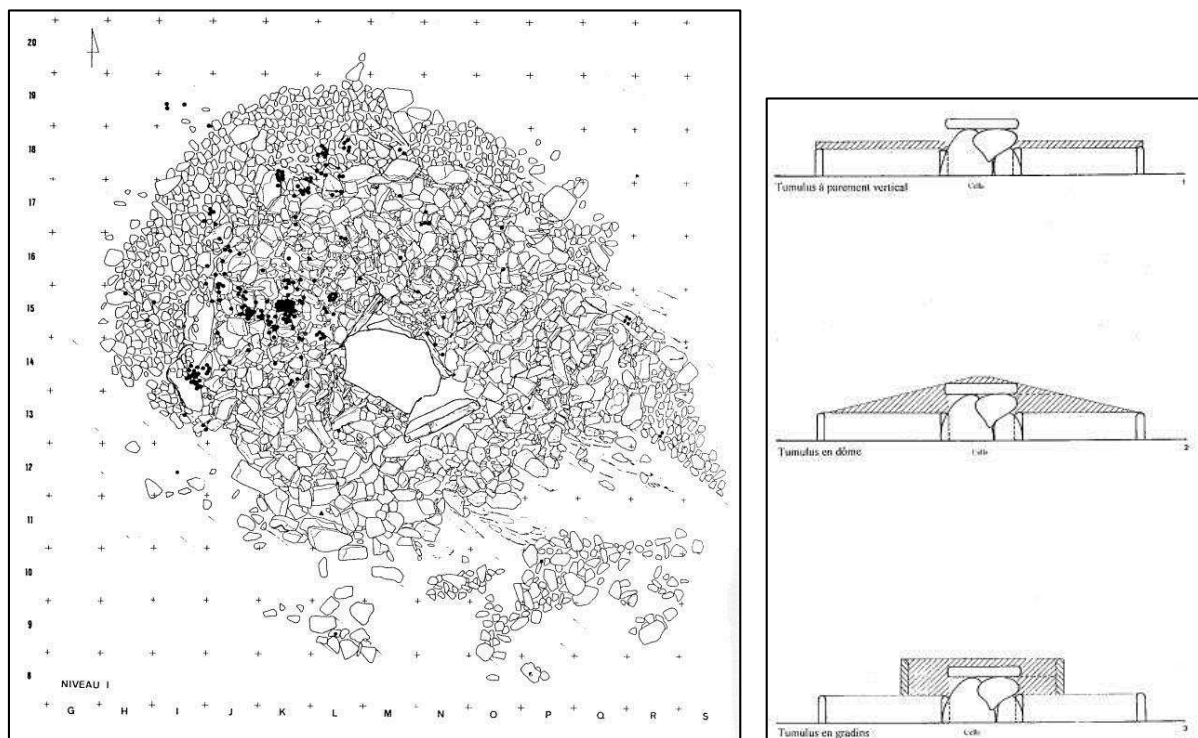


Figure 88 : Planimétrie de dolmen de la Creu de la Falibe (Saint-Michel-de-Llotes) et hypothèse de restitution du tumulus.

3.1.4.2. Le dolmen de Moli del Vent

Le dolmen de Moli del Vent (Bélesta, Pyrénées-Orientales) est un des rares monuments dont le couloir a pu être identifié et fouillé. Il fait ainsi le lien entre les divers dolmens à couloir audois et ceux de Catalogne du sud. Il est situé sur un plateau entre les vallées de l'Agly et de la Têt, près d'un col, à 446 m d'altitude (fig. 90). La roche utilisée est le gneiss qui est présente sous la forme de chaos à proximité du dolmen (Porra-Kuteni 2003).

Il a été entièrement fouillé en vue d'une restauration, entre 1992 et 1993, par V. Porra-Kuteni. Ce monument se compose d'une chambre, d'un couloir dit « évolué » en V ou en U et d'un cairn sub-circulaire. Le tumulus a été entièrement dégagé lors de la fouille ainsi que son éboulis. Il fait 9 m de diamètre et est encore conservé sur une hauteur de 0.50 m. Il est bordé d'un mur de pierre sèche, conservé sur au moins trois assises disposées de manière « soignée » (fig. 89 et 90). Le remplissage interne est dit « anarchique ». Il a été sondé dans sa partie est sur un sondage d'environ 6 m². De gros blocs (0,40 à 50 m) structurent la base du tumulus. Ils sont disposés directement sur le substrat. Ces blocs massifs sont recouvert de pierres de plus petite dimension disposées « les unes sur les autres sans agencement, sans liant » (Porra-Kuteni 2003). Le sédiment qui recouvrait le tumulus a été interprété comme étant d'origine éolienne et non anthropique. Il est identique aux sols environnant le dolmen.

La chambre funéraire est constituée de quatre dalles qui soutiennent une dalle de couverture débordante. Cette chambre est prolongée par un couloir qui va en rétrécissant jusqu'à l'entrée. Les parois de ce dernier sont mixtes, construite en murs de pierre sèche avec l'intégration de dalles dressées. Les trois dalles plantées sont situées au milieu du couloir et pourraient peut-être matérialiser une démarcation et ainsi créer une antichambre.

Le mobilier issu des diverses fouilles conduites sur ce monument se rattache principalement au Néolithique final. Mentionnons plus particulièrement une armature de flèche foliacée sur silex en plaquette, trouvée dans la chambre. Un mobilier céramique important a été retrouvé en surface sur le tumulus (déblais de fouille ancienne). Toutes les époques sont représentées jusqu'à l'Antiquité mais c'est le Chalcolithique et l'âge du Bronze qui sont les plus riches. Notons la présence d'un vase à anse poucier daté du Bronze moyen. La découverte la plus intéressante a été réalisée à la base du cairn, côté ouest, près de l'orthostate nord. Il s'agit des fragments d'un gobelet campaniforme à profil en S décoré dans le style pyrénéen qui témoigne d'une construction assez récente du dolmen de Moli del Vent, au Campaniforme.

Ainsi, ce dolmen à couloir évolué, d'après sa morphologie et le mobilier exhumé, se rattacherait à la phase 3 du mégalithisme d'après la typo-chronologie de F. Claustre, c'est-à-dire de la deuxième moitié du III^e millénaire (Claustre 1998).

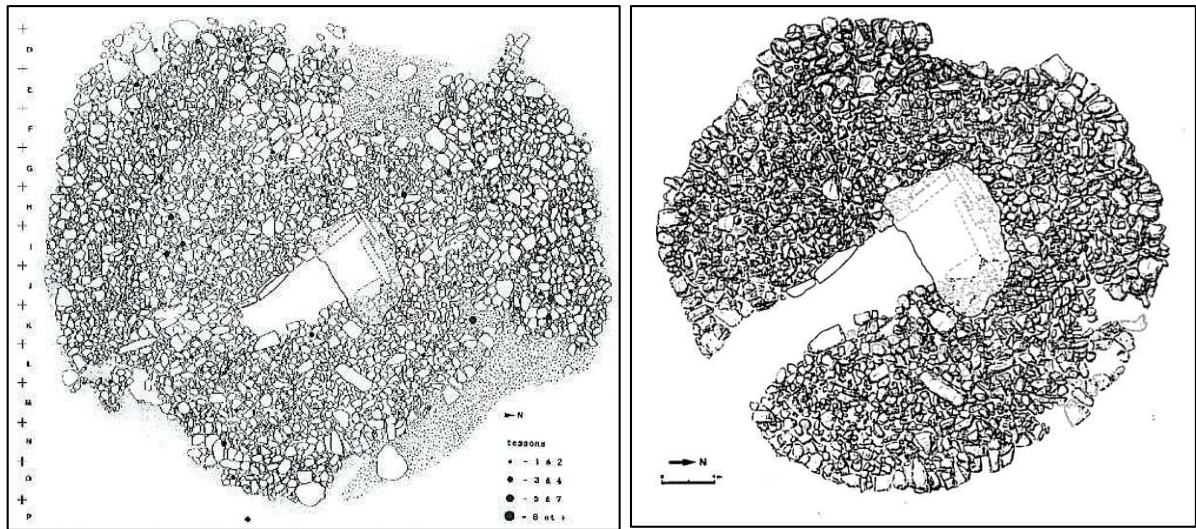


Figure 89 : Plan du dolmen de Moli del Vent (Belesta, Pyrénées-Orientales) avec et sans les niveaux d'effondrement (d'après Porra-Kuteni 2003, fig. 2, p. 25 et Porra-Kuteni 1993, fig. 36, p. 133).



Figure 90 : Photographie du dolmen de Moli del Vent (Belesta, Pyrénées-Orientales) depuis le nord-est (Photographie Rupert Soskin).

3.1.4.3. Le dolmen de Saint-Eugène

Historique des recherches

Le dolmen de Saint-Eugène (Laure-Minervois, Aude) est situé sur l'extrémité occidentale d'un petit plateau gréseux au sein du domaine de Russol. C'est un des dolmens les plus imposants du Midi de la France et son tumulus a bénéficié d'un dégagement exhaustif dans les années 1990. Les premières fouilles ont eu lieu sous la direction G. Sicard entre 1924 et 1928 (Sicard 1928, 1930, 1941). Il est partiellement restauré puis classé Monument Historique le 12 novembre 1931. A cette époque les ossements prélevés dans l'allée permettent de dénombrer 300 sujets inhumés (Sicard 1930). Par la suite, c'est dans les années 1960 que J. Guilaine et Ch. Bourelly entreprennent le tamisage d'une partie des déblais des fouilles anciennes et une nouvelle restauration est réalisée (Guilaine 1964). A cette époque, deux hypothèses concernant l'existence d'un tumulus ont cours. Pour les uns, les espaces internes sont insérés dans une fosse située sur une éminence naturelle. Pour d'autres le dolmen et son tumulus ont été construit sur terrain plat. Dans les années 1990, le propriétaire dégage deux petites dalles dressées sur l'extrémité du flanc sud-ouest du tumulus. C'est cette découverte qui attire de nouveau J. Guilaine sur les lieux. Pour lui, il s'agit de deux piliers rayonnants insérés dans le parement externe du tertre. « L'hypothèse de l'existence d'un tumulus bâti prenait dès lors l'avantage » (Guilaine 1990, p. 4). Ce monument fait ensuite l'objet de deux interventions durant les années 1992-93 menées par J. Guilaine, J. Coularou, S. Poulain et F. Briois. Ce sont ces deux dernières opérations, qui ont concerné l'architecture tumulaire, le couloir et la périphérie de monument, que nous rapportons ci-après (Guilaine *et al.* 1991, 1992, 1993, Poulain 1992).

Architecture interne

Il s'agit d'une allée couverte ou d'un dolmen large long de plus de 15 m de développement qui se compose d'une chambre, d'une antichambre (aussi large que la chambre mais légèrement plus longue) et d'un couloir d'accès court qui va en se rétrécissant jusqu'à l'entrée. Elle est insérée dans un tertre sub-circulaire d'environ 21/22 m de diamètre (fig. 91). La morphologie globale des espaces internes est trapézoïdale. La chambre et l'antichambre sont séparées par une porte transversale formée de deux dalles coupant l'espace interne en deux parties. L'une de ces dalles porte une échancrure. Seulement trois éléments de table sont encore conservés mais ils ne sont plus en place sur les parois latérales.

Les parois du couloir sont constituées d'une alternance soignée de piliers et de murs de pierre sèche (fig. 93). La porte de l'entrée du couloir est composée d'un côté, d'un pilier aujourd'hui ébréché mais manifestement régularisé. Le pilier qui lui fait face n'est conservé que dans sa partie inférieure. La fouille a permis d'identifier un mur de condamnation entre ces deux piliers d'entrée, constitué d'au moins 5 ou 6 assises (fig. 93). A l'arrière du mur subsistait un remplissage constitué de dallettes mêlées à quelques dents et quelques ossements mais « rien qui puisse soutenir l'hypothèse d'une utilisation sépulcrale du couloir » d'après J. Guilaine. Pour lui, ces vestiges sont le résultat du piétinement et va-et-

vient lors du fonctionnement de la tombe. A la base du remplissage, on rencontre un sédiment brun, fin, homogène et stérile, identique au sol du reste de la tombe. Il s'agit du paléosol d'implantation du monument. Ce dernier a été sur-creusé sur les côtés du couloir afin de réaliser les tranchées de fondation des piliers latéraux. Le substrat apparaît également dans le couloir et a été lui aussi creusé. Une fois les piliers du couloir mis en place dans les tranchées, celles-ci sont soigneusement comblées au moyen de petits blocs de grès juxtaposés (fig. 93, en jaune).

Le tumulus

C'est d'abord le flanc ouest du tumulus qui a été fouillé sur une bande de 7 m de large qui commence à 4,60 m du premier pilier sud (début du couloir) et se termine à 11,60 m de ce même support. Ce premier sondage met en évidence les restes de plusieurs murs successifs sub-parallèles, constitués d'assises de dalles et formant plusieurs gradins. Un sondage profond est réalisé à la verticale du premier mur interne entourant les espaces internes, au sein du remplissage du second mur interne. Celui-ci est constitué d'un apport de dalles de grès et de sédiments. Cette première investigation permet d'identifier des constructions de muret perpendiculaires aux murs et à l'axe de la tombe. Ils délimitent des sortes de caissons bourrés de remplissage. Ce type de structure en alvéoles est plutôt connu des contextes mégalithiques atlantiques plus anciens (ex : Tumulus de Prissé la Charrière). La fouille d'un de ces caissons a permis de reconnaître à la base un dallage bien ajusté de plaquette jointive. Il subsistait un dallage analogue dans la chambre, d'après G. Sicard (1930).

Ces premières observations, limitées à la partie ouest du tumulus, mettent en évidence sa complexité et permettent d'envisager une autre campagne de fouilles plus ambitieuse. Ces recherches sont dirigées par S. Poulain. Le tumulus, une fois entièrement dégagé en surface, est de forme subcirculaire. Il est limité par un mur d'enceinte bien conservé. Ce dernier a été bâti par tronçons larges de 2,50 à 3 m, limités par des orthostates rayonnants dont quelques-uns sont encore en place (fig. 91 et 92 A, B). L'intérieur du tertre comporte plusieurs autres murs de soutènement ou gradins. Ainsi, de la chambre vers l'extérieur on rencontre successivement : un mur sub rectangulaire qui correspond à l'étape la plus ancienne d'édification du tumulus (fig. 91, n°3). Un second mur de forme circulaire vient prendre appui, près de l'entrée contre le mur 3 (fig. 92, B). L'espace entre les murs 3 et 2 a été comblé par un sédiment clair. Un autre mur (1b) double le mur 2 sur le flanc ouest et prend appui sur celui-ci. Enfin, le tout est inséré dans le mur périphérique au parement mixte de dalles rayonnantes et de murs de pierre sèche (fig. 91, 1a).

Le mur périphérique

Le profil de ce mur est subcirculaire. Côté sud, au niveau de la façade du monument, il dessine une très légère convexité, de part et d'autre de l'entrée, ce qui est peut-être dû aux poussées exercées par la masse du tumulus.

J. Guilaine a pu observer en détail la mise en œuvre de ce parement périphérique (fig. 91, 1a). C'est sur son côté est qu'il semble le mieux conservé, avec une hauteur de 0.70 m et des murets de plus de 10 assises. « *La qualité de ce mur est, pour beaucoup, liée à l'utilisation de*

plaquettes allongées mais de faible épaisseur. L'ajustement de cet appareil est très étudié. Le moindre interstice a été colmaté. » (fig. 92, B). En revanche, côté ouest, l'appareil est différent, généralement plus épais car constitué de dalles de dimensions plus importantes (80 x 27 cm). Ce type d'appareil est parfois placé contre un tronçon de dalettes empilées plus fines. Ce recours à un appareil diversifié, dans les mêmes tronçons d'un mur est un phénomène fréquent au monument de Saint-Eugène. Il est peut-être lié à la disponibilité et à la morphologie des matériaux environnants ou encore à des habitudes de diverses « mains » travaillant au même projet architectural.

La périphérie

L'originalité de la fouille réside aussi dans le dégagement de l'avant du monument, au-delà de l'entrée du couloir et du mur périphérique du tumulus. Plusieurs aménagements sont identifiés et cette zone est appelée « le parvis ». Elle est mise en évidence sur 32 m². Sous les niveaux d'effondrement du mur périphérique (niveau 2), une couche de galets est identifiée (niveau 3b). Elle est disposée sous la forme d'un plan incliné, d'axe nord-sud à la manière d'une légère rampe d'accès au couloir. Ce niveau vient d'ailleurs buter contre le parement du mur de condamnation, fermant l'entrée de la tombe (fig. 92, C et D). Ces galets sont calibrés (10 cm à 20 cm) et tranchent avec l'ensemble des matériaux issus du substrat local et composant le tumulus. Les niveaux sous-jacents sont moins bien conservés mais semblent traduire plusieurs fréquentations successives du parvis. L'ensemble de ces aménagements repose sur un sol de terre claire très chargé en cailloux qui semble être le niveau de fondation du mur périphérique du tumulus (niveau 5).

Sur cet aménagement de galets ont été identifiés trois structures à pierres chauffées, subcirculaires, d'environ 1.50 m de diamètre (Foyers des carrées M-N/10-11, J-K 13 et P 11). Les pierres portent des traces de feu ou possèdent une coloration rose due à une température élevée. Des groupements de fragments de céramiques ont également pu être observés sur cette nappe de galets. Ces céramiques ont un aspect piétiné. Sur 230 tessons, on rencontre souvent des fragments d'un même récipient « brisés sur place en une dizaine de morceaux de très petite taille ». Il s'agit de petits bols parfois décorés de cannelures horizontales ou de cordons en relief. Des artefacts pondéreux sous la forme de galet de quartz ont également été découverts sur ce sol. Parmi les 26 pièces lithiques, on trouve 7 percuteurs portant des stigmates d'utilisation. S'agit-il d'objets en remploi dans la structure de galet ou ont-ils été déposés comme les vases ?

Ces divers éléments du parvis indiquent une fréquentation des lieux par les vivants, étalée dans le temps, comme en témoigne l'exhaussement progressif du sol de galets au fur et à mesure des utilisations successives. Cette aire d'entrée a donc été le siège de diverses activités (restes de combustions de plusieurs époques, dépôt de vases). Il s'agit peut-être des témoignages de cérémonies s'étant déroulées devant le caveau.

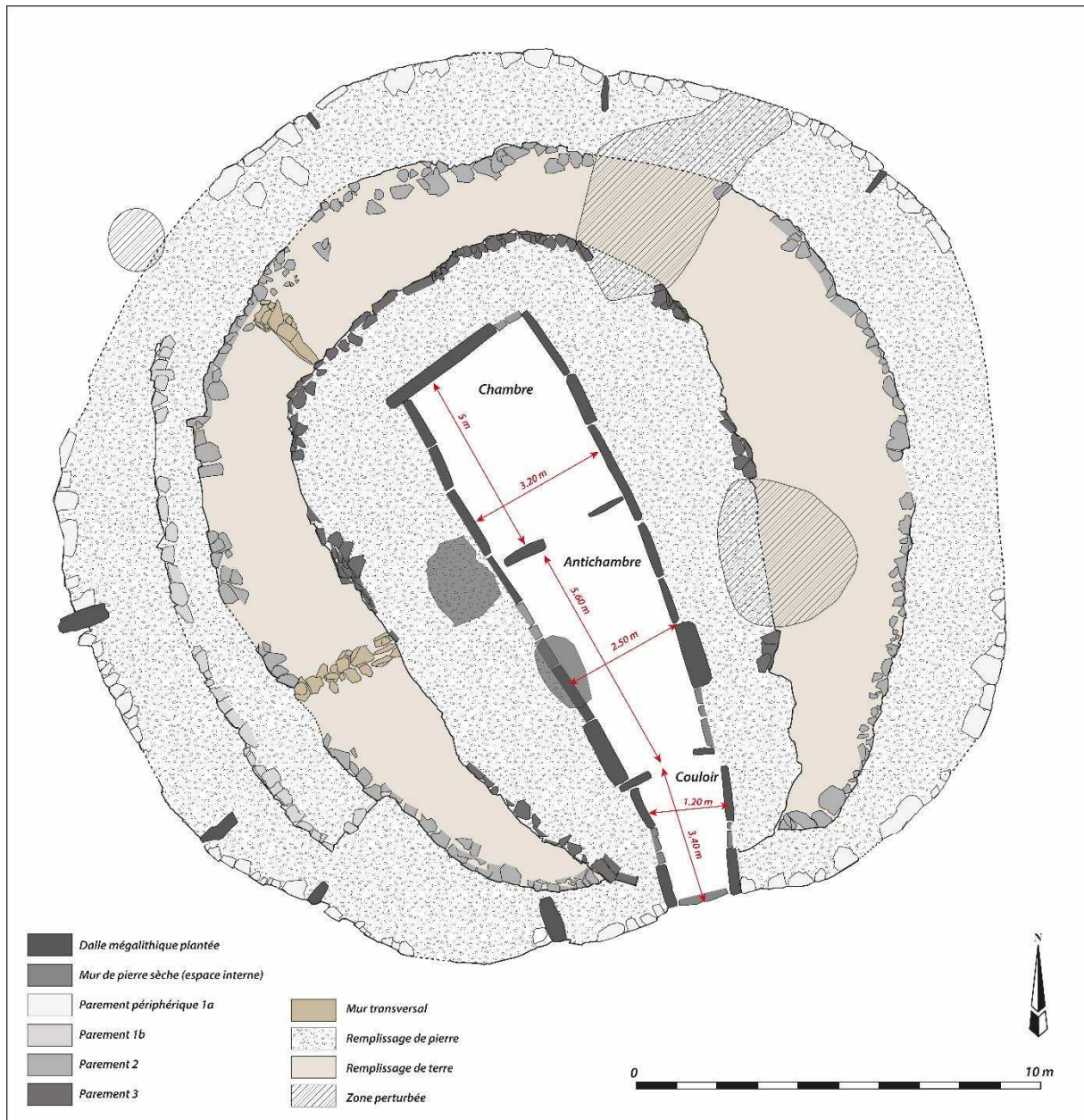


Figure 91 : Planimétrie générale du dolmen de Saint-Eugène relevée par S. Poulain et Y. Geay, mise au net par J. Coularou (D'après Guilaine et al. 1991, 1992, 1993).

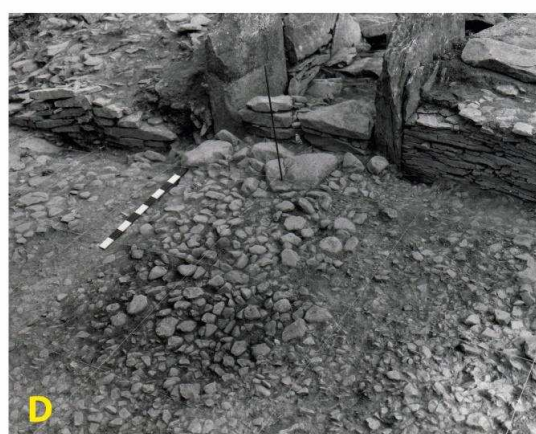


Figure 92 : Photographies du dolmen de Saint-Eugène (Laure-Minervois, Aude). A. Vue de l'arrière du monument depuis le nord-ouest et des différents parements du tumulus. B. Vue de l'avant du monument, au niveau du couloir, détail des murs du tumulus. C. Vue générale de la rampe constituée de galets. D. Détails de la couche de galets venant contre le mur de fermeture du couloir (Photographies de J. Coularou, d'après Guilaine et al. 1991, 1992, 1993).

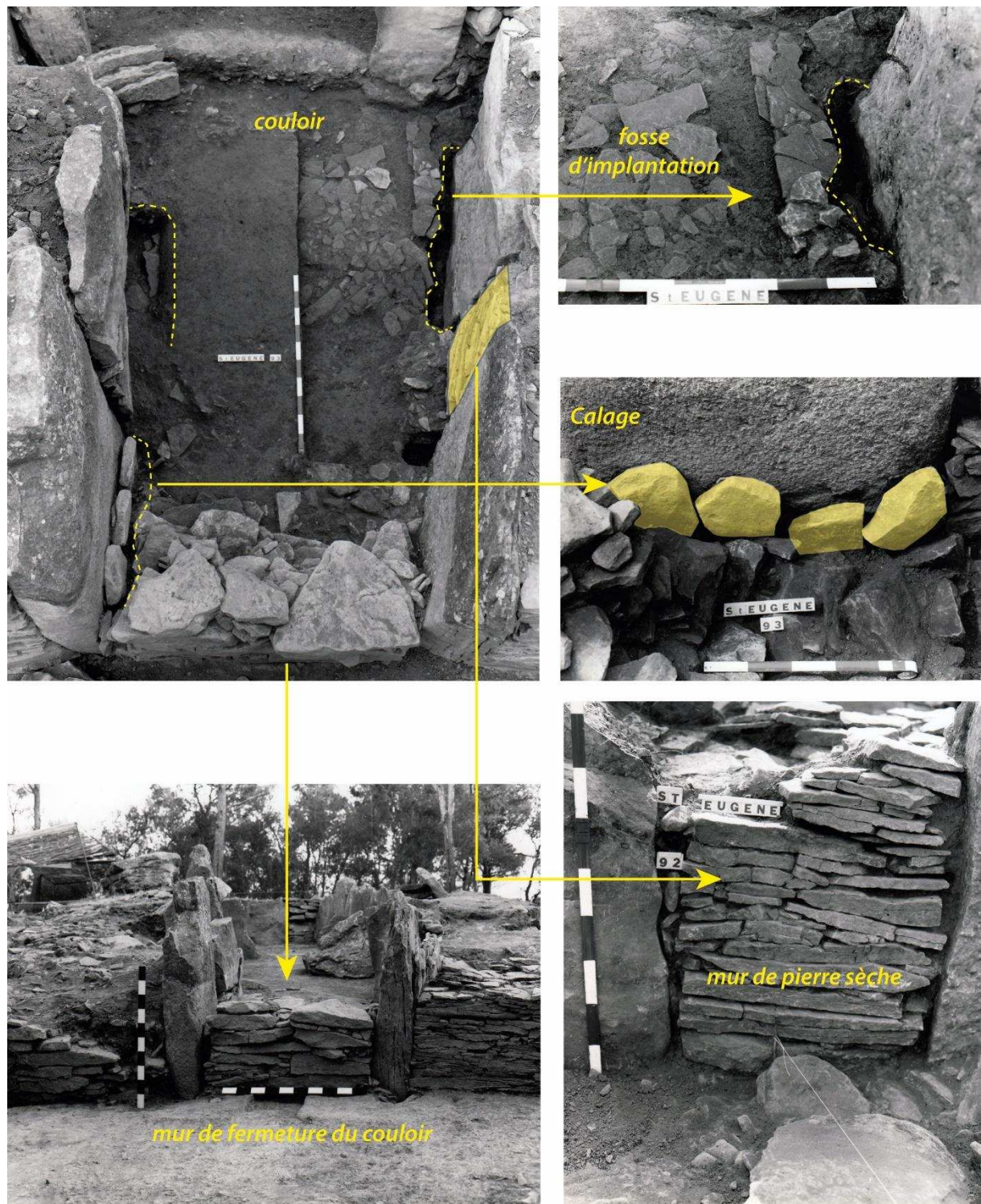


Figure 93 : Différentes vues du début du couloir du dolmen de Saint-Eugène (Photographies de J. Coularou, d'après Guilaine et al. 1991, 1992, 1993). En haut à gauche, vue zénithale de l'entrée du couloir avec les fosses d'implantation des dalles latérales. A droite détail d'une des fosses. En dessous, détail du calage de petites pierres. En bas à gauche, détail du mur de fermeture du couloir. En bas à droite, détail d'un tronçon de mur de pierre sèche entre deux dalles latérales.

3.1.3.4. Le dolmen des Fados

Le Dolmen des Fades (Pépieux, Aude) est, avec celui de Saint-Eugène, un des monuments mégalithiques les plus imposants du Midi de la France. Il est situé dans la plaine de l'Aude, au pied des contreforts de la Montagne Noire, sur une légère éminence au lieu-dit « Moural de las Fadas » (Coteau des Fées). Il s'agit d'une longue galerie mégalithique de 24 m de développement incluse dans un tumulus allongé estimé à 35 m de long (fig. 94, A et B). Les matériaux utilisés sont divers. Il s'agit de grès rouges, grès grisâtres affleurant à même le site. En revanche la dalle de couverture ainsi que deux piliers latéraux sont en calcaire. Ces dernières ont nécessité un possible transport de quelques kilomètres.

Ce monument a été fouillé de tous temps mais ce sont les opérations dirigées par J. Guilaine en 1993 qui nous intéressent ici car elles ont concerné le tumulus (Guilaine *et al.* 1993).

Les espaces internes

Cette allée couverte est constituée d'une chambre dont la dalle de chevet est mal conservée, d'une antichambre de 6 m de long ayant conservé une imposante table de couverture (10 tonnes) et d'un couloir long de 12 m constitué de piliers faces à faces alternant avec des murets de pierre sèche. Les transitions entre le couloir et l'antichambre et entre cette dernière et la chambre sont assurées par deux dalles transversales échancrées (dalles-hublots), ménageant un passage circulaire.

Le tumulus

Une tranchée de 10 m de long sur 2 m de large a été ouverte perpendiculairement à l'axe de la tombe, sur le versant ouest du tumulus qui semblait le mieux conservé (fig. 94, C et E). Dans la partie orientale, il semble avoir été sensiblement remanié ainsi qu'en façade.

Dans la tranchée, à partir des orthostats de la sépulture et sur 3 m de large, le remplissage du terre est épais et complexe. A la base, sont conservés des éléments du dispositif tumulaire originel sous la forme d'un agencement de dalles gréseuses ou calcaires (de 20 à 30 cm) et de blocs plus imposants. A partir de 3 m jusqu'à 10 m, ce lit de dalles épaisses aménagées disparaît. Soit il ne se développait pas plus loin, soit il a été démantelé postérieurement. Aucune limite claire (mur, dalle) n'a pu être identifiée. Avec ce premier sondage, on constate que le tumulus est peu large de forme ovale et collant au plus près des piliers de la tombe. Son profil semblerait quadrangulaire et épouserait la morphologie générale des espaces internes. Il pourrait aussi s'agir d'un tumulus à l'origine circulaire ou rectangulaire qui aurait été complètement ruiné.

Côté nord, un autre sondage a été réalisé dans le tumulus au niveau de la dalle de chevet. Il met en évidence la présence d'un grand pilier de grès de section quadrangulaire (3,98 x 0,75 x 0,40 m) associé à un cailloutis compact et artificiel de plaquettes et de dalles de grès de 30 à 40 cm (fig. 94, C et D). Le tout semble bien en place, ce grand bloc étant calé par de petites dalles. Ce monolithe semble directement associé à une structure tumulaire bien conservée.

S'agit-il de la limite initiale du tumulus ? L'empierrement artificiel est conservé sur 40 cm d'épaisseur. Il repose sur un substrat en léger pendage sud-nord.

J. Guilaine émet l'hypothèse du basculement d'un menhir implanté dans cette zone du monument. Cette longue dalle présente des traces de façonnage qui pourrait corroborait cette idée. On distingue des traces de martelage sur les angles et des négatifs d'enlèvement issus de gestes de taille intentionnelle qui lui ont donné une forme appointée. Ce monolithe peut également avoir été remployé pour servir de parement au tumulus.

Les sondages sur le tumulus du dolmen des Fades, bien que limités montrent qu'un tumulus arasé existe. Il conviendrait de le dégager exhaustivement afin de préciser ces aménagements et la morphologie globale du tumulus.

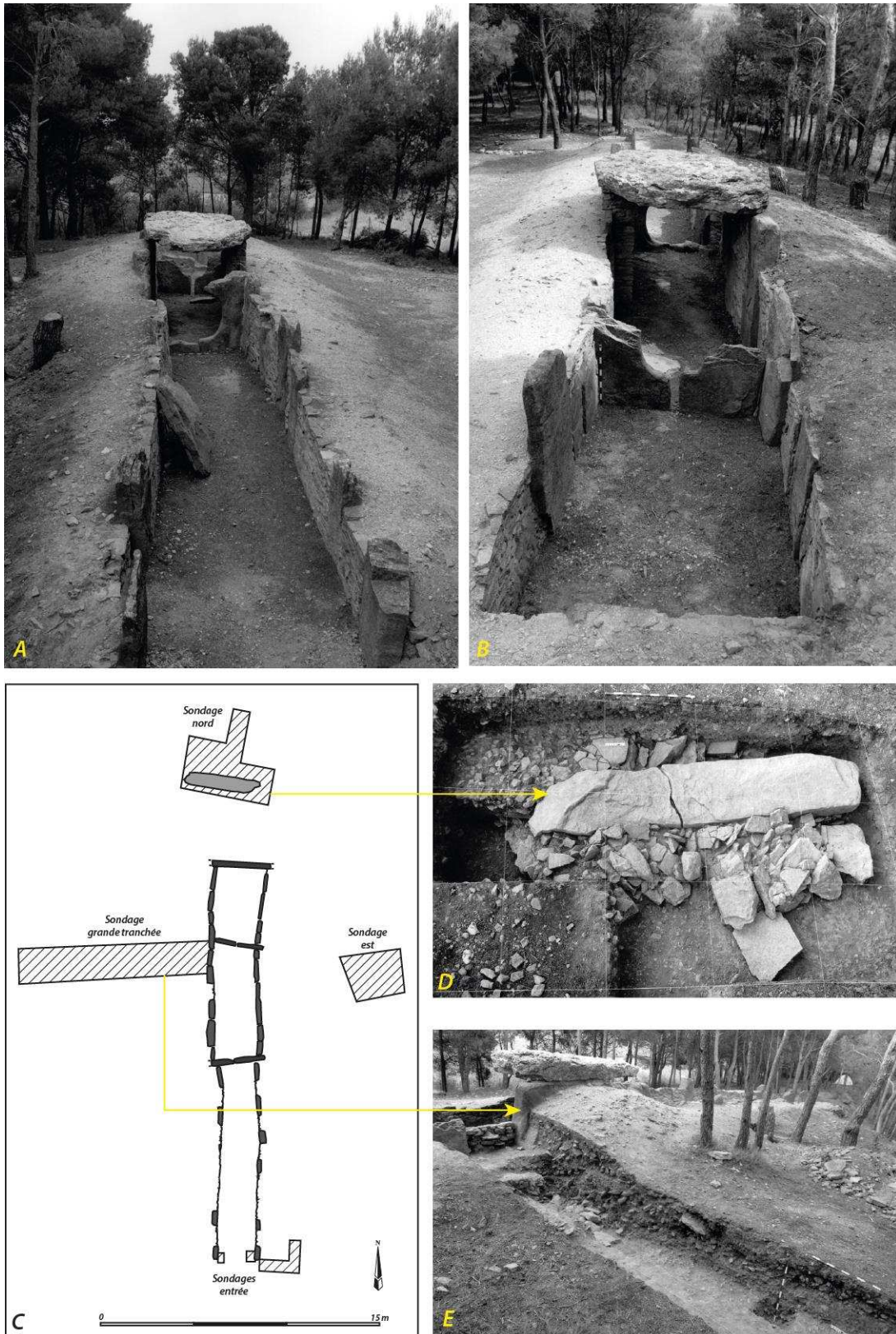


Figure 94 : Le dolmen des Fades (Pépieux Aude). A et B, différentes vues des espaces internes depuis l'entrée (A) depuis le chevet (B). C plan schématique du monument et implantations des sondages réalisés dans la masse tumulaire. D. Vue de la longue dalle découverte au nord du tumulus. E. Vue générale de la grande tranchée réalisée dans la partie ouest du tumulus.

3.1.3.5. L'allée sépulcrale mégalithique de Cabrials

La sépulture mégalithique de Cabrials est située à quelques kilomètres de Béziers (Hérault) dans la plaine alluviale de l'Orb. Elle a été découverte à l'occasion d'un diagnostic de l'I.N.R.A.P. en prévision de travaux autoroutier (Compan *et al.* 2006). Une opération de fouille a ensuite été menée en 2007 sous la direction de Y. Tchéremissoff. Les résultats ont récemment donné lieu à une publication monographique sur laquelle nous nous appuyons ici pour décrire l'architecture particulière de ce monument (Tchéremissoff *et al.* 2014).

Il s'agit « d'une allée sépulcrale ici mégalithique et enterrée » selon la terminologie employée par l'auteur (Tchéremissoff *et al.* 2014, p.13) ou encore « d'une chambre en sous-sol ». Elle se présente sous la forme d'une fosse oblongue excavée, de 3 m de long sur 1.40 m, à l'intérieur de laquelle on trouve une chambre rectangulaire constituée de 12 dalles dressées et un couloir d'accès installé dans une fosse adventice (fig. 95). Cet accès frontal s'ouvre vers le nord-ouest. Cette sépulture ne possède pas de tumulus. Un décapage de 400 m² a été réalisé tout autour de la structure et n'a pas permis d'identifier d'autres aménagements associés à la tombe.

Les dalles de la chambre sont de forme trapézoïdale ou triangulaire et sont en calcaire coquillé. Ce matériau est présent localement mais à quelques centaines de mètres de la tombe. Les blocs comportent de nombreuses traces de façonnage. Ils sont disposés de manière irrégulière, la partie la plus étroite à la base de la chambre ; ce n'est pas un gage de stabilité et a peut-être favorisé le déséquilibre de certaines dalles. Les auteurs s'accordent pour expliquer en partie cette disposition particulière par le caractère remployé des dalles. Il s'agirait à l'origine de stèles anthropomorphes ou d'éléments d'architecture provenant probablement de divers lieux (fig. 95). Ce réemploi peut aussi bien témoigner d'un comportement opportuniste des constructeurs (la pierre n'étant pas véritablement abondante dans ces zones lagunaires) que d'un comportement plus symbolique, voir des deux.

Les restes osseux conservés dans le remplissage ont permis de dénombrer un NMI de 19. Il s'agit principalement d'enfants et d'adolescents dont certains ont un lien de parenté. Certains ont souffert de carences alimentaires et/ou de maladies infectieuses. La disposition des corps au sein de la tombe traduit des gestes funéraires en deux temps. Un espace est réservé au traitement du corps et à la décomposition, l'autre est dévolu au rangement des restes.

Les fragments d'un vase de stockage ont été retrouvés disposés en plusieurs amas, dans la zone de l'entrée et dans le couloir d'accès (fig. 96). Il s'agit d'un récipient sub-sphérique muni de 4 languettes équidistantes réunies entre-elles par un cordon continu. Ce vase mesure 32 cm de haut et environ 30 cm de diamètre à l'ouverture. L'emplacement de ce vase et sa morphologie posent la question de son statut au sein de la tombe. Ce type de vase de stockage se retrouve habituellement dans des contextes domestiques. Son dépôt à l'entrée de la tombe témoigne peut-être du statut collectif de cette offrande. Ce type de vase apparaît autour de 3500 av. J.-C. ce qui est concordant avec les datations ¹⁴C obtenues pour cette sépulture. Ces dernières, réalisées sur os, ont donné une fourchette

chronologique située entre 3634 BC et 3104 BC (n°715), et entre 3312 BC et 2900 BC (n°336). L'utilisation de la chambre se situerait donc au Néolithique final 1 ce qui en fait une des sépultures collectives les plus anciennes de la région.

Le monument de Cabrials n'est pas un dolmen de type languedocien, la forme générale ainsi que l'orientation diffèrent totalement. Quelques éléments sont toutefois similaires : dispositifs de colmatage entre les dalles, accès frontal par deux dalles portes. En réalité, cette sépulture ne rentre dans aucune case typologique, d'où la difficulté pour les archéologues de la nommer. C'est un des rares monuments connus, implanté dans la plaine littorale languedocienne, ce qui explique en partie cette différence morphologique en plus de la chronologie plus ancienne. Il est possible que des formes diverses de sépultures collectives existent en grand nombre dans ces zones. La plupart semble être enterrée ou semi enterrée et n'est pas signalée en surface par un quelconque dispositif tumulaire. Ce type de sépulture n'est donc révélé que par les grandes opérations d'archéologie préventive. Récemment une autre découverte a été réalisée par l'I.N.R.A.P. dans la plaine de Montpellier. Il s'agit de la sépulture collective de la Cavalade, une maison funéraire sur cave (Tchérémissinoff et Leal à paraître).

Ces diverses tombes en dalles que l'on retrouve également dans la plaine de l'Aude semblent être un peu plus anciennes que le phénomène dolménique à proprement parler et constitueraient peut-être pour certains auteurs un chaînon manquant typo-chronologique (Vaquer 2007).

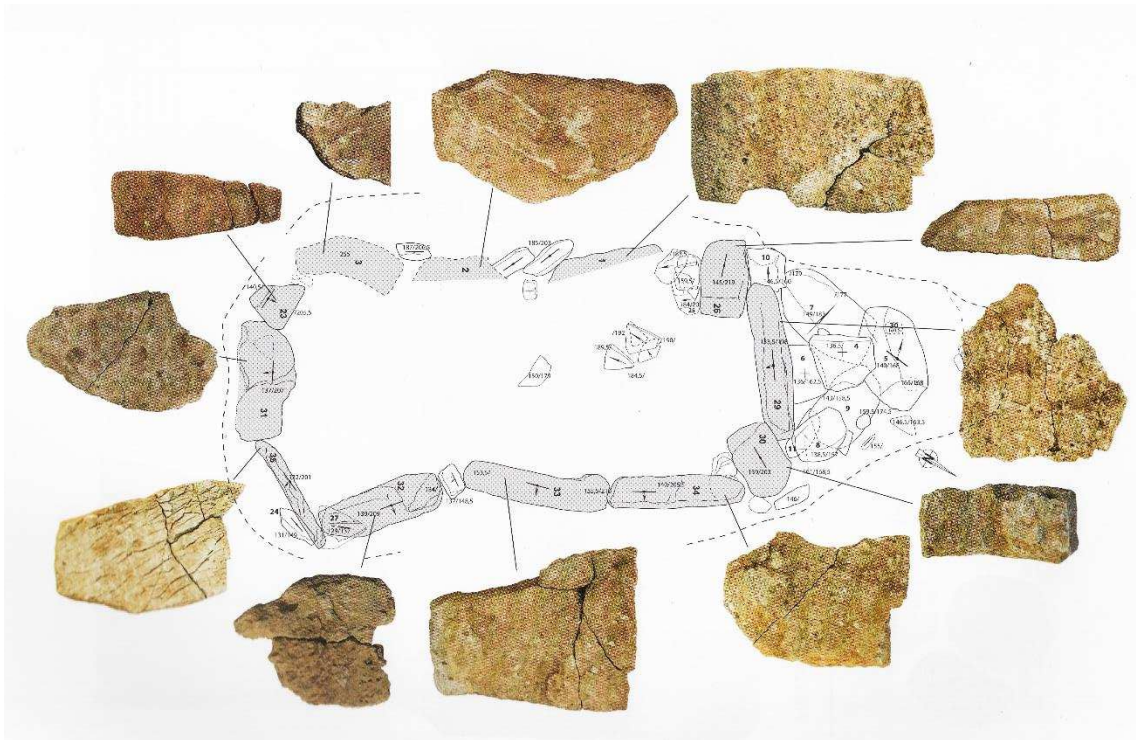


Figure 95 : Plan de la sépulture collective mégalithique de Cabrials (Béziers, Hérault), détails photographiques des dalles en calcaire coquillé constituant la chambre (d'après Tchérémissinoff 2014, fig. 94, p. 91).



Figure 96 : Vase dit de stockage déposé en offrande collective (sous la forme d'amas) dans la fosse d'accès au monument et dans la chambre. Reconstruction S. Mollard, Photographies de F. Vinolas (d'après Tchérémissinoff 2014, fig. 86, p. 73).

3.2. L'Est : Les Garrigues languedociennes et la Provence.

3.2.1 Introduction

La zone des Garrigues bas-languedociennes s'étend sur les départements de l'Hérault et du Gard. Elle est constituée de petits massifs calcaires allongés orientés sud-ouest/nord-est entrecoupés de vallées profondes aujourd'hui asséchées. Deux reliefs remarquables s'individualisent ; il s'agit de la montagne du Pic-Saint-Loup et du Causse de L'Hortus dont la falaise sud lui fait face. L'occupation de cet espace à la fin du Néolithique semble très dense, même si on ne peut pas toujours évaluer avec précision la durée des occupations et la contemporanéité des sites (Coularou *et al.* 2011). On recense 20 à 25 villages de pierre sèche souvent ceinturés, aux dimensions et aux formes très variables (Boussargues, Cambous, Lébous, Rocher du Causse, Conquette, etc.), et 200 autres sites de plein air sous la forme de stations de surface ou de hameaux de quelques unités domestiques (Gascò 1979). Ces habitats s'articulent autour des vallées de l'Hérault et du Vidourle et au sein des bassins sédimentaires (Vailhauquès, Saint-Martin-de-Londres, Saint-Gély-du-Fesc, Claret, Saint-Mathieu-de-Trévières, etc.) ou en hauteur sur des plateaux (Causse de l'Hortus, Bois de Valène). De nombreuses grottes sont également occupées de manière opportuniste sans doute parce qu'elles s'ouvrent sur des zones cultivables ou parce que leurs réseaux offrent des ressources en eau (grottes citernes).

C'est dans ce paysage karstique que les dolmens sont les plus nombreux et les mieux conservés. Les calcaires, jurassique ou crétacé, offrent des matériaux de construction idéaux. Ils sont facilement utilisables car ils se délitent de manière naturelle en banc plus ou moins épais selon les régions.

En l'état actuel des connaissances, il ne semble pas exister de frontières strictes entre le monde des morts et le monde des vivants. Les dolmens semblent faire partie intégrante de l'organisation du territoire. On peut constater qu'ils sont situés pour certains à quelques centaines de mètres d'un habitat même si on ne peut pas vérifier leur stricte contemporanéité, ni leur utilisation préférentielle par tel ou tel village. On n'en trouve cependant peu dans les zones de plaine ce qui s'explique aisément par l'absence de substrat favorable.

Au sein de cette concentration nous avons sélectionné deux zones d'étude (fig. 97). La première s'étend entre les communes de Vailhauquès et de Murles (fig. 98). Deux dolmens ont été choisis, le dolmen du Mas de Reinhardt II (Vailhauquès) et le dolmen de la Caissa dels Morts II (Murles). Ils sont situés au sein d'une concentration de dolmens mais également de sites d'habitat plus ou moins étendus. Parmi ces sites, deux gisements ont été particulièrement bien étudiés et constituent des sites de référence pour la compréhension du Néolithique final. Il s'agit du village ceinturé de Boussargues (Viols-le-Fort) rattaché à la culture de Fontbouisse (Coularou *et al.* 2008) et du site des Vautes (Saint-Gély-du-Fesc), plus ancien, daté d'un tardi-Ferrières ou d'un proto Fontbouisse (Guilaine et Escallon 2003).

La seconde zone d'étude est implantée au sein de la plus grande concentration de dolmens situés sur le Causse de l'Hortus et sur les massifs qui dominent le bassin de Saint-Martin-de-Londres (fig. 99). On y trouve les exemplaires les plus monumentaux qui ont la particularité de posséder une antichambre et un tumulus imposant (dolmens du Lamalou, de Feuilles et du Capucin). Ces dolmens étant restaurés, nous avons sélectionné le dolmen de la Caumette qui a les mêmes dimensions. C'est dans cette zone qu'ont été découverts trois villages de pierre sèche fontbuxiens. On trouve à l'ouest le village de Conquette (Saint-Martin-de-Londres), au sud, celui du Château du Lébus (Saint-Mathieu de Trévières) et à l'est, le village du Rocher du Causse, implanté au bord de la falaise de l'Hortus. On rencontre également quelques tombes ovales à stèle et quelques menhirs.

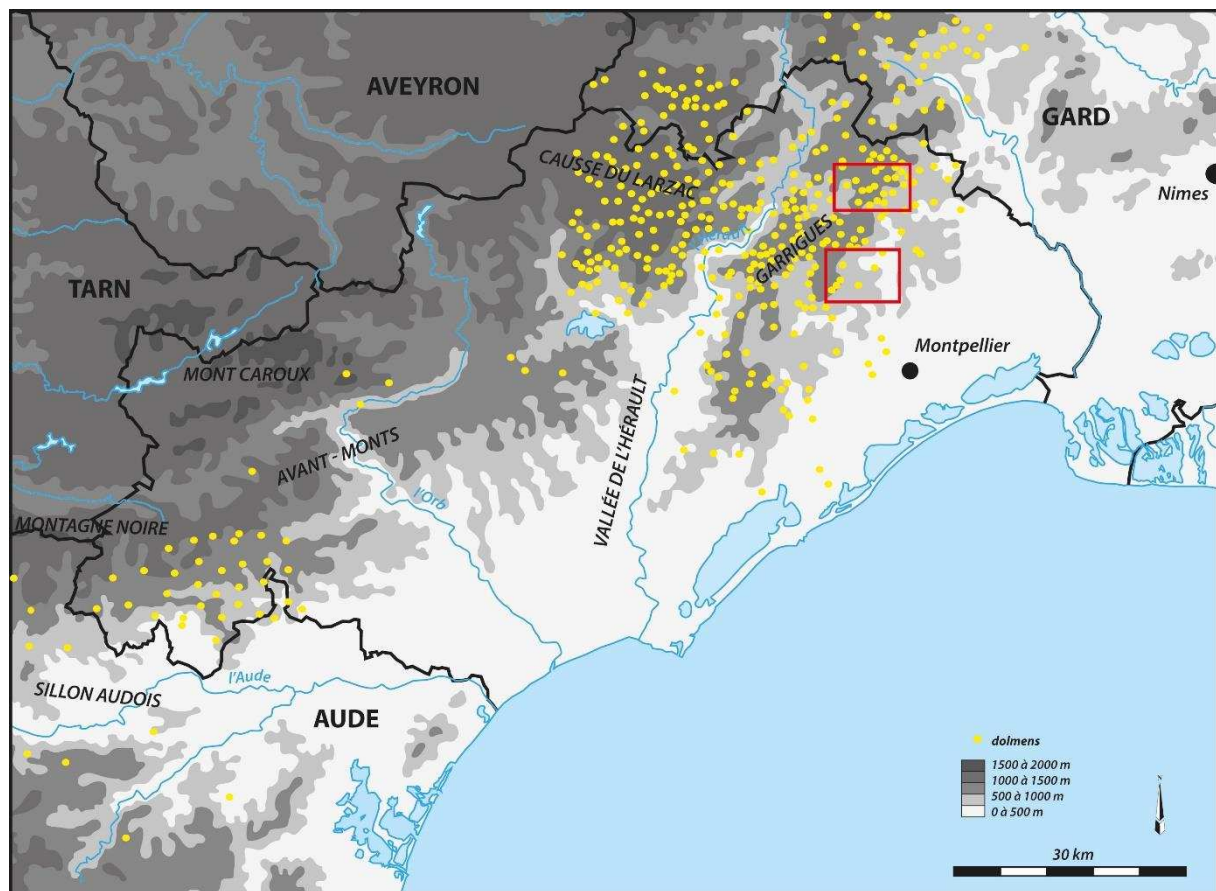


Figure 97 : Implantation des deux zones d'étude des monuments funéraires mégalithiques dans la région des Garrigues Bas-Languedociennes.

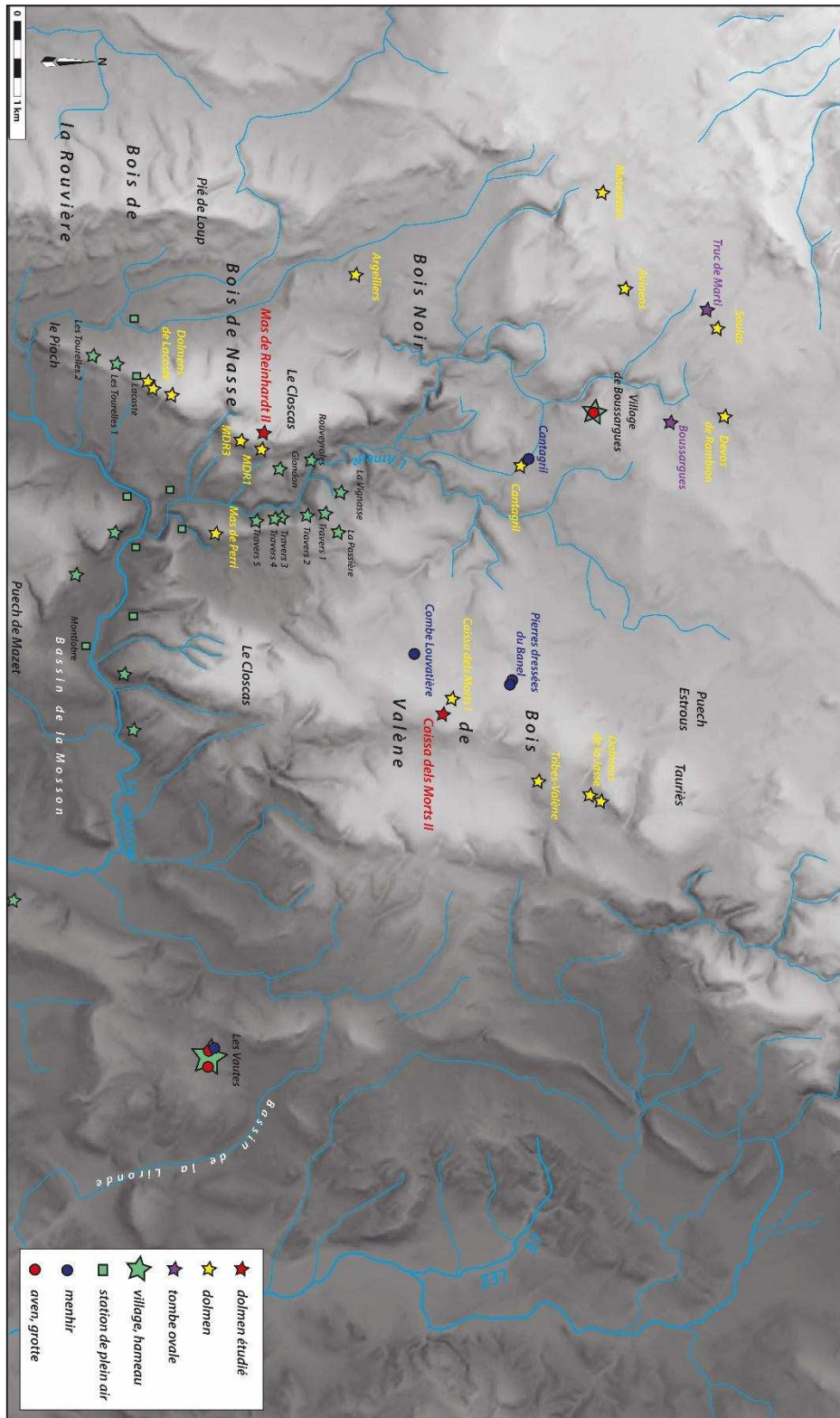


Figure 98 : Cartes des sites archéologiques (dolmens, menhirs, villages, avens) datés du Néolithique final dans la première aire d'étude sélectionnée et implantation des dolmens du Mas de Reinhardt II (Vailhauquès) et de la Caissa dels Morts II (Murles).

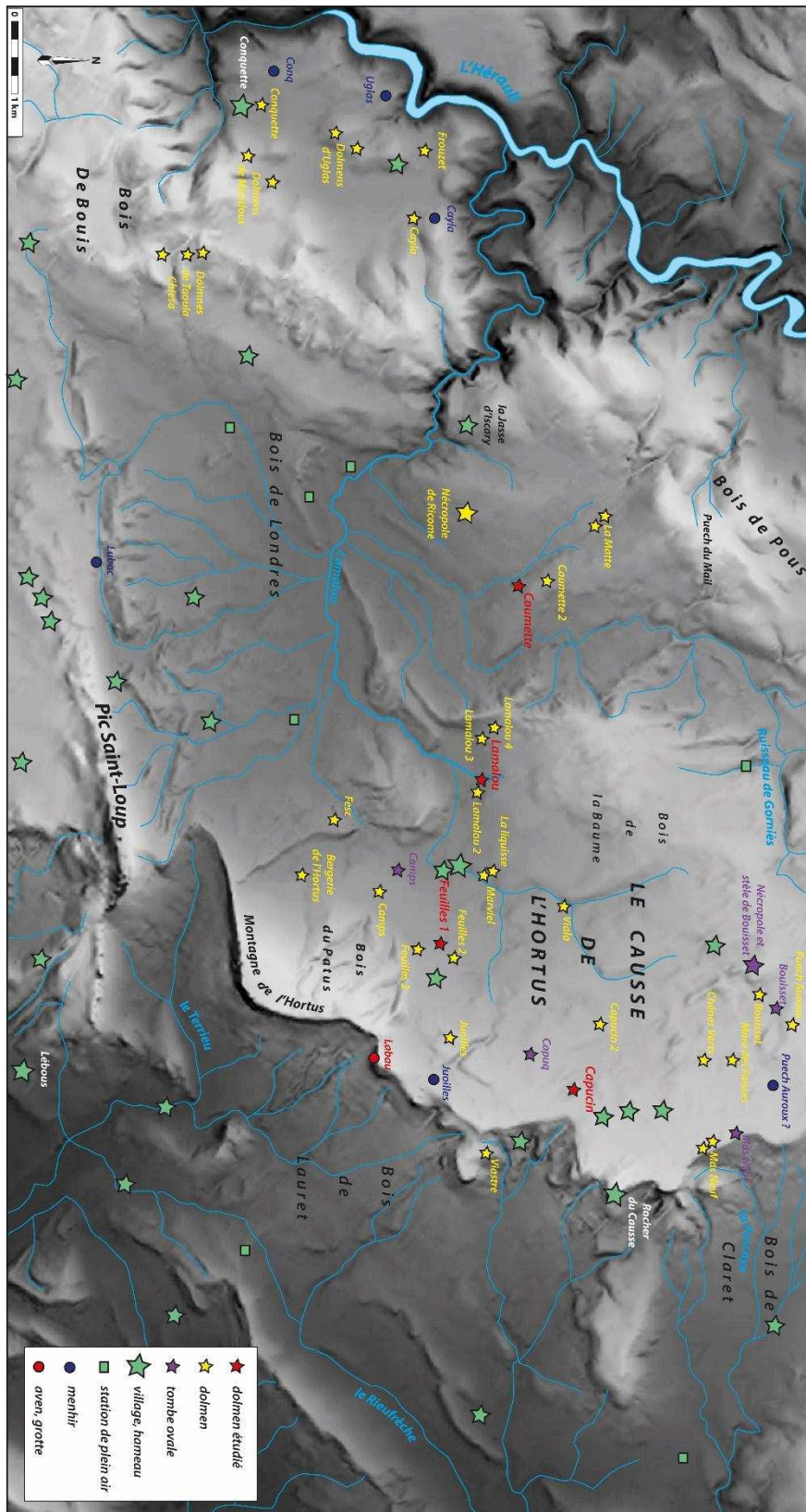


Figure 99 : Cartes des sites archéologiques (dolmens, tombes ovales, menhirs, villages, stations, avens) datés du Néolithique final dans la seconde aire d'étude sélectionnée et implantation des dolmens de la Caumette (Notre-Dame-de-Londres), du Lamalou (Rouet), de Feuilles (Rouet) et du Capucin (Claret).

3.2.2. Le dolmen du Mas de Reinhardt II

3.2.2.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique

Le dolmen du Mas de Reinhardt II est construit au sommet d'un plateau qui domine le Mas de Reinhardt, au lieu-dit *le Closca*, sur la commune de Vailhauquès à 15 km au Nord-Ouest de Montpellier (fig. 100).

Il s'agit d'un dolmen entièrement construit en calcaire jurassique local comme la majorité des dolmens des garrigues languedociennes.

Le plateau du Closca fait partie d'un ensemble de reliefs calcaire aplanis et de petits monts sillonnés par un réseau de vallées profondes. Bien individualisé, il domine la vallée de l'Arnède à l'est et c'est dans le bassin situé au sud-est, sous le plateau du Closca, qu'est installée la commune de Vailhauquès.

3.2.2.2. Contexte archéologique

Le dolmen du Mas de Reinhardt II est voisin de deux autres dolmens situés dans la pente est du plateau : le dolmen à couloir du Mas de Reinhardt I et le dolmen à couloir et à antichambre du Mas de Reinhardt III (fig. 98 et 100). Leur tumulus est en partie ruiné du fait de leur installation en pente. L'architecture interne a également été largement modifiée. Les montants ne sont plus du tout dans leur position d'origine.

Le contexte archéologique est assez riche en gisements du Néolithique final (fig. 98). Dans le bois de la Nasse, trois dolmens dits de Lacoste sont implantés à 500 m au sud des dolmens du Mas de Reinhardt. On rencontre également de nombreux habitats notamment le village de Bousargues (Viols-le-Fort) au nord et le site des Vautes (Saint-Gély-du-Fesc) à l'est. Sur les reliefs, on trouve généralement des villages de pierre sèche. A proximité des dolmens de Lacoste sont implantés les villages 1 et 2 des Tourelles. Sur la colline située en face du plateau du Closca il existe plusieurs hameaux dits du Travers (n°1 à 5), prospectés par J. Audibert (1962). Des stations de plein air ont également été identifiées dans la vallée de la Mosson, au sud-est (Gascò 1976).

Le territoire autour des dolmens du Mas de Reinhardt est occupé en quasi-totalité durant le Néolithique final. Il devait également exister autour de chaque village des zones d'agriculture et d'élevage.

3.2.2.3. Historique des travaux

Le dolmen du Mas de Reinhardt II est signalé, à la fin du XIX^{ème} siècle, par Cazalis de Fondouce dans son inventaire des mégalithes de l'Hérault (1870). A notre connaissance, seuls J. Arnal et J. Audibert ont travaillé sur ce monument dans les années 1940 et 1950. J. Arnal en a relevé le plan (fig. 101) et fouillé la chambre sépulcrale où il a retrouvé quelques perles en stéatite et une armature de flèche, malgré les pillages anciens (Arnal 1945). J.

Audibert, quant à lui, a certainement fouillé, même s'il n'en fait pas mention dans sa publication consacrée aux dolmens I et III du Mas de Reinhardt (Audibert 1956). En effet, il existe dans les collections du musée de Lodève, des tessons de céramique attribués à ce dolmen.

3.2.2.4. Description du dolmen avant la fouille

Le dolmen n°2 a conservé l'essentiel de son architecture (fig. 102). La chambre sépulcrale est composée de trois dalles, qui devaient soutenir une dalle de couverture aujourd'hui disparue. Le chevet, de forme trapézoïdale, est remarquablement bien taillé et dépasse largement en hauteur les deux orthostats s'appuyant contre. La disposition de ces dalles délimite un espace de plan trapézoïdal d'environ 2 m de long sur 1 m de large au chevet et 1,50 m de large à l'entrée. Le couloir (d'environ 3 m de long) est légèrement décentré vers l'ouest et forme avec la chambre un plan en « P ». La paroi ouest de cette structure d'accès est construite en pierre sèche tandis que la paroi orientale est formée de deux dalles mégalithiques se superposant sur une de leur extrémité. Le tumulus mesure environ 8 ou 9 m de diamètre. Il est délimité par un péristalithe, actuellement conservé au nord (3 dalles) et au sud (4 dalles). Au nord, le tumulus observe un remplissage plus important, il semble recouvert des déblais des fouilles anciennes effectuées dans la chambre. Ces déblais se caractérisent par un amas de blocs sans organisation probablement extirpés de la chambre sépulcrale. La dalle latérale nord étant moins haute que celle du sud il devait être plus aisé de rejeter les déblais de ce côté-là. La terre tamisée aux abords du monument et le surcreusement du lapiaz dans la chambre attestent de la régularité des pillages opérés sur ce dolmen. Malgré cela, le couloir semble avoir conservé une petite partie de son remplissage. On observe également les traces d'une fouille clandestine (sondage rebouché pêle-mêle par des pierres) sur la partie du tumulus directement derrière le chevet.

Le tumulus, comme nous l'avons dit plus haut, paraissait mieux conservé dans la zone nord, c'est donc dans cette partie que nous l'avons sondé (fig. 103). Une tranchée de 1,50 m de large sur environ 5 m de long est implantée depuis l'orthostat nord et perpendiculairement à ce dernier (fig. 104). Ce sondage se prolonge au-delà de l'implantation des blocs du péristalithe. Parallèlement, un nettoyage de ce même péristalithe est réalisé au sud et à l'est. La chambre et le couloir font aussi l'objet d'une fouille rapide afin d'exécuter un nouveau plan du monument et pour caractériser leur remplissage respectif (fig. 103 et 105). L'ensemble du monument est totalement désherbé et relativement épierré afin de pouvoir réaliser une couverture photographique significative.

3.2.2.5. Résultats sur le tumulus

La fouille de la tranchée a été réalisée par passes successives (fig. 106). Les différents niveaux de pierres ont été démontés progressivement, de même que les blocs constituant le péristalithe. A la fouille, aucun changement de couche n'a été remarqué. C'est l'observation et le relevé des sections de la masse tumulaire qui a permis d'identifier la plupart des unités stratigraphiques différenciées.

A la base de la tranchée, sur le substrat, on peut observer au nord-ouest, le pied très morcelé d'une ou de deux dalles du péristalithe (ST17, fig. 107). Cette dalle est agencée à côté d'une marche naturelle du substrat, le tout étant calé par une couche de blocaille de petites pierres (US18). Au sud-est, contre l'orthostat, sont disposées cinq pierres alignées (ST14) qui viennent stabiliser ce dernier (fig. 108). Elles sont, elles aussi, directement posées sur le substrat. Une couche de terre très mince (1 ou 2 cm d'épaisseur), de couleur noire (US12), vient sceller ces aménagements. On peut interpréter cette US, qui est horizontale sur toute sa surface, comme étant le niveau d'implantation de la masse tumulaire à proprement parler (fig. 109). Par ailleurs, il n'est pas impossible que cette couche soit le résultat d'une accumulation de terre, d'origine détritique, provenant de la désagrégation progressive des pierres constituant le tumulus qui, traversant par percolation les interstices entre les blocs, se retrouvent à la base de ce dernier. Sur l'US12, un talus de gros blocs pluricentimétriques (US6) est aménagé contre ST17 pour finir de caler cette dernière contre la marche de substrat. De l'autre côté, sur ST14 et contre l'orthostat, est disposé un autre talus de gros blocs (US5). Ainsi, dans un laps de temps que nous ne pouvons évaluer, deux talus opposés sont installés : l'un venant caler le péristalithe, l'autre stabilisant l'orthostat nord-ouest (fig. 110 et 111). Une couche de terre et de pierres moins volumineuses vient sceller ces aménagements (US4). Notons que les blocs (US5) contre l'orthostat comportent tous des concrétions de calcite qui se sont formées progressivement en conséquence du ruissellement ; il en est de même pour la base de l'orthostat et ST14 (fig. 112).

Sur l'US4, une couche constituée de blocs non organisés ne semble pas en place (US3). Elle serait le résultat d'un effondrement postérieur et/ou de phénomènes d'érosion. D'ailleurs c'est dans cette couche que l'on peut observer le sommet de la ou des dalles périphériques (blocs 1 et 2), effondré sur la marche du substrat (fig. 113). La pression exercée d'un côté par la masse tumulaire et de l'autre par cette marche naturelle va finalement provoquer la dégradation du péristalithe. Ces amas de blocs organisés garantissent et répartissent l'équilibre des forces et donc la stabilité de l'ensemble du monument. Lorsque cet équilibre n'est pas respecté, on constate alors des effondrements (écrêtage du sommet des dalles périphériques). Un bloc de substrat légèrement détaché de la grande marche vient probablement servir de dalle périphérique puisqu'il se situe dans le prolongement de ST 17 (fig. 114). L'US 3, qui recouvre la précédente, est constituée de petits blocs et de sédiment. A l'image de l'US 4, ce niveau n'est pas organisé est en partie constitué des déblais des fouilles anciennes. Une dernière couche de gros blocs (US1) recouvre l'US3. Il s'agit, ici encore, de déblais rejetés de la chambre sur le tumulus.

3.2.2.6. La périphérie

Les dalles constituant le péristalithe ont été dégagées sur toute la périphérie du tumulus. Nous en avons dénombré sept encore en place au sud-est et quatre au Nord-Ouest, en plus de celles identifiées dans la tranchée (fig. 114 et 115). A l'arrière du monument, plusieurs blocs (en blanc sur la planimétrie) ont pu appartenir au péristalithe mais, n'étant plus dans leur position initiale, il est difficile de trancher. Un nettoyage plus approfondi a été réalisé au sud-est afin de caractériser l'agencement de ces dalles par rapport au substrat affleurant (fig. 115 et 116). Ces dernières sont calées contre une diaclase du substrat calcaire (fig. 117). Quelques blocs de plus petites dimensions viennent fixer ces aménagements. Toutes les

dalles au sud-est sont en position penchée vers l'extérieur du monument (fig. 116). Il pourrait s'agir d'un effondrement progressif dû aux poussées exercées par la masse tumulaire, comme cela a été observé dans la tranchée, ou d'un agencement particulier non déterminé.

3.2.2.7. Autres sondages

La chambre

Le remplissage de la chambre sépulcrale s'est révélé assez mince et totalement stérile. Après une première couche de sédiment et de petites pierres patinées (US2), le substrat apparaît rapidement par endroits. Au centre de cet espace, les limites d'une fosse (FS1) ont été identifiées (-US19). Il s'agit probablement d'un sondage ancien, peut-être celui de J. Arnal ou de J. Audibert (fig. 25). Le comblement de cette fosse est constitué de bois en décomposition et de terre noire (US20). Le fond est tapissé d'une bâche en plastique vert, ce qui nous laisse présumer un sondage archéologique ancien plutôt qu'une fouille clandestine (fig. 118 et 119). On tombe ensuite rapidement sur le substrat après une mince couche de terre et de petites pierres (US16). Les trois dalles qui délimitent l'espace sépulcral sont posées directement sur un substrat subhorizontal. Il décline au centre de la chambre, ce qui ne semble *a priori* pas naturel. C'est le résultat d'un surcreusement artificiel effectué par des pilleurs (fig. 120).

Au niveau architectural, plusieurs particularités ont été mises en évidence dans le quart sud. Tout d'abord, une partie de l'orthostat Sud-Est ne repose pas directement sur le substrat mais sur un muret (MR3) constitué de seulement trois assises. Il vient palier à l'irrégularité de la grande dalle à cet endroit (fig. 121). Une petite dalle mince a été retrouvée, en position effondrée, près de cet aménagement. Notre hypothèse est qu'elle était disposée verticalement et plaquée contre le muret afin de le dissimuler.

Perpendiculairement à ce muret, on observe un alignement de pierres liées à de l'argile qui rejoint la première dalle constituant la paroi sud du couloir (MR1). Nous pensons qu'il s'agit ici de la première et seule assise conservée d'un mur de retour qui réduit l'entrée de la chambre (fig. 119 et 121).

Les dalles-supports des dolmens languedociens intègrent souvent des petits empilements de dalettes qui viennent combler les interstices entre ces dernières. Ici, on s'attendrait à ce type de particularité à l'est du chevet puisqu'un espace conséquent est laissé entre ce dernier et l'orthostat sud-est (fig. 122). Or, il n'en est rien. Étant donné l'état de dégradation avancé du monument, cette structure, si elle existait, a probablement disparu depuis longtemps.

Le couloir

Nous n'avons pas pu, durant cette courte campagne, dégager dans sa totalité le couloir d'accès. Un sondage (SD1) a toutefois été implanté au sud-ouest à l'entrée de celui-ci afin

d'en cerner les limites. Il a permis d'identifier une dalle, très arasée, placée de façon perpendiculaire à l'axe du couloir. Il pourrait s'agir d'une dalle d'entrée (même si cette hypothèse est peu plausible car les dalles d'entrée des dolmens languedociens sont généralement implantées à l'entrée des chambres ou des antichambres et non des couloirs), d'une dalle de seuil ou d'un élément du péristalithe très dégradé. Cette dalle viendrait alors empiéter sur une partie du couloir (fig. 123).

Le remplissage de la zone est constitué d'une première couche d'humus et petites pierres (US2). A l'extérieur du couloir, on arrive rapidement sur la couche de dégradation du substrat (US16). Ce remplissage est différent au-delà de la dalle de « seuil » : côté interne du couloir, il s'agit d'une terre argileuse rougeâtre avec quelques petites pierres (US8). De plus, on trouve dans cette US quelques tessons de céramique, ce qui nous a poussés à étendre la zone de fouille à l'entière surface de ce couloir. L'US8 est identifiée sur pratiquement toute la longueur du système d'accès (fig. 124). Elle caractérise probablement une utilisation de la tombe mais, étant pauvre en mobilier, il est difficile de la caler chronologiquement. Sous cette couche, on parvient ici encore sur un sédiment brun incluant des blocs de différents volumes, qui résulte de la dégradation du substrat (US16). Un macroreste carbonneux a été prélevé dans cette US, en vue d'une datation (cf. *infra*).

Comme nous l'avons mentionné plus haut, les parois du couloir sont mixtes. Au nord-ouest, il s'agit d'un mur de pierre sèche, bien agencé du côté de la chambre avec quatre assises conservées, constituées de dallettes grossièrement empilées (fig. 125). Il se dégrade lorsque l'on se rapproche de l'entrée du couloir, où ne subsiste qu'une juxtaposition de longs blocs (fig. 125 et 126).

Une dalle en calcaire dolomitique git à cheval sur cette paroi de pierre sèche et sur le tumulus. Il s'agit peut-être d'un système de couverture du couloir. Le dolmen est majoritairement composé de calcaire jurassique local, mais on rencontre sporadiquement quelques blocs de dolomie. Cette roche se trouve principalement en surface sur le monument. Nous n'en avons observé que dans les couches supérieures de la tranchée du tumulus. Ce matériau semble moins dense et donc plus facilement transportable que le calcaire jurassique a peut-être été préférentiellement utilisé par les constructeurs pour les couvertures du couloir. Il se peut cependant qu'il n'ait pas été suffisamment en abondance aux abords du monument pour servir à la construction.

La paroi sud-est du dolmen est constituée d'une longue dalle plantée brisée en deux (fig. 129). Nous avons retrouvé dans le couloir l'un des fragments qui la compose (fig. 127). Elle est calée au sud-ouest contre un gros bloc détaché du substrat (au premier plan sur la fig. 127). Cette mixité des parois du couloir est courante dans les dolmens languedociens. Que le plan du dolmen soit en « p », comme ici, ou en « q », la paroi de pierre sèche se trouve souvent dans le prolongement d'un orthostat et c'est la paroi mégalithique qui déporte le couloir soit sur la gauche soit sur la droite. Le cas est avéré dans de nombreux dolmens mais il y a des exceptions.

Sondage 2

Un second sondage a été réalisé de l'autre côté de la paroi mégalithique du couloir, derrière le mur de retour de la chambre, afin d'identifier leur agencement respectif (fig. 128 et 119).

Le mur de retour étant très arasé, aucune observation utile n'a pu être faite. Par ailleurs, dans le prolongement de l'orthostat Sud-Est, un autre « mur » (MR2) de pierre sèche semble se poursuivre vers le Sud-Ouest (seules deux pierres sont conservées). Ce mur fait face à celui du couloir (effet esthétique de symétrie ou couloir primitif ?). Nous avons prolongé le sondage afin de vérifier cette dernière hypothèse, sans succès.

Le remplissage est constitué de deux couches. Après démontage de quelques blocs du tumulus non en place, on arrive sur une strate de gros blocs et de petites pierres patinées (US10). La seconde US est interprétée comme le niveau d'implantation du tumulus (US11). Elle est constituée de sédiment et de blocs pluricentimétriques détachés du substrat. Les pierres de calage de la longue dalle de la paroi sud-est du couloir ont pu être identifiées dans cette US. Il s'agit de deux blocs détachés du substrat que les constructeurs semblent avoir utilisés pour stabiliser cette longue dalle (fig. 128 et 129). Une lame de hache polie en roche verte et deux tessons ont été retrouvés dans ce niveau (cf. *infra*).

3.2.2.8 Chronologie

Analyses ¹⁴C

Un charbon de bois (n°9) prélevé dans le couloir au sein de l'US 16, couche marron caillouteuse située entre l'US 8 et le substrat, a donné une datation Bronze final 2A (Poz-51292 : 1220-1047 BC Cal, fig. 130). Cet échantillon paraît concordant à la vue des mobiliers céramiques découverts par J. Audibert dans ce dolmen (une coupe MDR 222-223 est attribuée au BFII ou III ; cf. *infra*). Elle trahit une réutilisation de la tombe à cette époque. Par ailleurs, l'US16 étant située juste au-dessus du substrat, cette datation assez récente indique peut-être que le couloir était vide ou a été vidé avant (ou pour) une réutilisation de la tombe à l'âge du Bronze. Ce renseignement illustre l'évolution de ce type de sépulture et les possibles vidanges successives qui ont pu être pratiquées depuis sa construction. Nous n'avons pour ce dolmen que la vision d'une utilisation récente qui se situe donc au Bronze Final 2A. Par ailleurs, le mobilier céramique et lithique recueilli dans d'autres parties du monument illustre des utilisations plus anciennes, à situer au Néolithique final (groupes de Ferrières et Fontbouisse), sur lesquelles nous reviendrons.

Lithique

Un objet en pierre polie (n°5) a été trouvé dans le sondage 2, à l'arrière des dalles de la paroi sud du couloir, dans l'US 11, que nous interprétons comme le niveau de fondation du tumulus et des dalles du couloir. Il a été observé à la loupe binoculaire par Eric Thirault (Membre associé UMR 5608 du CNRS – TRACES). Il s'agit d'une **moitié distale de lame de hache polie**³ en éclogite fraîche (présence de très petits et nombreux grenats dans une matrice d'omphacites), dont ne subsiste qu'une partie du tranchant et du corps, qui présente de profonds éclats d'impact : deux sur le fil du tranchant, un sur la cassure mésiale. L'objet a l'apparence d'une « pièce esquillée », et on peut se demander s'il ne s'agit pas d'une moitié distale de lame polie réutilisée comme pièce intermédiaire pour un usage violent (coin à fendre la roche, par exemple ?). La ténacité du matériau, d'origine alpine, rend cette hypothèse plausible (fig. 131).

Ce possible emploi de la lame comme coin à fendre la roche témoignerait peut être d'une utilisation sur place, lors de la construction du dolmen (extraction des matériaux). Sa découverte au sein du niveau d'implantation supposé du monument irait dans le sens de cette hypothèse. Dans tous les cas cet élément constitue un terminus post quem.

³ Objet n° 5 - L : 27 ; l : 32 ; e : 9 mm ; M : 13,5 g.

Céramique

Les fouilles ont permis de mettre au jour neuf tessons de petite dimension. Le corpus ne contient aucun élément typologique mise à part une petite préhension de type languette simple. Les états de surface de la poterie sont médiocres. L'on voit clairement cependant qu'il s'agit bien de poterie non tournée, contenant du dégraissant et qu'elle appartient donc aux périodes néolithiques ou protohistoriques. Trois tessons ont été retrouvés dans l'US 8 du couloir. La petite préhension provient de l'US 16 du couloir. Le sondage 2 a révélé également deux autres tessons (US11). Enfin trois tessons ont été prélevés dans la tranchée, un dans l'US 5 près de l'orthostat et deux au niveau de la base du péristalithe (US18).

Cette petite série céramique est inexploitable et ne permet pas de proposer d'étude typologique et chrono-culturelle.

Nous avons observé les éléments ramassés anciennement par J. Audibert conservé dans les collections du musée de Lodève. Sur les 11 tessons observés, nous avons retenu 7 éléments typologiques appartenant à 5 vases différents (fig. 132).

- Un vase en calotte de sphère ellipsoïdale possède un bord caractérisé par un aplatissement prononcé (MDR 222-223).
- Un vase fortement ouvert, tronconique inversé, est orné de deux rangées de pastilles effectuées au repoussé. La deuxième rangée se devine à peine, une pastille se situant à l'extrémité du tesson et étant cassée (MDR 227).
- Un vase à bord droit et lèvre éversée (MDR 228).
- Un vase de petite taille, aux bords droits formant un petit méplat (MDR224). Étant donné la petite dimension de ce vase, nous avons pensé qu'il pouvait s'agir d'un couvercle ou d'un bouchon.
- Un tesson orné d'incisions sub-parallèles, peu profondes et visibles à la lumière rasante (MDR 229). Ces incisions sont peut-être assez larges pour employer le terme de cannelures.

L'étude chrono-culturelle de ce mobilier rencontre plusieurs difficultés. Tout d'abord, l'ensemble des éléments typologiques provient d'un ramassage ancien effectué par J. Audibert et non documenté. Il n'y a donc aucune information d'ordre chrono-stratigraphique. De plus, le mobilier est fragmenté et de mauvaise qualité, les surfaces et les bords sont souvent fort détériorés. Il nous a semblé, *a priori*, que les différents tessons n'étaient pas tous issus des mêmes ensembles culturels et chronologiques. Nous avons donc tenté de préciser ces différentes phases. Pour cela nous avons considéré une fenêtre chronologique large, partant du Néolithique moyen, jusqu'à l'âge du Fer. Nous avons, pour chaque tesson et chaque vase partiellement reconstitué, cherché dans la littérature adéquate un maximum d'exemples de comparaison, dans un premier temps sur une aire géographique s'étendant sur une circonférence de 50 km aux alentours du site du Mas de Reinhardt II, puis en élargissant le champ de notre recherche à un rayon de 200 km.

- Les recherches concernant l'élément MDR 228 ne sont pas fructueuses. Le tesson est fragmentaire et ubiquiste, et peut se comparer à des éléments issus de différents faciès chrono-culturels.
- Le bord fortement aplati MDR 224 évoque des contextes campaniformes ou Bronze ancien 1. Il est peu évident de trancher entre les deux. Toutefois, l'occurrence du site d'Irragnons-Perrier est la plus proche du site du Mas de Reinhardt.
- Le vase MDR 222-223 possède des affinités avec les productions du Bronze final, le plus probant étant le BFII mais le site référent est un peu éloigné. Une autre occurrence semblable au BFIIIb est plus proche. Notons que ce type de vase peut également se retrouver au premier âge du Fer.
- MDR 227 est attribuable au Néolithique final de type Ferrières. Cependant, les incisions en chevrons qui sont le fossile directeur des céramiques de type ferrières sont absentes de ce maigre corpus. Nous ne pouvons donc certifier le contexte Ferrières. Il n'est pas rare en outre d'observer la présence de vase décoré à la pastille au repoussé dans des contextes céramiques de type « style des Vautes ». Si la phase chronologique peut donc se situer entre le NF2a et NF2b, il reste un doute quant au groupe stylistique d'appartenance.
- MDR 229 est typique du Néolithique final 3 de style Fontbouisse. Cependant, il ne serait pas incohérent en contexte Épiferrières. Nous aurions alors un petit ensemble, si l'on combine cet élément à MDR 227, attestant sur le dolmen la présence d'influences Ferrières.

La méthodologie employée a pour inconvénient de devoir faire appel à un corpus comparatif très exhaustif et s'applique à des éléments typologiques de petites dimensions (fig. 132). La série étant très lacunaire, nous gardons à l'esprit qu'il est complexe de raisonner à partir d'éléments typologiques sortis de leur ensemble. Il est malgré tout possible de percevoir deux, voire trois entités stylistiques distinctes. Le vase MDR 227 avec son pastillage au repoussé, qu'on l'attribue au style de Ferrières ou au style des Vautes, se situe entre le NF2a et le NF2b. Les fines cannelures du tesson MDR 229 sont typiques de la culture de Fontbouisse, mais peuvent se manifester dès le Ferrières. Nous pouvons situer cet élément entre le NF2b et le NF3. Enfin, les éléments de la coupe MDR 222-223 se situent dans un contexte Bronze final voire 1^{er} Âge du Fer. Les datations au radiocarbone qui livrent une datation au BFIIa font pencher l'attribution de ces éléments à cette phase.

3.2.2.8. Synthèse des données de Mas de Reinhardt II

Cette série de sondages sur le dolmen du Mas de Reinhardt II permet de caractériser une structure tumulaire complexe. La tranchée implantée dans le tumulus met en évidence une construction organisée, loin du simple tas de pierres.

Le double effet de talutage qui vient stabiliser d'un côté l'orthostat et de l'autre le pérystalithe illustre la connaissance des constructeurs des principes élémentaires de l'architecture.

L'utilisation du terrain et notamment de cette marche naturelle, qui non seulement cale le pérystalithe mais monumentalise le dolmen, révèle un choix stratégique d'implantation dans le paysage. Il est également intéressant de remarquer les accidents dans la construction comme l'effondrement du pérystalithe sur le substrat en conséquence de la pression exercée par la masse tumulaire, qui a contrarié l'équilibre architectonique.

Pour schématiser, le tumulus agit sur la chambre comme les arcs-boutants d'une cathédrale: il stabilise, monumentalise et dévie peut-être les eaux de pluie afin que l'espace sépulcral reste stable et sain (fig. 133). Il possède à la fois un rôle architectonique et un rôle esthétique.

Pour ce qui est de la chronologie du monument, un élément relatif à sa construction a pu être identifié: une moitié distale de lame polie a été retrouvée dans le niveau d'implantation du tumulus. Cette découverte prouve non seulement l'ancienneté du monument (Néolithique final) mais illustre également des techniques d'extraction de la pierre puisque cette lame a pu être utilisée comme coin à fendre la roche. Les éléments céramiques exhumés par J. Audibert et le charbon retrouvé dans le couloir caractérisent au moins deux utilisations de la tombe: une au Néolithique final (2a ou 2b) et une autre au Bronze final 2A.

Le principal hiatus de cette campagne réside dans l'absence de données anthropologiques. Les pillages ont probablement commencé avant l'intervention des deux chercheurs (J. Arnal, J. Audibert) qui ne font état d'aucune découverte d'ossements humains dans leurs publications respectives. Après la fouille, nous avons remblayé la chambre au $\frac{3}{4}$ de sa hauteur à l'aide de gros blocs puis de terre. C'est un moyen à court terme de la maintenir en état et de dissuader les pilleurs.

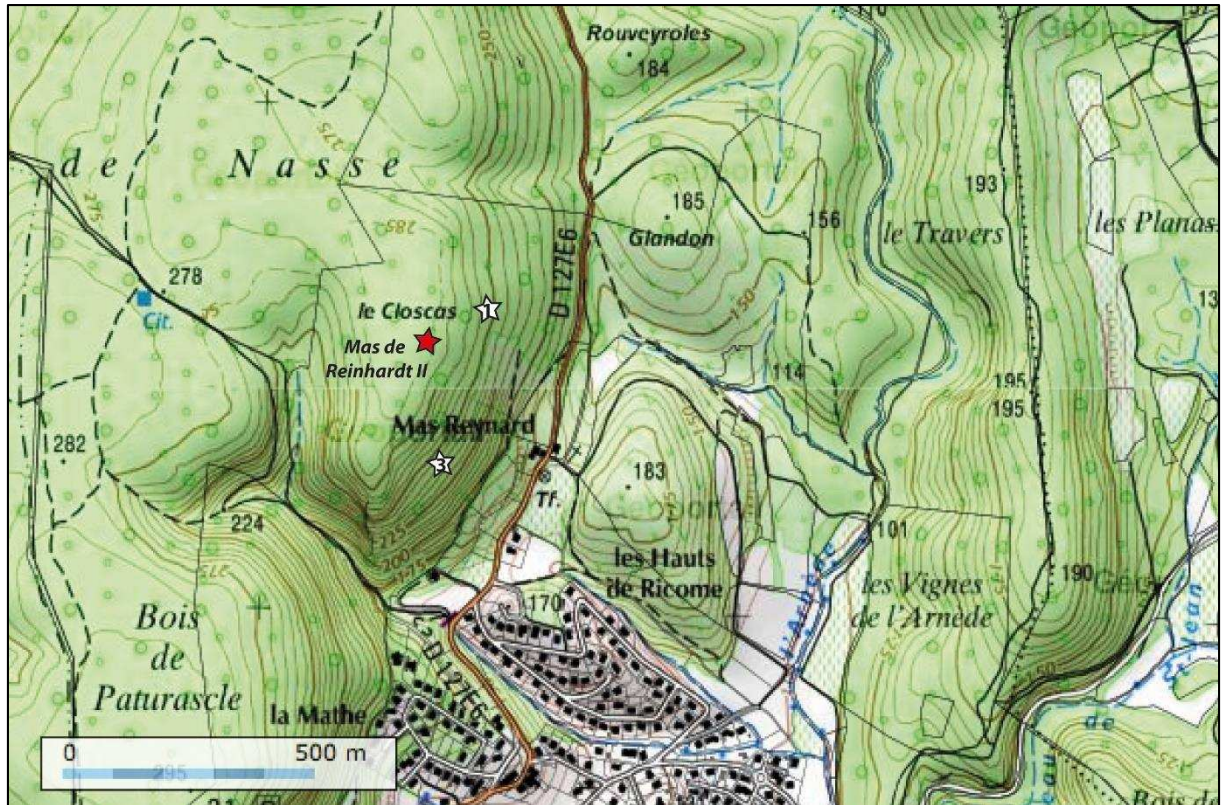


Figure 100 : Situation géographique du dolmen du Mas de Reinhardt II (Vailhauquès), sur le Plateau du Closcas à 290 m d'altitude, Extrait de la carte IGN 2742ET (Ganges, St-Martin-de-Londres, Pic-St-Loup).

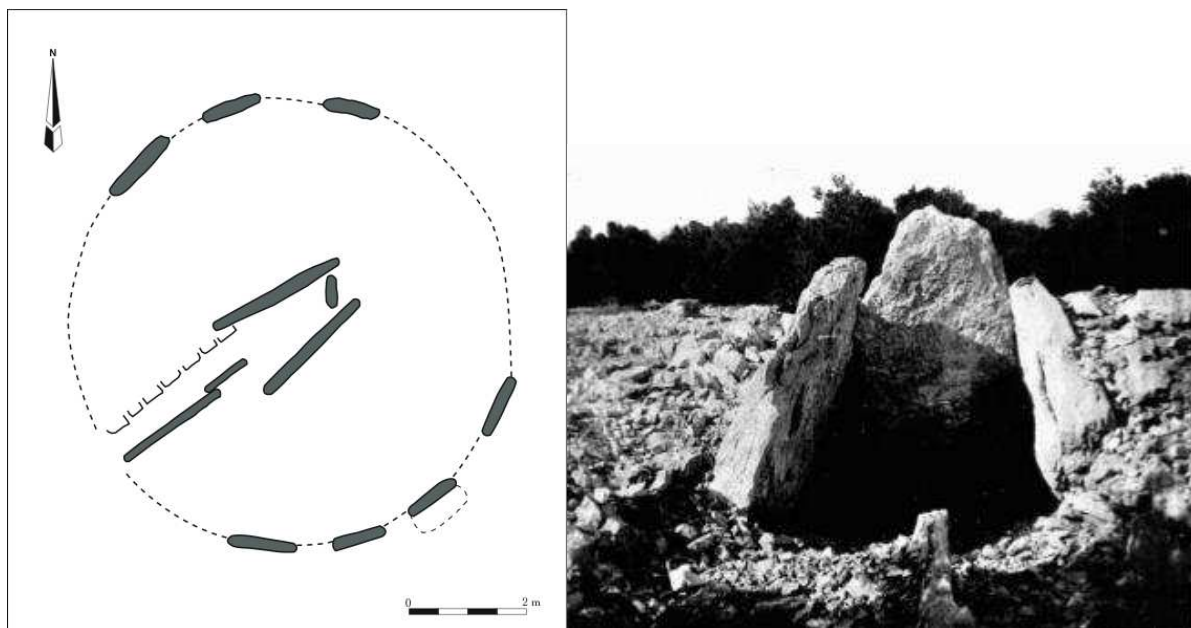


Figure 101 : Plan et photo (depuis le Sud-Ouest) du dolmen du Mas de Reinhardt II d'après J. Arnal (1963, fig.6 p. 52 ; 1945, PL.Ia. p. 45).



Figure 102 : *En haut, le dolmen du Mas de Reinhardt avant la fouille (depuis l'ouest). En bas, la chambre et le couloir avant la fouille (depuis le sud-ouest).*

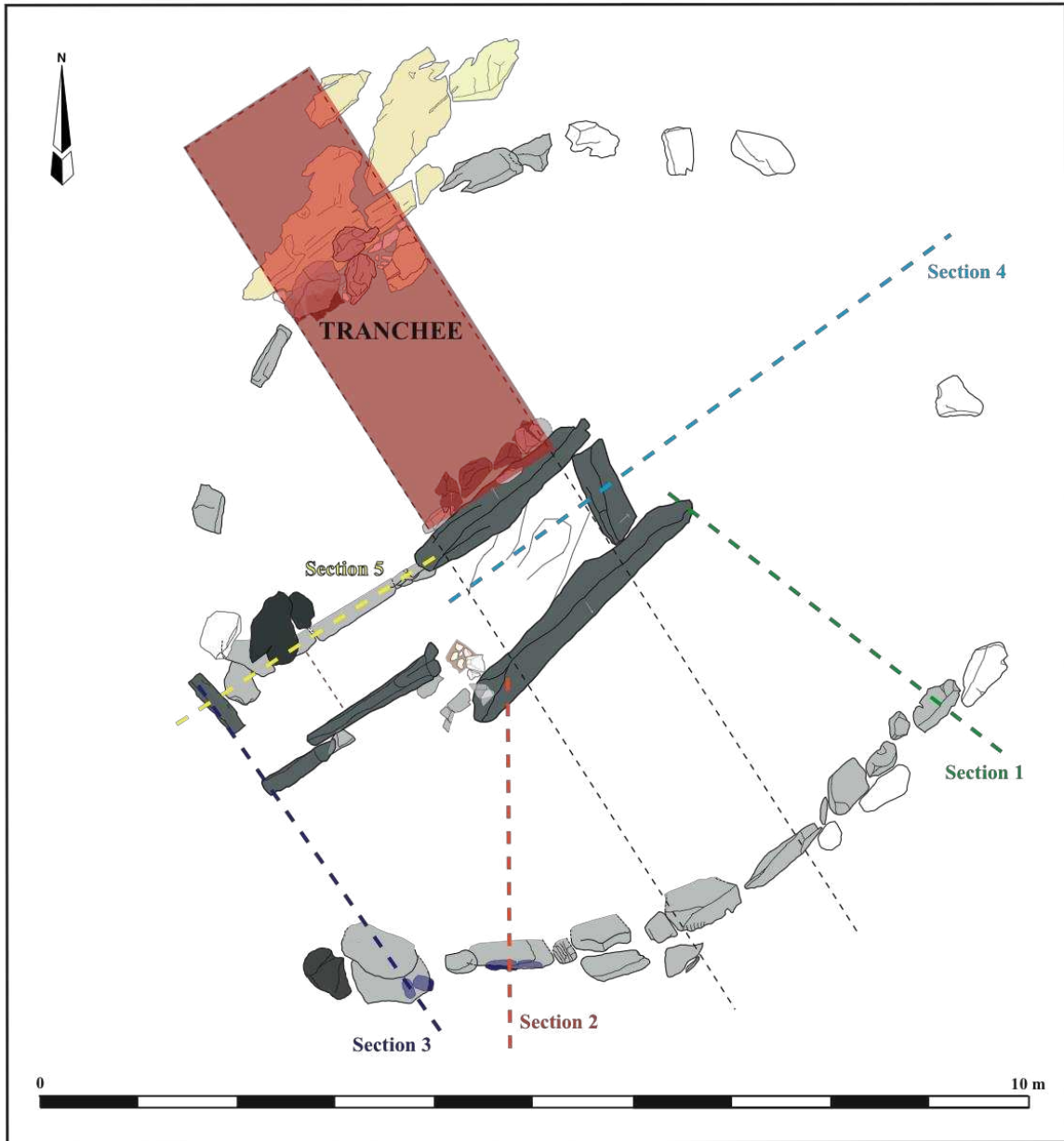


Figure 103 : Planimétrie générale du monument avec l'implantation de la tranchée et les différentes sections réalisées (en pointillés).



Figure 104 : La zone d'implantation de la tranchée dans le tumulus depuis le nord-ouest. En orange, les blocs supposés du pérystalithe.



Figure 105 : La chambre sépulcrale avant la fouille depuis le nord-ouest.



Première couche de blocs effondrés (US4)



Couche de blocs en place (US5/6)



Second démontage de l'US 5 et 6.



Le substrat à la fin de la fouille.

Figure 106 : La fouille de la tranchée étape par étape depuis le Nord-Ouest.

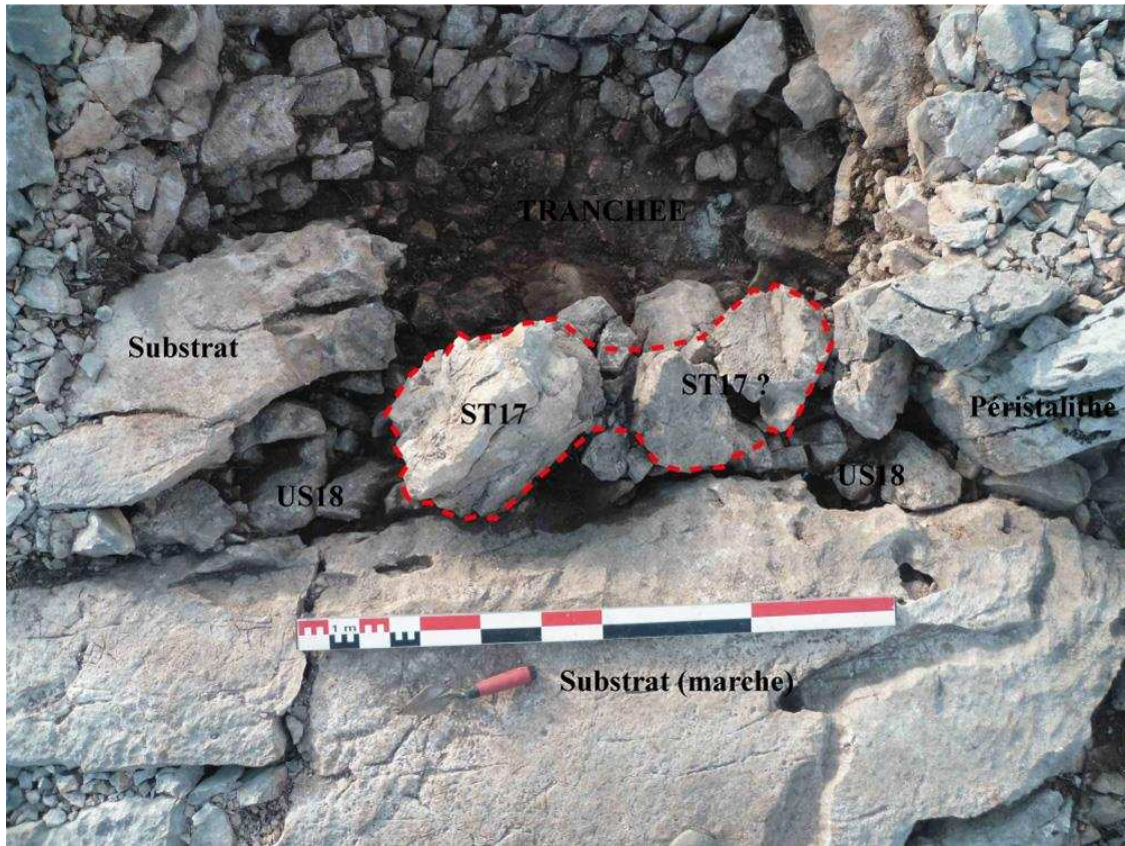


Figure 107 : Vue de l'agencement de la base d'une ou plusieurs dalles du pérystalithe depuis le nord-ouest.



ST14 depuis le sud-est : 4 blocs alignés.



Vue d'un cinquième bloc de calage depuis le nord-ouest.

Figure 108 : La structure de calage de l'orthostat nord-ouest (ST14).



Figure 109 : Couche de terre noire mince à la base de la masse tumulaire (US12).

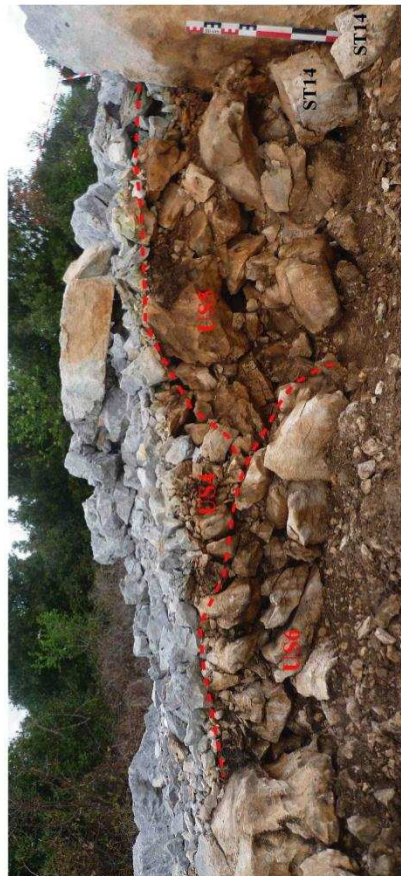
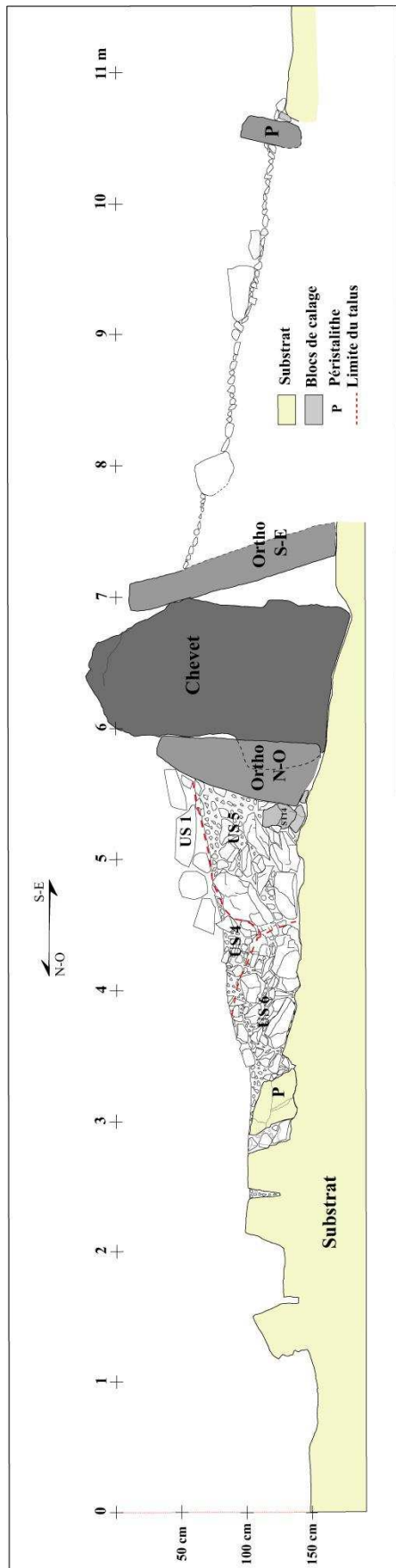


Figure 110 : Section transversale passant par le chevet du dolmen et détail de la tranchée à la fin de la fouille depuis le sud-ouest.

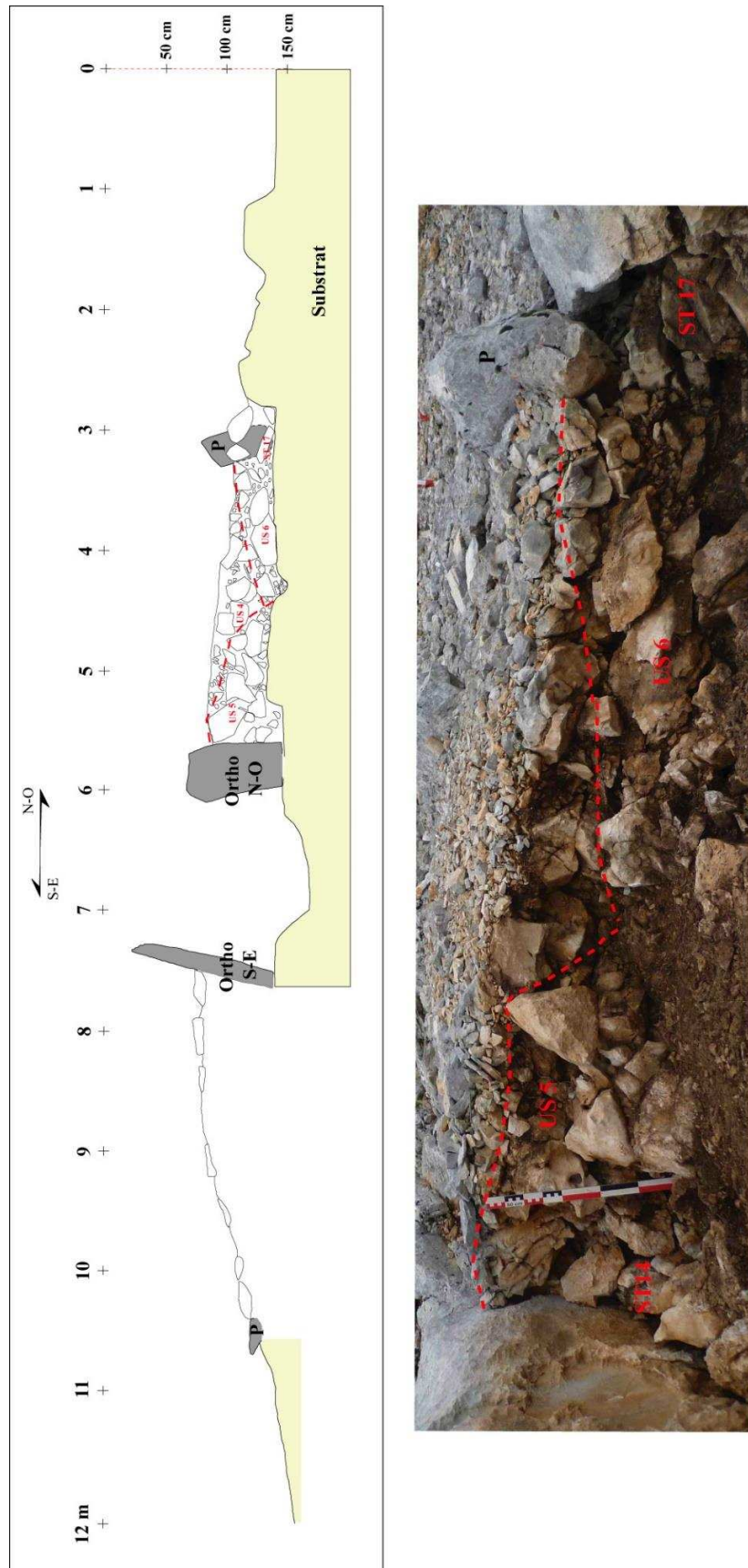


Figure 111 : Section transversale passant par l'entrée du dolmen et détail de la tranchée à la fin de la fouille depuis le Nord.



Figure 112 : Vue de l'Orthostat nord-ouest après la fouille. Traces de concrétions visibles à sa base ce qui traduit des phénomènes de ruissellement.



Figure 113 : Sommet de la ou des dalles périphériques effondrée(s) sur le substrat.

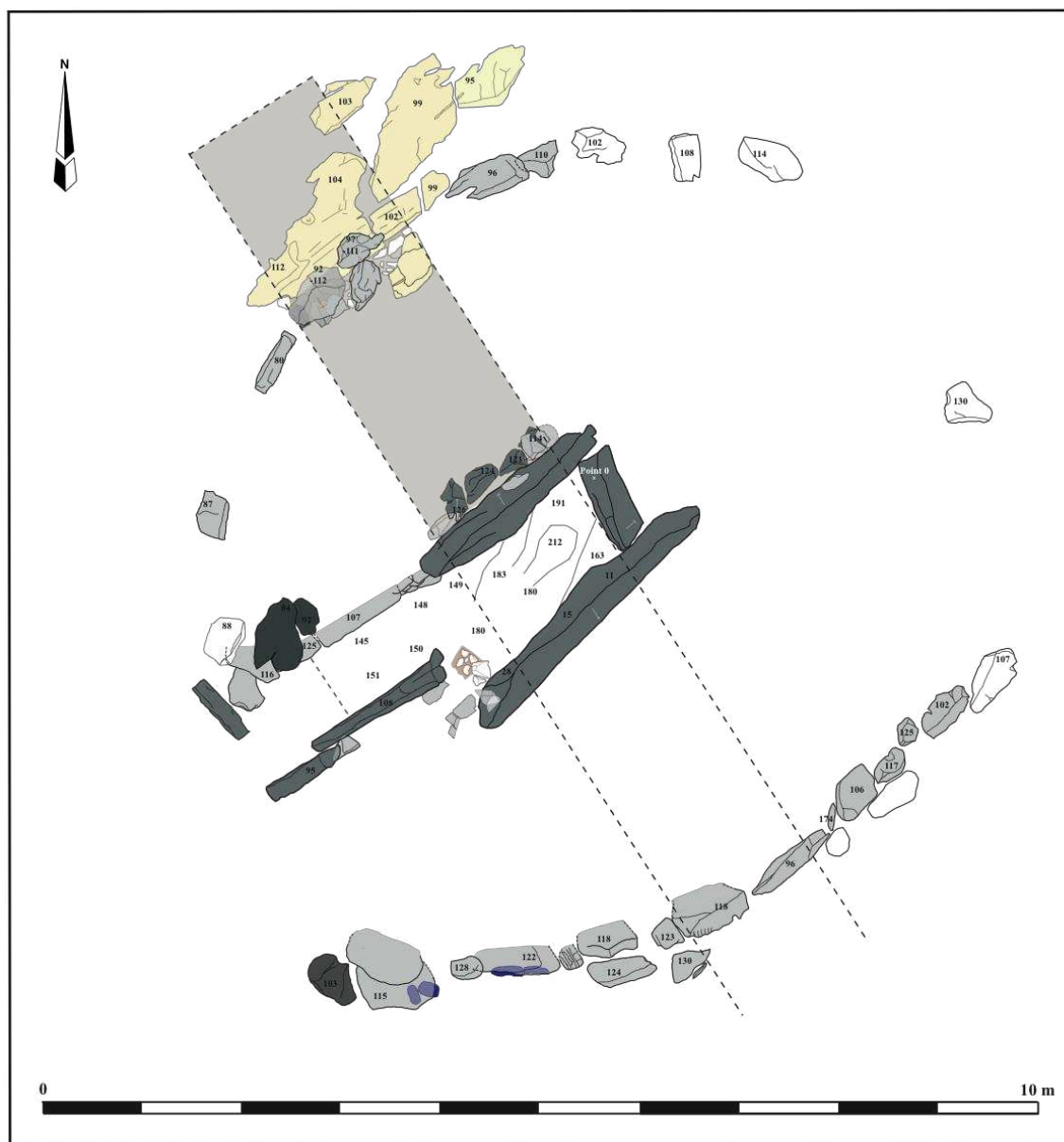


Figure 114 : Planimétrie générale du dolmen du Mas de Reinhardt II. En gris clair, le péristalithe ; en gris foncé les dalles mégalithiques principales ; en jaune, le substrat ; en bleu et en gris foncé dans la tranchée, les calages ; en gris très foncé, les éléments en dolomie (seulement 2).



Figure 115 : Le péristalithe conservé au sud-est (depuis le sud)



Figure 116 : Quelques dalles couchées du péristalithe au sud

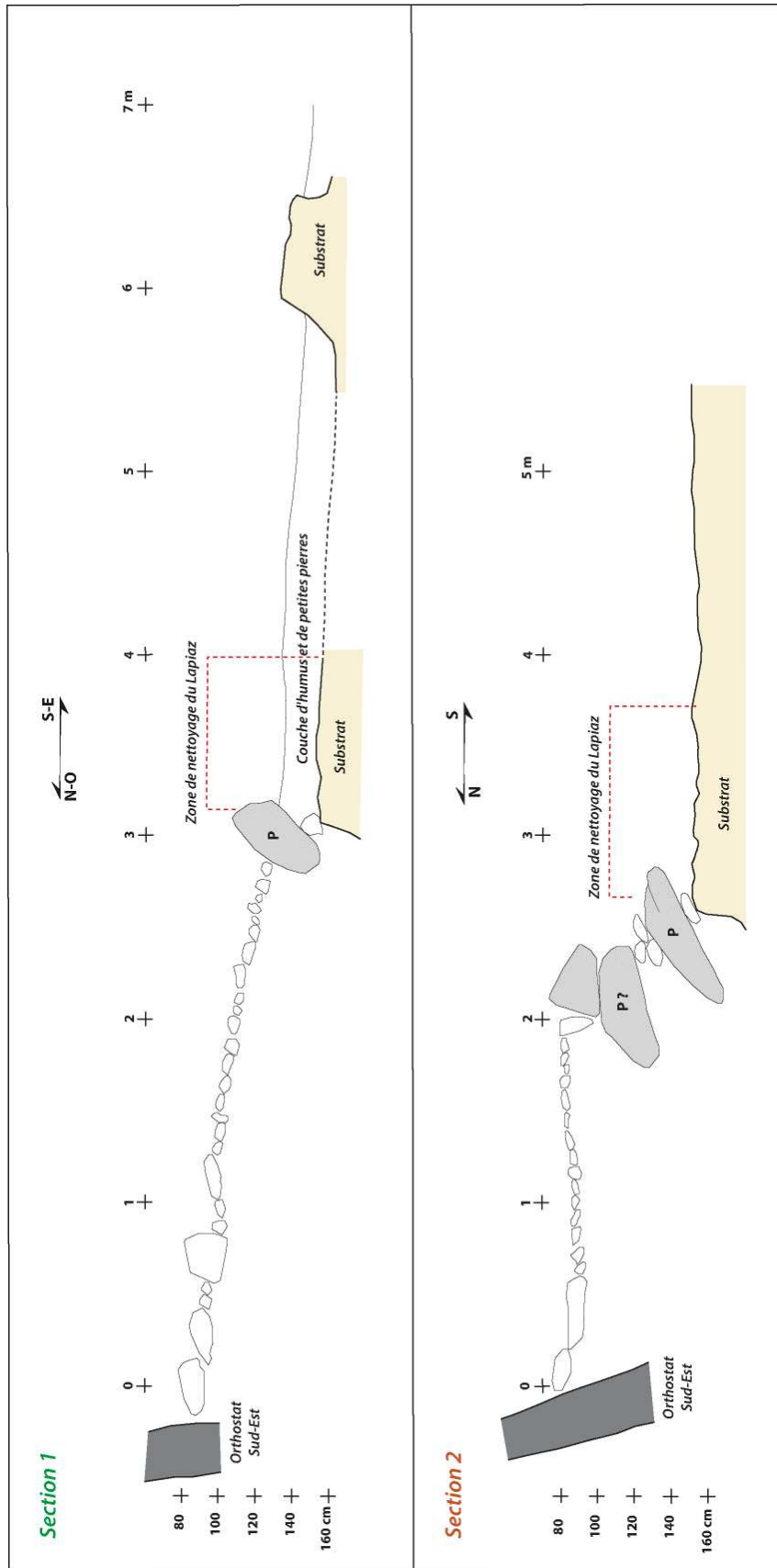


Figure 117 : Section 1 et 2 réalisées en plus des deux sections transversales afin de renseigner l'agencement des dalles du péristalithe.



Figure 118 : La chambre sépulcrale du dolmen avec les limites de la fosse des fouilles anciennes et la bâche qui en tapisse le fond.

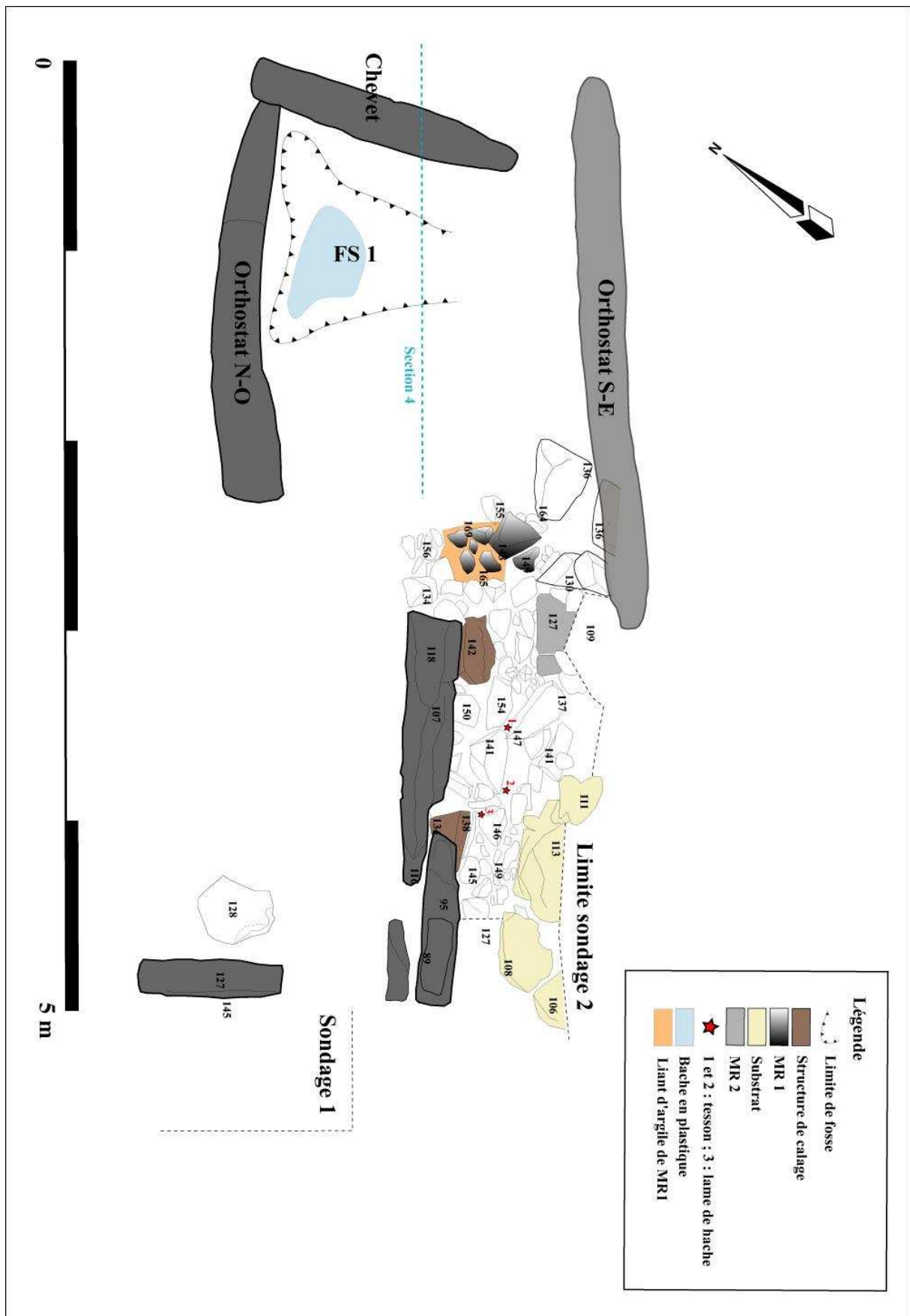


Figure 119 : Planimétrie de la chambre sépulcrale et des sondages 1 et 2.



Figure 120 : La chambre sépulcrale à la fin de la fouille, à d'apparition du substrat (depuis le sud-est).



Figure 121 : Le muret MR3 sous l'orthostat sud-est. Au premier plan, la dalle mince effondrée (depuis le nord-ouest).



Figure 122 : *Vue de la dalle de chevet engagée entre les deux orthostats depuis le sud-ouest.*



Figure 123 : Vue du sondage 1 et de la dalle de seuil : en haut en zénithale depuis le sud, en bas en coupe depuis le sud-ouest.



Figure 124 : Vue zénithale du couloir en cours de fouille (US8 à droite en cours de démontage) depuis sa paroi nord-ouest.



Figure 125 : Détail des assises de la paroi sud-ouest du couloir.

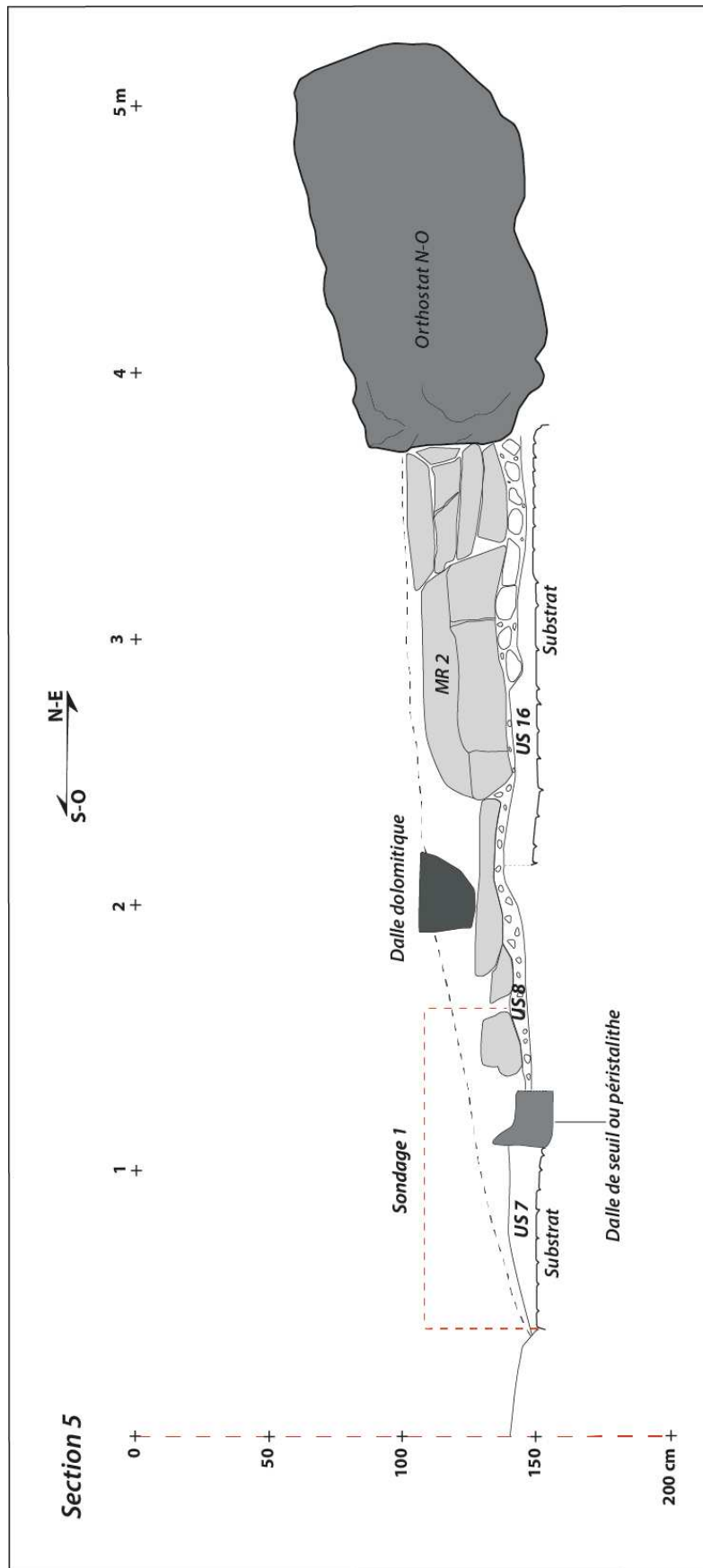


Figure 126 : Section longitudinale de la paroi sud-ouest du couloir.



Figure 127 : Reconstitution d'une partie de la dalle de la paroi sud-est du couloir.



Figure 128 : Vue du sondage 2 à la fin de la fouille, depuis le sud. Les dalles de la paroi du couloir sont directement posées sur le substrat calcaire lapiazé.

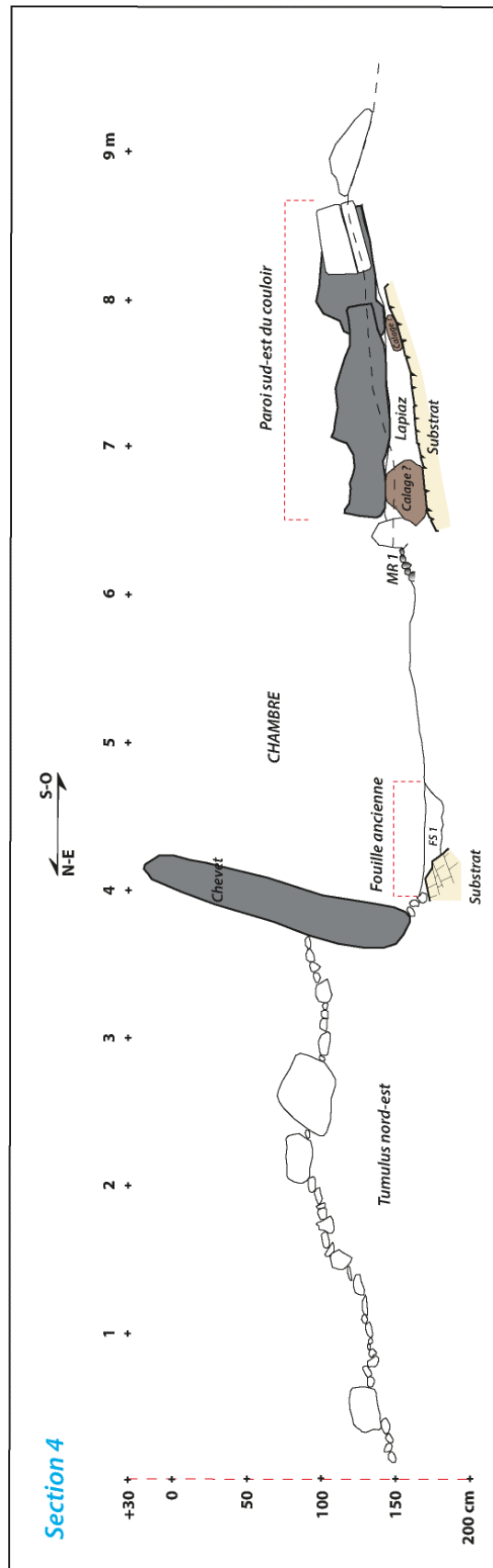


Figure 129 : Section longitudinale traversant le chevet et la paroi sud-est du couloir.

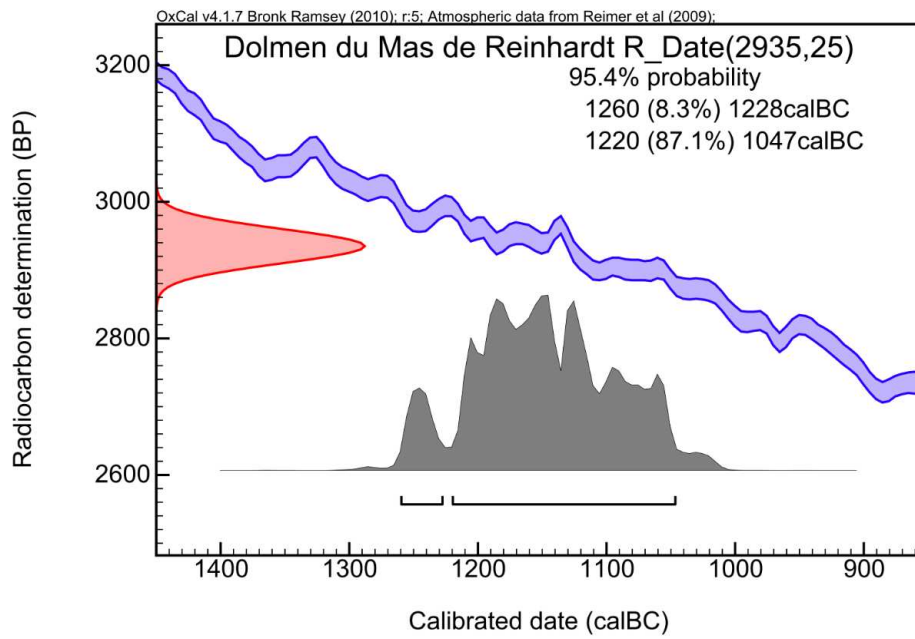


Figure 130 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone réalisée sur le charbon de bois n°9 (Oxcal v4.1.7).

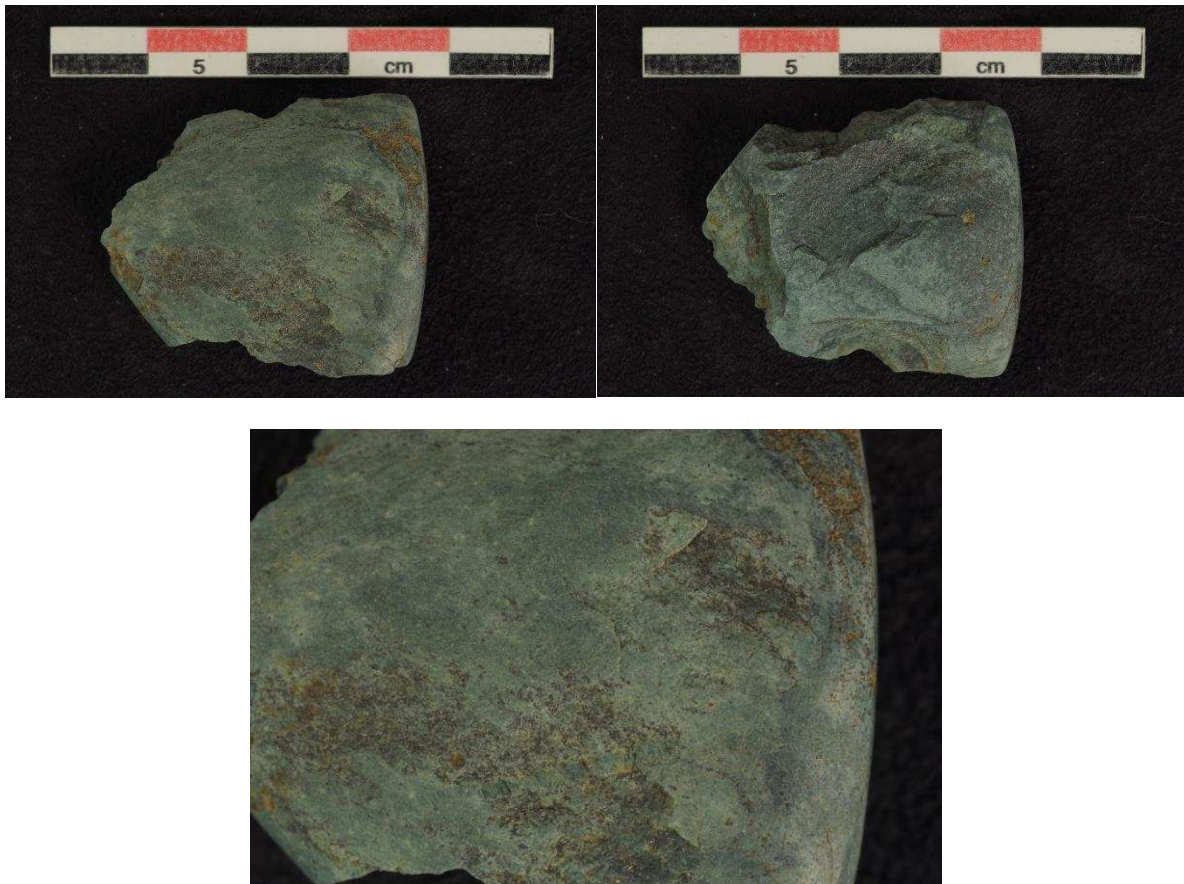


Figure 131 : Fragment distal de lame de hache polie en élogite alpine, remployé peut-être comme coin à fendre la roche (Photographies E. Thirault).

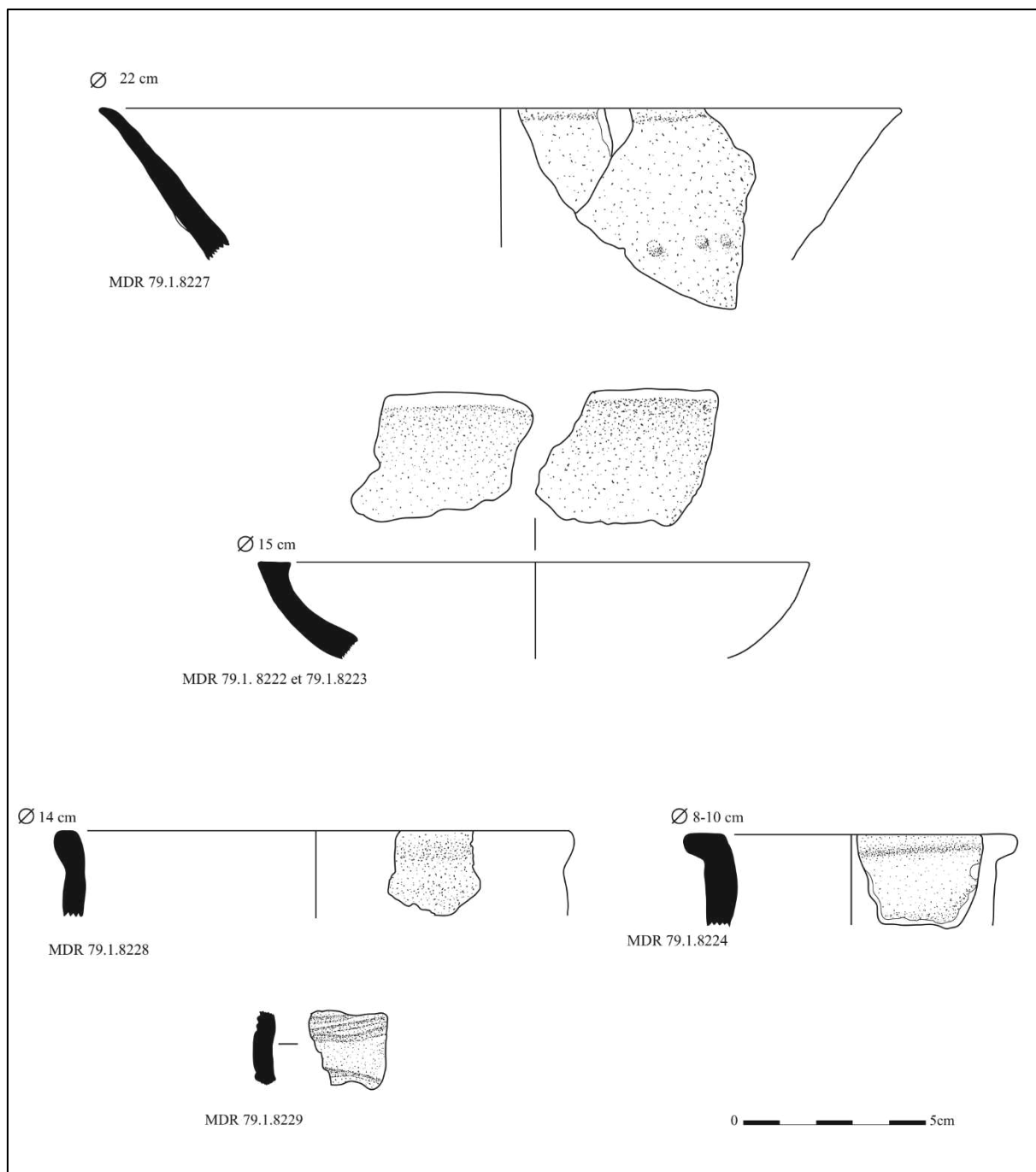


Figure 132 : Mobilier céramique du dolmen du Mas de Reinhardt (Dessin J. Recchia-Quiniou).

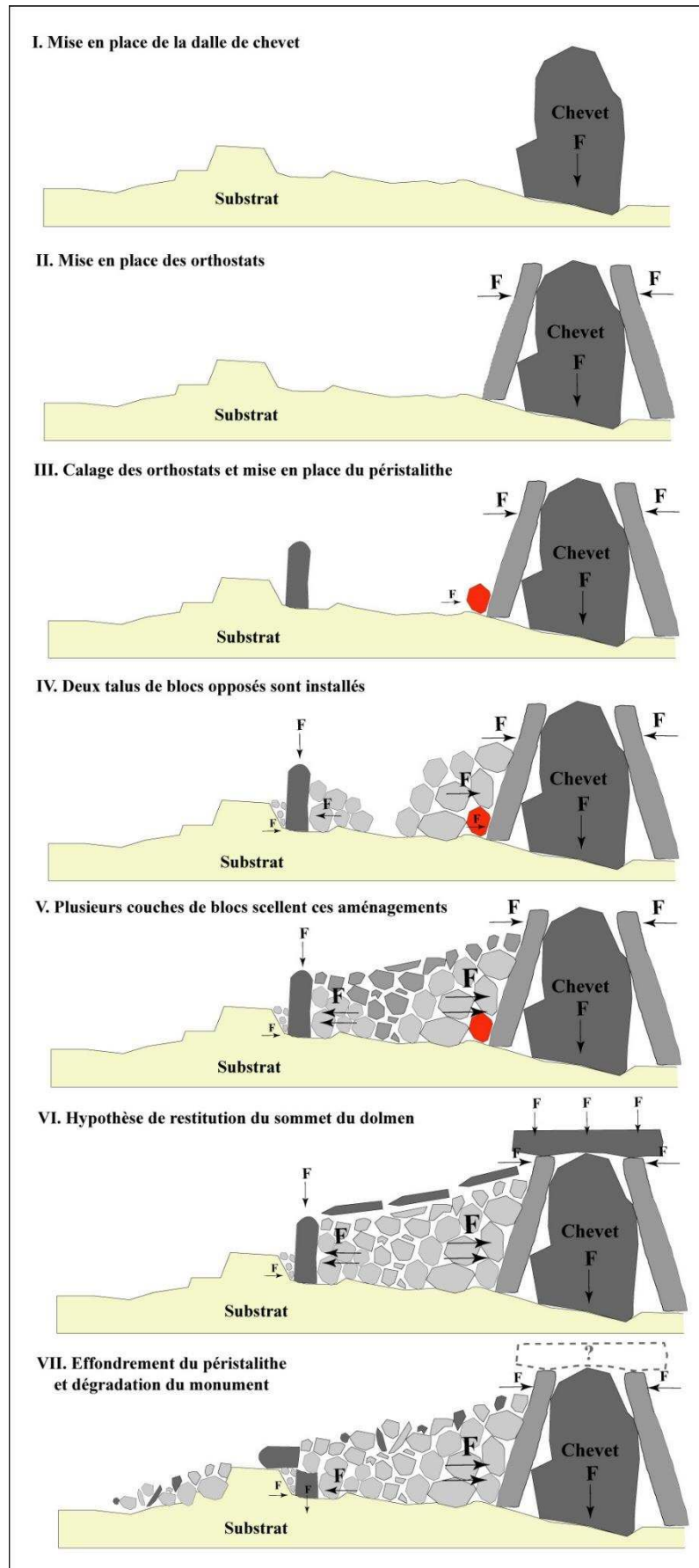


Figure 133 : Hypothèse du pasage architectural du dolmen du Mas de Reinhardt II.

3.2.3. Le dolmen de la Caissa dels Morts II

3.2.3.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique

Le dolmen n°2 de la Caissa dels Morts, appelé anciennement « Las Cans », est situé sur la commune de Murles, au lieu-lit Combe Louvatière. Il est implanté dans le bois de Valène, en bordure d'une dépression, près d'un relief culminant à 276 m (fig. 134). Il s'agit d'un massif calcaire important bien individualisé par la vallée de l'Arnède à l'ouest, la vallée de la Mosson au sud et le bassin de Saint-Gély-du-Fesc à l'est (fig. 98). Cette zone est aujourd'hui entièrement dissimulée par la garrigue.

Le terme de « Caissa dels Morts » est aisément compréhensible, *caissa* signifie caisse, cercueil en occitan. Il est intéressant de remarquer le pluriel de *morts* qui témoigne peut-être de la connaissance des pratiques funéraires collectives d'un dolmen.

Il s'agit d'un dolmen entièrement construit en calcaire jurassique local comme la majorité des dolmens des garrigues languedociennes.

3.2.3.2. Contexte archéologique (fig. 98)

Le contexte archéologique général est le même que pour le dolmen du Mas de Reinhardt II (cf. *supra*) puisque les deux dolmens sont distants de 3 ou 4 km à vol d'oiseau (fig. 98).

L'activité intense des charbonniers au milieu du siècle dernier a dégradé un certain nombre de monuments dissimulés dans le bois de Valène. Le dolmen n°1 de la Caissa dels Morts a été transformé en cabane de pierre sèche. Le monument n° 2 a cependant été épargné.

Le massif du bois de Valène abrite aussi plusieurs autres monuments mégalithiques qui n'ont jamais fait l'objet de recherches approfondies (fig. 98). A environ 800 m au sud-ouest du dolmen, on trouve le menhir de Combe Louvatière. Au nord-ouest, à environ 800 m sont implantés deux menhirs ou dalles anthropomorphes dites « Pierres du Banel » constituée de deux pierres dressées. On trouve également un dolmen près de la ferme de Tribes Valène, à 1.5 km au nord-est. Enfin, récemment deux autres dolmens dit de la Jasse ont été découverts lors de l'aménagement d'une carrière.

3.2.3.3. Historique des travaux

Deux chercheurs ont travaillé sur ce monument, il s'agit de J. Audibert (Audibert et Boudou, 1955) et de J. Arnal (Arnal, 1963 et 1945). Ce sont leurs descriptions des structurations du tumulus qui ont attiré notre attention. Ils signalent cinq cercles concentriques en pierre sèche formant un tumulus de 10 m de diamètre. Nos constatations sur le terrain se sont révélées sensiblement différentes, ce qui nous a poussés à retoucher le plan schématique établi en 1955 par J. Audibert (fig. 135). On a ainsi reconnu une couronne de gros blocs en périphérie (fig. 136, n°1) et un mur de grandes dalles superposées au sud qui fonctionne

comme un mur de terrasse rétablissant l'horizontalité du sol (fig. 136, n°4). A l'intérieur, quelques aménagements hypothétiquement assimilables à des parements concentriques en pierre sèche peuvent être individualisés (fig. 136 en pointillé). Deux « menhirs » juxtaposés et implantés à l'entrée du couloir ont été mentionnés par J. Audibert (fig.136, n°5). On préférera le terme de dalle d'entrée car aucune trace de taille n'est visible sur ces deux « menhirs ». Le plus imposant semble effectivement en position primaire ; l'autre a peut-être été rajouté par les charbonniers qui ont également reconstruit une partie de la chambre en remplaçant les vides laissés par les orthostats délités par un empilement grossier de pierres. Le mobilier découvert dans ce dolmen par J. Audibert se compose d'une lame en silex grisâtre, de quelques dents humaines et d'un tesson portant un téton de préhension. Ce mobilier est introuvable aujourd'hui. J. Arnal y a exhumé, quant à lui, une armature de flèche ovale et un gros fragment de céramique.

3.2.3.4. Description du dolmen avant la fouille

Il s'agit d'un dolmen à couloir en « q ». La chambre est de forme trapézoïdale, légèrement plus large à l'entrée qu'au chevet. Elle est composée de trois dalles supports et mesure 1,50 m de long sur environ 0,90 m de large. Le chevet, lui aussi de forme trapézoïdale, est engagé entre les deux orthostats ; les vides laissés entre ces dalles sont soigneusement comblés par un empilement de dallettes (fig. 136, n°2). La dalle de couverture n'est pas conservée. Le couloir mesure 3,80 m de long et est bordé à l'ouest par deux blocs mégalithiques plantés dans le prolongement l'un de l'autre à l'est d'un mur en pierre sèche. Ce dernier présente un appareillage de dallettes près de l'entrée de la chambre (fig. 136, n°3), alors qu'au sud il est constitué d'un assemblage de moellons de plus grandes dimensions (fig. 136, n°6). Il semble qu'il s'agisse d'un remontage postérieur.

Nous avons pratiqué un sondage d'environ 1,50 m de large sur 5 m de long sur la partie sud-est du tumulus (fig. 137). Il semble que le remplissage soit plus conséquent dans cette zone. Nous avons constaté un épierrement certain de l'ensemble du monument (actions des charbonniers et des processus thermoclastiques). A l'ouest et au nord, le tumulus est très arasé, et des dépressions vraisemblablement creusées par des sangliers en ont bouleversé l'architecture. Cette tranchée nous permettra de renseigner les possibles parements internes et de connaître les modalités d'implantation d'une probable couronne de blocs par rapport au sol géologique. Le dégagement de la zone ouest et nord du tumulus vient compléter les informations repérées dans la tranchée.

Parallèlement, la chambre et le couloir ont fait l'objet d'une fouille afin de réaliser les sections et la planimétrie de ces espaces internes et vérifier les particularités architecturales repérées avant la fouille.

A la demande du Conservateur Régional de l'Archéologie, H. Marchesi, nous avons également effectué un sondage autour des deux « menhirs » afin de contrôler leur implantation et leur éventuel lien avec le tumulus.

3.2.3.5. Résultats sur le tumulus

Cette tranchée est implantée dans le secteur sud-est du monument, depuis l'orthostat et perpendiculairement à ce dernier. Comme pour le dolmen du Mas de Reinhardt II, après une couche de petites pierres patinées, on arrive rapidement sur les déblais des fouilles anciennes rejetés sur le sommet du tumulus. Ces déblais sont caractérisés par une couche argileuse rougeâtre, meuble et fine (US2) que l'on retrouve depuis l'orthostat jusqu'à mi tranchée. Une couche de terre et de gros blocs pluricentimétriques de 20 à 50 cm (US5) apparaît en place sous l'US2 (fig. 138). Après plusieurs démontages successifs (fig. 139) sur environ 30 cm d'épaisseur, sans réel changement de strate ni de module des blocs, on observe contre l'orthostat un niveau de dalles posées à plat (US9, Z+ = 131). Il peut s'agir d'un aménagement de la base de la masse tumulaire destiné à aplanir le sol ou plus simplement, de blocs détachés du substrat (fig. 140). Après démontage de ces dalles, on observe un mince niveau de terre rouge argileuse (US11) que nous interprétons comme le niveau d'implantation du tumulus. Cette couche est directement posée sur le substrat. Par ailleurs, comme pour le dolmen du Mas de Reinhardt, il n'est pas impossible que cette US soit le résultat d'une accumulation de terres provenant de la désagrégation progressive des pierres constituant le tumulus qui, traversant les interstices entre les blocs, se retrouvent à la base de ce dernier. Au sud de la tranchée, le substrat apparaît également (fig. 141). Ce que nous avons d'abord pris pour un mur limitant le tumulus est en réalité le substrat qui s'étage naturellement en escalier (fig. 142), particularité qui a sans doute attiré les constructeurs dans le choix du lieu d'implantation du monument, sur laquelle nous reviendrons (fig. 145).

Le niveau de gros blocs constituant la masse tumulaire (US5) est très érodé. Certains blocs sont très morcelés. Dans ces conditions, il est difficile d'observer une quelconque structuration interne. Cependant, quelques remarques liées à l'observation des sections peuvent être faites (fig. 143 et 144). D'après l'analyse des pendages des blocs, on constate que ceux-ci s'appuient contre l'orthostat de manière à stabiliser ce dernier. En effet, comme pour le dolmen du Mas de Reinhardt on observe, ici aussi, l'aménagement d'un talus de blocs contre une dalle support. D'autres blocs viennent également combler des zones de karst et corrigent l'irrégularité du sol géologique.

3.2.3.6. La périphérie

Nous avons continué de dégager ce substrat en escalier côté sud du tumulus, afin de confirmer ce que nous avons découvert dans la tranchée. Il s'agit là aussi du sol géologique et non d'un mur de longues dalles comme nous l'avions d'abord supposé (fig. 145 et 146). Ce substrat est constitué de plusieurs bancs disposés en escalier ; il est plus ou moins rectiligne dans une direction est-ouest. Le tumulus circulaire est posé sur la de la plus haute « marche ».

A l'Ouest et au Nord, il semble en revanche que l'on soit en présence d'une architecture réellement construite. Il s'agit d'une couronne de blocs (ou péristalithe) délimitant le tumulus (fig. 146 et 148). Ces blocs bénéficient d'une conservation différentielle. Certains ne sont plus dans leur position originelle. Au nord, un important karst nous a empêchés de comprendre l'organisation de ces blocs de délimitation (fig. 147). Malgré ces dégradations,

on peut aisément affirmer que cette ceinture devait à l'origine être parfaitement circulaire. En façade du monument, nous sommes rapidement arrivés sur le substrat sans trouver de limite structurée au tumulus. A défaut de pouvoir implanter une seconde tranchée au nord-ouest faute de temps, nous avons procédé à quelques nettoyages à la base des blocs de ce péristalithe (fig. 143 et 144). Ces derniers sont posés à plat sur le substrat, comme les assises d'un mur, et non plantées comme les dalles du péristalithe du dolmen du Mas de Reinhardt (fig. 148). Ils sont bordés par une dépression du substrat que les constructeurs ont comblée avec des pierres de 20 à 30 cm de long (fig. 149). L'un de ces blocs, légèrement oblique, présente un calage particulier constitué de plusieurs petites dalles plantées ; la faille est probablement plus profonde à cet endroit, d'où la raison d'être de cet aménagement (fig. 150).

3.2.3.7. Autres sondages

La chambre

Après avoir dégagé et retiré quelques longues dalles effondrées à l'intérieur de la chambre (fig. 151), probables écailles provenant de la dégradation des piliers latéraux, une couche de pierraille et de dalettes (3 à 5 cm) mêlée à de la terre (US1) est mise en évidence. Le mur de retour (MR2) est aussi nettoyé dans le quart sud-ouest, après démontage d'un mur grossier probablement construit par les charbonniers. Une terre brune accompagne quelques blocs d'effondrement de ce mur (US3) ; un fragment de métacarpe a été enregistré dans cette couche (N°16). Le substrat apparaît sous ces deux US (fig. 152). On y découvre dans les interstices une prémolaire humaine (N°17). Suite à ces deux découvertes, les sédiments sont tamisés et d'autres dents sont prélevées (cf. *infra*).

D'un point de vue architectural, la chambre sépulcrale présente certaines particularités. A l'est, la dalle de chevet, en position instable, a légèrement pivoté vers l'intérieur. Par mesure de sécurité nous avons rebouché la chambre au 3/4 de sa hauteur avant d'initier la tranchée. Cette dalle est posée sur un banc de substrat en forme de marche au nord (fig. 153). Elle s'est fissurée à la verticale de cet angle à cause de la poussée de son propre poids. Cette marche naturelle qui faisait office de calage du chevet s'est donc révélée inappropriée sur le long terme. On remarque également une structure constituée de quatre dallettes empilées qui vient combler l'espace vide entre ce chevet et l'orthostat N-O (fig. 153).

La paroi N-O de la chambre est composée d'une dalle mégalithique apparemment fracturée au cours de l'extraction ou une fois implantée dans la chambre. Les constructeurs ont prolongé la paroi en édifiant un mur de pierre sèche MR3 (fig. 154). Ce mur, très érodé, n'est pas disposé contre la dalle support. Un espace intermédiaire est comblé par des pierres en position effondrée. Cet espace devait être à l'origine occulté par la dalle qui est aujourd'hui délitée. Le mur est constitué de dalles où l'on peut reconnaître quelques faces parementées (fig. 155). La paroi S-E est occupée par un orthostat dont la base est posée au nord sur le substrat et au sud-ouest sur la première assise du mur du couloir (MR1), ce qui n'est pas sans rappeler le dolmen du Mas de Reinhardt. Le mur de retour et l'angle MR2 de la chambre ont été découverts lors de la fouille. Les chercheurs n'en faisaient aucune mention dans leurs publications respectives. Il est difficile de décrire cette structure qui est très mal conservée. On observe encore quelques dalles superposées parementées. Ce dernier mur semble avoir été en partie remanié (fig. 155 et 156).

Le couloir et le sondage 1

Le remplissage du couloir est composé uniquement de l'US1, observée aussi dans la chambre. Il s'agit d'une couche de pierraille et de terre provenant probablement de la dégradation du substrat. Ce dernier est visible directement sous cette couche (fig. 157).

L'ouverture de ce système d'accès est orientée au sud-ouest, comme dans la majorité des dolmens languedocien. Il est formé, comme nous l'avons dit plus haut, du côté nord-ouest par deux longs blocs juxtaposés (fig.158), et du côté sud-est par un mur de pierre sèche

(MR1). Ce mur est constitué de longues dalles minces bien ajustées et disposées en panneresse, conservées sur huit assises (fig. 159). Au sud, une partie de ce mur a été remontée récemment ; le module des blocs étant sensiblement différent (fig. 160). Il s'agit de pierres plus épaisses et moins bien équarries. Les premières assises de MR1 sont posées directement sur le substrat (fig. 161). Ce mur a probablement été construit avant l'orthostat sud-est qui repose en partie dessus.

Dans le prolongement de la paroi N-O du couloir, se dressent deux dalles morcelées. Nous avons réalisé un sondage afin de vérifier leur lien avec l'entrée du monument et leurs modalités d'implantation. Il s'agit en réalité d'une seule et même dalle scindée en deux dans le sens de la longueur (fig. 162). Elle est posée sur une couche de pierraille et de terre semblable à celle rencontrée dans la chambre et le couloir (US8 = US1). L'espace entre cette dalle et le premier bloc du couloir est comblé par une couche de gros blocs (US10) provenant probablement de l'effondrement du tumulus (fig. 163). L'érection de cette dalle est certainement postérieure à la construction du dolmen. Il pourrait même s'agir d'un dressage très récent (elle est attestée au moins depuis 60 ans). Si l'on observe de plus près cette dalle, on remarque qu'une face est bouchardée très finement et que deux cupules naturelles juxtaposées ornent le haut de ce bloc (fig. 163). Malgré son érection postérieure, les techniques de bouchardage semblent anciennes ; cela ne nous renseigne en rien sur le lieu d'implantation initial de cette dalle.

3.2.3.8 Données anthropologiques

Un très faible nombre de vestiges a été mis au jour lors de la campagne de fouille. Un total de 44 fragments osseux ou dentaires a été dénombré. Tous proviennent de la chambre sépulcrale, hormis quelques fragments retrouvés en surface du tumulus à proximité de l'orthostate est. Seuls 12 éléments ont été attribués avec certitude à l'homme (11 dents et un fragment de métacarpien), les autres vestiges étant des éléments fauniques, ou pas assez conservés pour permettre une identification.

Ces vestiges ont tout de même permis d'établir la présence d'un minimum de deux individus. Un individu adulte et un individu immature d'un âge au décès supérieur à 4 ans. Les dents mentionnées par J. Audibert étant perdues, il n'est pas possible de les intégrer à l'étude.

La rareté des vestiges et les perturbations ayant affecté la chambre funéraire, ne permettent pas de discuter le mode de dépôt des deux individus identifiés, ni de qualifier le type de fonctionnement du dépôt. Il est seulement possible d'affirmer la présence de deux individus (un sujet adulte et d'un individu immature), sans pouvoir préciser leur état de décomposition au moment de la mise en place (corps frais complet, parties de corps frais, à l'état d'ossements ?) dans la chambre sépulcrale de ce monument mégalithique.

Les ossements retrouvés à la surface du tumulus et ceux à proximité de l'orthostate est sont probablement les déblais issus des fouilles anciennes.

3.2.3.9 Chronologie

Analyses ¹⁴C

Une datation effectuée sur l'unique dent (N°17) découverte en place dans la chambre (US1) a donné une fourchette chronologique comprise entre 3091 et 2900 Cal. BC (Poz-51288 : 3091-2900 BC Cal, fig. 164). Elle traduit une utilisation de la tombe au Néolithique final, ce qui concorde avec la chronologie du mégalithisme telle qu'elle est admise actuellement. Nous regrettons cependant le peu de mobilier découvert lors de ces fouilles et lors des anciennes excavations qui aurait peut-être permis de préciser un faciès culturel.

Le mobilier céramique

Les fouilles ont permis de mettre au jour cinq tessons de petite dimension. Le corpus ne contient aucun élément typologique. Les états de surface de la poterie sont médiocres. L'on voit clairement cependant qu'il s'agit bien de poterie non tournée, contenant du dégraissant et qu'elle appartient donc aux périodes néolithiques ou protohistoriques. Deux tessons ont été découverts lors du nettoyage du tumulus au sud (US4). Trois autres proviennent de l'US 8 lors du sondage 1.

Les tessons retrouvés par J. Audibert lors de ces fouilles sont introuvables dans les collections du Musée de Lodève. Il mentionne uniquement un élément de préhension/décors de type bouton qui le rattacherait aux périodes néolithiques.

3.2.3.10. Synthèse des données de Caissa dels Morts II

La fouille du dolmen de la Caissa dels Morts II a permis de mettre en lumière des informations inédites quant au choix et à la préparation du lieu d'implantation d'un monument mégalithique. En effet, il apparaît clairement que les constructeurs ont usé habilement de la morphologie particulière du substrat calcaire au sud et à l'est. Ainsi, en implantant leur tumulus sur un substrat qui s'étage naturellement en grandes dalles, ils monumentalisent la tombe et font une économie en matériaux de construction.

Au nord et à l'ouest, les diaclases du substrat sont comblées afin d'aplanir le terrain. Un péristalithe circulaire est ensuite implanté, sa morphologie rappelle d'ailleurs celle du substrat en escalier au sud. Le monument est ainsi parfaitement intégré dans le paysage (fig. 165).

Les données anthropologiques mises à jour lors de cette campagne, même si elles sont numériquement faibles, ont permis d'identifier l'inhumation d'au moins deux individus, un adulte et un enfant âgé d'au moins 4 ans.

Enfin, la datation d'une dent a permis d'incorporer le dolmen de la Caissa dels Morts au sein du Néolithique final régional. Nous n'envisageons pas de nouvelles fouilles sur ce dolmen qui présente une érosion considérable et qui est implanté dans une zone karstique qui contribue sensiblement à sa dégradation. La chambre et le couloir ont donc été entièrement rebouchés ainsi que la tranchée et le péristalithe, une couche de petites pierres patinées venant camoufler notre intervention (fig. 166).

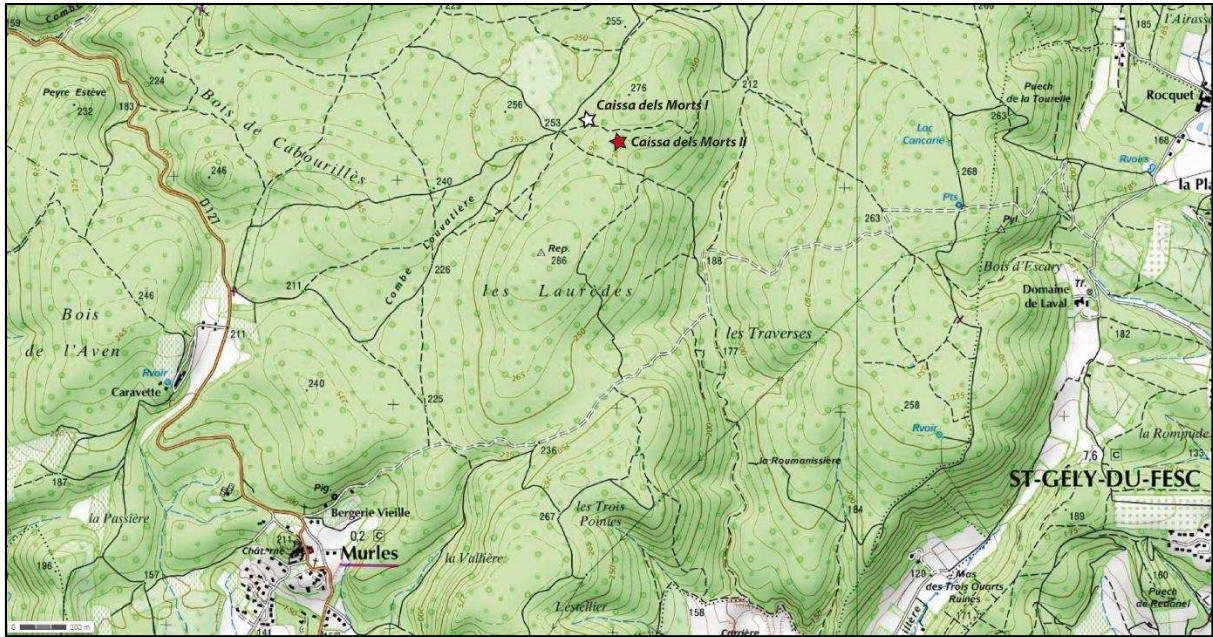


Figure 134 : Situation géographique du dolmen de la Caissa dels Morts II (Murles), dans le Bois de Valène, en bordure d'une dépression, près d'un relief culminant à 276 m, Extrait de la carte IGN 2742ET (Ganges, St-Martin-de-Londres, Pic-St-Loup).

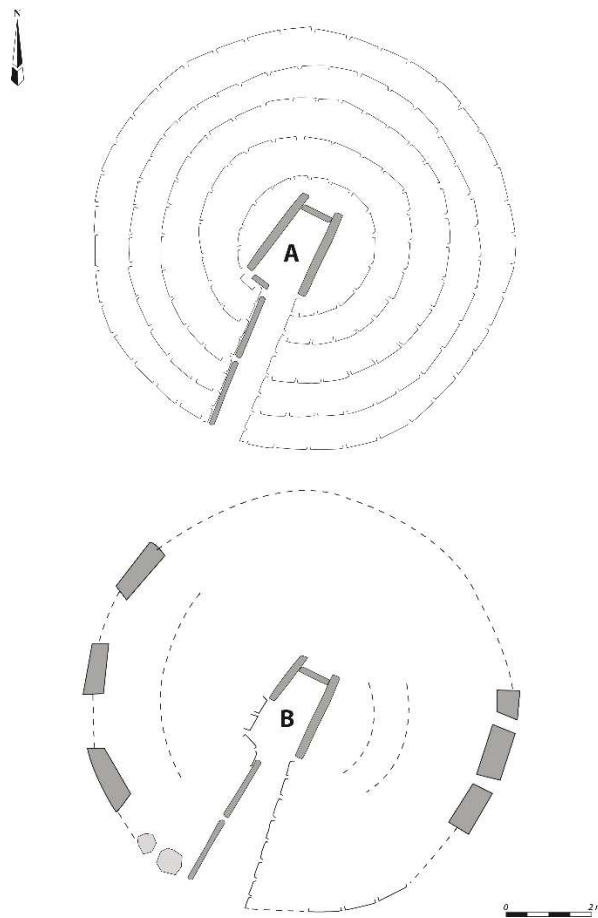


Figure 135 : Plan schématique du dolmen de la Caissa dels Morts II. **A** d'après J. Audibert et J. Boudou (1955), **B** après une première vérification en 2012.

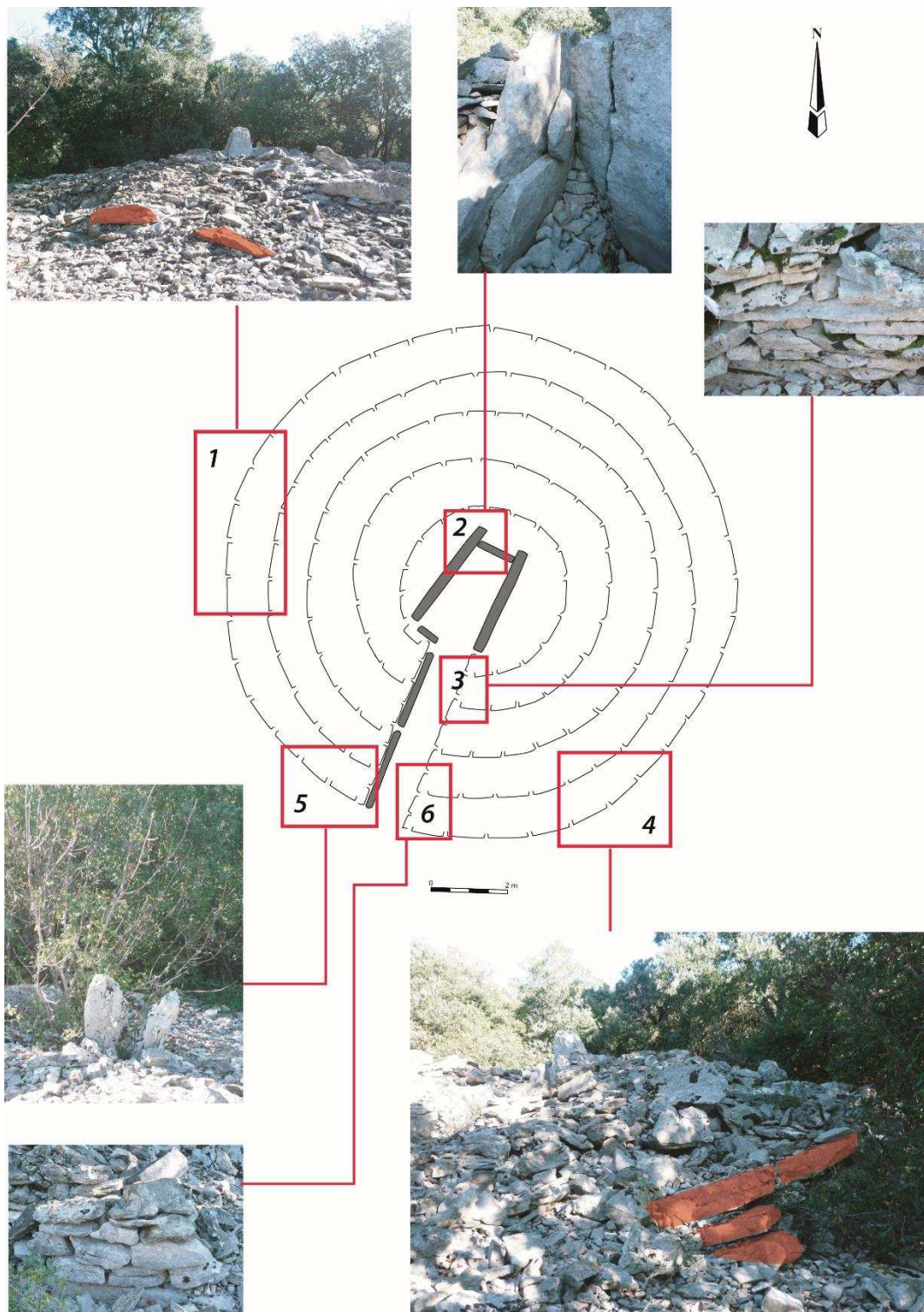


Figure 136 : Particularités architecturales observées avant la fouille de 2012. 1. Blocs alignés du tumulus au nord-ouest. 2. Dispositif de colmatage entre les dalles de la chambre. 3. Mur de pierre sèche fine dans le couloir. 4. Mur parementé du tumulus au sud-est. 5. Menhir planté à l'entrée au sud-ouest. 6. Mur de moellons épais dans le couloir.

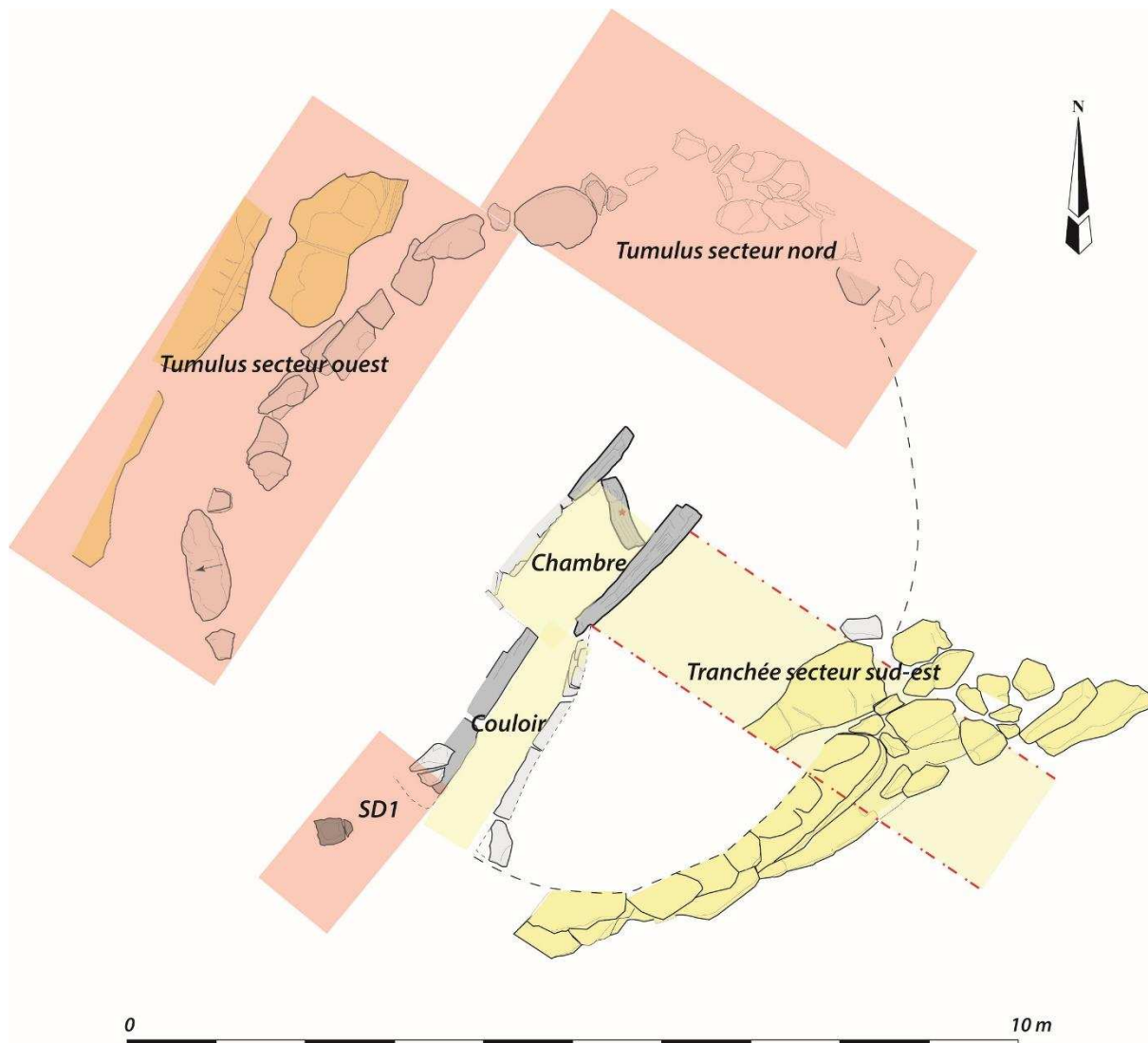


Figure 137 : Schéma des zones de fouille de la campagne 2012. En jaune, les secteurs principaux de fouilles (tranchée, chambre et couloir). En rouge, les secteurs secondaires ou périphériques (sondage 1, Tumulus, ouest et nord).



Figure 138 : Démontages successifs des différents niveaux de blocs constituant le tumulus. En haut, la tranchée depuis le nord : premier décapage. En bas, la tranchée depuis le sud-est, à gauche, premier décapage faisant apparaître le substrat au premier plan et à droite, l'US5 constituée de gros blocs.



Figure 139 : Vue de la tranchée suite à un second démontage des blocs depuis le nord et depuis le sud-est. Au premier plan le substrat en escalier.



Figure 140 : Structure de dalles posées à plat (US9) à la base de la masse tumulaire (depuis l'orthostate).



Figure 141 : Vue de la tranchée après la fouille depuis le sud-est. Au premier plan, le substrat sur lequel est implantée la masse tumulaire.



Figure 142 : Au premier plan le substrat « en trompe-l'œil » simulacre des premières assises d'un mur.

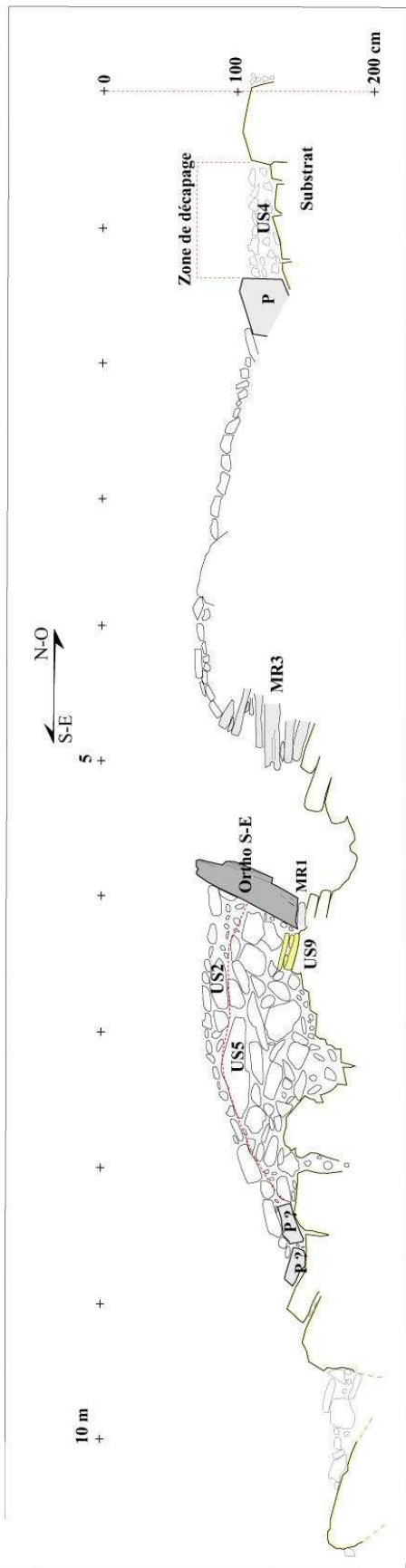


Figure 143 : Section transversale passant par l'entrée de la chambre sépulcrale et la coupe sud de la tranchée. Photographie de détail de la masse tumulaire dans la tranchée.

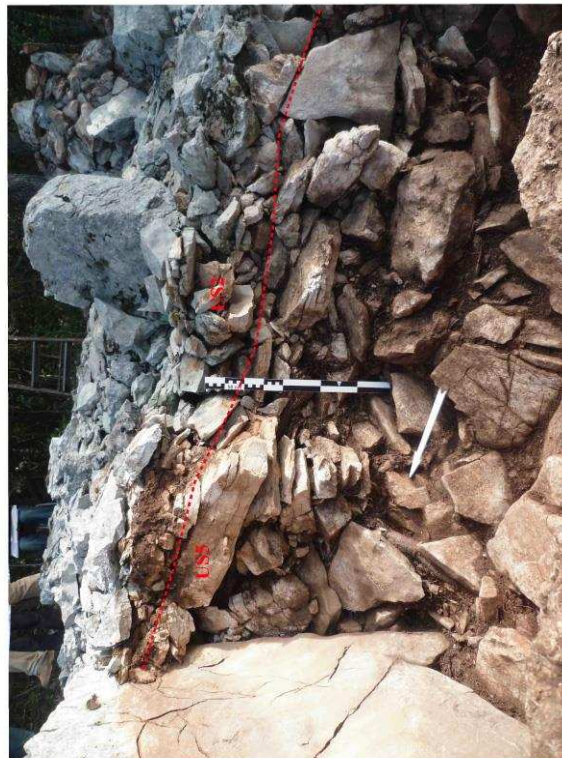
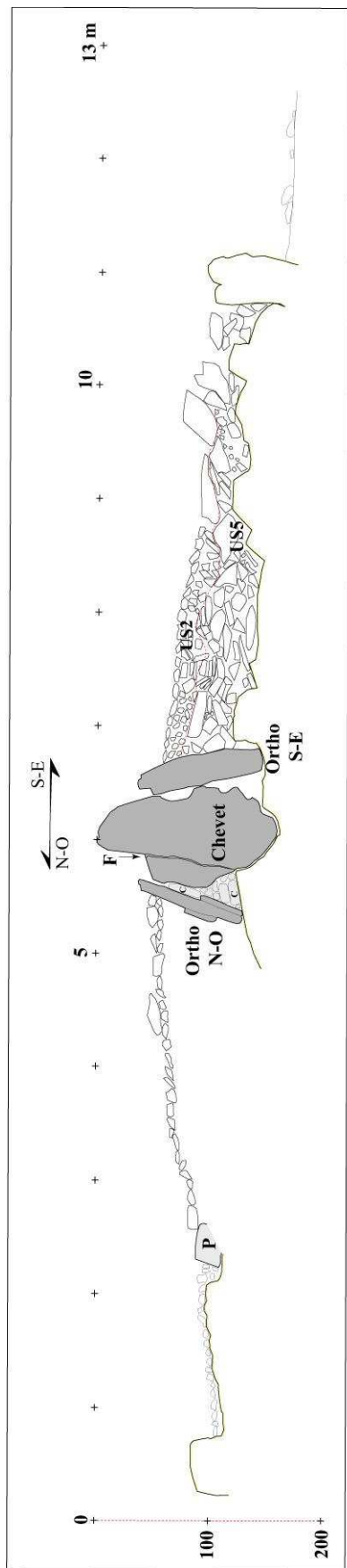


Figure 144 : Section transversale passant par le chevet de la chambre sépulcrale et le coupe nord de la tranchée. Photographie de détail de la masse tumulaire dans la tranchée.

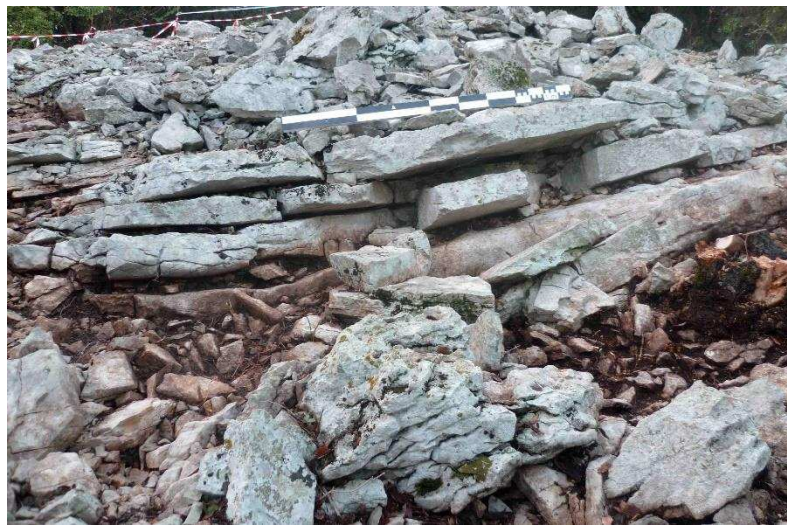


Figure 145 : Différentes vues du substrat qui se délite en dalles minces d'environ 10 cm d'épaisseur dans la zone sud et est du tumulus.

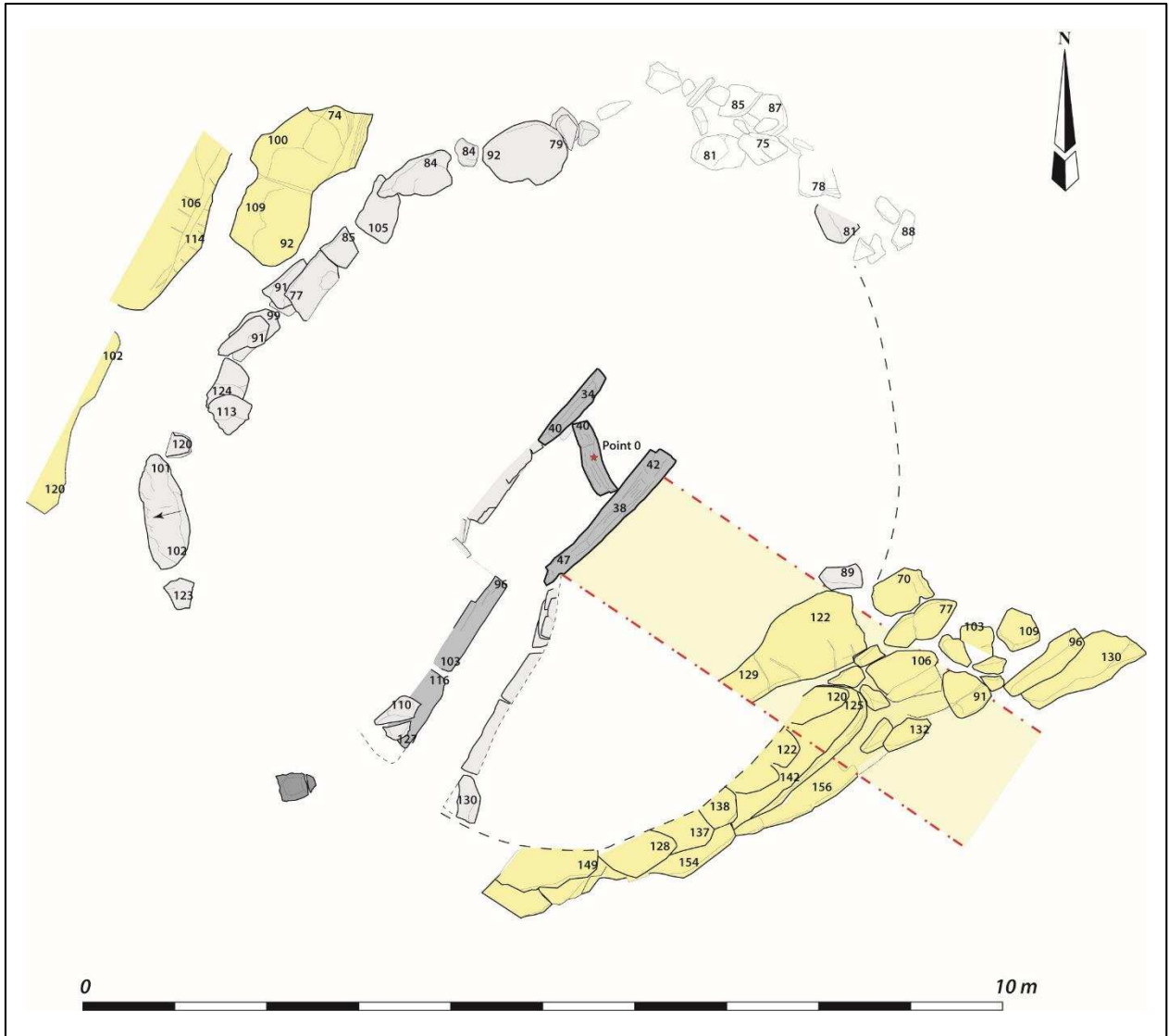


Figure 146 : Planimétrie générale du dolmen de la Caissa dels Morts II. Les altitudes ont été prises à partir d'un point 0 correspondant au sommet de la dalle de chevet.



Figure 147 : Zone karstique au nord du tumulus, les blocs (partiellement dégagés) qui délimitent le tumulus ne sont pas à leur emplacement d'origine (depuis le nord-est).



Figure 148 : Détails de quelques blocs du pérystalithe à l'ouest.



Figure 149 : *Implantation du pérystalithe à l'ouest et comblement des failles du substrat.*



Figure 150 : *Détail d'un calage particulier d'une longue dalle du pérystalithe à l'ouest.*



Figure 151 : Dalles effondrées dans la chambre sépulcrale identifiée lors du premier décapage.



Figure 152 : La chambre sépulcrale après la fouille. Le substrat y est très irrégulier.

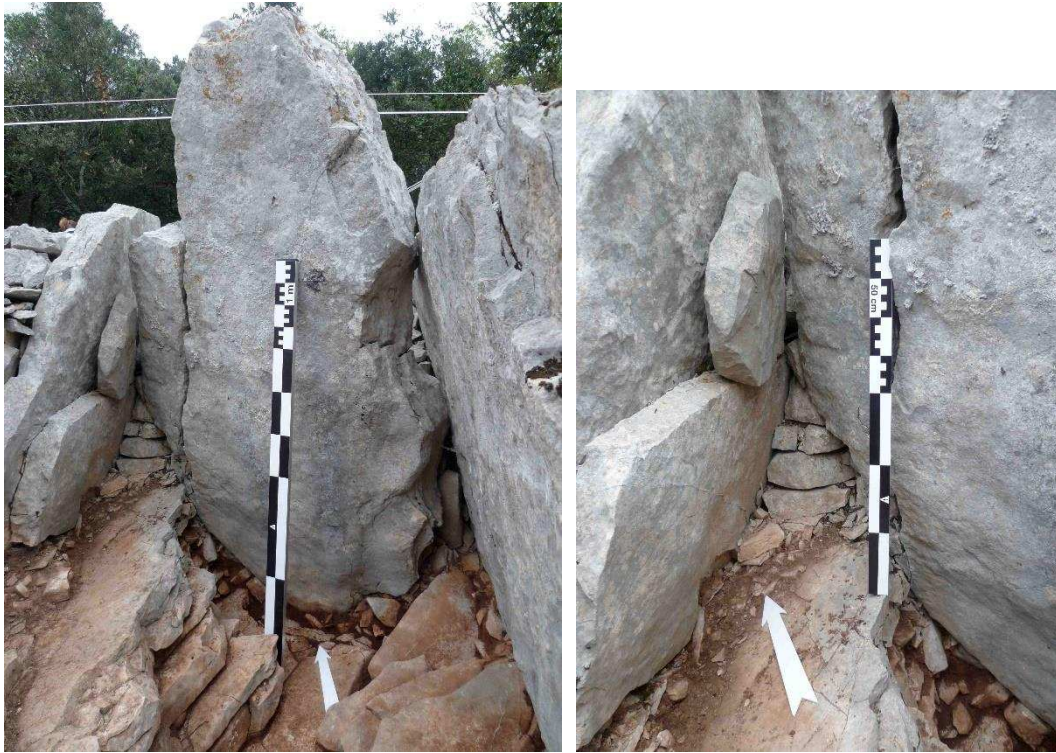


Figure 153 : A gauche, la dalle de chevet fissurée de la chambre sépulcrale. A droite, détail des dalles empilées entre le chevet et l'orthostate.



Figure 154 : Vue du mur MR3 formant la paroi nord-ouest de la chambre (depuis le sud).

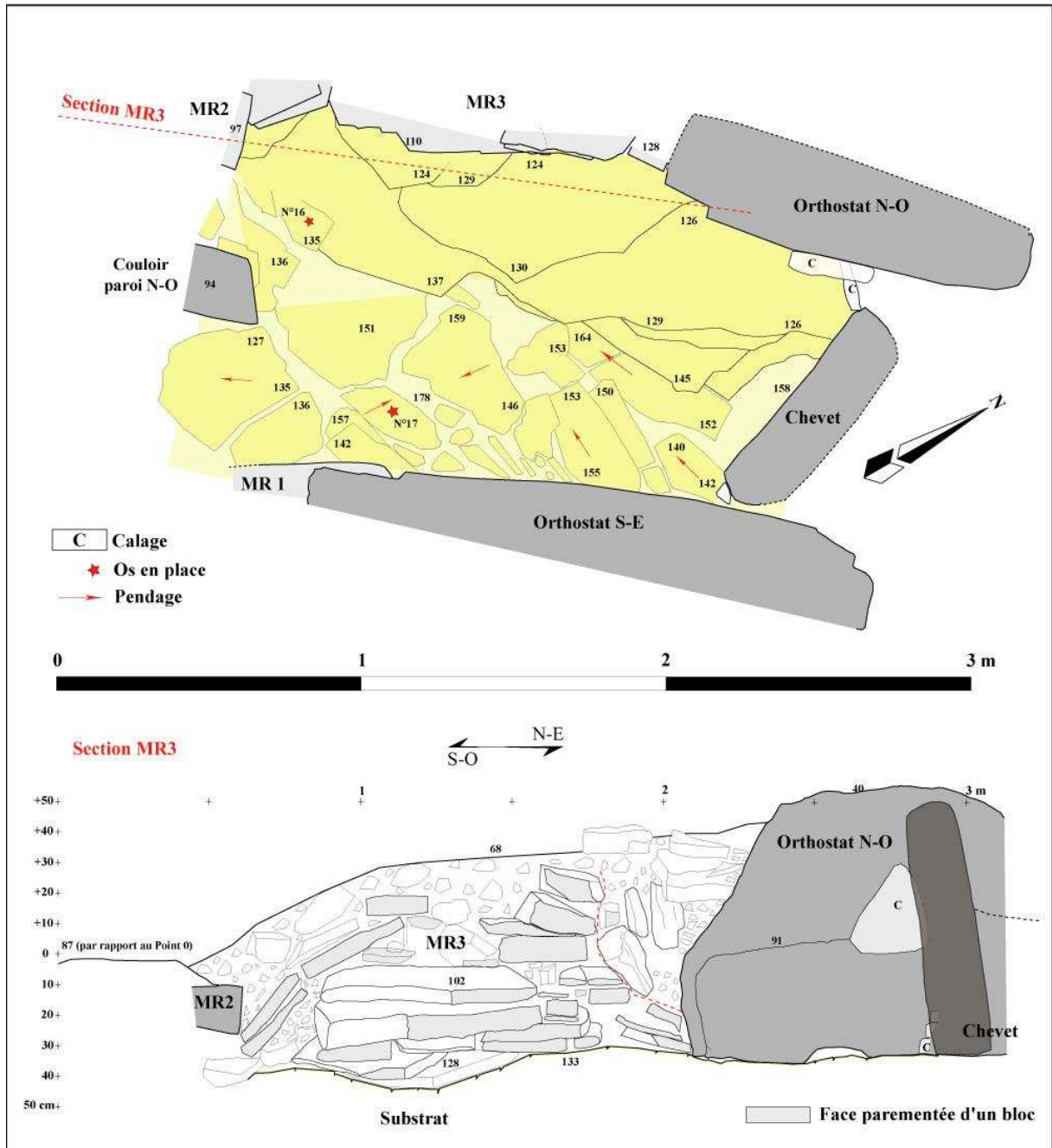


Figure 155 : Planimétrie de la chambre et section de la paroi nord-ouest.



Figure 156 : Mur de retour (MR2) très érodé de la chambre (depuis le nord-est).



Figure 157 : Vue du couloir d'accès depuis le sud-ouest.



Figure 158 : La paroi nord-ouest du couloir constituée de deux gros blocs.



Figure 159 : La paroi sud-est du couloir bien conservée près de l'orthostate.



Figure 160 : La paroi sud-est du couloir remontée récemment au sud.

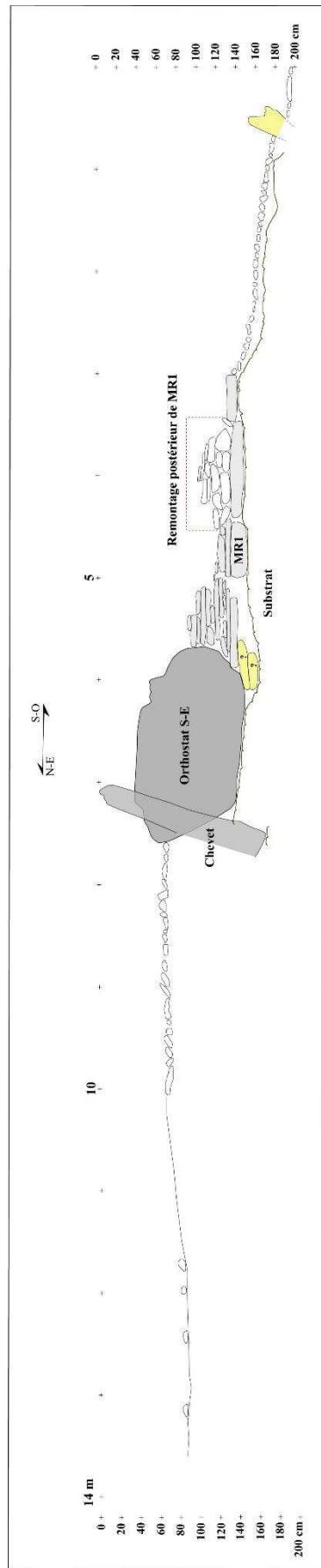


Figure 161 : Coupe longitudinale passant par l'orthostat S-E et la paroi de pierre sèche du couloir.



Figure 162 : Les deux blocs plantés à l'entrée du couloir avant le sondage (depuis le sud-ouest).

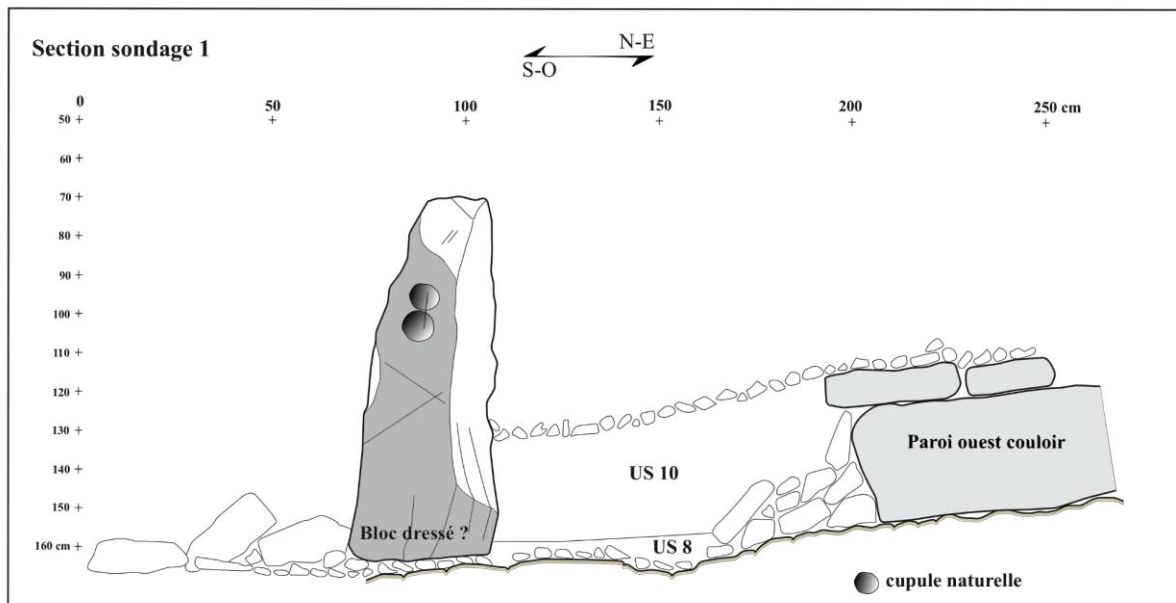


Figure 163 : Section sud-ouest/nord-est du sondage 1.

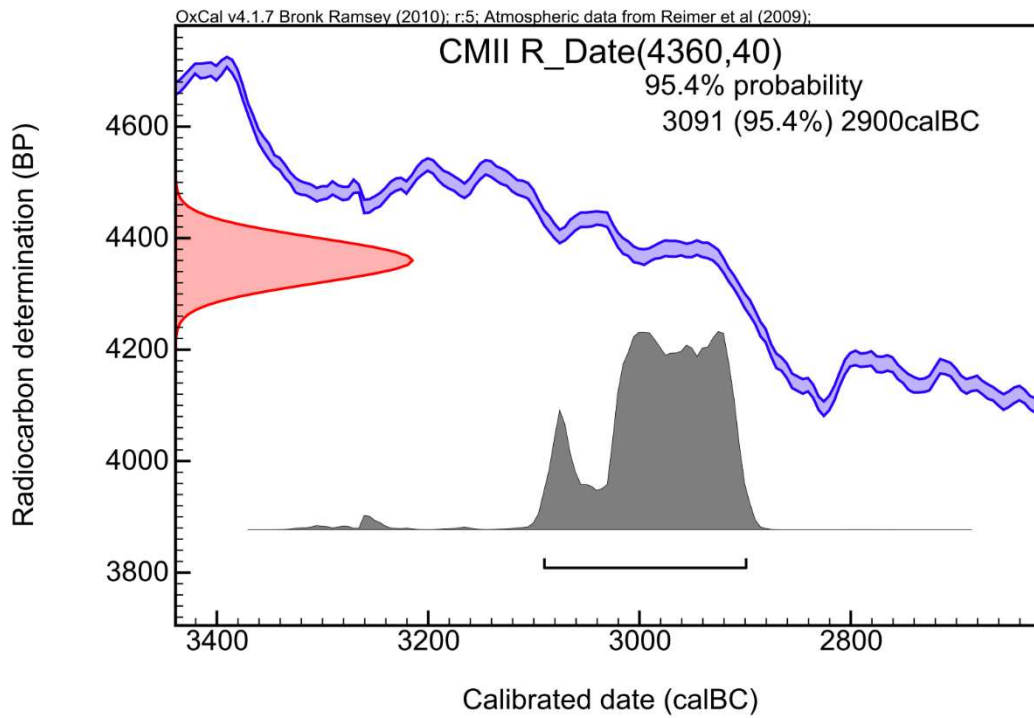


Figure 164 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone réalisée sur de la prémolaire n°17 (Oxcal v4.1.7).



Figure 165 : Le dolmen après la fouille (depuis le nord).



Figure 166 : Le dolmen après le rebouchage en avril 2012. (Photographie Michel Robert).

3.2.4. Le dolmen de la Caumette

3.2.4.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique

Le dolmen de la Caumette est situé sur la commune de Notre-Dame-de-Londres au lieu-dit *Maubouys*, près du hameau de La Caumette (ou La Calmette = petit plateau). Il est placé à flanc d'une légère colline, à 207 m d'altitude et domine un petit thalweg (fig. 167). Il est situé à l'ouest du Causse de l'Hortus près du Pic-Saint-Loup.

Ce monument est entièrement construit en calcaire jurassique local.

Il est implanté sur deux parcelles différentes qui appartiennent à deux propriétaires. Notre intervention concernait seulement la parcelle 625 mais le propriétaire de la parcelle n°475 nous a toutefois permis de prendre des mesures et quelques photos sur son terrain.

3.2.4.2. Contexte archéologique (fig. 99)

Cette région proche du Pic Saint-Loup est riche en vestiges des époques préhistoriques et notamment du Néolithique final (Coularou *et al.* 2011). De nombreux dolmens mais également des villages de pierre sèche sont installés à proximité du dolmen de la Caumette (Gascò 1976). Parmi les plus connus, citons le village de Conquette situé à environ 10 km au sud-ouest et le village du Rocher du Causse implanté en bord de falaise à environ 10 km au nord-est du dolmen de la Caumette. D'autres villages, hameaux, stations se répartissent au pied du Pic-Saint-Loup plus au sud et dans le bassin de Saint-Mathieu-de-Trévières (fig. 99, en vert). Le village le plus proche du dolmen de la Caumette est l'habitat de hauteur de la Jasse d'Isary.

Le dolmen de la Caumette semble faire partie d'un ensemble de monuments mégalithiques très imposants situé sur le Causse de l'Hortus (fig. 99, en rouge). Ils sont distants de quelques kilomètres seulement. D'ouest en est, on rencontre le dolmen de la Caumette, celui du Lamalou (Rouet), de Feuilles (Rouet) et du Capucin (Claret). Ces trois derniers monuments ont la particularité de posséder une antichambre, phénomène assez rare dans le groupe languedocien (Bec Drelon 2010, 2015). D'autres monuments aux dimensions plus modestes sont également nombreux (fig. 99, en jaune). On en compte une vingtaine sur le Causse de l'hortus et une dizaine au plus à l'ouest, proche de la vallée de l'Hérault.

D'autres types de tombes existent dans cette zone, il s'agit de tombes ovales qui intègrent parfois des stèles, de tombes à antennes (Bouisset) ou de nécropole de petits coffres (Ricôme). Les menhirs sont aussi présents bien qu'en petits nombre.

3.2.4.3. Historique des travaux

La chambre, le couloir ainsi que la ciste hallstattienne ont été fouillés en 1958 et 1959 par J. Arnal (Arnal *et al.* 1979). Les chercheurs ont constaté que la chambre sépulcrale avait été vidangée à deux reprises, une première fois à l'époque hallstattienne et une seconde fois à

l'époque romaine. Les déblais ont été évacués dans le couloir. Trois couches y ont été identifiées, la première correspondant au dépôt sépulcral primaire néolithique. Les individus ont été dénombrés par H. Duday : dans la chambre, un nouveau-né, cinq enfants/adolescents et 3 adultes ont été inhumés. Un squelette d'enfant a été retrouvé à l'entrée du couloir, en connexion anatomique ; il était accompagné des restes d'un chien et d'un collier de perles. Le nombre minimum d'individus inhumés dans cette structure d'accès est de 16. Le mobilier néolithique associé à ces dépôts sépulcraux primaires se compose d'outils en silex en plaquette de Salinelles, de deux colliers de perles variées typiques du Néolithique final et qui ont été retrouvés en connexion, ainsi que de quelques vases fontbuxiens.

3.2.4.4. Description du dolmen avant la fouille

Ce monument, outre ses dimensions imposantes, possède une architecture particulière. Il a été classé par J. Arnal parmi les dolmens à couloir sinueux et à façade (fig. 168, Arnal 1959). La chambre est de forme rectangulaire et mesure 2,80 m de long sur 2,45 m de large. Elle est composée de trois dalles mégalithiques qui devaient supporter une dalle de couverture (aujourd'hui disparue). L'orthostat nord est prolongé à l'ouest par une petite dalle plantée. L'orthostat sud, quant à lui, est prolongé par un mur de pierre sèche. Perpendiculaire à ce dernier, on trouve une autre dalle plantée qui ménage une entrée à la chambre sépulcrale. Cette dernière dalle ne semble pas échancrée comme c'est souvent le cas des dalles portes des dolmens languedociens. La dalle de chevet est engagée entre les orthostats, elle a légèrement pivoté sur son côté est vers l'intérieur de la chambre. Le couloir forme, avec la chambre, un plan en « P ». Il mesure 6 m de long sur 0,70 m de large et a conservé 1,30 m de sa hauteur. Il se distingue des autres couloirs languedociens par son tracé sinueux (fig. 170). Depuis l'entrée de la chambre, il part en direction du sud - il est ici bordé de murs de pierre sèche -, puis il change de direction ; on remarque alors que sa paroi sud est bordée de dalles plantées juxtaposées. Enfin, il continue vers le sud-ouest et il est à nouveau bordé de murs en pierre sèche. Le tumulus de forme ovale est très imposant ; il mesure environ 16,70 m de long pour 15,50 m de large et est conservé sur une hauteur de 1,50 m. Il est parementé en façade, près de l'entrée du couloir. Ce parement n'est pas circulaire mais légèrement concave. Le secteur Est du tumulus est situé sur une autre parcelle (une clôture bétonnée traverse le monument au niveau de la dalle de chevet). Une ciste dite « hallstattienne » a été implantée postérieurement dans cette zone mais aucun squelette n'y a été retrouvé.

La fouille du dolmen de la Caumette s'est révélée difficile en raison de la couverture végétale qui dissimule en grande partie le monument (fig. 169). La propriétaire du terrain ne nous a pas autorisés à couper suffisamment d'arbres. La fouille a donc été restreinte ainsi que nos objectifs. La tranchée dans le tumulus a été effectuée dans le secteur ouest, perpendiculaire au couloir. Une tranchée rattachée à une dalle support de la chambre aurait été complexe à mettre en place en raison d'un remplissage de plus de 1,30 m qui pour des raisons de sécurité aurait nécessité un élargissement de la zone de fouille et/ou un étayage. Comme pour les autres monuments, la chambre et le couloir ont été également fouillés afin de mettre à jour les données architecturales et anthropologiques (fig. 169 et 171). Nous avons voulu également vérifier la notion de façade parementée concave mentionnée par J. Arnal, en réalisant un grand nettoyage au sud-ouest, à l'avant du couloir.

3.2.4.5. Résultats sur le tumulus

Dans la tranchée, au sommet du tumulus, on identifie en premier lieu, les déblais des fouilles anciennes (fig. 172), constitués de sédiment meuble de couleur ocre et de petites pierres de 2 à 5 cm (US5), et riches en mobilier (perle, os, éclat de silex et de quartz). Les premiers blocs du tumulus apparaissent sous cette strate, ils sont mêlés à une terre noire, gravillonneuse (US8). Un mur circulaire (ST1) est identifié en dessous de l'US8 ; il traverse la tranchée en diagonale du sud vers le nord (fig. 173). Il semble qu'une partie de ce mur soit effondrée à l'ouest de la tranchée. Cette structure correspond à un coup de sabre observé dans le couloir (fig. 174). Nous décidons de démonter la masse tumulaire devant ce mur afin de mieux caractériser ce dernier. Nous dégageons d'abord une couche de blocs de 10 à 30 cm mêlés à une terre marron meuble (US11). En dessous, on rencontre une seconde strate de gros blocs mêlés à une terre plus compacte que la précédente (US12). Sous cette couche, on constate un niveau de dalles posées à plat (ST3, fig. 175). Nous décidons d'arrêter la fouille sur ce niveau de dalle (fig. 176). Nous ne sommes pas encore à la base des assises de ST1. Il est conservé dans l'état actuel des investigations sur environ 60 cm de haut.

Il s'agit d'un mur constitué de longues dalles parementées disposées en panneresse. Les assises sont horizontales, gage de stabilité (fig. 177). Le front de cette structure est légèrement convexe et les assises supérieures sont disposées en gradin (fig. 178). Nous pensons que ce mur était destiné à être vu, lorsqu'on regarde son aspect soigné et les faces de ces dalles bien mises en forme. Or une partie de la masse tumulaire recouvre ce mur. Il ne s'agit pourtant pas d'un effondrement de ce dernier, le module des blocs étant sensiblement différent. Nous pensons que le monument a été agrandi, ce qui expliquerait que le mur ST1 soit dissimulé aujourd'hui sous le tumulus. Cette hypothèse est confirmée par l'observation des murs de la paroi nord-ouest du couloir qui révèle une section verticale (fig. 174). La paroi sud-est du couloir, quant à elle, change de morphologie ; d'abord bordée de dalles plantées, elle est ensuite de nouveau construite en pierre sèche (cf. sections longitudinales). De plus le couloir change de direction justement à cet endroit-là. Nous sommes donc bien en présence d'un premier état du monument, dans lequel le mur ST1 est le parement périphérique du tumulus. Par ailleurs, une longue dalle en position effondrée contre le parement, probable dégradation de ce dernier, nous prouve que cet espace a été, à un moment donné, vide (fig. 179).

3.2.4.6. Autres sondages

La Chambre

Le remplissage de la chambre s'est révélé assez conséquent du fait d'un rebouchage grossier de cette dernière réalisé probablement après l'intervention du Dr Arnal. Après démontage d'un premier niveau de gros blocs calcaires (US2), nous identifions une seconde couche de comblement très aérée, constituée de terre mêlée à des blocs pluricentimétriques de 5 à 30 cm (US3). Le substrat apparaît déjà par endroit mais quelques diaclases conservent des lambeaux de couche sépulcrale (US6) riche en ossements humains (fig. 180). Nous constatons également un surcreusement au sud de la chambre, dans lequel nous faisons la découverte d'une bouteille en verre, probablement laissée intentionnellement par les

anciens fouilleurs au fond de cette « fosse ». Les ossements humains retrouvés sans connexions anatomiques ont été prélevés par carré, la chambre ayant été partitionnée en quatre (cf. *infra*). La fouille de ces espaces sépulcraux n'a pas pu être terminée faute du temps nécessaire ; les ossements ont donc été protégés et la chambre rebouchée en attendant de nouvelles investigations.

D'un point de vue architectural, la chambre du dolmen de la Caumette *observe* des dimensions particulièrement grandes (fig. 186). Son plan est rectangulaire et elle est formée, comme nous l'avons décrit plus haut, de cinq dalles supports (fig.180) : une dalle d'entrée et une dalle de chevet, deux orthostats nord-ouest disposées en épis et un orthostat sud-est prolongé par un mur de pierre sèche (MR1). Le chevet est calé de part et d'autre, par des aménagements de petites pierres (fig. 181). A sa gauche, il s'agit d'un empilement de dalles, tandis qu'à droite on constate un agencement de petits blocs en triangle (fig. 183). On constate également ce type d'empilement entre le mur (MR1) et la dalle d'entrée dans le quart sud-est de la chambre (fig. 184). MR1 est composé de dalles épaisses disposées en panneresse et est conservé sur 6 assises. Les 2 assises qui forment le sommet du mur sont le résultat d'un remontage récent (fig. 184). Par ailleurs une petite dalle a été retrouvée sous l'orthostat sud-est ; elle vient contrecarrer l'irrégularité de ce dernier par rapport au substrat horizontal (fig. 185).

Sur l'orthostate nord, on remarque un empilement de 3 dalettes proche de la dalle de chevet (fig. 181, 186 et 188). Lors de la fouille, nous n'avons pas pu trancher sur le caractère en place de cette structure, que nous avons tout de même relevé. Par ailleurs, en consultant les archives de J. Arnal au Musée de Lattes, nous avons trouvé une photographie de cet orthostate (fig. 182). Il semble que ce dernier est été complété par un véritable mur de pierre sèche bien ajusté qui en cinquante ans a été totalement démantelé. A l'époque de la fouille de J. Arnal, ce muret est conservé sur 8 assises de dalles plus ou moins fines. La paroi nord était ainsi de la même hauteur que la dalle de chevet. Ce type d'aménagement est visible sur le dolmen voisin du Lamalou (Rouet) où la dalle de couverture ne repose pas directement sur les montants de la chambre, mais sur une structure en pierre sèche.

Le couloir et la « façade » du tumulus

Le couloir a également été vidé de plusieurs couches de comblement de grosses pierres (US2 et US4), résultat d'un rebouchage rapide des fouilles anciennes. Comme dans la chambre, nous avons pu identifier des restes de couche sépulcrale conservée sur le substrat et dans les interstices de ce dernier (US7 et US9) au nord du couloir seulement. Il s'agit d'une couche de sédiment argileux, rouge/marron avec des cailloux entre 5 et 10 cm. Cette zone, a été partitionnée en carré afin de prélever de manière un peu plus précise les ossements humains. Les ossements conservés dans les carrés C5 et C6 ont pu être prélevés lors de cette campagne. Nous n'avons cependant pas pu terminer de fouiller la totalité du couloir. Le remplissage de la zone sud de ce dernier a été en partie remanié par les fouilles anciennes. Nous nous sommes arrêtés sur une couche de cailloutis, probable niveau de rebouchage ancien des inhumations du couloir trouvées lors de la fouille en 1959.

Le couloir bordé par des murs de pierre sèche est, à notre connaissance, le système d'accès le mieux conservé de tous les dolmens héraultais (fig. 187). Les assises sont horizontales, sauf au nord où les poussées exercées par le tumulus ont bouleversé cette architecture. Ces deux murs sont implantés sur un radié constitué de grosses pierres (US15). Cet aménagement irrégulier a peut-être contribué à l'affaissement de certaines assises (fig. 188).

Il présente la particularité de changer de direction et observe un tracé sinueux. Des sections observées dans les parois de pierre sèche nous permettent de proposer un phasage de ce système d'accès (fig. 188). Nous avons vu dans la tranchée que la partie nord du couloir (au plus près de la chambre) correspond à une phase ancienne de construction. La partie sud, au-delà des 3 dalles plantées de la paroi sud-est et du coup de sabre de la paroi sud-ouest, est donc un rajout postérieur qui vient agrandir le monument (Phase 2).

Cette seconde phase est caractérisée par la construction d'une façade parementée concave qui délimite le tumulus au sud-ouest (fig. 189). Elle est constituée de grandes dalles rectangulaires (fig. 190). L'entrée est alors marquée par une dalle de seuil (fig. 203) posé sur une autre dalle plus épaisse et parementée qui vient contre MR3 et qui est sous MR2.

L'association de ces deux dalles forme une marche (fig. 191 et 192). Au-delà de cette marche le couloir continue toujours plus au sud ; il est toujours bordé de parois de pierre sèche, il s'agit d'une troisième phase d'agrandissement (fig. 193). La façade précédemment reconnue est donc dissimulée lors de cette phase 3. Nous avons fouillé une partie du remplissage de ce morceau de couloir. Après un démontage de quelques blocs (US11), nous avons dégagé une couche de terre plus argileuse mais toujours stérile (US13). Enfin, après démontage de cette dernière strate, nous avons arrêté la fouille sur un niveau de terre rougeâtre et argileuse dans laquelle un fragment de crâne a été prélevé. Nous n'avons pas continué de dégager ni le couloir ni le tumulus au-delà de ces structures, la propriétaire ne nous en ayant pas donné l'autorisation.

Le remplissage du tumulus pour cette troisième phase est moins conséquent. Il s'agit de gros blocs bien agencés. À l'ouest, un alignement de plusieurs longues dalles traduit une structure particulière, mais nous n'avons pas pu apporter plus de précision lors de cette campagne (fig. 194).

3.2.4.7. Données anthropologiques

La première étude anthropologique concernant ce dolmen faisait état d'un NMI de 21 individus (Arnal *et al.* 1979) : un individu décédé en période périnatale, quatre enfants d'un âge inférieur à 8 ans et 16 sujets d'âge au décès supérieur à 8 ans.

La fouille de la chambre et du couloir, lors de la campagne 2012, a atteint la limite de fouille précédente (marquée par la présence d'une bouteille de limonade). Toutefois, dans le but d'atteindre le substrat, des lambeaux de la couche sépulcrale initiale ont été mis au jour, entraînant la découverte de nouveaux vestiges humains. Au total 1669 os fragments d'os ou dents ont été identifiés soit directement lors de la fouille, soit au cours du tamisage systématique des sédiments. Parmi eux, seuls 201 fragments ont été attribués à l'homme

avec certitude, les autres vestiges étant des éléments fauniques, ou n'étant pas assez conservés pour permettre une identification.

Une partie des vestiges mis au jour était dans les déblais des anciennes fouilles utilisés pour remplir la chambre à la fermeture du site par J. Arnal (859 vestiges osseux). Ces restes osseux représentent au minimum 3 individus : un sujet décédé en période périnatale d'environ 30 semaines d'aménorrhée, un enfant âgé environ d'1 an et un jeune adulte.

L'autre partie des ossements était encore en place sous la précédente limite de fouille (810 vestiges osseux). Ces restes osseux représentent au minimum 4 individus. Un sujet décédé en période périnatale, un enfant âgé entre 5 et 9 ans et deux adultes. On ne remarque pas de réelles différences (apparence des ossements, fragmentation) entre le niveau remanié et celui en place. En effet, l'état de conservation est le même et les ossements des individus identifiés se retrouvent dans les différents niveaux définis. Les perturbations entraînées par les précédentes fouilles empêchent de localiser précisément les différents individus dans la sépulture.

Ainsi, les résultats issus des fouilles de 2012 indiquent la présence d'au moins cinq individus dans le dolmen de la Caumette. Un individu décédé en période périnatale, dont l'âge est estimé autour de 30 semaines d'aménorrhée, un enfant d'environ 1 an, un second enfant d'âge compris entre 5 et 9 ans et deux adultes, dont un individu âgé de moins de 30 ans.

Ces nouvelles données, confrontées à celles des anciennes fouilles ont permis une révision du NMI du dolmen de la Caumette. En effet, la liste des vestiges osseux publiée (Arnal *et al.* 1979) comparée au nouvel inventaire réalisé a permis un affinement du NMI. Nous obtenons ainsi **un total de 26 individus** : 1 périnatal, 4 enfants de moins de 8 ans dont un enfant de 1 an et 21 individus de plus de 8 ans dont deux adultes.

Au final, concernant l'ensemble de la population immature, toutes les tranches d'âge sont représentées, illustrant le fait qu'aucun individu n'a été réellement exclu de cet ensemble funéraire. Toutefois, un manque significatif des plus jeunes de la classe [0] an est à signaler (Le Roy 2015).

Le couloir a présenté au moins deux dépôts primaires sous le dallage (fouilles anciennes) : un individu immature d'âge au décès de [2-4] ans, associé à un squelette de chien et un individu adulte (Arnal *et al.* 1979).

Il n'est pas possible de caractériser le type de dépôt réalisé au sein de la chambre funéraire. Le caractère remanié des premiers niveaux et les ossements en position erratique des niveaux en place n'a pas permis d'observer de connexion anatomique. Quelques ossements positionnés en logique anatomique ont tout de même été identifiés dans la chambre.

Cette observation, ajoutée aux caractéristiques du monument (couloir d'accès) suggèrent un accès pérenne à la tombe et donc un apport successif des corps au sein de la chambre ou du couloir induisant un caractère collectif (Leclerc et Tarrete 1988) au dolmen de la Caumette. Il n'est pas possible de déterminer si le couloir et la chambre ont fonctionné de manière

similaire. Le couloir a montré des dépôts primaires alors que pour la chambre on ne peut pas identifier le mode de dépôt.

Enfin, mentionnons également un fragment de crâne trouvé en place dans le remplissage du dernier rajout de couloir (Phase 3) ce qui permet de dire que la totalité du couloir a reçu des inhumations.

3.2.4.8. Chronologie

Analyses ¹⁴C

Une datation effectuée sur la dent N°102 prélevée dans l'US6, couche sépulcrale argileuse compacte conservée sporadiquement dans la chambre a donné une fourchette chronologique assez large comprise entre 3364 et 3102 Cal. BC (fig. 195). La fourchette de datation la plus probable se situerait d'après le diagramme de calibration entre 3243 et 3102 Cal. BC (à 60,9 %). Cette datation témoigne d'une utilisation de la tombe dans seconde moitié du IV^e millénaire av. n. è. Elle situe le dolmen de la Caumette dans la chronologie la plus ancienne parmi tous les dolmens sondés pour ce corpus. La réévaluation du mobilier céramique exhumé par J. Arnal lors de ces fouilles par J. Reccia-Quiniou, démontre une utilisation au Néolithique final de type Fontbouisse.

Il conviendrait de réaliser plusieurs autres datations pour confirmer cette phase ancienne d'utilisation.

Le mobilier céramique

Les fouilles ont permis de mettre au jour 57 tessons de petite dimension. Le corpus ne contient aucun élément typologique et les états de surface de la poterie sont médiocres. L'on voit clairement cependant qu'il s'agit bien de poterie non tournée, contenant du dégraissant et qu'elle appartient donc aux périodes néolithiques ou protohistoriques. Cette petite série céramique est inexploitable et ne permet pas de proposer d'étude typologique et chrono-culturelle.

L'étude menée par J. Arnal (Arnal *et al.* 1979) montre plusieurs occupations du dolmen. Une occupation primaire datant du Néolithique moyen, avec la culture chasséenne, caractérisée par l'outillage lithique. Des occupations protohistoriques, plus particulièrement de la civilisation dite des Champs d'Urnes et Hallstattienne, puis gallo-romaine, toutes caractérisées principalement par la céramique et qui seraient le résultat d'interventions ayant eu lieu sur le Dolmen pendant l'Âge du Bronze et le premier Âge du Fer. Le seul élément de vase datable de la période chalcolithique selon J. Arnal n'est pas dessiné, il s'agit d'un fragment d'anse en ruban.

Nous avons voulu vérifier toutefois l'attribution chrono-culturelle suggérée par J. Arnal concernant le vase à cannelure attribué à la culture de Hallstatt. D'après lui, ce sont sa forme évasée et le lustrage interne qui disqualifient une attribution au chalcolithique et à la culture de Fontbouisse. Cette attribution était en effet à revoir compte tenu du fait que nous savons aujourd'hui que la présence de céramique de type Fontbouisse est avérée dans les dolmens, ce que réfutait J. Arnal. Nous avons eu accès au mobilier céramique du dolmen entreposé à Lattes. Il s'avère que le vase à cannelure est de facture néolithique et est attribuable à la culture de Fontbouisse. Nous avons de plus observé la présence de tessons céramiques néolithiques, dont au moins 5 appartiennent sans doute tous au même vase, et sont ornés

de cordon. Nous avons également retrouvé l'anse en ruban mentionnée par J. Arnal (fig. 196).

Le mobilier céramique issu des fouilles n'a pas livré d'informations supplémentaires à l'étude publiée par J. Arnal. En revanche, un nouvel examen des céramiques issues des fouilles de J. Arnal a permis d'observer que la quantité de tessons néolithiques était plus élevée que ne le laissait supposer la publication de 1979. Nous avons de plus révisé le diagnostic de l'époque pour proposer, pour certains tessons, une attribution au Néolithique final de type Fontbousse, chose qui avait été réfutée auparavant. Lors de ce nouvel examen, nous n'avons trouvé aucun élément céramique permettant de confirmer l'occupation primitive proposée pour le Néolithique moyen.

La parure

Les éléments de parure inhumés lors de la campagne 2012 se composent de 4 perles discoïdales en stéatite et d'une perle discoïdale en test de cardium trouvée dans la tranchée dans l'US5 interprétée comme les déblais des fouilles anciennes et d'une dernière perle en stéatite découverte dans l'US8 mais qui provient également des déblais qui se sont infiltrés dans les premières couches constitutives du tumulus. Les perforations sont toutes biconiques et centrales. Nous n'avons pas de remarques particulières à faire sur ces perles qui ne présentent pas un intérêt intrinsèque au regard du mobilier déjà exhumé lors des fouilles de J. Arnal (fig. 197). Il s'agit principalement de perles à ailette, pendeloques à coche et perles discoïdales en stéatite et en test. Ces types de parure se retrouvent en abondance sur les petits causses héraultais entre le Néolithique récent et le Néolithique final/Chalcolithique (Barge 1982).

L'industrie osseuse

Un seul outil en matière dure animale (N° 161) a été découvert sur ce site (fig. 198). Il s'agit de la partie distale fragmentée (L= 2cm) d'une pointe en os provenant de la chambre 1 et de l'US 6. Elle présente une bonne lisibilité de surface, avec seulement quelques concrétions et quelques arrachements de matière. La petite taille de cette pièce n'a pas permis d'identifier son origine anatomique et spécifique, elle n'a donc pas pu être rattachée à un type précis.

En ce qui concerne sa transformation, les seuls stigmates visibles sont ceux du réaffûtage par abrasion transversale. La face inférieure qui n'a pas été touchée par ce procédé semble cependant montrer des traces très atténuées d'un appointage, également par abrasion transversale.

Sur les quatre faces se développe une usure uniforme et bien visible. Sa coalescence douce, sa texture lisse à tendance grenue, sa trame dense, sa topographie ronde aux sommets légèrement aplanis ainsi que les nombreuses stries entrecroisées attestent d'une utilisation en perforation rotative. La limite progressive de ce poli s'implante juste au-dessus de la fracture proximale transversale de cette partie active. La pénétration de la pointe dans la

matière première est donc de l'ordre de quelques centimètres, ce qui signifie qu'elle n'a servi qu'à percer, utilisation qui a entraîné la fracturation de la partie active.

La découverte d'un outil en contexte funéraire n'est pas anodine, puisqu'elle inclue généralement des notions de représentation sociale de l'objet. Néanmoins, afin de proposer une interprétation de cet élément, il serait nécessaire de préciser la nature de la matière première travaillée.

3.2.4.9. Synthèse des données de la Caumette

Le dolmen de la Caumette, le dernier monument sondé en 2012, démontre de façon spectaculaire les renseignements que peuvent apporter la fouille d'un tumulus. En effet, ce dolmen avec son couloir sinueux et sa façade parementée restait inclassable (Arnal 1959). La mise en évidence d'un phasage architectural de la tombe démontre la complexité de ce type de sépulture qui reste souvent figé dans les plans anciens. Or nous sommes en présence de la dernière phase de construction, ce n'est qu'en fouillant exhaustivement le tumulus que l'on peut déterminer des différentes phases de construction, de remaniements, d'agrandissements etc.

La découverte du parement externe ST1 illustre la première phase de construction du dolmen. Il présente un mur périphérique monumental, aux assises soignées, qui sert de mur de soutènement à la masse interne du tumulus. Lors de la phase 2, les constructeurs rallongent le couloir et donc le tumulus qui cette fois-ci est mis en valeur par une façade parementée concave (fig. 199). Suit la phase 3 qui voit encore le couloir se rallonger, la façade n'est plus visible car le tumulus la dissimule. Cette dernière phase reste mal caractérisée car il aurait fallu ouvrir de nouvelles zones de fouille, ce qui n'était pas possible.

Ces trois phases ont pu être déterminées à partir de sondages très limités. La fouille de la totalité du tumulus permettrait peut-être d'augmenter le nombre de phases et de les préciser chronologiquement. En effet, il s'agit pour l'instant d'un phasage uniquement architectural qui souffre de la rareté du mobilier.

La chronologie établie d'après une datation ¹⁴C et l'étude du mobilier place le dolmen de la Caumette à la fin du Néolithique final (Ferrière/Fontbouisse), lors de la seconde moitié du IV^e millénaire av. n. è. Il reste cependant à réévaluer le mobilier lithique et la parure trouvés lors des fouilles anciennes, ainsi que de caractériser les réutilisations tardives de la tombe.

Ce dolmen mériterait une fouille exhaustive car les limites du tumulus n'ont pas pu être cernées durant notre campagne et le phasage que nous avons établi doit être mieux documenté. Une véritable fouille anthropologique reste à faire dans la chambre et le couloir, malgré les remaniements causés par les fouilles anciennes. Cette fouille n'aura pourtant pas lieu, la propriétaire souhaitant protéger la végétation de son terrain. Nous avons donc entièrement rebouché les structures découvertes lors de notre fouille.

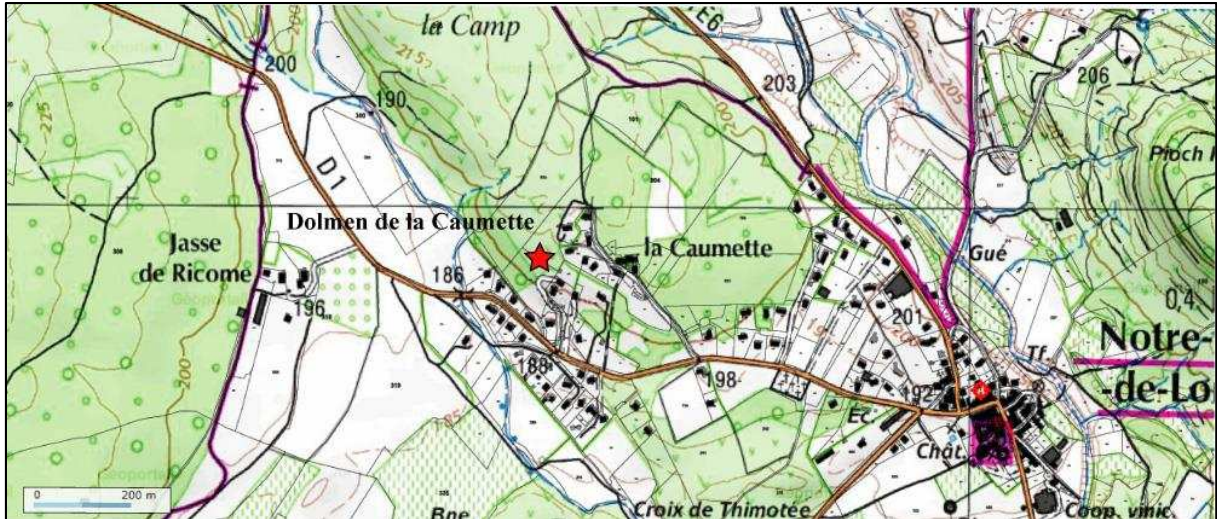


Figure 167 : Situation géographique du dolmen de la Caumette (Notre-Dame-de-Londres). Extrait de la carte IGN 2742ET (Ganges, St-Martin-de-Londres, Pic-St-Loup).

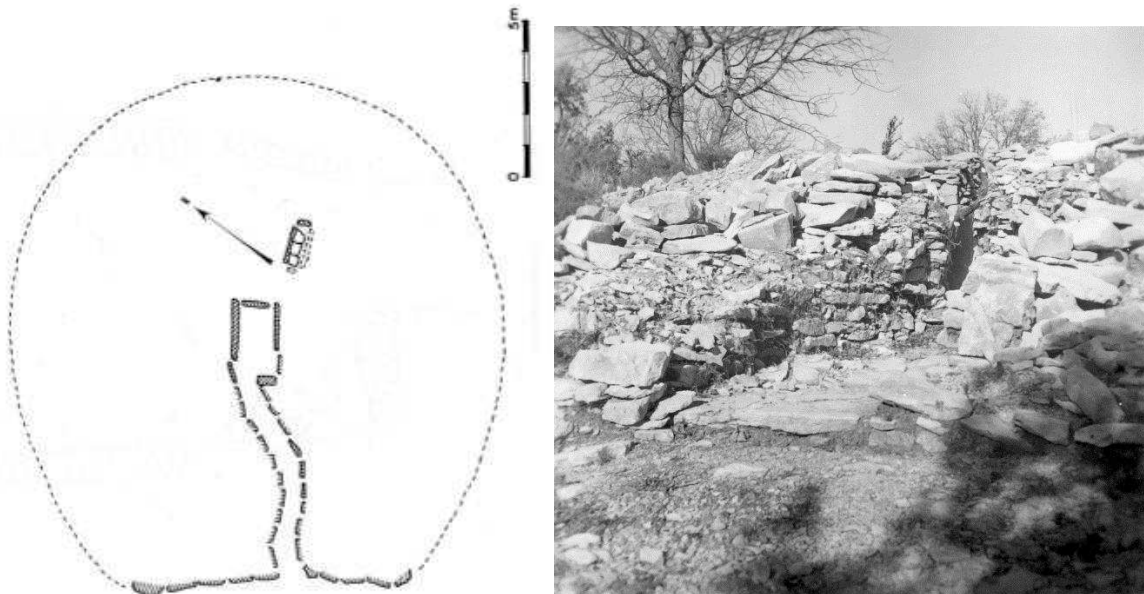


Figure 168 : Plan du dolmen de la Caumette d'après J. Arnal (1959). Photographie du couloir lors des fouilles anciennes (Fond d'archives du Musée de Lattes)

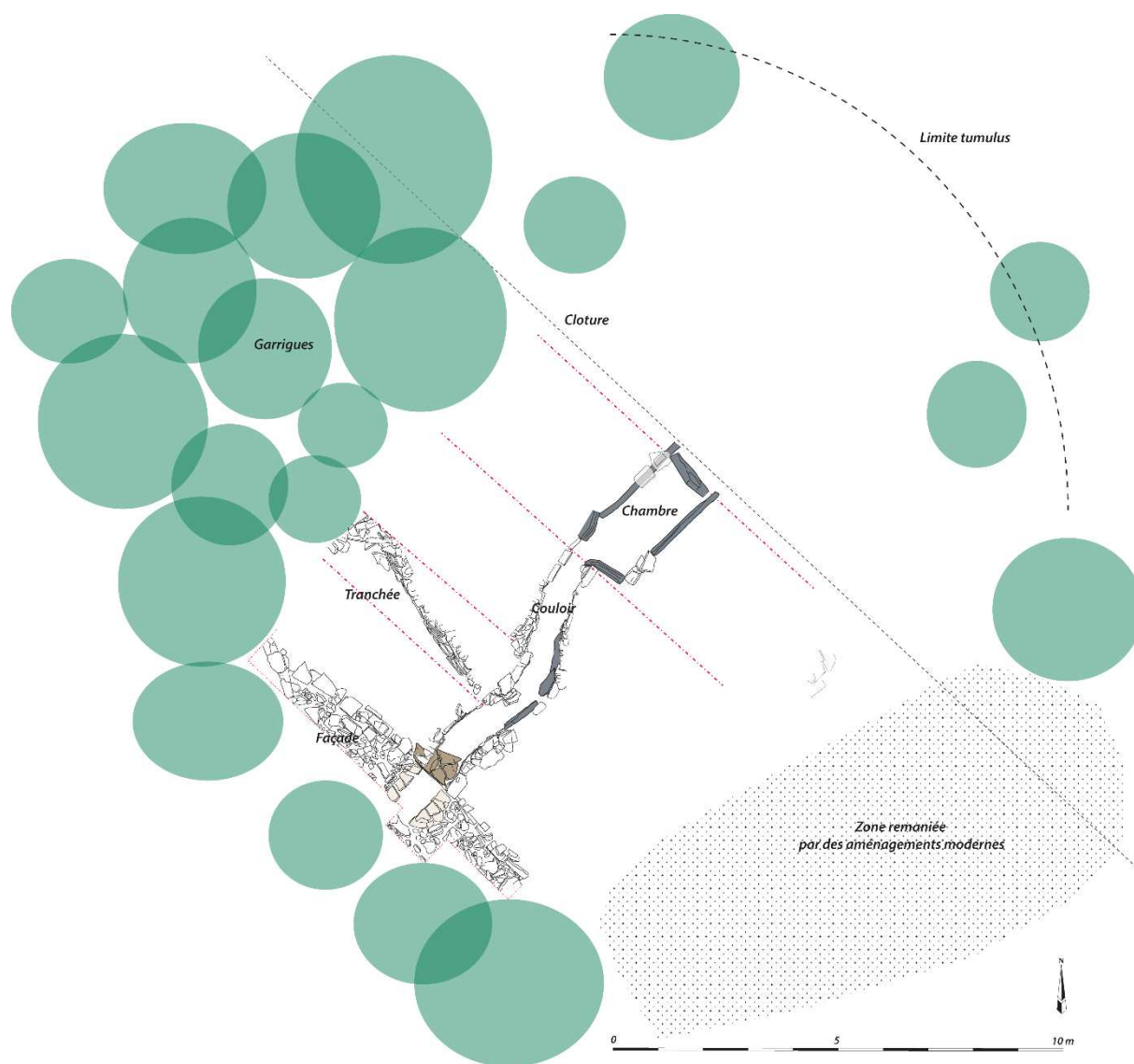


Figure 169 : Planimétrie du dolmen avec les zones de fouilles qui ont concerné la campagne 2012. Il s'agit de deux sondages principaux situé à l'avant du monument : la tranchée et la façade. La chambre et le couloir, déjà fouillés anciennement par J. Arnal, ont fait également l'objet de sondages partiels. La plupart du tumulus étant boisé, il n'a pas été possible d'en définir les limites précises.



Figure 170 : *Vue du monument avant notre intervention depuis le sud (avant et après le désherbage et l'élagage de quelques buis).*



Figure 171 : *Vue de la chambre avant la fouille (depuis le sud-ouest) et après épierrage (depuis le nord-est).*



Figure 172 : *Couche de déblais au sommet du tumulus (la tranchée depuis le nord-est).*



Figure 173 : Le mur ST1 apparaît en diagonale par rapport aux axes de la tranchée. (depuis le sud-ouest).



Figure 174 : Coup de sabre visible dans la paroi sud-ouest du couloir (à gauche de l'échelle).



Figure 175 : Niveau de dalles anguleuses disposées à plat devant le mur ST1 et postérieur à ce dernier (depuis le sud-ouest).

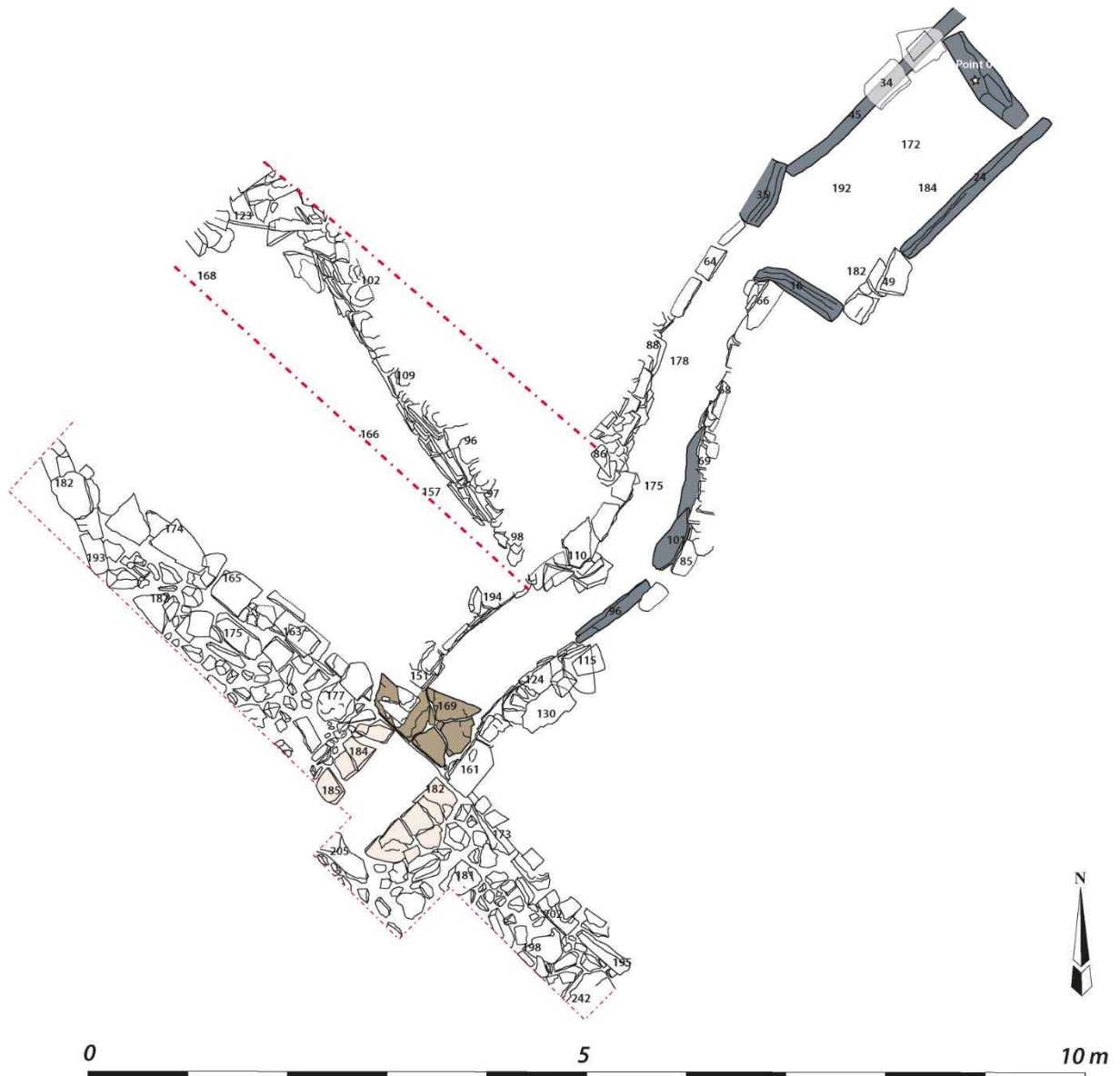


Figure 176 : Planimétrie générale des structures dégagées durant la campagne 2012. Le point 0 correspond au sommet de la dalle de chevet.



Figure 177 : Vue des assises du mur ST1 depuis l'ouest.



Figure 178 : Détail des assises disposées en léger gradin au sommet conservé du tumulus (en zénithale depuis le nord-est).



Figure 179 : *Vue de la tranchée depuis l'ouest après le dégagement de ST1. Quelques dalles effondrées de cette structure sont visibles au premier plan.*

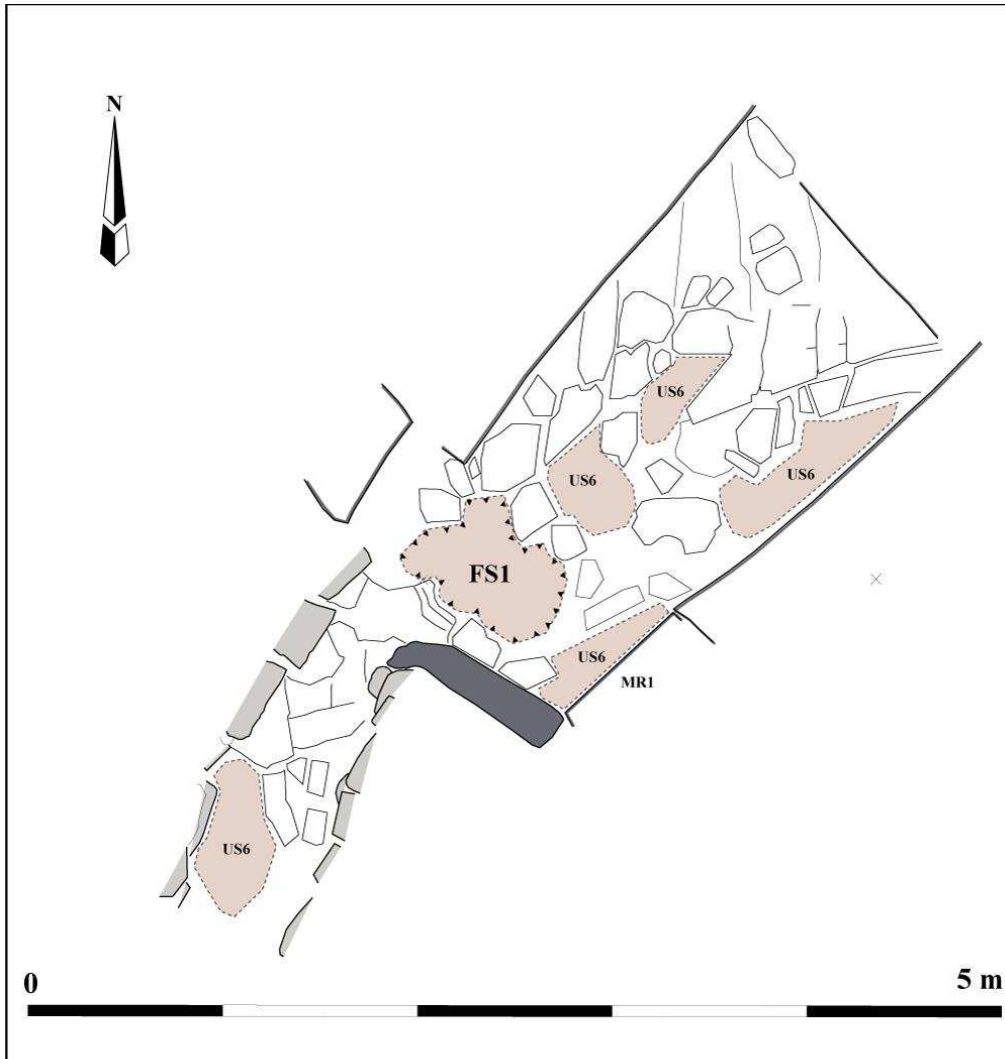


Figure 180 : Planimétrie et photo de la chambre et d'une partie du couloir où ont été découverts des ossements humains (zone marron en pointillé).

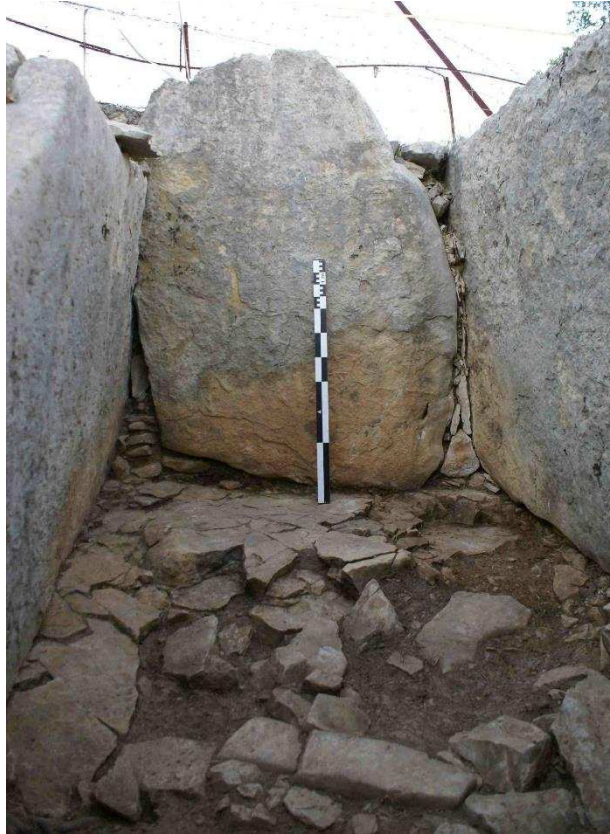


Figure 181 : Vue du chevet de la chambre sépulcrale depuis le sud-est.



Figure 182 : Vue de l'orthostate nord-ouest lors des fouilles de J. Arnal. On remarque un véritable mur construit sur celle-ci. Ce mur n'est aujourd'hui représenté que par une assise (Fond d'archives du Musée de Lattes).

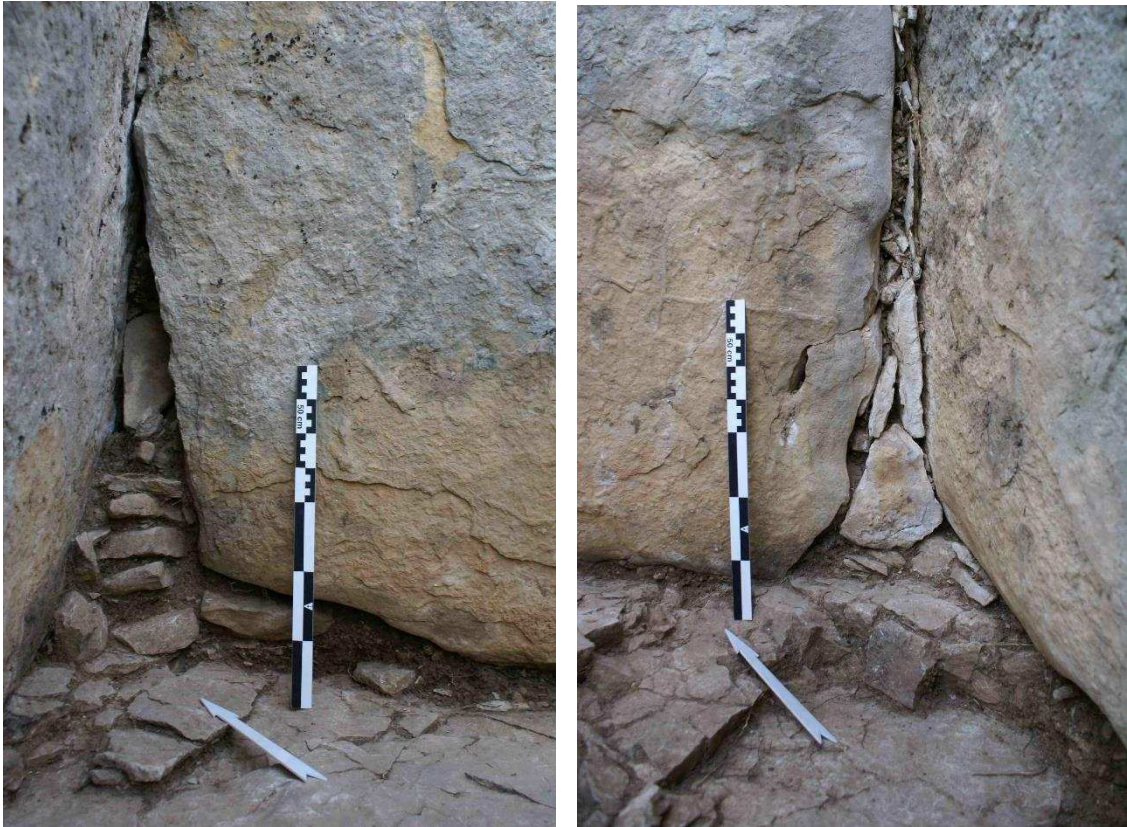


Figure 183 : *Détail des calages du chevet. A gauche un empilement de dalles, à droite un autre agencement.*



Figure 184 : *Détail du Mur 1 dans le prolongement de l'orthostat sud-est. A droite de l'échelle est visible un empilement de dalles comblant les interstices avec la dalle d'entrée.*



Figure 185 : Détail de la petite dalle sous l'orthostate sud-est (depuis le nord-ouest).

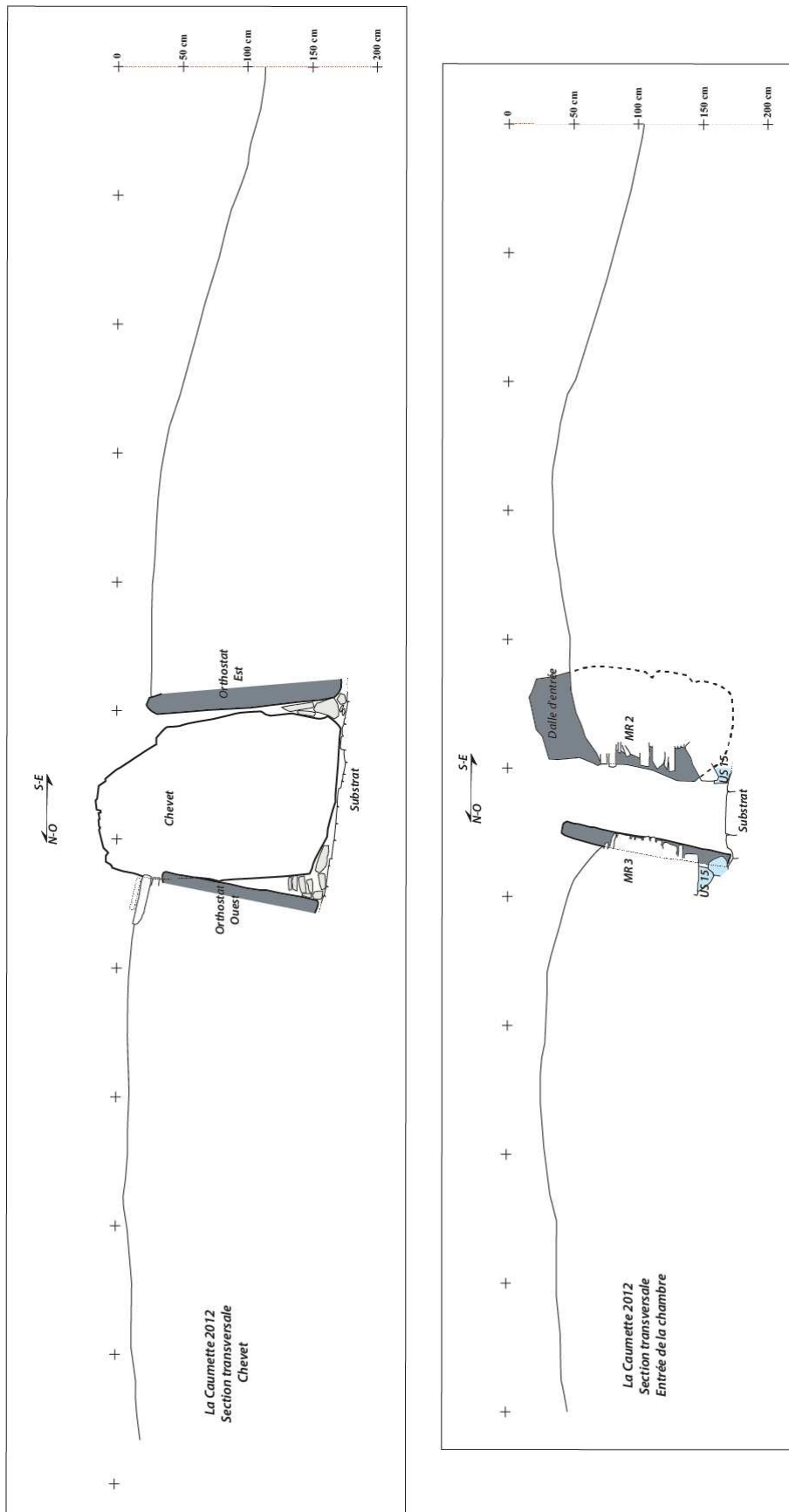


Figure 186 : Sections transversales de la chambre, une par le chevet l'autre par l'entrée.



Figure 187 : *Vue du couloir sinueux depuis le nord-est avant et après la fouille.*

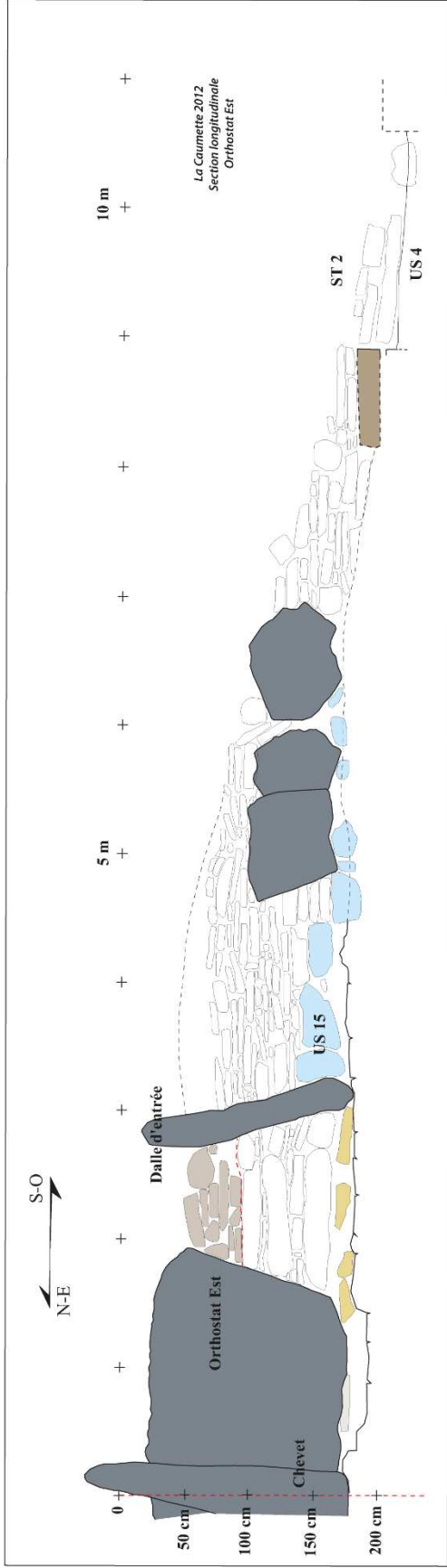
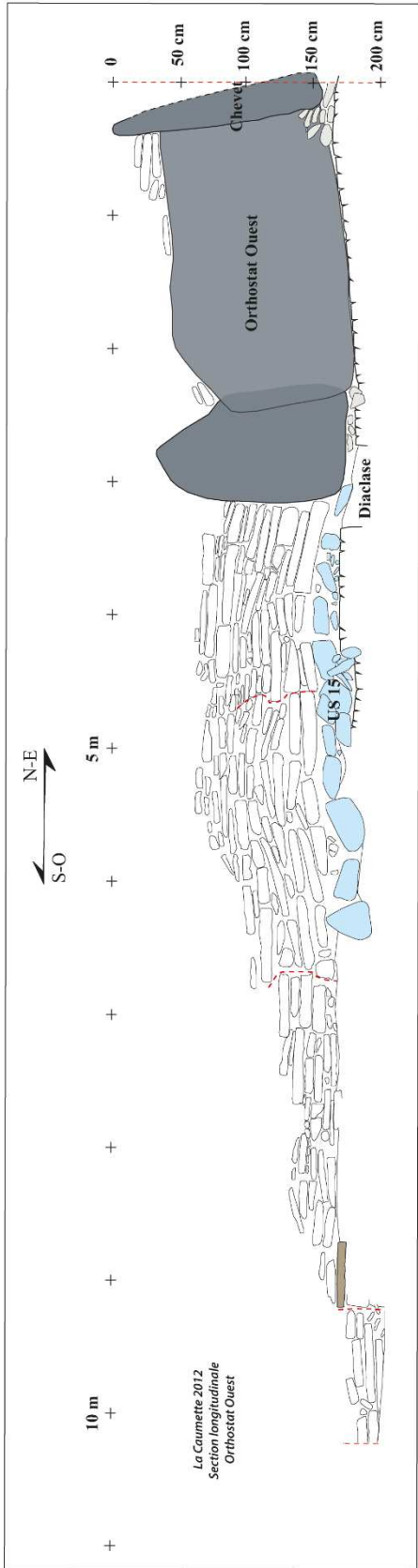


Figure 188 : Sections longitudinales du dolmen de la Caumette, en rouge, les sections supposées.



Figure 189 : La façade concave de la phase 2 (depuis l'est). On voit apparaître la suite du couloir disposé contre cette « façade ».



Figure 190 : La façade concave de la phase 2 (depuis l'ouest)



Figure 191 : La dalle de seuil marquant l'entrée du couloir en phase 2 (depuis le sud-ouest)



Figure 192 : Vue de la marche d'entrée composée de deux dalles depuis le sud-ouest.



Figure 193 : Le morceau de couloir de la phase 3 (depuis le nord-est).

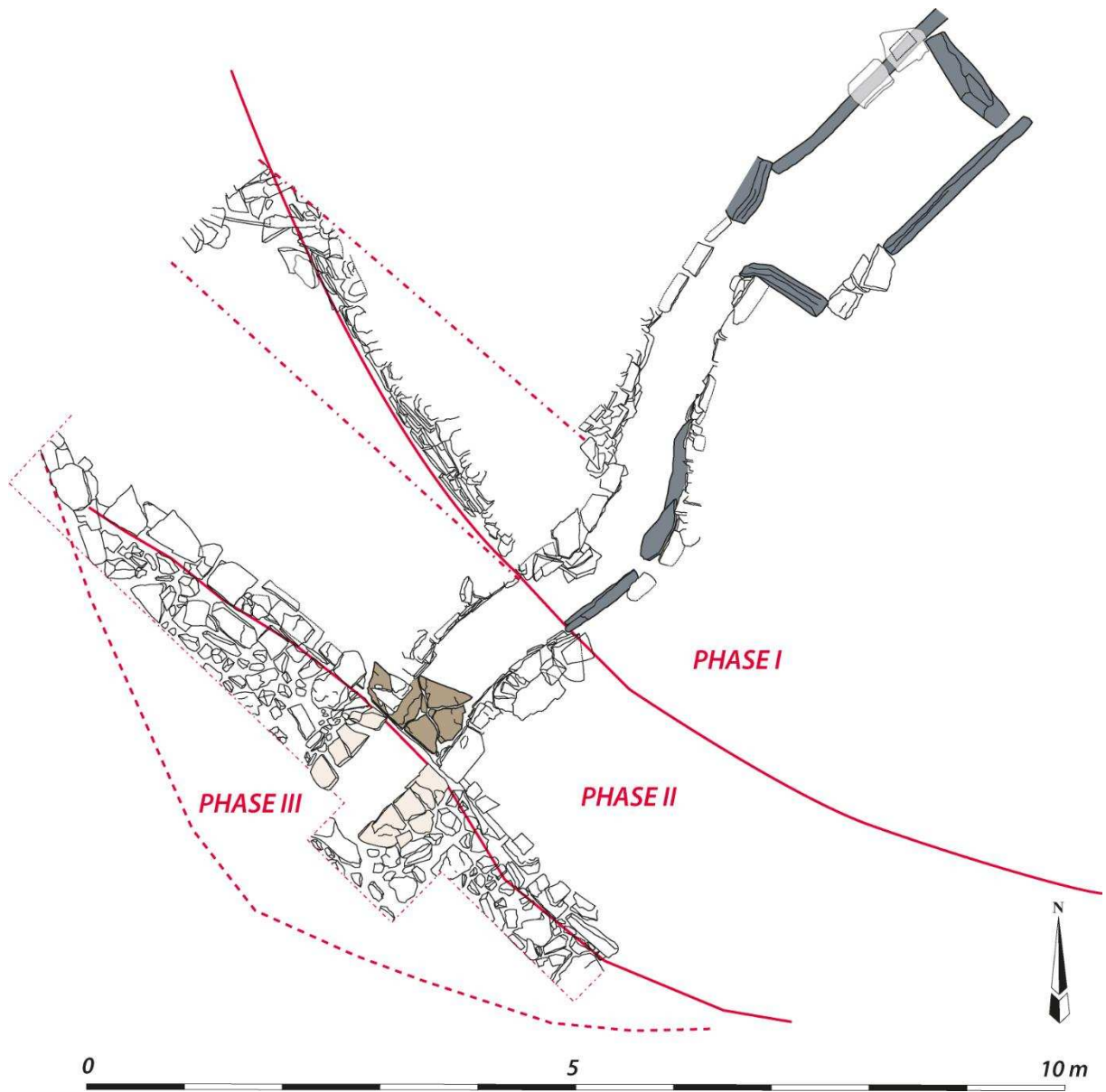


Figure 194 : Proposition de phasage architectural d'après les données archéologiques de la campagne 2012.

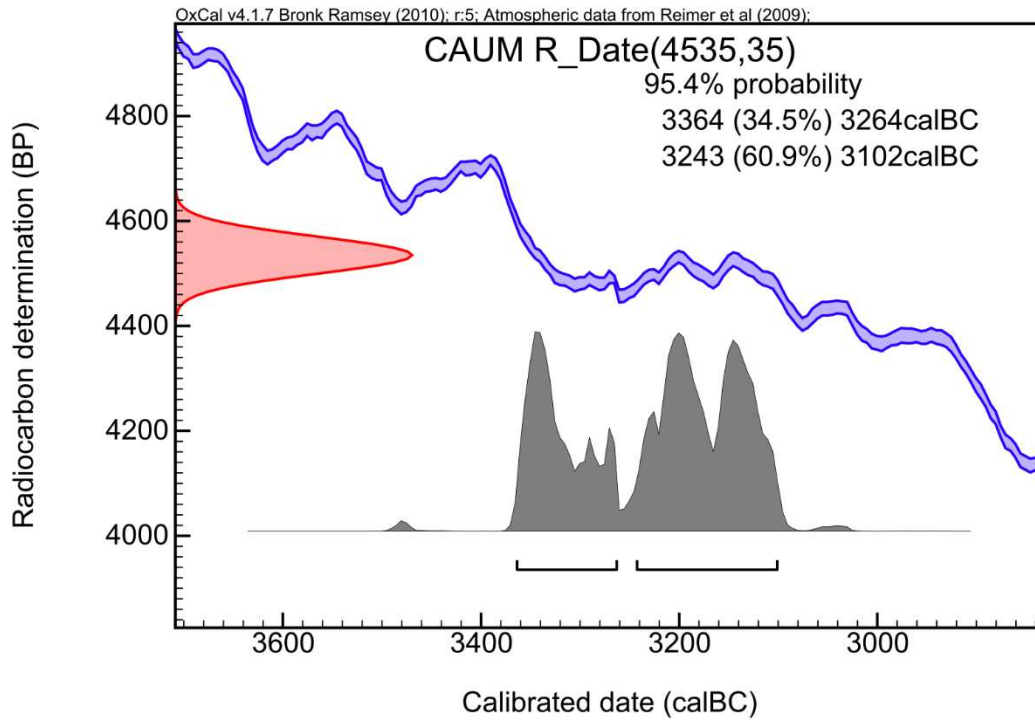


Figure 195 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone réalisée sur la dent N°102 (Oxcal v4.1.7).

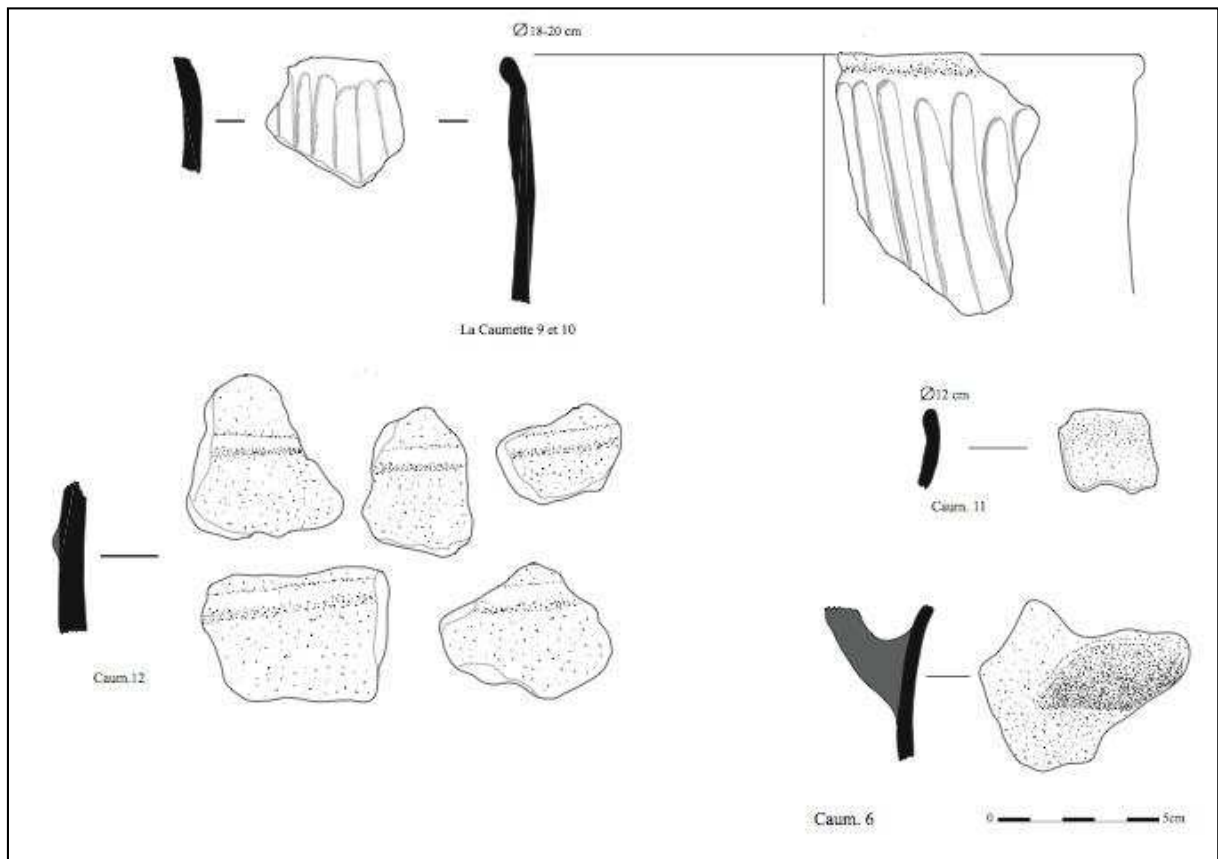


Figure 196 : Mobilier céramique du dolmen de la Caumette

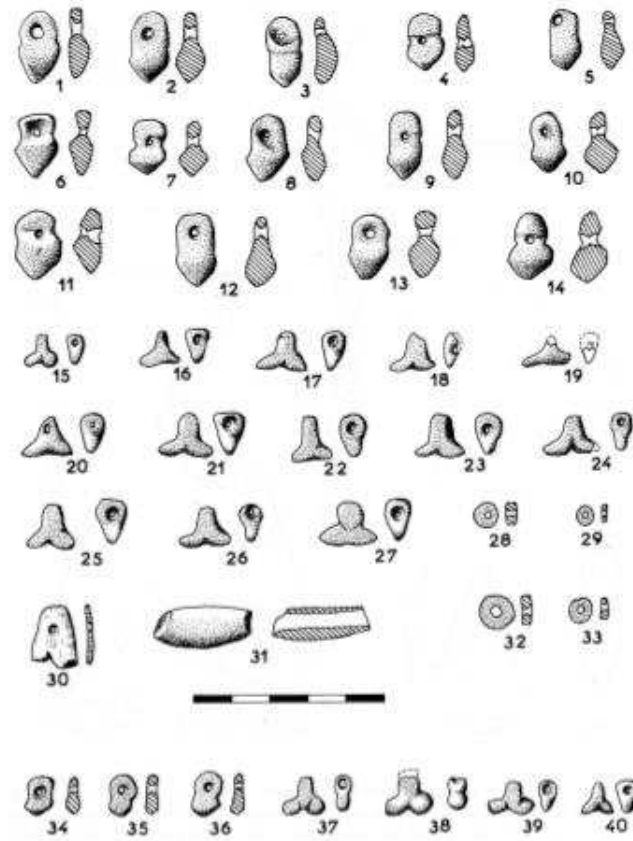


Fig. 6 - Dolmen de la Caumette. De 1 à 33: collier 2. De 34 à 40: collier 1.

Figure 197 : Parure du dolmen de la Caumette inhumée lors des fouilles de J. Arnal (dessins J. Coularou, 1979 fig.6, p.39).

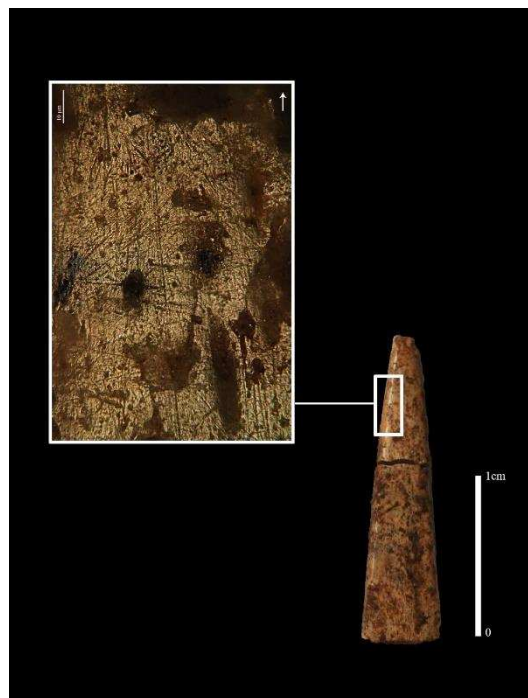


Figure 198 : fragment distal de pointe en os N°161 (Photographie J. Mayca)



Figure 199 : En haut, vue de la « façade » du dolmen de la Caumette à la fin de la fouille. En dessous, archives des fouilles de J. Arnal de cette même « façade » (Musée de Lattes).

3.2.5. Autres sites de référence

Nous mentionnerons seulement le dolmen de l'Ubac (Goult, Vaucluse) situé en dehors de notre cadre d'étude, de l'autre côté du Rhône, car il fournit des résultats particulièrement significatifs qui permettent des comparaisons avec les dolmens languedociens.

3.2.5.1. Dolmen de l'Ubac

Situation et contexte de découverte

Le dolmen de L'Ubac se situe sur la commune de Goult dans le département du Vaucluse qui ne compte qu'un autre dolmen, celui de la Pichone (Menerbes, Vaucluse). En effet, dans cette région, les sépultures collectives de la fin du Néolithique se trouvent principalement en grotte ou en abri. C'est aussi dans ce département que l'on rencontre le plus grand nombre d'hypogées (Sauzade 1998). La construction de dolmens ne semble donc pas une pratique funéraire majoritaire, du moins, dans l'état actuel des connaissances. Le dolmen de l'Ubac a été découvert dans des conditions exceptionnelles. En automne 1994, le Cavalon est en crue et emporte une partie de la berge au lieu-dit l'Ubac, sur 200 m de long, 10 m de large et 2 à 5 mètres de haut. Les murs de la chambre sépulcrale et le sommet du tumulus sont repérés lors d'une prospection en 1995 ainsi que des fragments d'ossements humains dans le comblement de la chambre. Une partie de cette dernière (dalle de couverture et chevet), s'est effondrée 2 m en dessous.

Une fouille planimétrique est mise en place et durera quatre ans afin de dégager l'ensemble du tertre et ses abords et de fouiller les niveaux sépulcraux de la chambre (Sauzade et al. 1999, 2000, 2001, 2002). A cette étude archéologique s'ajoutent des analyses géo archéologiques et environnementales (Sauzade et al. 2015). La description des différents éléments architecturaux qui suit, s'appuie sur les principales publications des auteurs de ces travaux de terrain (Sauzade et al. 2003, Sauzade et al. 2012). Nous présentons succinctement seulement les résultats relatifs au tertre.

Le tumulus dit « tertre »

Après un premier décapage, une chape de pierre recouvrant l'ensemble du monument est mise en évidence (fig. 200, A). Sous cette dernière, interprétée comme le sommet du tumulus conservé, une structure tumulaire complexe est identifiée. Son enfouissement sous 2 à 3 m de couches de terres alluvionnaires a largement contribué à sa bonne conservation. Son côté ouest est détruit par la crue mais il est possible de restituer un tumulus au profil circulaire (fig. 200, en haut). Il est structuré en périphérie, par deux couronnes concentriques constituées de dalles de 0,5 à 1 m de long (fig. 200, B). La couronne interne mesure 3,50 m de diamètre tandis que l'externe fait environ 4,50 m. Les dalles qui les composent devaient être, à l'origine, en position verticale (fig. 200, en bas). Elles se sont aujourd'hui affaissées du fait, semble-t-il du poids et de la poussée des sédiments accumulés par-dessus (fig. 200, C). De part et d'autre de ces dalles, un dispositif de calage est parfois visible, constitué de petits blocs, mais aucune trace d'implantation n'a été identifié. Après

restitution, ces deux couronnes sont distantes d'environ 1 m (fig. 200, en bas). La partie interne entre les deux couronnes et entre la couronne interne et la chambre est constituée d'un remplissage indifférencié de terre. Selon les auteurs, il s'agit « *d'une masse de terre brune rapportée, très anthropisée, avec la présence de nombreux petits vestiges (éclats de tailles, débris de céramique, faunes, particules charbonneuses)* » (Sauzade et al. 2003, p. 338). On ne connaît pas le détail des différentes couches constitutives de ce remplissage mais l'observation du diagramme de distribution verticale du mobilier autorise quelques remarques. Au sud, une forte concentration d'objets est visible dans la partie supérieure du remplissage traduisant probablement un niveau. Dans la partie médiane, la répartition du mobilier est plus dispersée. A la base de ce remplissage, le mobilier semble disposé sur un niveau horizontal que l'on peut restituer comme étant le sol d'implantation du monument. De plus, les dalles de la couronne semblent être implantées dans ce sol.

Le sommet du tumulus est recouvert d'une chape de petites dalles pluri centimétriques (de 20 à 50 cm). Ce niveau est forme une calotte de sphère recouvrant l'ensemble des structures. Lors de son décapage, il ne semblait pas évident de cerner la limite du tertre car la conservation de cette structure est différente selon les secteurs. Elle semble avoir été remaniée à certains endroits et a dû s'effondrer au-delà de la limite du tumulus. Les dalles formant cette chape sont plus concentrées au niveau de la chambre et entre les deux dalles périphériques afin, d'après les auteurs, « de conforter l'ensemble de l'appareil » (Sauzade et al. 2003, p. 338). Il semble qu'il y ait un hiatus dans la zone sud-ouest (IJK3) ainsi qu'à l'est, entre les deux couronnes. Cette dernière partie n'était peut-être à l'origine pas couverte pour permettre l'accès au couloir ouvert à l'est. Par ailleurs, c'est peut-être cet accès à l'est du monument qui a favorisé le bouleversement de ces niveaux de pierres durant le fonctionnement de la tombe, par passages répétés et piétinement. Au-delà de la couronne externe, cette structure est plus dispersée et irrégulière. Il s'agit sans doute de niveaux d'effondrement mêlés à un épandage postérieur. Cette structure de pierre est constituée d'environ trois niveaux, mêlés à de la terre qui viennent contre les parois de la chambre. Il semble donc qu'elle ne recouvrait pas la chambre qui devait être visible avec ces trois dalles de couverture, du moins pendant la majeure période de fonctionnement de la sépulture. En effet, les différents niveaux sépulcraux de la chambre ont révélé des utilisations originales sur une longue période.

Avant le dolmen de l'Ubac

Deux stèles trapézoïdales présentant des traces de peintures ont été découvertes en réemploi à la base du tertre (fig. 200, D). La fouille a en effet mis en évidence, dans la zone ouest, un dépôt antérieur à la construction du dolmen et de son tertre. Une des deux stèles est associée à trois vases en place, légèrement bouleversés par la construction du tertre. Les deux stèles comportent des traces de chocs violents. Cette observation témoignerait en faveur d'une hypothèse de réappropriation « violente » des lieux par les constructeurs du dolmen qui a peut-être engendré la destruction d'un monument antérieur daté du Néolithique moyen (Sauzade et al. 2012). On pourrait également voir dans ce réemploi un acte symbolique, voire un hommage aux ancêtres et/ou aux dieux vénérés anciennement en ce même lieu.

Après le dolmen de l'Ubac

Un niveau chargé en mobilier recouvrait l'ensemble du monument. Il semble qu'il soit postérieur à la construction du dolmen. Les auteurs ont interprété cette couche d'occupation comme les restes d'un « atelier de taille ». De nombreux éclats de silex ont été identifiés ainsi que des charbons de bois et des fragments de poterie et d'os d'animaux. Dans la zone sud-est, un foyer constitué d'une cuvette de 1,10 m de diamètre et de 0,20 m de profondeur, a été mis en évidence, en association avec un empierrement de pierres plates et de galets parfois rubéfiés et une concentration d'éclat de silex. L'implantation d'un tel atelier de taille, sur les berges du Cavalon, est sans doute motivée par l'abondance des ressources en silex sous forme de galet que pouvait offrir le lit de la rivière. Cette occupation est datée du Bronze ancien (Ly 9125 = 3640 +/- 45 BP soit 2122-1891 BC) et donne ainsi un terminus ante quem au fonctionnement du dolmen.

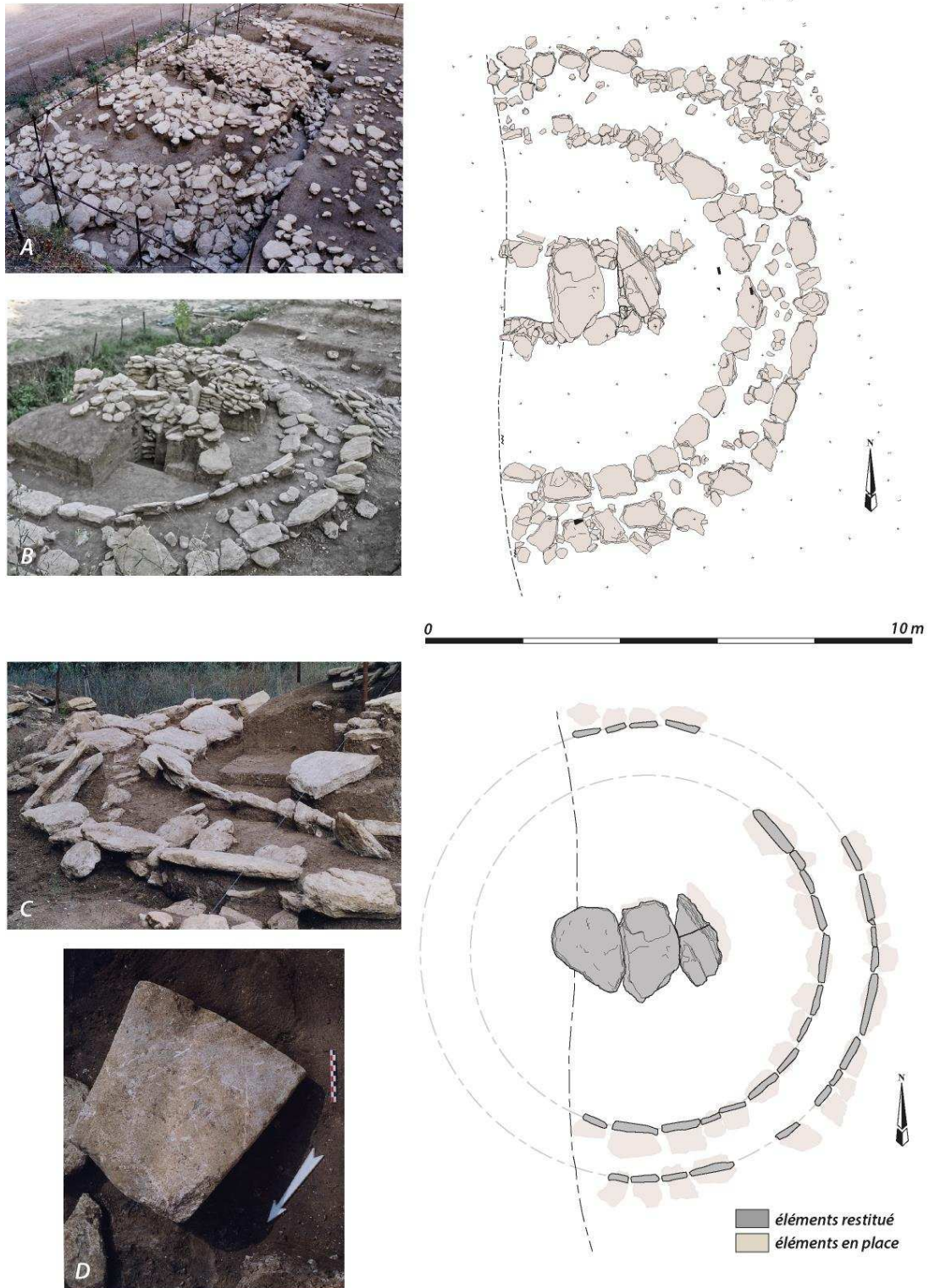


Figure 200 : Le dolmen de L'Uzac (Goult, Vaucluse). En haut, planimétrie générale du monument. En bas, hypothèse de restitution du monument (D'après Sauzade et al. 2015, DAO B. Bizot). A. Le sommet du tumulus, chape de dalles. B. La double couronne du tumulus. C. Détail des dalles formant la couronne, en position effondrées. D. Détail d'une stèle réemployée comme éléments de la couronne. (Photographie D'après Sauzade et al. 2003, 2012 et 2015).

3.3. Le Nord : le bassin du Salagou et la partie méridionale des Grands Causses

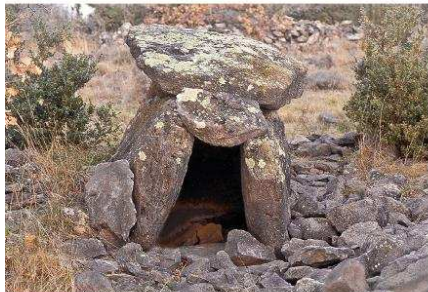
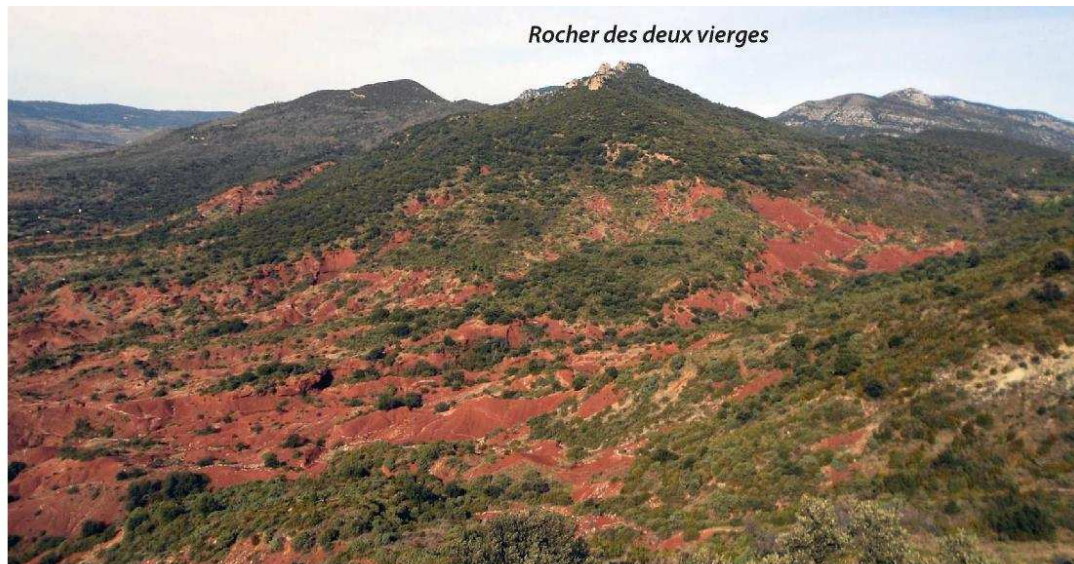
3.3.1. Le bassin permien du Salagou

Le bassin permien du Salagou est situé en Languedoc central au carrefour de quatre grandes entités paysagères : les petits causses des Garrigues à l'est, les Grands Causses au nord, la Montagne Noire à l'ouest et la plaine de l'Hérault au sud (Alabouvette et al. 1982). Il s'agit d'un des paysages géologiques les plus originaux du département de l'Hérault, constitué de grès riche en sels de fer oxydés qui lui donnent une teinte rouge lie de vin. L'érosion y est très active et forme des reliefs spectaculaires (fig. 201).

Les dolmens (une quinzaine) implantés sur ces reliefs sont construits principalement en basalte (roche plus récente, présente au sommet des grès permien) et en grès. Ces monuments sont situés en marge à l'ouest des grandes concentrations de dolmens à couloir de type languedocien des Petits Causses des garrigues au sud-ouest d'une part, et de la bordure méridionale du Larzac au nord-ouest d'autre part (fig. 201 et 202). Les emblématiques dolmens de Grandmont de la Bruyère d'Usclas (Soumont, Hérault) et du Bois de Marou (Saint-Privat, Hérault) dominent ce bassin du Salagou au nord et sont implantés sur les contreforts du Causse du Larzac. A l'extrémité ouest du bassin, on trouve les 11 dolmens de Toucou groupés en nécropole et construits en basalte (fig. 202).

Certains dolmens ont été détruits (Grandmont 2). Ces monuments ont pour la plupart été fouillés et restaurés par le Groupe Archéologique Lodévois. Les tumulus ont été largement remaniés par ces travaux de consolidation. Seuls les dolmens des Isserts, de Grandmont n°3 et du Pigeonniers n'ont été pas été restaurés.

Parmi eux, le dolmen des Isserts a bénéficié d'une fouille récente (2012-2013) et exhaustive pour alimenter spécifiquement ce travail de recherche.



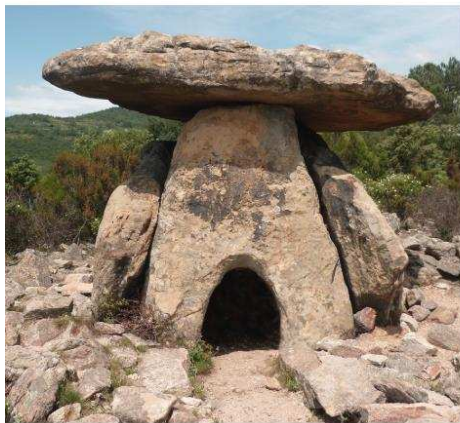
Toucou 2



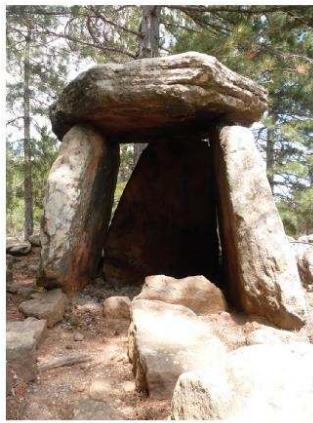
Toucou 3



Pigeonnier



Grandmont 1



Belvédère



Bois de Marou

Figure 201 : *Le bassin permien du Salagou et les dolmens les plus emblématiques de ce territoire.*

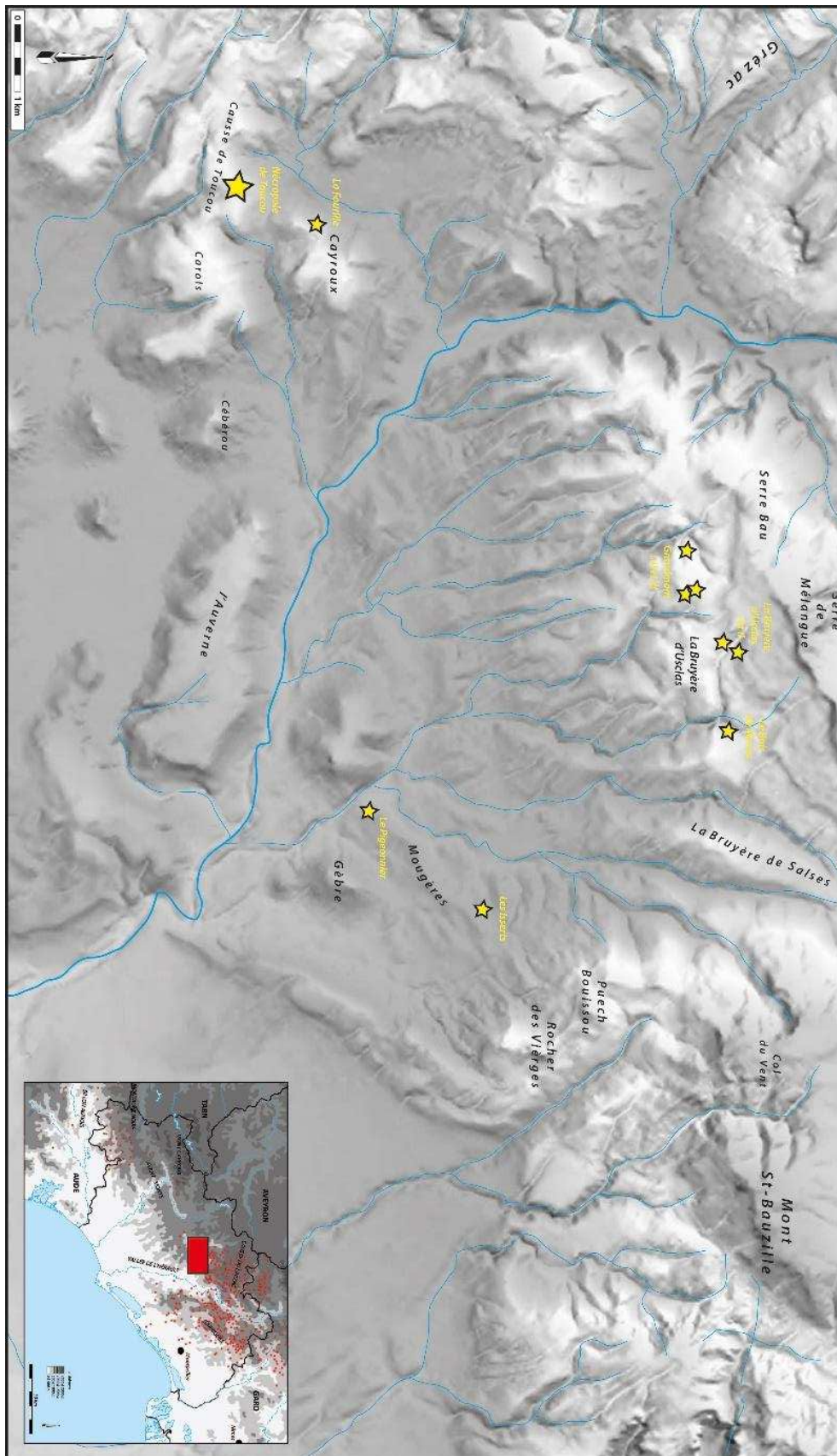


Figure 202 : Carte de répartition des dolmens du bassin permien du Salagou et des contreforts de la bordure méridionale du Causse du Larzac.

3.3.2. Le dolmen des Isserts

La présentation de ce dolmen est plus complète que pour les autres monuments car ce dernier a bénéficié de plusieurs campagnes de fouilles et a donné des résultats particulièrement significatifs aussi bien au niveau de l'architecture, que du mobilier et des données anthropologiques.

3.3.2.1. Situation géographique et contexte archéologique

Le dolmen des Isserts, dit aussi l'Ayral, se situe sur la commune de Saint-Jean-de-la-Blaquière, au lieu-dit « les Isserts ». Il est implanté dans le bassin géologique du Salagou et est construit sur la ligne de crête des Mougères, à l'amorce de la déclivité (fig. 203).

Sur cette même crête, un peu plus au sud, est implanté le dolmen du Pigeonnier (commune de Sallèles-du-Bosc) qui a fait lui aussi l'objet d'une fouille, en 2010, par Sabine Puech, à la demande du Groupe Archéologique Lodévois (Puech à paraître). Les prospections réalisées depuis plusieurs années par le Groupe Archéologique Lodévois montrent une forte occupation de cette zone au Néolithique. Ces travaux n'ont cependant pas permis la caractérisation de structures d'habitat. Seules des concentrations de mobilier lithique ont été repérées (notées « habitat » sur la fig. 203). Une de ces accumulations est située à 100 m au Nord-Est du dolmen. Lors de prospection, outre le mobilier recueilli, plusieurs alignements de blocs ont été repérés à cet endroit.

3.3.2.2. Géologie et implantation

La connaissance du contexte géologique et des processus géomorphologiques de la zone du dolmen des Isserts nous permet d'appréhender les stratégies d'implantation de ce type de monuments (fig. 204). Cette compréhension est primordiale pour l'identification de certaines structures observées lors de la fouille (cf. *infra*).

La région du Salagou est constituée d'une alternance grés-pélique (fig. 205). La formation de ces roches appelées « ruffes » (de *ruffus* : rouge) remonte à l'époque permienne, entre 280 et 225 millions d'années. Il s'agit, à l'origine, de couches de sédiments argileux ou gréseux qui se sont déposées par séquences régulières lors de phases d'assèchement ou d'invasion lagunaire. Ces couches sont aujourd'hui fossilisées et inclinées de 30° en raison de la tectonique fini-permienne. Ce pendage implique un relief particulier que l'on appelle « cuesta » (signifie « pente » en espagnol). Il se forme lorsqu'il existe une alternance de couches de roches dures (ici le grès permien) sur des couches de roches tendres (ici les pélites). Le schéma ci-après montre les processus d'érosion appliqués à un relief de type « cuesta » (fig. 206, 1). Les pélites (couche tendre) vont subir plus fortement les actions des intempéries laissant le grès, situé avant l'érosion sur ces couches tendres, sans support (fig. 206, 2). Cela crée des abrupts de grès que l'on appelle « fronts de cuesta » (fig. 205). Par la suite, des blocs de toutes tailles vont se détacher progressivement du banc de grès par la seule force de la pesanteur (fig. 206, 3) et créer ainsi des éboulis sur les couches de pélites.

Le dolmen est implanté directement sur un substrat tendre pélitique. Il est construit principalement en grès permien, roche présente au nord et au sud du monument sous la forme d'abrupts (fig. 207). Par ailleurs, des blocs de conglomérat (roche dense constituée de grains de grès et de quartz agglomérés) utilisés dans certaines structures du tumulus semblent bien d'origine locale. Cependant, nous n'avons pas observé de zone d'affleurement à proximité du dolmen. Il faudrait réaliser des prospections avec un géologue pour déterminer avec précision ce faciès.

Les constructeurs ont pu facilement utiliser de grandes dalles de grès déjà détachées des abrupts pour bâtir la chambre sépulcrale (fig. 206, 4). Certaines de ces dalles non utilisées pour la construction sont encore visibles à l'Ouest du monument (fig.207). C'est d'ailleurs ce qui a dû motiver l'érection du dolmen à cet endroit où les matériaux étaient directement exploitables. Le dolmen a naturellement été établi juste en-dessous d'un long banc de grès. Il n'est donc pas sur le point le plus haut de la crête (où l'on peut voir les restes d'une capitelle), car cela aurait rendu plus difficile le transport des grandes dalles.

L'approvisionnement en petit appareil nécessaire à la construction du tumulus a dû nécessiter des travaux de débitage du banc de grès. Une carrière a probablement été ouverte à proximité du chantier de construction pour assurer cette disponibilité en petits matériaux. Ces zones d'extraction restent pour l'heure à identifier car nos investigations ont surtout concerné le monument lui-même. Cette problématique sera prise en compte lors des futures fouilles.

3.3.2.3. Historique des travaux

Ce dolmen est découvert vers la fin du XIX^{ème} siècle par Cazalis de Fondouce qui le mentionne dans son inventaire des dolmens de l'Hérault (Cazalis de Fondouce 1870). Il pratique un sondage dans la chambre et y collecte quelques tessons ornés de chevrons (aujourd'hui introuvables). Il faut attendre 1937 pour que les chercheurs le classent parmi les dolmens possédant un couloir grâce à l'étude architecturale de Gaston Combar nous (Combar nous 1960, p. 38). Il semble cependant qu'il n'ait pas effectué de fouille. Par la suite, J. Audibert réalise quelques ramassages de surface sur ce monument (Audibert 1956). Dans les années 1950, la chambre, ainsi que le couloir, sont entièrement dégagés par le Groupe Archéologique Lodévois (fig. 208), dirigé par Gaston-Bernard Arnal (1961). Ce dernier décrit deux phases d'utilisation du monument. La première se place au Néolithique final et est caractérisée par des armatures de flèches, des éléments de parure (perles en stéatite) et des tessons de vases à fond rond et à profil sinueux. La seconde phase d'utilisation semble plus récente (âges du Bronze et/ou du Fer). Elle est riche en mobilier métallique. Deux anneaux et deux épingles en bronze, ainsi que deux clous en fer ont été retrouvés contre la dalle de chevet, accompagnés de deux vases dont l'un est décoré dans le style Saint-Vérédème (cf. *infra* Chapitre II. D.). On connaît trois plans de ce dolmen (fig. 209) réalisés successivement par G. Combar nous, G.-B. Arnal et Y. Chevalier (1984).

3.3.2.4. Description du dolmen avant la fouille

Il s'agit d'un dolmen à couloir en « P », construit principalement en grès permien. La chambre est composée de quatre dalles et est surmontée d'une dalle de couverture (elle gisait en fait

sur le tumulus, le propriétaire l'a remise sur les supports il y a 70 ans). La dalle de chevet, dont il ne subsiste que la base, mesure 0,50 m de haut et 0,80 m de large. Ce chevet est encastré entre les deux dalles latérales. L'espace laissé vide est comblé par des dallettes. La dalle d'entrée est également brisée ; elle n'est conservée que sur 0,40 m de haut. On distingue encore, sur son côté gauche, le départ de l'échancrure et des traces de bouchardage. L'intérieur de la chambre mesure 2 m de long sur 1,50 m de large. D'après G.-B. Arnal, toute la surface du sol était dallée ainsi que la totalité du couloir. Ce dernier est limité à l'Ouest par un mur de pierre sèche bien appareillé. Les pierres sont équarries de manière assez régulière et possèdent des surfaces planes. Le tout forme une paroi au profil légèrement concave. A l'est, le couloir est d'abord bordé d'un mur de pierre sèche puis d'une longue dalle de 2 m de long sur 1 m de hauteur. La largeur de ce couloir est de 1 m à l'entrée de la chambre ; il rétrécit progressivement de moitié à son autre extrémité. La présence d'une antichambre n'est pas à exclure, puisque la grande dalle de la paroi est semblable à une séparation avec le début du couloir qui est constitué de mur de pierre sèche de chaque côté.

Une couverture photographique du dolmen a été réalisée à différents moments de l'année en 2011, avant notre intervention (fig. 210 et 211). Cela a permis de constater la fréquence des incendies dans la région, qui endommagent fortement l'architecture et polluent les niveaux supérieurs de la fouille. La couleur du grès se modifie (du rouge au violet, voire au noir) à cause de ces changements thermiques. De même, la plupart de la céramique trouvée lors des campagnes de fouilles 2012 et 2013 a pris une couleur verdâtre à bleue (cf. *infra*).

3.3.2.5. Le tumulus de la phase II

La tranchée n°1

Il a été décidé de sonder le tumulus dans sa zone sud-est. Il s'agissait dans ce secteur d'implanter, contre et perpendiculairement à l'orthostat sud, deux axes parallèles espacés d'environ 1,50 m (fig. 212). La zone de fouille d'environ 4 m² ainsi délimitée, permettrait de recouper les deux murs concentriques signalés à cet endroit par les différents chercheurs précités. Nous avons ainsi dégagé plusieurs aménagements sur environ 1 m de profondeur, sans pour autant atteindre le substrat. Le démontage de certains blocs s'est avéré impossible du fait de leurs gros calibres et de leur implantation dans les coupes de la tranchée. Nous supposons donc, d'après les observations réalisées durant la fouille de la chambre, que l'orthostat sud est posé sur le substrat. Il n'a pas été possible de vérifier cette information côté tranchée.

A la base de la tranchée, la fouille a révélé un agencement de gros blocs bruts de grès de 50 à 70 cm (US 13) (fig. 213). Parallèlement, un mur est construit en façade à l'aide de blocs dont la face plane est placée en parement (ST 1). Cette première structure est conservée sur au moins 4 assises (fig. 214). Le soubassement se compose de pierres plus volumineuses d'une hauteur d'environ 30 cm. Les assises supérieures sont construites à l'aide de dallettes empilées beaucoup moins épaisses (10 cm). Ce mur est calé par une couche de terre très compacte mêlée de moellons et de dallettes pluricentimétriques de 10 à 20 cm, (US 8). Ce comblement est véritablement maçonné. Il a ensuite été observé deux aménagements internes (ST 2 et ST 3) qui sont probablement construits dans le même temps. ST 2 est une

structure de petites dalles plates alignées (fig. 215) dont la fonction vise probablement à rétablir l'horizontalité du tumulus. ST 3 est construit sur l'US 13 au moyen de plusieurs gros blocs juxtaposés (30 à 50 cm). Cet alignement fait office de renfort interne ; il est situé à proximité de l'orthostat (fig. 216). L'espace entre cette structure et le pilier latéral de la chambre est comblé par une couche de terre et de pierres très compacte (US 14). De l'autre côté, un comblement similaire (US 11) fixe à la fois ST2 et ST3. On observe une couche compacte composée de terre argileuse et de dallettes (dimensions entre 20 et 30 cm) disposées à plat, qui recouvre et scelle ces aménagements (US 5). Cette US est surmontée d'une couche de terre meuble dans laquelle on rencontre quelques grandes dalles de 30 à 40 cm (US 4 écailles ?). Ce niveau de surface ne semble pas vraiment en place ; il a probablement subi des remaniements dus à la proximité du chemin et une érosion certaine

La fouille en tranchée a permis de relever deux sections qui reflètent assez bien les relations stratigraphiques entre ces divers aménagements (fig. 217). Elle a modifié la vision que l'on avait du tumulus, que l'on imaginait plutôt circulaire au vu des anciens plans. Un unique mur construit a pu être observé et il est rectiligne. Au regard de son aspect soigné, il était probablement destiné à être vu. L'aménagement interne est complexe, avec un soubassement de blocs « cyclopéens », un renfort et des couches de terre et de pierres successives très compactes. Le tout forme un ensemble bien structuré qui est destiné à la fois à maintenir l'orthostat et à monumentaliser l'édifice.

Le parement périphérique : ST1

La description du tumulus est particulière car deux phases de construction bien distinctes ont été identifiées durant la fouille. Il s'agit, en premier lieu, de présenter la phase II, c'est-à-dire, celle qui est la mieux conservée. Tout d'abord, ce tumulus est limité par un mur (ST1) que la fouille 2013 a permis d'identifier tout autour de la chambre et du couloir. La structure interne a également été fouillée en plusieurs sondages : tranchée n°2, sondage n°3 et 4. La phase I du tumulus est, quant à elle, perceptible à la base du sondage 3 et au niveau du sondage 5.

Description architecturale

Le mur avait été identifié seulement dans la partie sud-est où il est conservé sur au moins deux assises et présente un profil sub-rectiligne (fig. 218). Un angle a également été observé au sud. Le mur s'oriente alors vers le nord-ouest et semble rejoindre l'entrée du couloir (fig. 219). Lors des deux campagnes de sondages 2013, les limites sud-ouest, nord-ouest et nord-est de ce même mur ont pu être identifiées. Elles sont partout conservées sous les effondrements du tumulus sur au moins deux assises (fig. 220).

Au nord-ouest, l'appareil et le profil du mur diffèrent de sa partie sud-est. Les blocs sont plus grossiers, ce qui rend l'ensemble assez hétérogène. L'assise supérieure de ce mur a légèrement versé vers l'extérieur, ce qui lui donne aujourd'hui un profil courbe (fig. 218 et 221). Cela est probablement dû aux poussées du remplissage du tumulus et à son implantation sur une légère pente. L'assise inférieure, lorsqu'elle a été observée, témoigne d'un mur plutôt rectiligne à l'origine et donc symétrique au côté sud-est.

La partie nord-est de ce mur, l'arrière du monument, forme vaguement un arc de cercle, structuré par quatre angles (fig. 220 et 222). Les deux angles nord du mur sont constitués d'une grande dalle naturelle qui témoigne du comportement opportuniste des constructeurs qui ont usé des potentialités géologiques du lieu. Les angles est et sud-est n'avaient pas été identifiés en 2012 (fig. 220 et 223). Des gros blocs effondrés masquaient cette portion de mur bien conservée. La partie nord-est du mur est plus ou moins rectiligne. Les assises n'y sont pas tout à fait horizontales car elles reposent sur un substrat irrégulier. En effet, au milieu de cette partie du mur, le substrat forme une bosse, les deux assises sont disposées en chevrons au-dessus de celle-ci (fig. 220 et 222).

La restitution hypothétique du tracé du mur ST1 (en tenant compte des versements de certaines pierres) forme un tumulus de forme hexagonale symétrique sur l'axe longitudinal (fig. 218). Cet aspect particulier ne trouve pour l'instant pas d'occurrence dans la région, peut-être à cause du manque de fouilles sur ces structures tumulaires. Dans l'état actuel des connaissances, les tumulus des dolmens languedociens semblent être majoritairement de forme sub-circulaire (ex: la Prunarède, Laroque 17, Mas de Reinhardt, Caissa dels Morts, Grandmont 3, etc.). Par ailleurs, sur les Grands Causses, il existe des dolmens avec des tumulus dont certains côtés sont rectilignes, comme ceux du bas Quercy (Pajot 1999).

Système d'implantation du mur

Le sol d'implantation de ce mur est hétérogène, non seulement à cause de l'alternance grésopélimitique naturelle du substrat mais également car, à certains endroits, ce mur repose sur un tumulus plus ancien (cf. *infra* SD3 et ST4). Les constructeurs du tumulus hexagonal se sont parfois servis de cette construction plus ancienne comme radier pour le mur ST1. Cela est bien visible sur les façades sud-ouest et sud-est du monument (fig. 220 et 224). Par ailleurs, on remarque également une volonté de cacher l'ancienne construction, notamment dans les modalités d'implantation de l'angle sud (fig. 219). Ce dernier, qui sépare deux murs subrectilignes, est disposé sur le premier mur circulaire de la structure 4 mais avec un léger décalage vers le sud comme pour camoufler la circularité de cet ancien mur. Le vide laissé par ce décalage est comblé par un petit bloc de conglomerat qui à la fois soutient l'angle, et cache la construction antérieure (fig. 219). Cette implantation directement sur la structure 4 a été observée pour la partie sud-est du mur, où le chevauchement est plutôt clair. Pour ce qui est de la partie sud-ouest, cela est moins évident (fig. 225, B). En revanche, il semble qu'il y ait une différence dans l'appareil des deux constructions (fig. 225, A). La plus ancienne présente des blocs rectangulaires réguliers alors que la construction supérieure est plus hétérogène. Ces observations ont ensuite été confirmées lors de la fouille du quart sud-est (cf. *infra* SD3).

Une dalle, appartenant à la fois au mur sud-ouest et à la fin de la paroi ouest du couloir, repose sur un gros bloc (n°1) de substrat dur gréseux (fig. 220 et 225, B) ce qui indique que ce gros bloc était sans doute là avant la construction du mur ST1 et probablement aussi avant la construction de ST4 (fig. 226).

Les parties nord-est et nord-ouest du mur reposent quant à elles directement sur le substrat pélimitique. Parfois, une couche de petits cailloutis sert de radier au mur comme c'est le cas au nord-est (fig. 222).

Les relevés architecturaux des différentes façades montrent bien ces différences d'implantation (fig. 220). On remarque également sur ces sections une différence d'altitude de la première assise du mur qui oscille entre 1,75 m et 2,20 m sous le point 0. D'ouest en est, les assises reposant sur la structure 4, bien horizontale, sont implantées régulièrement à 2 m de profondeur (sous le point 0). En revanche du nord-est au nord-ouest, le terrain étant en pente vers l'ouest, cette même assise est construite sur un sol en dénivelé sur 45 cm de haut, ce qui explique ces différences d'altitude. Malgré cela, les assises d'une même façade sont à peu près horizontales, sauf pour la façade nord-est, qui va accuser une pente d'environ 3,6°.

La tranchée n°2

Afin de vérifier les éléments de l'architecture interne du tumulus observés en 2012 dans la tranchée n°1, une autre tranchée a été implantée dans la zone nord-ouest, perpendiculairement à l'orthostate (fig. 227). Cette tranchée est longue de 8 m afin d'identifier une possible autre ceinture du tumulus ainsi que le niveau d'implantation de ST1.

Stratigraphie (fig. 228) :

La première couche dégagée côté sud-est, sur la partie sommitale conservée du tumulus et directement sous une fine couche d'humus, est constituée de grandes dalles d'environ 40 cm d'envergure (US26) et d'un sédiment meuble. Ce premier niveau suit la pente vers le nord-ouest. Il est rapidement démonté, les dalles n'étant pas dans leur position initiale. Pour ce qui est du sédiment, il s'agit probablement de déblais de fouilles anciennes. Sous cette couche, une strate plus homogène est mise en évidence contre l'orthostate nord-ouest (US29). Il s'agit d'une couche de terre chargée en dallettes pluricentimétriques (de 20 à 30 cm). Le niveau suivant comporte des gros blocs juxtaposés et imbriqués les uns dans les autres. Il s'agit du renfort interne qui est ici moins bien conservé que dans la tranchée n°1 (US 35=ST3). A l'arrière de ce renfort (côté orthostate), on rencontre un niveau de comblement constitué de gros blocs juxtaposés (US32). Un de ces blocs mesure environ 1m² et il est disposé de manière oblique contre l'orthostate afin semble-t-il de le stabiliser (fig. 229). Les espaces vides entre ces gros blocs sont colmatés par des dallettes verticales.

Parallèlement, dans la partie médiane de la tranchée, le mur ST1 a été identifié. Les blocs qui le composent sont irréguliers et ne semblent pas vraiment parementés (fig. 230). Deux assises sont conservées. L'arrière du mur est calé par une couche compacte de dallettes imbriquées à plat (US30 et 34, fig. 231). Ce comblement est similaire à celui observé dans la tranchée n°1, stabilisant le même mur (ST2), il n'est toutefois que partiellement conservé. En effet, comme précisé plus haut, dans la partie nord-ouest, les blocs du mur forment un profil sub-circulaire qui ne semble pas d'origine. L'assise supérieure a sans doute légèrement versé vers l'extérieur du fait des poussées exercées par la masse interne du tumulus et de la pente sur laquelle il est installé. Le déplacement de ces blocs a sans doute bouleversé le comblement interne, d'où une conservation partielle de l'US34. Cette strate est située entre le mur ST1 et le renfort interne US35 ; elle leur est donc postérieure. Le mur, l'US34, 35 et 32 reposent sur un substrat pélotique en léger pendage vers le nord-ouest (fig. 232 et 233).

Cette tranchée a permis de dégager sur toute sa hauteur, l'orthostate nord-ouest qui mesure 1.60m de haut (fig. 234). Une petite pierre de calage (20 cm) comblant une irrégularité de la base de cette dalle a été également observée (fig. 234). Ce type d'aménagement semble assez

récurrent. Nous l'avons remarqué en 2012 lors de nos premiers sondages sur les dolmens de la Caumette, du Mas de Reinhardt II et de Laroque.

Au-delà du mur ST1, vers le nord-ouest, la zone a été perturbée par un sondage clandestin, et une grande dalle (fragment d'une dalle de couverture ?) git dans un creux artificiel. Ce bouleversement n'a pas permis le relevé continu de la section S-E/N-O de la tranchée (fig. 228). Contre la façade du mur, une couche de dalles plus ou moins disposées à plat repose directement sur le substrat pélitique (US21). Au départ, nous avons pensé qu'il pouvait s'agir du comblement d'une tranchée de fondation. Mais, suite à l'observation de la morphologie du sol naturel, il s'agirait plutôt d'effondrements lents sur un replat du substrat (fig. 235). Ce type d'effondrement a été également remarqué dans les zones nord et nord-est.

Plusieurs autres couches d'effondrement ont été repérées au nord-ouest de la tranchée. En surface, une couche de dalles sans sédiment (US51) suit la pente (fig. 236). On rencontre en-dessous une couche d'argile et de dalles, chargée en altérites du substrat pélitique (US52). Sous ces deux couches, on retrouve le substrat qui fait un replat au niveau de ST1 puis descend en pente douce vers le nord-ouest.

Le substrat dégagé sur toute la surface de la tranchée présente un profil avec des paliers peu marqués qui ont été habilement utilisés par les constructeurs afin d'installer, en haut l'orthostate, au milieu le renfort, et en bas le mur ST1. Le substrat pélitique étant facile à creuser, on ne peut déterminer si ces zones de replat sont artificielles. Si ces zones planes sont naturelles, les constructeurs ont également pu les accentuer. Ces hypothèses sont difficilement vérifiables car le substrat s'effrite très rapidement et ne conserve aucune trace d'un tel aménagement.

Le sondage n°3

Il a été décidé de démonter toute une partie du tumulus dans le quart sud afin de procéder à une analyse sur une plus grande surface de la structure interne. Dans un deuxième temps, dégager la structure 4 qui passe sous le tumulus à cet endroit-là, s'est révélé indispensable pour comprendre la chronologie de ces aménagements.

Sous une première couche organique, sur toute la surface du sondage, on rencontre une couche de terre argileuse compacte (US48), avec quelques pierres (gros et petits modules) chargée en céramique très érodée d'aspect brûlé (fig. 237). L'ensemble est assez hétérogène. Après démontage de l'US48 (remaniée), on arrive sur un niveau de gros blocs imbriqués (US49) pluricentimétriques (de 30 à 50 cm). On trouve de moins en moins de terre entre les blocs et l'ensemble est très compact. Il s'agit de la première couche bien conservée du remplissage interne du tumulus (fig. 238 et 239). Un alignement de gros blocs apparaît à mi-chemin entre le parement ST1 et la dalle du couloir (fig. 240 et 241). Il s'agit du renfort (ST3) repéré dans les tranchées n° 1 et 2. Un remplissage constitué de petites dalles imbriquées (US50) vient combler l'espace entre le parement ST1 et le renfort ST3. Sous ce niveau, on rencontre une couche (US56) de cailloutis de module moyen (5 à 20 cm) mêlés à une terre argileuse compacte (fig. 242).

Entre le renfort ST3 et la dalle du couloir, le remplissage est mieux structuré (fig. 242). La partie supérieure de ce dernier se compose d'une couche de gros blocs (30-50cm) de plaquettes mêlées à une argile compacte (US55). Le renfort apparaît constitué d'au moins deux assises (fig. 245). Le deuxième niveau de remplissage à l'arrière se révèle bien ajusté (fig. 243 et 244). Il s'agit d'un véritable pavement de grandes dalles de 40 à 50 cm avec quelques petites pierres de calage dans les interstices (US58) et, par endroits, des dallettes de moindre dimension. Un tel remplissage n'avait pas été observé dans les tranchées n°1 et 2. La différence réside probablement dans l'espace à combler, qui est ici d'environ 6 m² du fait de la déportation de la paroi Sud du couloir vers l'ouest et non dans le prolongement de l'orthostate sud-est. En effet, ce remplissage doit stabiliser à la fois le renfort et la dalle du couloir qui pèse environ 1,77 tonne (poids calculé à partir de la densité du grès la plus basse soit 2,64 kg/dm³). Le long de cette dalle, on observe un comblement de petits cailloux et d'argile compacte (US57, fig. 243). Après démontage des assises du renfort ST3 ainsi que de l'US58, on tombe sur un niveau hétérogène constitué de blocs (20 à 30 cm), de quelques dallettes et de terre argileuse, très compacte (US69/70). Le long du couloir, on observe la partie supérieure d'une structure de calage soignée (US77) composée de deux lignes parallèles de blocs quadrangulaires juxtaposés (fig. 246).

Le parement sud de ST1 et « la façade »¹ sud-ouest ont également été démontés et les assises numérotées (fig. 245 et 247). Le mur est remonté à proximité du monument en vue d'une future restauration. Sous le mur ST1, se poursuit, comme on le présentait, le mur ST4. Le profil de la couronne externe de cette structure antérieure semble circulaire (fig. 248). Cette file de blocs quadrangulaires rejoint le couloir au sud-ouest de la grande dalle plantée (fig. 249, 250 et 251). Lorsqu'on est à l'intérieur du couloir, on comprend que le dernier bloc de cette couronne est également un élément de muret en élévation sur trois assises (MR5) qui prolonge après la dalle plantée la paroi sud du couloir. (fig. 252).

La structure 4 fonctionne donc bien avec les espaces internes de la tombe. Il s'agit du même monument durant une phase antérieure et non d'un autre monument situé en-dessous ou d'une plate-forme monumentale comme on le supposait dans le précédent rapport (2012).

D'autres grands blocs forment peut-être la couronne interne, mais ils ne semblent pas en place (remaniés lors de la nouvelle construction), ils ont donc été démontés pour plus de lisibilité. Seul un bloc de forme trapézoïdale semble bien dans sa position initiale car il est aligné avec la grande dalle appartenant à la deuxième « file » découverte lors des sondages 2012 (fig. 250 et 251). Après l'implantation de ces deux files, les constructeurs ont comblé les espaces avec des dallettes imbriquées et de l'argile très compacte (US76). Les blocs démontés de la couronne interne reposent sur le substrat pélitique, ce qui confirme l'état d'arasement de cette structure (fig. 253).

Ce sondage permet de mettre en évidence deux phases principales de construction. La première caractérise le moment lors duquel le tumulus est circulaire, avec deux couronnes, interne et externe, constituées de blocs quadrangulaires juxtaposés de même module et d'un remplissage d'argile et de dallettes de 20 à 30 cm soigné et compacte (Phase I). Ce premier tumulus est probablement déjà en grande partie ruiné lorsque d'autres constructeurs

¹ La notion de façade est à relativiser car, comme nous le verrons plus loin (cf. les espaces internes), cette partie du mur n'était sans doute pas visible au moment du fonctionnement de la sépulture.

reprennent le chantier et élaborent un tumulus de forme hexagonale dont l'architecture interne est renforcée par un mur (ST3) et des couches de blocs et d'argile très compactes (Phase II). Nous verrons plus loin que ce phasage se retrouve dans d'autres zones du monument, ce qui vient étayer cette hypothèse.

La fouille s'est achevée sur le niveau ancien (ST4 et US76). L'US77 (calage du couloir) n'a pas été démontée, il est donc difficile de savoir à quelle phase de construction elle appartient. De même, l'US76 et les deux couronnes n'ont pas encore été fouillées ou démontées. Une prochaine campagne permettrait de connaître le nombre et la disposition des assises de la couronne externe. La fouille du remplissage mettrait peut-être aussi en évidence des éléments de datation (mobilier résiduel, charbon). En effet pour l'instant, si la stratigraphie indique de façon claire que cette structure est antérieure à ST1 et ST3, les éléments céramiques peu nombreux et non significatifs ne permettent pas de proposer un horizon chronologique précis (cf. *infra*) pour cette première phase de construction (fig. 253).

Le sondage n°4

Un dernier sondage est implanté à l'arrière du chevet afin d'identifier les aménagements liés à son implantation (fig. 254) ainsi que la structure interne du tumulus. Ce sondage mesure environ 1,50 m de large et se prolonge sur 3,50 m, jusqu'au mur ST1 dans un premier temps (fig. 255). La poursuite de la fouille se concentre près de la dalle de chevet sur environ 2 m de long. La surface fouillée est de 3 m² (fig. 256). Un creux artificiel est visible sur la partie sommitale du tumulus, au plus proche de la dalle de chevet. Cela est probablement dû au passage répété de visiteurs pensant qu'il s'agissait de l'entrée de la chambre sépulcrale. La dalle de chevet étant brisée, la chambre funéraire est ouverte sur ses deux côtés. La première couche dégagée est un niveau de terre meuble organique chargée en morceaux de vaisselle moderne, esquilles d'os et éclat de silex (US53). Il s'agit sans doute de déblais de la chambre funéraire issus de fouilles anciennes. En-dessous, apparaît un remplissage de plaquettes anguleuses et imbriquées de 5 à 10 cm, à l'arrière du chevet (US61, fig. 257). Cependant, ce calage est distant d'au moins 10 cm du sommet conservé de la dalle de chevet. On aurait ici un probable effet de paroi (fig. 255) qui démontrerait que le chevet n'est plus dans sa position initiale. Cette hypothèse est confirmée par la présence de terre meuble et de phénomènes de sous tirage dans l'espace entre la dalle de chevet et l'US61.

Le renfort ST3 situé à 1,20 m de la dalle de chevet a été dégagé et son assise supérieure, constituée de grandes dalles, a été démontée (fig. 258). Celle-ci est calée sur une structure dallée subhorizontale, sorte de lit de dalles fissurées sous le poids de l'assise supérieure (US60). Cette construction est cohérente et stable (fig. 259). Au fil des démontages, on retrouve des dalles disposées à plat et imbriquées à différents niveaux (fig. 256 et 259).

Une fois le niveau de dalles proche du chevet démonté (US61), deux dalles « secondaires » verticales bouchant les interstices vides entre les orthostates et le chevet ont été identifiées (fig. 256 et 260). L'angle nord-ouest ne semble pas conservé. On remarque tout de même une fine dalle plantée (fig. 256, décapage n°3) qui pourrait être le pendant de la dalle secondaire de l'angle sud-est. Ces deux dalles plantées sont calées par un bloc de grès de conglomérat (fig. 256, 261 et 262). Sous l'US63, le long de la dalle de chevet, sauf côté nord-ouest, l'espace

entre l'effet de paroi et le chevet est comblé par une fine couche de terre grisâtre contenant quelques charbons (US63).

Le désassemblage des différents blocs est rapidement devenu compliqué. En effet, on se situe à un point clef de l'architecture. Ce système de renforts successifs en escalier que forment ST3 et l'US60 contribue à la stabilité du chevet mais sans doute aussi aux deux orthostates. Un système d'étais rigoureux doit être mis en place entre ces grandes dalles avant de continuer la fouille de cette zone du tumulus. La découverte de dalles secondaires de part et d'autre de la dalle de chevet constitue une découverte intéressante même si cette dernière n'est plus en place. Elle a dû s'affaisser légèrement (d'environ 10°) vers le sud-ouest suite aux fouilles répétées dans la chambre sépulcrale qui, vidée de ses sédiments, a été totalement déstabilisée. Rappelons également que la dalle de chevet est fracturée. On ne sait si cette cassure est ancienne et si elle est d'origine naturelle ou anthropique (choc violent ?). De même, est-ce l'affaissement de la dalle qui a provoqué la cassure ou est-ce cette dernière qui a entraîné le déplacement vers l'avant de la dalle ? Une fouille plus élargie est nécessaire pour répondre à ces questions.

3.3.2.6. Le tumulus (Phase I)

La structure 4 (zone sud/sud-est/nord-est)

Déjà identifiée dans la zone est en 2012 et au sein du sondage n°3 en 2013, il convenait d'élargir les sondages côté sud d'une part, côté est et côté nord-est d'autre part afin de cerner les limites de la structure 4.

Stratigraphie :

Nous avons pu dégager le tumulus de la phase I dans la zone sud, nord-est et sud-est. Une fois la première couche d'humus retirée, nous avons pu identifier à l'est et au nord-est la présence de niveaux d'effondrement lent (fig. 263). Il s'agit de dalles plus ou moins épaisses disposées à plat et mêlées à une terre organique (ST5 et 7). Cette couche vient contre le mur ST1, elle lui est donc postérieure. Une fois ce niveau démonté, on rencontre une couche de terre plus argileuse d'environ 5 cm d'épaisseur avec de petites pierres de 5 à 10 cm. Cette US, vient, elle aussi, contre ST1 et repose directement sur la structure 4. Elle n'est conservée qu'à l'est de ST1. Il s'agit probablement d'une sédimentation naturelle intervenue suite à la construction du mur ST1 et en lien avec le fonctionnement de la tombe en phase II. La structure 4 est très arasée et semble reposer directement sur le substrat pélitique même si cette structure n'a pas été totalement démontée lors de la campagne 2013.

Description de la structure 4 :

- A l'est et au sud-est, les limites des négatifs d'enlèvement des blocs de la couronne externe ont pu être identifiées (fig. 264 et 265). L'alignement externe comporte quatre à cinq blocs fantômes. Des effets de paroi sont clairement visibles grâce au remplissage de dalles. Ces blocs ont probablement été enlevés suite à des travaux agricoles assez récents comme en témoignent les traces de charrue sur certains blocs encore en place. La structure 4 étant conservée à environ 10 cm sous la surface, de tels bouleversements étaient prévisibles.

- Au nord-est, plusieurs gros blocs pouvant appartenir à la couronne interne passent directement sous ST1 (fig. 264). Un autre grand bloc semble, quant à lui, appartenir à la couronne externe. Il est disposé dans le prolongement des négatifs d'enlèvement (fig. 265). Deux autres blocs plus modestes se juxtaposent à cette grande dalle et pourraient également faire partie de l'alignement. Entre ces deux « couronnes », on retrouve le remplissage de dalles (US76) déjà identifié sur en 2012 et dans le sondage 3. Il paraît ici assez hétérogène ; des dalles d'environ 30 cm côtoient de petits cailloux anguleux. Ce remplissage vient par endroit combler des irrégularités du substrat, comme on peut le voir dans son extrême limite au nord-est (fig. 266).

- Au sud, le remplissage de dalles semble déborder au-delà de la couronne externe (au sud et au-delà des négatifs d'enlèvement). Il s'agit probablement d'effondrements ou du niveau de sol en lien avec cette phase du tumulus. Ce niveau semble aussi conservé au niveau de la paroi sud de l'antenne sud (ST6). Il a livré beaucoup de mobilier céramique très érodé et des éclats de silex (fig. 267). Une pointe de flèche tranchante a également été exhumée au sein de cette strate, confirmant son ancienneté.

- Sous l'angle sud de ST1, il semble que la couronne externe ST4 soit conservée sur deux assises. La supérieure à légèrement versée vers l'extérieur (fig. 219), ce qui est probablement dû au poids du mur ST1 disposé en léger décalage vers le sud dans le but de masquer cet état antérieur.

La structure 4 (zone ouest)

La structure 4 est également visible dans la zone ouest (fig. 266 et 268). Un bloc fragmenté (US 67) du même type que ceux observés dans la zone est, c'est-à-dire sub-rectangulaire et aplani, passe sous le mur ST1, dont l'assise supérieure a légèrement versé vers l'extérieur sous l'action des poussées architectoniques du tumulus. Il s'agira, lors d'une prochaine campagne, de démonter entièrement le quart ouest du tumulus de la phase II afin de caractériser plus précisément cette phase.

Synthèse de la phase I et hypothèse de restitution

Grâce à cette extension de sondage (n°3 et 5), la structure 4 a ainsi pu être identifiée sur environ 23 m² (fig. 266). Il est donc possible de restituer une forme hypothétique à cette première phase du tumulus. Il s'agirait d'un tumulus de forme plutôt circulaire si l'on prolonge la couronne externe qui est la mieux conservée en l'état actuel des connaissances. Ce tumulus est bien en lien avec les espaces internes (chambre et couloir). Il ne s'agit donc pas d'un monument sous le monument. Il semble que le dallage du couloir pourrait être en lien avec cette ancienne phase comme nous le verrons ci-après.

Cette structure est préservée par endroits sur deux assises. Même si sa conservation reste partielle, nous envisageons un démontage, au niveau du sondage n°3 afin de préciser cet aménagement en termes de stratigraphie, d'architecture et surtout de chronologie car, pour l'instant, les éléments diagnostiques font défaut pour cette phase ancienne du dolmen.

3.3.2.7. Les espaces internes

La Chambre

Il ne restait, dans la chambre sépulcrale, qu'une mince couche de terre rouge, meuble, peu épaisse (5 à 10 cm) mêlée à quelques gros blocs (US 1). Les fouilles successives et probablement des pillages plus anciens en ont pratiquement vidé le contenu. Des traces visibles sur la dalle de chevet et sur la dalle d'entrée indiquent que la chambre retient l'eau stagnante sur au moins 50 cm de haut. L'incendie récent a certainement lui aussi provoqué des dégradations. Les quelques esquilles d'os trouvées au tamisage des sédiments y sont les seuls témoins des défunts inhumés (voir Etude Anthropologique). Deux perles, quelques fragments de charbon de bois et une esquille supposés « en place » ont été reportés sur plan (fig. 269). Une dernière perle en roche verte a été découverte au tamisage. Cette couche contenait également un tesson de céramique sigillée antique et du mobilier moderne (papier aluminium, plastique, vieille pince à dessin), ce qui témoigne de visites fréquentes du monument sur une longue période et d'un remaniement certain de cette couche (fig. 269). En conséquence, il est difficile de proposer de véritables considérations sur les pratiques funéraires.

Une maigre partie du dallage (US 2) indiqué par G.-B. Arnal a été bien identifiée dans le quart ouest de la chambre (fig. 269). Cet aménagement est posé sur une mince couche de terre rouge (US18). Il est plus difficile de préciser la destination de quelques pierres plates agencées au sud et à l'est sous l'orthostat sud-est, qui peuvent appartenir soit au dallage (US 2), soit à un dallage plus ancien, soit à la construction antérieure ST4. L'US 1 a été entièrement fouillée et, mis à part les zones où le dallage est conservé, on atteint rapidement le substrat.

La dalle d'entrée, bien que très dégradée, montre encore des traces de bouchardage qui ménageaient une ouverture sur la gauche (fig. 270). Cette particularité est commune à la plupart des dolmens languedociens. Par ailleurs, cette dalle se distingue du corpus des dalles échancrées car elle n'est pas engagée entre les orthostats mais sert de calage à l'orthostat nord-ouest (fig. 144 et 150). Cette spécificité s'explique par l'irrégularité de ce dernier, dont la base n'est pas tout à fait horizontale. L'orthostat sud-est, quant à lui, repose bien contre la dalle d'entrée.

Hormis les grandes dalles qui délimitent l'espace sépulcral, plusieurs petites structures ont pu être observées. Tout d'abord, à l'ouest, l'orthostat repose sur un ou plusieurs blocs dont la vision est obturée par le placage d'une petite dalle (fig. 269). Ce système, déjà observé au dolmen du Mas de Reinhardt II, vient rétablir l'horizontalité de l'orthostat dont la base est irrégulière. De chaque côté de la base de la dalle de chevet (fig. 270), on remarque que l'espace entre ce dernier et les orthostats est comblé à l'est par un empilement de dallettes (assez mal conservé) et une dalle plantée derrière le chevet et, au nord, par un second empilement de dallettes. Malgré une tentative de restauration (traces de béton), cette structure est aujourd'hui fortement endommagée.

Les constructeurs ont probablement implanté la dalle d'entrée et le chevet dans un premier temps. Ils ont ensuite aménagé à l'ouest un nivellement à l'aide de blocs pour caler l'orthostat nord-ouest. L'autre orthostat est appuyé contre le chevet et la dalle d'entrée. Le chevet est

calé par une dalle plantée à l'est et les interstices sont comblés depuis l'intérieur de la chambre par un empilement de dalles. Enfin, la dalle de couverture est posée au sommet des quatre dalles supports (fig. 269, diagramme).

Le Couloir

Le couloir avait fait l'objet d'une fouille partielle en 2012 du côté de la chambre au nord-est. Un dallage (US12) avait rapidement été découvert sous plusieurs niveaux de déblais des fouilles anciennes. La poursuite de la fouille était nécessaire afin de dégager ce dallage sur toute la totalité. La partie sud-ouest a donc été minutieusement fouillée car elle ne l'avait jamais été, ni par G.-B. Arnal en 1952, ni par d'autres (à notre connaissance). Tous les éléments identifiés sont très bien conservés et nous n'avons pas constaté de pollutions dans les couches, ce qui nous conforte dans l'idée qu'une partie du couloir est intacte et vierge de toute fouille antérieure.

Le couloir (phase II)

- Le dallage repéré en 2012, n'était pas tout à fait conservé dans sa partie centrale. De plus, une esquille d'os avait été trouvée à proximité immédiate de ce hiatus, c'est pourquoi nous avons envisagé l'implantation d'une sépulture postérieure dans cette zone. La fouille a donc concerné dans un premier temps cet espace. Lors d'un premier décapage, deux tessons sont identifiés, piégés au sein d'une couche argileuse (US25). D'autres dalles apparaissent (fig. 274) mais il s'agit probablement d'une diaclase du substrat de grès permien. Aucune sépulture n'a pu être identifiée. Le dallage se poursuit avec une légère pente vers le sud-ouest.

- Au milieu de couloir, la couche de dalles interprétée comme le possible mur transversal mentionné par G.-B. Arnal (1961), a été démontée. Cette strate repose sur une couche d'argile (US27) qui elle-même repose sur le dallage (US12).

- A proximité de l'entrée, on constate un dallage constitué de grandes dalles (US 46), à un niveau plus haut que le dallage inférieur (US12). Ce dallage supérieur est situé sur une couche d'argile compacte à inclusions de charbon et quelques dalles plates (US 47). Cette dernière strate repose directement sur le dallage inférieur. L'US 46 vient contre la paroi nord-est du couloir et lui est donc postérieure. En revanche, sur ce dallage est disposée la dernière pierre du couloir qui fait aussi office de mur périphérique ST1 (fig. 272). Cette partie du mur, et probablement la façade sud-ouest de ST1, sont donc postérieures au dallage supérieur et au reste de la paroi nord-est du couloir.

- Au niveau de l'entrée du couloir, une structure de nivellement (radier) composée de plusieurs dalles superposées sert de calage à une grande dalle de seuil démontée en 2012 (fig. 271 et 272). Ce radier est à peu près au même niveau que le dallage supérieur (US46) et a dû être installé en même temps. Il supporte également en partie la dernière dalle marquant la fin du couloir. Ce bloc s'appuie en partie sur ce radier, mais aussi sur une couche d'argile et de petites pierres (US 66).

- Suite au démontage de ce bloc du couloir/tumulus, du radier, puis du dallage supérieur (US46), on parvient sur une assise inférieure de la paroi nord-ouest et sur le bloc n°1 d'un côté et sur le dallage inférieur (US12) dans la partie centrale.

Pour résumer, l'entrée du couloir semble constituée de plusieurs phases d'occupation (fig. 275). La première est matérialisée par le dallage inférieur (US12), décrit plus précisément ci-dessous (Phase I). Puis, une couche d'argile (US47) sert de semelle de fondation à un dallage supérieur conservé uniquement dans la moitié sud-ouest du couloir (US46). Ce « dallage » ainsi que le radier servent ensuite d'assise au prolongement de la paroi nord-ouest du couloir (Phase IIa). Une dalle de seuil est ensuite disposée sur ces éléments. Cette dernière fonctionne probablement avec le mur transversal (Phase IIb).

Le couloir (phase I)

Le dallage inférieur a ainsi été identifié sur environ 3.50 cm de long, pour environ 0.90 cm de large (3.15 m²). Il est constitué de dalles d'environ 30 cm² bien ajustées entre elles (fig. 274). Les joints sont composés d'argile rouge (US24). Il semble s'appuyer contre le bloc n°1 et lui est donc probablement postérieur (fig. 271). En revanche, nous n'avons pas pu établir de lien stratigraphique strict entre cette structure dallée et le muret (aussi couronne externe de la phase I) qui prolonge la paroi sud-est du couloir au-delà de la dalle (fig. 271, B et D).

Par ailleurs, le rapport de ce dallage avec le mur de la paroi nord-ouest est assez hétérogène, sur toute la longueur de celle-ci. En effet au début du couloir (côté chambre), le dallage vient contre la paroi. Mais à environ 1.20 m, le dallage passe sous le mur. L'explication de ce changement pourrait résider dans l'hypothèse d'une construction de cette paroi en plusieurs temps. Ainsi, la partie la plus proche de la chambre aurait été construite avant. Puis, le dallage a été implanté et, dans un second temps, les constructeurs ont poursuivi l'élaboration du muret de pierre sèche. Cette conception évolutive pourrait être le témoignage d'une partition du couloir en plusieurs espaces, le premier espace devant la chambre serait alors une « antichambre ». C'est d'ailleurs l'hypothèse avancée par G.-B. Arnal dans sa publication (1961). Ses constatations reposaient plutôt sur la paroi opposée. Celle-ci est constituée d'un muret de pierre sèche puis d'une dalle plantée dans son prolongement. Cette construction mixte joue également en faveur d'une antichambre au plus proche de la dalle-porte. Si l'on regarde mieux la paroi nord-ouest, on remarque un coup de sabre dans la paroi à l'endroit même où le dallage passe dessous (fig. 271. A). De plus, c'est justement à cet endroit qu'a été implanté ce que l'on a interprété comme le mur transversal et cela vient confirmer la différenciation de cet espace interne.

Ces dernières observations ne sont que des hypothèses. Il conviendra de démonter ce dallage afin de préciser son implantation et son rapport avec les différentes parois du couloir qui, elles aussi, devront être démontées.

Les Antennes et l'Exèdre

Cette zone est encore en cours de fouille et de compréhension. Il s'agit de présenter ici les premiers résultats.

- 1.

L'antenne ouest (fig. 279, section n°2 ; fig. 283 et 284) est constituée, côté externe, d'une juxtaposition de gros blocs métriques subcirculaires disposés en escalier depuis le mur ST1 (forme résultant peut-être de la ruine d'un véritable mur). Le côté interne est constitué d'un mur parementé, MR3, au profil rectiligne. A la différence de MR4, il est mieux conservé sur sa longueur mais moins bien sur sa hauteur. Les trois assises ne sont visibles qu'à un seul endroit. Ce mur est implanté par-dessus le bloc n°1 et s'appuie contre le mur ST1. Il est donc postérieur à ces deux éléments.

4.

l'importance et la qualité des éléments céramiques semblent pencher en faveur d'un lieu dédié à des pratiques de dépôts collectifs (c'est-à-dire pour l'ensemble des individus de la chambre sépulcrale). En effet, le statut de ces vases n'est sans doute pas le même que le statut des objets trouvés dans les espaces sépulcraux stricts (la chambre), qui sont interprétés plutôt comme des mobiliers d'accompagnement ou porté (Sohn 2012). C'est d'autant plus intéressant qu'on se situe en marge géographique de la répartition de ce type de dépôt, dit « collectif ». Il est possible que l'identification systématique de ce type de dépôt en Languedoc central change dans un avenir proche cette vision. Les disparités géographiques évoquées par Maiténa Sohn dans ses travaux (2012) reflètent probablement le peu de recherches récentes effectuées en Languedoc et non une réalité archéologique.

L'US43-44 semble reposer sur une couche de pélite (fig. 286 et 288), niveau d'implantation des deux antennes et donc probablement le sol d'origine. Interprétée dans un premier temps comme le substrat pélitique, nous avons réalisé un sondage profond dans cette couche de pélite, entre le mur 4 et le bloc n°1 (fig. 287 et 288, en bas). De petits tessons très érodés ainsi que quelques éclats de silex ont été retrouvés dans cette couche, proche du bloc n°1, ainsi que des dalles issues de la dégradation du substrat (US64). Cette couche n'est donc pas naturelle, et plusieurs hypothèses sont envisageables :

- on se situe stratigraphiquement sous le mur et le bloc n°1, il peut donc s'agir d'un paléosol antérieur à la construction des antennes et du fonctionnement de l'exèdre.

- il peut également s'agir d'une couche de pélite remobilisée (remblais) par les constructeurs en vue d'établir une rampe avant la construction de l'exèdre et des antennes, pour préparer le terrain.

- enfin, nous ne pouvons exclure la présence d'un comblement de fosse dont on n'aurait pas repéré les parois à la fouille, fosse qui serait creusée dans le substrat pélitique.

3.3.2.8. La Périphérie

Sous ce terme de « périphérie » nous décrivons les niveaux d'effondrement du tumulus de la phase II et le niveau d'implantation du monument (fig. 293). Les différentes unités stratigraphiques créées, résultent de plusieurs passes et démontages. Des égalités ont été repérées suite à l'étude céramique. Ainsi, il a pu être déterminé que la plupart des US forment probablement une seule et même couche (US23 = US31 = US54 = US64 = US68).

1. Effondrements de la zone nord-ouest

C'est dans la zone nord-ouest que les effondrements sont les plus importants en raison de l'installation du tumulus à l'amorce d'une déclivité (fig. 289). Ils proviennent sans doute du tumulus hexagonal et se sont déposés de manière lente. Ces niveaux (US21, 23, 36, 45, 54, 62, 62) sont constitués de blocs pluricentimétriques, entre 20 et 30 cm et de quelques grandes dalles (fig. 291). En surface, il n'y a pas de sédimentation entre les blocs (fig. 290). Après quelques démontages, on remarque que ces pierres sont mêlées à une argile rouge parfois bioturbée. Proche du substrat, cette argile se charge en pélites, issues de la dégradation du lithosol.

Proche du mur ST1, ces niveaux d'effondrement sont très chargés en céramique diverses de périodes pré et protohistorique. Certains fragments provenant d'un même vase semblent disposés au même endroit sans pour autant constituer un dépôt de vase « en place ». Ces couches très hétérogènes ont donc été entièrement démontées afin de dégager le mur ST1 et son système d'implantation. Nous avons ainsi pu observer que, dans la zone nord-ouest, ST1 comporte une seconde assise visible seulement à deux endroits (fig. 220, section 1). Cette assise inférieure semble mieux conservée et en place tandis que l'assise au-dessus a versé vers l'extérieur. Il s'agira de mieux dégager ce mur, lors d'une prochaine campagne, en démontant cette dernière assise. L'implantation du mur a toutefois pu être identifiée dans la tranchée n°2.

2. Les blocs naturels et le substrat pélitique (« Nature culturelle ou culture naturelle ? »)

Une fois les couches d'effondrement de la zone nord-ouest démontées, cinq grands blocs « naturels » apparaissent (fig. 292). Ils mesurent entre 1 et 3 m d'envergure, ils ont une forme de boules ou de dalles arrondies et érodées qui semble naturelle. Comme pour le bloc n°1 situé au sud-ouest, il s'agit probablement de blocs provenant d'un éboulis ancien. Pour une raison inconnue, ces blocs n'ont pas été équarris pour servir à la construction du dolmen. Ils ne semblent pas non plus avoir été déplacés, tout au plus ont-ils un peu glissé. Ils sont posés directement sur le substrat pélitique (fig. 292 et 293).

Par ailleurs, ces blocs, bien qu'ils soient naturels, avaient peut-être une fonction symbolique en rapport avec le dolmen, comme cela est visible sur certains monuments bretons. En effet, il existe de nombreuses files de pierres associées à des tombes. Ces pierres ne sont pas toutes des menhirs, mais elles participent à la délimitation d'espaces particuliers (Cassen 2009). Leur disposition et leur aspect monumental confèrent à la tombe son caractère imposant.

Le substrat pélitique participe aussi, au nord-ouest, à la monumentalité de la tombe. En effet, il suit une légère pente vers l'ouest. Cette déclivité n'est pas continue, elle est constituée de paliers. Cet escalier semble naturel mais le substrat pélitique étant facile à creuser, il est possible, comme nous l'évoquions plus haut, que les constructeurs aient accentué ces paliers, afin de monumentaliser les abords du monument.

Conclusion :

Les résultats des observations réalisées à la fois dans les zones sud-ouest et nord-ouest montrent combien il est difficile de déterminer les limites de l'espace d'une tombe. Au sud-ouest, l'exèdre et les antennes participent à la monumentalisation de la tombe. Cet espace ouvert pouvait également servir à des pratiques cérémonielles complexes où le monde des morts côtoie celui des vivants. Au nord-ouest, la présence de blocs naturels plus ou moins alignés contribue à définir encore un peu plus l'espace humanisé.

3.3.2.9. Données anthropologiques

Dans les années 1950, les investigations du Groupe Archéologique Lodévois, dirigé par G.-B. Arnal (G.A.L., 1961) ont permis la mise au jour de nombreux ossements humains dans la chambre sépulcrale G-B. Arnal qualifie, à l'époque, ce dépôt comme n'ayant « aucun ordre apparent ». Depuis leur découverte, ces vestiges osseux sont conservés au dépôt archéologique du G.A.L. (Chapelle des Carmes, à Lodève) et sont restés inédits. Suite à la reprise des fouilles du dolmen, ces ossements ont fait l'objet d'une étude.

Matériel et méthodes

Parmi les vestiges humains prélevés par G.-B. Arnal, on dénombre 1111 os, fragments d'os et de dents. Un total de 235 dents avait été dénombré sans qu'aucun nombre minimum d'individus n'ait été avancé (G.A.L., 1961, p. 40). Une étude préliminaire a permis de déterminer la présence de 40 os ou fragments d'os de faune, 240 fragments indéterminés et 831 os ou fragments d'os humains. Les nouvelles campagnes de fouilles n'ont révélé quant à elles que des esquilles osseuses (n=162), ne permettant aucune identification. Les ossements présentent une grande fragmentation. La majorité des cassures sont fraîches, résultant très certainement des conditions de conservation depuis leur découverte, mais également des conditions de prélèvement. De plus de nombreuses traces de météorisation recouvrent les surfaces osseuses, gênant partiellement la lecture de certaines pièces.

Une étude biologique a donc été menée sur les 831 vestiges humains identifiés, afin de déterminer le nombre minimum d'individus (NMI) présents dans cet ensemble funéraire et de caractériser la population du dolmen des Isserts.

La caractérisation biologique des individus de l'ensemble funéraire des Isserts a surtout concerné l'estimation de l'âge au décès des individus immatures à partir des stades d'édification dentaire (Moorrees *et al.* 1963a et b) et de la maturation osseuse (Scheuer et Black, 2000) lorsque cela était possible. Le mauvais état de conservation des ossements n'a pas permis d'envisager de diagnose sexuelle.

L'estimation du NMI est fondée sur un NMI de fréquence (comptabilisation de chaque élément anatomique latéralisé, White 1952, 1953), amélioré avec un NMI par exclusion (prise en compte du stade de maturité, de la stature et des recouvrements des divers éléments, Bokonyi 1970 ; Poplin 1976). Le mauvais état de conservation des ossements n'a pas permis la prise en compte d'un NMI par appariements (Krantz 1968 ; Masset 1984).

Une étude du recrutement par âges a également été menée afin de définir les individus présents au sein de l'ensemble funéraire. Cette approche est fondée sur le calcul de la courbe de mortalité correspondant à la population identifiée lors de l'analyse biologique. Les estimations individuelles de l'âge au décès des sujets immatures ont permis leur regroupement au sein de classes d'âge généralement utilisées dans les travaux de démographie (classes d'âge quinquennales, à l'exception des deux premières respectivement de un et quatre ans). Afin de mener à bien cette analyse, le postulat de départ d'une population stationnaire a été retenu, impliquant une longue période d'occupation, qui évoque

potentiellement une compensation des taux de naissances et de décès : hypothèse de Halley (Sellier 1996). Le profil de mortalité obtenu a ensuite été comparé à un modèle théorique de mortalité, fondée sur les tables-type publiées par Ledermann (1969), correspondant à une population dite « pré-jennérienne » (avant la révolution industrielle et les progrès médicaux comme la vaccination contre la variole). Bien que cette méthode ne renvoie qu'une « image moyenne » de la réalité, lissant de potentiels épisodes démographiques complexes surgissant de manière ponctuelle (Buchet et Seguy 2002), il est toutefois envisageable que les sociétés néolithiques s'inscrivent, elles aussi, dans un schéma de mortalité archaïque ; le but de cette comparaison est de démontrer d'éventuelles sur- ou sous-représentations de classes d'âge par rapport à une mortalité dite « naturelle ». Cette mortalité théorique suppose également que les populations anciennes partagent toutes le même schéma de mortalité : une faible espérance de vie à la naissance (entre 25 et 35 ans) avec un fort taux de mortalité pour les plus jeunes enfants (entre 0 et 4 ans) et un faible taux pour les individus immatures plus âgés (entre 10 et 14 ans, Sellier 1996). Toutefois l'estimation individuelle de l'âge au décès des individus immatures ne concorde pas toujours avec les classes d'âge démographiques habituellement utilisées dans les études de recrutement. Du fait de difficultés d'estimations liées à l'état de conservation des ossements et de la précision de la méthode employée, certains individus ne peuvent pas être attribués avec certitude à une classe d'âge. Le principe de minimalisation des anomalies, développé pour s'affranchir des problèmes méthodologiques concernant les éventuels chevauchements des âges au décès des individus immatures entre deux classes d'âge, a permis de redistribuer la totalité des sujets immatures parmi les classes d'âge utilisées dans l'établissement des profils de mortalité (Sellier 1996). Cette redistribution des individus immatures s'effectue de sorte que la répartition par classes d'âge se rapproche au maximum des ratios attendus pour les valeurs théoriques d'une mortalité naturelle : ratio [5-9]/[10-14] égal ou supérieur à 2 et ratio [5-14]/[>20] compris entre 0,1 et 0,3 (Bocquet et Masset 1977). Les anomalies observées sont alors considérées comme « irréductibles », illustrant une différence avec une mortalité naturelle.

Résultats

Inventaire

L'inventaire détaillé des ossements humains permet d'identifier 32 fragments attribués à des éléments crâniens, un fragment de mandibule et 357 fragments ou dents complètes, dont 14 dents déciduales et 186 dents permanentes ; 51 fragments d'os ont été attribués à la région anatomique thoracique ; 39 ont pu être identifiés comme appartenant au rachis. La ceinture scapulaire n'est représentée que par neuf éléments, le membre supérieur par 25 fragments et 108 vestiges osseux proviennent de la main. De la ceinture pelvienne onze éléments sont présents ; le membre inférieur est représenté par 65 fragments auxquels s'ajoutent 73 vestiges osseux appartenant au pied. Certains ossements sont complètement absents de l'inventaire comme une partie des os du carpe et du tarse.

Estimation de l'âge au décès

Age dentaire

Le mauvais état de conservation des dents limite l'estimation de l'âge au décès par le stade de maturation à neuf dents seulement, dont une déciduale. Quatre enfants sont présents, deux individus âgés entre 1,5 et 3 ans, chacun représenté par une première molaire inférieure droite. Pour un autre enfant, cinq dents, une incisive centrale droite inférieure, une incisive latérale droite inférieure, une troisième prémolaire gauche inférieure, deux quatrièmes prémolaires gauches (une inférieure et une supérieure) conduisent à un âge au décès compris entre 3,5 et 8 ans. Enfin un dernier individu immature âgé entre 8 et 12,5 ans a été identifié, représenté par une seconde molaire inférieure.

Maturation osseuse

Un petit nombre de vestiges osseux immatures a pu être identifié, mais leur état de conservation ne permet que des observations limitées. Il a été possible à partir de la seule mandibule retrouvée d'estimer un âge au décès pour cet individu immature entre 3 et 6 ans. Les vestiges osseux du bras et de l'avant-bras n'ont pas permis d'estimer un âge pour l'individu immature identifié. Des phalanges proximales et moyennes de la main proviennent d'un individu dont l'âge au décès est inférieur à 16 ans. Un os coxal immature représente un individu d'âge inférieur à 14 ans. Deux éléments de fémurs correspondent à deux individus immatures pour lesquels un âge au décès ne peut pas être précisé. Un tibia correspond à un individu immature d'âge inférieur à 9 ans. Des phalanges moyennes de pied ont permis de déterminer la présence d'un individu immature d'âge inférieur à 16 ans.

Estimation du NMI

A l'issu de l'inventaire des ossements et de leur étude biologique, on observe que ce sont les dents qui sont les vestiges les mieux représentés, suivis du crâne et des côtes. Cependant ces deux derniers sont très fragmentés et ne permettent aucune identification précise. Les phalanges et les os longs sont également bien représentés au sein de l'ensemble osseux étudié. On note aussi une différence de décompte entre les dents dénombrées par G.B. Arnal (n=235, G.A.L. 1961) et celles décrites dans cette étude (n=206). Cet écart peut s'expliquer par la fragmentation intense qui a affecté les dents (les 206 dents identifiées sont représentées par 355 fragments) au cours de leur conservation depuis leur découverte jusqu'à leur étude, car la plupart des cassures observées sont fraîches. Il est donc logique que ce soit les dents qui donnent le meilleur score quant au nombre minimum d'individus, notamment les premières molaires droites inférieures.

Ainsi, le NMI déterminé pour la sépulture mégalithique des Isserts est de six individus adultes et quatre individus immatures soit un total de 10 individus. L'âge des individus immatures a pu être appréhendé à partir de l'âge dentaire et de la maturation osseuse, avec deux individus âgés entre 1,5 et 3 ans, un troisième entre 3,5 et 8 ans et enfin un quatrième dont l'âge au décès se situe entre 8 et 12,5 ans.

Recrutement par âges

Afin d'établir la courbe de mortalité correspondante à la composition des individus mis au jour dans le dolmen des Isserts, les individus ont été soumis au principe de minimalisation des anomalies (Sellier 1996). Ainsi, deux individus ont été redistribués, un individu dont l'âge au

décès a été estimé entre [1-9] ans est considéré comme un individu de [1-4] ans et un second sujet de [5-14] ans est considéré comme un [5-9] ans (Fig.6). C'est à partir de ces quatre individus immatures et six sujets adultes que la courbe de mortalité de la population inhumée du dolmen des Isserts a été établie. Le ratio individus immatures / population totale s'élève à 40 % compris dans l'intervalle représentant un recrutement « normal » (entre 36 et 74 %, Blaizot *et al.* 2001) et calculé à partir des tables-types de Ledermann (1969).

En dépit de la faiblesse de l'échantillon, le quotient de mortalité entre 0 et 20 ans de l'ensemble de la population, équivalent à 400 ‰ indique une valeur légèrement inférieure à la limite basse de l'intervalle théorique calculé pour une population archaïque et dont l'espérance de vie à la naissance est entre 25 et 35 ans (446 ‰-640 ‰). La représentation graphique des quotients de mortalité des individus immatures et leur comparaison aux quotients théoriques ne permettent pas d'identifier d'anomalie significative (Fig. 7). Bien que trois classes d'âge ne soient pas représentées dans l'effectif total ([0] an, [10-14] ans et [15-19] ans), aucune différence significative n'est détectable. Le dolmen des Isserts est de fait considéré comme représentant une mortalité « naturelle ». Ce résultat est certainement induit par le faible effectif issu de l'étude biologique des vestiges humains et ne permet pas d'interprétations plus poussées quant à une non-sélection potentielle des individus.

Discussion

Gestes et pratiques funéraires : analyses archéo-anthropologiques

Aucune observation sur la localisation des ossements au sein de la chambre sépulcrale ou les potentielles connexions anatomiques préservées n'ayant été faite lors du prélèvement, il est impossible de restituer l'ordre et l'organisation des dépôts des corps. Toutefois la présence de dix individus dans un même espace de superficie restreinte (4 m², Fig. 3) suggère un apport successif de corps complets ou non, ce fait étant impossible à préciser à notre niveau d'étude. Aucune connexion n'ayant été observée, un fonctionnement en sépulture collective est sans doute le plus probable (Leclerc et Tarrete 1988). Le principe de dépôt de corps au fur et à mesure des décès est cohérent avec l'architecture de la structure mégalithique. En effet, les présences d'un couloir d'accès et d'une échancrure sur la dalle marquant l'entrée de la chambre concordent avec la mise en place d'un accès pérenne à la tombe (Fig. 2). Cependant, il est impossible de déterminer si les individus identifiés appartiennent à une même population ou si leur dépôt au sein de la chambre sépulcrale a été distant de plusieurs décennies voir siècles. En effet, plusieurs indices de réutilisation de la structure ont déjà été repérés. Une série de datations directe des ossements permettrait d'éclairer en partie cette question.

Traces de manganèse

L'inventaire des ossements, et notamment des dents, a permis d'observer des traces de manganèse en importante quantité, déposé mais aussi incrusté dans l'émail de la large majorité des dents et de la matière osseuse de l'unique fragment de mandibule.

La localisation exclusive de ce colorant sur les dents et la mandibule a soulevé plusieurs interrogations quant à son origine. Plusieurs interprétations sont envisageables :

1) **Dépôt *a posteriori*** : les fouilles, au cours desquelles ont été prélevés les ossements, sont anciennes. G.-B. Arnal parle d'incinération pour une partie des ossements prélevés dans la chambre (1961, p.40) et il confirme aujourd'hui avoir interprété ces traces noires comme des signes « d'ustion » (communication personnelle). Celles-ci auraient donc été repérées dès la fouille. Par ailleurs, pour plus de prudence, nous envisageons tout de même l'hypothèse d'un dépôt *a posteriori* sur les os lié aux conditions de stockage. La collection a en effet été entreposée à plusieurs endroits depuis les fouilles réalisées en 1952. L'une d'entre nous travaillant dans le dépôt archéologique où sont maintenant déposées les collections issues des fouilles G.-B. Arnal, nous avons pu constater que les conditions de stockage de ces ossements n'étaient pas optimales ce qui a engendré des dégradations (cassures fraîches). En revanche, nous avons également eu l'occasion d'inventorier et de reconditionner d'autres collections ostéologiques (dont dentaires) de ce même dépôt et nous n'avons jamais constaté ce type de traces. Précisons aussi que les ossements n'ont jamais été lavés avant notre étude. Ils portaient encore des traces de sédiments rouges typiques des couches d'argiles du site.

2) **Processus taphonomique** : le manganèse est un élément fréquemment présent dans le sédiment (Chalmin 2003), souvent transporté avec les eaux de ruissellement. Il est possible alors que le dépôt observé sur les dents et le fragment de mandibule se soit effectué, comme pour la première hypothèse, *a posteriori*. Or, le reste des vestiges osseux n'a montré aucune trace de dépôt noir. Rappelons encore une fois que les vestiges osseux n'avaient jamais été lavés avant notre intervention. Dans l'attente d'une analyse du sédiment autour du dolmen des Isserts, nous ne pouvons pas discuter plus cette hypothèse. D'autres explications sont également envisageables comme celui de la décomposition d'un vêtement teint au manganèse et placé au niveau de la tête (S. Cabut, communication personnelle), qui rejoindrait en partie la troisième hypothèse.

3) **Pratique funéraire spécifique** : le dépôt uniquement localisé au niveau des dents et de la mandibule laisse envisager l'intention d'impacter ces éléments anatomiques avec une coloration noire. Le mode de dépôt n'ayant pas été clairement identifié, il nous est impossible, si tant est que cette hypothèse soit avérée, de savoir si ce dépôt de manganèse s'est effectué lors de l'inhumation des corps ou lorsque les ossements étaient complètement décharnés. Le fait qu'aucune sélection selon l'âge n'ait été observée tend à renforcer cette possibilité.

4) **Pratique culturelle du vivant** : le fait que le manganèse soit utilisé comme colorant depuis l'époque préhistorique pour réaliser des peintures, notamment dans l'art pariétal comme les grottes de Lascaux ou de Chauvet (Chalmin 2003 ; Menu 2009), suggère potentiellement une utilisation de ce pigment par les sociétés néolithiques. Cette activité inclut plusieurs techniques d'application de la matière colorante et notamment le procédé de soufflage, principalement connu au travers des « mains soufflées » de la grotte de Gargas (Menu 2009). Il est alors envisageable que les Néolithiques aient utilisé ce pigment de cette manière, ce qui expliquerait une coloration des dents et uniquement de ces dernières. Des études ethnographiques ont également mis en avant l'utilisation de la couleur noire dans un but esthétique (Bonifacy 1907). En effet, au Viêt-Nam, les femmes se colorent les dents en noir avec une composition à base de noix de bétel (fruit d'une plante grimpante). Selon les ethnies, ce laquage peut marquer un changement de statut social. Au Vietnam par exemple, cela indique le passage à l'âge adulte (Lesponne 1994). Cette technique permettrait également une meilleure conservation des dents et une prévention contre la mauvaise haleine et les

caries (Holbe 1908). De plus, cette pratique démontre bien l'importance de la couleur noire dans une recherche esthétique et/ou symbolique (Crevost 1907). Bien qu'aucun cas archéologique n'ait été démontré en l'état actuel des recherches, on peut envisager une coloration volontaire des dents par les Néolithiques avec du manganèse. Cependant, le caractère hautement toxique de ce dernier (Hess *et al.* 2015) tendrait à nuancer cette dernière hypothèse. Notons toutefois que les noix d'arec sont également toxiques et provoquent notamment des cancers de la bouche.

Synthèse

L'étude des ossements, restés inédits depuis leur découverte, apporte des éléments heuristiques sur la population inhumée, qui s'ajoutent aux données biologiques connues pour les populations néolithiques du Sud de la France. Ces nouvelles investigations ont bien évidemment leurs limites. En effet, le prélèvement des ossements s'étant réalisé anciennement, avec des méthodes rudimentaires. De fait, la caractérisation du mode de dépôt des ossements n'a pu être précisée.

La révision des anciennes collections autorise de nouveaux questionnements, notamment celui inhérent à la présence de manganèse sur les dents. Il n'est pas possible, en l'état actuel, de conclure sur les causes de ce dépôt, mais plusieurs pistes de recherche s'ouvrent et sauraient peut-être trouver un exutoire dans un apport de données sur les processus taphonomiques. Enfin, du point de vue culturel, on entrevoit potentiellement une pratique (durant la vie ou post mortem) non encore documentée dans la région. Nous envisageons de réaliser des analyses spectrographiques qui permettront d'identifier la composition et l'origine de ce dépôt.

3.3.2.10. Chronologie

Analyses ¹⁴C

Sur les trois charbons envoyés pour une analyse 14C, seul un a donné un résultat fiable. Il s'agit du charbon Iss120 qui provient du couloir, de l'US47. Il s'agit d'une couche argileuse qui sépare le dallage inférieur (US12) du dallage supérieur (US46). Ce charbon pouvait donner une fourchette chronologique pour l'installation de ce dallage supérieur (fig. 294). L'analyse C¹⁴a donné une datation entre 2636 et 2471 av. J.-C.², c'est-à-dire au Néolithique Final 3b d'après les propositions de périodisation du Néolithique final en Languedoc central (Jallot 2014). Cet horizon chronologique est confirmé par la présence dans le couloir d'une série d'armatures sapiniformes (fouilles G.-B. Arnal et sondages 2012) datée de la phase finale du groupe des Treilles située entre 2500-2200 av. J.-C (Crubézy *et al.* 2004). L'installation du second dallage intervient donc lors de la seconde phase du dolmen et est à mettre en relation avec la construction du tumulus hexagonal et des antennes de l'exèdre. Les mobiliers lithique et céramique de ces structures concordent bien d'un point de vue chronologique avec cette datation.

² Poz-62534-Iss120 (4035 +/- 35 BP)

Le mobilier céramique

Nous rapportons ici seulement les éléments de synthèse qui ont découlé de l'étude de l'assemblage céramique du dolmen des Isserts par J. Recchia-Quiniou.

L'ensemble du mobilier céramique du dolmen des Isserts révèle la présence de plusieurs faciès chrono-culturels. La lecture et la reconnaissance de ces faciès sont rendues mal aisées pour plusieurs raisons : en dehors de quelques ensembles homogènes, le mobilier contenu dans la partie supérieure des tranchées effectuées au sein du tumulus montre une certaine hétérogénéité où les productions de la fin de l'âge du Bronze se mêlent aux productions du Néolithique. Les phases chrono-culturelles sont mélangées. La céramique, très fragmentée, souffre d'une mauvaise conservation générale, liée d'une part à l'érosion, mais aussi à l'exposition à une chauffe intense. La récurrence des incendies récents a en effet fortement altéré les états de surface des tessons. Dans ces contextes perturbés, les morphotypes ubiquistes ne peuvent être situés chrono-culturellement avec précision. La hiérarchisation de la pertinence des éléments diagnostiques est donc essentielle.

Hiérarchisation de la valeur des marqueurs typologiques

La forte fragmentation de la céramique contraint son étude en deux points majeurs. Dans un premier temps cette fragmentation implique que la restitution des profils et des formes est fortement réduite, les remontages étant difficilement opérables. En conséquence les rapports proportionnels de formes (rapport forme simple/sinueuse/segmentée) sont biaisés, les éléments segmentés ayant tendance à être mieux représentés, au détriment des profils simples, plus difficilement reconstituables.

L'importante fragmentation du mobilier implique également que les éléments de préhension ainsi que les décors ne sont pas perceptibles dans l'organisation globale des morphotypes : à quelle forme sont-ils associés, où se situent-ils sur le vase, sont-ils constitutifs d'un motif ou d'une thématique décorative ? En somme, le regard analytique et descriptif que l'on tente de porter sur cette série contient des points de vue qui demeurent aveugles.

Aussi, il nous a paru nécessaire de hiérarchiser la valeur des éléments diagnostiques afin de rendre plus lisible leur pertinence et de cerner les champs chrono-culturels auxquels ils sont susceptibles de se rapporter. Nous nous sommes donc focalisés sur les aspects qualitatifs plus que quantitatifs.

Nous avons décelé 3 niveaux de pertinence :

1°/Les marqueurs typologiques trans-chrono-culturels. Ces marqueurs s'appliquent à des champs chrono-culturels très larges et/ou des aires géographiques diffuses. Ils peuvent par exemple s'intégrer à des corpus provenant de contextes du Néolithique moyen, du Néolithique final ou de l'âge du Bronze et s'étendent du Languedoc occidental à la Provence. Ces éléments sont donc peu pertinents quant au phasage chronologique et à la détermination d'une culture céramique de référence, puisqu'ils intègrent des traditions céramiques sur des périodes pouvant couvrir mille ans ou plus.

2°/Les marqueurs typologiques larges. Ils concernent les éléments typologiques que l'on retrouve dans un temps chronologique plus restreint, le Néolithique final dans son ensemble par exemple ou plusieurs phases au sein du Néolithique final (phase 2 et 3 en l'occurrence). Les potentialités d'attribution à une phase chrono-culturelle se réduisent dans le temps à quelques siècles.

3°/Les marqueurs typologiques stricts. Il s'agit des éléments typologiques qui diagnostiquent une phase chrono-culturelle en particulier. L'expression de ces éléments est limitée dans le temps et dans l'espace, comme la culture de Fontbouisse voire un faciès de la culture de Fontbouisse par exemple.

Nous avons donc soumis les éléments diagnostiques à cette hiérarchisation, tenant compte également du mobilier issu des opérations menées par G.-B. Arnal qui avait fait l'objet lors du précédent rapport d'une analyse comparative chrono-culturelle étendue (fig. 295). Nous avons rendu cette hiérarchisation sous la forme de frises chronologiques, intégrant de façon distincte le Languedoc occidental, central et oriental.

Chaque frise présente les éléments diagnostiques par zone étudiée. Nous avons éliminé les éléments typologiques trop ubiquistes tels que les bords simples.

Nous espérons ainsi pouvoir cerner des ensembles céramiques cohérents chrono-culturellement.

Les marqueurs typologiques trans-chrono-culturels.

Sur le dolmen des Isserts, ce type de marqueurs est fréquent. Concernant les morphotypes, les coupes en calotte sont par exemple très peu discriminantes puisque qu'on les retrouve dans toutes les périodes du Néolithique mais aussi de l'âge du Bronze. Sans décors, et dans des contextes stratigraphiques incertains, ce morphotype n'apporte rien au phasage chronoculturel.

Les vases à profil segmenté posent également des problèmes de lecture. Concernant le Néolithique, ces morphotypes sont préférentiellement attribués au Néolithique moyen. Toutefois, l'on sait que les formes carénées perdurent au Néolithique final 1 (ou néolithique récent) dans l'ensemble du Languedoc (Gutherz et Coste 1974). Mais ces formes sont également attestées à des périodes plus récentes en Languedoc occidental, dans les contextes vérazien (Montécinos 2005) comme dans la vallée de l'Hérault (Guilaine et Burens 2003, Barge *et al.* 1997). La totalité des profils segmentés du dolmen des Isserts se situe dans des contextes peu fiables ou dans des contextes hétérogènes, mélangée à du mobilier céramique issu de toutes phases chrono-culturelle. Il donc impossible de savoir si l'ensemble des vases carénés constitue un ensemble homogène (fig. 296).

Les fragments de col concave sont également problématiques. Isolés, ils peuvent en effet se rattacher à des faciès du Néolithique moyen comme à des faciès protohistoriques, mais ils sont également attestés dans la vallée de l'Hérault au Néolithique final (Barge *et al.* 1997).

Les ajouts plastiques tels que les boutons, les languettes ou les anses en ruban sont là aussi peu pertinents puisque ces moyens de préhension sont adoptés tant au Néolithique qu'à la Protohistoire.

Certains décors sont également des marqueurs chrono-culturels peu exploitables. C'est le cas en particulier des lignes horizontales de courtes incisions. On note en effet que dans le Languedoc central et le Languedoc oriental, ce type de décors est représenté dès le Néolithique final, et perdure au moins jusqu'à la fin de l'âge du Bronze. C'est le cas également des lignes horizontales d'impressions ovalaires ou circulaires associés à des lignes incisées ou cannelées. Ce type de décors est en effet fréquent au moins dès le Bronze final 3a en Languedoc. Toutefois, dans les productions du Languedoc central, ce type d'impressions est présent à partir du Néolithique final 2b, et au Néolithique final 3 en Languedoc oriental, notamment dans le faciès gardois de la culture de Fontbouisse. Sur le dolmen des Isserts, ce type de décors a été observé sur des tessons de petites dimensions et surcuits. L'altération des surfaces ne permet donc pas d'évaluer la facture de la pâte et il nous est en conséquence impossible de nous positionner sur l'attribution chrono-culturelle de ce type de décors.

Les fonds aplanis sont ambigus. Si les fonds débordants semblent être l'apanage des productions protohistoriques, les fonds aplanis, attestés dans les productions du Néolithique final en Languedoc occidental, sont également adoptés au sein des faciès protohistoriques. La facture de certains des fonds aplanis du dolmen des Isserts nous a toutefois incités à les situer dans les périodes néolithiques.

Les marqueurs typologiques larges.

La technique du pastillage au repoussé est représentative de ce type de marqueurs. Adoptée dans l'ensemble du Languedoc, elle est attestée dès le Néolithique final 2a et perdure jusqu'au Néolithique final 4, mais semble se manifester précocement dans le Languedoc central ainsi que dans la plaine du bas Languedoc au Néolithique final 1 (Jallot 2014). Ainsi, le tesson orné de pastilles au repoussé, retrouvé dans le couloir, est typiquement un marqueur de la fin du Néolithique mais il ne permet pas de préciser la phase précise du Néolithique final à laquelle il est possible de l'associer. Il en est autrement des éléments trouvés dans l'espace circonscrit par les murs 3 et 4, puisqu'ils y sont associés à des marqueurs typologiques plus stricts que nous commenterons dans le chapitre concerné.

Parmi les marqueurs typologiques larges, on peut noter également les anses en boudins. Le Néolithique moyen semble donner la préférence aux anses en ruban, larges et dégagées, et c'est à partir du Néolithique final 1 que le Languedoc paraît adopter des éléments de préhension perforés plus étroits et dont l'ouverture est réduite. Il nous semble que ce type de moyen de préhension perdure en Languedoc au moins au cours du Néolithique final 3. À la Protohistoire, ce sont à nouveau les anses très larges et très dégagées qui sont plébiscitées.

L'application de cordons est une caractéristique du Néolithique final, dont l'émergence est à situer au Néolithique final 1. L'affirmation de ce type d'ajout plastique s'exprime pleinement dès le Néolithique final 2 jusqu'à la fin des temps néolithiques. Les décors à base de cordons se diversifient en effet au cours du Néolithique et sont notamment associés à des classes de morphotypes relevant des jarres cylindriques sur lesquelles des séries de cordons horizontaux

sont appliquées. L'association de cordons et de languettes, et la présence de cordons orthogonaux sont bien attestées en Languedoc central. Quant aux cordons digités, s'ils sont très fréquents au sein des productions de l'âge du Bronze dans l'ensemble du Languedoc, ceux-ci émergent dès le Néolithique final de type Fontbouisse en Languedoc oriental (Coste et Guthertz 1973). Les languettes digitées sont attestées pour le Néolithique final 2b et 3, notamment dans le Languedoc central.

L'association de coupes hémisphérique et de languettes permet de resserrer le champ chronoculturel, initialement très large pour les formes issues de la sphère, à une période allant du Néolithique moyen récent au Néolithique final 3.

Les incisions simples, dissociées de motif ou de morphotype, sont également difficiles à caractériser. L'on sait qu'elles sont fréquentes au sein de la culture de ferrières en Languedoc oriental, mais celles-ci sont attestées dès le néolithique final 1.

Les fonds débordants participent également de cette catégorie. Ils sont en effet plutôt adoptés durant l'ensemble de la Protohistoire.

Les marqueurs typologiques stricts.

Ce type de marqueurs est le moins fréquent. Il rassemble 5 occurrences.

Les languettes obliques sont peu documentées, mais leur mention apparaît essentiellement au sein des productions du Languedoc occidental de type Véraza au Néolithique final 2b et 3, mais aussi en Languedoc central sensiblement à la même période.

Les lignes de petits points sont mentionnées en Languedoc oriental dans la sphère fontbuxienne ardéchoise. C'est toutefois la seule mention que nous ayons trouvée et ce type de décor est peu documenté.

Les vases segmentés dont la carène est ornée d'un petit élément de suspension sont avant tout représentés au sein de la sphère chasséenne, et ce dès la phase ancienne. Ce type d'élément perdure cependant au Néolithique final 1, au moins en Languedoc oriental.

Les pots à fond plat ou aplanis, ornés de motifs à double incisions sont typiques des productions de l'âge du Bronze final 2 et 3.

Enfin, les motifs de décors cannelés sur forme basse sont caractéristiques de productions fontbuxiennes en Languedoc oriental, dont la sphère d'expression est également attestée en Languedoc central.

La question du Néolithique moyen des Isserts.

Les indices de la présence d'un faciès céramique attribuable au Néolithique moyen sont plus tangibles depuis la dernière campagne de fouilles. Nous avons réfuté la présence de mobilier chasséen lors de la précédente étude, avançant comme argument qu'en dehors des vases à cols et des formes carénées, aucun autre élément typologique n'appuyait cette hypothèse. A présent, l'association de vase à col et panse sphérique, de vases à profil segmenté et d'un élément de suspension disposé sous la carène, pourrait bien illustrer la présence de mobilier de facture chasséenne.

Toutefois, ces différents éléments attribuables au Néolithique moyen n'ont pas été récoltés à la même période et ne sont pas liés stratigraphiquement. Certains proviennent des fouilles de G.-B. Arnal pour lesquels nous n'avons que peu d'informations. Nous savons grâce à une publication de celui-ci que le vase proto-Saint-Vérédème provient essentiellement de la chambre, un morceau ayant été trouvé en outre dans le couloir, et que le vase à panse sphérique et à col provient également de ce niveau protohistorique. Deux autres vases reconstitués, l'un hémisphérique, l'autre caréné, proviendrait de la couche inférieure, probablement néolithique (Arnal 1961). Deux fragments d'un vase (Iss 26/27) étaient mentionnés sur un papier placé par G.-B. Arnal avec le mobilier récolté, comme provenant du couloir. D'après lui, des fouilles anciennes auraient déplacé le mobilier situé dans la chambre et le couloir (Arnal 1961). Nous ne saurions donc assurer de la fiabilité des niveaux archéologiques dans lesquels a été exhumé le mobilier funéraire, d'autant que P. Cazalis de Fondouce aurait sondé le dolmen auparavant.

Les opérations récentes menées par N. Bec Drelon ont quant à elles exhumés 3 éléments diagnostiques rattachables à un Néolithique moyen : l'élément Iss 25-1, fragment de carène, mais qui est aussi valable dans les contextes du Néolithique final notamment en Languedoc central et occidental, le vase Iss23-2/Iss31-2, dont il ne reste qu'un col convexe suggérant une panse sphérique, morphotype cependant présent également dans les contextes plus récents de l'âge du Bronze, et enfin l'élément Iss 23-5. Si ce petit élément de suspension disposé sous une carène, est caractéristique des faciès du Néolithique moyen, ce type d'ajout plastique est néanmoins documenté dans l'ensemble C4B de l'aven de la boucle (Corconne, Gard), phasé au Néolithique récent (Jallet *et al.* 2013). A la grotte de l'Avenas (Brissac, Hérault), les petits ajouts plastiques non perforés disposés sur la carène perdurent également au Néolithique final 1 (Gutherz et Coste 1974). Aucun des éléments diagnostiques n'est donc strictement attribuable au Néolithique moyen, cependant, 2 éléments ne sont pas produits au-delà du Néolithique récent : Iss 23-5 et Iss 29. Le renflement de la carène du vase Iss 29 ne trouve en effet pas d'écho au-delà du Néolithique final 1. Les autres éléments sont potentiellement rattachables à des périodes plus récentes comme le Néolithique final ou l'âge du Bronze. Ces différents éléments attribuables au Néolithique moyen proviennent de plus de contextes peu fiables ou de contextes hétérogènes puisqu'ils sont associés à des céramiques datables de la fin de l'âge du Bronze ou du Néolithique final. Il n'existe pas, dans l'état actuel des fouilles, de couches sédimentaires ou d'ensemble clos ne contenant que du mobilier céramique de facture chasséenne, ce qui laisse supposer que ce mobilier est en position secondaire. Il est donc difficile ici de trancher sur la présence ou non de mobilier attribuable à cette période. Deux points de vues différents sont alors à envisager (figure 296).

Hypothèse 1

Dans un premier temps, si l'on considère la possibilité que tous les éléments diagnostiques susceptibles de dater du Néolithique moyen appartiennent bien à un fond chasséen et fonctionnent ensemble, il n'en demeure pas moins que l'association stricte de ce mobilier au fonctionnement du dolmen est incertaine.

Plusieurs hypothèses sont alors à envisager:

-

Les niveaux fiables de la fin du Néolithique (NF3).

Parmi les fragments de vases trouvés entre les murs 3 et 4 (fig. 299), distribués dans les US 42, 43, 44 et 64, un marqueur typologique strict permet de situer un vase (Iss 44-2) au Néolithique final 3. Aucun des autres éléments typologiques ne contredit ce diagnostic. Les pastilles au repoussé comme les cordons orthogonaux sont en effet bien attestés à cette période.

Si la technique du pastillage au repoussé s'exprime sur l'ensemble du Languedoc, le thème décoratif de cannelures disposées en damier atteste bien une influence fontbuxienne. L'organisation de lignes cannelées en damier est un motif qui se distribue sur l'ensemble du complexe fontbuxien, exception faite du faciès ardéchois. Toutefois, la morphologie basse et à panse renflée de ce vase est bien caractéristique du faciès héraultais qui s'étend sur la garrigue héraultaise.

Par ailleurs, les cordons disposés orthogonalement sont très présents dans cet ensemble. Il apparaît clairement qu'ils sont tous constitutifs d'un seul vase. Si la forme générale de ce vase n'est pas restituable graphiquement, il semble quasi certain que cette « résille » de cordon est appliquée sur un vase de stockage. Ce type d'agencement est attesté au Néolithique final dans la vallée de l'Hérault tant dans les contextes de type Ferrières et Fontbouisse de la plaine du Bas Languedoc mais surtout au sein du faciès caussenard du complexe fontbuxien, localisé dans la région des grands Causses, s'étendant du nord du département de l'Hérault jusqu'au sud de la Lozère (Orgeval 2013).

La totalité des profils restitués sont simples, aucune forme carénée n'est présente dans cet ensemble. Les décors se distribuent entre la technique du pastillage au repoussé, l'application d'un réseau de cordons, ainsi que par la disposition de lignes cannelées en damier et renvoient aux productions fontbuxiennes des faciès héraultais et caussenards.

Cet ensemble est en conséquence à situer entre 2600 et 2200 av. J.-C (fig. 300). En outre, situés dans le couloir, les tessons d'un vase décoré de pastilles au repoussé pourraient être contemporains de cet ensemble.

Le Néolithique final des contextes peu fiables.

Les marqueurs stricts et larges

La présence de céramique produite au Néolithique final est attestée dans les tranchées de sondage effectuées dans le tumulus. Cette présence se manifeste à la fois par la reconnaissance de marqueurs typologiques stricts, et celle de marqueurs typologiques larges. C'est le cas dans le sondage 3, où les US les plus anciennes contenaient les fragments d'un vase hémisphérique agrémenté d'une languette oblique (Iss 69-1/ Iss 70-1), ayant des affinités avec les productions véraziennes du Languedoc occidental aux alentours du Néolithique final 2b, soit entre 3000 et 2500 av. J.-C. Les autres éléments typologiques contenus dans le sondage 3 ne démentent pas cette proposition.

Le secteur nord-est a livré au moins 1 élément attribuable de façon certaine au Néolithique final 2 ou 3 (Iss 54-3).

Le secteur nord-ouest a livré un petit tesson décoré d'une ligne de petits points (Iss 68-2), décor pour lequel nous n'avons trouvé des occurrences que pour le NF3.

Le mobilier issu des fouilles de G.-B. Arnal montre l'insuffisance de marqueurs typologiques stricts, mais un tesson orné de 2 cordons accusant un angle de 45° (Iss 8), est tout de même à placer dans un Néolithique final 2 ou 3.

Les marqueurs trans-chrono-culturels

D'autres éléments potentiellement attribuables au Néolithique final sont des marqueurs typologiques trans-chrono-culturels. Leurs champs chronologiques d'application s'étendent en effet souvent du Néolithique final à la fin de l'âge du Bronze, ou, comme nous l'avons montré plus haut, du Néolithique moyen au Néolithique final. De plus l'hétérogénéité des contextes d'où proviennent ces fragments de vase tronque la perception d'un potentiel lot ou ensemble de céramiques à attribuer au Néolithique final. Une incertitude demeure donc concernant de nombreux éléments typologiques, faisant hésiter entre de possibles productions du Néolithique final ou de l'âge du Bronze.

C'est le cas du secteur nord-ouest qui a livré un nombre intéressant de décors mais, exception faite d'un tesson, aucun d'entre eux n'est un marqueur typologique strict, et ces décors peuvent aussi bien venir de contextes du Néolithique final, comme de l'âge du Bronze. La médiocre conservation de ces éléments ne permet pas de trancher.

Le secteur sud-ouest montre quant à lui la présence effective de productions de la fin de l'âge du Bronze, mais aussi du Néolithique moyen ou de la transition Néolithique moyen/Néolithique final. Les autres éléments typologiques sont trans-chrono-culturels et sont en conséquence difficiles à situer.

Nous soumettons donc 2 hypothèses de travail, qui ne permettront pas de trancher la question, mais qui proposent 2 discussions.

La première consiste à considérer que tous les éléments trans-chrono-culturels recouvrant le Néolithique final et l'âge du Bronze sont à attribuer à la Protohistoire.

L'autre consiste à considérer que ces éléments ubiquistes sont à attribuer au Néolithique. Dans cette seconde hypothèse, nous tenterons de discerner si un ensemble chronoculturel cohérent émerge de cette proposition d'attribution.

Cette distribution est bien sûr artificielle, dans le sens où il est probable que certains éléments relèvent de l'âge du Bronze en même temps que d'autres relèvent du Néolithique final. Nous sommes conscients de cet écueil, mais tenons malgré tout à élargir le champ des interprétations.

Hypothèse 1 (Figure 297)

L'hypothèse 1 suppose que tous les éléments typologiques trans-chrono-culturels recouvrant les périodes du Néolithique à la Protohistoire sont à placer à l'âge du Bronze.

Dans cette perspective, le secteur nord-ouest voit se dessiner un petit ensemble céramique qui serait cohérent dans une attribution à l'âge du Bronze final III. Cet ensemble se caractériserait alors par une forte proportion de fonds plats, dont un fond débordant, ainsi que des tessons ornés d'impressions et d'incisions. Le Néolithique serait alors attesté

seulement par quelques éléments situés au Néolithique final 2 ou 3, sans qu'il soit possible vraiment de cerner une entité chrono-culturelle tangible.

La céramique du secteur sud-ouest, quant à elle, se distribuerait entre une phase de l'âge du Bronze final III -avec la présence d'un vase à fond aplani décoré de doubles lignes d'incision, un col convexe et un fond aplati- un Néolithique indéterminé, et un Néolithique moyen ou récent.

Le mobilier des fouilles de G.-B. Arnal se compose dans cette configuration d'une phase de l'âge du Bronze mal définie, matérialisée par un vase à fond plat orné d'un cordon digité sub-oral et de 2 vases à col convexe, et de deux phases du Néolithique, probablement un NF2 ou 3, ainsi qu'un Chasséen ou NF1, une série de vases carénés pouvant appartenir à l'une ou l'autre phase.

Hypothèse 2 (Figure 298)

Dans ce cas de figure, les marqueurs trans-chrono-culturels sont attribués au Néolithique. Concernant le mobilier des fouilles de G.-B. Arnal, cette hypothèse montre la présence d'au moins 3 faciès. Un âge du Bronze là encore mal défini, représenté seulement par le vase orné d'un cordon digité et à fond plat. Le reste des éléments se distribuent entre le Néolithique final 2/3 ou le Néolithique moyen. Il faut adjoindre à cette hypothèse celles formulées pour le Chasséen : soit il n'y a pas de chasséen (hypothèse 2a), et l'ensemble des vases à profil segmenté (à l'exception du vase Iss 29) et des cols convexes sont à situer au Néolithique final. Dans ce cas de figure, cet ensemble serait fortement influencé par la sphère vérazienne au NF2 ou NF3, et un vase attesterait de la présence d'un NF1. Soit il existe bien des productions du Néolithique moyen (hypothèse 2b) sur le dolmen des Isserts, et dans ce cas, il faut y intégrer les vases carénés ainsi que les vases à col convexe.

Dans le secteur sud-ouest, le problème se pose dans les mêmes termes. Une phase de l'âge du Bronze final III est attestée par le vase orné de doubles incisions. Dans l'hypothèse 2a où l'on exclue la possibilité d'une occupation chasséenne, un ensemble du Néolithique final 2 ou 3 se dessine, contenant peu d'éléments franchement caractérisant, et qui comprend un fond aplani, un vase à col convexe, un vase en calotte de sphère. L'élément de suspension Iss 23-5 est alors à attribuer au Néolithique récent. Dans l'hypothèse 2b où l'on accepte la présence de mobilier de facture chasséenne, le col convexe est alors potentiellement attribuable au Néolithique moyen avec l'élément de suspension.

C'est dans le secteur nord-ouest que l'application de l'hypothèse 2 est la plus intéressante. Dans cette configuration, l'âge du Bronze n'est représenté que par un ensemble de fonds plats. Le Néolithique s'illustre alors par une languette digitée, un fragment de cordon, et 3 types de motifs : ligne d'incisions verticales (Iss 68-1), ligne de petits points (Iss 68-2), et impressions légèrement ovalaires en lignes horizontales, intercalées avec des lignes incisées (Iss 21-3 et Iss 54-4). Les décors en creux de ce type au Néolithique final sont bien documentés dans la vallée de l'Hérault, notamment à Montblanc (Hérault) sur le site de la Croix Vieille (Esperou et Roques 1994, Esperou *et al.* 1996). Il est daté entre 3000 et 2600 av. J.-C. (Esperou *et al.* 1996), et les productions céramiques sont attribuées au faciès de Coulobres. Le gisement de l'Herm de Canteloup (Cournonterral, Hérault) présente également un exemple de lignes d'impressions, l'ensemble céramique étant attribué à une phase Ferrières (Montjardin 1980) ;

c'est également le cas sur le site du Puech Haut au sein des phases 2 et 3 (Georgon et Carozza 2005), ou encore sur le site de Roquemengarde (Saint-Pons-de-Mauchiens, Hérault) (Guilaine et Burens 2003) et à Cabrières sur le site de Pioch Farrus IV (Ambert 1996).

Si l'on considère le potentiel Néolithique de la série céramique des Isserts dans son ensemble, celle-ci nous semble posséder des affinités avec les productions de Roquemengarde (Guilaine *et al.* 1987) : des formes simples dérivées de la sphère, quelques récipients carénés dont l'influence pourrait provenir des productions véraziennes où les profils segmentés s'affirment dès les phases anciennes, la présence de tessons ornés de pastillage effectué au repoussé. De même, l'on observe la présence sporadique de décors de lignes incisées, et d'impressions, ainsi que des cannelures, ici traitées en damier. Ce faciès serait à situer au NF2. Cependant, les caractéristiques que nous venons d'énumérer sont également présentes dans la phase plus récente du groupe de Coulobres, seules les proportions des éléments diagnostiques varient. Notre série céramique ne pouvant s'exprimer au travers de mesures quantitatives mais qualitatives, il n'est pas possible ici d'affiner les comparaisons avec le style de Broum-Roquemengarde et de Coulobres.

Concernant le mobilier G.-B. Arnal et le secteur sud-ouest, on constate donc que l'une ou l'autre des hypothèses ne permet pas de caractériser un faciès chronologique en particulier. Le secteur nord-ouest en revanche accuse dans l'hypothèse 1 la présence d'un petit ensemble typique de l'âge du Bronze final III, tandis que dans l'hypothèse 2 il met en avant un ensemble de décors néolithiques dont les caractéristiques typologiques présentent des affinités avec certaines productions du bas Languedoc central.

La Protohistoire du dolmen des Isserts

Les marqueurs stricts

Plusieurs vases ou éléments diagnostiques attestent bien de la présence de mobilier protohistorique. Quelques marqueurs stricts renvoient aux phases 2 et 3 de l'âge du Bronze final. C'est le cas du vase Iss 23-3/ Iss 31-4. D'autres renvoient à l'âge du Bronze moyen, c'est le cas du vase proto-Saint-Vérédème découvert par G.-B. Arnal et analysé par K. Pêche-Quilichini.

Les marqueurs larges

Les fonds plats, et plus particulièrement les fonds débordants, renvoient à l'âge du Bronze en général. Un bord orné d'un cordon digité issu des fouilles de G.-B. Arnal (Iss 3 et 4) pose question. Les cordons digités sont en effet attestés en Languedoc oriental dès les périodes chalcolithiques (Costes et Guthertz 1973). Ce vase nous semble toutefois associé à un fond plat (Iss 2) et nous privilégions une attribution à l'âge du Bronze, sans qu'il soit possible de préciser à quelle phase en particulier.

Conclusions chrono-culturelles.

La documentation céramique met en évidence la présence de plusieurs phases chrono-culturelles. La plus ancienne concerne du mobilier attribuable au plus tard au NF1, au plus tôt au Néolithique moyen de type Chassey. La médiocre fiabilité des contextes dont il provient ne permet pas encore de savoir si ce mobilier est en position secondaire au sein du dolmen, ou s'il est associé à l'installation primitive du monument. Seule la poursuite des fouilles permettra peut-être de trancher la question.

La présence de mobilier provenant d'une phase NF2 ne peut être assurée. L'hétérogénéité des contextes et l'ubiquité des décors ou des morphotypes ne permettent pas de le mettre en évidence. La présence de mobilier stylistiquement influencé par la sphère vérazienne au cours du NF2 et NF3 est toutefois envisageable. Cette possibilité repose sur la présence de vases carénés, qui peuvent cependant intégrer les productions du Néolithique moyen ou du NF1, et de la présence d'une languette oblique. Un petit lot de tessons décorés d'impressions issu du sondage effectué au nord-ouest pourrait également se situer dans cette phase NF2/NF3. Il présenterait dans ce cas des affinités avec les thématiques décoratives de la vallée de l'Hérault. Nous nous voyons malgré tout dans l'obligation d'émettre des réserves, puisque la mauvaise qualité de ce lot ne permet pas de lever l'ambiguïté sur une attribution néolithique ou protohistorique.

Le NF3, quant à lui, est clairement attesté, en particulier grâce à la présence d'un lot de céramiques contenu entre les antennes annexes au dolmen. Cet ensemble est homogène et les décors cannelés comme les ajouts de cordons orthogonaux montrent des affinités avec les productions fontbuxiennes des causses et de la garrigue héraultaise, mais aussi avec la basse et moyenne vallée de l'Hérault.

Ces possibles tensions entre sphère vérazienne et fontbuxienne illustrent tout à fait les problèmes soulevés dans l'introduction de l'étude céramique du Puech Haut par C. Georjon et L. Carozza (2005, p. 283) à savoir que les faciès céramiques du Languedoc central manquent d'une définition morpho-typologique qui leur soit propre. Le maigre corpus d'éléments diagnostiques que nous avons étudié nous confronte à la même réalité « multipolaire » défini par X. Guthertz (1984) et L. Jallot (2003, 2011).

L'âge du Bronze enfin est caractérisé par un ensemble de fonds plats et quelques vases ou éléments diagnostiques typiques du Bronze moyen et du Bronze final. Il n'est pas impossible que certains éléments soient à situer au Bronze ancien.

Les productions céramiques présentes au sein du dolmen de Isserts permettent de visualiser une occupation commençant au moins aux alentours de 3500 ans av. J.-C. (dont nous ne pouvons dire si elle est déjà funéraire à cette période) et ce jusqu'aux environs de 850-800 av. J.-C. Si l'on considère les vases déposés à cette période tardive ainsi que les vases déposés entre les antennes aux alentours de 2600-2200 av. J.-C., il est possible d'affirmer que le fonctionnement funéraire du dolmen des Isserts a perduré pendant au moins 2000 ans, probablement plus.

Les dépôts céramiques au sein de l'exèdre : du mobilier pour les morts ... et les vivants ?

La présence de dépôts dans l'exèdre permet de réinterroger la fonction du mobilier céramique au sein des monuments mégalithiques de la fin du Néolithique. En effet, depuis l'affirmation de J. Arnal (1963, p. 63) qui disait que « la poterie des dolmens languedociens est vraiment le fossile rare » et d'ajouter que les quelques tessons trouvés sont « informes et souvent tardifs », nous avons pu constater à travers nos recherches que cette affirmation est à nuancer. Ces céramiques « sans caractère » sont souvent écartées des publications si bien qu'il nous faut retourner étudier les collections afin de prendre la mesure réelle de ce type de mobilier (Bec Drelon, 2014 ; Bec Drelon *et al.*, 2014). Par ailleurs, les fouilles récentes permettent une meilleure compréhension stratigraphique et chronologique de ces dépôts.

Ce sont 497 tessons qui ont été exhumés dans l'exèdre soit 22 % de la totalité des vestiges céramiques découverts depuis les fouilles de G.-B. Arnal, c'est-à-dire plus que le mobilier récolté par G.-B. Arnal lui-même dans la chambre et le couloir (442 tessons + quatre vases partiellement reconstitués). Sur la totalité des tessons trouvés dans l'exèdre, 52 sont des éléments diagnostiques qui ont permis de reconstituer partiellement cinq vases (fig. 299). Les états de surface des tessons sont, de façon générale, assez altérés et il est difficile d'observer les gestes techniques liés à la finition des poteries. Notons toutefois qu'il a été observé sur de nombreux tessons la présence de vacuoles montrant que le dégraissant était constitué en partie de matières végétales.

Concernant les productions du dolmen des Isserts, plusieurs morphotypes sont restituables. Il s'agit du vase Iss 44-2. Sa morphologie s'inscrit dans la partie basse d'une forme ovoïde dont les parois sont très légèrement concaves et rentrantes. La lèvre du bord est droite et arrondie. Autour d'une anse en boudin se distribuent des séries de cannelures verticales alternant avec des cannelures horizontales et disposées en damier. Ces cannelures étant très peu profondes elles se distinguent plus aisément en lumière rasante. Notons également la présence d'un vase sub-hémisphérique orné de deux languettes (fig. 299, Iss 43-1) dont la facture soignée dénote avec l'ensemble de la céramique du dolmen des Isserts. Un autre morphotype est identifiable, bien que le remontage ne permette pas de restituer le profil du vase. Il s'agit d'un vase cylindrique de type jarre à cordons orthogonaux (fig. 299, Iss 43-5 et Iss 44-3). L'épaisseur des tessons conservés varie entre 15 mm et 20 mm. Une cassure fraîche sur l'un d'eux a permis d'observer que la pâte est rouge-brun à cœur et que le dégraissant se composait essentiellement de matière végétale, présente en négatif, à laquelle était adjointe du dégraissant minéral, encore présent dans la pâte. Enfin, malgré les dégradations liées à une chauffe excessive, il a été possible de reconstituer une calotte de sphère (fig. 299, Iss 64-1). Les éléments de préhension perforés sont représentés par quatre anses en boudin (fig. 299, Iss 44-2 déjà mentionné, Iss 43-3 et Iss 43-4). Les ajouts plastiques, en dehors des cordons orthogonaux et des languettes ornant le vase Iss 43-1 déjà mentionnés, se résument à trois languettes et un fragment de cordon orné d'une impression circulaire. Concernant les décors, ils se distribuent entre la technique du pastillage effectué au repoussé, présente sur quatre tessons, dont deux sont constitutifs du même vase (fig. 299, Iss 44-1/Iss 43-2) et les motifs de cannelures en damier (fig. 299, Iss 44.2).

Étude comparative et interprétation chrono-culturelle (fig. 300)

L'unique marqueur typologique strict est le vase Iss 44-2, à situer dans le Néolithique final 3 de type Fontbouisse. Les autres éléments typologiques sont trans-chrono-culturels ou larges, mais ils ne contredisent pas ce diagnostic. L'organisation de lignes cannelées en damier est un motif qui se distribue sur l'ensemble du complexe fontbuxien, exception faite du faciès ardéchois. Toutefois, la morphologie basse et à panse renflée de ce vase est bien caractéristique du faciès héraultais des basses-Cévennes qui s'étend sur la garrigue héraultaise. À titre de comparaison, on trouve ce motif, en association avec un élément de préhension perforé sur le site du Rocher du Causse à Claret (Roux et Escallon 1991, p.143, fig. 3) mais aussi sur le site des Vautes (St-Gély-du-Fesc) dans la maison 3 (Timsit et Escallon 2003, p. 103, fig. 14, n°7). Sans éléments de préhension, mais dont les morphotypes sont semblables, le même site présente au moins deux exemplaires (Timsit et Escallon 2003, p. 108, fig. 18, n°1 et 5). Ce motif est également similaire à ce que l'on peut trouver à « Boussargues » dans la cabane 2 par exemple (Coularou *et al.* 2008, p. 44), sur une forme basse sinueuse ou encore sur une forme à carène médiane et col convexe de type Fontbouisse. Le site de Gravas (Saint-Mathieu-de-Trévières) présente une prédominance de ce type de décors de lignes cannelées en damier (Ambert *et al.* 1991, p. 77, fig. 2). Par ailleurs les pastilles au repoussé comme les cordons orthogonaux sont bien attestés à cette période. Le pastillage au repoussé a souvent été perçu comme provenant d'une influence des faciès du Languedoc oriental de type Ferrières ou Fontbouisse (Barges *et al.*1997), mais il est également senti comme un dénominateur commun des faciès céramiques du Néolithique final de la moyenne vallée de l'Hérault (Carozza *et al.* 1999) au sein des faciès Broum-Roquemengarde notamment sur les sites de Roquemengarde (St-Pons-de-Mauchiens, Hérault), Bousquetas (Paulhan) ou encore à la grotte du Broum (Péret) (Barge *et al.*1997, p. 70). L'agencement de cordons orthogonaux sur des vases de type jarre est attesté au Néolithique final dans la vallée de l'Hérault, ainsi que dans les contextes de type Ferrières et Fontbouisse de la plaine du Bas Languedoc mais surtout au sein du faciès caussenard du complexe fontbuxien, localisé dans la région des grands Causses, s'étendant du nord du département de l'Hérault jusqu'au sud de la Lozère (Orgeval, 2013).

La totalité des profils restitués sont simples, aucune forme carénée n'est présente au sein de ce dépôt. Cet ensemble est à attribuer à la culture de Fontbouisse, présentant a priori des affinités avec le faciès des Basses-Cévennes, les accointances avec les productions du Languedoc central n'étant évidemment pas exclues. Il est en conséquence à situer entre 2600 et 2200 av. J.-C. Cette attribution chrono-culturelle est cohérente par rapport à ce qui a été proposé pour la datation de la phase II du monument (tumulus et couloir).

Caractériser un dépôt

L'homogénéité de ce dépôt transcrit donc un événement dont la durée n'est pas réellement quantifiable – s'agit-il d'un événement ponctuel ou d'un événement réitéré ? – mais qui le circonscrit malgré tout dans le temps. À défaut d'exemple strict de comparaison, l'on peut se demander quelles sont les motivations de la création d'un espace externe dans lequel fut déposé du mobilier. Ce mobilier n'est en effet pas au contact direct des défunts, mais s'associe toutefois à l'espace funéraire. C. Masset (1997) suppose par exemple que l'aire située à l'entrée des dolmens ait pu être le lieu d'activités cérémonielles. Il cite les exemples de

plusieurs aménagements ayant pu délimiter cet espace, notamment en Franche-Comté, dans le Val d'Oise ou encore en Seine-Et-Marne, mais aussi en Irlande, en Ecosse ou en Sardaigne. Concernant le mobilier céramique, nous retiendrons essentiellement l'hypothèse qu'il énonce concernant le dépôt, en offrande, de poteries à l'entrée des monuments, comme cela est attesté sur le site de Grøenhøef (Horsen, Danemark). 7000 tessons, constitutifs de plusieurs centaines de vases, ont été trouvés à proximité et à l'entrée du tumulus (Masset 1997, p. 120). Rappelons qu'il a été souligné que si la majorité des tombes du Néolithique final en Europe occidentale contient du mobilier individuel, celles contenant du mobilier collectif au sein de la chambre sont encore plus rares dans le sud sud-est de la France (Sohn 2012). Dans le cas du dolmen des Isserts, ce mobilier destiné à la collectivité paraît avoir été relégué à l'extérieur du sépulcre, dans un espace accessible à la fois physiquement et visuellement à la communauté des vivants. Ce phénomène invite à se poser des questions sur la fonction de ces vases et sur les événements pour lesquels ils ont été instrumentalisés, à savoir : à quelle collectivité sont-ils destinés ? Celle des morts ? Celle des vivants ? On peut admettre que ce dépôt de vases ne relève pas du mobilier d'accompagnement pour les défunts puisqu'il se situe à l'extérieur de la zone sépulcrale. Il pourrait alors s'agir de mobilier déposé en offrande, à moins qu'il ne s'agisse des vestiges d'un rituel effectué à cet endroit. Il faut d'ailleurs mettre en lumière un vase parmi ceux trouvés dans l'exèdre. Il était jusqu'à présent habituellement considéré que les vases de stockage ne faisaient pas partie des ensembles céramiques trouvés en contexte funéraire (Sohn 2012). Or, de nombreux fragments d'un vase à paroi épaisse et orné de cordons (fig. 299, Iss 43-5 et Iss 44-3) que nous interprétons comme étant un vase de stockage, ont été trouvés dans cet espace. Ce vase renforce, à notre sens, la valeur collective de ces vestiges céramiques. À titre de comparaison, notons qu'a récemment été publiée la mention d'un vase de stockage en contexte funéraire sur la sépulture collective mégalithique de Cabrials à Béziers (Hérault). Il s'agit d'un unique vase brisé à l'intérieur d'un monument funéraire mégalithique et situé à proximité de l'entrée (Sendra 2012). Ce monument est collectif et les datations, comme le mobilier, situent cet ensemble au Néolithique final 1 entre 3634 cal. BC et 3104 cal. B.C. (Tchérémissinoff 2012, p. 85). D'autres exemples de dépôt de vase à l'extérieur de la tombe et de son tumulus, mais proche de l'entrée ont été également documentés en Catalogne ibérique, comme c'est le cas pour le dolmen à couloir de Llit de la generala, situé au sud du Cap de Creus et le dolmen simple de Salt d'en Peio situé dans l'Alt Emporda (Tarrús Galter 2012, p. 279).

Il existe donc des pratiques de dépôt collectifs à l'avant des tombes mégalithiques et ce dès le Néolithique final 1 (dolmen de Cabrials) et cette pratique semble trouver son « apogée » à la fin du Néolithique final 3 avec une monumentalisation des espaces dédiés à ces dépôts comme cela semble être le cas ici. Cette constatation ne se base pour l'instant que sur quelques exemples et il serait prématuré de la mettre en perspective d'un point de vue de l'organisation des sociétés de la fin du Néolithique.

L'industrie lithique

Le matériel lithique du dolmen des Isserts, à Saint-Jean-de-la-Blaquière dans l'Hérault, que nous avons pu examiner provient de deux ensembles principaux. D'une part le mobilier découvert dans l'emprise du dolmen, de l'autre le mobilier qui a été mis au jour lors de prospections à proximité du monument. Pour le matériel lithique issu de la chambre sépulcrale, du couloir et de l'architecture, nous n'avons pu étudier que les 4 pièces mises au jour lors de la campagne de 2012. Les éléments publiés par le GAL (G.A.L. 1961) n'ont pas pu être identifiés au Musée de Lodève. Le reste du mobilier lithique provenant des abords du dolmen est le plus nombreux et il offre des états de surface contrastés qui pourraient indiquer que les différents éléments ne sont pas tous contemporains.

1. Le matériel lithique du dolmen

Le matériel lithique découvert dans le dolmen des Isserts, lors de la campagne de 2012 ne comprend qu'un objet remarquable. Il s'agit d'une petite armature (n° 90) en chaille bajocienne aveyronnaise du type dit « en sapin » découverte dans l'US 7 du couloir d'accès. Elle est fracturée en partie distale et proximale et ses dimensions actuelles sont de 27 x 12 x 4 mm. On peut la rapprocher typologiquement de certains éléments découverts par le G.A.L. qui ont été publiés en 1961, figure 12. Cette planche montre une association de fragment de grandes lames en silex retouchées, d'armatures à pédoncule et ailerons dégagés et d'armatures du type « en sapin ». Ces dernières sont typiques de la culture caussenarde du groupe des Treilles (Costantini 1984) et plus particulièrement de sa période récente que l'on peut proposer de dater entre 2850 et 2450 av. J.-C. (Vaquer *et al.* 2006). Les autres éléments lithiques présentés dans la planche du G.A.L. ne sont pas antinomiques avec cette datation, même si les différents éléments présentés sont connus dès le début de la fin du Néolithique vers 3300 av. J.-C., voire dès le Néolithique moyen pour les grandes lames et les armatures à pédoncule et ailerons peu dégagés.

La totalité de l'industrie lithique des campagnes 2012 et 2013 est encore en cours d'étude à l'heure actuelle par Maxime Rémicourt. Cependant nous présentons ici quelques pièces remarquables étudiées par J. Vaquer dans le cadre du PCR : « Milieu et peuplement en Languedoc occidental du Néolithique à l'Age du Bronze » (Muriel Gandelin dir.).

Contexte de découverte :

Il ne s'agit pas de mobilier en place mais retrouvé dans différentes couches de remblais constitutive du tumulus (phase I et II).

N°28 : Zone sud, ST6 (tumulus phase I ?)

Cette armature tranchante provient d'un niveau structuré par des petits cailloux (5 cm) identifié directement sous la première couche d'humus, au Sud, en dehors du monument (ST6). Il s'agit d'une couche très érodée, liée probablement à la structure 4 (effondrement ou continuité ?) et donc à la phase initiale du monument. Cette Structure 6 est chargée en éclat de silex et en tessons de céramique de moins d'1 cm à l'aspect très érodée. Elle passe sous la paroi sud de l'antenne et est posée directement sur le substrat tout comme ST4. Il s'agit d'un des niveaux les plus anciens reconnus sur le site.

N°50 : Tranchée n°2, US26 (tumulus phase II)

Cet éclat de silex a été exhumé de la première couche de la partie sommitale conservée du tumulus (US26), dégagée dans la tranchée n°2. Il s'agit sans doute d'une couche de déblais des fouilles anciennes. Elle est constituée de grandes dalles non en place et d'un peu de sédiment meuble.

N°58 : Tranchée n°2, US29 (tumulus phase II)

Cette lame a été retrouvée au sein d'une strate homogène est mise en évidence contre l'orthostate Nord-Ouest dans la tranchée n°2. Il s'agit d'une couche de terre meuble chargée en dallettes pluricentimétriques (de 20 à 30 cm).

N°78 : Tranchée n°2, US32 (tumulus phase II)

Cette pointe de flèche lancéolée a été découverte dans le niveau de gros blocs et de dallettes verticales (US32) constituant le renfort interne du tumulus, identifié dans la tranchée n°2.

Description :

- **Armature tranchante trapézoïdale sur éclat (N°28)** : elle est en silex meulière grenu, de couleur gris clair semi-translucide d'un type courant dans les bassins tertiaires languedociens, notamment à Salinelles (fig. 301). La face inférieure est bombée et suggère donc que le support était un éclat. Le façonnage est classique avec d'abord des retouches obliques inverses, puis un amincissement par des retouches obliques directes qui sont restées marginales (technique du double biseau). Cette pointe de flèche tranchante par sa forme et sa technologie évoque le Néolithique final 1 au cours duquel cette classe d'armatures a tendance à disparaître en Languedoc comme l'a révélé la stratigraphie de l'abri du Roquets à Saint-Etienne-de-Gourgas (exemplaires du niveau 16).

- **Eclat retouché (n°50)** : éclat en silex de type meulière légèrement vacuolaire de couleur gris clair semi-translucide (identique à celui de l'armature tranchante N°28) avec de rares résidus calcaires formant des flocons blancs et quelques quartz détritiques (fig. 303). Il est cassé, son talon est dièdre et proéminent et il a donc probablement été obtenu en percussion directe. Il présente des retouches écailleuses irrégulières sur le latéral droit qui sont bifaciales et plus ou moins denticulées pouvant résulter d'un usage ou du piétinement.

- **Fragment médio-distal de lame sous-crête (n°58)** : elle présente sur la partie droite des enlèvements orthogonaux de préparation d'une crête centro-antérieure et qui mordent sur une plage corticale latérale et avec sur le côté gauche le négatif d'enlèvement d'une lame d'entame (fig. 302 et 303). L'examen du silex à la loupe binoculaire révèle un cortex grumeleux à bourgeonnant de 3 mm d'épaisseur, une zone sous-corticale cacholonnée blanche à structure micro-bréchiq ue et enfin un cœur homogène brun foncé semi-translucide riche en intraclastes calcaires anguleux. Ces caractères sont typiques du silex en plaques du bassin de Collorgues, Gard. Sur le plan technologique, cette partie distale de forme convergente présente une arcure régulière, une face inférieure ondulée : elle a probablement été obtenue sur un front très cintré de plaquette mince aménagée en nucléus sur tranche, ce qui est caractéristique des pratiques des ateliers du bassin de Collorgues (Remicourt, Bordreuil et

Vaquer 2009). Le façonnage est sommaire, il s'agit d'un abattage du bord droit cortical par des retouches abruptes irrégulières et de retouches marginales écailleuses du bord gauche.

En Languedoc, ce type de lame en silex de Collorgues apparaît vers la fin du Néolithique final 1 soit vers 3300 av. n. è. comme par exemple à Cabrials Béziers et à la grotte Tournier, Pardailhan et est resté en usage jusqu'au Fontbousse soit vers 2500.

- **Pointe de flèche bifaciale lancéolée (N°78)** : elle a été réalisée sur fine plaquette de silex dont l'examen à la loupe binoculaire révèle un cortex fin pelliculaire orangé à micro-perforations et un cœur beige opaque avec une zone intermédiaire blonde semi-translucide (fig. 302 et 303). Il s'agit du faciès le plus fréquent dans le gîte de Salinelles, Gard. L'aspect luisant de ce silex pourrait être lié à un traitement thermique. Le façonnage de cette pièce a commencé par la face qui présente le moins de réserve corticale. Celle-ci a d'abord été réduite par quelques enlèvements en percussion tendre sur ébauche foliacée puis mise en forme plus précisément par des retouches écailleuses faites de la base vers la pointe. L'autre face a ensuite été retouchée soigneusement par des retouches par pression en série faites elles aussi de la base vers la pointe et régularisées ensuite par des retouches marginales obliques. La première face a ensuite été reprise par des retouches marginales obliques pour régulariser et centrer le fil du tranchant.

Ce genre d'armature foliacée sur plaquette est fréquent dans les ensembles fontbuxiens du Languedoc oriental : il en a trouvé de très nombreux exemplaires à divers stades d'élaborations sur les ateliers du bassin de Salinelles (Briois 1990).

Conclusion :

Ces 4 éléments viennent corroborer les hypothèses du phasage architecturale établi à partir des seules structures. Ainsi, on aurait une phase initiale du monument établi sans doute au Néolithique final 1 ou de la fin du Néolithique moyen. Une seconde phase, mieux datées car nous avons plus d'éléments à la fois céramique et lithique, se situerait au Néolithique final 3b et est rattachée à la culture de Fontbousse.

2. Inventaire préliminaire du mobilier issu des fouilles de G.-B. Arnal (G.A.L. 1961):

Ce mobilier est introuvable, il n'a donc pas pu être réévalué.

- 9 armatures de flèches sapiniformes à pédoncule (fig. n°6 à 10, 12, 18, 19, 21), 3 armatures de flèches à pédoncule et à crans en silex blond (fig. n°3 à 5), 1 armature de flèche à pédoncule et à crans en silex rosé brulée (fig. n°11), 2 armatures de flèche à pédoncule et à crans brulées (fig. n°14 et 16), 1 armature de flèche à pédoncule et à crans (n°13), 1 armature sur éclat à long pédoncule et à crans (n°17), 1 armature de flèche à pédoncule et à crans sur lame en silex rouge, retouche unifaciale (n°20), 1 armature de flèche à pédoncule et à crans en silex gris (n°22), 1 armature de flèche à pédoncule et ailerons en silex gris/noir (n°15),
- 1 grattoir sur éclat à retouche rectiligne (n°23).
- 1 fragment de pointe indéterminée (n°24).
- 1 fragment mésial de lame en silex blanc de section trapézoïdale (n°1).

- 1 fragment distal de lame en silex marron tacheté de noir de section triangulaire, retouches bilatérales (n°2) d'après G.-B. Arnal. Nous pensons qu'il pourrait s'agir en réalité d'un fragment proximal de poignard à soie longue et encoche unilatérale.

3. Le mobilier lithique aux abords du dolmen

En 2012, les ramassages effectués dans le chemin d'accès au dolmen à proximité immédiate du gisement sépulcral ont permis de recueillir une cinquantaine de pièces en sus de 18 pièces découvertes lors de prospections du G.A.L. ou de fouilles antérieures à cette campagne. Ces différents éléments présentent des aspects divers avec des pièces à fort dépôts de cacholong et d'autres où la patine est absente. On reconnaît plusieurs types de matières premières que nous n'avons pas encore pu identifier en totalité, comme des éclats en chaille bajocienne, en quartz et en différents types de silex dont les réserves corticales indiquent que certains ont été prélevés en position primaire et d'autres, avec un néo-cortex de galet, proviennent d'un prélèvement en position secondaire. Quelques pièces comportent des traces d'ustion.

Les rares éclats présentant des parties proximales montrent une prédominance des talons lisses et épais, sans traces de préparation avant le détachement, pouvant comporter des traces de fissuration au niveau du point d'impact. Les lèvres sont marquées ainsi que les bulbes. Les parties distales sont principalement obtuses. Les éclats entiers présentent des longueurs, des largeurs et des épaisseurs variées. Toutefois ils dépassent rarement les 25 mm, de même que les largeurs. Les différents éléments dont nous disposons permettent de proposer qu'une grande part de la série a été produite par percussion dure directe, en vue de l'obtention d'éclats.

Les pièces retouchées sont peu nombreuses, on note toutefois la présence d'une petite armature tranchante asymétrique à retouches bifaciales courtes sur éclat en silex du même modèle que celles du dolmen 17 de Laroque à Saint-Etienne-de-Gourgas dans l'Hérault (cf *infra*). Un petit fragment de pièce bifaciale à retouche envahissante pourrait appartenir à une armature foliacée. Ces deux éléments sont en silex brulés. Un grattoir épais sur éclat est également présent ainsi que quelques fragments de pièces retouchées latéralement mais dont le support et la destination originels nous sont inconnus.

Ces différents indices permettent de proposer que la datation relative de ce mobilier pourrait correspondre à la fin du Néolithique, et donc être éventuellement plus ou moins contemporain de la mise en place du dolmen ou de son utilisation. En effet, les deux armatures peuvent être attribuées au Néolithique final, mais les autres éléments sont ubiquistes. Pour exemple l'armature asymétrique trouve des ressemblances dans la pièce n° 4 de la figure 1 du Niveau III de la grotte Tournié à Pardailhan dans l'Hérault (Ambert 1979).

L'industrie en roche polie

Une extrémité proximale de lame polie en roche verte (n°137)³ a été trouvée dans la zone ouest, sous une couche d'effondrement du tumulus (US54) et directement sur le substrat. Cet objet n'est pas en place, il devait, à l'origine, se trouver dans les couches constitutives du tumulus de la phase II, dans des remblais prélevés dans les environs proches du monument.

A notre demande, E. Thirault a caractérisé la nature exacte de la roche de cette pièce.

« Cette extrémité proximale de lame polie est de section ovalaire aux surfaces polies de manière presque entièrement couvrante. La cassure transversale, sans doute due à l'utilisation dans un manche, a été repolie de manière extensive mais non intégrale, laissant encore des creux bruts issus de la cassure. La roche constituante est une éclogite fraîche, à grain fin, de teinte générale vert-gris sur laquelle se distinguent de nombreux petits grenats disposés en agrégats (fig. 304). »

³ Dimensions :

L : 33 ; l : 30 ; e : 21 mm ; M : 34 g

3.3.2.11. Synthèse des données des Isserts

Les résultats de ces investigations illustrent deux phases de construction bien distinctes. Lors de la première phase, le tumulus est circulaire. Un mur périphérique, conservé seulement sur une ou deux assises, est formé de blocs rectangulaires juxtaposés. Cette file est interrompue au sud-est, détruite par de récents travaux agricoles, puis reprend au nord-est sur seulement quelques mètres. Ce mur rejoint l'entrée du couloir au sud-ouest et devient alors, avec la dalle plantée dans son prolongement, la paroi sud-est parementée du couloir. Une autre couronne de blocs similaire est visible dans la partie interne du tumulus à environ 65 cm de la précédente, elle est toutefois moins bien conservée. L'espace entre ces deux couronnes concentriques est méticuleusement comblé par un remplissage compact de dalles imbriquées (US73). Cette structure complexe a pu être dégagée dans les quarts sud-est et nord-est en 2013 ; la zone est ayant déjà été identifiée en 2012. Ce sondage a permis de constater que ce tumulus concentrique est bien lié stratigraphiquement au couloir et donc probablement à la chambre sépulcrale. Il s'agirait alors de la phase initiale de construction du monument, qui a subi une phase d'abandon et de ruine puis a ensuite été totalement dissimulée par le tumulus récent. Cette phase est également marquée, dans le couloir, par la construction d'un dallage bien ajusté, conservé sur toute sa longueur.

Lors de la seconde phase, le chantier de construction est repris et un tumulus de forme hexagonale symétrique sur l'axe longitudinal est construit sur le tumulus précédent, le dissimulant complètement. Certains blocs du tumulus circulaire servent de radier au nouveau mur périphérique (ST1) au sud-ouest. Cette structure présente un profil plus ou moins rectiligne sur les côtés sud-est, nord-est et sud-ouest, même si certaines assises du parement ont légèrement versé vers l'extérieur, ce qui est probablement dû aux poussées du remplissage du tumulus et à son implantation sur une légère pente. La partie nord-est de ce mur, l'arrière du monument, forme vaguement un arc de cercle, structuré par quatre angles. Le mur est conservé sur au moins deux assises. L'appareil diffère de la construction précédente. Les blocs sont plus irréguliers, ce qui rend l'ensemble assez hétérogène. L'angle nord du mur est constitué d'une grande dalle naturelle et témoigne du comportement opportuniste des constructeurs qui ont usé des potentialités géologiques du lieu. L'aménagement interne de ce tumulus hexagonal, identifié dans la tranchée n°1 en 2012, a pu être mieux cerné dans le sondage 3 et 4 et la tranchée n°2. Il est consolidé par un renfort interne, construit dans la partie médiane à l'aide de grands blocs dépassant parfois 1 m d'envergure. Le remplissage entre le mur périphérique et ce renfort est constitué de couches d'argile compacte chargées en dalles. Par ailleurs, le comblement entre les dalles plantées de la chambre, celles de la paroi sud-est du couloir et le renfort interne est assuré par de gros blocs parfois disposés en véritable pavement ajusté (zone du chevet et quart sud-est). Lors de cette seconde phase, une partie du couloir est réaménagée côté entrée. Un nouveau dallage est construit directement sur le premier et une dalle grande dalle de seuil marque l'entrée.

Cette campagne 2013 a également permis de démonter les niveaux d'effondrement du tumulus de la seconde phase dans les zones sud-ouest et nord-ouest. Une structure inédite était conservée sous ces blocs effondrés dans la zone sud-ouest, devant le couloir. Il s'agit d'un grand bloc de grès naturel flanqué de deux « antennes » en pierre sèche, parementées côté interne et faites de gros blocs juxtaposés côté externe. Ces antennes semblent liées à la seconde phase de construction, les murs venant contre la façade sud-ouest de ST1. Ces

nouvelles structures créent avec le couloir une entrée en entonnoir que l'on a décidé d'appeler « exèdre ». Les deux nouveaux espaces ainsi définis de part et d'autre du grand bloc recélaient une couche d'argile riche en céramique à paroi épaisse, décorée de cordons et attribuée à la culture Fontbouisse. Au total, J. Recchia-Quiniou (ASM, UMR5140) a pu individualiser cinq grands vases et un petit vase hémisphérique (cf. *supra*). Ce vestibule d'entrée monumentale pose question quant à sa fonction (fig. 305) : lieu de dépôt ? Espace technique ou sépulcral ? Aucun ossement n'y a été collecté. On peut sans doute écarter la fonction sépulcrale, d'autant qu'il s'agit d'un espace qui ne devait pas être couvert, donc peu adapté au dépôt en chair de cadavres. Le grand bloc, quant à lui, était sans doute là avant la construction du dolmen. Une fouille en sape sous ce dernier n'a révélé qu'une couche stérile de substrat pélimitique.

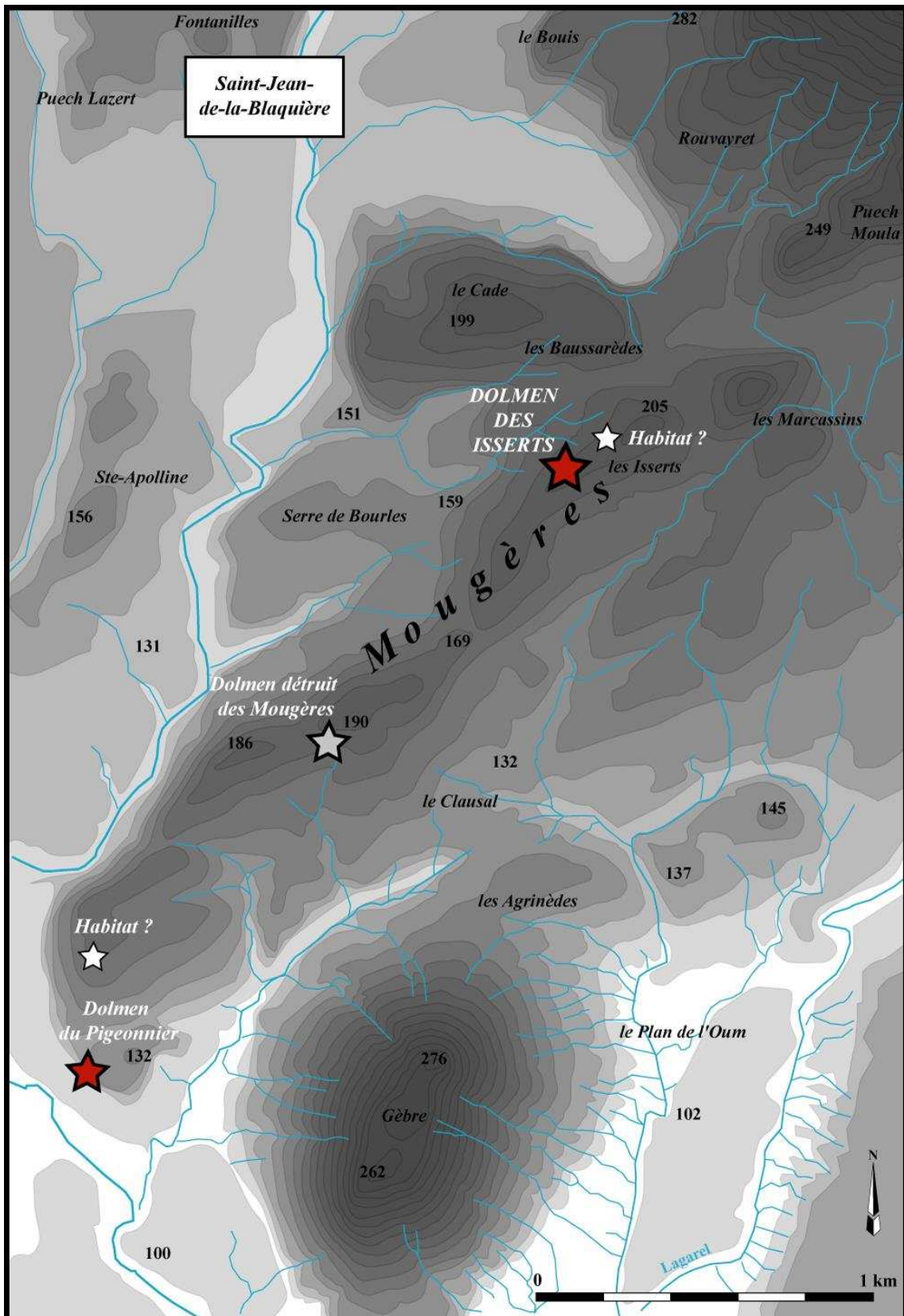


Figure 203 : Carte de situation des principaux sites néolithiques de la crête des Mougères, d'après la carte IGN Saint-Guilhem-Le-Désert/Saint-Maurice-de-Navacelles n°2642ET au 1/25 000^{ème}.

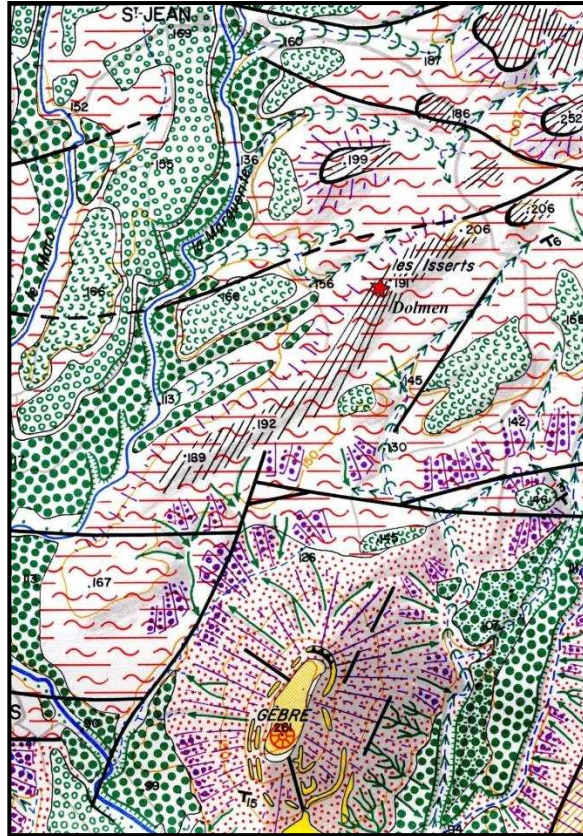


Figure 204 : Extrait de la carte géomorphologique de la microrégion, le dolmen est pointé en rouge (réalisation P. Ambert).



Figure 205 : A gauche, alternance grésopéltique érodée par la rivière (Le Bosc). A droite, abrupt de grès ou « front de cuesta » surmontant une couche de pélites (Le Bosc).

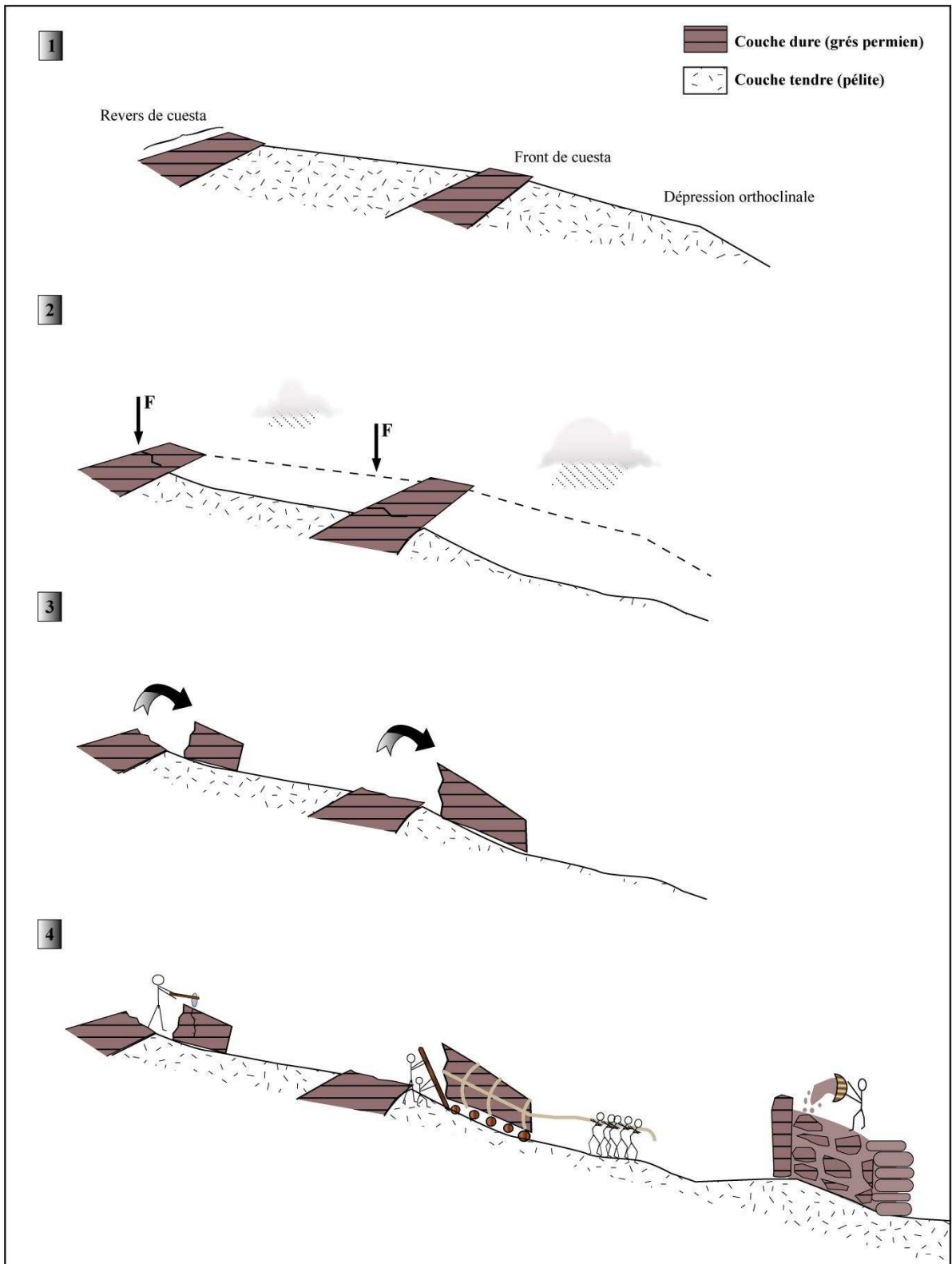


Figure 206 : Schéma des processus d'érosion appliqués à un relief de type « cuesta ». 1 : alternance grésopélique visible sur le site des Isserts. 2 : intempéries dégradant plus efficacement les couches tendres. 3 : détachements de blocs de grès. 4 : hypothèse de construction du dolmen.

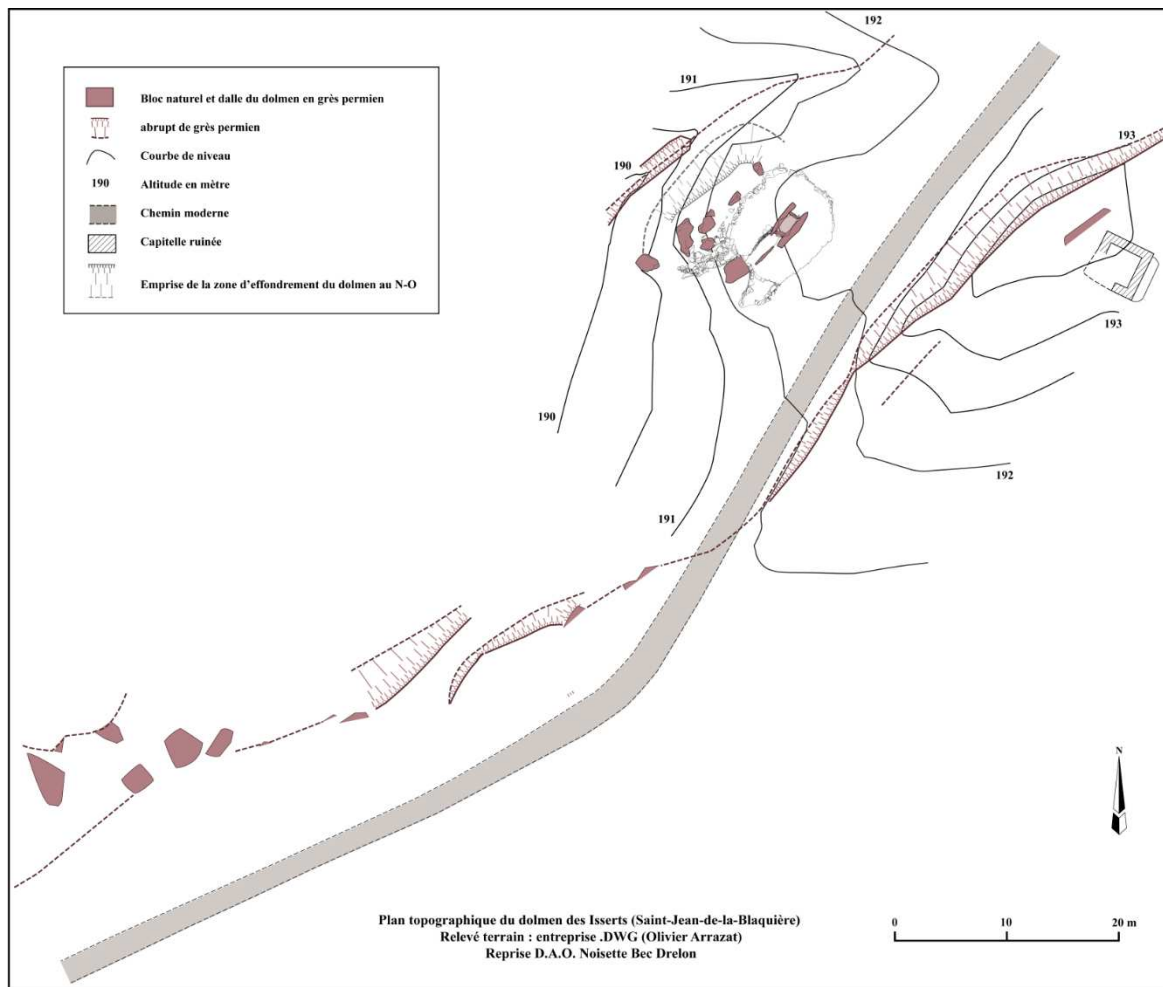


Figure 207 : Plan topographique du dolmen des Isserts (Saint-Jean-de-la-Blaquière). Relevé terrain : entreprise .DWG (Olivier Arrazat).



Figure 208 : G.-B. Arnal (à 16 ans) et son équipe lors des premières fouilles en 1952 (Photographie M. Cros).

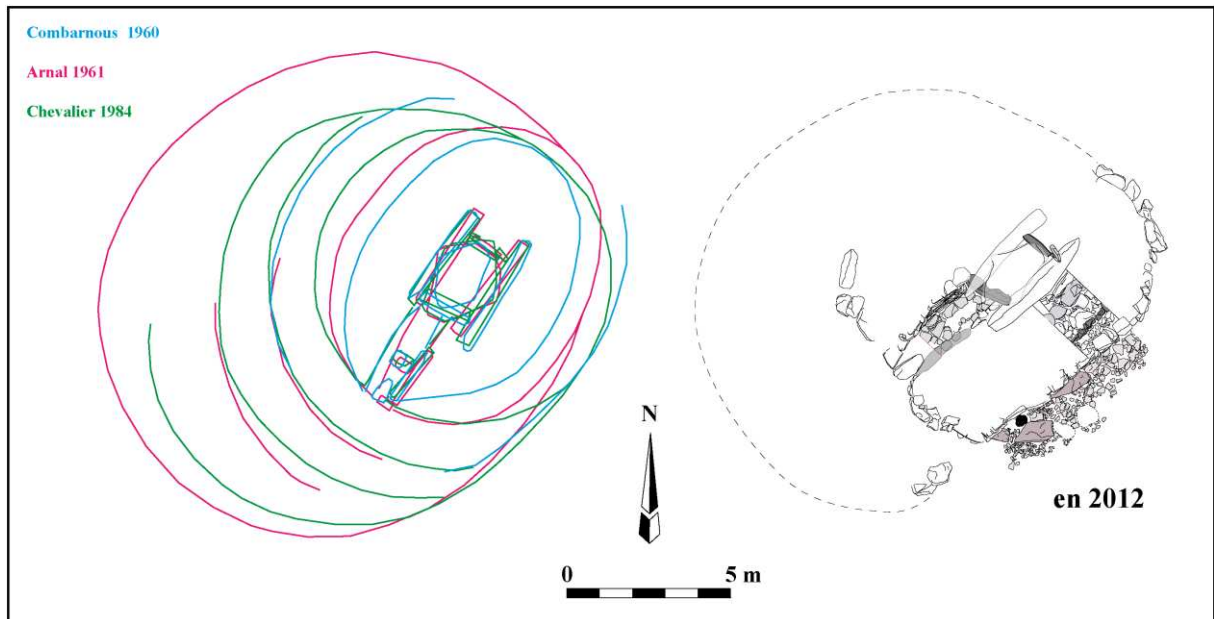


Figure 209 : Evolution du plan du dolmen de 1960 à 2012.



Figure 210 : Le dolmen des Isserts en septembre 2011 (vue depuis le Sud-Ouest).

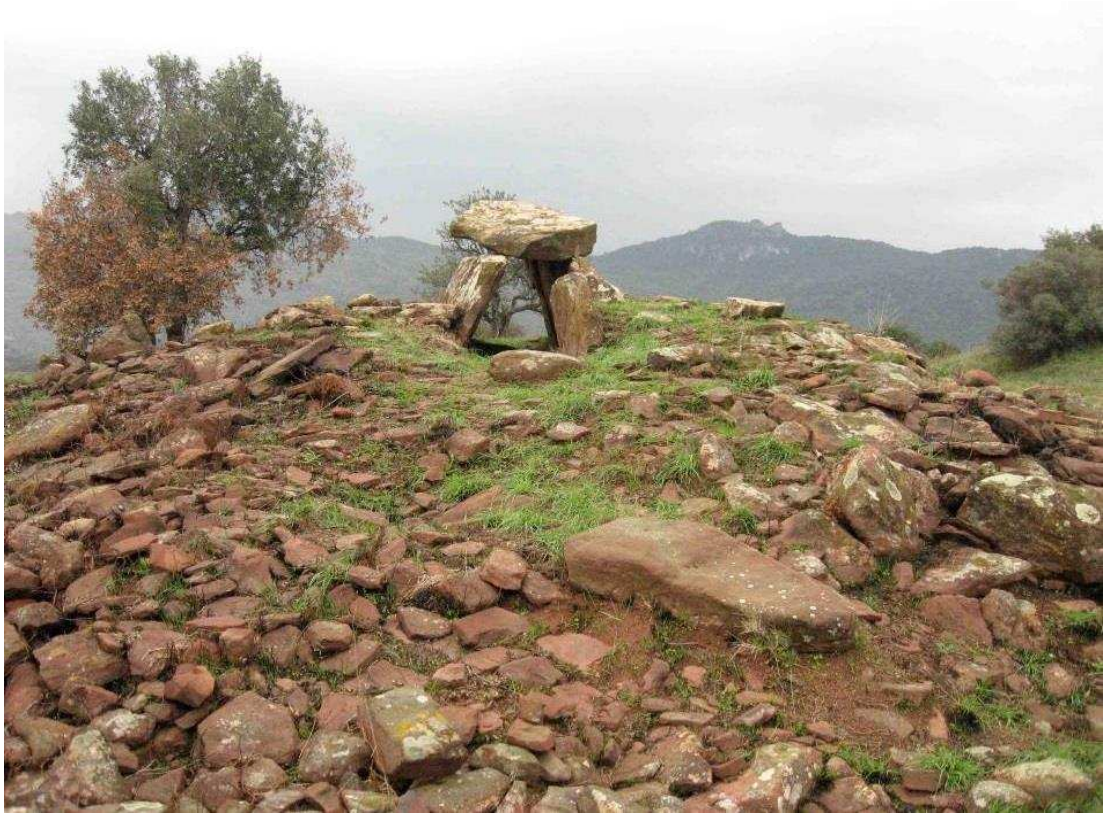


Figure 211 : Le dolmen des Isserts en novembre 2011, après un incendie (vue depuis le sud-ouest).

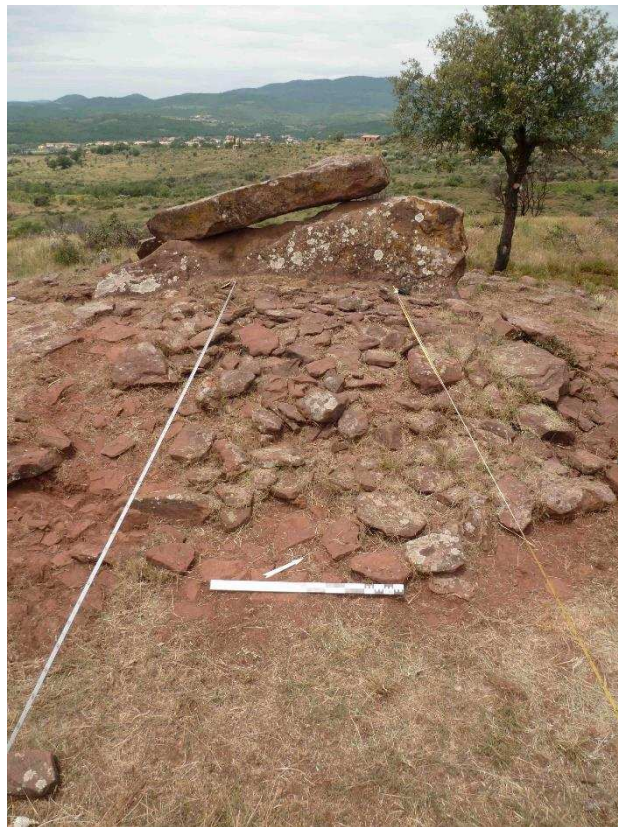


Figure 212 : Implantation de la tranchée dans la zone sud-est.

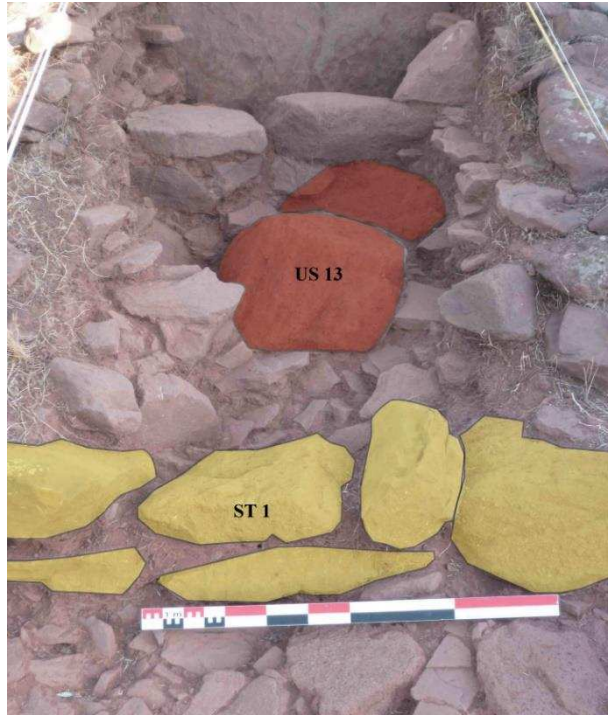


Figure 213 : Au premier plan : ST1 ; à l'arrière-plan : les gros blocs de grès (US 13) à la base de la tranchée (étoiles rouges).



Figure 214 : Mur parementé délimitant le tumulus au Sud-Est (ST 1).



Figure 215 : Structure de petites dalles plates alignées (ST 2).



Figure 215 : Renfort interne, constitué de gros blocs et conservé sur deux assises (ST 3), depuis l'orthostat et en façade.

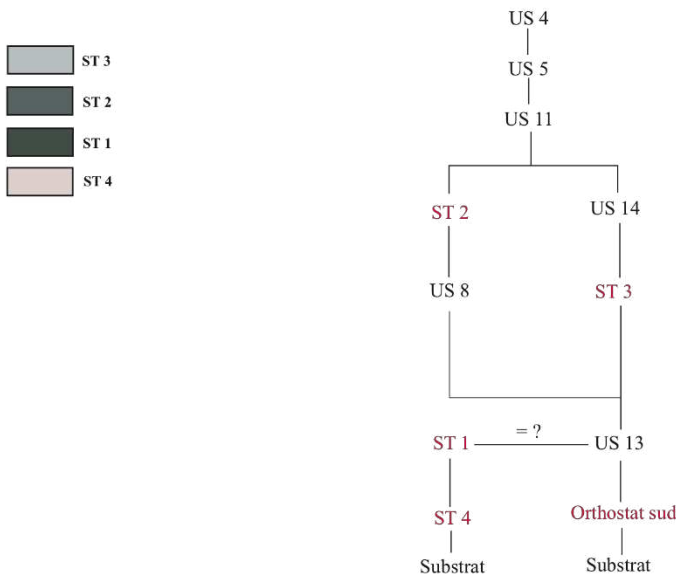
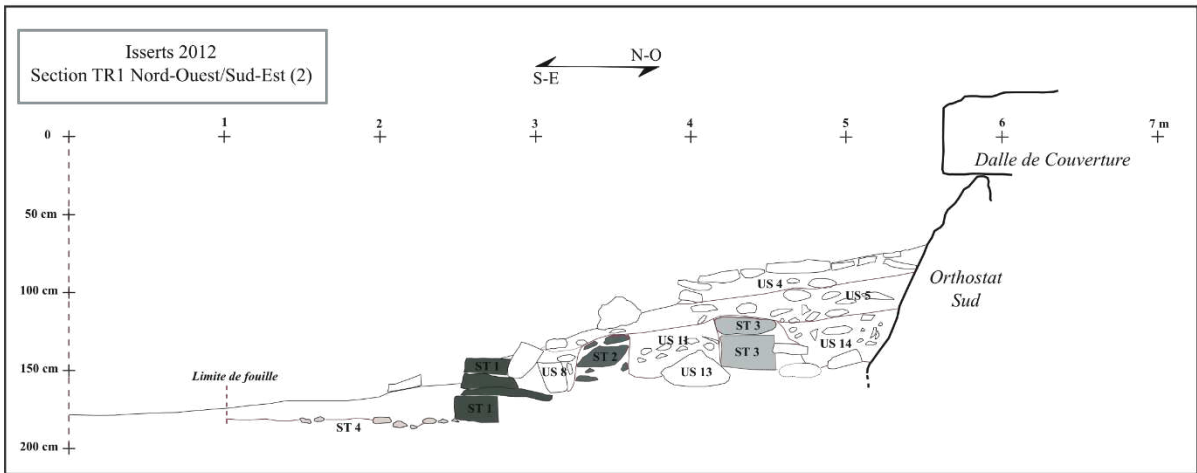
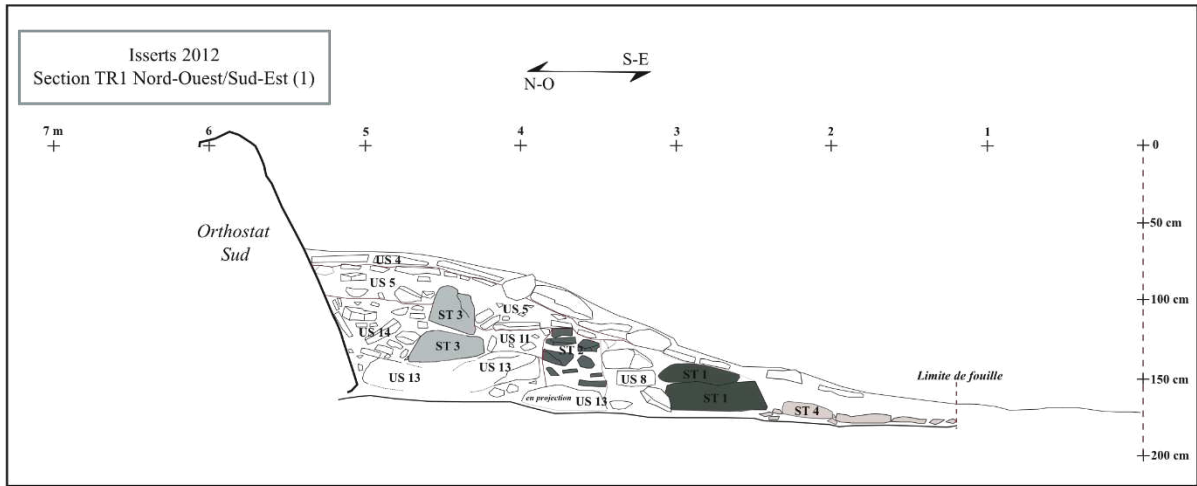


Figure 216 : Sections de la tranchée et diagramme stratigraphique.

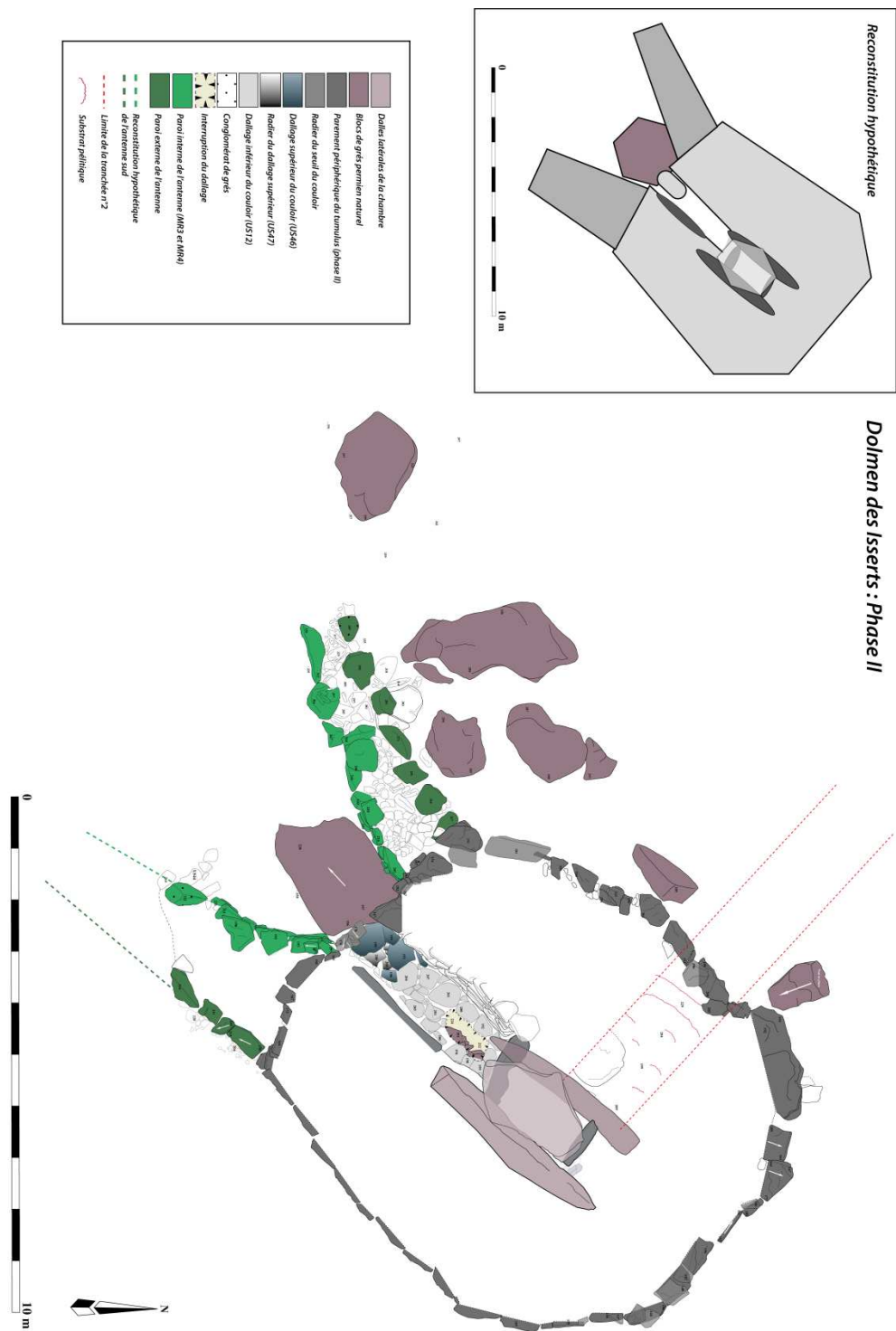


Figure 218 : Planimétrie générale du dolmen des Isserts (Phase II) avec son tumulus hexagonal délimité par le mur ST1 (à droite) et restitution schématique et hypothétique de la forme originelle du tumulus (à gauche).

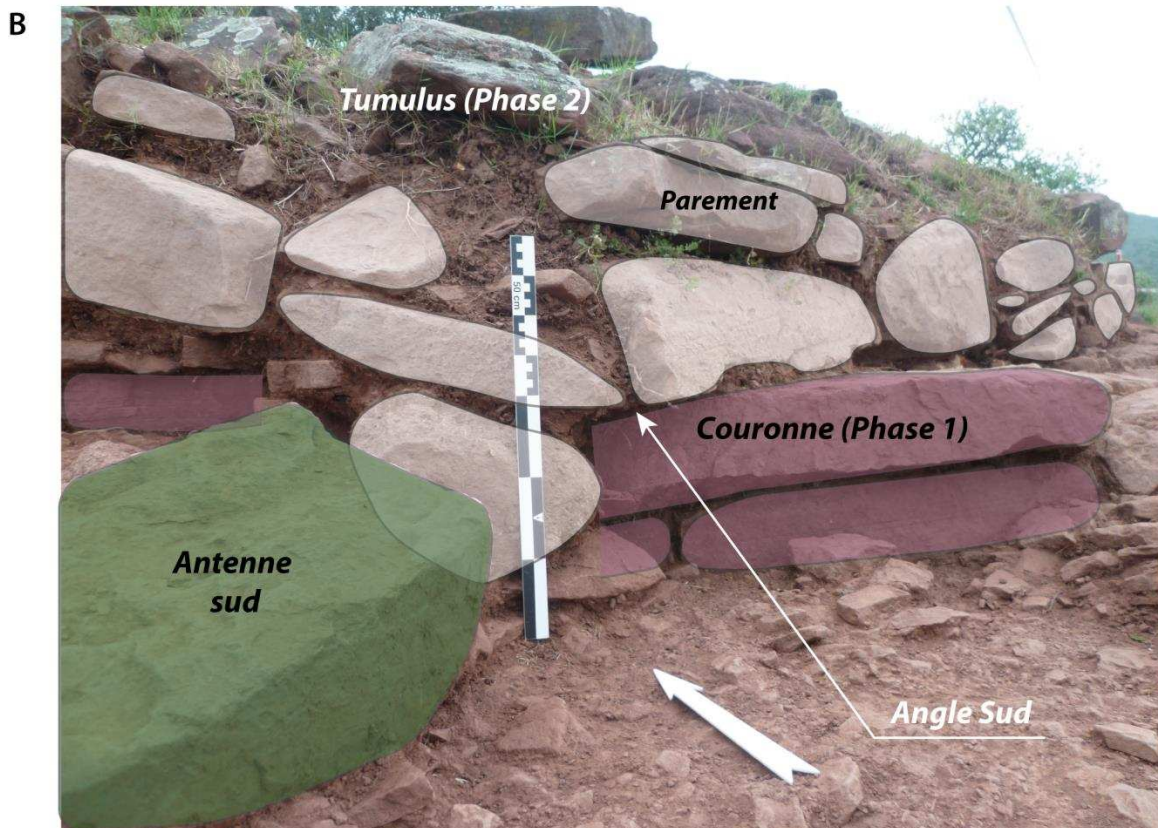
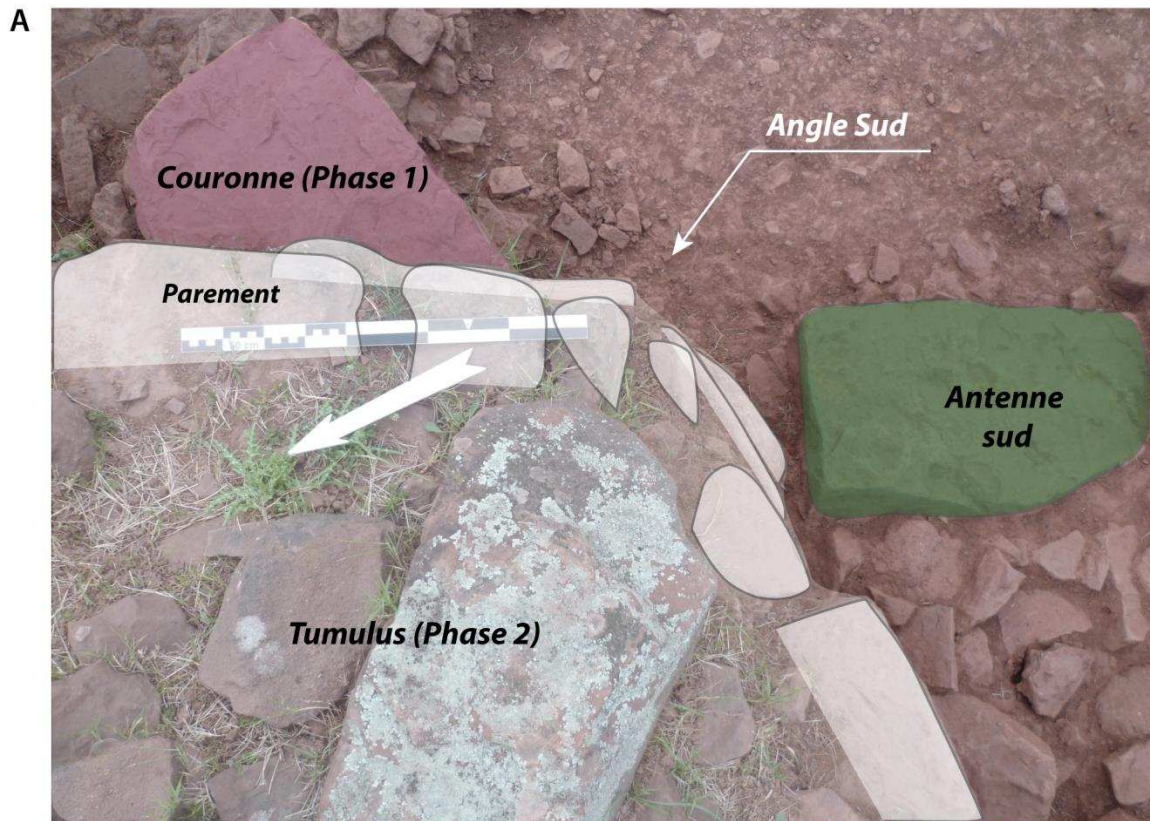


Figure 219 : A, vue zénithale et B, vue frontale de l'angle Sud et de son agencement avec la couronne (phase I) et l'antenne Sud (phase IIb).

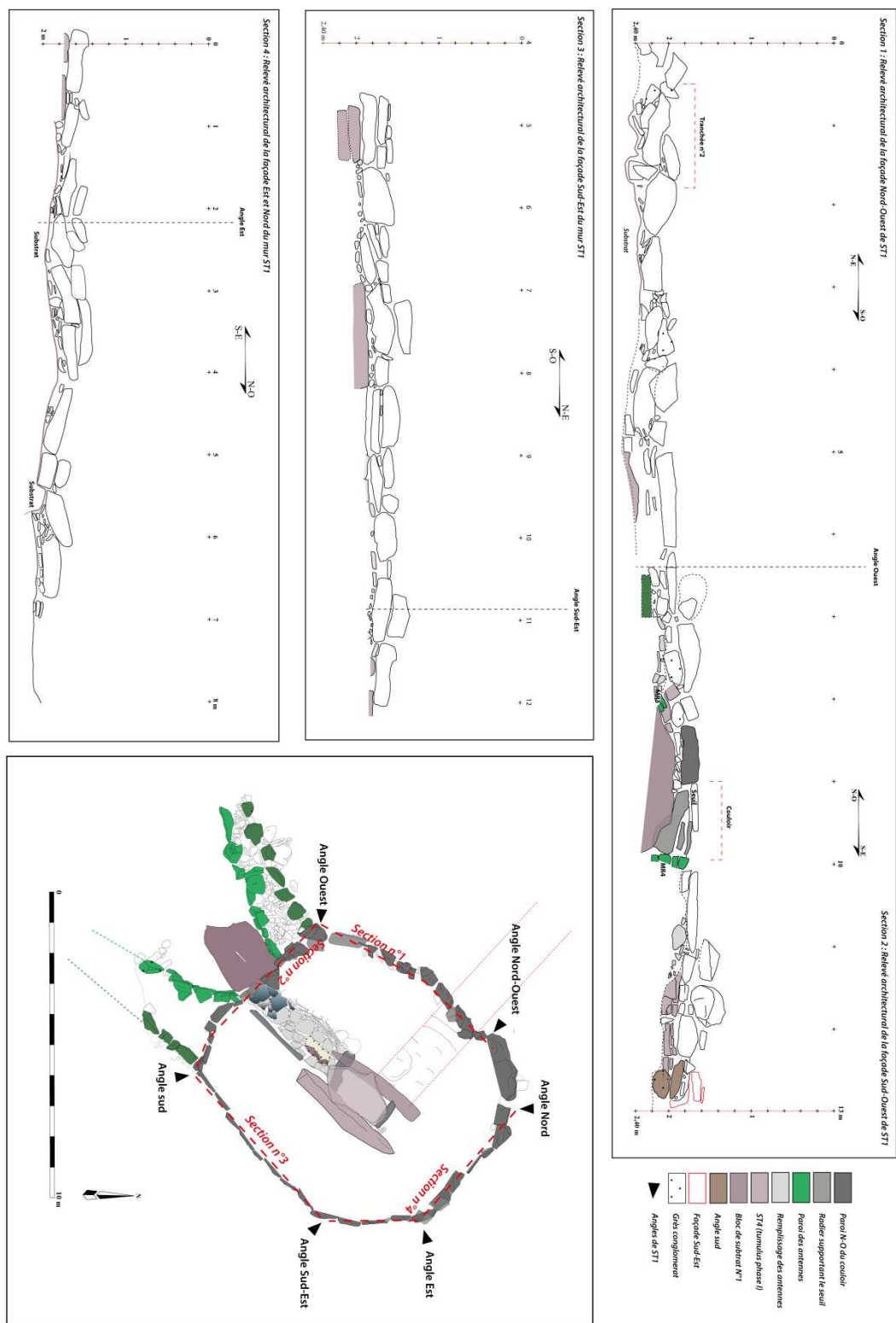


Figure 220 : Relevés architecturaux des différentes façades du mur périphérique (ST1) du tumulus de la phase II, et planimétrie de ce même mur et des différents angles observés.



Figure 221 : Vue générale du tumulus dans la zone Nord-Ouest avec le mur ST1 au profil légèrement courbe et les niveaux d'effondrement.



Figure 222 : Vue générale du tumulus dans la zone Nord-Est avec le mur ST1 conservé sur deux assises et les angles qui segmentent ce mur.

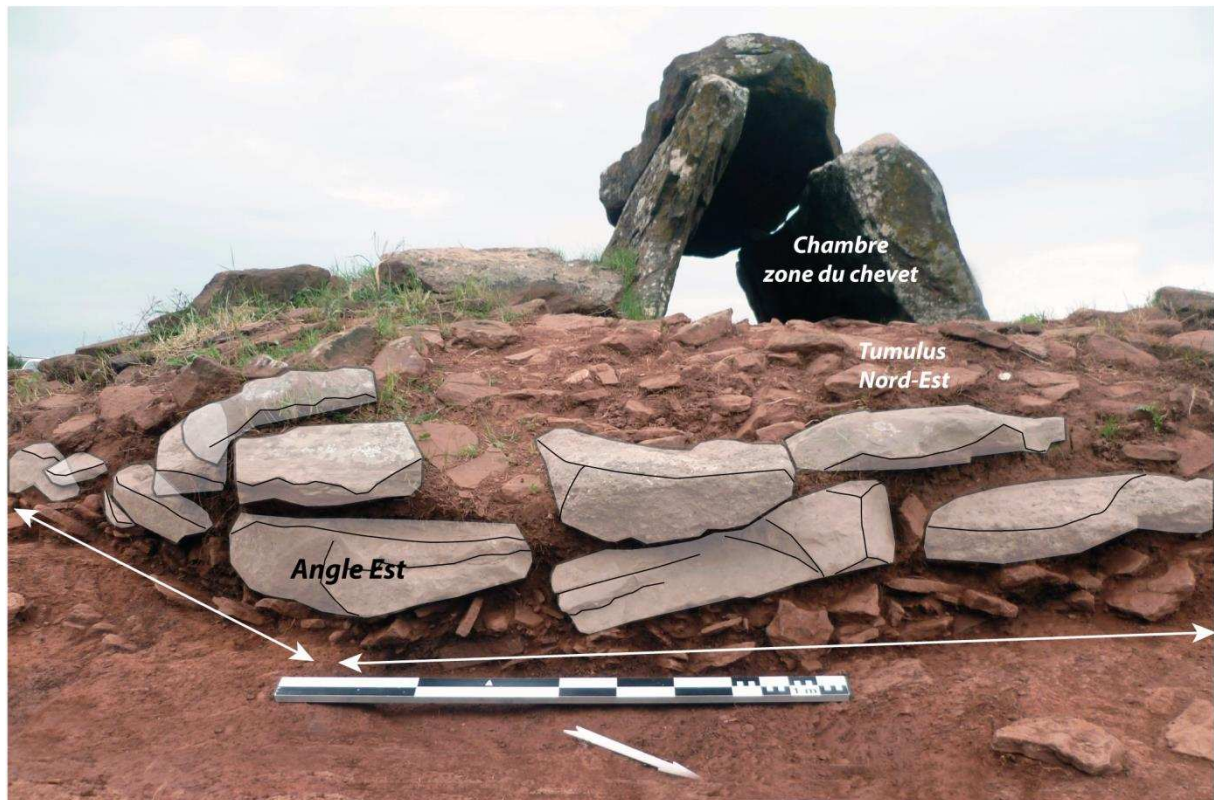


Figure 223 : Vue de détail de l'agencement du mur ST1 au niveau de l'angle Est.



Figure 224 : Vue générale du tumulus dans la zone Sud-Est avec le mur ST1 dont le profil est ici rectiligne depuis l'angle Sud jusqu'à l'angle Sud-Est. Cette portion du mur est implantée directement sur la structure 4, c'est-à-dire le tumulus de la phase I. On peut également voir cette disposition particulière sur la figure 20, section n°4.

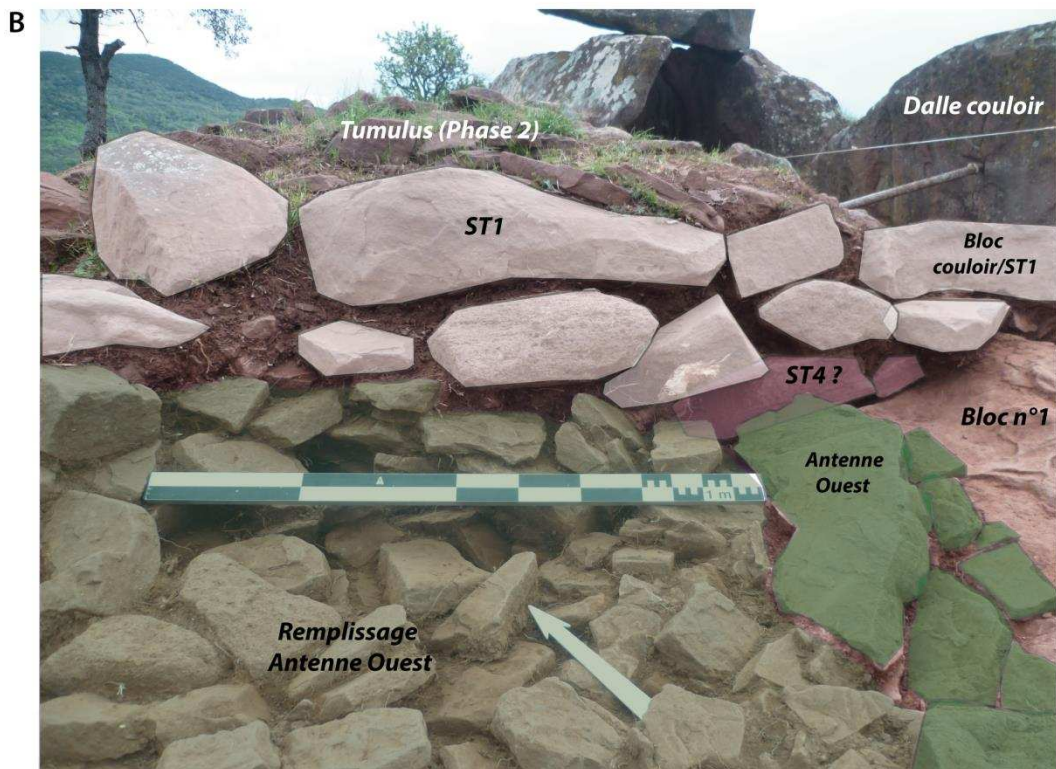
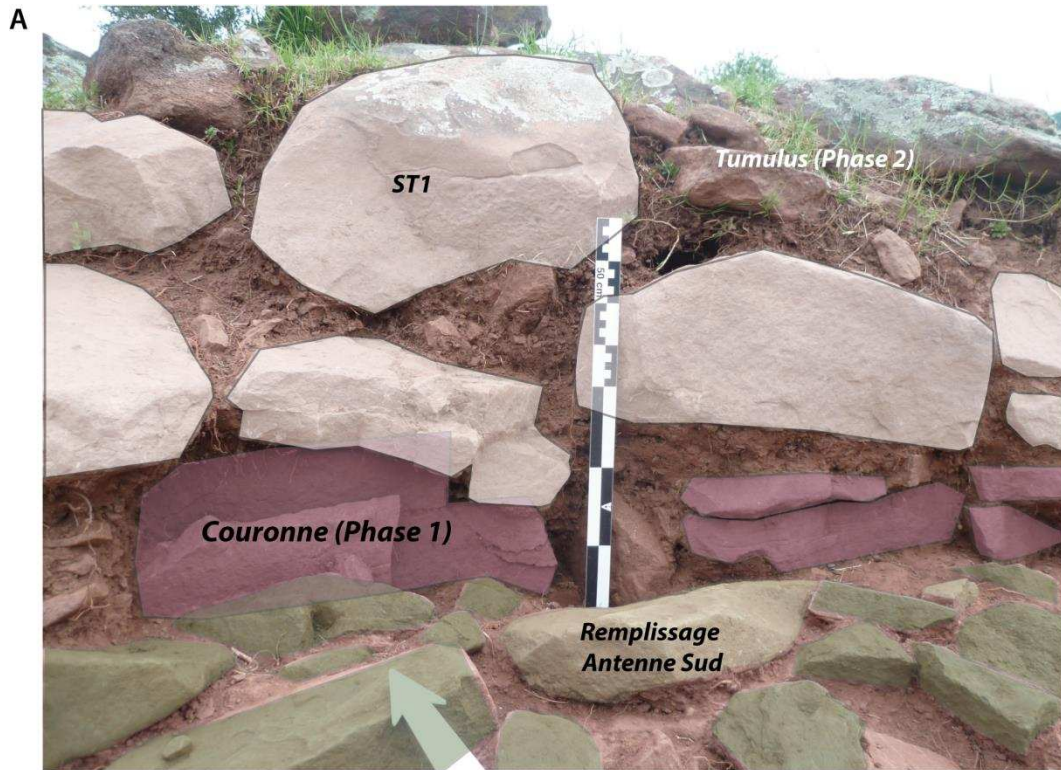


Figure 225 : A, vue de détail de la portion Sud du segment Sud-Ouest du mur ST1 (tumulus phase II) et son agencement avec ST4 (Tumulus phase I) et avec l'antenne Sud (phase IIb). B, vue de détail de la portion Ouest du segment Sud-Ouest du mur ST1 (tumulus phase II) et son agencement avec ST4 (Tumulus phase I) et avec l'antenne Ouest (phase IIb).



Figure 226 : Vue générale de la zone Sud-Ouest à l'avant du couloir. Au milieu, le bloc n°1 sur lequel passe le mur ST1 (portion ouest) ainsi que l'antenne Ouest et une partie des éléments du couloir.



Figure 227 : Vue zénithale de la tranchée n°2 au début de la fouille depuis l'orthostate Nord-Ouest.

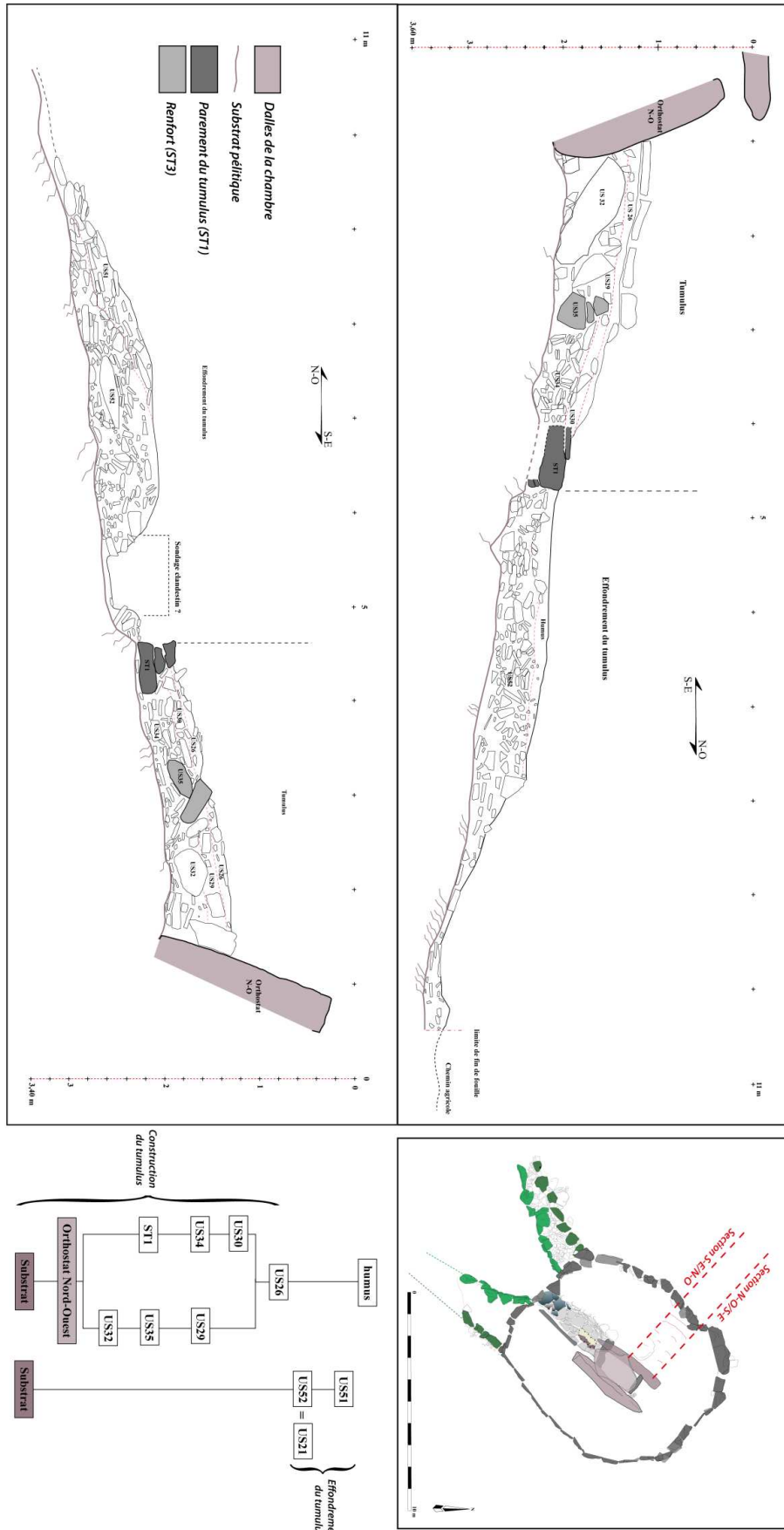


Figure 228 : Sections de la tranchée n°2 et diagramme stratigraphique.



Figure 229 : Détail du gros bloc (US32) disposé contre l'orthostate Nord-Ouest.



Figure 230 : Détail du mur ST1 relativement moins bien conservé au niveau de la TR2 et de son agencement avec le substrat.

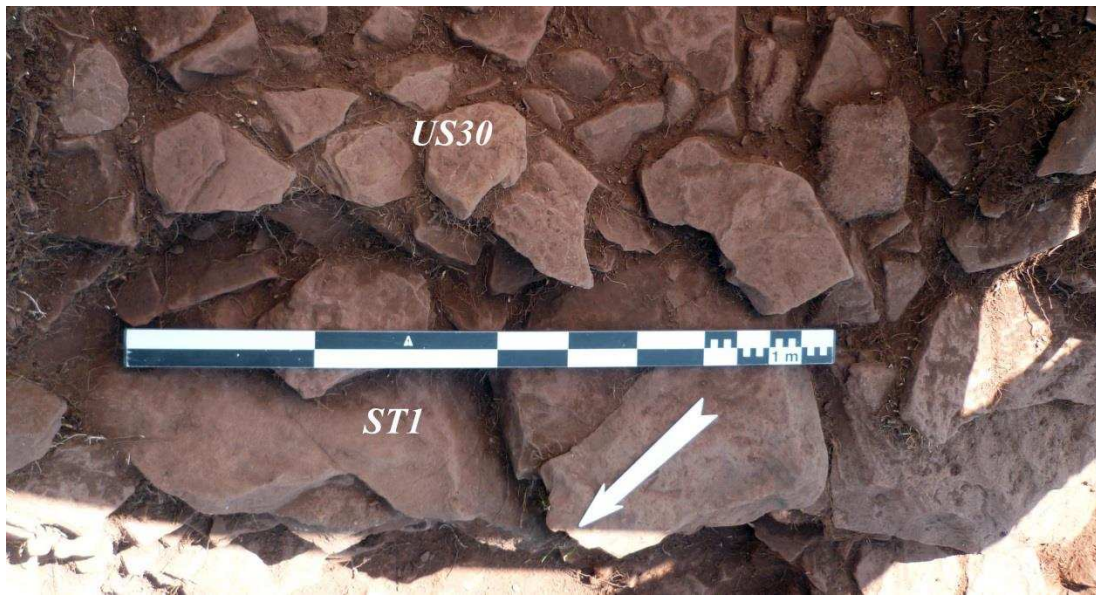


Figure 231 : Détail de l'US30 recouvrant en partie le mur ST1



Figure 232 : Vue générale depuis l'orthostate Nord-Ouest de la tranchée n°2 à la fin de la première campagne.



Figure 233 : Vue générale depuis le Nord-Ouest de la tranchée n°2 à la fin de la fouille en septembre. Les niveaux d'effondrement sont bien visibles de part et d'autre du sondage.



Figure 234 : A gauche, l'orthostate Nord-Ouest entièrement dégagée. A droite, détail de la petite pierre qui vient palier l'irrégularité de la base de l'orthostate.



Figure 235 : Dans la tranchée n°2, le substrat descend très légèrement vers le Nord-Ouest. En conséquence, les niveaux d'effondrement du tumulus sont disposés de manière plus ou moins horizontale.



Figure 236 : Depuis le Sud-Ouest, détail de la portion Nord-Ouest de la section de la tranchée n°2. Les niveaux supérieurs d'effondrement ne comportent plus de sédiment.



Figure 237 : Vue zénithale du sondage 3 depuis le N-E, après un premier décapage (US48). Ce niveau comporte à la fois des blocs et des petites dalles.



Figure 238 : Vue zénithale du sondage 3 à la fin du décapage de l'US49, première couche bien conservée du tumulus (depuis le N-E).

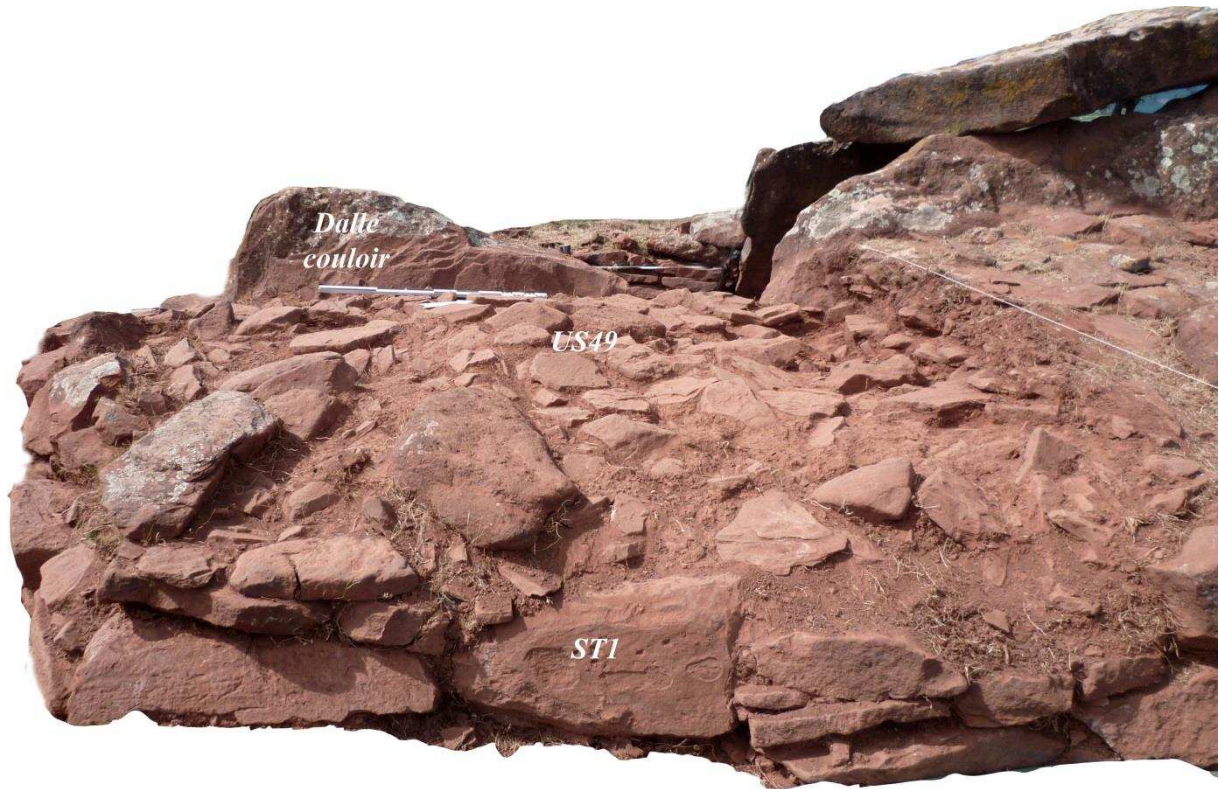


Figure 239 : Vue frontale du sondage 3 à la fin du décapage de l'US49 (depuis le S-E).



Figure 240 : Vue zénithale du sondage 3 après le démontage de l'US49 et un premier décapage. Le renfort (ST3) apparaît entre la dalle du couloir (au N-O) et le mur ST (au S-E). Derrière ce mur se trouve l'US50.

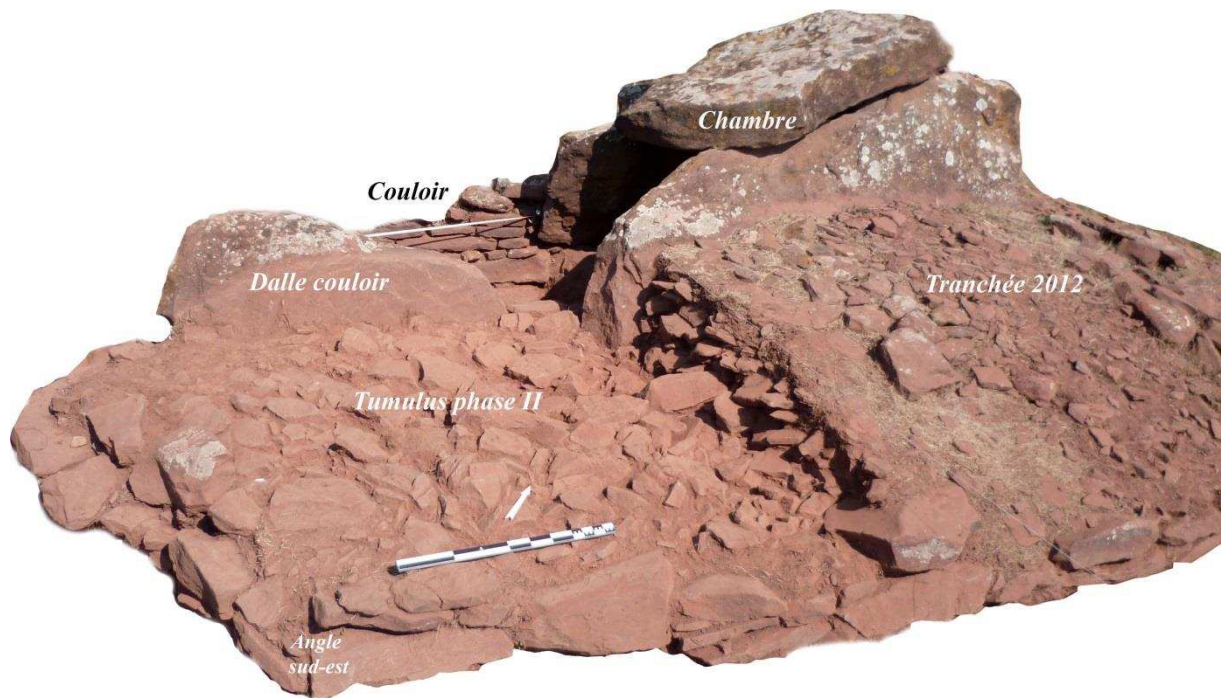


Figure 241 : Vue frontale du sondage 3 après le démontage de l'US49 et un premier décapage. Au premier plan le mur parementé ST1 et son remplissage arrière, l'US50.



Figure 242 : Vue zénithale du sondage 3 avec de gauche à droite : le mur ST1, le remplissage arrière de cailloutis US56, le renfort ST3, l'arrière du renfort US58 en cours de décapage.

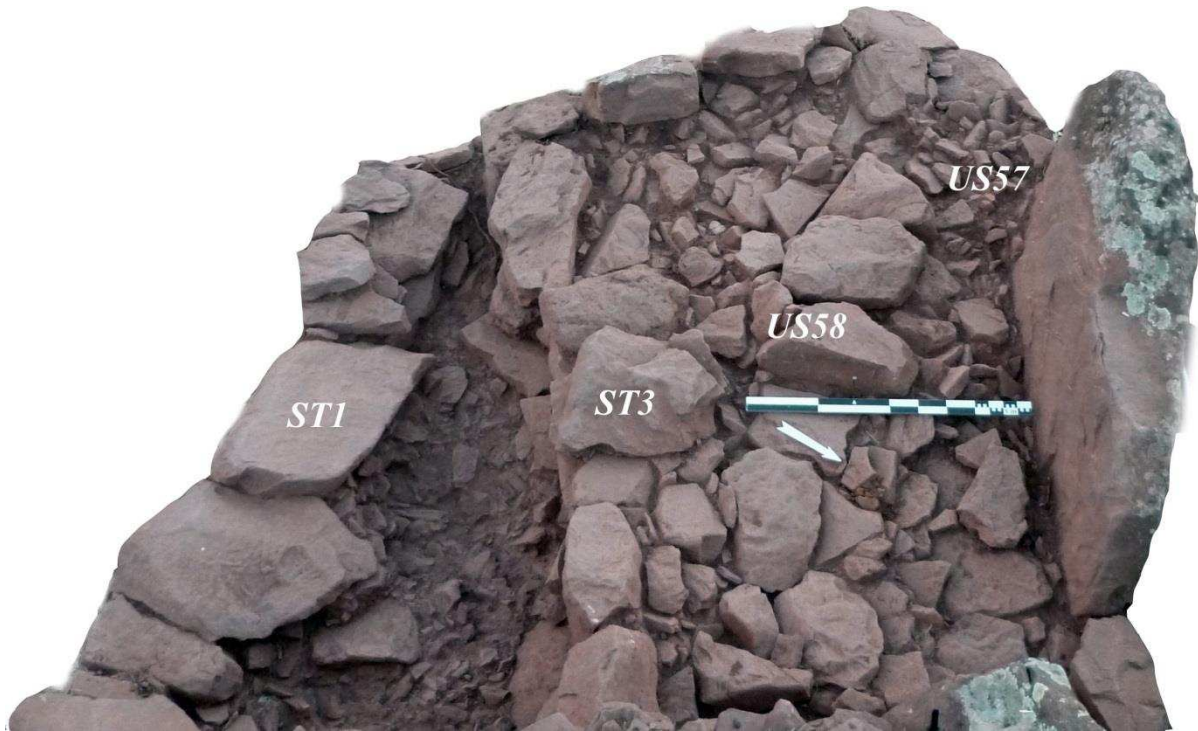


Figure 243 : Vue zénithale du sondage 3 après démontage de l'US56, et une fois la fouille de l'US58 achevée.

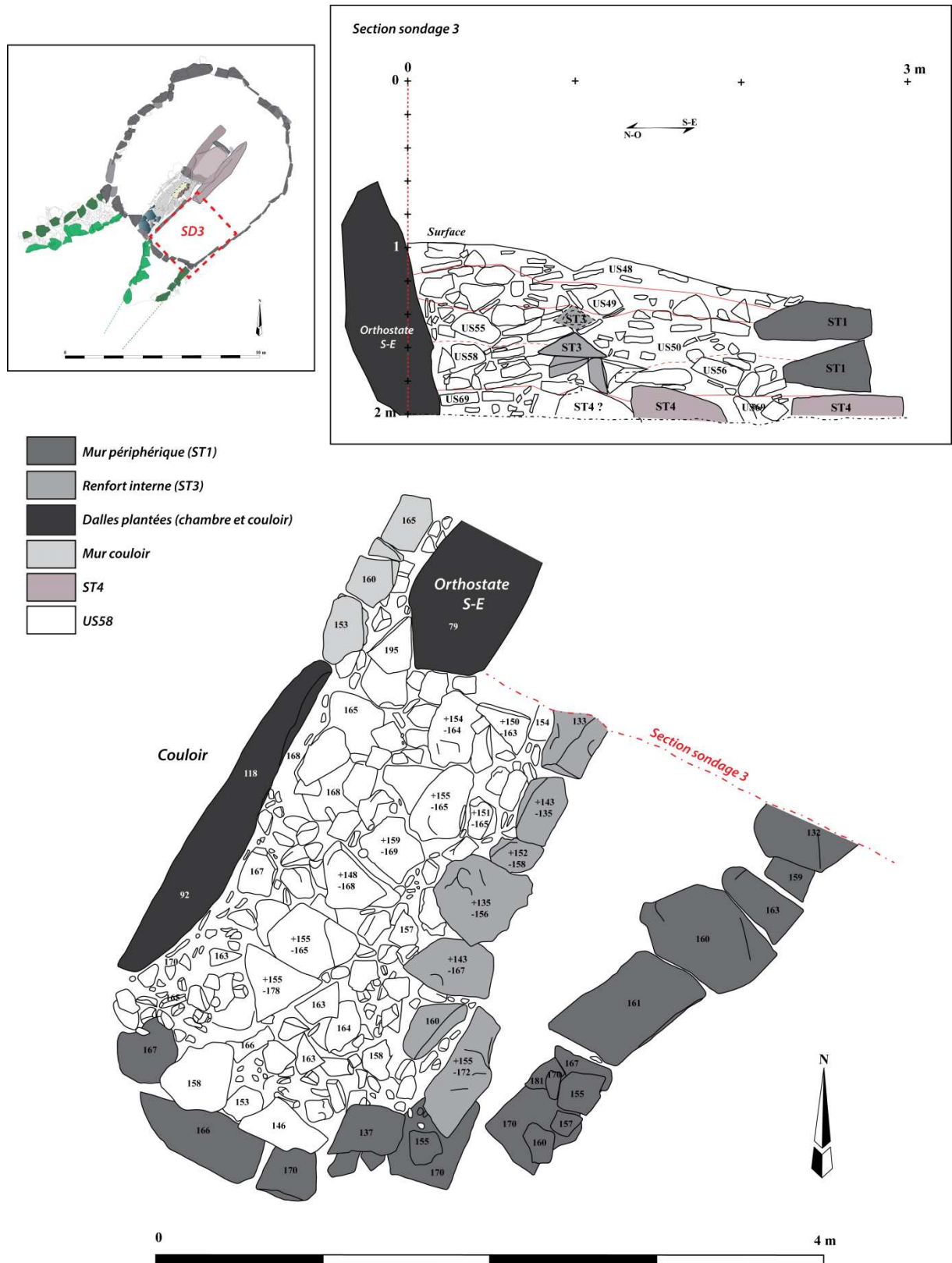


Figure 244 : Section du sondage 3 et planimétrie lors du décapage de l'US58, pavage soigné entre le renfort ST3 et la dalle plantée du couloir (Relevé M. Faure, L. Tragin, G. Guillerme, D.A.O. Léa Métivier).

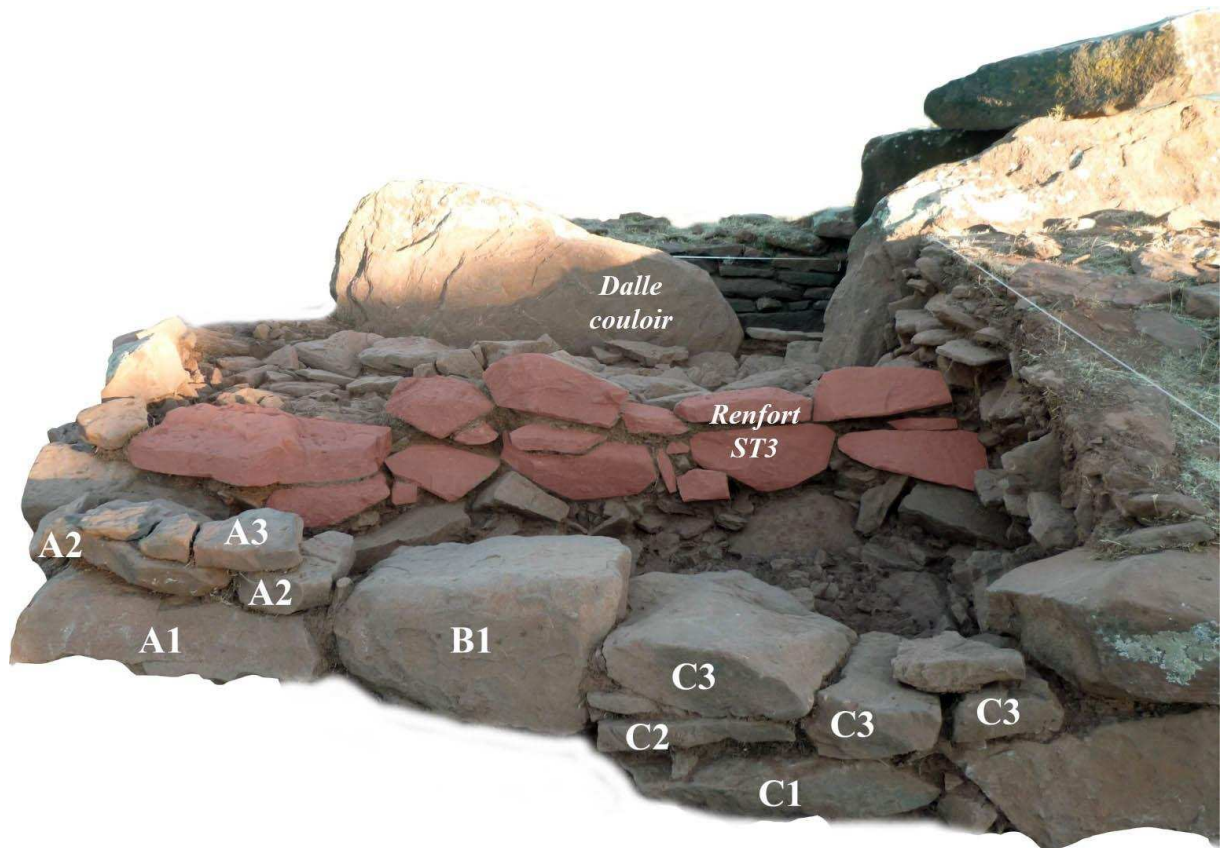


Figure 245 : Vue frontale du sondage 3 avec au premier plan le mur ST1 et au second plan, en orange, le renfort ST3 conservé sur 2 assises.



Figure 246 : Détail de l'US77, structure de calage de la dalle plantée du couloir (depuis le N-O).

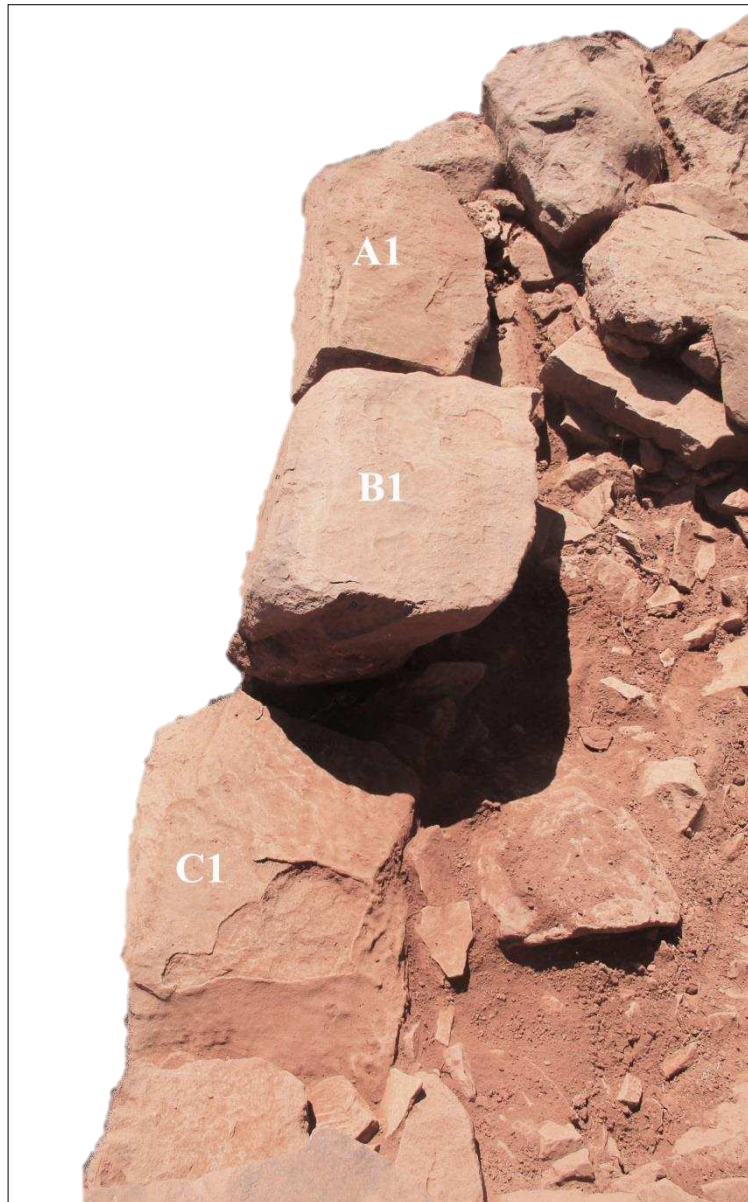


Figure 247 : Vue zénithale du sondage 3 depuis le N-E. Détail de la première assise de ST1 (côté S-E)

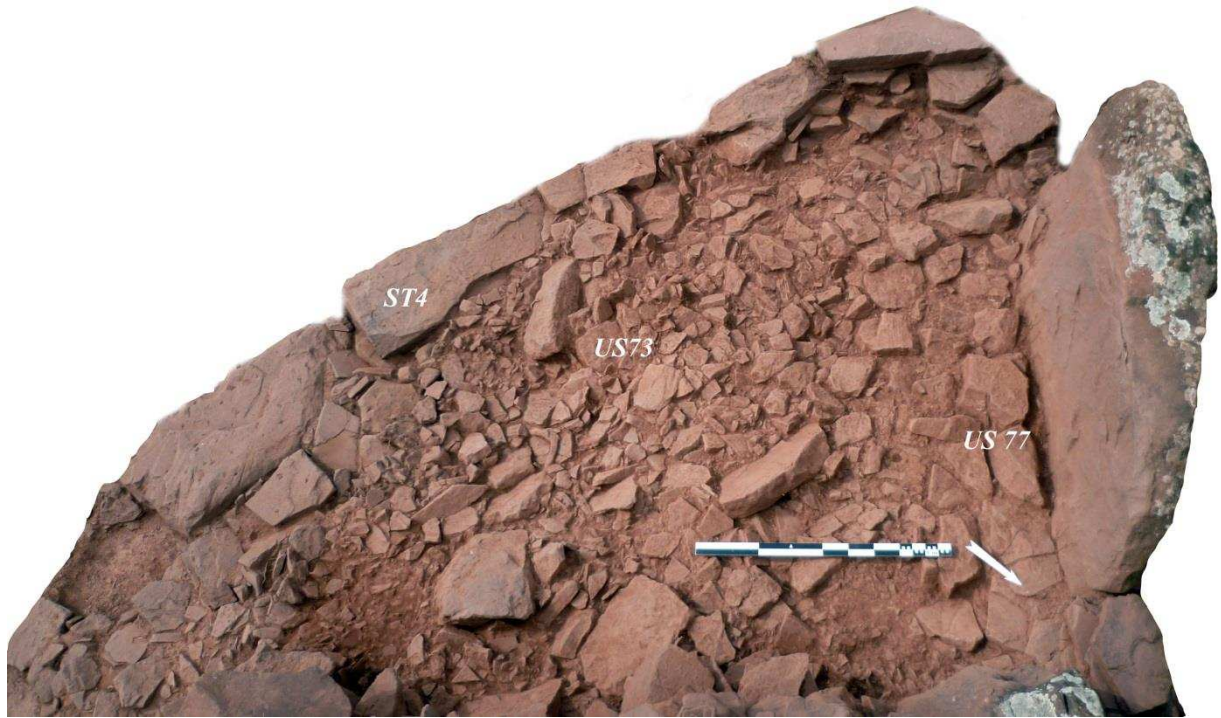


Figure 248 : Vue zénithale du sondage 3, premier décapage suite au démontage de ST1, ST3 et de l'US58. Vue de la couronne externe ST4 et d'une couche de dalles (US73).



Figure 249 : Vue zénithale du sondage 3, la structure 4 dégagée ainsi que son remplissage (US76)

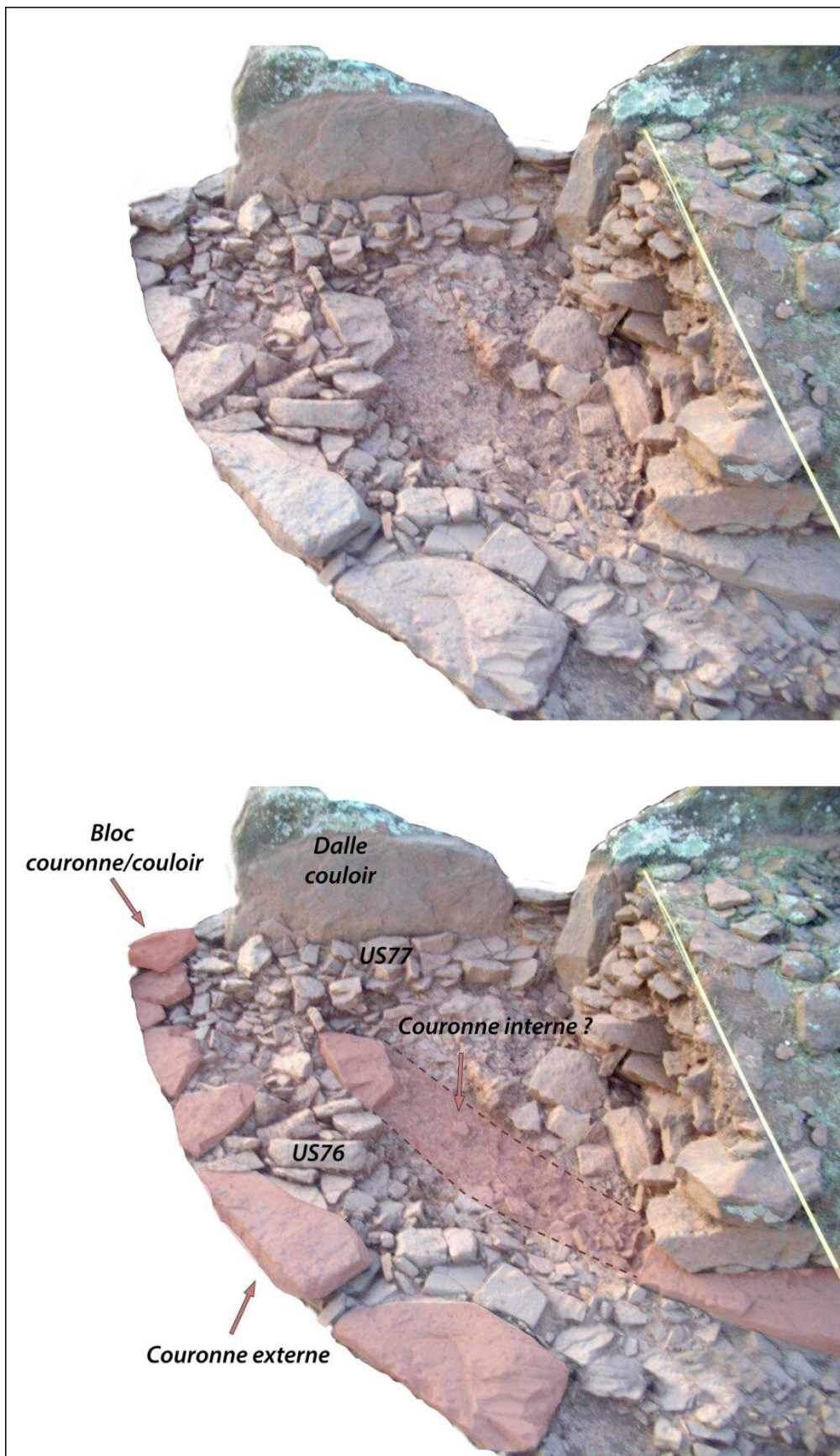
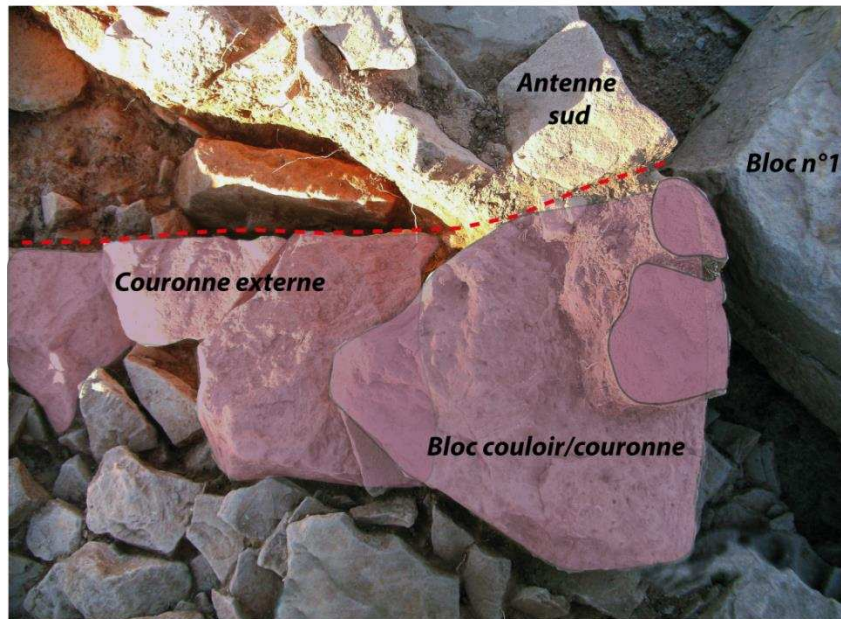


Figure 250 : Vue générale de la phase ancienne du monument avec la double couronne, le remplissage interne (US76) et le calage de la dalle du couloir (US77).



Figure 251 : Vue générale du sondage 3 à la fin de fouille (depuis l'est).

A



B

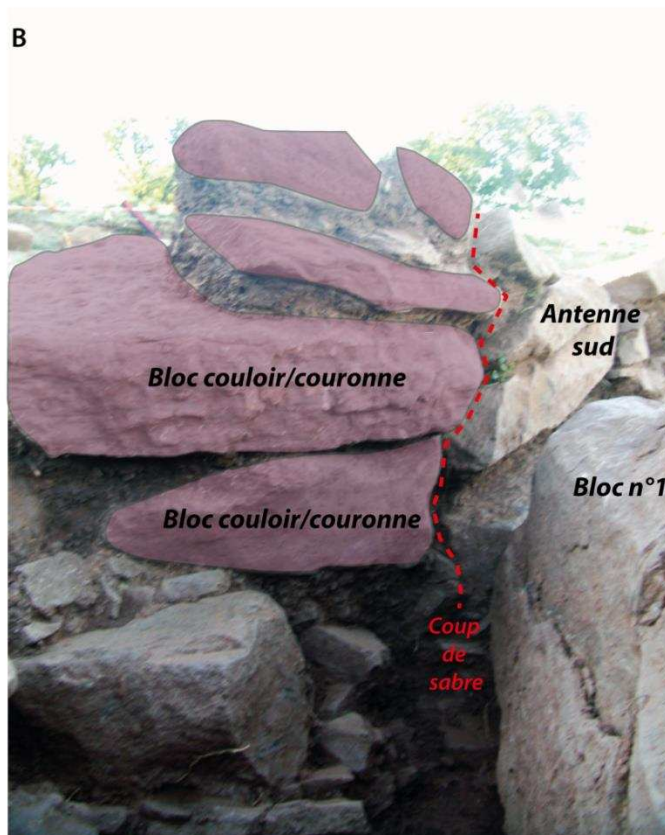


Figure 252 : Vue zénithale (A) et frontale (B) du dernier bloc de la couronne externe du tumulus de la phase I qui devient un petit muret parementé à l'intérieur du couloir. Un coup de sabre est visible entre ce muret le mur de l'antenne sud qui s'appuie contre ce dernier. L'agencement de l'antenne semble donc bien postérieur au tumulus de la phase I. Il est donc plutôt à mettre en relation avec le tumulus hexagonal de la phase II. Ce petit muret prolonge la dalle du couloir et donc la longueur de ce système d'accès.

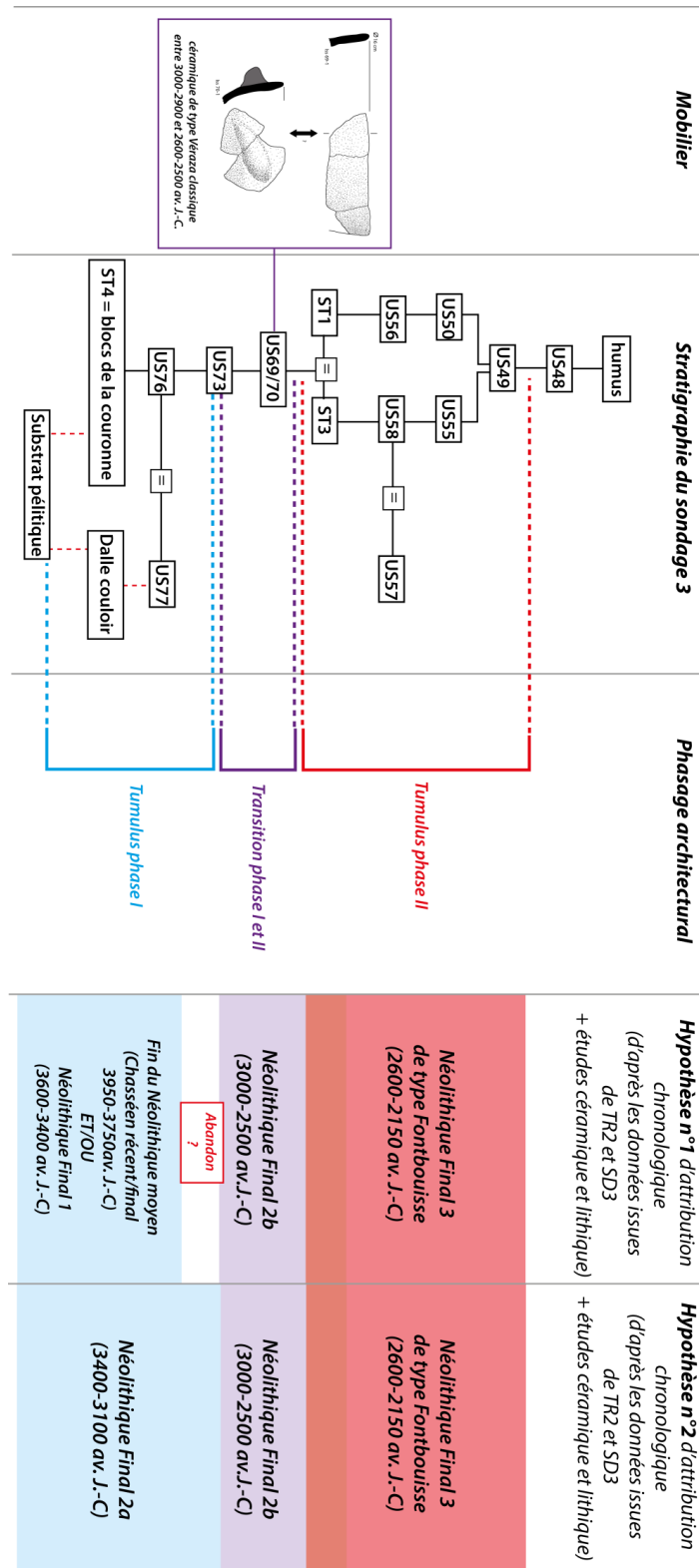


Figure 253 : Diagramme stratigraphique du sondage 3 et mise en perspective du faible mobilier céramique caractéristique. Le phasage architectural proposé s'appuie uniquement sur la stratigraphie. Dans un troisième temps, nous croisons les données du SD3 avec les autres secteurs sondés et les divers études mobiliers afin de proposer plusieurs hypothèses d'attribution chrono-culturelle pour chaque phase architecturale.

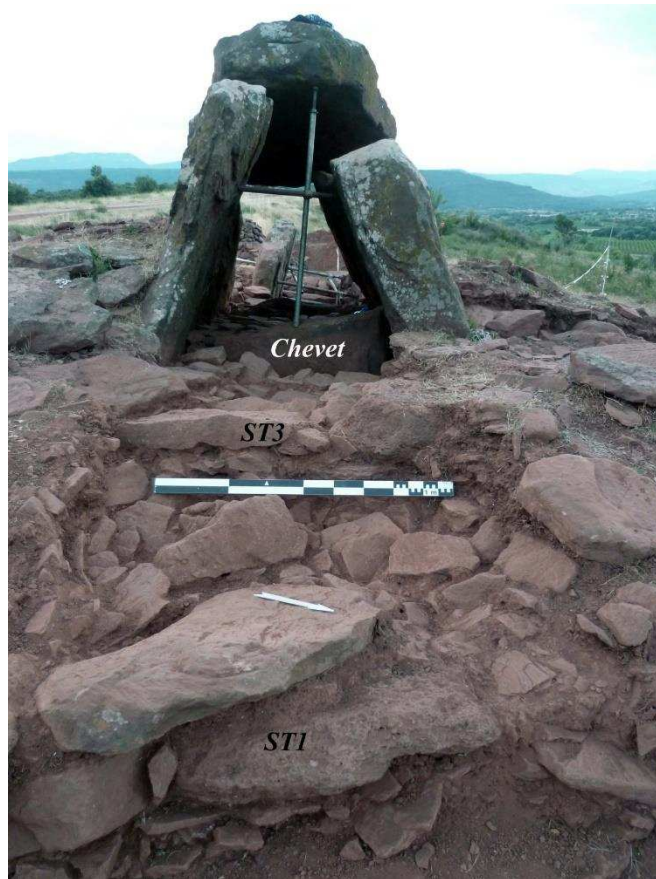


Figure 254 : Vue frontale du sondage n°4 après un premier décapage avec, au premier plan, le mur périphérique du tumulus (ST1), au second plan, le renfort ST3 et au dernier plan le chevet dont il ne subsiste que la base.

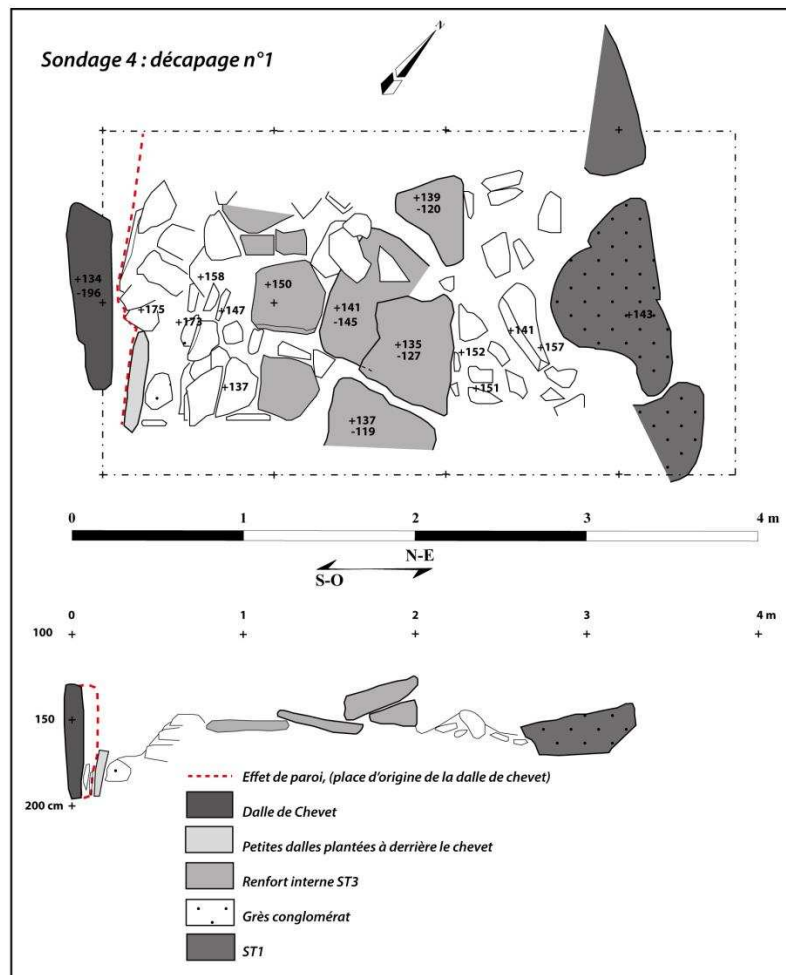
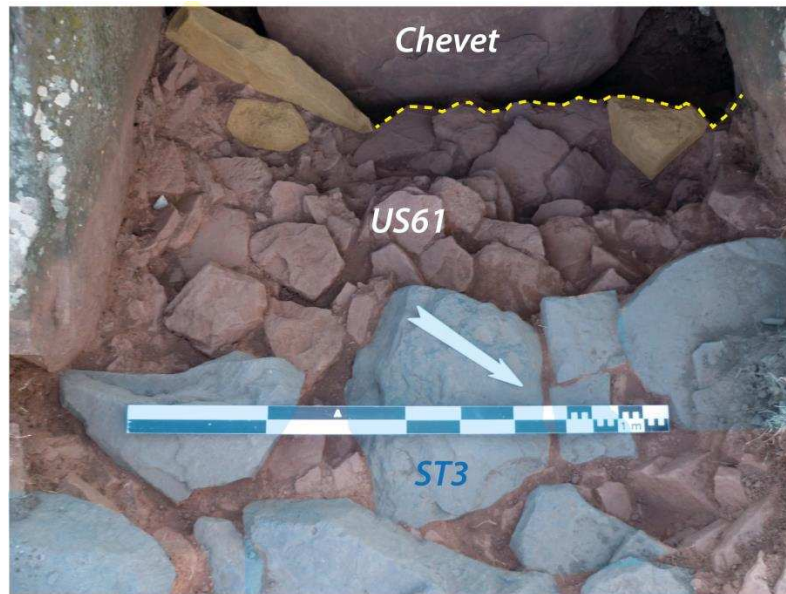
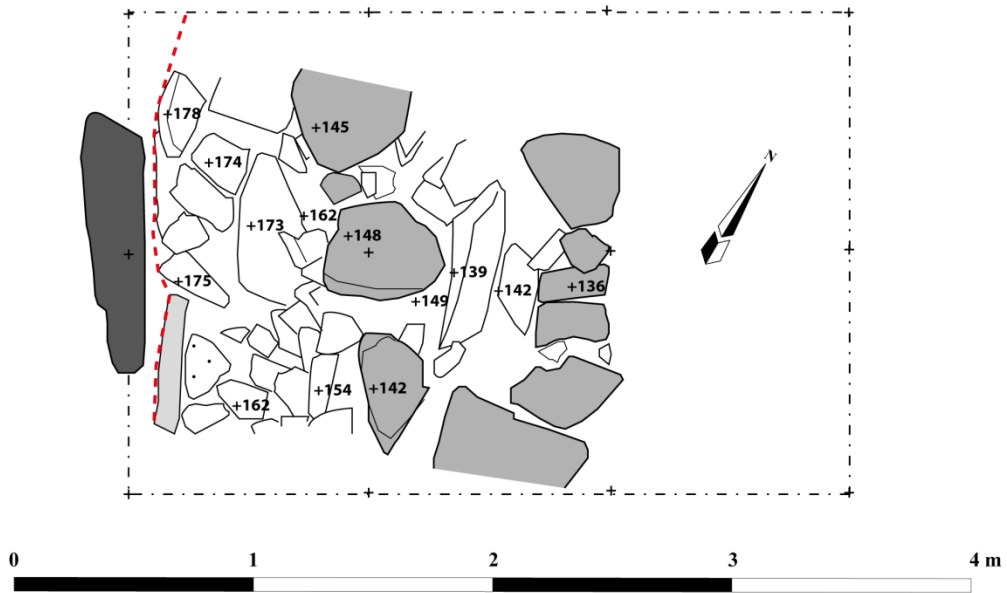


Figure 255 : Vue zénithale de détail du premier décapage, à l'arrière du chevet avec en jaune un effet de paroi qui nous permet de comprendre que le chevet n'est pas dans sa position initiale et en bleu le renfort ST3. En dessous, planimétrie (premier décapage) et coupe du sondage n°4 (relevé J. Balbure, D.A.O. N. Bec)

Sondage 4 : décapage n°2



Sondage 4 : décapage n°3

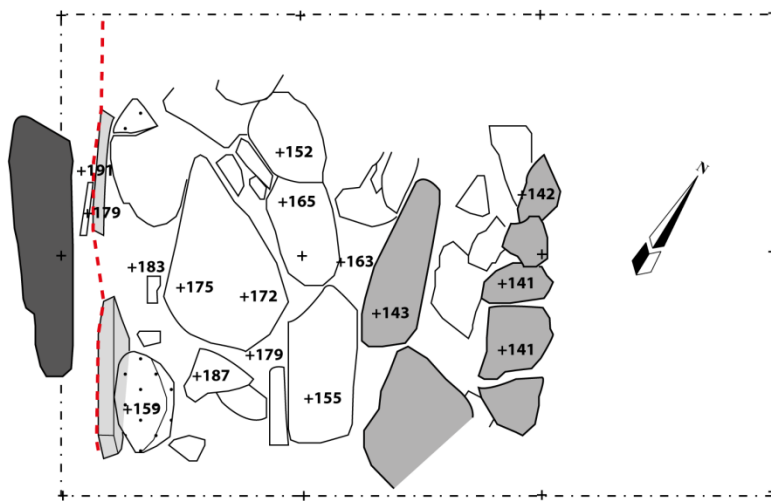


Figure 256 : Planimétrie des deux derniers décapages au plus près du chevet avec en rouge l'effet de paroi identifiée. (Relevé J. Balbure, D.A.O. N. Bec)



Figure 257 : Vue zénithale (depuis le Sud-Ouest) du premier décapage dans le sondage n°4 avec le renfort ST3 et le mur périphérique ST1.



Figure 258 : Vue zénithale depuis le nord-est du niveau inférieur de dalles fissurées sous l'assise supérieure du renfort ST3.



Figure 259 : Vue zénithale de l'arrière du chevet (dernier décapage du sondage n°4). On voit bien le décalage du chevet vers l'intérieur de la chambre alors qu'il aurait dû être en connexion avec la dalle secondaire à gauche.



Figure 260 : Vue frontale, depuis le nord-est, de l'arrière du chevet (dernier décapage du sondage n°4). Les blocs sont imposants afin de caler ce point clef de l'architecture de la chambre.



Figure 261 : Vue de détail du chevet et de son calage bien conservé à gauche (dalle secondaire plantée + pierre de calage à l'arrière) et arasé à droite.

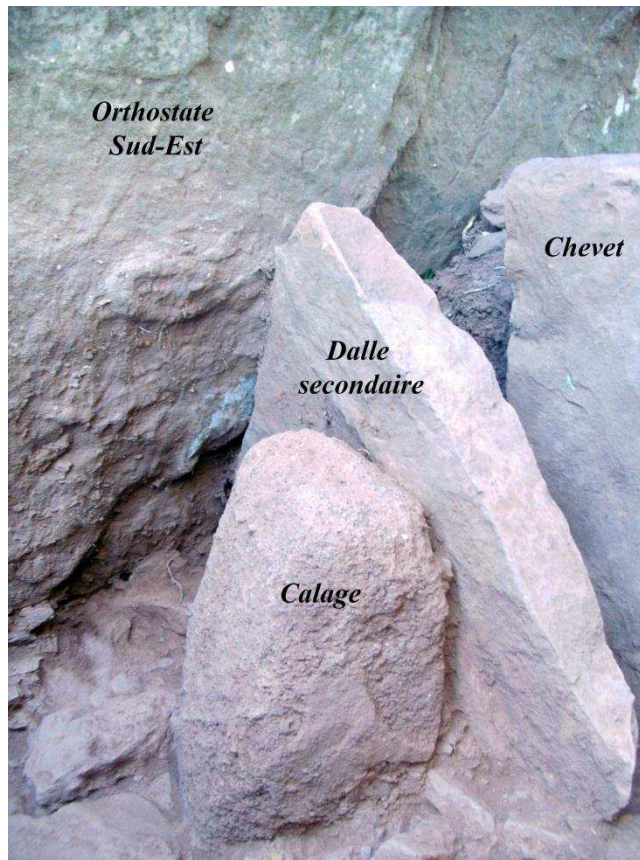


Figure 262 : Vue rapprochée sur le calage à gauche de la dalle de chevet constitué d'une dalle plantée, elle-même calée par un bloc de conglomérat. On remarque encore ici le décalage du chevet qui prouve qu'il n'est pas en place.



Figure 263 : Vue zénithale (en haut) et frontale (en bas) de la couche (ST5) interprétée comme des effondrements lents venant contre ST1 et recouvrant ST4.



Figure 264 : Vue générale de la structure 4 (ancienne phase du tumulus de la phase I) depuis le sud-est.



Figure 265 : Vue zénithale de détail de la structure 4 avec les négatifs de prélèvement des blocs de la couronne externe individualisés par des effets de parois.

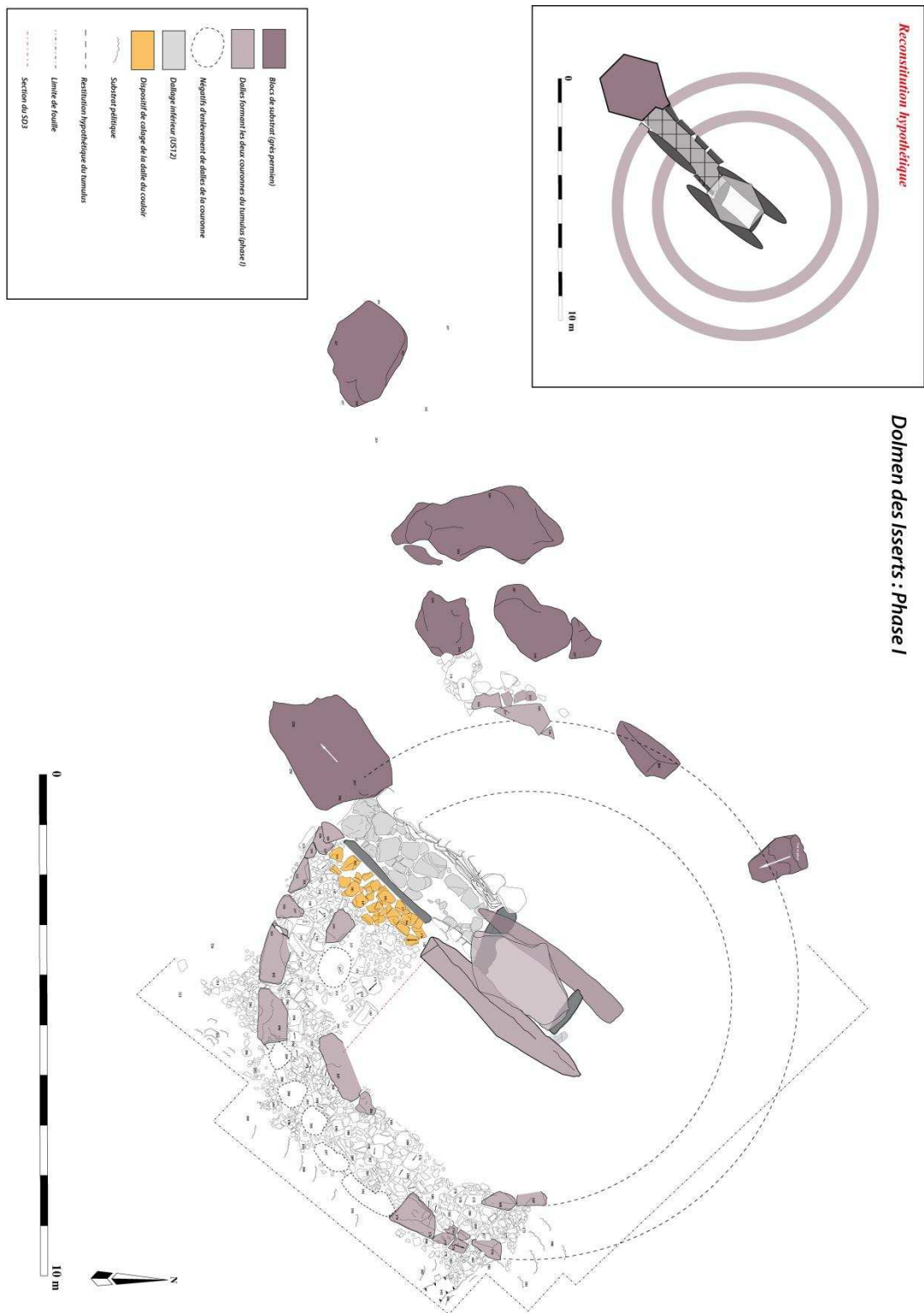


Figure 266 : Planimétrie générale de la phase I du dolmen des Isserts avec, en rose, les couronnes structurant le tumulus, en orange, le calage de la dalle du couloir, en gris le dallage du couloir en lien probable avec cette phase et en pointillé la restitution hypothétique de la forme du tumulus.

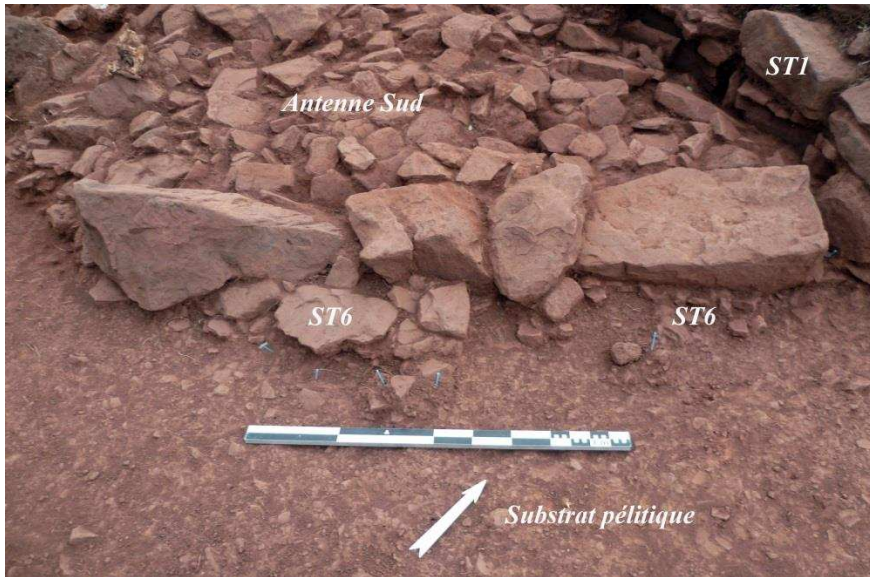


Figure 267 : Vue de la couche de cailloutis (ST6) et de son mobilier (picots bleus) en lien probable avec la structure 4 passant au Sud sous l'antenne de la phase IIb.

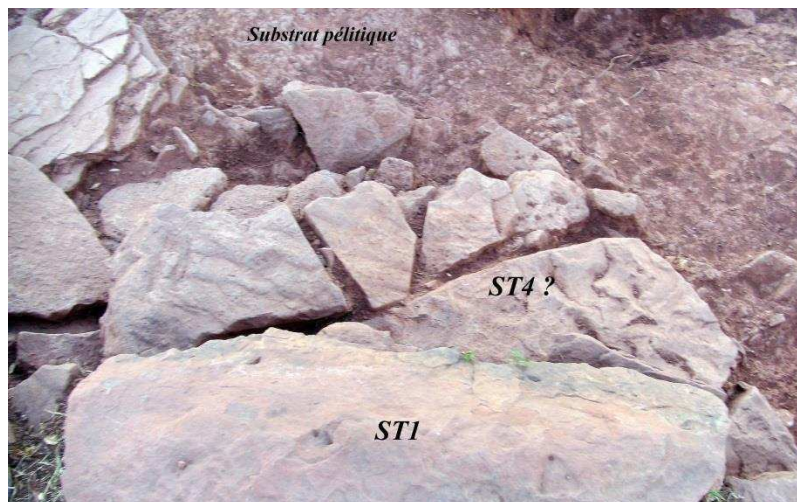


Figure 268 : Vue zénithale (en haut) et frontale (en bas) de la structure 4 identifiée dans la zone ouest et passant sous le mur ST1 dont l'assise supérieure n'est ici pas tout à fait en place.

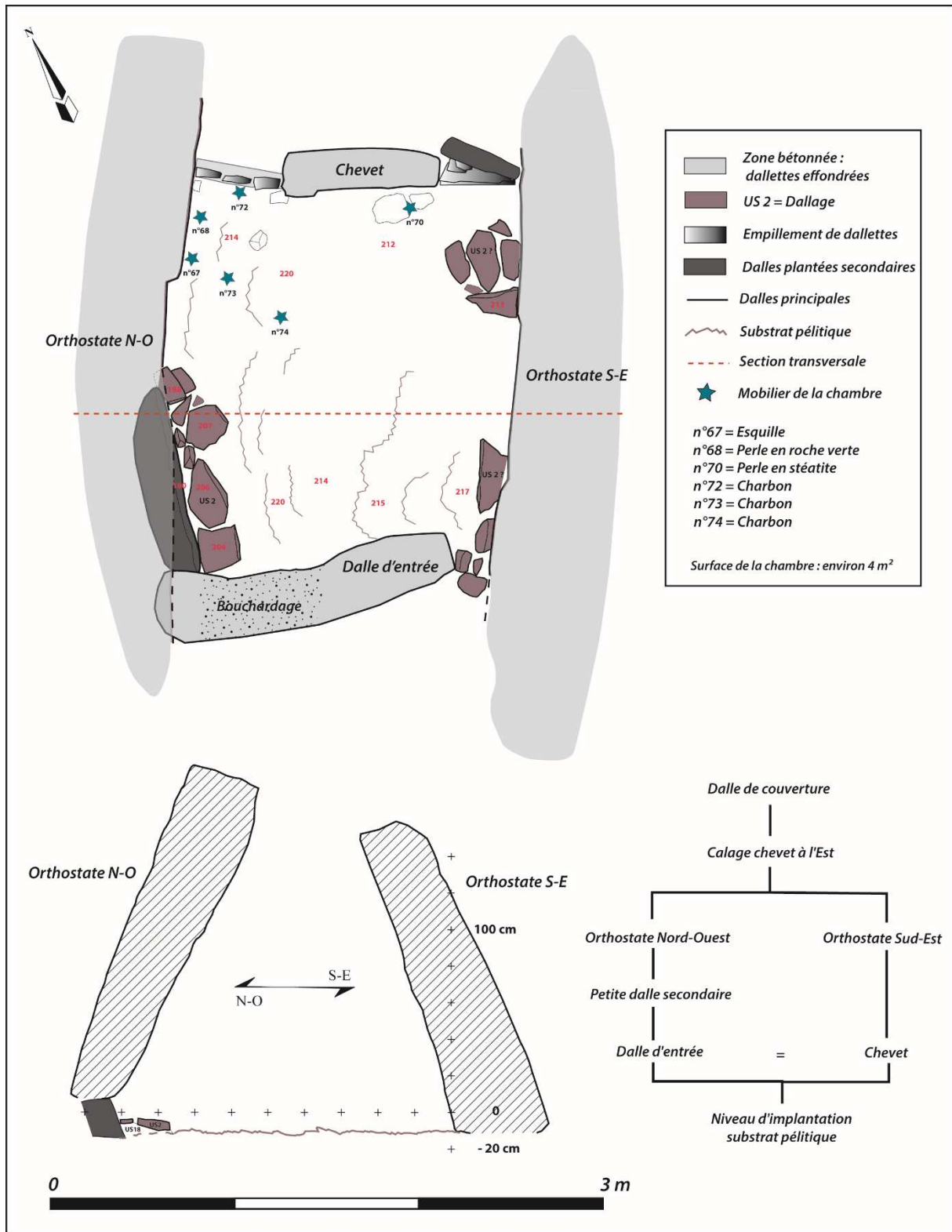


Figure 269 : Planimétrie et coupe transversale de la chambre sépulcrale suite aux sondages en 2012.

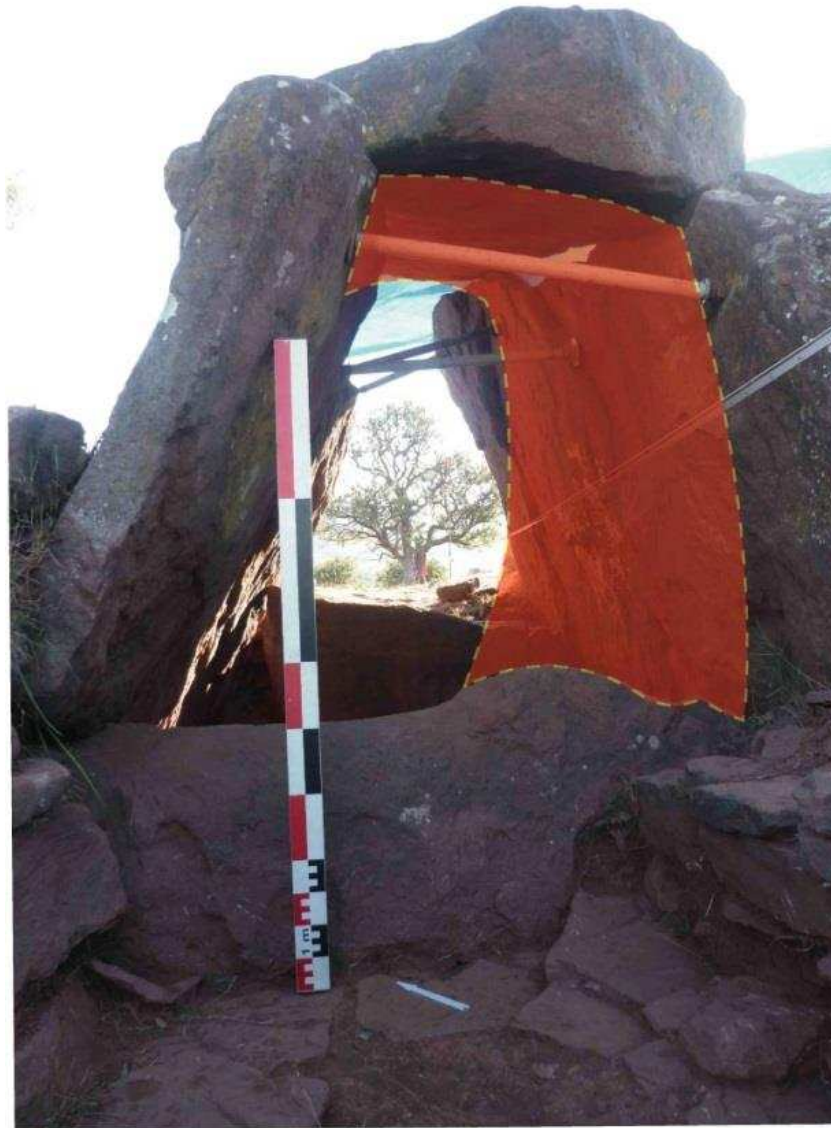


Figure 270: *Restitution hypothétique de la dalle d'entrée de la chambre.*

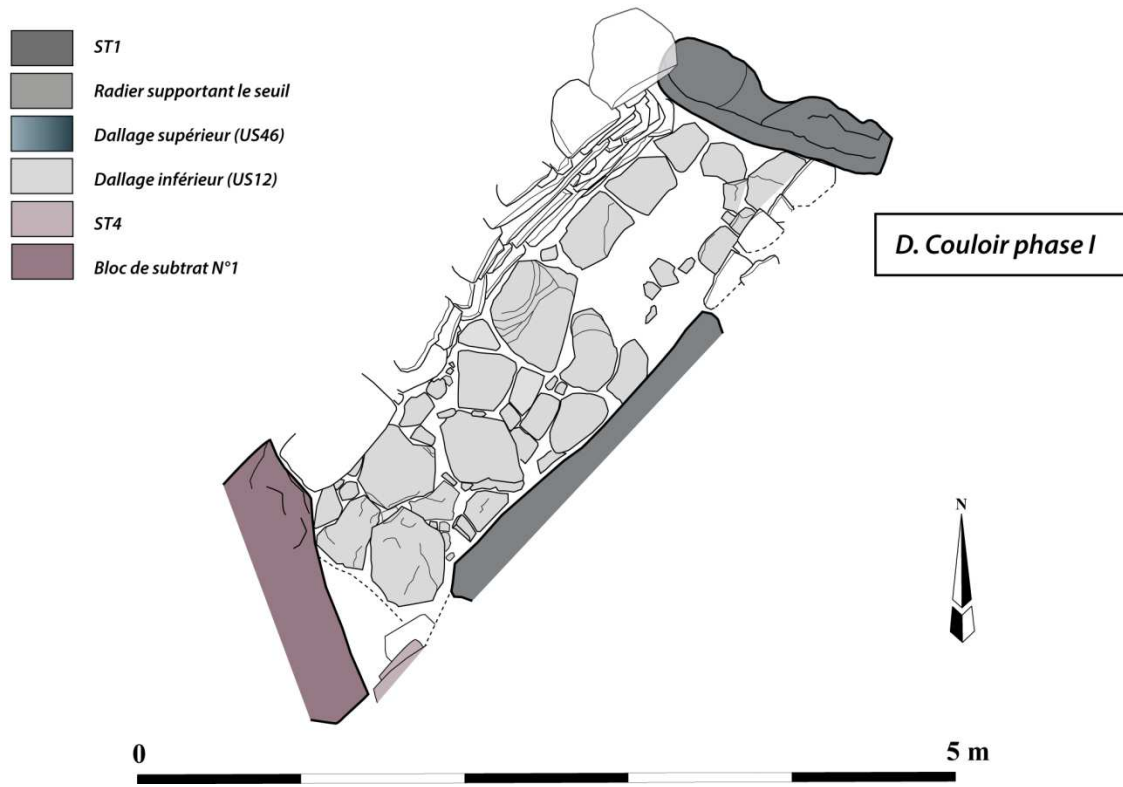
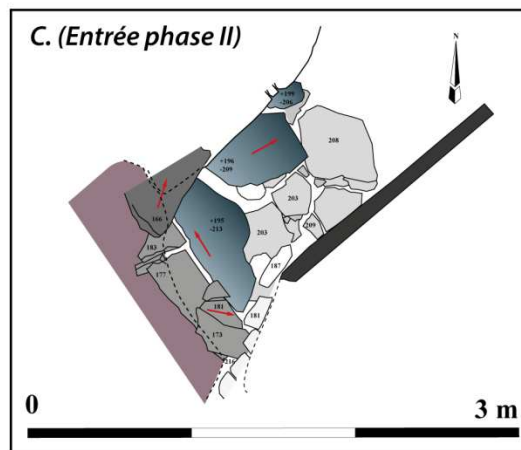
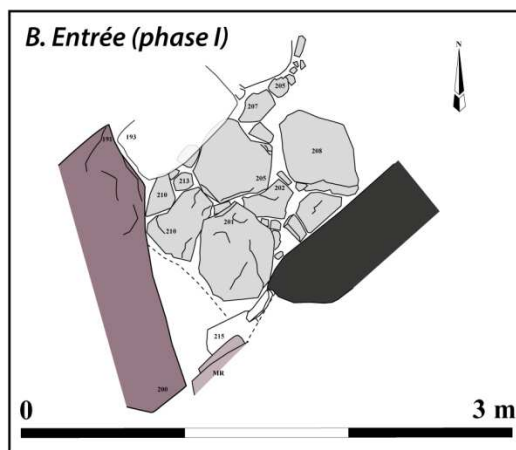
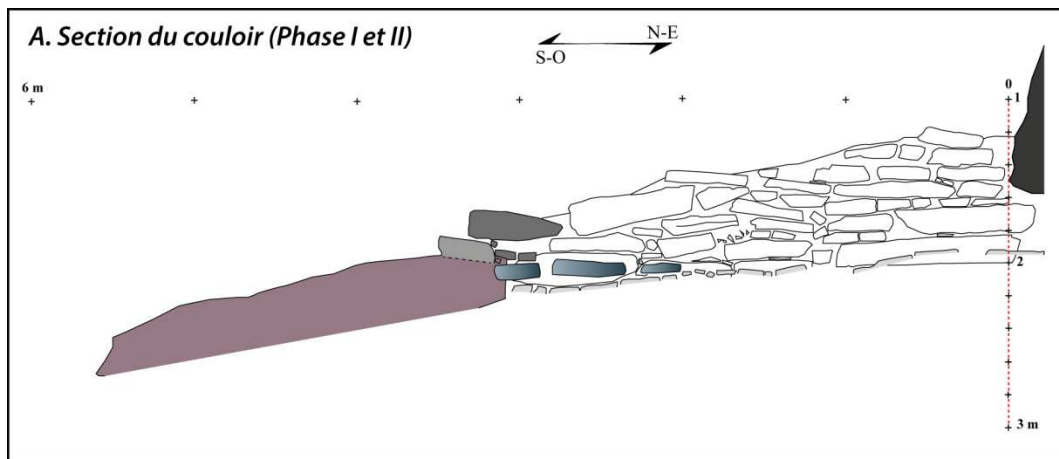
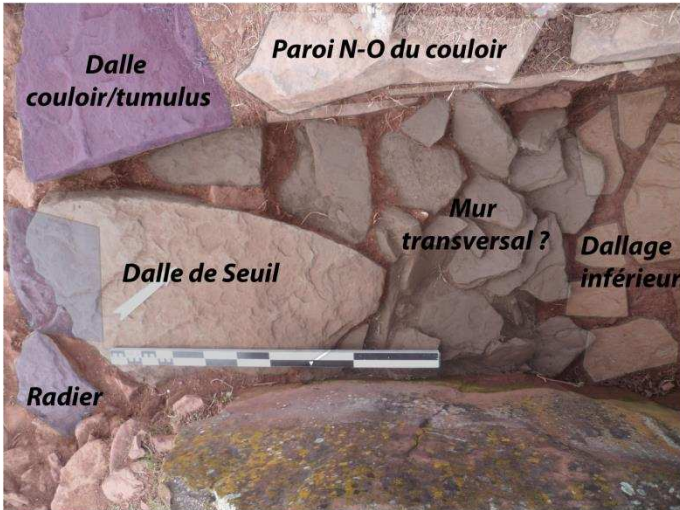
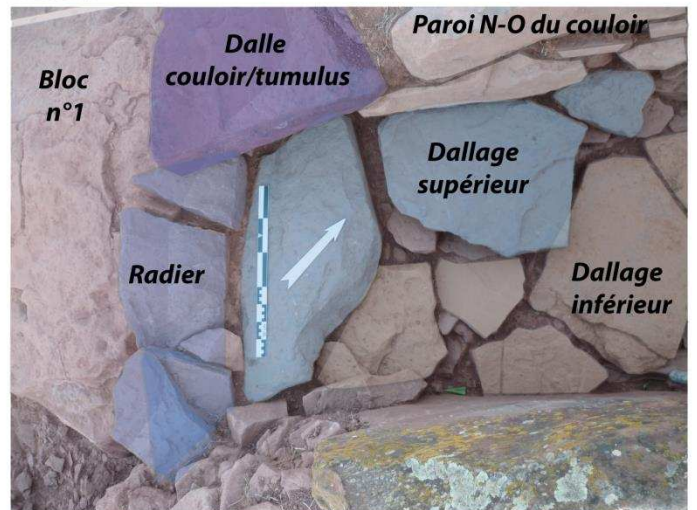


Figure 271 : Différentes planimétries du couloir en fonction des démontages réalisés et section des diverses structures observées.

Phase IIb



Phase IIa



Phase IIa



Phase IIa

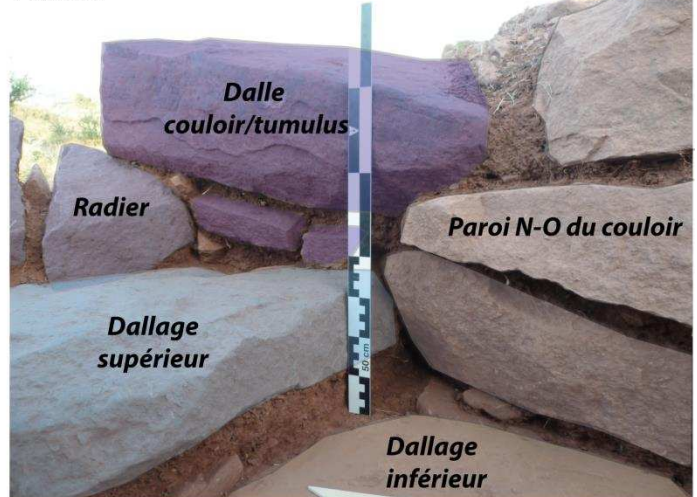


Figure 272 : Différentes vues de l'entrée du couloir au fil des divers démontages. En haut, à gauche : vue zénithale depuis le S-E, l'entrée est marquée par une grande dalle de seuil disposée sur un radier, dernière phase du couloir (Phase IIb) ; à droite : vue zénithale puis frontale du début de la phase IIa qui voit la construction d'un dallage supérieur et de la « façade » du tumulus hexagonal. En bas à gauche : vue générale depuis le sud-ouest des éléments de la phase IIa.

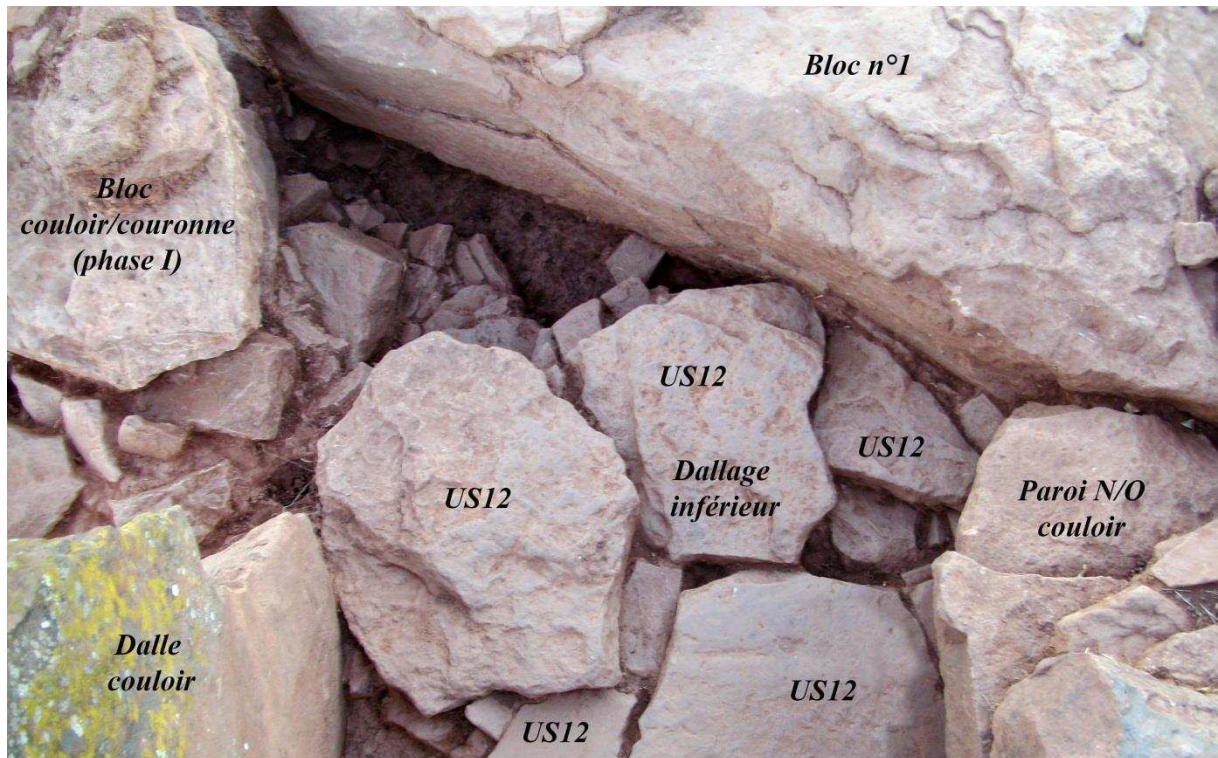


Figure 273 : Vue zénithale de l'entrée du couloir suite au démontage du dallage supérieur. On voit apparaître le dallage inférieur (US12) déjà repéré sur l'autre partie du couloir. Cette structure s'appuie contre le bloc n°1 tout comme le mur de la paroi N-O du couloir.



Figure 274 : Vue zénithale, depuis le S-E, du couloir entièrement dallé (US12). Le hiatus à proximité de la chambre avait déjà été identifié en 2012. La fouille n'a pas permis de révéler la présence d'une quelconque sépulture ultérieure qui aurait endommagé ce dallage. Le substrat de grès permien côtoie le substrat pélimitique à cet endroit.

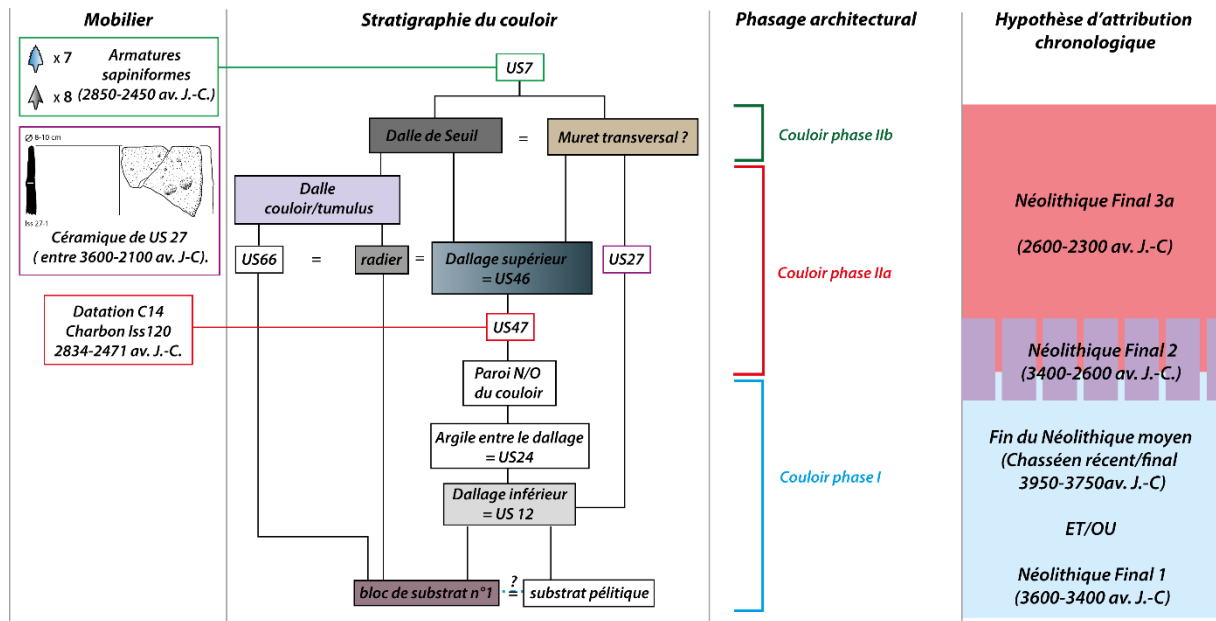


Figure 275 : Diagramme stratigraphique du couloir, mise en perspective du mobilier et des datations radiocarbones, hypothèse de phasage architectural et attribution chronologique de ces différentes phases.



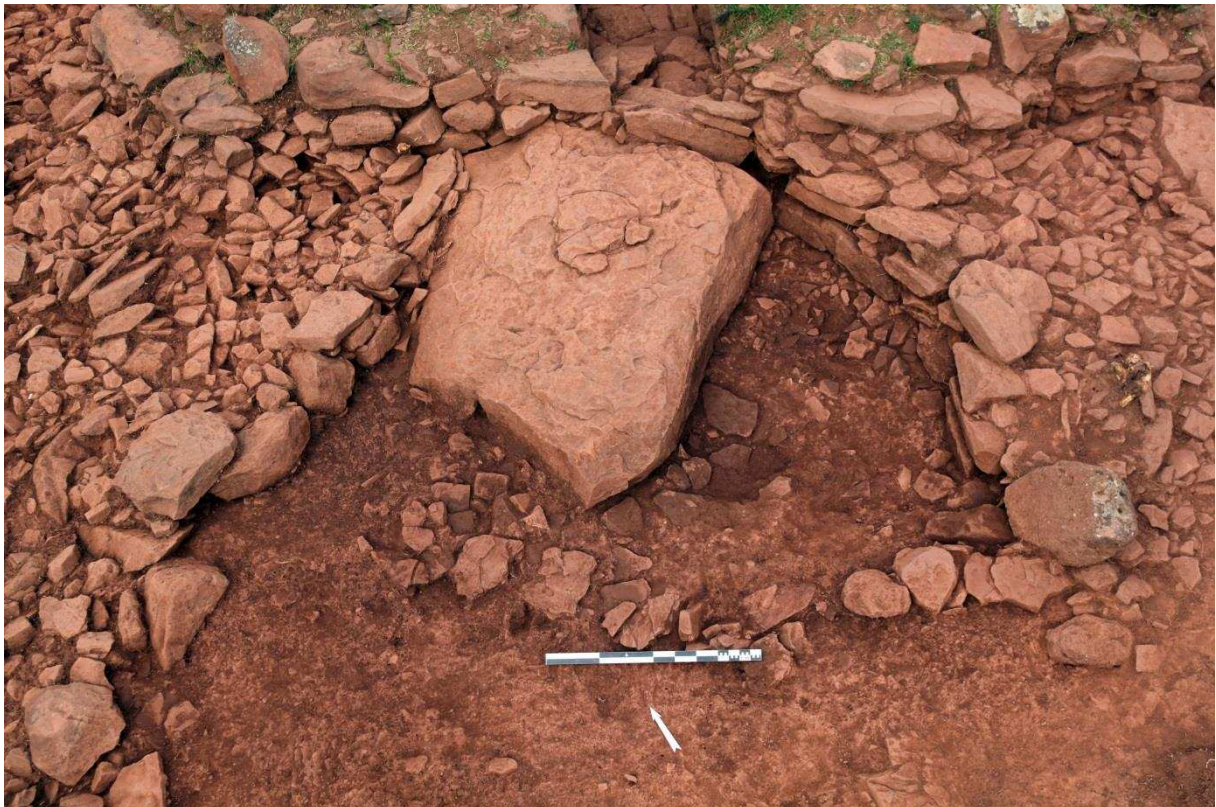
Figure 276 : Vue générale du monument depuis le sud-ouest. La zone de l'exèdre est entièrement comblée par les niveaux d'effondrement. On aperçoit de part et d'autre les assises supérieures des murs n°3 et 4 des antennes.



Figure 277 : Vue générale suite à un démontage des niveaux d'effondrement. Le bloc n°1 apparaît dans le prolongement du couloir.



A



B



C

Figure 278 : A. vue générale de la zone sud-ouest à la fin de la campagne d'avril. B. détail de l'exèdre bordée par deux antennes et dont le centre est occupé par un bloc naturel. C. vue générale de la même zone à la fin de la campagne de septembre, les antennes sont complètement dégagées et le substrat est atteint par endroits.

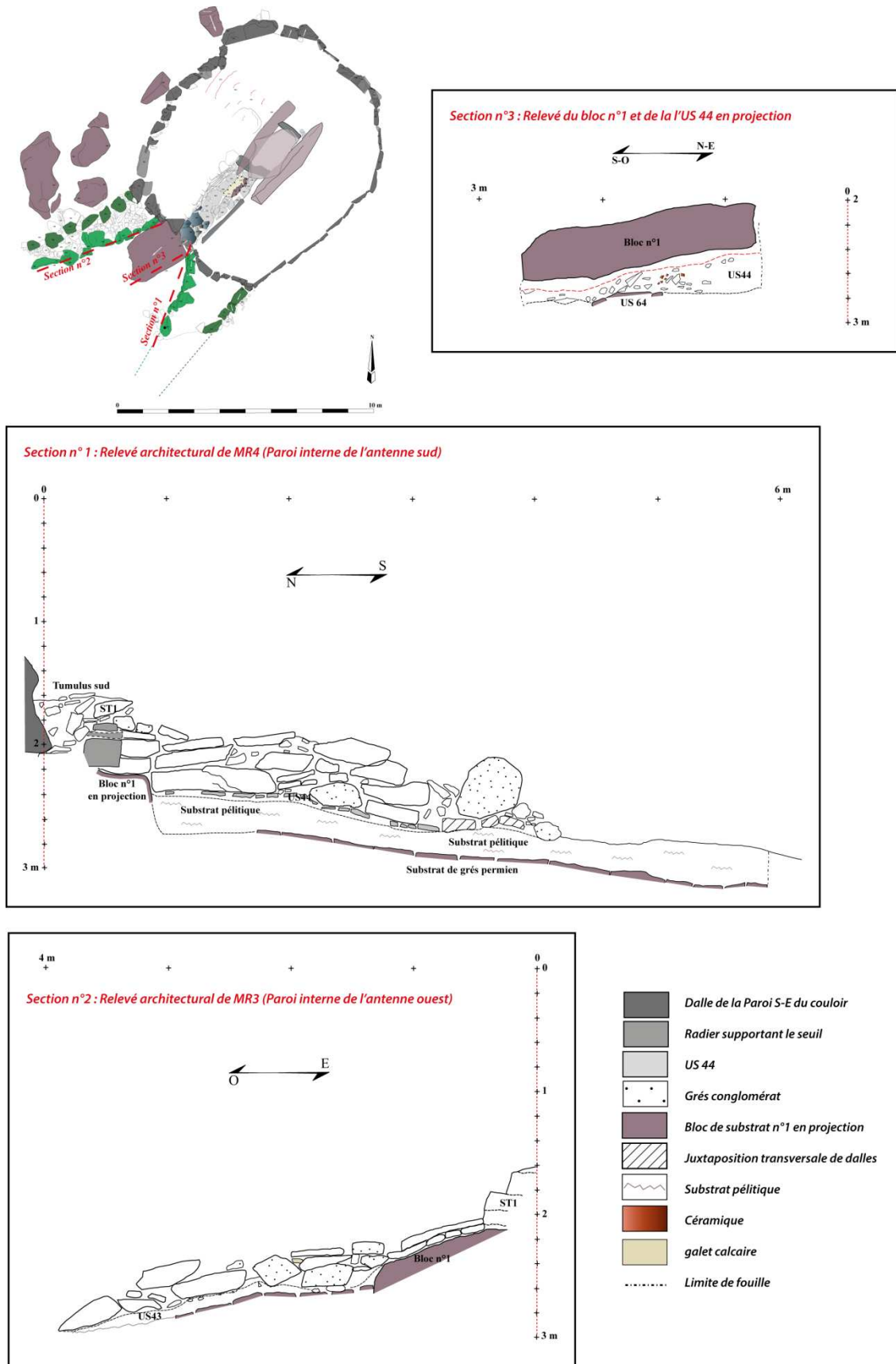


Figure 279 : Relevés architecturaux (section n°1 et 2) des parements internes des deux antennes (MR3 et MR4). Section (n°3) passant par le côté Sud du bloc n°1.

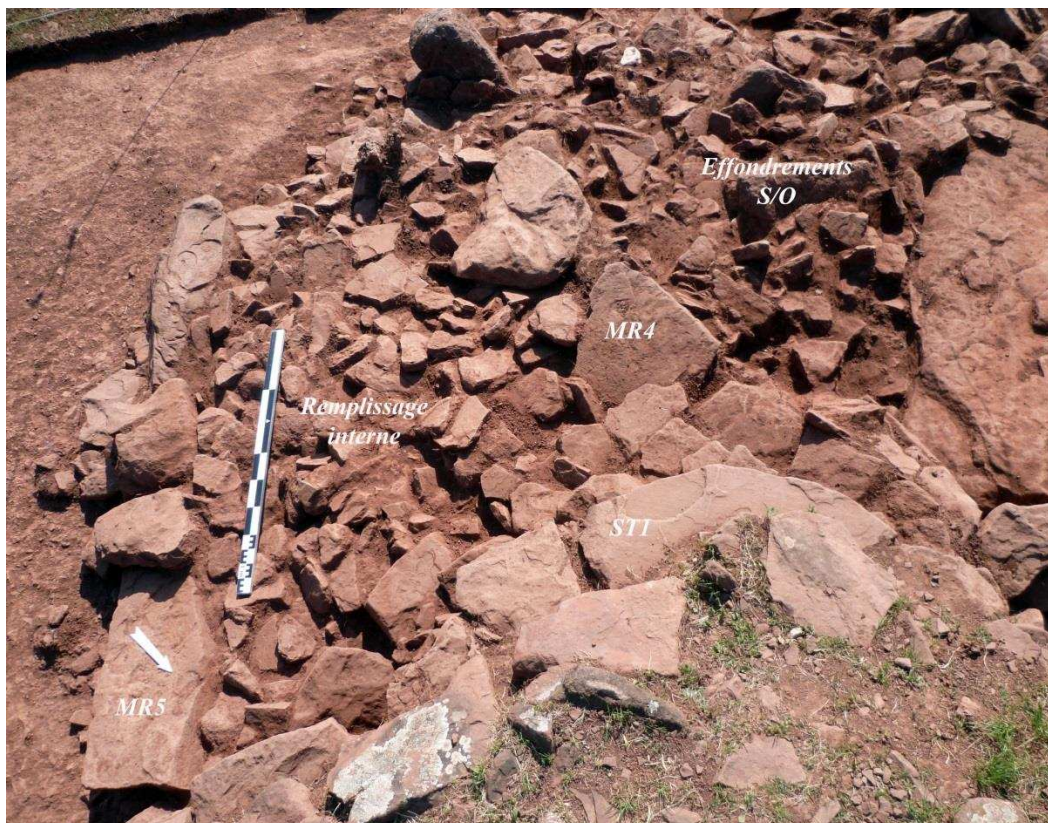


Figure 280 : Vue zénithale de l'antenne sud depuis le tumulus hexagonal.



Figure 281 : Vue frontale de la paroi externe (MR5) de l'antenne sud



Figure 282 : Vue depuis l'ouest du mur interne (MR4) de l'antenne sud et au premier plan de l'US44.



Figure 283 : Vue zénithale de l'antenne ouest depuis le tumulus hexagonal.



Figure 284 : Vue de la paroi interne (MR3) de l'antenne ouest depuis le sud. Le niveau de sol (US43/44) vient contre cette paroi et contre le bloc n°1.



Figure 285 : Vue frontale de la zone sud-ouest et du niveau de sol traduisant le fonctionnement de l'exèdre en relation avec les deux antennes.

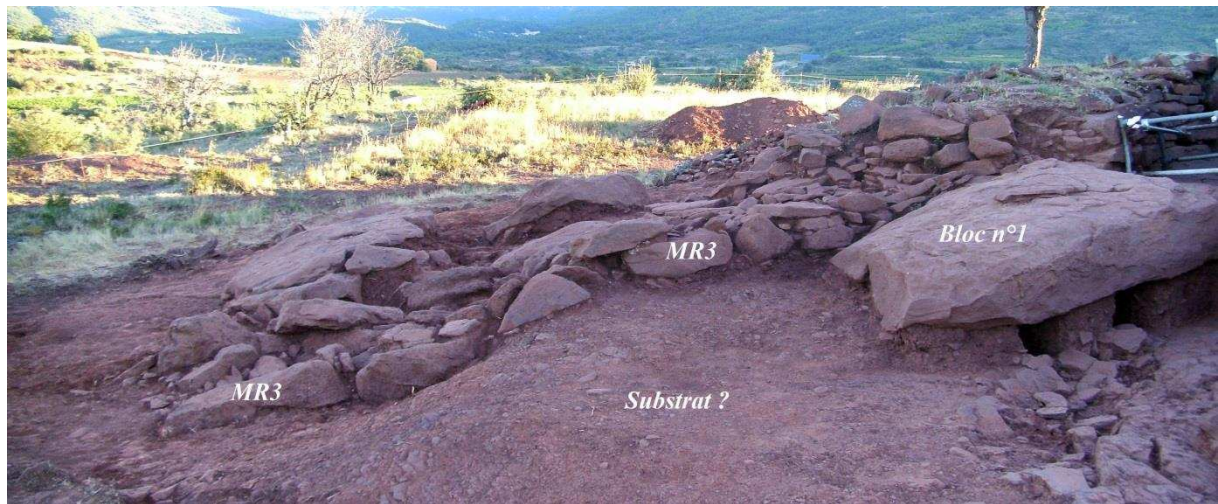


Figure 286 : Vue de l'antenne ouest à la fin de la fouille. Une couche de pélite est visible sur toute la surface de l'exèdre. S'agit-il du substrat ou d'un remblai anthropique destiné à niveler le sol ?



Figure 287 : Vue de l'implantation de bloc n°1 dont nous pensons qu'il est issu d'un éboulis naturel présent bien avant la construction du dolmen. Par ailleurs la présence de silex et de tessons à l'avant de ce dernier, mêlés à une couche de pélite met en évidence une possible modification anthropique.

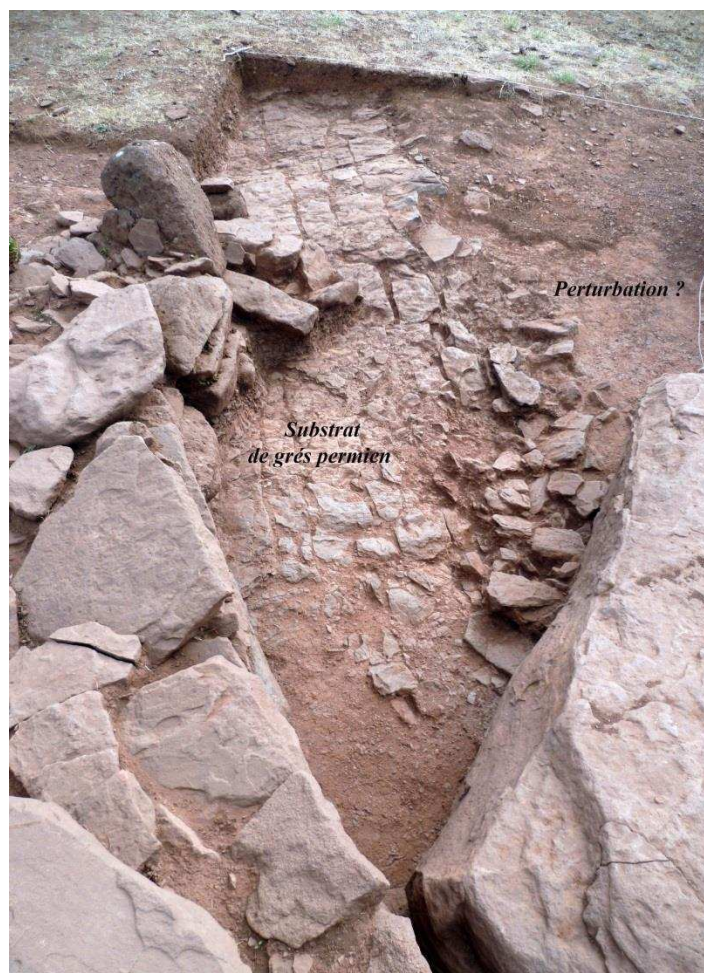


Figure 288 : Vues zénithales des différents espaces de l'exèdre, en haut entre MR3 et le bloc, en bas entre MR4 et le bloc.



Figure 289 : Vue générale des effondrements dans la zone nord-ouest.

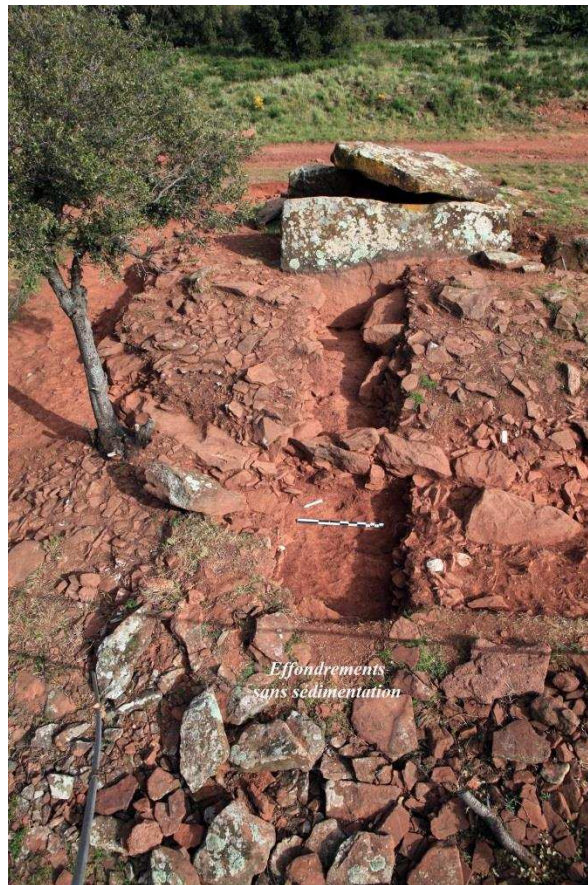


Figure 290 : Vue des effondrements dans la zone nord au-delà de la tranchée n°2.



Figure 291 : Vue des effondrements de la zone nord-ouest une fois décapés. On aperçoit plusieurs gros blocs naturels camouflés par les effondrements.



Figure 292 : Vue des blocs issus d'un éboulis naturel antérieur au dolmen. Ils se sont déposés sur le substrat pélimitique qui descend en palier dans la pente.

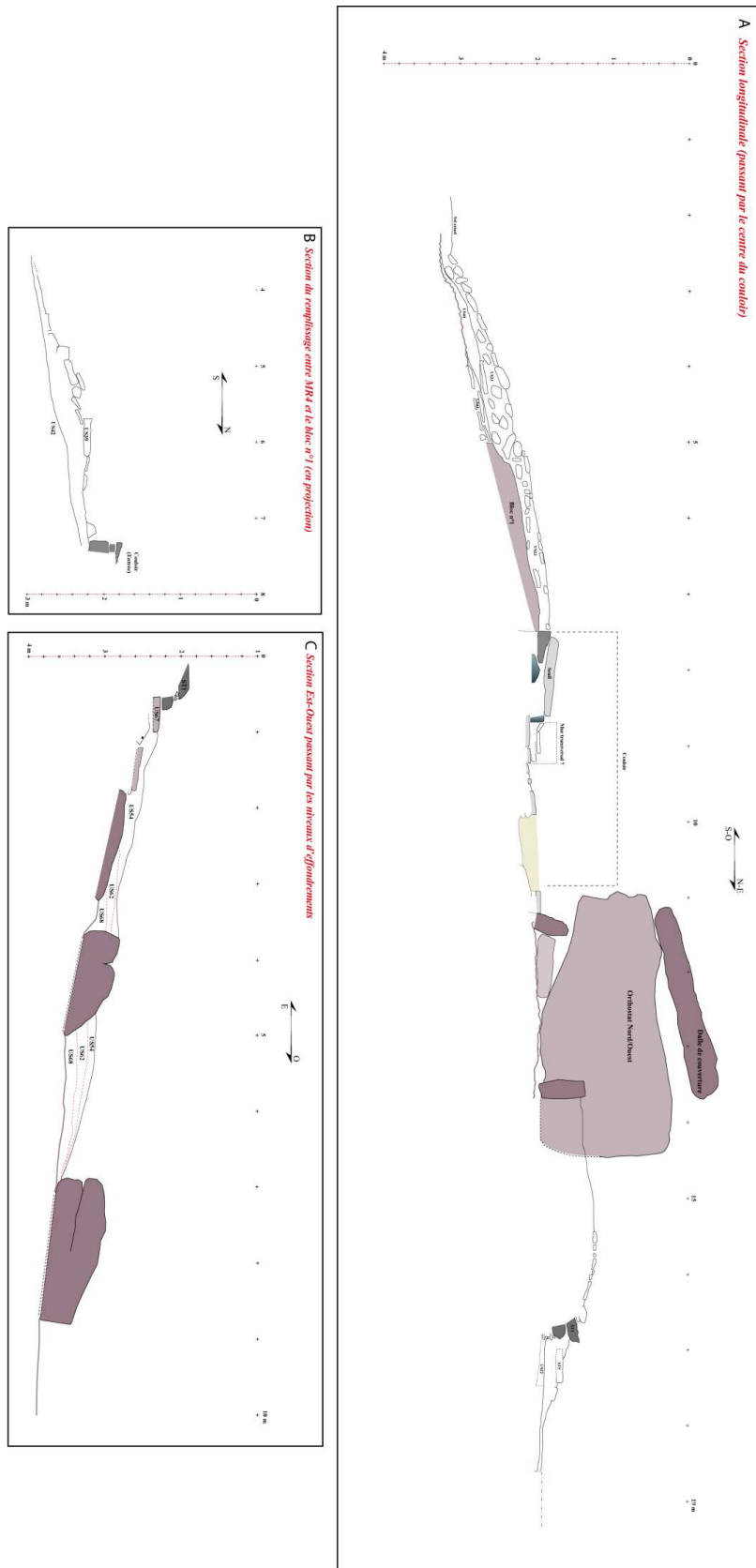


Figure 293 : Section longitudinale du monument passant par le centre du couloir, le bloc n°1 et l'exèdre. B. section du remplissage entre MR4 et le bloc n°1. C. Section des niveaux d'effondrement dans la zone ouest.

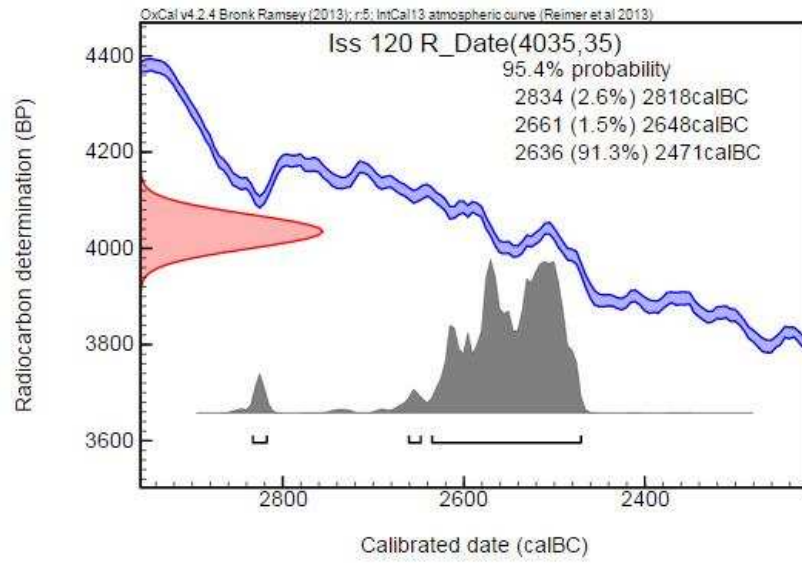


Figure 294 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone de I120 (OxCal v.4.2.3).

Les Isserts 2012 - fouilles G.-B. Arnal

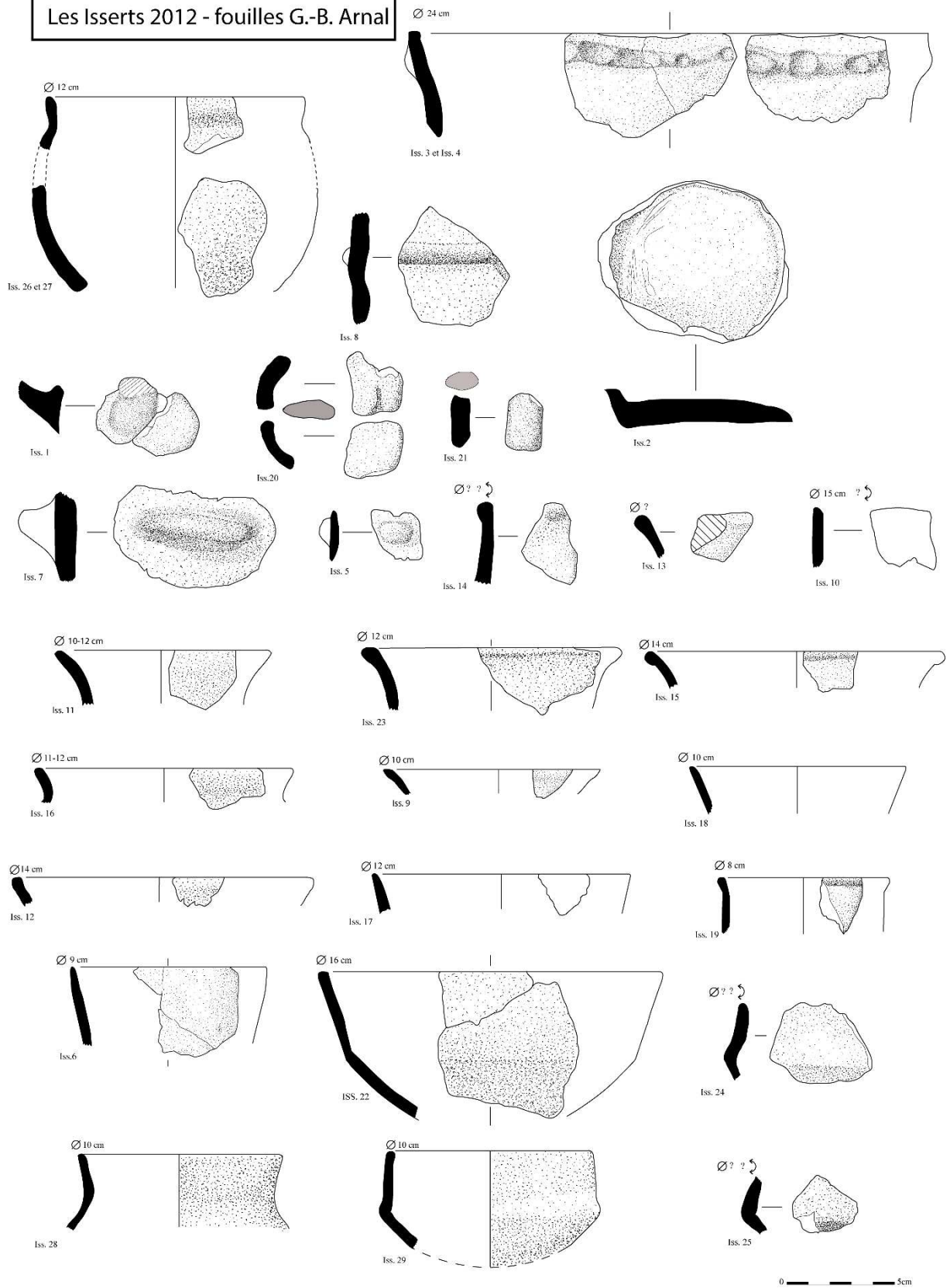


Figure 295 : Mobilier céramique provenant des fouilles de G.-B. Arnal (Dessin de J. Recchia-Quiniou)

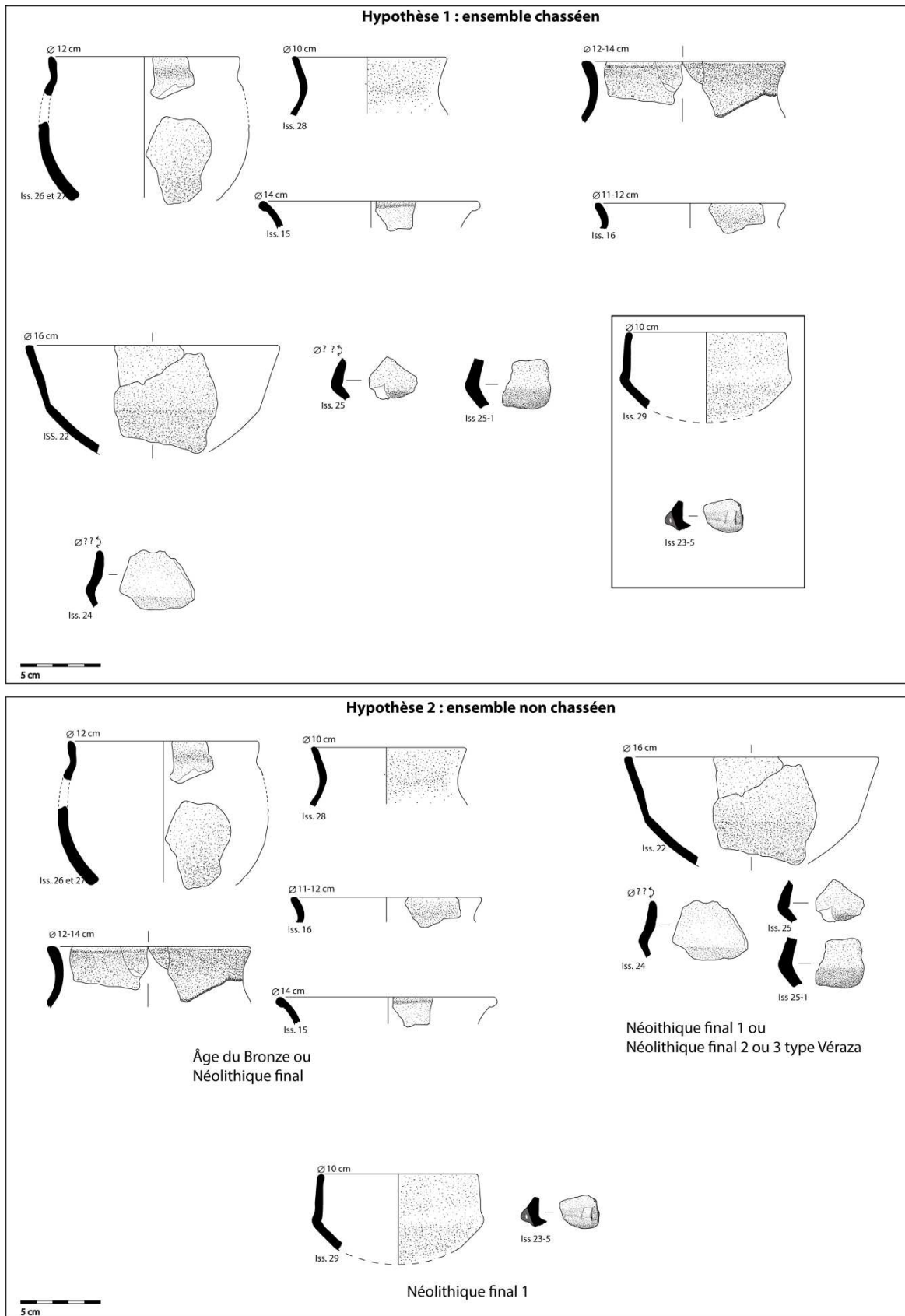


Figure 296 : Planche typologique de la céramique répartie suivant les hypothèses 1 et 2

Hypothèse 1

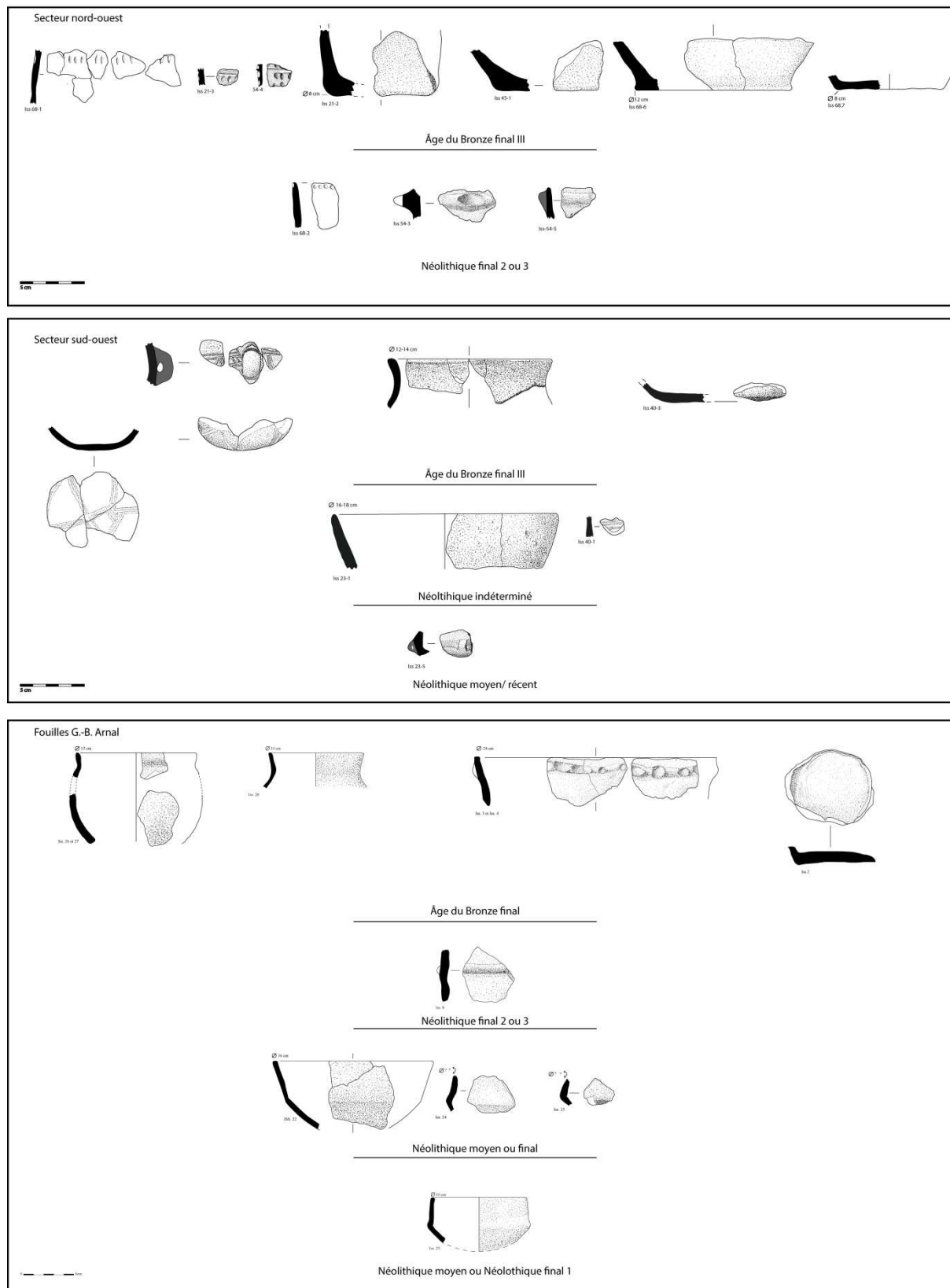


Figure 297 : Planche typologique de la céramique répartie suivant l'hypothèse 1

Hypothèse 2

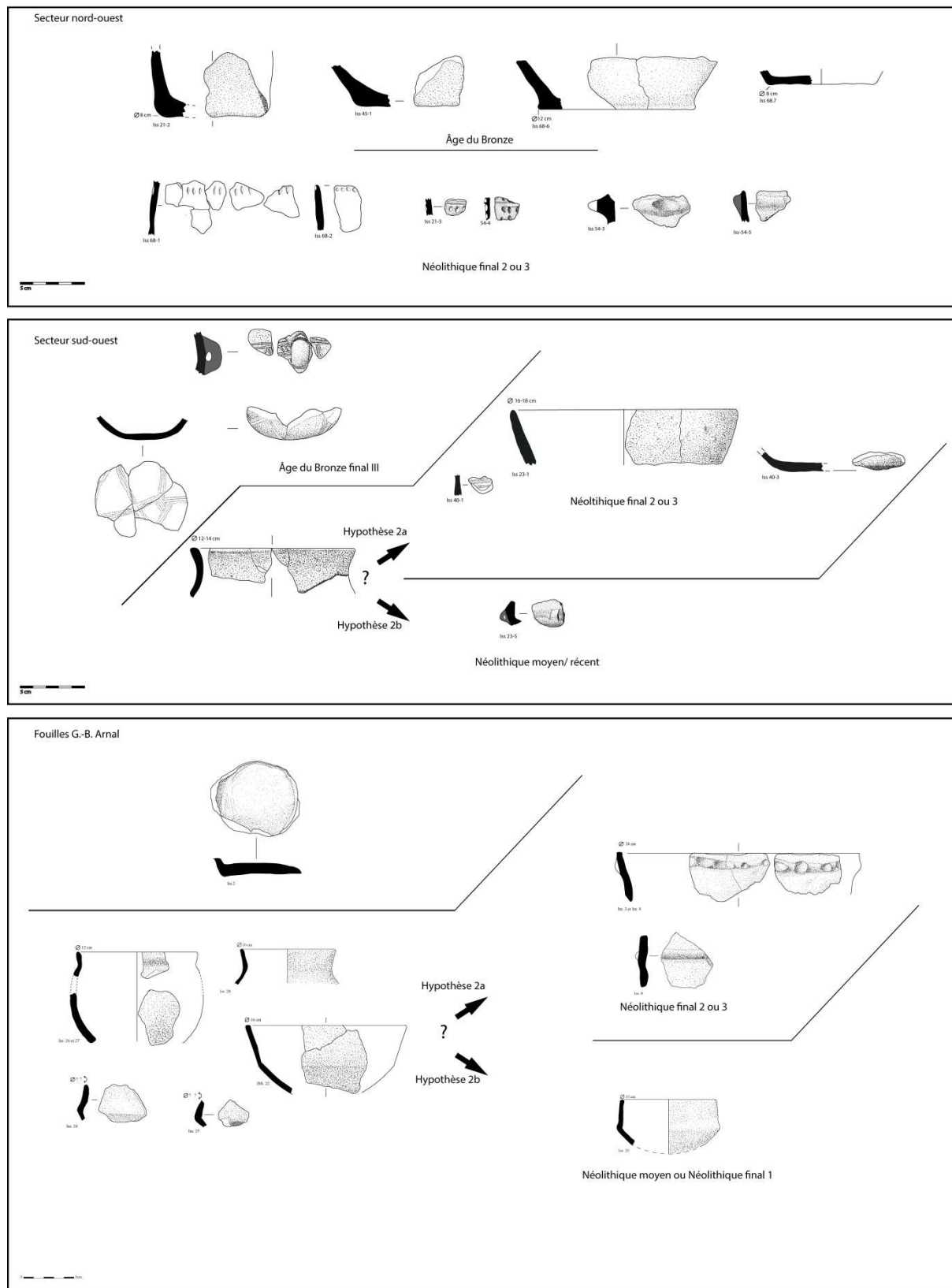


Figure 298 : Planche typologique de la céramique répartie suivant l'hypothèse 2.

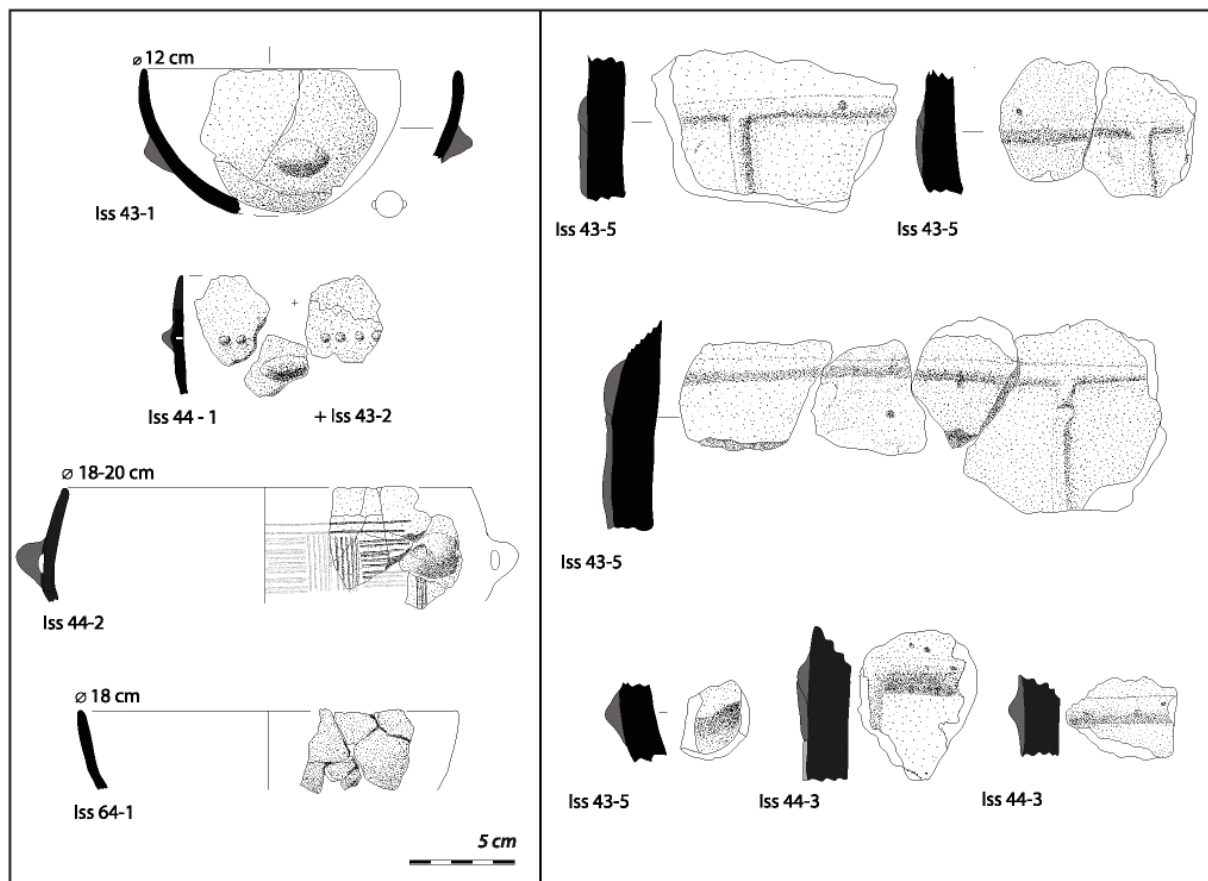


Figure 299 : Mobilier céramique provenant de l'exèdre (Dessins J. Recchia-Quiniou).

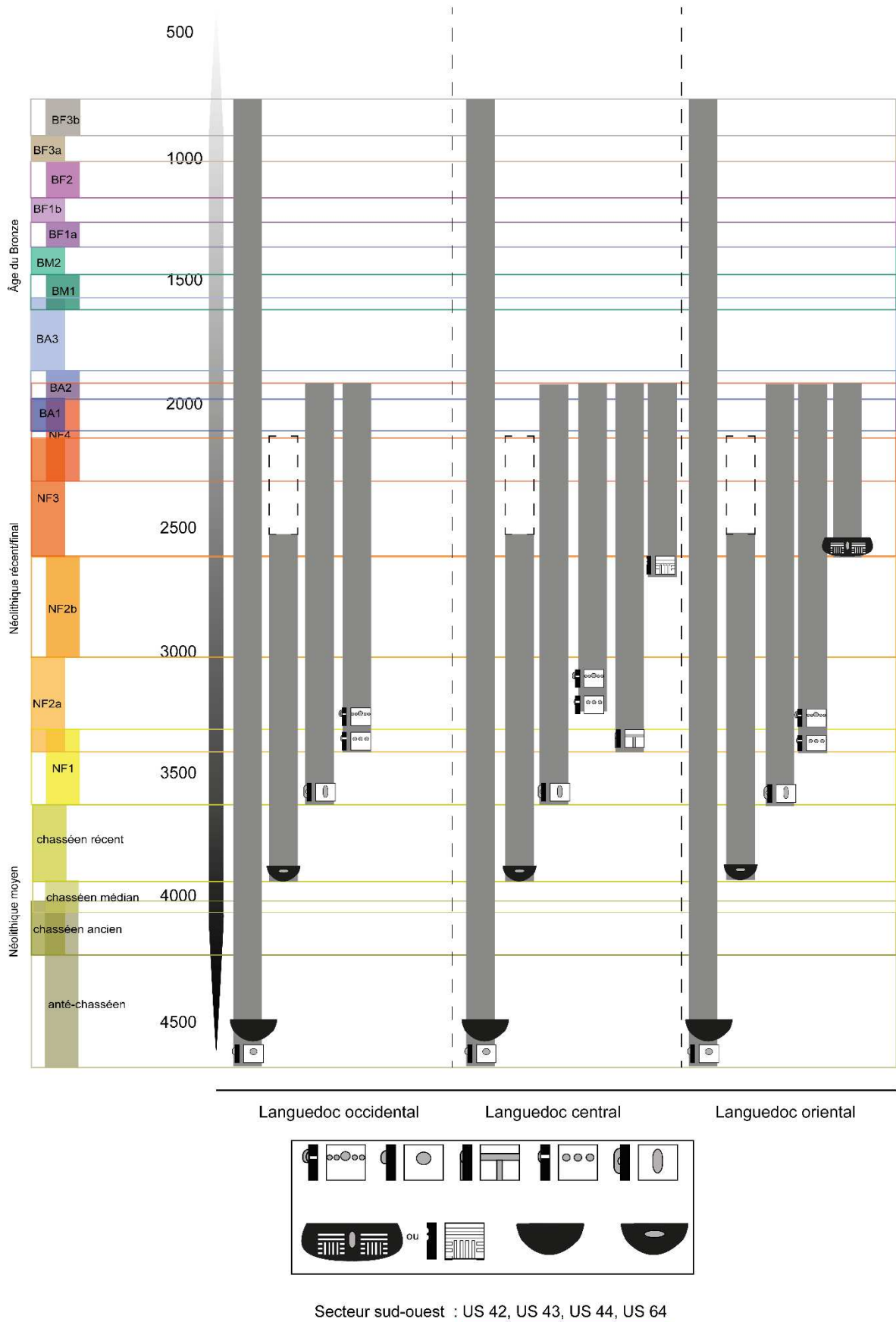


Figure 300 : Diagramme chronologique du secteur de l'exèdre au sud-ouest.

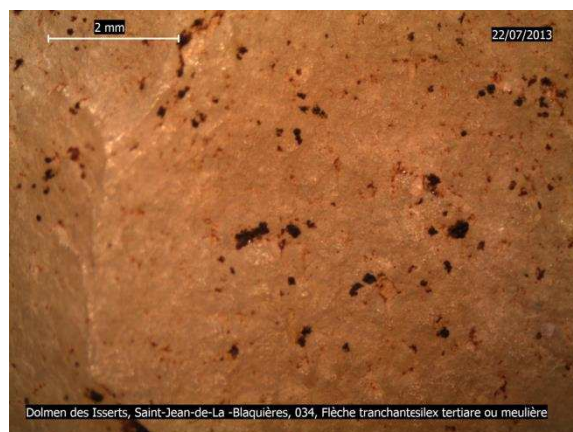
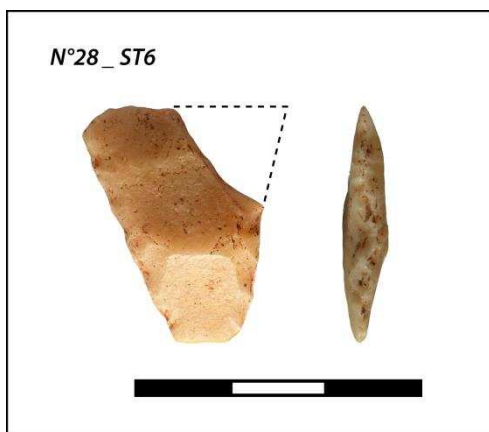


Figure 301 : Photographie de face et de section de l'armature tranchante n°28 et vision microscopique de la matière première.

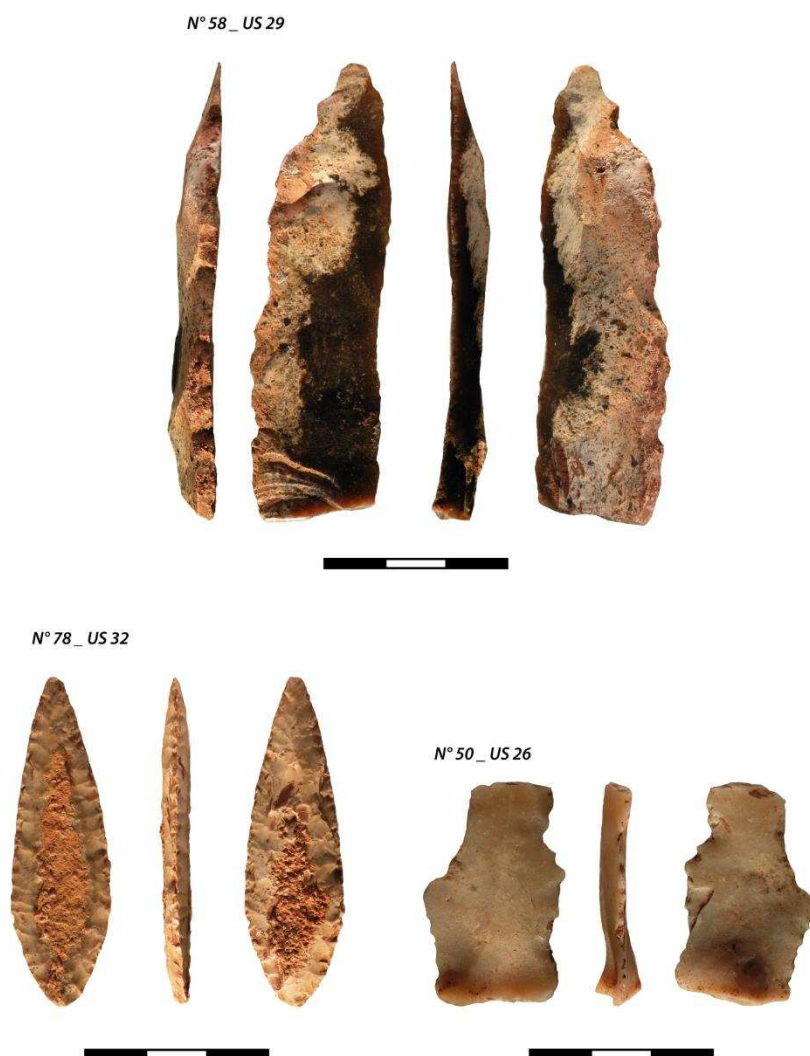


Figure 302 : Industries lithiques issues de la tranchée n°2 dans le tumulus hexagonal de la phase II. N°58 : lame sous-crête ; N°78 : armature de flèche lancéolée ; N° 50 : éclat retouché.

Silex en plaquette de Collorgues



Silex en plaquette de Salinelles



Silex tertiaire ou meulière



Figure 303 : Vision microscopique de la matière première (de haut en bas) de la lame, de la pointe de flèche et de l'éclat.

Iss 2013 ; N°137 ; US54

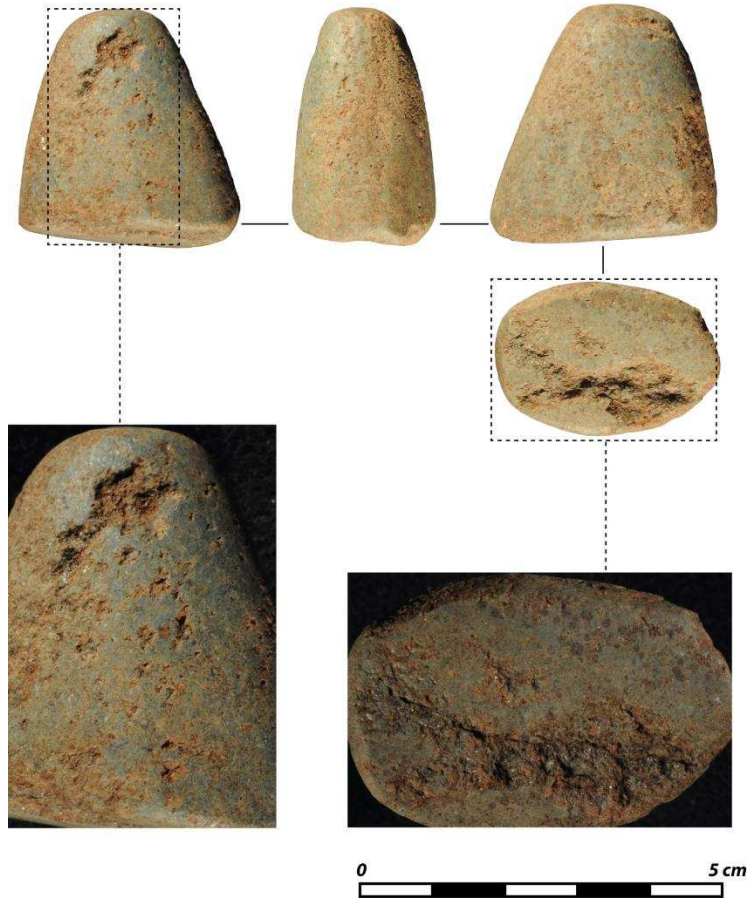


Figure 304 : Lame polie n°137 (Photographies E. Thirault, DAO N. Bec).

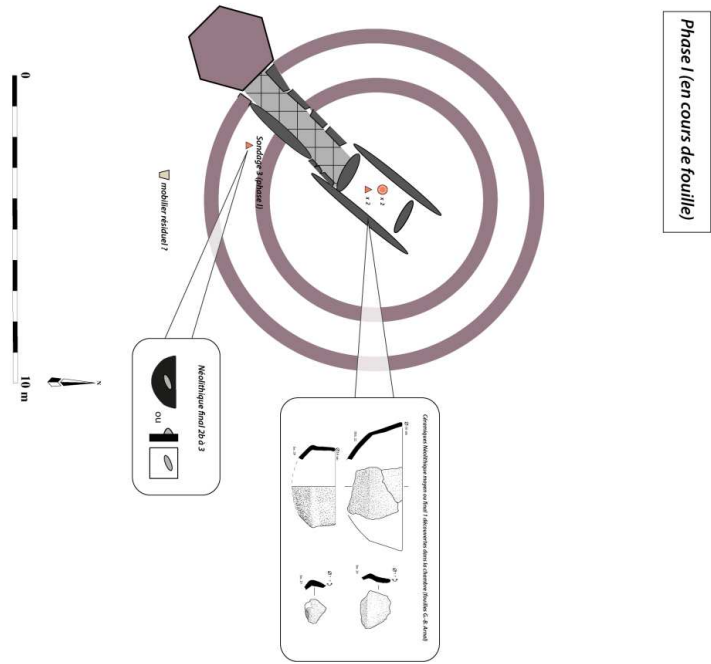
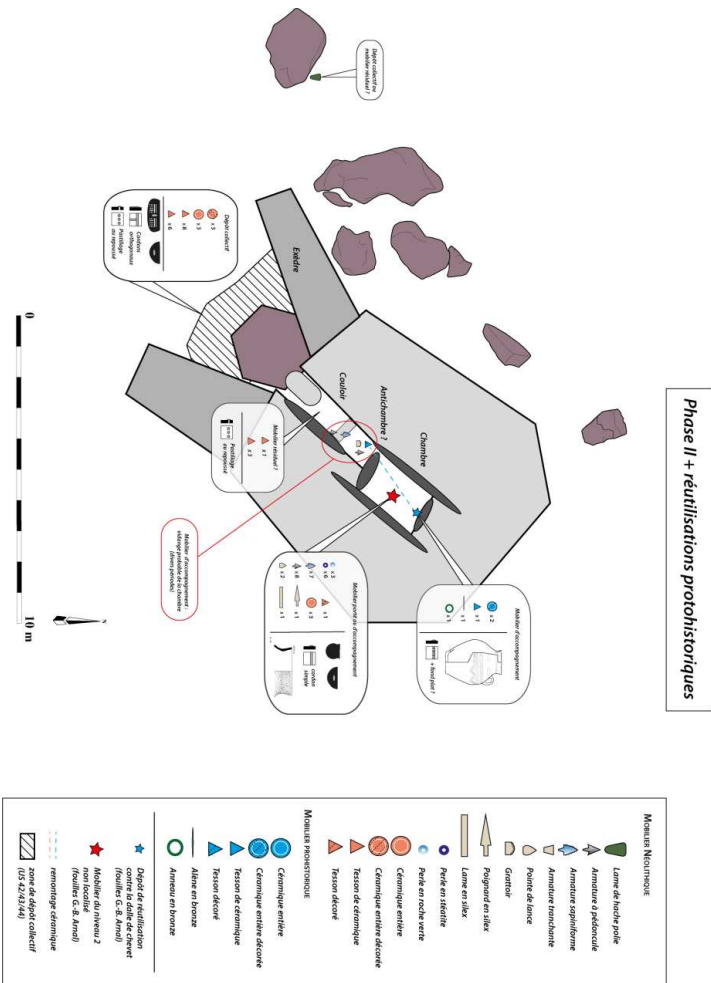


Figure 305 : Mise en perspective du mobilier par rapport à l'architecture et aux différentes phases identifiées, figure largement inspirée des travaux de Maiténa Sohn sur les statuts du mobilier au sein des tombes collectives (2012)

3.3.3. La bordure méridionale des Grands Causses

La région des Grands Causses est caractérisée par une succession de massifs calcaires bien individualisés, délimités par des contraintes naturelles fortes. C'est au Néolithique final que les populations d'agriculteurs-éleveurs s'installent durablement sur ces causses calcaires. Les nombreux habitats, souvent associés à des grottes-citernes témoignent de leur ingéniosité et de leur connaissance totale du territoire, et de ses potentialités et contraintes (Galant 2006).

Cette zone d'étude conserve un patrimoine mégalithique exceptionnel : dolmens, menhirs, cromlechs, tumulus (fig. 306). Depuis les années 2000, il a été révisé par Ph. Galant qui a intégré petit à petit le mégalithisme dans ses travaux d'archéologie d'un territoire, notamment concernant le Causse de Blandas (Galant à paraître). Ces mégalithes, implantés à proximité les uns des autres, pourraient traduire une densité forte du peuplement.

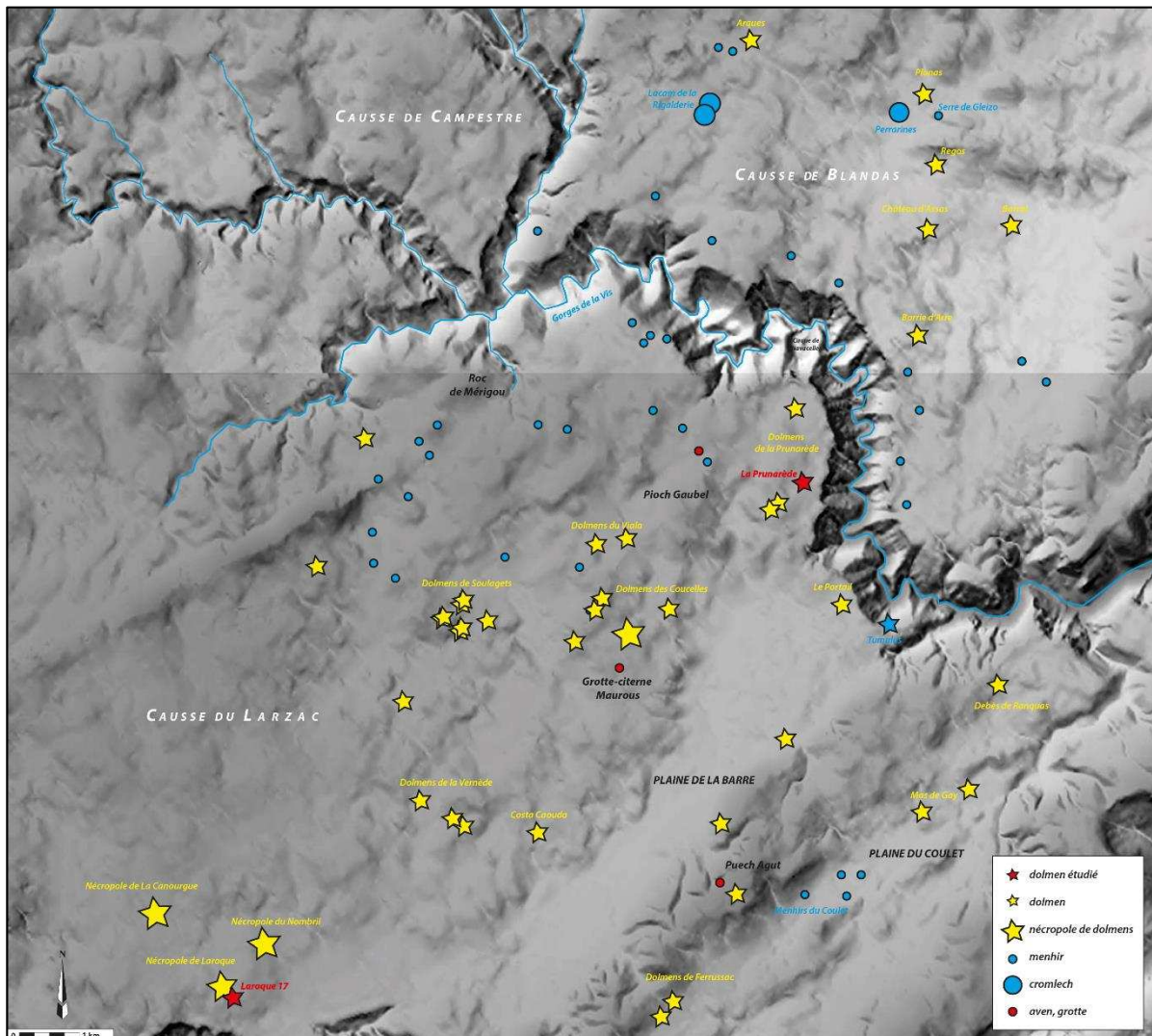


Figure 306 : Carte de répartition des dolmens, menhirs, cromlechs, et dans une moindre mesure des grottes implantées sur les Causses du Larzac et de Blandas (D'après des données inédites fournis par G. Mareau pour le Larzac et P. Galant pour le Blandas).

3.3.4. Le dolmen de la Prunarède

Nous ne présentons que partiellement les résultats obtenus sur le dolmen de la Prunarède dont la fouille a été réalisée par Ph. Galant en 2010. En effet de nombreuses études sont en cours notamment géomorphologique et anthropologique.

3.3.4.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique

Le dolmen de la Prunarède (Saint-Maurice-Navacelles) se situe sur l'extrémité sud-est du Causse du Larzac méridionale, proche des falaises qui dominent de plus de trois cent mètres, les Gorges de la Vis (fig. 307 et 308). Localement, il est connu sous l'appellation populaire de « l'Ostal de las Fadas » (Maison des Fées).

La fouille a mis en évidence une implantation topographique du monument sur un léger relief ce qui accentue son caractère monumental (fig. 209).

Le contexte géologique est particulier, le dolmen est situé à un point où se rencontrent à la fois le calcaire massif jurassique et le calcaire dolomitique (fig. 310). Le dolmen est majoritairement construit en calcaire jurassique mais il comporte également quelques blocs de dolomie. Le sol d'implantation du dolmen est un substrat jurassique. Par ailleurs, c'est à l'ouest du monument, au niveau de la couronne du tumulus, qu'on trouve un banc de dolomie (fig. 315). Ce dernier a sans doute été utilisé pour extraire certains matériaux nécessaires à la construction du tumulus.

3.3.4.2. Contexte archéologique

Le contexte mégalithique est assez riche (fig. 306). On trouve de nombreux dolmens aux environs de la Prunarède ainsi que des menhirs, même si pour ces derniers certains font encore débats. Dans les falaises des gorges de la Vis s'ouvrent de nombreuses cavités dont certaines ont été utilisées durant la Préhistoire ou la Protohistoire.

3.3.4.3. Historique des travaux (fig. 311)

C'est un des monuments mégalithiques le plus anciennement connu de la région. On le trouve mentionné dans la bibliographie dès 1824 sous la plume d'Hippolyte Creuzé de Lesser. Cette première description scientifico-touristique sera reprise de nombreuses fois dans la littérature, presque mot pour mot, sous des signatures différentes. On notera ainsi la transmission de plusieurs déformations, tout au long d'un siècle d'écriture qui magnifieront ce « monument Druidique ». Dans cet élan, le dolmen sera même classé « Monument Historique » par la croyance littéraire, alors qu'il n'en est rien par la forme administrative. Il est probable que ce dolmen doive sa notoriété à son aspect monumental, avec sa dalle de couverture encore en place. De plus sa situation au sein d'un domaine appartenant dans le passé à une importante famille de la bourgeoisie héraultaise a dû favoriser cet essor proto-médiatique.

Cette sépulture a probablement été fouillée de tous temps par des bergers à la recherche des « pierres à foudre » (haches polies) sensées protéger leurs troupeaux. Cependant, seuls les travaux de l'ancien propriétaire sont décrits dans les textes. Ils concernent la découverte dans la chambre de quelques ossements humains, de restes de chevaux, d'éléments de parures et de fragment de poteries anciennes. Le dolmen sera décrit par Paul Cazalis de Fondouce et son plan relevé par plusieurs archéologues au cours du 20^{ème} siècle, perpétuant ainsi la popularité du site.

3.3.4.4. Définition des secteurs (fig. 312 et 313)

Afin de pouvoir établir un enregistrement logique des données issues de la fouille et en fonction de l'approche d'étude choisie, nous avons défini différents secteurs sur le dolmen. Ceux-ci ont été définis à partir de la structuration visible du monument avant l'opération : chambre sépulcrale et tumulus. Si la chambre sépulcrale a été considérée comme un seul ensemble, le tumulus a quant à lui été divisé en quatre secteur selon un découpage axial aligné sur les points cardinaux (nord/sud et est/ouest).

Secteur 1000 : Il s'agit de l'intérieur de la chambre sépulcrale du dolmen. Les unités stratigraphiques définies lors de la fouille de cette zone ont été numérotées à partir de 1000.

Secteur 2000 : Il concerne le quart sud-est du tumulus. Les unités stratigraphiques définies lors de la fouille de cette zone ont été numérotées à partir de 2000. Le couloir d'accès à la chambre sépulcrale découvert dans cette zone a été identifié sous le numéro de secteur 2100. Les unités stratigraphiques identifiées lors de sa fouille ont été numérotées à partir de 2100.

Secteur 3000 : Il concerne le quart sud-ouest du tumulus. Les unités stratigraphiques définies lors de la fouille de cette zone ont été numérotées à partir de 3000.

Secteur 4000 : Il concerne le quart nord-ouest du tumulus. Cette zone n'ayant pas été fouillée aucun numéro d'unité stratigraphique n'a été attribué à partir de 4000.

Secteur 5000 : Il concerne le quart nord-est du tumulus. Les unités stratigraphiques définies lors de la fouille de cette zone ont été numérotées à partir de 5000.

Lors du décapage général de la surface du monument et de sa périphérie il a semblé utile, et surtout plus pratique, de définir des zones de travail différentes de celles choisies pour la fouille en profondeur. Ainsi les unités stratigraphiques 6001, 6002, 6003, 6004, 6007, 6008, 6009 et 6011 concernent le monument en lui-même. Les unités stratigraphiques 6005, 6006, 6010, 6012 et 6013 ont été affectées à des espaces périphériques du dolmen (extérieur) mais donc l'analyse était indispensable à la compréhension du monument.

3.3.4.5 Morphologie globale du tumulus

Un débroussaillage global du monument a été réalisé, ce qui a permis de considérer l'emprise du dolmen dans son contexte paysager (fig. 314). Un premier décapage a révélé le tumulus bien conservé sous une couche d'humus et de petits cailloux patinés issus de l'érosion (fig. 315). Il se révèle d'un diamètre beaucoup plus réduit que l'estimation de départ qui était de 10 m puisqu'il mesure en réalité 8 m. Une couronne périphérique a été mise en évidence ceinturant le tumulus (fig. 315, en gris foncé). Elle n'est pas conservée dans tous les secteurs car certains de ces blocs ont été réemployés au 20^{ème} siècle pour construire une terrasse rectangulaire autour de la chambre. Des négatifs d'enlèvement de ces blocs ont toutefois pu être individualisés et permettent de restituer hypothétiquement le profil initial de cette couronne qui semble être sub-circulaire (fig. 315, en pointillé).

Au sein du remplissage du tumulus, on remarque que les blocs de la même matière première sont amassés les uns à côté des autres, ce qui traduit une collecte opportuniste des matériaux. La plupart des blocs de dolomie sont situés principalement dans la moitié ouest du tumulus, proche de la diaclase de dolomie qui passe à proximité (fig. 315).

3.3.4.6. Le tumulus (Le quart sud-ouest)

(fig. 316 à 319)

US 3002 : Tous les blocs ont été démontés de façon à atteindre le substrat en dégagant les coupes latérale et longitudinale. Seuls ont été laissés en place plusieurs gros blocs de dimensions presque métriques. Ils sont disposés sur un alignement diagonal depuis l'angle sud-ouest de la chambre sépulcrale. Ils sont appuyés les uns contre les autres, disposés presque sur chant, depuis la chambre vers l'extérieur du tumulus. Ils forment un assemblage de calage qui repose directement sur le substrat géologique. Les blocs plus petits qui annonçaient cette formation ont été enlevés. Les plus gros semblent donc constituer un véritable calage à l'angle de la chambre. De par leur taille, ces blocs se démarquent du reste des matériaux utilisés dans le tumulus. De fait, on peut penser que ces gros blocs forment un calage de la chambre après la mise en place des orthostates et avant la constitution définitive du tumulus.

Entre les blocs, on a pu constater de très nombreux soutirages qui indiquent de très nombreuses infiltrations depuis la surface actuelle du tumulus. On a par exemple retrouvé des culots de cartouches de chasse avec percuteurs à tiges (donc assez anciennes). Ceci montre bien que dans un tel contexte, le mobilier retrouvé aux différentes étapes de la fouille du tumulus est loin de dater un milieu clos lié à la construction du monument. Cette situation doit évoluer dans le temps, au fur et à mesure de l'érosion des parties supérieures du tumulus. Ce qui fait que le matériel contemporain d'un état d'érosion s'enfonce progressivement dans celui-ci et doit à son tour, soit être plus infiltré, soit être détruit par l'érosion. Le matériel suivant prenant sa place initiale et ainsi de suite jusqu'à la fouille qui marque l'arrêt de ce processus.

Les gros blocs de calage des dalles de la chambre sont également présents dans la coupe nord de cette zone de fouille.

US 3003 : Les gros blocs de calage ont été enlevés de la surface de fouille. Certains d'entre eux montraient des surfaces planes, assez lisses, avec des creusements de petits bassins. Il s'agit donc de blocs qui ont été arrachés à la surface d'un substrat lapiazé car en partie soumis à l'érosion dans leur face supérieure et comme on peut en voir de très nombreux dans la périphérie du site. De plus ce sont des blocs de calcaire massif, d'autres étant des blocs de dolomie issus de mêmes situations.

Après l'enlèvement de ces rochers on s'aperçoit que pour l'essentiel ils reposaient sur un niveau argileux assez rouge. Ce niveau de puissance centimétrique paraît bien en place avec juste en dessous, après son nettoyage, la surface du substrat très fragilisée et assez instable à la fouille : l'organisation des fragments est dans une unité cohérente mais elle se disloque au nettoyage. Il faut donc croire que lors de la mise en place en situation de ces gros blocs, cette zone n'avait pas été nettoyée jusqu'au rocher nu comme cela semble être le cas pour le reste de la périphérie du tumulus. Cette observation pourrait corroborer le fait que ces blocs ont été mis en place au début de la construction du monument.

La formation rouge dégagée présente un plan plus ou moins circulaire. On devine une cuvette de 1,20 m de diamètre creusée naturellement dans la dalle de substrat. A l'intérieur on voit un dépôt rocheux très fracturé, légèrement glaucomeux avec dans cet assemblage une inclusion d'argile rouge. Une formation similaire a été fouillée au pied de la coupe située 1m plus au nord.

Dans le secteur dégagé au pied de l'orthostate ouest du dolmen, on s'aperçoit que le substrat plonge et que la dalle repose sur le remplissage.

Le mobilier retrouvé au cours de la fouille de cette US était principalement situé vers le couloir qui est parallèle à la coupe est de la zone fouillée. Par contre, le culot de cartouche a été retrouvé vers l'ouest / nord-ouest, infiltré entre les blocs à plus de 50 cm de profondeur et pris dans de la terre qui est sur le même niveau qui a fourni des petits ossements humains et quelques fragments de céramique non tournée. Les plus gros fragments osseux étaient localisés dans un point de soutirage.

US 3004 : Nous avons procédé à la fouille de la base de l'orthostate ouest de la chambre sépulcrale dans le secteur 3000 et en prolongement de la coupe nord. La dalle latérale ouest de la chambre a été atteinte et en partie dégagée dans l'extrémité nord-est de la zone de fouille que constitue le dégagement du quart sud-ouest du tumulus. Elle a été dégagée sur son axe nord-sud sur environ 1,10 m, soit environ $\frac{1}{4}$ de sa longueur totale. Les blocs de calage encore en place dans la coupe nord de cette zone viennent buter contre l'extrémité sud de la dalle. Au sol, la dalle de substrat dégagée sur l'emprise du secteur 3000 s'interrompt à environ 0,20 m de la base de l'orthostate. C'est dans cet espace que nous avons procédé à une fouille sur environ 0,30 m de profondeur.

Au niveau du substrat, les blocs de calage venaient buter contre la base de la dalle. Dans les espaces vides ou partiellement colmatés, on a identifié un sédiment argilo-limoneux brun foncé, assez pulvérulent, sec, avec de nombreux éclats gélifs de calcaire. Dans un espace non fouillé en pieds de coupe, quelques objets ont été trouvés, proches en consistance de ce qui a été retrouvé dans les déblais des anciennes fouilles. Ce niveau était plus compact et plus dense sous la dalle de la chambre avec de très nombreux éclats gélifs de calcaire. Pas de

mobilier si ce n'est vers le sommet de cette deuxième formation. On note que passant sous la base de l'orthostate, un vide important (présence de coquille d'escargots) a permis une accumulation d'éclats de calcaire sans matrice sédimentaire. Ce vide était bien situé sous la base de la dalle. Après vérification à l'intérieur de la chambre sépulcrale, le remplissage paraît situé à +0,20 m au-dessus de cette formation. Il pourrait alors s'agir d'un vide laissé lors de la construction du dolmen, d'un soutirage postérieur ou encore d'une chambre de terrier. De -0,15 m à -0,30 m le sédiment est plus argileux et plus orangé. On y a trouvé des morceaux plus importants de calcaire, fortement corrodés et similaires au substrat. Trois fragments osseux brûlés ont été trouvés à l'interface de ces deux derniers niveaux. Les éclats gélifs de calcaire continuent vers la chambre alors que les éclats de calcaire du substrat étaient très proches de la marche que forme le substrat. Cette marche a tendance à se rapprocher de la dalle (10cm en 30cm de profondeur).

En conclusion, il ne semble pas y avoir de tranchée de fondation. L'orthostate est posé sur un comblement naturel d'environ 8 cm sous le niveau du substrat.

3.3.4.7. Le tumulus (Le quart nord-est)

US 5001 : Le démontage du quart nord-est a été réalisé après le relevé du premier décapage du tumulus (fig. 320). Les blocs ont été enlevés en fonction de leur dégagement (sans arrachement des blocs incomplètement dégagés) avec prise de l'altitude supérieure et inférieure. Les pierres enlevées ont été identifiées en fonction de leur nature géologique et différenciées de celles qui résultent d'une désorganisation partielle du substrat (déplacées par les racines). Cette approche dans l'identification de la nature des matériaux employés devrait permettre de connaître les phases de collecte et de mise en œuvre des matériaux en se basant sur leur origine géologique.

La surface du tumulus dans ce quart nord-est a été considérablement réduite. En fait, il semble qu'il ne subsiste que la limite réellement conservée du tertre. Sa limite externe côté est a été épierrée probablement lors de l'établissement de la terrasse de soubassement de la grille. Lorsqu'on prolonge en plan les éléments conservés de la ceinture tumulaire, on constate que la limite épierrée se situait au sommet d'une marche haute de 25 cm à 45 cm (du nord vers le sud) que forme le substrat dans ce secteur.

Le tumulus est ici constitué par des blocs de tailles moyennes de 20 cm à 50 cm de plus grande arête. Ils sont disposés sur des alignements radiaux qui partent de la chambre vers l'extérieur du tumulus. Ces blocs sont appuyés les uns contre les autres depuis l'intérieur vers l'extérieur. Les pendages sont assez variés dans la fourchette de 20° à 45° environ. Il s'agit en fait de dalles plus ou moins épaisses plutôt que de véritables blocs. Ces empilements sont assez nets mais ils ne constituent pas de véritables murs. Sur la limite de la coupe Est disposées perpendiculairement à la chambre (côté est) on observe un très nette faille du substrat qui est marqué dans le remplissage par un enfoncement des dalles qui se retrouvent disposées de chant ou très fortement inclinées vers le centre de part et d'autre du soutirage. Il peut s'agir d'une faille qui a soutiré postérieurement à l'édification du tumulus ou bien d'une faille comblée lors de la construction du monument. Cette deuxième hypothèse semble privilégiée car la disposition soutirée des blocs n'apparaissait pas dans le niveau supérieur. Il pourrait

donc s'agir d'un comblement volontaire contemporain à l'édification du tumulus. Cette faille paraît avoir une largeur de 50 cm à 70 cm si l'on se fie à la disposition particulière des blocs.

US 5002 : A l'extrémité nord-est du quart nord-est du tertre fouillé, on a dégagé dans le substrat une forme d'érosion très bien marquée. Elle diffère totalement des limites jusqu'alors dégagées qui étaient plutôt liées à la gélifraction du calcaire dans la partie sommitale des bancs. Ici on a au contraire un creusement karstique très bien marqué. Deux canaux de 15 cm à 20 cm de diamètre partent d'une bordure du banc et descendent en direction de l'Est sur une pente de 25° environ. Elles se rejoignent au bout de 50 cm. Là, le diamètre de la formation augmente à environ 30 cm de diamètre et l'inclinaison devient quasi-verticale. Ce creusement s'enfonce dans le sol. Il a été fouillé sur environ 50 cm de profondeur. Côté est plusieurs blocs disposés naturellement constituent une limite. Cette excavation était comblée par un sédiment argilo-limoneux brun foncé qui diffère totalement du sédiment vu jusqu'alors sur le site et plutôt lié à la pédogénèse. Il est beaucoup plus plastique, riche en matière organique. A mi-hauteur du creusement, plusieurs tessons de céramique non tournée ont été trouvés. Cette formation marque peut-être un état de sol au moment de l'utilisation du site, puis elle a été comblée naturellement par les ruissellements qu'elle devait drainer.

US 5003 (fig. 321) : La fouille de ce secteur après le prélèvement des blocs a révélé au niveau du substrat les quelques blocs de base. Ils étaient disposés dans la même logique que ce qui avait été vu au niveau de l'US 5001.

Seuls les blocs présents au niveau du soutirage de la coupe sud se démarquent de l'organisation générale. Il s'agit de dalles de calcaire lité massif, disposées les unes sur les autres avec quelques blocs de dolomie placés au milieu. Cet assemblage très jointif semble constituer un dispositif de blocage très bien organisé et qui vient en comblement du point de soutirage (faille). On aurait donc ici un bouchage volontaire matérialisé par la bonne organisation de blocs mais également par le fait que des dalles verticales viennent ponctuellement claver le dispositif contre les montants du substrat géologique en place. Il s'agit donc bien du bouchage volontaire de la faille ouverte dans le sol, en préalable de l'installation des assises de base du tumulus. Si ce point de soutirage avait été postérieur à l'édification du tumulus, l'organisation du comblement n'aurait pas été la même et surtout la disposition actuelle des blocs aurait présenté un affaissement bien différent.

US 5004 : Un dispositif de calage a été identifié à l'arrière de la dalle de chevet, au niveau de l'angle interne que forme la fouille du tumulus dans le secteur 5000 (fig. 322). Le dégagement du calage vient dans le prolongement de la coupe ouest qui arrive depuis le nord au centre de la dalle de chevet à l'extérieur de la chambre sépulcrale. Un gros bloc de calcaire venait en appui contre la partie arrière de l'orthostate est de la chambre sépulcrale. La dépose de ce bloc a permis de dégager un assemblage de blocs plus petits (de 0,20 m à 0,30 m de plus grande arête) dont la partie haute était prise dans une couche de sédiments très organiques et pulvérulents en surface (pédogénèse récente), puis plus argileux en profondeur. Cette formation certainement infiltrée en position secondaire venait se bloquer contre une dalle placée verticalement et qui visiblement venait obstruer l'espace laissé entre la dalle de chevet et l'orthostate est par son inclinaison. Cette dalle a globalement une forme trapézoïdale de 0,73 m de hauteur et de 0,31 m de largeur à sa base et de 0,37 m à son sommet (fig. 323).

On constate que l'orthostate est, est directement posée sur le substrat géologique. Par contre, la dalle qui bouche l'espace laissé libre par l'inclinaison de l'orthostate est et la dalle de chevet, se trouve à 0,15 m au-dessus du niveau du substrat géologique. Elle repose sur un assemblage de blocs pris dans une matrice argileuse rouge/orangé qui comporte des fragments de calcaire roulé (érodé). Elle repose sur un niveau de dalle calcaire qui paraît bien insérée dans le substrat géologique. Les limites de ces dalles présentent des alignements qui semblent cohérents avec la fracturation visible en surface du substrat calcaire. Elles paraissent de même nature que le substrat. Il peut donc s'agir d'une assise sur une partie assez abîmée du substrat mais qui semble demeurer en place. Au même niveau, mais côté interne de la chambre sépulcrale, on constate la présence de trois petites dalles empilées qui rattrapent la hauteur du niveau précédemment décrit sur l'épaisseur de la dalle de chevet. De l'autre côté de la dalle de chevet (ouest) on trouve le même dispositif depuis l'intérieur de la chambre sépulcrale, de même qu'une dalle verticale placée à l'arrière de la dalle de chevet est, disposée comme celle précédemment décrite pour le côté fouillé à l'est. Ces éléments montrent donc la présence d'un véritable dispositif d'occlusion des espaces ouverts et pénétrables vers l'intérieur de la chambre sépulcrale, espaces résultant de la morphologie de construction du dolmen, c'est-à-dire dus à l'inclinaison des orthostates par rapport à la dalle de chevet. La situation d'assise des dispositifs de fermeture indique une différence de niveaux dans le substrat et au long desquelles semblent être mises en œuvre les dalles qui limitent la chambre sépulcrale.

3.3.4.8. La périphérie

Au cours du dégagement de la partie avant du tumulus, sur son côté sud, nous avons retrouvé une concentration de fragments céramiques localisés sur une surface de seulement quelques mètres carrés (fig. 324). La nature de ces vestiges nous permet de les attribuer à la fin du Néolithique et donc contemporains de l'utilisation sépulcrale principale du dolmen. De par sa nature et sa situation, ce mobilier s'intègre parfaitement dans le principe d'érosion d'un niveau archéologique. Ph. Galant a déjà pu étudier ce phénomène sur des sites d'habitats qui subissaient au niveau de leur sol une érosion superficielle caractéristique en contexte karstique.

Il y avait donc à l'avant du dolmen, proche de l'entrée du couloir, une zone d'activité ou de dépôt qui devait être en relation avec l'utilisation du monument. Cette observation inhabituelle se doit d'être vérifiée sur d'autres monuments. Elle dégage de nouvelles perspectives d'études quant aux traces des activités périphériques à la tombe.

3.3.4.9. Les espaces internes

La chambre (fig. 325)

L'intérieur de la chambre sépulcrale présentait un remplissage qui s'est avéré postérieur à la fouille du 19^{ème} siècle. Ce comblement était constitué, sur presque 1 m de puissance, de blocs calcaires et de déblais des anciennes fouilles. À sa base, le sol naturel a été retrouvé sous la forme d'une épaisse couche d'argile qui semble combler une diaclase. Localement, de

modestes lambeaux de la couche sépulcrale ont été retrouvés, matérialisés sous la forme d'ossements humains fragmentés en place et sans aucune connexion anatomique ou organisation particulière (fig. 328). Aucune tranchée de fondation des dalles, constituant l'édifice, n'a été retrouvée, les dépôts sépulcraux venant directement au contact des bases de dalles et du sol naturel.

La découverte majeure de cette partie des travaux concerne une dalle échancrée située au sud et qui matérialise la porte d'accès à la chambre (fig. 235). Cet élément était invisible sous le remplissage moderne et n'avait par ailleurs, jamais été mentionné. Sa présence impliquait l'existence d'un couloir d'accès au travers du tumulus qui englobe encore en partie la chambre.

US 1008 : La diaclase qui traverse la chambre sépulcrale sur l'axe nord-ouest → sud-est, a été fouillée. La cassure de la roche se suit très bien dans les $\frac{3}{4}$ nord de la diaclase. Le chevauchement rocheux est dégagé sous 5 cm à 15 cm d'un sédiment limoneux brun foncé avec de nombreux fragments de calcaire dont les tailles sont inférieures à 5 cm.

Au contraire, à l'extrémité sud de la diaclase on dégage un élargissement qui correspond à une ouverture plus large dans le substrat. Les premiers 20 cm de puissance sont constitués par un comblement hétérogène où de nombreuses pierres dont les plus grandes arêtes sont comprises entre 5 cm et 10 cm, sont prises dans une matrice sédimentaire argilo-limoneuse de teinte brun orangé. Généralement les pierres plongent plus ou moins verticalement dans la dépression. Des petits ossements humains ont été trouvés dans cette formation (essentiellement des phalanges, des os du carpe et du tarse et des petits fragments divers).

Au niveau de la porte de la chambre sépulcrale ce sédiment vient butter contre une dalle verticale. Une fois dégagée cette dalle apparaît être la base de la dalle porte qui est cassée. Elle est clavée dans la faille du substrat sur lequel elle repose directement. Si on restitue la position initiale de la partie supérieure de la dalle porte, c'est-à-dire avant son basculement engendré par la cassure de sa base, on constate que son côté est venait bien se placer en appui contre l'orthostate est et de la même manière pour son côté ouest avec l'orthostate ouest. C'est donc bien le basculement de cette dalle, induit par la cassure de sa base, qui a entraîné les espaces vides latéraux situés de part et d'autre de la dalle porte, ce qui n'est pas le cas au niveau de la dalle de chevet où les appuis des orthostates sont bien conservés. Il y a donc dans la construction du monument une réelle volonté de bien assoir les orthostates sur les dalles des extrémités de la chambre sépulcrale (porte et chevet), sauf qu'ici la base de la dalle porte a cédé. Cette cassure semble être due à une fragilisation de la dalle au niveau maximal de l'échancrure de la porte. Ce point a pu être fragilisé par les impacts répétitifs du creusement et/ou une fragilité naturelle de la dalle utilisée (micro diaclase non visible ?).

Le fait que le lambeau de couche sépulcrale en place (US 1004 et 1005) recouvre la diaclase dans laquelle la base de la dalle porte a été retrouvée, indique que la cassure de cette dalle a eu lieu dès l'édification du monument et sûrement de façon concomitante avec sa première utilisation. Il y a donc eu un « accident » architectural dans la construction de ce monument. Le fond de la diaclase est occupé par un comblement sédimentaire homogène, très argileux de teinte orangée, qui englobe des fragments du substrat plus ou moins en situation.

Vers le nord, la diaclase est comblée par des petits blocs qui résultent de la fracturation de la roche en place et dont les espaces vides sont comblés par un sédiment argilo-limoneux brun moyen. Cet assemblage marque ici le fond de la diaclase.

Le couloir

Au niveau de l'entrée du couloir (limite avec le tumulus à l'extrémité sud du couloir), un dispositif de condamnation de l'entrée paraît être indiqué par les vestiges d'un muret en pierre sèche. Celui-ci est marqué par une dalle de 0,45 m de large qui occupe toute la largeur du passage et qui est posée directement sur le substrat géologique. Au-dessus, on trouve deux à trois niveaux de dalles plus petites, alignées sur les bords de la précédente et qui semblent disposées dans un double parement jointif.

Le comblement du couloir semble indiquer que celui-ci a été en majeure partie anciennement fouillé. Pourtant, sa présence n'est jamais indiquée dans la bibliographie. À sa base, nous avons noté une importante fracturation du substrat qui pourrait être à l'origine d'un soutirage des vestiges des niveaux de fonctionnement. La couche sépulcrale n'a été retrouvée que sous forme résiduelle au niveau de la porte d'accès à la chambre sépulcrale.

L'état de conservation des murs qui limitent le couloir est assez mauvais (fig. 326, 327). Depuis la chambre sépulcrale (au nord) vers l'extérieur du monument (au sud), le mur ouest du couloir est à peu près vertical sur une longueur de 1,20 m. Au-delà de ce point et jusqu'à son extrémité sud, le mur montre une inclinaison assez importante vers l'est (intérieur du couloir) avec un fruit maximal de 0,20 m au sommet du mur. Le mur est paraît mieux conservé. Depuis la porte de la chambre sépulcrale (au nord) et en direction de l'extrémité du couloir (au sud) il est d'abord bien vertical sur une longueur de 0,60 m. Ensuite, il se prolonge avec une inclinaison vers l'est avec un déport maximal à son sommet d'environ 0,20 m.

La dalle porte (fig. 325)

2108 : Un soutirage sous la forme d'un cône en creux a été dégagé au niveau du sol du passage de la porte d'accès à la chambre sépulcrale. Le sédiment est argilo-limoneux de teinte brun clair à brun orangé, avec quelques fragments de substrat géologique ainsi que des fragments de dalettes. Les éléments pétrographiques épousent bien la forme du soutirage. Très peu de mobilier a été retrouvé, seulement quelques dents et phalanges. Tout autour de la forme du sol dégagée on retrouve le substrat géologique en place.

De par sa situation, ce soutirage peut être mis en cause dans la rupture de la dalle porte. Il a créé un point de déséquilibre dans lequel la base de la dalle aurait glissé. Par la suite, cela a entraîné une fragilisation de la dalle porte qui aurait alors cassée, entraînant le mouvement de l'orthostate est.

3.3.4.10. Données anthropologiques

Les différentes campagnes de fouilles ont livré au total de 7383 os ou fragments d'os ainsi que des vestiges dentaires. Seuls 5163 vestiges ont été attribués à l'homme avec certitude, les autres vestiges étant des éléments fauniques ou n'étant pas assez bien conservés pour permettre une identification. Les ossements sont majoritairement bien conservés bien qu'ils soient fragmentés. Une grande partie des cassures semblent ancienne, certainement le résultat d'un processus taphonomique. Toutes les parties anatomiques sont bien représentées. De nombreux recollages ont pu être proposés notamment sur les crânes et les os longs.

Le NMI estimé pour la sépulture mégalithique de la Prunarède est de 39 individus adultes et 12 individus immatures soit un total de 51 individus. L'âge des individus immatures a pu être estimé, ainsi sont présents dans cet ensemble deux individus âgés entre [0-4] ans, cinq sujets entre [1-4] ans, un [1-9] ans, un [5-9] ans, deux [5-14] ans et enfin un individu entre [10-19] ans. Il n'a pas été possible d'attribuer un sexe aux différents individus, les rares fragments d'os coxal ne permettant aucune mesure. Aucun recollement n'ayant été réalisé sur les os coxaux une approche morphologique (Bruzek 2002) n'a pas pu être envisagée.

Le dolmen de la Prunarède est de fait marqué par une sous-représentation significative de la première classe d'âge.

Les nombreux remaniements subis anciennement par le monument n'ont permis de mettre au jour qu'une faible partie de la couche sépulcrale en place. Ces vestiges en place n'ont présenté aucune connexion ou logique anatomique. De plus, le mode de fonctionnement du monument (couloir d'accès et porte échancrée) suggère une intention d'accès pérenne à la chambre sépulcrale. Le nombre conséquent d'individus identifiés au cours de l'étude biologique (51 sujets) par rapport à la taille du monument, rappelons qu'une partie des vestiges humains contenus initialement dans le monument a disparu avec les précédentes interventions, n'aurait pas permis un dépôt en un seul temps de l'ensemble des corps dans la chambre sépulcrale.

Tous ces indices nous autorisent à proposer un type de fonctionnement collectif pour le dolmen de la Prunarède. L'absence de connexion ne nous permet pas de déterminer le mode de dépôt.

3.3.4.11. Chronologie

La fouille de ce dolmen n'a pas révélé de découverte de mobilier importante. Ce dernier se trouve la plupart du temps en position remaniée. Quelques perles en stéatite et en test de cardium ont été retrouvées dans le couloir d'accès (déblais des fouilles anciennes). De la céramique à l'aspect très érodées a été découverte dans la zone 6006 mais ne permet pas de remarque particulière.

La seule découverte notable est celle d'une perle biconique en cuivre dans la couche sépulcrale encore conservée dans la chambre (fig. 329). Par ailleurs, elle est trop oxydée pour être analysée.

Enfin, plusieurs dents humaines sont en cours d'analyse ¹⁴C à Lyon.

3.3.4.12. Synthèse des données de la Prunarède

Un des aspects monumental de ce site est dû à la présence partielle de son tumulus, initialement estimé à environ 10 m de rayon autour des montants qui constituent la chambre sépulcrale. Nous avons réalisé un décapage de cet aménagement sur la totalité de sa surface, soit plus de 200 m², cherchant à atteindre sa limite sur toute sa périphérie, au contact de l'affleurement du substrat géologique. Ce lourd travail a révélé que le monument était édifié sur le sommet d'un relief préexistant, témoignant certainement d'un choix raisonné pour son implantation. Son tertre était limité dans son extension maximale par une couronne sub-ovale constituée de blocs de taille métrique, de seulement 4 m de rayon autour de la chambre. Une grande partie de cet aménagement n'était plus conservée. Aux emplacements théoriques des blocs, nous avons identifié les négatifs d'enlèvement. Il s'avère qu'ils ont été réutilisés au début du 20^{ème} siècle pour la construction d'une terrasse qui entourait la chambre et destinée à recevoir une grille de protection.

Par ailleurs, le couloir d'accès a été découvert à l'emplacement envisagé d'après la situation de la porte. Le relevé en plan des éléments composants le tertre a été assorti d'une identification géologique des matériaux. Nous avons ainsi reconnu quatre faciès de calcaire utilisés pour la construction, qui sont présents autour du monument. L'essentiel des matériaux composants le tertre, environ 80%, proviennent du relief sur lequel se trouve le dolmen. Nous n'avons pas identifié de carrière au sens strict du terme, mais certaines observations indiquent qu'ils ont été probablement arrachés à l'extrémité des strates rocheuses. Les autres moellons sont issus d'affleurements distants tout au plus d'une cinquantaine de mètres. L'organisation des blocs en fonction de leur appartenance géologique indique un ramassage et une mise en œuvre par amas non organisés. Cette observation paraît traduire une collecte « opportuniste » réalisée en fonction des blocs disponibles en surface du sol, au plus près de leur lieu de mise en œuvre. Au sommet du tertre, sur son côté ouest, nous avons pu localiser et identifier d'après la structure sédimentaire et les vestiges mobiliers, les déblais des anciennes fouilles en partie réutilisés pour l'aménagement de la terrasse moderne.

L'exploration du tumulus s'est prolongée par la fouille de deux quarts du tertre, diamétralement opposés. Cela permet d'étudier la moitié de la surface tumulaire, tout en relevant les coupes transversales et ce, sans compromettre la stabilité de la chambre. Nous avons ainsi confirmé les observations réalisées en surface quant à l'origine et la mise en œuvre des matériaux. À la base du tertre, des blocs de taille métrique étaient disposés en appuis sur leur hauteur. Ils forment globalement des alignements radians depuis les montants de la chambre jusqu'à la couronne extérieure. À l'arrière de la chambre sépulcrale, nous avons pu observer que la base de la dalle de chevet avait fait l'objet d'un calage particulier destiné à la maintenir dressée, ce qui semble à posteriori logique puisque elle est enserrée entre les deux dalles latérales. Une dalle plus petite vient alors obturer l'espace laissé vide entre la dalle de chevet et l'orthostat. Nous avons également pu constater qu'une importante faille du substrat avait été comblée au cours de l'édification de la base du tumulus.

La découverte du dispositif d'accès (couloir, dalle échancrée) nous permet de préciser la typologie du monument : couloir à pierre sèche, dalle-porte et chevet trapézoïdal enchâssé entre les orthostats. Il appartient bien au groupe des dolmens languedociens. De plus cela confirme un fonctionnement sur un temps long dans le cadre d'une sépulture collective.



Figure 307 : Extrait de la carte IGN au 1/25 000^{ème} et situation du dolmen de la Prunarède au nord-est de la ferme du même nom.

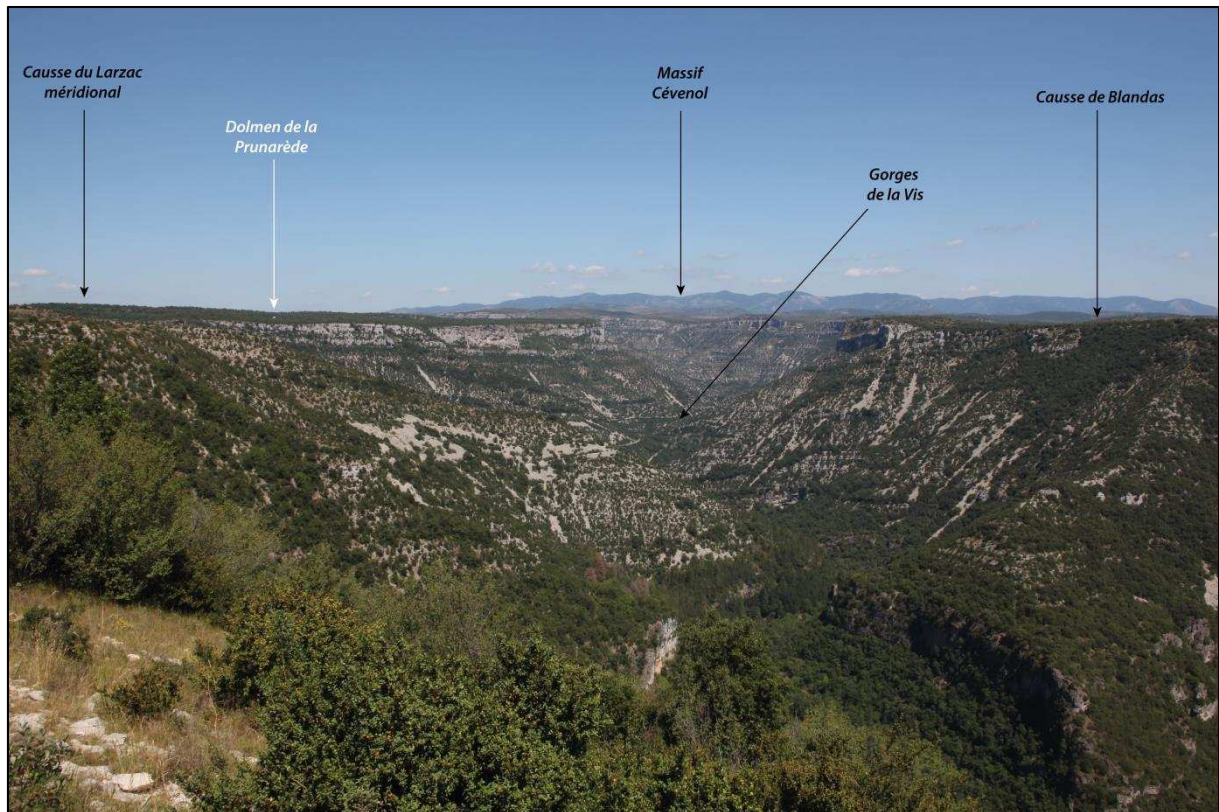


Figure 308 : Situation du dolmen de la Prunarède dans son contexte environnemental et paysagé.

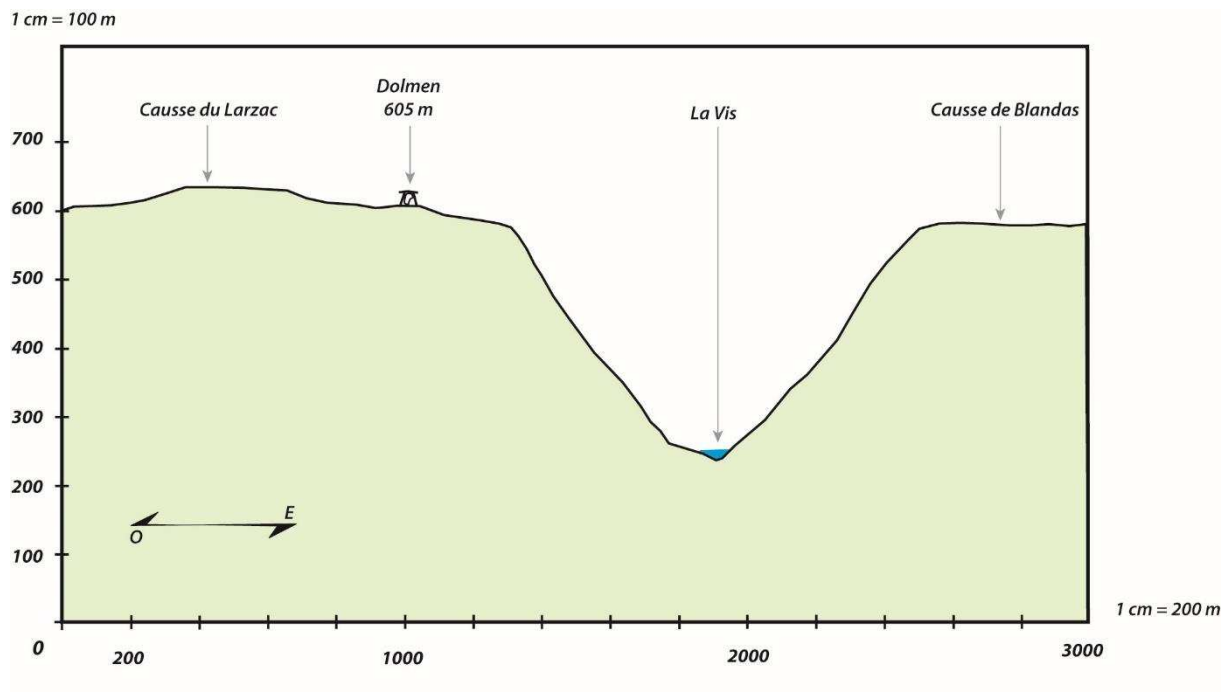


Figure 309 : Implantation topographique du dolmen de la Prunarède d'après les données de la carte IGN au 1/25 000^{ème} et les observations de terrain. Il n'est pas situé sur le point le plus haut mais est tout de même implanté sur un très léger mamelon rocheux.

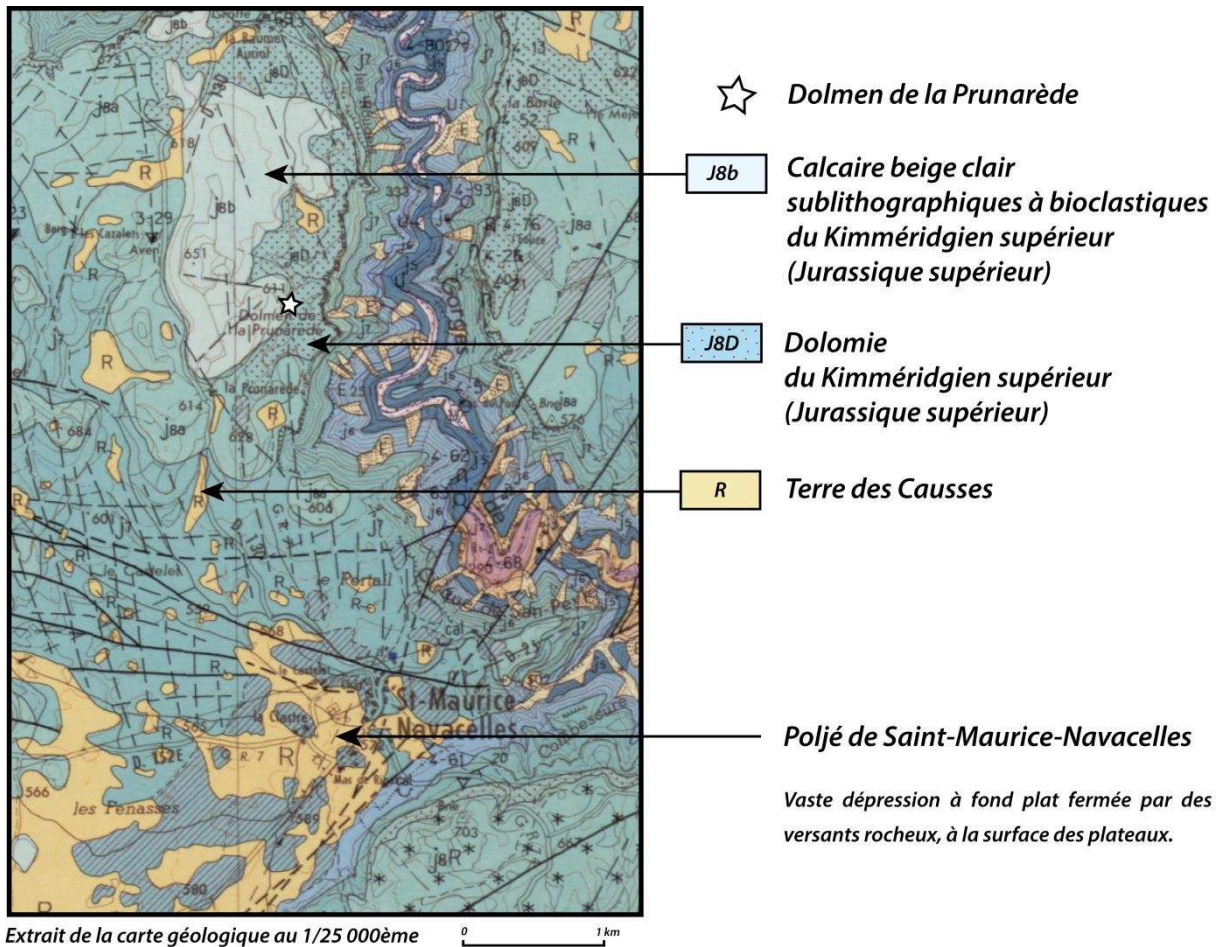
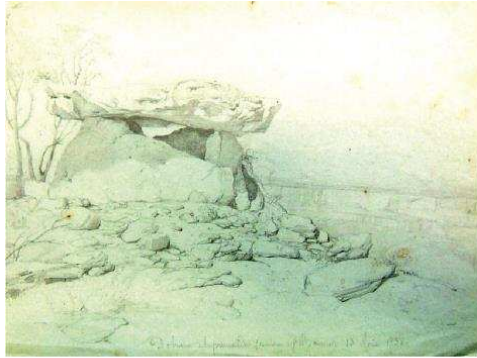
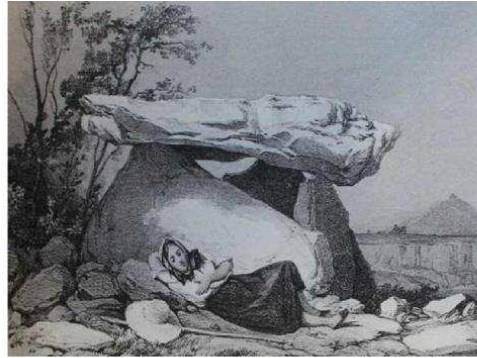


Figure 310 : Contexte géologique du dolmen de la Prunarède. On trouve à la fois des dolomies et des calcaires beiges clair. Ces deux matériaux ont été utilisés dans la construction.



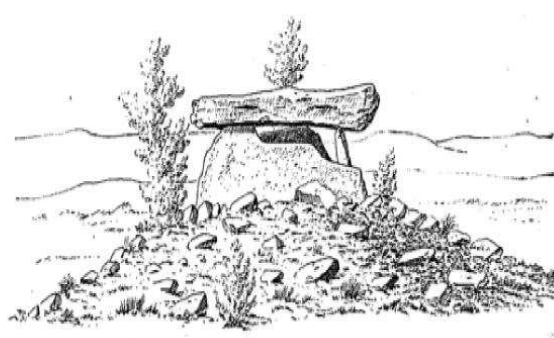
Lavis du Fond Laurens, 1838



Lithographie dans J. Renouvier, 1841



Velin de la fin du XIXe siècle



Gravure dans Paul de Mortillet, 1914



Carte postale du début du XXe siècle



Photographie de G.-B. Arnal dans les années 1980



Photographie durant les fouilles 2010



Photographie après la restauration 2014

Figure 311 : Histoire de la recherche sur le dolmen de la Prunarède en image (1838-2014).

| Secteurs | 1000 | 2000 | 3000 | 4000 | 5000 | 6000 |
|-------------------------|------|------|------|------|------|------|
| Unités stratigraphiques | 1001 | 2001 | 3001 | | 5001 | 6001 |
| | 1002 | 2100 | 3002 | | 5002 | 6002 |
| | 1003 | 2101 | 3003 | | 5003 | 6003 |
| | 1004 | 2102 | 3004 | | 5004 | 6004 |
| | 1005 | 2103 | | | | 6005 |
| | 1006 | 2104 | | | | 6006 |
| | 1007 | 2105 | | | | 6007 |
| | 1008 | 2106 | | | | 6008 |
| | 1009 | 2107 | | | | 6009 |
| | | 2108 | | | | 6010 |
| | | | | | | 6011 |
| | | | | | | 6012 |
| | | | | | | 6013 |

Figure 312 : Tableau récapitulatif des numéros d'US attribuées par secteurs

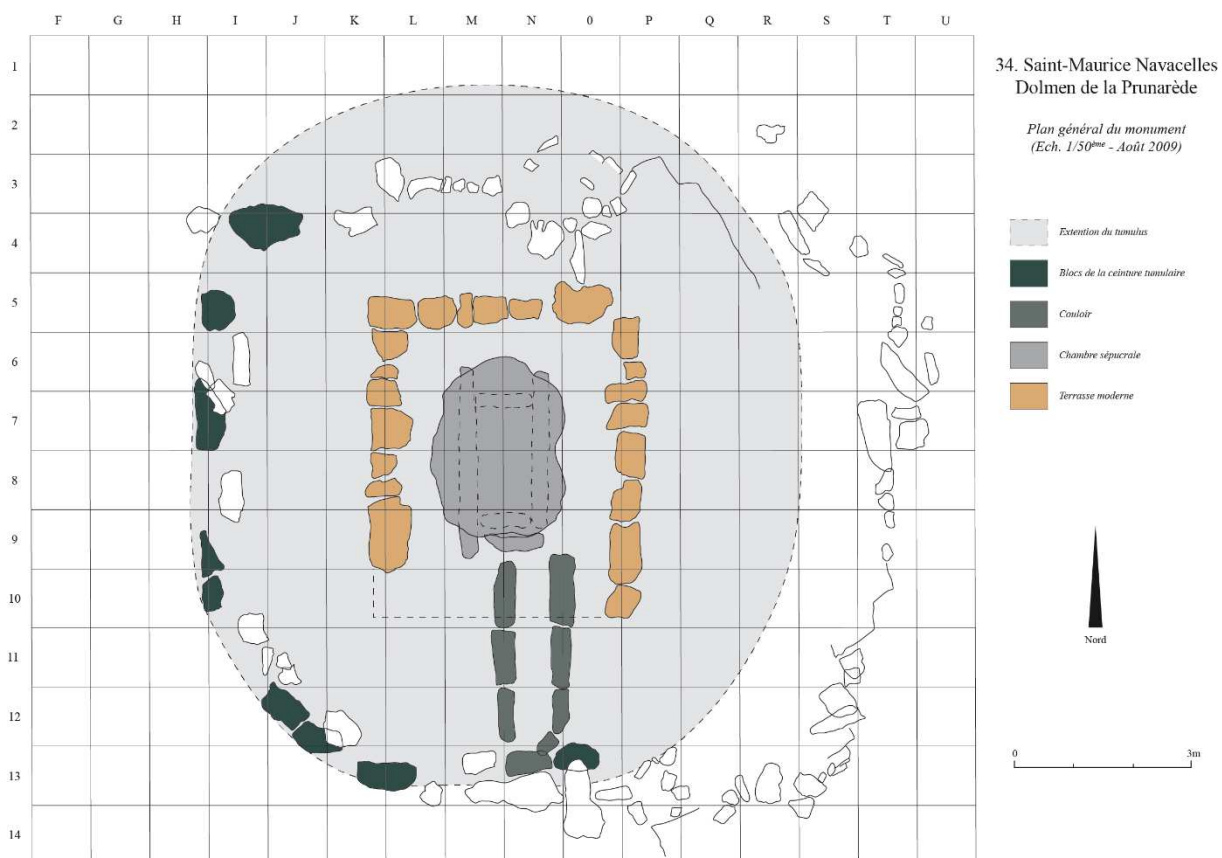


Figure 313 : Plan schématique du dolmen de la Prunarède et identification des structures visibles en surface avant la fouille (Relevé N. Bec, DAO Ph. Galant).



Figure 314 : Le dolmen de la Prunarède avant et après le débroussaillage.

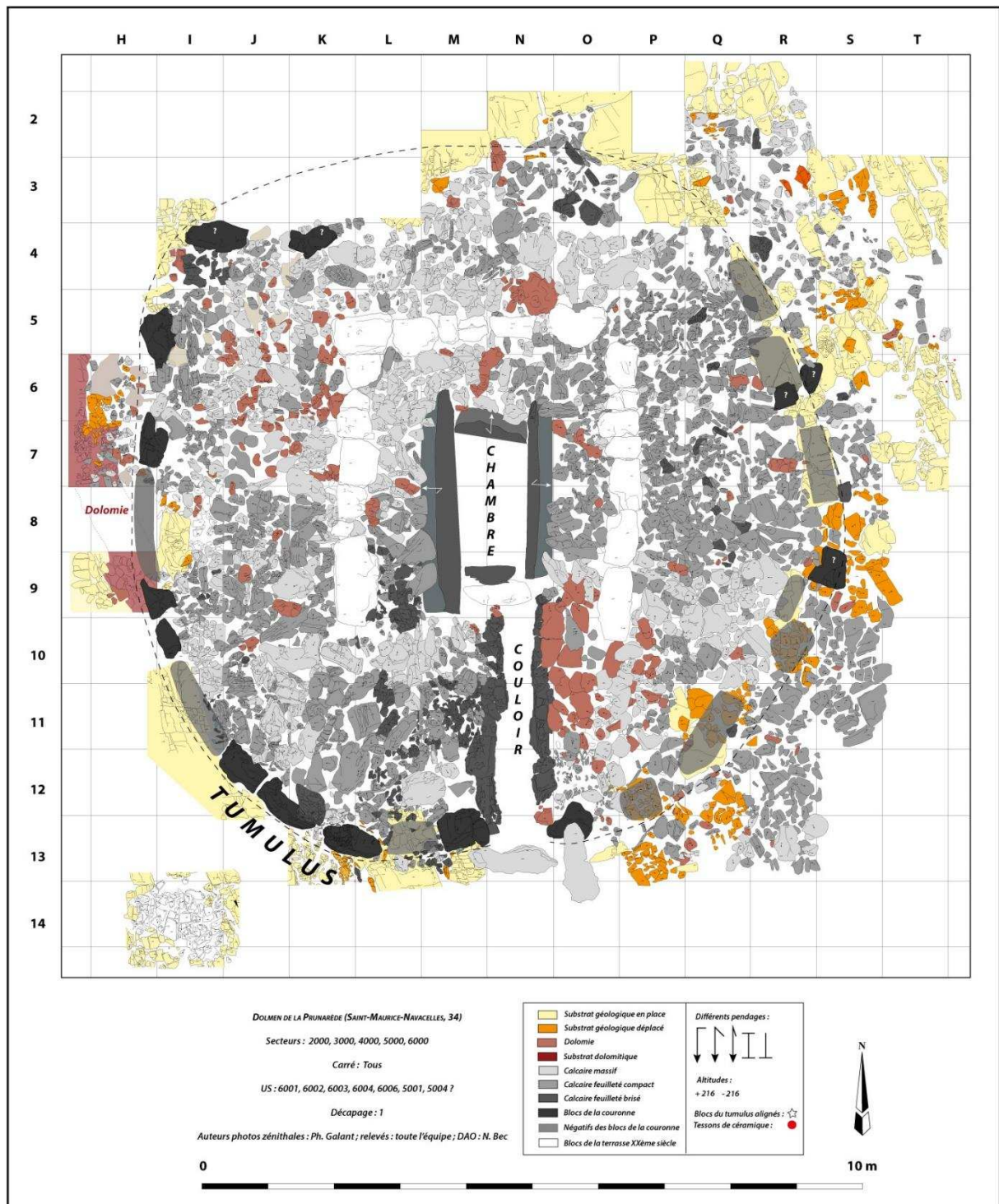


Figure 315 : Planimétrie du premier décapage de l'ensemble du monument, réalisé à partir des photographies zénithales de chaque carrée remontées.



Figure 316 : Vue frontale du quart sud-ouest du tumulus après un premier décapage. Au premier plan, la couronne de blocs juxtaposés.



Figure 317 : Vue frontale du quart sud-ouest du tumulus et de la structure « rayonnante » de blocs massifs qui constituent sa base.



Figure 318 : Détail de l'agencement des blocs de la base du tumulus. Ils sont disposés par files rayonnante et les uns sur les autres.



Figure 319 : Vue du quart sud-ouest, une fois les blocs massifs démontés. Le substrat apparaît sous la forme d'une surface plane, dont les fissures sont orientées nord-sud. On remarque des effets de soutirage karstique au premier plan et un creusement sub-circulaire concrétionnée et rempli d'argile rouge qui semble être le résultat d'un phénomène d'érosion naturelle.



Figure 320 : Vue de la zone arrière du monument et du quart nord-est après un premier décapage.



Figure 321 : Vue zénithale du quart nord-est après le démontage de la première couche de bloc 5001. La couronne périphérique n'est pas conservée dans cette zone. On remarque un creusement karstique très bien marqué d'axe nord-sud. Près de la coupe, un assemblage très jointif semble constituer un dispositif de blocage très bien organisé qui vient en comblement du point de soutirage (US 5003).



Figure 322 : *Vue du calage de blocs massifs à l'arrière de la chambre, au niveau du chevet et de l'orthostate est.*



Figure 323 : *Détail de la dalle trapézoïdale placée verticalement venant obstruer l'espace laissé entre la dalle de chevet par l'inclinaison de l'orthostate est.*

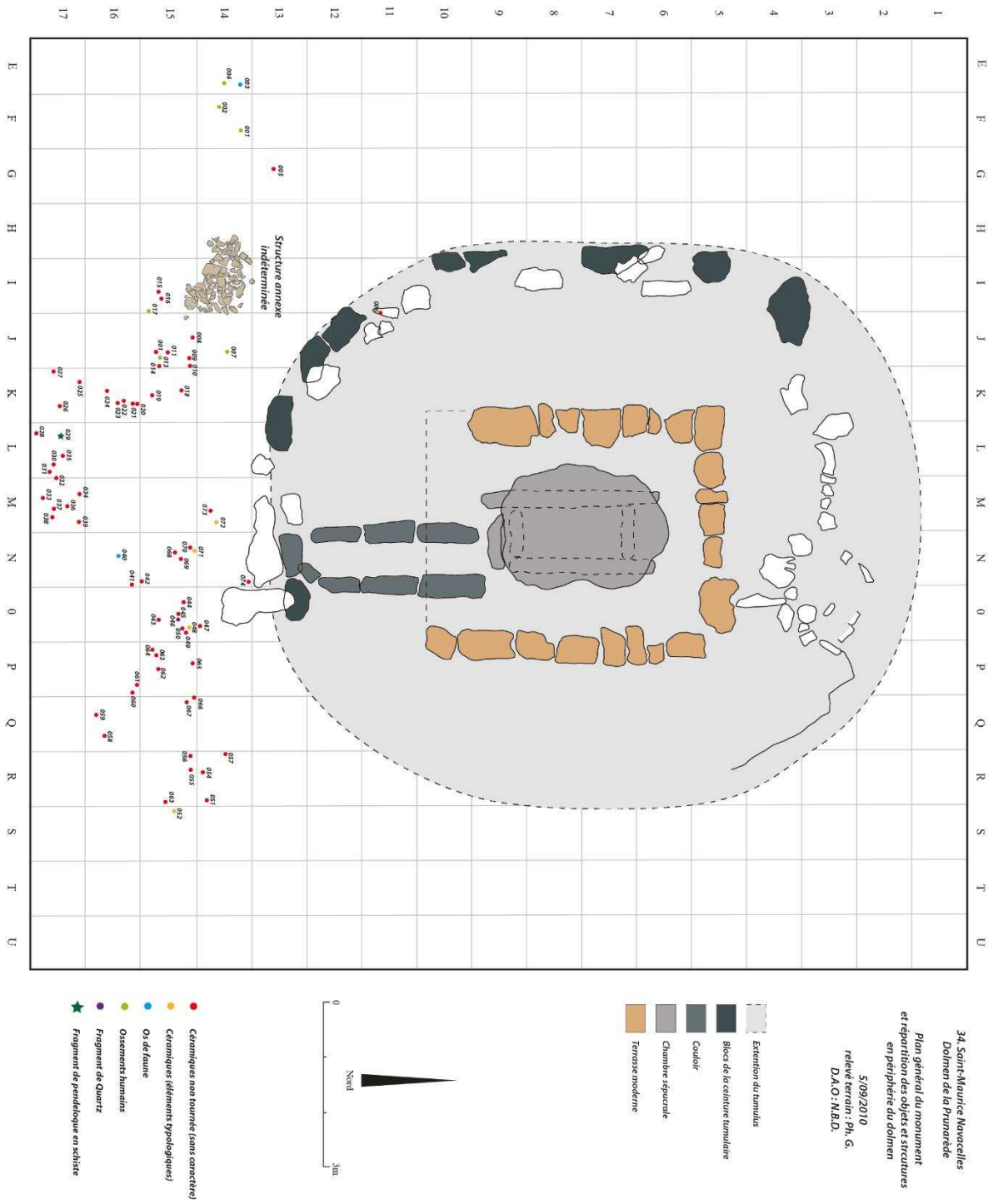


Figure 324 : Pointage des objets trouvés sur un sol très érodé en lien avec le monument dans la zone sud. La plupart des artefacts sont de la céramique d'aspect très érodée.



Figure 325 : Différentes vues de la chambre sépulcrale une fois la fouille terminée. En haut, le substrat sur lequel reposent les dalles. En bas à gauche, la dalle de chevet. En bas à droite, la dalle porte échancrée, dont la base a été cassé et déplacée.



Figure 326 : Agencement des parois du couloir avec la dalle porte à l'ouest et l'orthostate à l'est.



Figure 327 : Vue du couloir en pierre sèche depuis le sud. La paroi ouest est moins bien conservée. Son profil a été légèrement modifié. Les deux parois devaient à l'origine être rectilignes.



Figure 328 : Fragment de calotte crânienne au sein d'un lambeau de couche sépulcrale dans la chambre.



Figure 329 : Perle biconique en cuivre retrouvé dans l'angle nord-est de la chambre.

3.3.5. Le dolmen de Laroque 17

3.3.5.1. Situation géographique et implantation topographique et géologique

Le dolmen est situé sur la bordure méridionale du plateau du Larzac, au nord-ouest du hameau de *La Roque*, sur la commune de Saint-Etienne-de-Gourgas (fig. 330). Il est implanté à flanc de colline, au bord d'une combe surplombant le cirque du Bout du Monde. Une ancienne draille passe à l'ouest du monument, elle joint le hameau de La Roque à celui de La Canourgue.

Il s'agit d'un dolmen en calcaire jurassique local.

3.3.5.2. Contexte archéologique

Le dolmen n°17 de Laroque est installé au sein d'une véritable « nécropole » (fig. 330) qui comprend une quinzaine de monuments mégalithiques (Arnal 1979). C'est ce contexte particulier qui nous a intéressés ici. Le Groupe Archéologique Lodévois signale deux autres nécropoles près de celle de Laroque : celles du Nombriil et de la Canourgue (Arnal 1979). Nous sommes donc en présence d'une forte concentration de monuments (fig. 306). Ces derniers revêtent au niveau de la chambre des architectures distinctes. Il pourrait s'agir de différences d'ordre chronologique. En l'état actuel des connaissances, on ne peut trancher sur l'emploi du terme nécropole pour ce grand ensemble situé entre les communes de Saint-Etienne-de-Gourgas et de Saint-Pierre-de-la-Fage (Hérault).

Un menhir a été signalé au sud du dolmen, dressé sur la même colline, mais suite à des vérifications, nous pensons qu'il a aujourd'hui disparu.

A environ 800 m au sud-ouest, en bord de la falaise, on rencontre deux dolmens sur le Serre de Molenty (Soubès, Hérault). C'est dans le dolmen n°1 (aujourd'hui détruit) que G.-B. Arnal avait retrouvé un poignard en cuivre court, à languette large, proche du type Fontbouisse, vers -2700 / -2300 av. J.-C. (Arnal 1956, Gascò 1980).

Dans la falaise du cirque de Gourgas en contrebas du Plateau se trouve plusieurs grottes. Certaines ont été fouillées et il semblerait qu'elles aient été utilisées à des fins sépulcrales mais probablement aussi comme grotte-citerne. On rencontre principalement la grotte de Fontanilles, et celle de la Baume du Duc (Saint-Etienne-de-Gourgas).

On se situe également en face de l'abri des Roquetch (Saint-Etienne-de-Gourgas) occupé au début du Néolithique final et qui a permis à G.-B. Arnal de définir le faciès Gourgasiens-St-Ponien (Arnal 1971, Arnal 1972).

3.3.5.3. Historique des travaux

C'est une tombe mal connue. A notre connaissance, seul le Groupe Archéologique Lodévois l'a fouillée et en a relevé l'architecture (fig. 331, Arnal 1979). Le dolmen a probablement été pillé anciennement. G.-B. Arnal mentionne une armature de flèche asymétrique trouvée lors

du tamisage des sédiments au nord de la chambre ainsi que les fragments d'une urne dite de l'âge du Fer.

3.3.5.4. Description du dolmen avant la fouille

La chambre sépulcrale de forme rectangulaire, est composée de deux dalles supports parallèles et d'une dalle de couverture légèrement descendue sur le tumulus ; cet espace mesure 1,50 de longueur sur 0,50 m de largeur. Aucun couloir n'a été reconnu pour ce monument, même si G.-B. Arnal, d'après les observations qu'il a faites dans la chambre avance l'hypothèse d'un système d'accès au sud. Un mur en pierre sèche, découvert par le G.A.L. ferme la chambre au sud. Cette tombe semble légèrement décentrée dans un tumulus circulaire d'environ 10 m de diamètre (avant la fouille). Il présente quelques structures directement observables en surface. Au nord, on peut épisodiquement suivre la limite du tumulus qui semble marquée par un mur circulaire de pierre sèche. Le matériau employé pour la construction de ce dolmen est le calcaire jurassique local.

Compte tenu des dimensions modestes de ce dolmen, nous avons d'abord procédé à un dégagement exhaustif de l'ensemble de la surface tumulus qui est recouvert d'une couche de petites pierres patinées, résultat des processus thermoclastiques (fig.333). Une tranchée de 5 m de long sur 1,50 m de large, a ensuite été réalisée dans le secteur ouest du tumulus qui a l'avantage de présenter un remplissage plus conséquent (fig. 332). La chambre a été également fouillée et un rapide sondage a été effectué au sud de cette dernière afin de vérifier l'hypothèse d'un couloir d'accès à la tombe (fig. 332 et 333). La dalle de couverture n'a pas été déplacée durant notre campagne afin de ne pas modifier son processus d'érosion. La chambre a en revanche été étayée durant notre intervention. Nous l'avons ensuite rebouchée de moitié.

3.3.4.5. Le tumulus

Le nettoyage exhaustif du tumulus permet de mettre en évidence non seulement les structures périphériques observées en surface avant notre intervention, mais également un certain nombre de structures internes relativement bien conservées (fig. 334). Après le désherbage, nous avons enlevé la couche de petites pierres patinées provenant de la gélifraction des blocs du tumulus (US1) ; les structures apparaissent directement sous cette couche de pierres. La chambre est bien implantée au centre d'un tumulus circulaire d'environ 10 m de diamètre. Ce dernier possède 3 murs concentriques de pierre sèche (fig. 335) : l'un enserrant la chambre sépulcrale (ST2), un autre cernant ST2 (ST1), et un dernier découvert seulement au sud du monument encerclant une partie de ST1 (ST0). Ces trois murs présentent une morphologie différenciée (fig. 336). ST0, dégagé seulement en surface, est constitué de grandes dalles plates calcaires de 40 à 50 cm, juxtaposées et formant un parement plus ou moins circulaire. Il est bien individualisé au sud-est mais on le perd au sud-ouest, où il semble « rentrer » sous ST1. Quelques dalles retrouvées éparses au nord du monument pourraient bien avoir appartenu à ce mur ; elles sont de même calibre. Une autre hypothèse se profile cependant, le dolmen étant implanté sur un léger dénivelé en direction du sud, les constructeurs ont peut-être voulu renforcer cette zone par l'adjonction d'un troisième mur qui aurait soutenu la masse interne du tumulus plus exposée aux poussées. On suit ST1 sur

presque toute sa circonférence ; un seul hiatus provoqué semble-t-il par des bioturbations est visible à l'est (fig. 337). Ce mur, tout comme ST0, est constitué de grandes dalles de plus petites dimensions (30 à 40 cm). Celles-ci sont dans l'ensemble très délitées ; elles sont mieux conservées au nord-est du monument où l'on peut voir une certaine mise en forme des angles de sorte qu'elles soient parfaitement quadrangulaires. Nous n'avons pas observé à proprement parler de traces de taille des dalles (le calcaire étant très érodé), mais leurs dimensions et leurs morphologies régulières nous portent à croire à un façonnage systématique ou du moins à un choix homogène des matériaux. Le premier mur ceinturant la chambre (ST2), se distingue des deux autres par la morphologie et la disposition particulière de ses pierres (fig. 337). Les dalles utilisées sont de plus petites dimensions et elles sont plutôt de forme trapézoïdale/triangulaire, la partie la moins large est orientée vers la chambre. Toutes les dalles de ce mur sont disposées en position inclinée vers l'intérieur du monument. La fonction de cet agencement singulier a été déterminée lors de la fouille en tranchée (cf. *infra*). Sous la dalle de couverture, ce mur est particulièrement bien conservé (fig. 338). Les assises supérieures sont composées de pierres de plus en plus petites et sont disposées en surplomb les unes par rapport aux autres ce qui crée un léger gradin (fig. 339). La dalle de couverture qui a glissé de la chambre vers le sud-ouest sur le tumulus a permis de conserver cette structure en escalier. Quelques gros blocs ont été disposés postérieurement au-dessus de cet aménagement afin d'obturer l'espace entre la dalle de couverture et la dernière assise de ST2. Un sondage réalisé derrière la dalle de couverture, au sud de ST2, a permis d'identifier l'aménagement de grandes dalles (ST3) disposées en écailles, surmontant le remplissage entre ST2 et ST1 (fig. 340). Ces dalles sont posées directement sur un remplissage de terre et de blocs (US11) ; nous n'avons pas reconnu de système d'accès à la tombe. Nous suspectons, et G.-B. Arnal avant nous, la présence d'un couloir implanté au sud dans le prolongement de la chambre. En effet, l'ouverture de la chambre orientée vers le Nord reste problématique au vu de la dizaine de dolmens orientés au sud à proximité du n°17. Il semblait donc logique que ce dolmen s'ouvre lui aussi au sud, mais ce n'est apparemment pas le cas.

L'entrée supposée

Au Nord, nous devons signaler une structure particulière implantée entre la chambre et ST2. Il s'agit d'un dallage de longues dalles sub-triangulaires dont l'extrémité la plus étroite est orientée vers l'intérieur de la chambre (ST4). Ces pierres sont plates et disposées en position penchée vers la chambre (fig. 341). Nous manquons de référentiels pour interpréter correctement cette structure. A première vue, ce dallage incliné vers la chambre ménagerait un accès à cette dernière. La non découverte d'un quelconque couloir au sud irait dans le sens d'une ouverture au nord. Nous serions donc en présence d'un dolmen dit « simple », c'est à dire sans couloir d'accès mais avec une ouverture au nord, véritablement structurée, ce qui serait inédit pour ce type de monument. Les chercheurs ayant travaillé sur la typologie des dolmens languedociens, ont avancé l'hypothèse, pour les dolmens simples, d'un accès par le haut, c'est à dire en déplaçant la dalle de couverture (Arnal 1963, Chevalier 1984). Or, cette hypothèse n'est nullement prouvée scientifiquement à l'heure actuelle et pour le cas du dolmen de Laroque, dont la dalle de couverture pèse environ une tonne, cela ne nous semble guère envisageable. La question reste donc en suspens pour l'instant.

Nous serions plutôt tentés de parler de « chambre » à accès frontal pour ce petit dolmen, en nous appuyant sur la typologie des tombes à dalles défini par J. Vaquer (Vaquer 2009). De

plus, la chronologie ancienne de l'utilisation de ce monument (cf. *infra*) irait dans le sens de cette interprétation typologique.

Cette « entrée » est bordée à l'ouest par une murette de pierre sèche constituée de 3 assises. A l'Est, cette structure est moins bien conservée ; il ne subsiste que deux dalles qui ne semblent pas tout à fait en place (fig. 341). Ces deux murettes associées au dallage (ST4) constituent semble-t-il, une sorte de vestibule d'entrée à la chambre sépulcrale.

3.3.5.6. La tranchée

Une fois les structures 1 et 2 dégagées en surface, nous avons implanté une tranchée transversale, perpendiculaire à l'orthostat ouest (fig. 342). Cette tranchée nous a permis de caractériser les différents aménagements internes. Les deux murs concentriques conservés dans cette zone du tumulus sont posés directement sur le substrat (fig. 343, 346 et 347). ST2, conservée sur 5 ou 6 assises est posé sur une butte rocheuse naturelle. Les dalles formant les assises de ce mur sont inclinées (d'environ 15°) vers l'intérieur de la chambre (fig. 344). Cette structure est calée par un apport de terre marron et de gros blocs (entre 30 et 40 cm). Ce remplissage (US12) vient également stabiliser l'orthostat ouest. Il semble surmonté par quelques grandes dalles (ST3 ?) dont l'organisation semble avoir été chamboulée (fig. 348) On a retrouvé ici aussi un niveau de déblais des fouilles anciennes constitué de terre grisâtre et de petites pierres (US8) avec quelques tessons de céramique et des fragments de boîte crânienne. Cette terre a probablement été rejetée de la chambre lors de fouille clandestine. Ce premier mur concentrique composé comme nous l'avons dit plus haut de dalles longues inclinées fonctionne comme un mur de soutènement, il empêche la masse tumulaire de se répandre ce qui entraînerait la déstabilisation des dalles de la chambre. La position penchée des assises lui donne un front convexe, gage de peut-être plus de stabilité et cela doit également jouer un rôle dans l'étanchéité du monument ; mais nous manquons de comparaisons pour aller plus loin dans la réflexion. De plus, la façade des dalles de ce mur ne semble pas aplanie, preuve qu'il n'était probablement pas destiné à être vu (fig. 344).

La structure 1 elle, n'a conservé qu'une ou deux assises suivant la morphologie du substrat. Lorsque ce dernier est profond, on constate l'élévation de deux assises et à *contrario* lorsque ce dernier est plus haut, une seule assise a été implantée. Le remplissage entre ce mur et ST2 est constitué tout d'abord d'une couche de terre rougeâtre et de blocs de 10 à 20 cm (US10), puis d'une couche de blocs de 5 à 10 cm mêlés à une terre meuble bioturbée (US9, fig. 349).

Les blocs de ST1 sont ici beaucoup plus réguliers, disposés à plat et probablement mis en forme (comme nous l'avons dit plus haut). Mis à part la fonction de renfort de ce mur et de son remplissage, nous pensons qu'il dispose d'une dimension esthétique ; il monumentalise la tombe.

3.3.5.7. Les espaces internes

La chambre

La chambre sépulcrale est de petite dimension. Le remplissage était constitué de deux couches de déblais successifs. La première (US2) est composée de gros blocs et de pierrailles mélangées à une terre meuble. La seconde (US4) est également formée de blocs non organisés (fig. 350). Après démontage de ces deux strates, on constate sporadiquement des lambeaux de couche sépulcrale conservée sur le substrat (US6), contre les dalles supports et dans les interstices du lapiaz (fig. 351). La découverte de plusieurs dents et du mobilier lithique « en place » confirme cette hypothèse. D'un point de vue architectural, la chambre du dolmen de Laroque, aux dimensions modestes, le classe typologiquement dans le groupe des cistes. En effet, d'après Y. Chevalier, les dimensions internes d'un dolmen se situent habituellement entre 1,90 et 2m de long pour 0,95m et 1m de large ; « en dessous de cette limite, il s'agit d'un coffre » (Chevalier 1984, p. 21). Le dolmen n°17 Laroque serait donc un coffre. Cependant, il n'est pas fermé sur ces quatre côtés comme l'est d'ordinaire ce type de tombes ; il ne rentre donc pas non plus dans cette catégorie. De plus certaines particularités le rendent définitivement inclassable : un mur de pierre sèche (MR1) ferme le côté sud de la chambre (fig. 352). Il est constitué de cinq longues dalles parementées empilées. De même, dans le prolongement de l'orthostat Est, un autre mur de pierre sèche (MR2) est construit. C'est la découverte de ce mur qui nous a d'abord orientés vers une entrée au sud (fig. 353). Aujourd'hui sa fonction reste méconnue ; il n'a pas pu être dégagé entièrement car il aurait fallu détruire MR1 et donc peut être déstabilisé la chambre. Remarquons également que le côté sud de l'orthostate ouest ne repose pas directement sur le substrat mais sur un bloc rectangulaire complètement délité qui était probablement parementé à l'origine (sa façade reste rectiligne) (fig. 354). Ce calage semble démontrer la volonté, à la fois de stabiliser les supports, tout en maintenant une certaine esthétique et une homogénéité d'ensemble.

3.3.5.8. Données anthropologiques

De rares vestiges osseux ou dentaires ont été mis au jour dans la chambre et au sein de la tranchée de sondage. Un total de 17 éléments a été attribué avec certitude à l'homme (huit dents, un fragment de tibia, deux fragments de naviculaires et six éléments de crâne), les autres étant des restes fauniques.

Ces vestiges ont tout de même permis l'identification de trois individus : un individu adulte et deux individus immatures, le premier âgé entre [5-9] ans et le second entre [10-19] ans

L'absence d'informations sur les interventions antérieures et la rareté des vestiges ne permettent pas de discuter le mode de dépôt des trois individus identifiés, ni de qualifier le type de fonctionnement du dépôt. En effet, aucun ossement n'ayant été signalé auparavant, la découverte de ces vestiges, atteste de l'utilisation de ce coffre pour y déposer des vestiges humains. Ainsi il est seulement possible d'affirmer la présence de trois individus, sans pouvoir préciser leur état de décomposition au moment de la mise en place (corps frais complet, parties de corps frais, à l'état d'ossements) dans la chambre sépulcrale de ce monument

mégalithique. Les ossements retrouvés dans la partie supérieure de la tranchée sont certainement les restes des déblais des interventions précédentes.

3.3.5.9. Chronologie

Analyses ¹⁴C

Une prémolaire en place dans la chambre sépulcrale dans l'US6 (N°44) a donné une datation comprise entre 1669 et 1499 Cal. BC (à 95% de probabilité). Cette dent témoigne d'une réutilisation de la tombe au Bronze moyen 1. En termes de faciès culturel, cela correspond au proto Saint-Vérédème (fig. 355). Par ailleurs, le mobilier lithique exhumé lors de notre campagne (cf. partie F.) atteste d'une utilisation plus ancienne durant la seconde moitié du 4^{ème} millénaire avant notre ère.

Le mobilier retrouvé dans les autres dolmens de « la nécropole » est très pauvre, il ne s'agit que de quelques perles en stéatite et en test de coquillage, d'armatures de flèche et de fragments de lame. Cependant des réutilisations à l'âge du bronze et parfois à l'âge du Fer sont attestées par la présence d'un rasoir semi-circulaire en bronze, trouvé dans le dolmen n°7 par exemple (Arnal 1979). Sans les fouiller nous ne pourrions pas dire si ces petits dolmens fonctionnaient en même temps a sein d'une véritable nécropole, ni connaître le détail de leur évolution.

Le mobilier en roche polie

Un petit éclat distal de lame polie (N°38, fig. 356) qui correspond à un éclat de tranchant détaché lors d'un choc de travail provient également de la chambre sépulcrale (US 2 Zone Sud-Est). La roche constituante est indéterminée, riche en silice et en agrégats de petits minéraux (grenats altérés ?).

L : 26 ; l : 18 ; e : 6 mm ; M : 3,5 g

Les armatures asymétriques

Les trois armatures en silex ont été découvertes dans le monument, l'une lors de fouilles anciennes (fig. 357, n° 1), les deux autres dans la chambre lors de la campagne de 2012 (us 2 : fig. 357, n° 2 ; us 6 : fig. 357, n° 3). Il s'agit de pièces sur support d'éclat qui ont toutes été produites dans la même matière première d'après l'observation à la loupe binoculaire. L'origine de ce silex, sans doute local, n'a pas encore pu être identifiée. Elles comportent des petites séries de retouches courtes, parfois bifaciales, en fonction du support pour obtenir la forme recherchée. Typologiquement, elles pourraient correspondre aux armatures asymétriques typiques de la fin du Néolithique du Languedoc central recensées par P. Ambert (1979).

Depuis les derniers articles sur la question des flèches asymétriques (Ambert 1979, 2003), aucune donnée supplémentaire n'ont permis de préciser la chronologie de ces pièces. Il

ressort qu'elles appartiennent à la deuxième moitié du 4^{ème} millénaire avant notre ère et sont présentes dans le cas des exemplaires trapézoïdaux tant dans le Saint-Ponien, que P. Ambert propose de rattacher au Néolithique récent, que dans le Gourgasien (Arnal 1971) qui correspond aux premières phases de la fin du Néolithique local contemporaines du groupe de Véraza à l'ouest et du groupe de Ferrières à l'est.

Les trois armatures du dolmen 17 de Laroque permettent donc de proposer qu'une phase d'utilisation de la chambre sépulcrale a sans doute eu lieu durant la seconde moitié du 4^{ème} millénaire avant notre ère, avec des dépôts de corps humains et de mobilier d'accompagnement. Cette utilisation pouvant être le fait des populations du groupe de Saint-Pons ou de celles du groupe de Gourgas.

Le mobilier céramique

Les éléments de la campagne 2012

L'opération de fouilles de 2012 a mis au jour 6 tessons de céramique. Parmi ces 6 éléments, un seul est un élément typologique. Il s'agit d'un petit bord ourlé sur forme fermée. Le tesson montre un lissage soigné (LRQ 1) trouvé dans le secteur sud du tumulus (US11), proche de la surface. Trois autres tessons sont découverts dans la chambre sépulcrale (N°57), dans le secteur nord-ouest (US2). Un autre provient de la tranchée (N°50), dans l'US8 interprétée comme les déblais de fouilles anciennes. Un dernier est ramassé dans la zone sud-est du tumulus (N°46), au sein de l'US 7.

Les éléments de la fouille G.-B. Arnal

10 tessons sont issus des ramassages de Gaston Bernard Arnal. Ils appartiennent au même vase à col ouvert et concave (fig. 358). L'aspect de la pâte est semblable à celui du tesson à bord ourlé, laissant envisager qu'ils sont contemporains.

Interprétation chrono-culturelle

Ces seuls éléments n'autorisent pas d'attribution chrono-culturelle certaine. Les dix fragments de LRQ 2 avaient été interprétés par G.-B. Arnal comme les vestiges d'une urne dite « Hallstattienne » (1979, p.41).

3.3.5.10. Synthèse des données de Laroque 17

Le dolmen n°17 de Laroque, malgré ces dimensions modestes est un monument extrêmement intéressant (fig. 359). Cette campagne démontre bien l'utilité de dégager les systèmes périphériques à la tombe afin de cerner la complexité du mégalithisme de la région. Les différentes structures observées au sein du tumulus sont communes à de nombreux monuments de la micro région, qu'il s'agisse de dolmens en grès comme le dolmen n°3 de Grammont (Le Bosc) ou en calcaire, dolmen n°7 de la Canourgue (Saint-Etienne-de-Gourgas). Ces murs concentriques possèdent plusieurs fonctions, la première étant bien évidemment de maintenir les espaces internes. Mais leur multiplication contribue aussi à monumentaliser la sépulture dans le paysage.

L'implantation de ce monument au sein d'une concentration de petits dolmens étonne. Il serait intéressant de réaliser un programme de recherche d'envergure sur ce territoire afin de comprendre cette répartition. En effet, on ne sait si ces monuments sont contemporains, et on sait à quel point ils restent difficiles à dater. Il conviendrait de dégager les tumulus de ces monuments qui comportent des similitudes avec le dolmen n°17 comme par exemple le dolmen n°4 de Laroque dont les premières assises d'un mur sont visibles en surface (fig. 360). Parallèlement, il serait également pertinent de continuer à dégager le dolmen n°17 afin de découvrir le mur périphérique (ST0) sur l'ensemble du monument.

Pour ce qui du mur de fermeture de la chambre sépulcrale. Il existe sur la commune du Caylar au nord des dolmens qui possèdent ce type de structure et dont l'entrée s'ouvre au nord. Citons par exemple le petit dolmen ou « la chambre » de Mont-Estremal n°1 (Le Caylar, Hérault) dont la chambre observe les mêmes caractéristiques et mensurations que le dolmen de Laroque 17. Le système de fermeture en muret de pierre sèche fait ici aussi office de chevet de la tombe (fig. 361).

D'un point de vue chronologique, il est aujourd'hui possible d'individualiser au moins deux utilisations de la tombe : une, dans la seconde moitié du IV^e millénaire avant notre ère, caractérisée par la découverte d'armatures asymétriques (Néolithique final 1), et une autre au Bronze moyen 1 identifiée grâce à la datation d'une dent. Il serait intéressant de faire une nouvelle datation sur dent, pour confirmer ou infirmer ces premiers résultats.

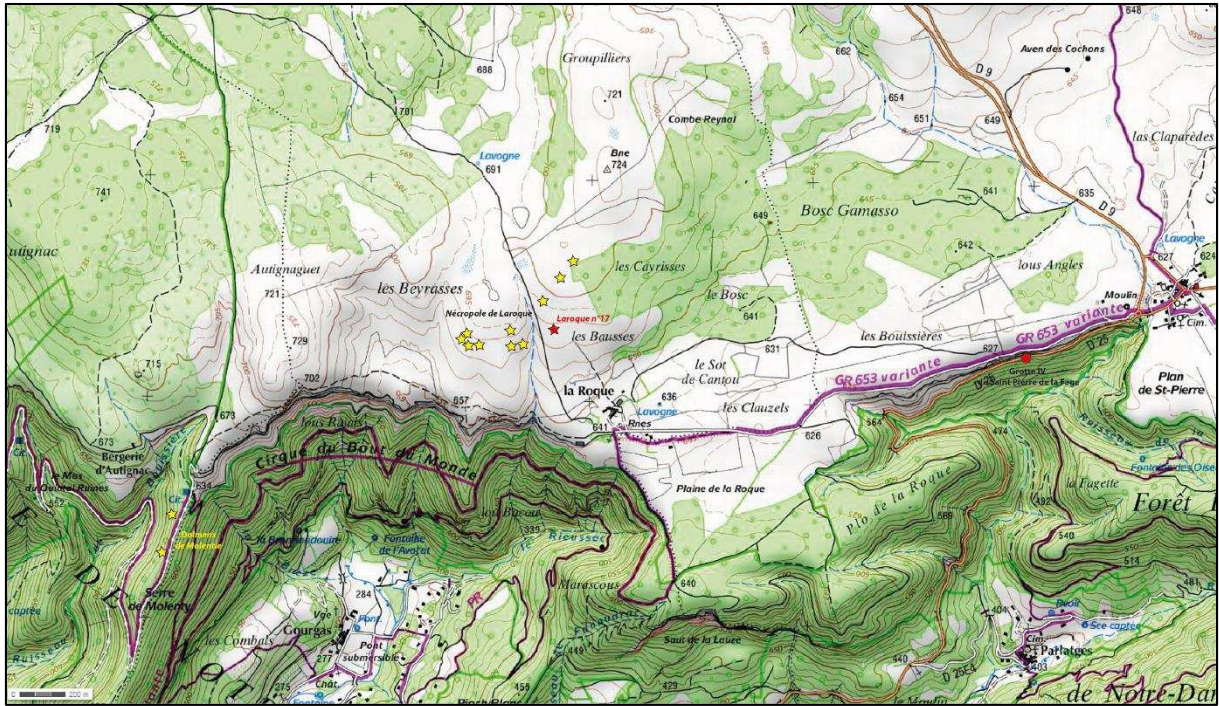


Figure 330 : Situation géographique du dolmen n°17 de Laroque (en rouge) au sein de la nécropole du même nom.

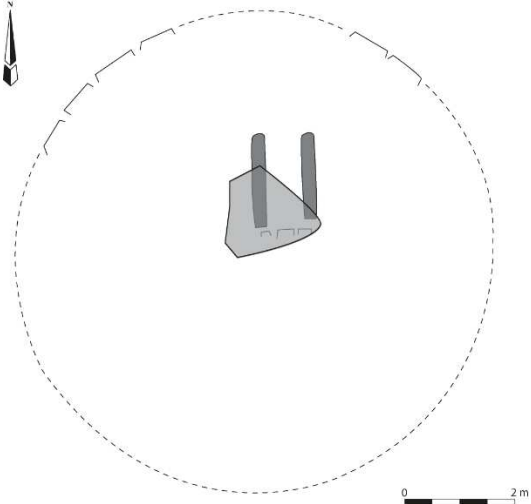


Figure 331 : Plan schématique du dolmen réalisé par G.-B. Arnal (Arnal 1979) et photographie ancienne (Archives J. Arnal Musée de Lattes).

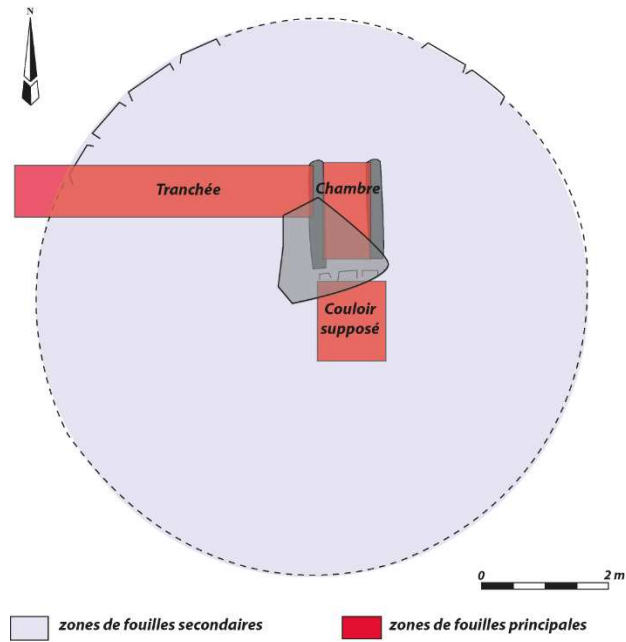


Figure 332 : Plan schématique du dolmen de Laroque et implantation des zones de fouilles.



Figure 333 : A gauche, le dolmen n°17 de Laroque avant la fouille (depuis le nord). A droite, la chambre sépulcrale du dolmen avant la fouille (en zénithale depuis le sud).



Figure 334 : *Dégagement, étape par étape, des structurations internes et externe du tumulus (depuis le nord).*

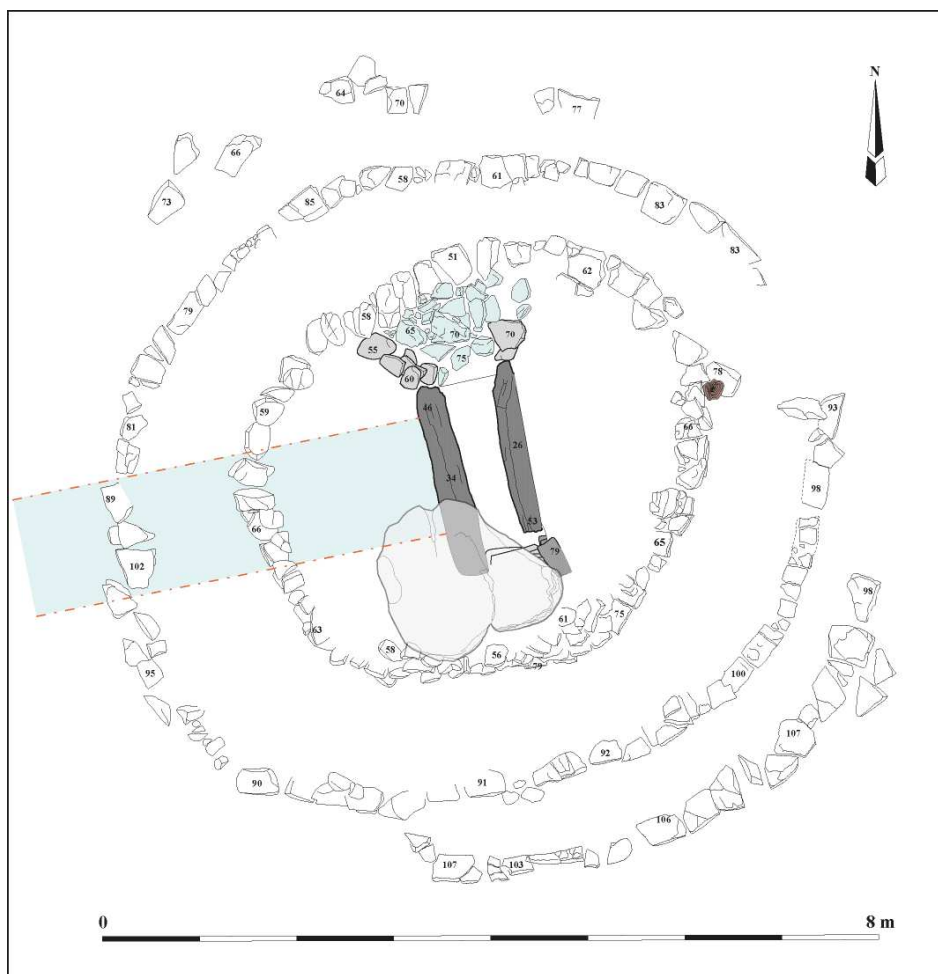


Figure 335 : Planimétrie générale du dolmen de Laroque n°17. Les altitudes ont été prises à partir d'un point zéro implanté à proximité du monument.



Figure 336 : Vue semi-aérienne du monument depuis le sud : en rouge les trois murs concentriques successifs.



Figure 337 : Vues semi-aériennes du monument depuis le nord (en haut) et depuis l'est (en bas).



Figure 338 : Vue de ST2 conservée au sud sous la dalle de couverture, et ST1 au premier plan.



Figure 339 : Les assises de ST2 disposées en gradin (en zénithale depuis la dalle de couverture au nord).

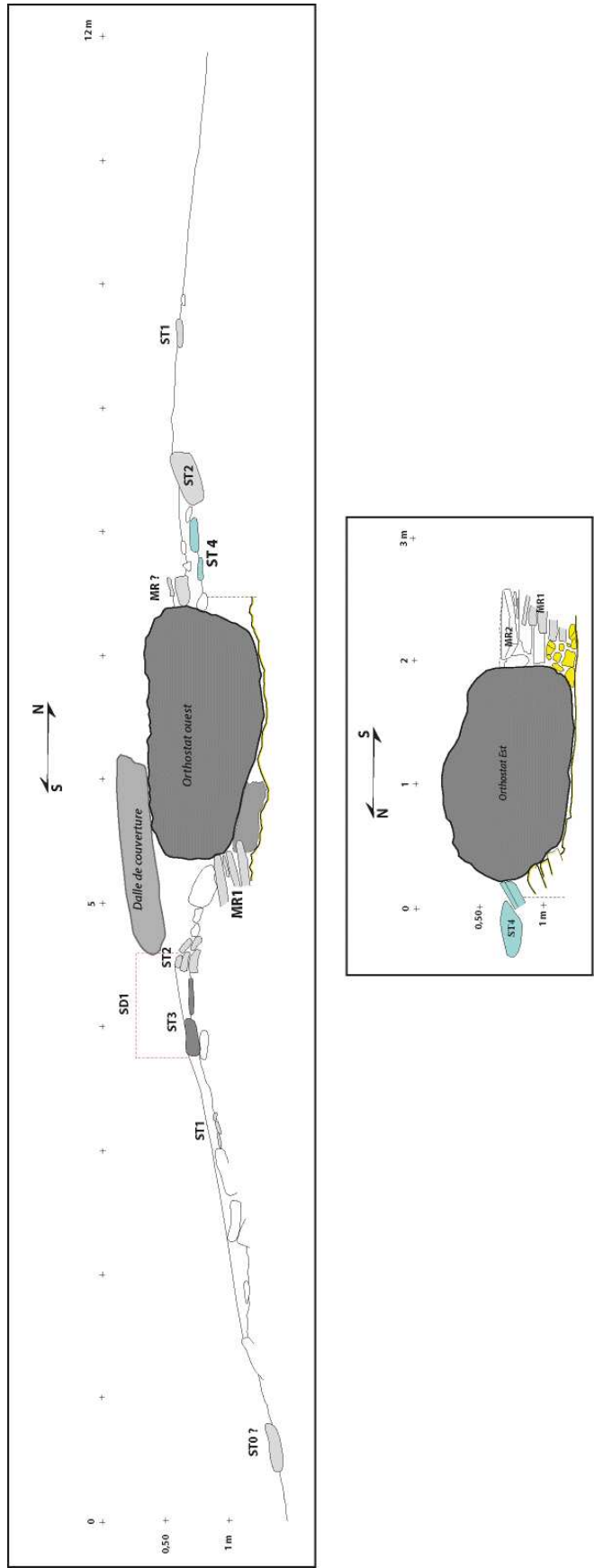


Figure 340 : Sections longitudinales du dolmen n°17 de Laroque.

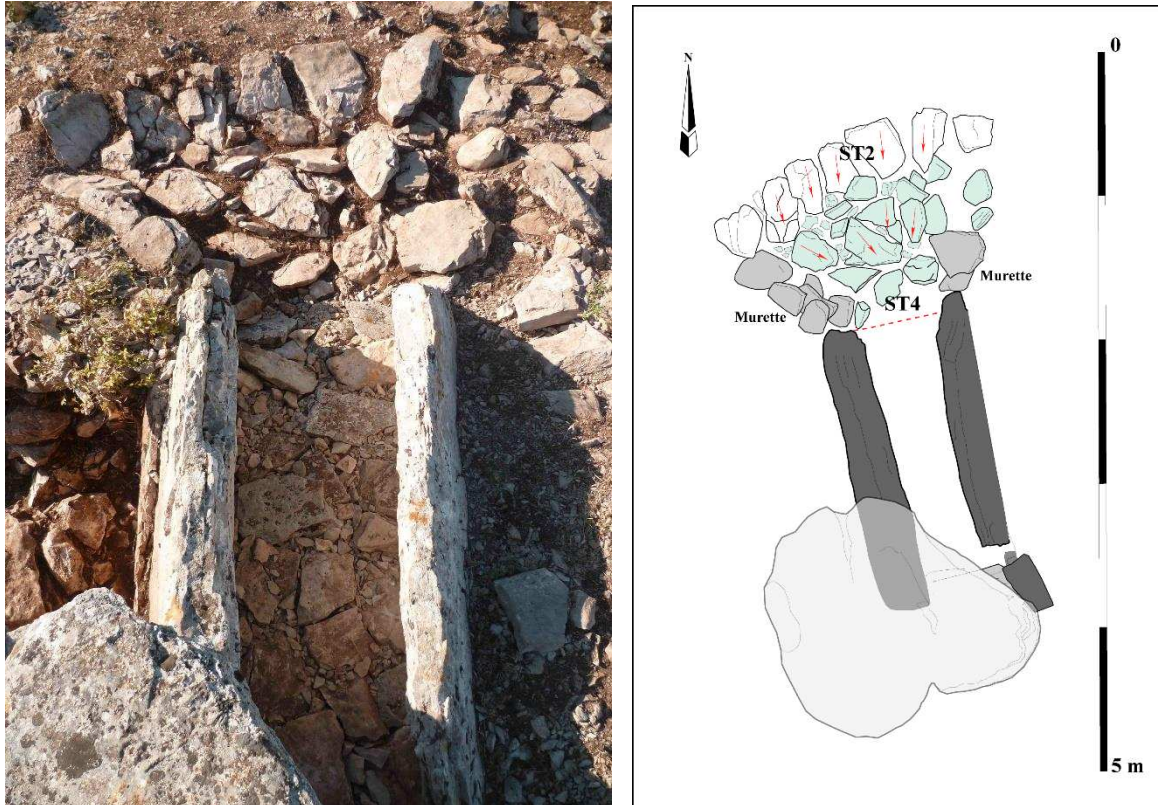


Figure 341 : A gauche, au nord de la chambre (ici déjà rebouchée), le système d'accès hypothétique (ST4, depuis le sud). A droite, relevé en plan de l'agencement de ST4 avec la chambre et ST2.



Figure 342 : Différentes vues de la tranchée avant et pendant la fouille (depuis l'ouest).



Figure 343 : Vue zénithale de la tranchée à la fin de la fouille depuis le sud.



Figure 344 : Vue de ST1 dans la tranchée depuis l'ouest.



Figure 345 : Vue en section depuis le nord des assises inclinées de ST2 (en haut) et vue frontale depuis l'ouest (en bas).

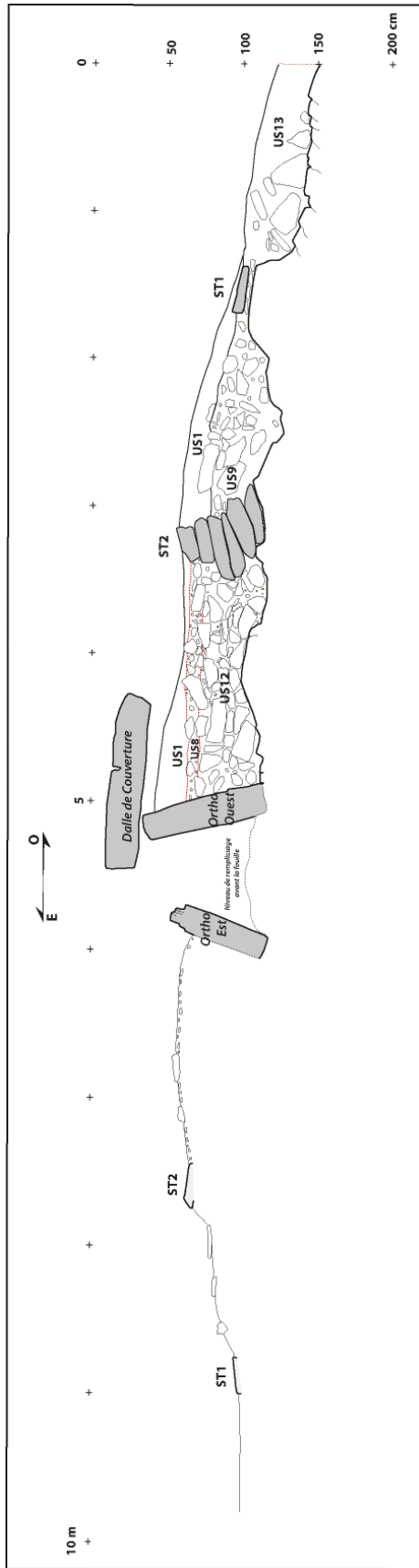


Figure 346 : Section transversale passant par le sud de la chambre sépulcrale.

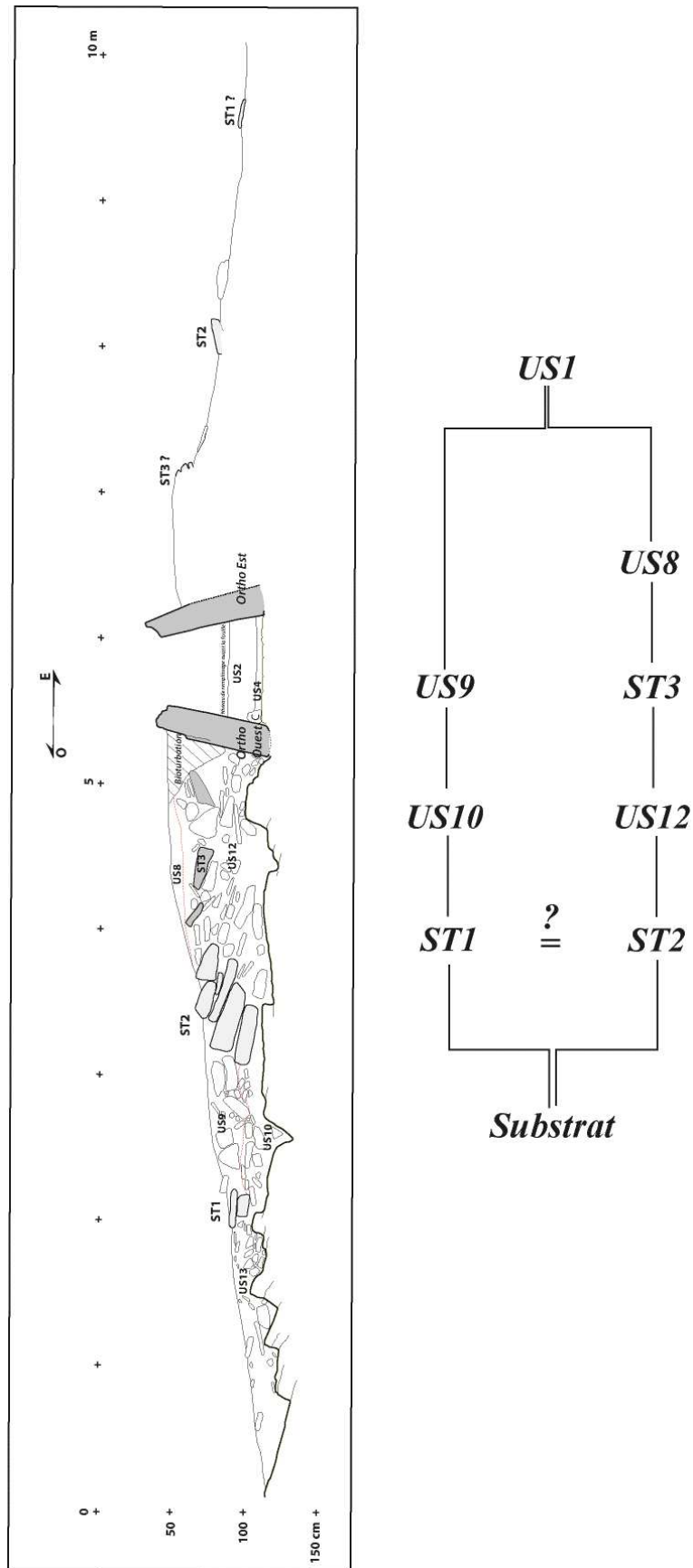


Figure 347: Section transversale passant par le nord de la chambre sépulcrale.



Figure 348 : Structure de dalles surmontant le remplissage entre ST2 et l'orthostat ouest (ST3?), depuis l'ouest



Figure 349 : Remplissage homogène de cailloux et d'argile rouge (US9) entre St1 et ST2, depuis l'est.



Figure 350: Couche de gros blocs épars dans la chambre sépulcrale (US4).



Figure 351 : Vue de la chambre à la fin de la fouille depuis l'est.



Figure 352 : Mur de fermeture de la chambre sépulcrale au sud.



Figure 353 : Vue de MR2 depuis l'ouest dans la chambre.



Figure 354 : Vue de la dalle délitée sous l'orthostat ouest à l'intérieur de la chambre (depuis l'est).

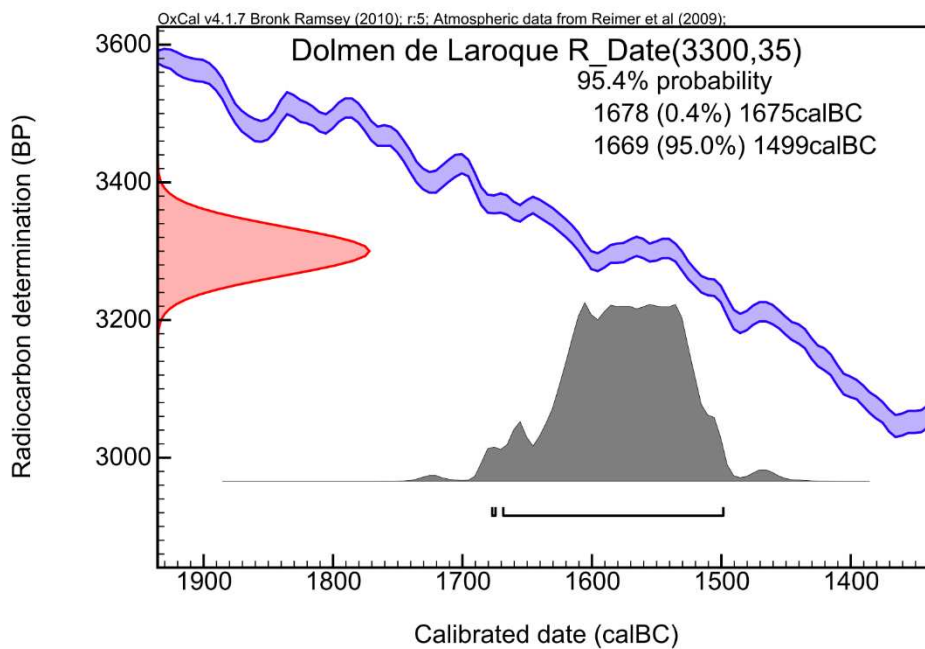


Figure 355 : Diagramme de calibration de la datation radiocarbone réalisée sur la prémolaire n°44 (Oxcal v4.1.7).



Figure 356 : Lame de hache polie trouvée dans la chambre (Photographies E. Thirault).

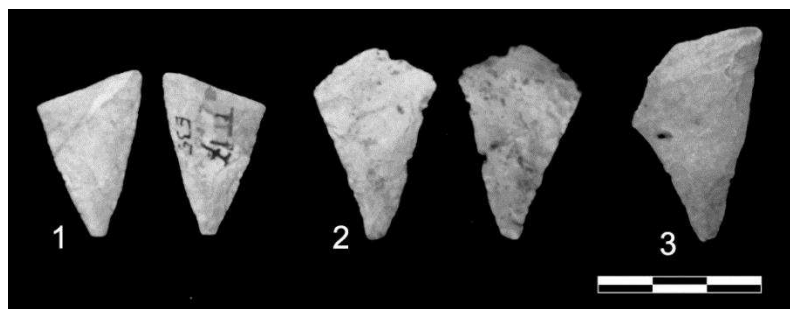


Figure 357 : 1 : armature trouvée par G.-B. Arnal (1979), 2 : armature de l'US2, 3 : armature de l'US 4 (Photomontage M. Rémicourt).

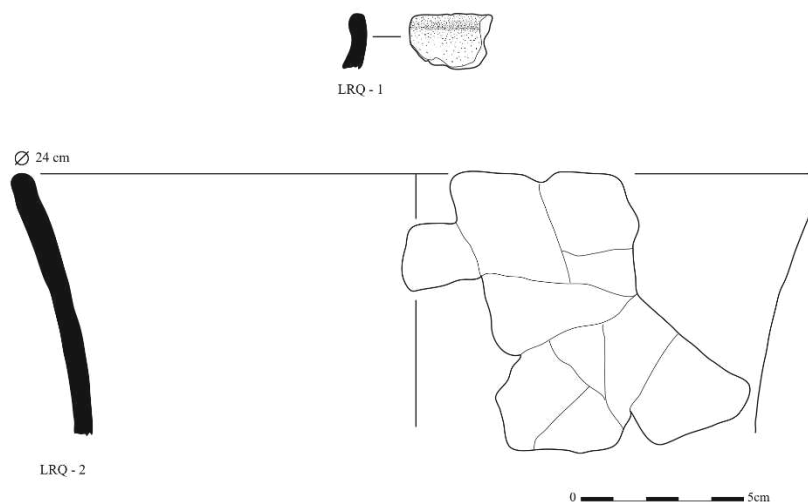


Figure 358 : Tessons céramiques issus de la campagne de 2012 et de la campagne du G.-B. Arnal (J. Recchia-Quiniou).



Figure 359 : *Vue générale du dolmen n°17 de Laroque dans son environnement paysagé.*



Figure 360 : *Le dolmen n°4 de Laroque, La chambre en dalles et les blocs juxtaposés d'un mur au nord du tumulus.*



Figure 361 : Le petit dolmen de Mont-Estremal n°1 (Le Caylar, Hérault) dont la chambre observe les mêmes caractéristiques que le dolmen de Laroque 17. La chambre et la table de couverture sont de mêmes dimensions. Le système de fermeture en muret de pierre sèche fait ici aussi office de chevet de la tombe.

Chapitre 4 : analyses croisées et proposition d'un modèle d'interprétation

Rappel des objectifs

Dans ce travail, nous sommes partis de la périphérie pour aborder les monuments mégalithiques du Languedoc et du Roussillon avec plusieurs objectifs :

- définir les limites d'un monument funéraire mégalithique
- identifier le sol d'implantation et son aménagement éventuel par les constructeurs
- replacer un dolmen dans son environnement et dans son contexte archéologique
- reconnaître les matériaux de construction, leur provenance, leur forme
- documenter la structure interne et la morphologie générale des tumulus
- déterminer l'articulation du tumulus avec les espaces internes
- étudier l'architecture et les utilisations de la chambre sépulcrale et des systèmes d'accès
- évaluer la chronologie des différentes structures et leur évolution à travers la stratigraphie de l'architecture et le mobilier archéologique
- et enfin appréhender les fonctions des aménagements et des gestes.

Les recherches réalisées dans les différentes aires géographiques du Languedoc (Grands-Causse, Garrigues, Salagou) montrent une diversité des architectures tumulaires, des stratégies d'implantation, des aménagements de territoires, dans l'exploitation des matériaux, etc., qui contrastent avec une typologie des espaces internes presque identiques. Les résultats semblent plus contrastés en Roussillon, d'autres fouilles devant être conduites, mais permettent tout de même de premières réflexions.

La présentation des analyses s'organise en trois parties qui reflètent les étapes de construction d'un dolmen depuis le choix de son lieu d'implantation jusqu'à son abandon, voire sa destruction. Pour cela, nous croiserons entre elles, les données décrites dans le corpus (cf. *supra*, chapitre 3) pour chaque dolmen afin de tenter de trouver des correspondances, des similitudes et/ou disparités qui pourront aboutir à la création d'un

modèle de lecture des sites mégalithiques. Loin de proposer une typologie stricte des monuments, nous tentons d'analyser des similitudes de situation, d'intention, des réponses apportées aux contraintes d'un territoire, d'un matériau, etc. Au-delà de la description des gestes et des techniques, ce sont les comportements des sociétés et leurs motivations que nous essayons d'expliquer. Nous terminons par une synthèse de ces analyses et leur remise en contexte dans le Néolithique final régional.

4.1. Avant la construction d'un dolmen

4.1.1. Choix du lieu d'implantation

Le lieu d'édification d'un monument mégalithique n'est pas le fruit du hasard, il semble régi par un certain nombre de règles qui résultent de déterminismes variés. Les différentes fouilles, prospections et observations du terrain ont surtout permis de documenter des stratégies d'implantation qui découlent des particularités environnementales (topographie, géologie, géomorphologie). Par ailleurs, il reste difficile d'apporter de nouveaux éléments concernant les déterminismes d'ordre socio-culturel, faute de données suffisantes et disponibles. Nous aborderons tout de même ces points sous l'angle de la réflexion sans pour autant proposer de modèle définitif.

4.1.1.1. Déterminismes environnementaux

Parmi les huit dolmens qui ont fait l'objet de fouille spécifiquement dans le but de répondre à cette question de l'implantation, six ont donné des résultats satisfaisants et permettent des remarques intéressantes.

Le choix du lieu d'implantation d'un monument mégalithique est, dans la plupart des cas, lié aux contraintes d'approvisionnement en matériaux de construction. Ces contraintes diffèrent selon les régions et le substrat. Il semble que les constructeurs aient profité principalement de deux formes d'érosion visible dans le paysage : les affleurements rocheux et les éboulis.

La proximité des affleurements

Dans les Pyrénées, le **substrat granitique** est présent sous la forme de chaos rocheux. Ces derniers s'érodent en boules granitiques plus ou moins volumineuses et directement

exploitables pour la mise en œuvre des tumulus. Les dolmens sont donc logiquement établis près de ces chaos granitiques comme nous avons pu le voir pour les dolmens n°1 et n°2 de la Barraca (Tarerach, Pyrénées-Orientales).

Les terrains schisteux offrent également des affleurements très lités par l'érosion. Les fissurations naturelles multidirectionnelles du schiste permettent d'obtenir des matériaux anguleux et d'épaisseurs variables. Ces dalles comportent plusieurs surfaces planes naturelles idéales pour la construction de mur parementé ou d'orthostate de chambre.

Le cas du dolmen de Prat-Clos (Ria-Sirach, Pyrénées-Orientales) établi sur un piton rocheux scalariforme reste tout de même rare et ne s'explique pas uniquement par l'abondance en matériaux directement exploitable. Nous y reviendrons.

Notre travail a surtout concerné **les terrains calcaires**, qui offrent une variabilité conséquente de types d'érosions. Contrairement aux terrains granitiques ou schisteux, dans les Garrigues ou sur les Grands-Causse, la roche est affleurante à peu près partout. L'autre particularité de ce terrain est son caractère karstique. Cela induit un terrain instable du fait de phénomènes de soutirages des éléments en surface dans les réseaux karstiques. Mais cette contrainte n'a semble-t-il pas gêné les constructeurs de dolmens des régions calcaires.

La proximité des éboulis

Le bassin permien du Salagou présente une érosion très active qui forme de nombreux éboulis de dalles. Les constructeurs ont bien su tirer parti de ces éboulis et se sont implantés à proximité ou sur ces derniers. C'est le cas du dolmen des Isserts (Sain-Jean-de-la-Blaquière, Hérault) qui est implanté sur un lieu d'éboulis anciens de grandes dalles de grès permien. Les quelques blocs naturels jouxtant la construction ont probablement fait partie de cet éboulis initial.

Ainsi parfois, c'est l'abondance et l'accessibilité des matériaux qui priment sur la topographie dans les choix des constructeurs. Le dolmen des Isserts n'est pas implanté sur le point le plus haut de la crête mais légèrement en contrebas car il aurait fallu transporter les matériaux de l'éboulis.

Il semble que l'on puisse faire les mêmes remarques pour les dolmens de la nécropole de Toucou (Octon, Hérault). En effet, deux possibilités s'offraient aux populations : construire des dolmens, soit en grès permien, soit en basalte. Le basalte étant présent en nappe sur le plateau et s'érodant en éboulis de blocs sub-sphériques, il a préférentiellement été utilisé dans ces constructions car ne nécessitant pas de travaux d'extraction. Nous n'excluons pas toutefois que la couleur ait pu également jouer un rôle, le noir du basalte contrastant avec un paysage à dominante rouge.

La morphologie du substrat

C'est parfois une morphologie particulière du substrat calcaire qui semble avoir motivé le choix d'implantation d'un dolmen. Cela semble être le cas pour le dolmen de la Caissa-dels-Morts II (Murles, Hérault) qui inclut dans son architecture un affleurement de substrat se délitant en longue dalles superposées à la manière d'un mur naturel. Le tumulus est directement posé dessous. Cette implantation « rehaussée » du tumulus a probablement eu pour conséquence une économie en matériaux.

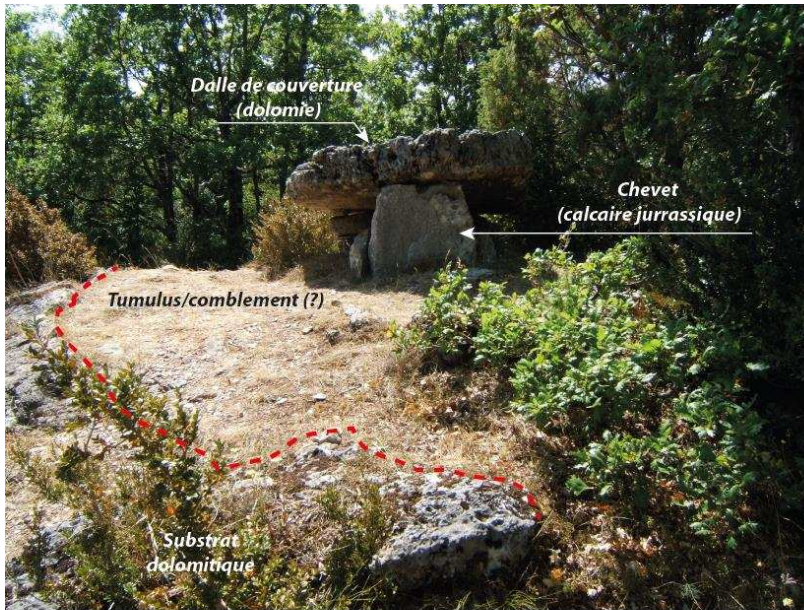
Cette particularité a pu être observée sur le dolmen de la Combe n°10 (Baulieu, Ardèche). Il est lui aussi installé sur un banc lité de calcaire (Stocchetti 2011).

Pour le dolmen du Mas de Reinhardt II (Vailhauquès, Hérault), des comportements similaires ont pu être observés. Certaines dalles du périlithé sont calées sur une grande marche naturelle du substrat.

Ainsi, l'affleurement rocheux constitue parfois une partie intégrante de l'architecture du monument.

C'est aussi le cas pour de nombreux dolmens est-pyrénéens dont certains tumulus sont en réalité en partie naturels (Abélanet 2011).

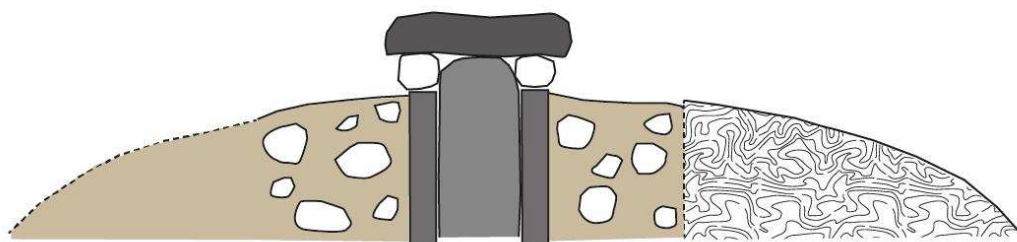
On trouve également quelques exemples sur les Grands Causses, notamment celui du dolmen de Ferrussac n°3 (La Vacquerie-Saint-Martin-de-Castries, Hérault) dont la moitié sud-est, semble constituée d'un affleurement de dolomie formant un demi-dôme (fig. 362). Cet affleurement matérialise en « trompe l'œil » un côté du tumulus.



Chevet du dolmen n°3 de Ferrussac
 Vue frontale depuis le N-E
 le 21/07/09



Partie sud-est du tumulus
 du dolmen n°3 de Ferrussac
 Vue frontale depuis le N-E
 le 21/07/09



Représentation schématique du petit dolmen (n°3) de Ferrussac (La Vacquerie)
 le 21/07/09 par N. Bec
 (vue de face, depuis le sud-ouest, sans d'échelle)

Figure 362 : Le dolmen n°3 de Ferrussac (La-Vacquerie-Saint-Martin-de-Castries, Hérault) et son implantation stratégique près d'un substrat dolomitique faisant office de tumulus sur sa partie sud et est.

La topographie du terrain

Une topographie particulière du terrain peut également avoir attiré les Néolithiques. Les motivations principales semblent être la volonté de dominer un large territoire ou la recherche d'un terrain plat, gage de stabilité.

Ainsi au dolmen de la Prunarède (Saint-Maurice-Navacelles, Hérault), la présence d'un léger relief a sans doute orienté le choix du lieu de construction.

De manière générale, les constructeurs choisissent une surface relativement plane pour édifier leur monument de manière stable. Il est vrai qu'il existe des dolmens dans l'Hérault, édifiés sur de fortes pentes, ce qui a de tout temps interpellé les chercheurs. Or, l'exemple du dolmen de la Planquette (Joncels, Hérault) fouillé récemment, montre qu'il est en réalité installé sur un sol relativement horizontal (Rivière *et al.* 2008). Ce sont les colluvionnements de la montagne qui, l'ayant recouvert, l'ont fait paraître implanté en pente (fig. 363).

Le dolmen des Isserts semble édifié sur un léger replat à l'amorce de la pente. Il est à la fois dans une position dominante, puisqu'il surplombe une légère pente à l'ouest et le bassin de Saint-Jean-de-la-Blaquière. Mais il n'est pas non plus sur le point le plus haut comme nous l'avons expliqué précédemment.

Le lieu d'implantation du dolmen est donc stratégique et résulte d'une observation optimisée du territoire.



Figure 363 : Vue générale du dolmen de la Planquette. Une partie du tumulus s'est effondrée dans la pente du fait de la poussée des colluvionnements. La moitié conservée est installée sur un sol subhorizontal (D'après Rivière *et al.* 2008).

4.1.1.2. Déterminismes socio-culturels

L'orientation

La volonté d'orientation systématique de l'ouverture des tombes vers le sud-ouest pour les dolmens languedociens et vers le sud-est pour les dolmens audois ou pyrénéens a également dû guider l'implantation des monuments dans le paysage. Nous n'avons pas de données inédites ou plus précises à présenter sur ce sujet qui a par ailleurs fait l'objet d'un développement particulier dans les recherches de F. Châteauneuf (Châteauneuf 2015).

Proximité d'autres sites (dolmens, grottes, habitats)

Nous avons vu que le contexte archéologique de chaque dolmen est assez riche. Il existe souvent d'autres structures dans la périphérie proche. Certains forment de véritables nécropoles comme c'est le cas des dolmens de Laroque (Saint-Etienne-de-Gourgas).

Dans les contextes où les sites du Néolithique final sont bien connus et bien conservés comme les Garrigues languedociennes (Caissa dels Morts, Mas-de-Reinhardt, Caumette) ou les Grands-Causse (Prunarède), les sites d'habitats côtoient les dolmens. Ces monuments sont donc sans doute implantés à proximité des lieux de vie des populations. Il ne semble pas exister de territoire spécifique pour les uns ou pour les autres. L'organisation du territoire semble assez lâche. Les habitats sont eux contraints par la proximité de l'eau et de terres agricoles exploitables (Gascò 1976, Coularou *et al.* 2011).

L'isolement de certains monuments comme le dolmen des Isserts, peut aussi s'expliquer par les lacunes de recherches scientifiques globales dans la région concernée, la non conservation ou l'enfouissement des sites d'habitat. Dans les Pyrénées, les zones de haute montagne ont été peu prospectées et seuls les mégalithes sont connus. En conséquence, nous n'avons peut-être pas une vision réelle de la répartition des sites.

La présence d'un monument antérieur

Dans quelques rares cas, le lieu d'érection est sélectionné du fait de la présence d'une tombe ou d'un monument plus ancien. C'est le cas du dolmen de l'Ubac où il existait deux stèles plantées antérieures au dolmen et qui ont été réutilisées dans la couronne tumulaire. Il semblerait que cette réappropriation du lieu ait été « violente » comme en témoigne les traces de chocs sur les stèles.

Sur le dolmen des Isserts, deux phases de construction bien distinctes ont été identifiées. Ici c'est le même monument qui a été totalement restauré, agrandi et monumentalisé par d'autres constructeurs ne possédant pas les mêmes techniques de mises en œuvre.

Le dolmen de Villedubert a été, lui, totalement démantelé par les Campaniformes, puis une maison des morts a été construite par-dessus. Il s'agit d'une appropriation violente qui s'est notamment traduit par l'arrachement des orthostates et par la vidange de restes humains encore en cours de décomposition (Duday 2005).

La nécropole de Château-Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône) montre aussi une succession de monuments au niveau du tertre IV (Hasler *et al.* 1996). Un dolmen à chambre allongée en pierre sèche et tertre complexe est implanté sur un tertre et une sépulture antérieurs, en lien avec le reste de la nécropole.

Plusieurs comportements peuvent expliquer ces choix d'implantation :

- volonté de pérenniser des lieux à vocation funéraire et/ou à fonction symbolique forte.
- s'approprier une tombe pour s'approprier symboliquement un territoire avec plus ou moins de « violence ».
- opportunité de matériaux directement exploitables.

4.1.2. Extraction, transformation des matériaux : Quels outils ? Quelles fonctions ? Quelles traces ?

4.1.2.1. Carrière et collecte des matériaux

Nous n'avons pas identifié de carrière au sens stricte du terme lors de nos recherches. La collecte de matériaux est sans doute micro localisée et ne laisse pas toujours de traces tangibles.

Parfois c'est le lieu même d'implantation qui semble avoir servi de carrière. Le dolmen de Prat-Clos, implanté sur un piton rocheux bien individualisé, présente un substrat schisteux très irrégulier et anguleux sous le tumulus (démonté lors de la fouille). Cette morphologie n'est sans doute pas naturelle, les surfaces rocheuses jouxtant le monument étant planes et érodées. On a donc affaire à un substrat modifié d'où ont été extraits des éléments. A la périphérie du tumulus, une dalle semble avoir été levée et calée dans une intention d'extraction. L'abandon de cet objectif est peut-être dû à sa trop grande épaisseur.

A la Prunarède, la présence d'un banc de dolomie s'érodant naturellement en blocs irréguliers de toutes tailles a certainement favorisé les travaux de collecte. Le reste des matériaux, en jurassique local, ont été également collectés proche du lieu d'édification. Il s'agit de blocs érodés qui traduisent un approvisionnement de surface. Il ne devait pas être nécessaire de prélever des matériaux dans les bancs profonds. L'abondance de matériaux issus de l'érosion de la surface du karst devait être suffisante.

Cette collecte de matériaux présents en surface, vaut également pour les dolmens de la Caissa dels Morts et du Mas de Reinhardt II établis en contexte calcaire.

Dans les Pyrénées, les affleurements granitiques offrent une quantité de matériaux directement exploitables qui ne nécessitent sans doute pas de travaux d'extraction importants (La Barraca). Il s'agit là aussi de collecte de matériaux présents à la surface du chaos.

4.1.2.2. Outils des constructeurs

Cette problématique des outils des constructeurs n'a pas pu être documentée de manière significative.

Mentionnons tout de même la trentaine de percuteurs en quartz trouvés aux abords du dolmen de la Barraca. Ces derniers ont pu être utilisés pour l'équarrissage et l'aplanissement des dalles qui constituent la chambre. Les stigmates d'utilisation restent cependant à analyser pour soutenir une telle hypothèse.

Neuf percuteurs ont aussi été trouvés dans le tumulus, le couloir et sur le parvis à l'avant du monument de Saint-Eugène (Laure-Minervois, Aude). On a du mal à interpréter le statut de ces objets : abandon après utilisation ? Remploi ? Dépôt intentionnel ?

Une lame de hache polie trouvée dans les niveaux de fondation du tumulus du Mas de Reinhardt (Vailhauquès, Hérault) porte les stigmates d'un choc violent indirect qui témoignerait de son utilisation comme coin à fendre la roche.

L'utilisation de pièces esquillées interviendrait donc dans la phase d'extraction des matériaux.

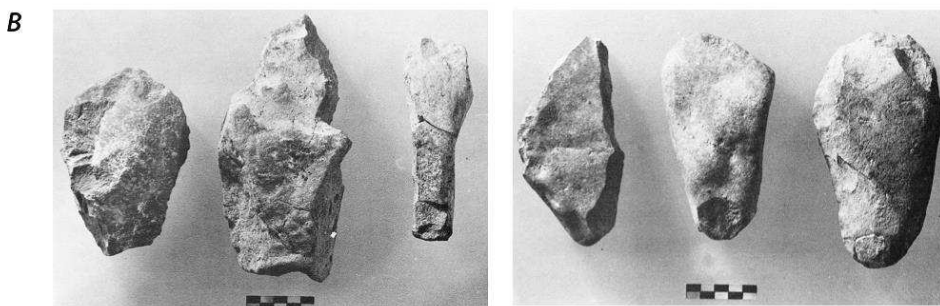
Sur le piton rocheux où est installé le dolmen de Prat-Clos, nous avons parlé plus haut de la présence d'une dalle en cours d'extraction. La petite pierre placée en dessous du bloc constitue une cale déposée intentionnellement.

Pour conclure, nous avons trois types d'outils pour deux fonctions : des pièces lithiques (coin) et des cales en pierre qui ont servi dans les processus d'extraction de blocs, et des percuteurs qui ont été utilisés pour mettre en forme les matériaux extraits.

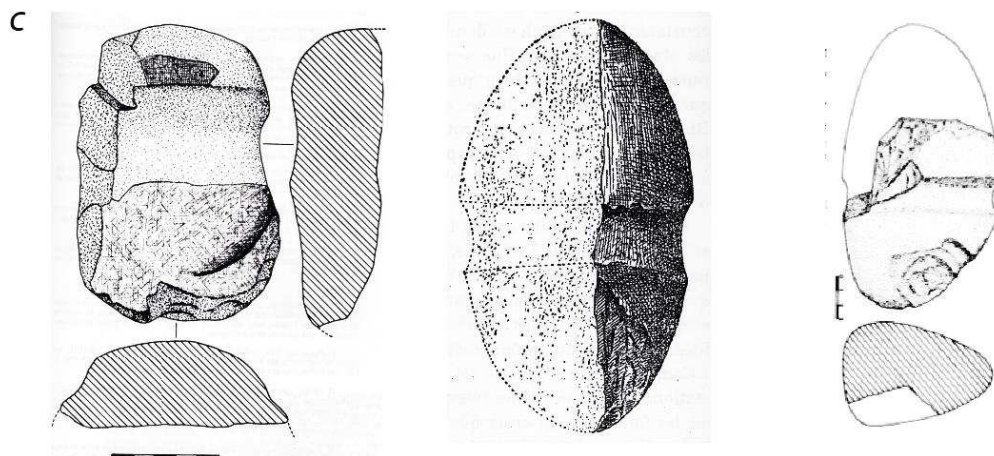
Les constructeurs ont pu également utiliser des leviers en bois insérés dans les diaclases pour détacher de grands blocs d'affleurement morcelé (Gaume 2013).

Dans le midi de la France, ce sont des découvertes réalisées dans les hypogées ou dans les mines qui viennent étayer les hypothèses (Raymond 1904, 1905, Lafran1957, Courtin et Masse 1967, Sauzade 1983, Barge 1985). Il s'agit de pics ou de maillets à gorge qui auraient servi au creusement des hypogées ou des mines de cuivre ou de silex (fig. 364). Des parallèles sont souvent proposés avec la Sardaigne où les hypogées sont nombreux. Dans la nécropole d'Ispiluncas (Sedilo, Oristano, Sardaigne) plusieurs artefacts pondéreux ont été retrouvés. Deux pics ont notamment été déposés dans une position particulière (sur le sol de la chambre, leurs pointes opposées) à l'intérieur de la tombe n°2 (Cappai et Melis 2008). Ce dépôt d'outils ayant servi au creusement de la tombe interroge sur le statut particulier de ce type d'artefacts. S'agit-il d'un dépôt intentionnel et symbolique ? Ces outils se rapportent-ils à des modifications architecturales (abaissement du sol) et ont-ils été simplement laissés sur place ? Dans d'autres tombes, c'est l'abondance qui étonne (entre 10 et 70 éléments par tombes). Ils sont surtout situés dans les antichambres ou regroupés dans les lieux de passage (portes, couloir).

On ne retrouve pas ce type d'outils dans les dolmens. Ils semblent donc bien associés aux activités de creusement.



Hypogée du Capitaine (Grillon, Vaucluse)



*Mines de cuivre
de Bouche-Payrol
(Brusques, Aveyron)*

*Hypogées de Bounias
(Fontvieille, Bouches-du-Rhône)*

*Carrière de silex
des Esperelles
(Martigues, Bouches-du-Rhône)*

Figure 364 : A. Vue zénithale de la fosse creusée dans l'Hypogée du Capitaine (Grillon, Vaucluse), dans laquelle ont été déposés des pics et herminettes (B). C. Exemple de maillets en gorges trouvés dans trois types de contextes (D'après Cazalis de Fondouce 1900, Courtin et Masse 1967, Sauzade 1983, Barge 1985).

4.1.2.3. La question de la transformation des matériaux

Les blocs constitutifs du tumulus de la Baracca proviennent directement du chaos. Ils ne semblent pas avoir subi de transformation et ont été utilisés tels quels. Seules les dalles de la chambre paraissent avoir été régularisées. Une étude tracéologique serait nécessaire pour aller plus loin. Il en est de même pour les dolmens étudiés dans les régions calcaires ou schisteuses. Le matériau provient de la surface ; il en comporte les stigmates d'érosion caractéristiques (arrondissement des angles, cupules). Ces blocs sont parfois à des stades d'érosion divers comme c'est le cas à la Prunarède ou à la Caumette, ce qui traduit des collectes opportunistes aux abords des lieux d'implantation.

En ce qui concerne le dolmen des Isserts, la question n'est pas tout à fait tranchée. Il semble que le mur périphérique du tumulus de la phase II intègre des éléments non transformés. Les surfaces planes naturelles ont été tournées vers l'extérieur. Par ailleurs, on a l'impression en démontant les assises (sondage n°3 notamment) que l'arrière des dalles a été épannelé pour former des boutisses.

Les dalles latérales des chambres en contexte calcaire ont parfois été dégrossies ou épannelées. Mais nous pensons que la plupart n'ont pas nécessairement été transformées et ont été utilisées tels quels. En revanche, les chevets et les dalles-portes semblent avoir été mis en forme avec soin. Dans certains cas on remarque une volonté de donner une forme trapézoïdale à la dalle de chevet et parfois à la dalle-porte (Châteauneuf 2010). L'exemple le plus emblématique de cette caractéristique est le dolmen de Grandmont (Soumont, Hérault). Le grès se prête bien à ce type de mise en forme. Il s'agit d'un matériau beaucoup plus facile à travailler que le calcaire jurassique.

Dans notre corpus, les dalles-portes des dolmens des Isserts, de la Caumette et de la Prunarède comportent des traces bien visibles de bouchardage. Il s'agit plus d'une technique de finition des échancrures que de mise en forme (Châteauneuf 2014).

Pour conclure, nous dirons que les matériaux constitutifs des tumulus sont sélectionnés avec soin (blocs de même calibre, blocs anguleux présentant des tranches aplanies) parmi les blocs présents en surface et qu'ils ne nécessitent souvent pas de transformation.

Les dalles qui constituent les chambres sont également sélectionnées en surface. Les faces avec des érosions pré-mégalithiques sont disposées côté externe de la chambre tandis que les surfaces planes (face d'arrachage), côté interne.

4.1.3. Aménagement du lieu d'implantation

4.1.2.1. Remblais

Des travaux d'aménagement ont été nécessaires pour rétablir l'horizontalité du sol sur le dolmen de Prat-Clos. En effet, le substrat accuse un pendage dans la partie est. Un remblai de terre a semble-t-il été rapporté et disposé sur toute la partie est. Ces terres ont piégé quelques tessons, ce qui vient confirmer le caractère anthropomorphe de cette couche.

Au dolmen de la Barraca le substrat, constitué d'une couche d'arène granitique très indurée, a été régularisé. Des cuvettes ont été comblées, puis une couche de remblai a été aménagée sur toute la surface du monument et au-delà du parement du tumulus.

En l'état actuel des connaissances, on ne peut pas exclure des aménagements de ce type à la périphérie du dolmen des Isserts. En effet la péliste est facile à creuser et extraire. Il est possible qu'un substrat pélitique ait été remobilisé dans l'exèdre. On trouve en effet de nombreux tessons et quelques rares éclats de silex qui témoignent de l'origine anthropique de ces couches.

4.1.2.2. Comblements des diaclases

Dans les contextes karstiques des Garrigues et des Grands-Causse, les constructeurs ont tenté de palier les phénomènes de soutirage constant, et d'atténuer les failles.

Ainsi, en périphérie du dolmen de la Caissa dels Morts II, de grandes failles du substrat ont été soigneusement comblées de petites pierres de même calibre. De même dans la tranchée, le substrat présente des failles importantes. Ici ce sont des dalles disposées à plat (pseudo dallage) qui ont bouché ces fissures et évité des soutirages des matériaux constitutifs du tumulus.

Il en est de même pour le dolmen de la Prunarède, où une structure de bouchage d'une faille, constituée de dalles verticales bien ajustées entre elles, a été découverte dans le quart nord-est du tumulus.

4.1.2.3. Structures de régularisation

Sur le dolmen de la Caumette, si nous n'avons pas pu atteindre la base du tumulus, ni dégager le substrat en périphérie, des structures de régularisation du sol ont été observées

depuis le couloir, sous les parois. Il s'agit d'une couche de blocs de gros calibre constituant un radier grossier pour l'implantation des murs de pierre sèche. Cette couche se situe bien en dessous du niveau du sol dont la hauteur est matérialisée par la dalle de seuil.

4.2. La construction d'un dolmen

4.2.1. Le sol d'implantation

Dans la plupart des cas, le sol d'implantation est constitué par le rocher naturel. Seul les dolmens des Fades et de Saint-Eugène sont implantés sur une couche de terre. Le dolmen des Isserts, quant à lui, est implanté à la fois sur un substrat pélitique et gréseux. De plus, la phase II du tumulus est posée directement sur la phase I arasée.

Dans les régions calcaires, les constructeurs ont sans doute procédé au nettoyage préalable de la zone d'implantation. Il s'agissait probablement d'épierrage de la surface (les matériaux épierrés pouvant être réutilisés dans la construction) couplé à un raclage de l'horizon humique supérieur. Les superstructures reposent ensuite directement sur ce sol rocheux.

Sur le dolmen du Mas de Reinhardt, il n'est pas impossible que le substrat ait été sur-creusé artificiellement côté sud-est afin d'aménager une rainure pour y planter les dalles du péristalithe. Nous n'avons toutefois pas pu documenter cette hypothèse. Nous avons simplement constaté un pendage qui semble abrupt (artificiel ?).

4.2.2. Architecture, techniques de construction et de mise en œuvre

4.2.2.1 *Implantation des espaces internes et agencement avec le tumulus.*

Nous avons pu observer des dispositifs de calage, de renforcement des structures sur la plupart des monuments qui montrent l'importance de la stabilité que les constructeurs accordaient à leurs architectures funéraires.

Calage des dalles

Pour ce qui est des espaces internes et notamment des chambres, nous avons pu observer que les montants latéraux sont souvent disposés sur de petites cales en pierre qui viennent combler une irrégularité de la base des orthostates (Prunarède, Caumette, Isserts, Laroque). Sur le dolmen du Mas de Reinhardt, c'est un petit muret qui vient combler une irrégularité de l'orthostate sud-est.

- Sur des sols de terre ou d'arène granitique, des tranchées de fondation sont creusées pour planter les dalles de la chambre (Planquette, Barraca, Saint-Eugène, Les Fades).

- Sur les terrains sédimentaires, c'est une excavation qui est pratiquée et on a alors affaire à une chambre enterrée dans laquelle sont disposés des éléments mégalithiques (Cabrials) ou des murs de pierre sèche (Le Pouget, Château-Blanc, Arnajons).

- sur les terrains rocheux, les dalles sont calées à l'arrière par des pierres alignées (Mas de Reinhardt, Prat-Clos) ou plantés (la Prunarède). Il s'agit parfois de blocs de tailles métriques disposés directement contre les orthostates (Isserts) ou venant en renfort d'un dispositif de calage (chevet du dolmen de la Prunarède).

Remplissage des tumulus et agencement avec les chambres

Dans tous les cas, le tumulus participe à la stabilisation globale des espaces internes. Cette stabilisation revêt diverses formes au sein du remplissage interne des tumulus.

- Il peut s'agir de renfort interne sous la forme de murs de soutènement successifs (Isserts, Laroque 17, Saint-Eugène) ou de péristalithe interne (Ubac). Les murs internes que nous avons observés (Isserts, Laroque) ne sont pas parementés, ils ne sont pas destinés à être vu. Il ne s'agit donc pas de gradins mais bien de murs de soutènement. La question des gradins reste cependant en suspens concernant les murs successifs du dolmen de Saint-Eugène.

Le remplissage à l'arrière des renforts est parfois extrêmement bien agencé et calé (Isserts). Ces remplissages incluent à la fois des blocs mêlés à des remblais de terre.

- D'autres dolmens présentent simplement des orientations et superpositions particulières de blocs (effet de talutage au Mas de Reinhardt et à la Caissa dels Morts) parfois dans une disposition rayonnante (Prunarède). Ces tumulus sont entièrement constitués de pierres, la terre retrouvée étant d'origine détritique.

On peut conclure ici que les tumulus possédant des systèmes de renforts internes ont obligatoirement des remplissages incluant des terres rapportées mixées avec des blocs. A la différence des dolmens sans renforts internes qui s'apparentent plus à des cairns entièrement constitués de blocs disposés de manière calculée.

4.2.2.2. Les structures périphériques des tumulus

Architecture

Nous avons identifié plusieurs types de structuration de la limite externe du tumulus :

- Des murs parementés en pierre sèche (Laroque, Isserts, Caumette, Barraca, Moli del Vent, Planquette).
- Des parements mixtes de murs et de dalles plantées rayonnantes (Saint-Eugène, Prat-Clos)
- Des pérystalithes de dalles plantées juxtaposées (Mas de Reinhardt, Creu de la Falibe, Ubac)
- Des couronnes de blocs juxtaposés (Prunarède, Caissa dels Morts)

Les murs de pierre sèche semblent être le type majoritaire, du moins concernant les dolmens de notre corpus. Nous ne pouvons généraliser à l'ensemble du mégalithisme.

On remarque également que les parements mixtes de mur et de dalles rayonnantes ne se rencontrent que sur un territoire limité, des Pyrénées orientales à la Montagne noire. On ne trouve pas ce type de structuration en Languedoc oriental. Cela semble traduire une véritable frontière culturelle. Il s'agit peut-être aussi d'une chronologie différente, plutôt tardive ici au vu des éléments campaniformes présents dans ces deux monuments.

La structure rayonnante d'un tumulus a rarement été observée. Il existe trois autres cas répertoriés dans les Pyrénées-Orientales ; il s'agit des dolmens de la Balma del Moro (en granite) à Laroque-des-Albères, du Pla de l'Arca (en schiste) à Castelnou et du Serrat de les Fonts I (en schiste) à Saint-Marsal (Abélanet, 1970, 2011). D'autres monuments comportant cette particularité sont connus dans l'Hérault et dans l'Aude : le dolmen n°2 de Chaffret (Félines), l'allée couverte de Fournes 2 (Siran) et l'allée couverte du Bois de Monsieur (Assignan) pour l'Hérault. Ces dolmens ont également en commun une chambre rectangulaire allongée de type « allées couvertes » ou « dolmen large long » (Ambert, 1975).

Si ce groupe de dolmens à tumulus à dalles rayonnantes semble à première vue homogène dans la mise en œuvre et la morphologie globale, les deux monuments étudiés ici accusent des dimensions diamétralement opposés (22 m de diamètre pour Saint-Eugène contre seulement 8 m pour Prat-Clos).

Le profil des tumulus est la plupart du temps sub-circulaire. Le cas du tumulus hexagonal du dolmen des Isserts reste pour l'instant une exception dans le paysage mégalithique régional.

Mises en œuvre

La mise en œuvre de la couronne de blocs est assez simple. Ils ont simplement été posés directement sur le substratum.

Les péristalithes de dalles plantées nécessitent quant à eux un calage particulier. Au Mas de Reinhardt, les dalles sont implantées dans une déclivité (peut-être sur-creusée) du substrat ou contre une marche naturelle de ce dernier. Le remplissage interne du tumulus est disposé en talus contre le péristalithe. Ainsi les poussées exercées par le tumulus d'un côté et le substrat de l'autre maintiennent les dalles en position verticale, jusqu'à un certain point (cf. *infra*).

Les mises en œuvre des murs, que ce soit ceux des tumulus ou ceux des couloirs, sont très variables d'un dolmen à l'autre. Cela est parfois dû au matériau. Le mur périphérique de la Baracca est construit en boules granitiques ce qui forme un parement à l'aspect très hétérogène.

Ces différences traduisent également le savoir-faire des constructeurs. Sur les dolmens de la Caumette et de Saint-Eugène, cette technique est totalement maîtrisée, que ce soit pour les tumulus ou pour les couloirs. Il en est de même pour le tumulus de Laroque n°17, aux dimensions plus modestes, qui est constitué de trois murs concentriques.

Cette maîtrise de l'appareil de pierre sèche ne semble pas le résultat d'une évolution linéaire des techniques. Le dolmen de Laroque est le plus ancien que nous ayons fouillé. Les deux monuments de la Caumette et de Saint-Eugène sont construits plus tardivement. Durant la même période d'autres dolmens montrent des degrés de maîtrise moindre (tumulus Moli del Vent, couloirs de la Caissa dels Morts et de Mas de Reinhardt).

Le cas des Isserts est intéressant puisque deux phases de construction incluant des murs de pierre sèche ont été observées. La première phase est une construction homogène. Les assises sont régulières de mêmes épaisseurs et largeurs. La seconde est plus hétérogène et n'utilise pas la même forme de grès. Cette construction s'est effectuée par tronçons. La première phase est à associer au couloir qui lui-même observe un parement de pierre sèche bien maîtrisé et soigné.

4.2.3. Choix esthétique et sophistication

Les tumulus et leurs parements périphériques, outre leur fonction de stabilité, revêtent un caractère monumental voir ostentatoire. Leur état de délabrement ne permet pas parfois de se rendre compte de l'importance que devait avoir un monument intact dans le paysage.

Comment expliquer cette volonté de construire des tombes monumentales ? Plusieurs hypothèses peuvent être avancées. La première est la plus évidente, il s'agit de la pratique d'un culte des ancêtres. Le monument se conserve plus longtemps que les squelettes qui sont rapidement rangés et déshumanisés. Il permet de cristalliser le souvenir des défunts. Nous avons dit plus haut que les monuments font partie intégrante d'un territoire humanisé. Ils participent à l'élaboration des limites territoriales et culturelles des différentes communautés d'agriculteurs éleveurs. Enfin, ils sont une mise en exergue de l'identité des populations qui se distinguent les unes des autres.

Cette volonté de monumentalisme se traduit de diverses manières :

- L'implantation topographique sur une position dominante. C'est le cas du dolmen de Prat-Clos situé sur un relief bien marqué. Le dolmen de la Prunarède est également situé sur un léger relief.
- La monumentalisation en « trompe l'œil » intègre des éléments naturels dans son architecture. Le banc de calcaire lité et la marche de substrat des dolmens de Caissa dels Morts et Mas de Reinhardt participe à la monumentalisation du dolmen dans le paysage.
- La mise en œuvre des parements périphériques, qu'ils soient constitués de dalles plantées ou de murs sont toujours réalisés de manière soignée ; c'est la première chose que l'on voit.
- Le soin apporté à la façade du monument et à l'entrée témoigne également du degré de sophistication. Au dolmen des Isserts, l'avant du dolmen est monumentalisé par l'exèdre et bordée d'antennes. Sur le dolmen de Saint-Eugène, il s'agit de la construction d'une rampe de galets à l'avant du couloir et la sophistication du mur périphérique. L'avant du dolmen de la Caumette, lors de la phase 2 est monumentalisé par une façade concave et l'entrée est marquée par une dalle de seuil.

Plusieurs autres structures traduisent le degré de sophistication de ces monuments. Il s'agit des couloirs dont les parois sont bien ajustées (Caumette phase 1, Prunarède, Isserts, Saint-Eugène) et des dalles-portes parfaitement sculptées. Le sol des espaces internes est parfois soigneusement dallé (Isserts).

Le choix de certains matériaux traduit un goût pour les couleurs et les contrastes : on trouve ainsi plusieurs nuances de grès sur le tumulus du dolmen de la Planquette qui contrastent avec les dalles calcaires qui constituent la chambre. Le couloir d'accès présente dans ces parois une alternance entre des dalles de grès et des dalles de calcaire. On rencontre une recherche analogue de contrastes, du « clair-obscur » sur le dolmen n°1 de Ferrussac (La-Vaquerie-Sain-Martin-de-Castries) dont les dalles de couverture du couloir font alterner la dolomie sombre et le calcaire jurassique clair.

L'esthétisme de l'avant des monuments, des couloirs, des seuils, des dalles portes témoignent de l'importance donnée aux lieux de « passage » au sens strict comme au symbolique (Cassen 2009).

Qui dit esthétisme dit contemplation et donc fréquentation (cf. *infra*).

4.2.4. Les accidents de construction

Depuis le début de ce chapitre, nous nous focalisons sur l'ingéniosité des constructeurs de dolmens. Mais ils ont eu parfois quelques maladroites ou ont fait des choix qui se sont révélés inadéquats sur le long terme.

Ces accidents, loin d'être anecdotiques, nous renseignent indirectement sur les techniques utilisées par les constructeurs et leur degré de maîtrise (Masset 2010).

- La dalle de chevet de la Caissa dels Morts a été calée contre une marche du substrat et sa base a été régularisée de manière à épouser parfaitement cette marche. Elle est aujourd'hui fissurée au niveau de la marche à cause du poids de la dalle de couverture (si cette dernière a existé) et de son propre poids.

- Le pérystalithe du dolmen du Mas de Reinhardt a souffert de sa disposition entre deux poussées (celle du tumulus d'un côté et celle du substrat de l'autre). Le tumulus a exercé une poussée plus forte que le substrat. L'équilibre des forces n'étant plus respecté, cela a entraîné la rupture du sommet des dalles à l'ouest et le versement des dalles. Il en est de même pour le double pérystalithe du dolmen de l'Ubac.

- A la Prunarède, c'est à la pose de la dalle de couverture que le chevet a pivoté et que la base (déjà fragile) de la dalle porte s'est fragmentée. Le dolmen a tout de même été utilisé

ce qui témoigne de l'attachement des constructeurs à la tombe et de l'énergie qu'ils ont déployée dans la construction.

4.2.5. Evolution architecturale

Deux dolmens ont donné des résultats intéressants sur ces problématiques. Ils remettent en question les plans anciens et permettent de proposer une vision évolutive de l'architecture.

Il s'agit du dolmen de la Caumette où 3 phases ont été reconnues. Deux hypothèses peuvent être avancées pour interpréter ces phases. Soit elles traduisent un agrandissement successif du couloir et du tumulus. Ces agrandissements auraient donc été réalisés après plusieurs utilisations de la tombe. Par ailleurs, il n'est pas non plus impossible qu'il s'agisse d'étapes de construction qui se soient succédées assez rapidement. Le premier mur de la phase 1 serait alors un gradin bien visible (dissimulé postérieurement par la ruine du sommet du tumulus). De même pour la façade qui serait un gradin moins important.

A la lumière de ces nouvelles données, on ne regardera plus de la même manière les imposants dolmens à antichambre du Causse de l'Hortus. Leurs tumulus renferment probablement des structures complexes construites en plusieurs temps.

Pour ce qui est du dolmen des Isserts, Il s'agit sans aucun doute de deux phases bien distinctes entre lesquelles un laps de temps inconnu s'est déroulé. La phase n°1 est matérialisée par un tumulus circulaire. Ce premier tumulus a été ruiné ou démantelé volontairement. Plus tard, d'autres constructeurs (avec d'autres techniques) ont réinvesti les lieux. Ils ont reconstruit un tumulus autour des mêmes espaces. Le tumulus dissimule complètement la construction précédente. Des antennes sont ensuite rajoutées au sud-ouest pour matérialiser un espace semi ouvert : l'exèdre.

Ces deux phases sont également visibles dans le couloir d'accès qui a subi lui aussi des transformations. Lors de la phase II, un nouveau dallage est construit sur l'ancien, une des deux parois du couloir est prolongée et une dalle de seuil marque l'entrée.

4.3. Après la construction

4.3.1. Quels indices de fréquentation d'un site mégalithique ?

4.3.1.1. Les entrées, lieu de commémoration pour les vivants ?

Au dolmen des Isserts, à l'avant du couloir, des antennes délimitent un espace interne d'environ 14 m² que nous appelons « exèdre » en référence aux *essedre* des tombes de géants en Sardaigne. A notre sens, cette exèdre n'était pas destinée à supporter une couverture (dalle de couverture ou voûte en pierres sèches). Il s'agit d'un espace semi-ouvert, à la différence du couloir et de la chambre qui sont fermés verticalement mais avec un accès pérenne frontal. Au sein de cet espace on rencontre un long et imposant bloc de grès, les niveaux de part et d'autre de ce bloc ont révélé de nombreux éléments céramiques dont certains sont archéologiquement complets. L'importance et la qualité des éléments céramiques semblent pencher en faveur d'un lieu dédié à des pratiques de dépôts collectifs (c'est-à-dire pour l'ensemble des individus de la chambre sépulcrale). En effet, le statut de ces vases n'est sans doute pas le même que le statut des objets trouvés dans les espaces sépulcraux stricts (la chambre), qui sont interprétés plutôt comme des mobiliers d'accompagnement ou portés (Sohn 2012). C'est d'autant plus intéressant qu'on se situe en marge géographique de la répartition de ce type de dépôt, dit « collectif » (Sohn 2006 et 2012).

Cette zone de dépôt et/ou d'activités implantée devant le couloir trouve une occurrence au dolmen de la Prunarède (Saint-Maurice-Navacelles). Devant l'entrée de ce monument, a pu être identifié un niveau de sol très érodé typique des contextes karstiques. Cette couche était chargée en tessons de céramique d'aspect très fragmenté et piétiné.

On trouve également une zone d'activité (parvis) devant le dolmen de Saint-Eugène (Laure-Minervois). Il s'agit d'un sol structuré de plusieurs couches de galets sur lesquelles ont été identifiées des zones de foyers ainsi qu'un important mobilier céramique et de nombreux percuteurs.

A Prat Clos, nous avons recueilli les éléments plus ou moins en place d'un même vase décoré de type vérazien ainsi qu'une lame polie sur un sol en lien stratigraphique avec le dolmen. Ce « dépôt » n'est pas situé à l'avant de la tombe, mais sur un côté.

Ces divers indices démontrent l'importance de fouiller systématiquement la périphérie d'une tombe afin de pouvoir identifier ce type de vestiges. Le dolmen des Isserts comporte non seulement un espace dédié à des activités (cérémonielles ?) mais en comparaison des autres exemples cités, cet espace est ici bien délimité et monumentalisé par les antennes et la présence d'un grand bloc, ce qui pour l'instant est inédit dans la région à cette période.

A l'échelle méditerranéenne, on peut mentionner les tombes de géants en Sardaigne, qui incluent des exèdres monumentales disposées devant des tombes collectives et constituées parfois de monolithes juxtaposés ou de murs courbes. Ces espaces semi-circulaires sont parfois structurés par des banquettes et sont interprétés comme des places centrales, lieu de réunion et de dépôt d'objets (Atzeni 2011). Ces tombes collectives sont construites vers 1800 av. J.-C. (Bronze moyen). Dans le sud-est de la péninsule ibérique, citons également la tholos n° 7 de los Millares qui comporte le même type d'espace à l'avant de la tombe et dans lequel on trouve des pierres dressées. A l'échelle européenne, les court tombs d'Irlande dont l'entrée (parfois double), appelée forecourt, sont similaires au dolmen des Isserts mais dans des proportions plus monumentales (Briard 1995, p. 91-93), Ces tombes datent d'entre 3800 et 3500 av. J.-C.

Le problème est que nous n'avons que peu de renseignements sur le remplissage de ces espaces (souvent fouillés anciennement) et donc sur la dynamique des dépôts qui ont pu y être pratiqués. **Ces exemples, même s'ils semblent éloignés (géographiquement et chronologiquement) montrent tout de même des similitudes d'intention, les vestiges de rites de rassemblement d'une communauté dans un espace semi-ouvert à l'avant d'une tombe collective.**

4.3.2. Abandon et destruction

Des dispositifs de condamnation des monuments mégalithiques ont pu être observés. Ils sont peu nombreux et ne permettent pas une analyse très poussée de ces problématiques.

- Au dolmen de Saint-Eugène, c'est un mur de condamnation ou mur de fermeture occasionnel qui a été mis en évidence obturant l'entrée du couloir. Les niveaux d'occupation de la zone du parvis viennent buter contre ce dispositif. Des activités cérémonielles étaient-elles pratiquées une fois la tombe condamnée ?

- Le dolmen de Ubac, dont l'entrée est marqué par une dalle porte, a lui aussi été fermé par un muret. Le sommet de la chambre ainsi que le tumulus pourrait avoir été enfoui sous une chape de blocs, une sorte de tumulus de condamnation. Cette hypothèse n'est pour l'instant pas validée.

- Une chape de galets recouvrait également la maison des morts du dolmen de Villedubert.

- A Cabrials, le couloir d'accès a été comblé volontairement à l'aide de gros blocs.

- Aux Isserts le monument de la Phase 1 a été abandonné, il a ensuite subi une phase de ruine ou un démantèlement volontaire avant l'arrivée des constructeurs de la phase 2.

4.3.3. Les réutilisations et/ou réaménagements du deuxième millénaire

Nos recherches permettent d'attester la réutilisation des dolmens méridionaux au Bronze moyen et final dans les secteurs héraultais : une prémolaire de la chambre du dolmen 17 de Laroque a été datée entre 1669 et 1499 Cal. BC ; un charbon de bois prélevé dans le couloir du dolmen II du Mas de Reinhardt a été daté entre 1220 et 1047 Cal. BC. Ces différents témoignages, que l'on pourrait multiplier, attestent de l'intérêt des groupes de l'âge du Bronze du Languedoc oriental pour les dolmens, dont ils reprennent et s'attribuent la tradition funéraire et monumentale, alors que grottes, avens et coffres construits *ex nihilo* sont utilisés de façon contemporaine sur les mêmes secteurs. Aucun témoignage ne montre à ce jour des formes de discrimination dans les rites sépulcraux et le recrutement de ces sépultures collectives. Il ne semble donc pas exister de différence notable dans l'utilisation de ces différents types de sépultures au cours du II^e millénaire. Cette perdurance, difficile à apprécier car les données de fouille ne permettent pas de déterminer si l'utilisation est continue, pourrait caractériser une réappropriation de monuments millénaires probablement bien connus car particulièrement structurant au sein du maillage territorial.

D'un autre côté, la diversité des lieux de sépulture à ces époques, pourrait aussi être interprétée comme résultant de pratiques opportunistes. L'interprétation de ces manifestations en tant que *continuum* ou comme la conséquence d'un certain pragmatisme dans le choix du lieu de dépôt des défunts reste à documenter en tenant compte de dynamiques culturelles qui peuvent ici se développer à l'échelle de l'individu ou du groupe familial ou social.

Malgré des résultats qui restent préliminaires, la situation semble différente au pied des Pyrénées, puisque des cas de construction protohistorique sont avérés (Bocquet 1995).

Le cas du dolmen de la Barraca permet de documenter une construction mégalithique à la Protohistoire (Bronze ancien/moyen). Le dolmen a ensuite été réutilisé au Bronze final.

Ici aussi se pose la question d'un *continuum*, non seulement dans la récurrence de l'utilisation des dolmens mais par la rémanence du modèle architectural jusque dans une phase avancée du II^e millénaire. L'exemple des dolmens du bassin de la Têt illustre donc une remarquable perdurance du fait dolménique, encore accentuée par l'ancienneté des premières constructions funéraires mégalithiques dans cette même région (Claustres 1998, Vignaud 1998, Vaquer 2007).

Des Pyrénées aux Cévennes, les travaux récents ont donc fourni des informations venant confirmer et compléter l'état des connaissances sur l'évolution diachronique du mégalithisme méridional. En révélant différents comportements chronologiquement parallèles mais discriminés du point de vue géographique, ils rendent compte d'un certain degré de spécialisation culturelle s'exprimant dans les micro-régions ceinturant le golfe du

Lion. Ce premier constat permet de définir des problématiques liées à l'évaluation des causes de ces différences, aujourd'hui seulement envisageables à titre hypothétique.

4.4 : Mise en perspective des données et chronologies

4.4.1. Chronologie absolue du mégalithisme du Bassin nord-occidental de la Méditerranée

Nous avons tenté de regrouper toutes les datations ¹⁴C disponibles réalisées sur charbon ou os provenant des dolmens du bassin nord-occidental de la Méditerranée (**Annexe 1**). Pour la Provence, nous nous sommes appuyés sur la publication des dolmens des Arnajons qui compilait déjà toutes les datations disponibles (Sargiano et D'Anna 2010, fig.22, p.144). Pour la Catalogne du Sud, nous avons réalisé des requêtes ciblées sur la base de données en ligne (Catalunya C14). Pour les autres régions, Hérault, Pyrénées-Orientales, Lozère, Aveyron, Lot et Aude, nous avons fait de même au sein de la BANque NAtionale de DOnnées RAdiocarbone (BANADORA). Enfin nous avons intégré les sept dolmens qui ont fait l'objet d'une analyse ¹⁴C dans le cadre de cette thèse.

Même si il s'agit pour la plupart de datations réalisées sur ossements provenant des espaces internes et donc qui peuvent dater n'importe quelle utilisation (et non l'utilisation primitive ou la construction), ce travail permet tout de même quelques remarques intéressantes et on peut tenter une première typo-chronologie.

Nous excluons de ce phasage les deux monuments du Néolithique moyen car même s'il s'agit de mégalithisme, ce ne sont pas des sépultures collectives. Notre raisonnement se base donc sur 49 dates.

L'apparition des premières sépultures collectives semblent se placer au Néolithique final 1. C'est l'allée sépulcrale enterrée de Cabrials qui donne la date la plus ancienne. On peut aussi inclure dans cette phase le dolmen ou « chambre » de Laroque 17 grâce à la présence des 3 flèches asymétriques du Saint-Ponien. Il s'agit d'abord de petites chambres en dalles enterrées ou non, avec ou sans tumulus (Vaquer 2009).

En Languedoc et en Roussillon, une seconde phase du mégalithisme, située dans le courant du Néolithique Final 2a, voit l'apparition de grands monuments aux espaces internes très allongés et au tumulus parementés de plusieurs murs concentriques ou gradins (Saint Eugène, la Caumette, Les Fades). Ces grands monuments sont contemporains d'autres dolmens plus modestes (Prat-Clos). En Provence, le dolmen de l'Ubac semble contemporain de ces monuments.

C'est lors de la troisième phase, au Néolithique final 2B, que le phénomène s'accroît. Les dolmens sont plus nombreux (Caissa-dels-Morts, les Arnajons), les grands monuments de la phase précédente continuent d'être utilisés.

Une dernière phase se situerait au Néolithique final 3 et perdurerait jusqu'à l'âge du Bronze ancien. C'est lors de cette quatrième phase que le tumulus de la phase II des Isserts est construit et sur les Grands Causses, le dolmen de Saint-Martin-du-Larzac.

Dans les Pyrénées et en Catalogne certains dolmens sont encore construits à l'âge du Bronze (Barraca). En Languedoc, on relève de nombreuses réutilisations aux périodes protohistoriques (Laroque, Mas-de-Reinhardt II, etc.).

Ce phasage doit maintenant s'accompagner d'une révision systématique des mobiliers provenant des fouilles anciennes de dolmens, afin d'être précisé. De même, trop peu de dates sont disponibles. L'architecture globale de la plupart des monuments n'étant pas connue, il est difficile de réaliser des typochronologies précises.

4.4.2. A qui profite le dolmen ? Quelle société pour quelle organisation à la fin du Néolithique ?

Les dolmens du Midi méditerranéen, architectures souvent monumentales, sont destinés à être vus. Nous ne sommes pas du tout en présence des mêmes comportements que lorsqu'il s'agit de sépultures collectives en grottes ou en fosses, qui elles, sont cachées. Ces monuments ne devaient donc pas avoir la même signification pour les sociétés néolithiques.

Cette différence est-elle liée au statut des défunts inhumés dans ces tombeaux aériens ? L'analyse des données anthropologiques et des pratiques funéraires pourraient donner des indices sur le recrutement des défunts des dolmens et des grottes. Les approches comparatives sont encore trop rares et ne permettent pas de généralisation (Duday *et al.* 2011). Les restes osseux contenus dans les grottes et les dolmens reflètent-ils l'intégralité des membres d'une communauté ? Sur ces questions les anthropologues et les paléodémographes s'affrontent. Pour les uns, tous les individus ont accès à la tombe (Chambon 2003). Pour les autres il y a forcément une sélection (Masset 1993).

Le mobilier d'accompagnement présente les mêmes caractéristiques, que l'on soit en présence d'une grotte ou d'un dolmen. Il s'agit d'un mobilier de prestige formé de poignards, de flèches, de parures, de haches polies. Un mobilier collectif constitué presque

essentiellement de vases est déposé à l'entrée des dolmens pour l'ensemble des individus inhumés.

L'émergence de la statuaire mégalithique à la même époque semble traduire un changement dans les sociétés avec le développement d'une classe guerrière, d'une élite d'individus qui se met en place dès le Ve millénaire au sein de ces sociétés villageoises, dans les contextes atlantiques (Jeunesse 2014, 2015). La statuaire apparaît en Languedoc durant la culture Ferrières, au Néolithique 2a, en même temps que les premiers monuments funéraires mégalithiques à couloir.

Les personnages représentés sur les statues-menhirs sont vénérés jusqu'à ce que d'autres prennent leur place, comme en témoignent les processus de modification sur les exemplaires rouergats ou encore les remplois de stèles (Sauzade 2012, Gallay 2011).

L'apparition de la métallurgie du cuivre a peut-être également joué un rôle dans les changements de société (Carozza et Georjon 2006).

Dans ce climat de crise identitaire et de hiérarchisation des sociétés, les monuments funéraires mégalithiques, jalonnant des territoires morcelés, appartenant à des populations variées, avaient peut-être une place importante dans les enjeux socio-politiques. Leurs réutilisations et réaménagements à la Protohistoire démontrent qu'ils ne perdent ni de leur prestige ni de leur attractivité.

Conclusion

L'étude des sépultures collectives mégalithiques méridionales a bénéficié depuis une trentaine d'années d'avancées considérables. Dans les années 1990, les travaux d'H. Duday sur le dolmen des Perrières (Villedubert) démontraient la complexité des pratiques funéraires à travers les disciplines de l'archéo-thanatologie (Duday 2005). En 2006, les recherches de M. Sohn sur la fonction des assemblages mobiliers au sein des sépultures collectives permettaient d'avancer des hypothèses de fonction et de genre au mobilier d'accompagnement des morts. Parallèlement, le développement de l'archéologie préventive a permis d'ouvrir, dans le temps et l'espace, le champ de la recherche. Malheureusement, les zones de concentration des dolmens étant situées sur des reliefs, peu touchés par l'aménagement du territoire, ils n'ont pas pu bénéficier de ces avancées. Ainsi des thématiques assez nouvelles comme les dynamiques territoriales, les stratégies d'implantation des sites et leurs rapports à l'environnement ainsi qu'entre eux n'ont que peu concerné les dolmens languedociens. Nous nous sommes rendus compte que la connaissance de ces sites n'avait pas véritablement évolué depuis les thèses de J. Arnal et d'Y. Chevalier. Malgré de nombreuses fouilles, entre les années 1930-1960, la connaissance du phénomène restait lacunaire. Même si quelques fouilles récentes ont fourni des informations nouvelles, elles sont restées rares et n'ont souvent pas donné lieu à des réflexions globales. Les inventaires réalisés de tout temps et sans cesse révisés offrent maintenant une vision de la répartition des monuments assez proche de la réalité. Mais c'est la connaissance approfondie de ces sites qui fait actuellement défaut notamment en ce qui concerne l'architecture mais également les pratiques funéraires.

Nous avons donc pris le parti de réaliser de nouvelles fouilles sur ces monuments. Huit dolmens ont été sélectionnés sur des terrains particuliers montrant une diversité de substrat géologique. Les zones d'étude créées recoupent les principales concentrations de dolmens en Languedoc et Roussillon. Nous avons fouillé les monuments sélectionnés selon une méthodologie similaire afin de pouvoir les comparer entre eux et dégager des similitudes ou disparités.

Les chercheurs ont souvent interrogé ces monuments sous le seul prisme de l'architecture interne. Nous avons fait le choix de partir de la périphérie d'un dolmen, en particulier de son tumulus pour questionner ce phénomène sous un angle nouveau. C'est donc les tumulus qui ont fait l'objet de fouilles. Celles-ci fournissent un aperçu satisfaisant de ces architectures. Chaque fouille de dolmen nous a permis de collecter de nombreuses informations sur l'architecture, les méthodes de construction, les stratégies d'implantations dans le paysage, l'exploitation et la mise en œuvre des matériaux. Loin de révolutionner la vision du phénomène mégalithique ni de régler tous les problèmes que posent ces sites notamment

en ce qui concerne leur datation et la complexité des rites qui les entourent, on espère que ce travail apporte un éclairage nouveau sur des structures jusque-là rarement documentées.

Nos recherches ont permis quatre avancées principales.

Tout d'abord, elles ont permis de documenter, de manière significative des structures tumulaires, jusque-là inédites. Ces architectures montrent une réelle diversité morphologique que ce soit au niveau des remplissages que dans les parements périphériques. En Languedoc, les dolmens à couloir forment un groupe homogène à la seule vue des dispositifs internes (chambre, couloir, dalle porte). C'était sans compter sur la connaissance des architectures tumulaires qui tendent à nuancer cette homogénéité. Les différences de mises en œuvre permettent d'identifier les savoir-faire des constructeurs. Le caractère monumental de ces structures et le soin apporté à leur agencement traduit l'importance que les sociétés néolithiques accordaient à leurs morts. Hommes, femmes, enfants, tous les individus d'une communauté semblent avoir eu une place dans ces chambres sépulcrales. Le mobilier d'accompagnement témoigne d'individus au statut particulier (guerrier ?) dans ces tombes collectives. Pourtant les restes de ces hommes et de ces femmes sont rapidement déshumanisés, rangés, réduits, vidangés pour laisser la place à de nouveaux morts. C'est l'architecture de la tombe qui va donc cristalliser le deuil et le souvenir des défunts. Le monument est le reflet de l'identité de ces sociétés. L'ostentation de ces dolmens traduit une volonté de marquer le territoire et de marquer les esprits. Cette appropriation du territoire s'accroît à la fin du Néolithique et les espaces sont entièrement humanisés.

L'autre découverte majeure réside dans l'identification de zones périphériques liées aux dolmens. Principalement situés à l'avant des monuments, ces espaces sont le siège d'activités commémoratives. Ils sont monumentalisés au moyen de constructions ouvertes sur l'extérieur. A l'intérieur de ces espaces, des dépôts de céramiques ont été réalisés comme une offrande collective pour l'ensemble des morts du dolmen. Des feux ont également été allumés. Ces vestiges témoignent de la fréquentation des sites funéraires par les vivants. Ces lieux sont aménagés uniquement pour eux puisqu'aucun reste humain n'y a été retrouvé. Le dolmen est donc plus qu'un tombeau, c'est également un lieu de réunion à haute valeur symbolique et sociale.

Le dégagement de la périphérie des tumulus a également permis de comprendre les stratégies d'implantation des monuments mégalithiques. Des comportements opportunistes ont été observés qui témoignent d'une observation et d'une connaissance optimisée des territoires et de ces potentialités. Les constructeurs ont habilement contourné les contraintes du milieu en faisant preuve d'ingéniosité.

Enfin, certains monuments ont une histoire architecturale pleine de rebondissements qui permet de déconstruire la vision figée que l'on avait des plans. Ces architectures évolutives

témoignent de phénomènes complexes de réappropriation d'une tombe, de pérennisation d'un site à vocation funéraire quelles que soient les sociétés qui le choisissent.

Ainsi nous avons pu mettre en évidence des gestes variés et des comportements complexes des sociétés humaines de la fin du Néolithique. Par ailleurs, de nombreuses questions restent en suspens. Le mobilier souvent pauvre ne permet pas de dater la construction de ces monuments. La chronologie générale des dolmens est toujours aussi difficile à appréhender. Les données anthropologiques sont également très faibles et aucune considération sur les pratiques funéraires n'a pu être avancée.

Nos perspectives de recherches sont variées sur ce thème. Les projets de fouilles de nouveaux monuments situés dans des zones encore inexplorées sont nombreux.

Les groupements de dolmens comme ceux de Laroque pourraient constituer un terrain de recherche à privilégier. L'intégration des données obtenues dans un système d'information géographique (SIG) permettrait de définir les limites de la nécropole et l'évolution de son fonctionnement. Un projet est également en cours d'élaboration avec une archéologue médiéviste sur la nécropole tumulaire du Camps des Armes qui a été réutilisée au haut Moyen-Age.

La problématique des grottes sépulcrales et des dolmens est également un sujet pertinent pour de futures investigations dans le but de déterminer s'il existe un lien entre ces deux types de sépultures collectives.

L'existence de tumulus sur les hypogées de Fontvieille pourrait également faire l'objet de recherches approfondies.

Nous ne souhaitons pas laisser de côté les grands monuments des Garrigues ou du Minervois qui doivent à notre sens être fouillés exhaustivement.

Parallèlement, nos méthodes de datations doivent évoluer afin de palier la stérilité de ces architectures. Les exemples de datations OSL appliquées au mégalithisme sont variés et semblent fonctionner. Nous souhaitons donc les appliquer notamment sur le tumulus de la phase I du dolmen des Isserts.

Enfin, des recherches post doctorales à l'étranger nous permettraient de sortir des contextes méditerranéens et caussenards. Nous pourrions appliquer notre méthodologie de fouilles des structures tumulaires et de la périphérie des monuments à la recherche des derniers vestiges de commémoration.

Bibliographie

ABELANET J. (1967) – Conférences prononcées sur les chantiers de fouilles de Sallèles-Cabardès et de Labastide et Villar-en-Val (Aude), Carcassonne, *Dépôt de fouilles préhistoriques*.

ABELANET J. (1969) – Le Dolmen de la Lloseta (Clara-Villerach, Pyrénées-Orientales), *Atacina 4*, Carcassonne, 5 p.

ABELANET J. (1970) – Rapport général sur le mégalithisme méridional, in J. GUILAINE (dir.), Les Civilisations néolithiques du midi de la France, actes du colloque de Narbonne (15-17 février 1970), *Atacina 5*, Carcassonne, 133 p.

ABELANET J. (2011) – *Itinéraires mégalithiques : dolmens et rites funéraires en Roussillon et Pyrénées nord-catalanes*, Canet, Trabucaire, 350 p.

AMBERT P. (1970a) – Mégalithes isolés du Causse de Saint-Julien (Hérault), *Bulletin de la Société Archéologique de Béziers*, 5, 6, p. 65-76.

AMBERT P. (1970b) – Les dolmens de la haute-vallée de la Cesse, *Gallia-Préhistoire*, T. XIII, fasc. 2, 1970, p. 524.

AMBERT P. (1970c) – Les dolmens du Bouys (Minerve-Hérault), *Bull. Soc. Et. Scient. de l'Aude*, T. 70, p. 83-100.

AMBERT P. (1972a) – Le dolmen 12 du Bois Bas (Minerve-Hérault), *Bull. Com. Archéo. Narbonne*, 34, pp. 23-31.

AMBERT P. (1972b) – L'architecture des dolmens de la Forêt de Siran (Hérault), *Trav. et Recherch.*, Fed. Tarnaise de Spéléo-Archéo, 9, p. 77-81.

AMBERT P. (1972c) – Données actuelles sur les mégalithes du département du Gers, *Bull. Soc. Archéo. du Gers*, 4, p. 466-472.

AMBERT P. (1973) – Morphologie des dolmens du Minervois (Hérault), *Ogam, Tradition Celtique*, 22, 25, p.11-22.

AMBERT P. (1974) – Les dolmens des causses de la Livinière (Hérault), *Cahiers ligures de préhistoire et d'archéologie*, 22-23, p. 337-347.

AMBERT P. (1975) – Allées de L'Aude et dolmens à antichambre, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 72, 2, p. 57-64.

AMBERT P. (1976) – Le coffre de Combe Marie à la Livinière (Hérault) et les sépultures à incinérations pré-Hallstattiennes du Midi de la France, *Gallia-Préhistoire*, 19, 1, p. 265-286.

AMBERT P. (1977) – Un poignard métallique au dolmen des Fados (Pépieux-Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 74, 4, p. 121-126.

AMBERT P. (1979a) – Les Dolmens de Lugné (Cessenon, Hérault), *Archéologie en Languedoc*, fasc. 2, p. 39-46.

AMBERT P. (1979b) – Essai sur la flèche asymétrique du Néolithique languedocien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 76, 3, p. 87-90.

AMBERT P. (1980) – Le Vézarien et les sépultures dolméniques, in J. GUILAINE (dir.), *Le Groupe de Vézara et la fin des temps néolithiques dans le sud de la France et la Catalogne*, éd. C.N.R.S, Toulouse, p.131.

AMBERT P. (1983) – La sépulture de Pech Laurier (Quarante-Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 5, p.17-18.

AMBERT P. (1990) - Réflexions concernant l'architecture des dolmens "larges" de l'aire pyrénéïque, *Autour de Jean Arnal*, Montpellier, p. 291-303.

AMBERT P. (1991) – Réflexions concernant l'architecture des dolmens "larges" de l'aire pyrénéïque, in J. Guilaine et X. Guthertz (dir.), *Autour de Jean Arnal*, Picard. Édit., p. 289-301.

AMBERT P. (1996) – Grottes et Dolmens du Minervois, in M. LUGAND (dir.), *Initiation à l'Archéologie de l'Hérault*, Publ de la Fed. Archéo. Hérault, éd. Lugand, Lattes, p. 69-74.

AMBERT P. (1996b) – Cabrières (France), mines et métallurgie au IIIe millénaire B.C. : apport de la métallurgie expérimentale, in Cabrières – Hérault et le contexte régional du développement de la première métallurgie du cuivre en France (IIIe millénaire av. J.-C.). *Archéologie en Languedoc*, 20, p. 21-26.

AMBERT P. (1998) – Réflexions sur la chronologie des statues-menhirs de l'aire saintponienne, *Archéologie en Languedoc*, 22, p. 183-195.

AMBERT P. (2003a) – Défense et illustration du Néolithique récent du Languedoc central, plus particulièrement de celui de la région Saint-Pons-Lodève, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 100, 2, pp. 357-374

AMBERT P. (2003b) – Contribution à l'étude du Campaniforme du Languedoc central méridional, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 100, 4, p. 715-732

AMBERT P. (2007) – *Dolmens en Minervois*, Centre de recherche et de documentation du Minervois (C.R.D.M), Olonzac, 24 p.

AMBERT P., GUIRAUD J.L. (1970) – Les dolmens de Fournes (Siran-Hérault), *Bull. Com. Archéo.* Narbonne, 32, p. 45-54.

AMBERT P., POURCEL B. (1972) – Le dolmen II des lacs à Minerve (Hérault), *Bull. Soc. Archéo. du Gers*, 4, p. 473-478.

AMBERT P., BELAIR B., FERRY D. (1972) – Les dolmens de Mousse (Siran-Hérault), *Bull. Soc. Et. Sciences de l'Aude*, 72, p. 67-77.

AMBERT P., GIUBERGIA M. (1973) – Nouvelles observations sur un dolmen 1 des Lacs (Minerve-Hérault), *Bull. Soc. Hist. Nat. Béziers*, NS, 1, p.66-59.

AMBERT P., POURCEL B. (1974) – Le dolmen de la Cigalière à Cesseras (Hérault), *Gallia-Préhistoire*, 17, 1, p. 293-306.

AMBERT P., AMBERT M., MARTY R. (1975a) – Le dolmen 6 des lacs (Minerve-Hérault), *Bull. Soc. Préhistorique. Ariège*, XXX, p. 91-102.

AMBERT P., GUENDON J.L. (1975b) – Etude pétrographique des objets de parure des dolmens du Minervois, *Bull. Soc. Préhistorique. Ariège*, XXX, p. 103- 105.

AMBERT P., GUENDON J.L., DELGIOVINE A. (1975c) – Etude minéralogique des céramiques du Minervois, *Bull. Soc. Préhistorique. Ariège*, XXX, p. 107-114.

AMBERT P., MIALHE R.-M., MARTY R. (1975d) – Le dolmen 1 de Lauriole (Siran- Hérault), *Bull. Com. Archéo.* Narbonne, 37, p.13-20.

AMBERT P., TAFFANEL O. et J. (1975e) – La ciste de Boujas (Aigne-Hérault), *Bull. Soc. Et. Sciences de l'Aude*, 75, p. 113-119.

AMBERT P., GATORZE J. (1979) – Les dolmens de Lugné (Cessenon-Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 2, p. 39-46.

AMBERT P., GATORZE J. (1980) – Les dolmens de Cébazan (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 3, p. 55-58.

AMBERT P., GATORZE J. (1981) – Les dolmens de Vieillepassans (Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 4, p. 115-126.

AMBERT P., BARGE B. (1982) – Les parures de la grotte Tournié (Pardailhan-Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 79/5, p. 151-160.

AMBERT P., GATORZE J. (1983) – Le dolmen de Pech Menel (Quarante-Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 5, p. 9-14.

AMBERT P., BARGE H., BOURHIS J.-R., ESPEROU J.-L. (1984) – Mines de cuivre préhistoriques de Cabrières (Hérault), premiers résultats, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 81, p. 83-88.

AMBERT P., GATORZE J. (1985) – Les dolmens de la Roueyre à Bize Minervois (Aude), *Archéologie en Languedoc*, 85/4, p. 97-103.

AMBERT P., GATORZE J. (1988) – Les dolmens du Bois de Monsieur (Assignan-Hérault), *Archéologie en Languedoc*, 88/4, p. 117-120.

AMBERT P., GENNA A., TAFFANEL O. (1988) – Contribution à l'étude du Chasséen dans le Minervois, in *Le chasséen en Languedoc oriental. Hommage à Jean Arnal. Actes des journées d'études* (Montpellier, octobre 1985), *Préhistoire U.P.V. 1*, Université de Montpellier, p. 25-36.

AMBERT P., BOURHIS J.-R., LANDES C. (1991) – Le Gravas, une cabane de « forgeron » chalcolithique (Saint-Mathieu-de-Trévières, Hérault). Analyse de documents métalliques dans leur contexte régional. Conséquences, in *Le Chalcolithique en Languedoc, ses relations extra-régionales. Actes du Colloque International en hommage au Dr J. Arnal* (Saint-Mathieu-de-Trévières, 20-22 septembre 1990), Fédération Archéologique de l'Hérault, p. 77-82.

AMBERT P., GENNA A. (1994) – Mailhac : Dolmen de Boun Marcou, in J. GUILAINE, D. SACCHI, J. VAQUER (dir.), *Aude des origines*, Groupe audois d'études préhistoriques, 212 p.

ANDRE A., BOUTIN J.-Y. (1995) - La Grotte-Aven des Baumes-Chaudes & les trépanations crâniennes dans les Grands Causses, L.R. *Association du Docteur Prunières*, 223 p.

ARNAL G.-B. (1961) – Les mégalithes du Lodévois, Tome I, *Cahiers Ligures de préhistoire et d'archéologie*, 10, 109 p.

ARNAL G.-B. (1966) – Datation C¹⁴ de la stratigraphie de l'abri de St-Etienne-Le-Gourgas (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 63, 2, p. 51-52.

ARNAL G.-B. (1970) – Les Civilisations néolithiques du midi de la France, actes du colloque de Narbonne (15-17 février 1970), *Atacina 5*, Carcassonne, 133 p.

ARNAL G.-B. (1971) – Le Gourgasiens après les récentes fouilles, *Bulletin de la Société préhistorique française*, Comptes rendus des séances mensuelles, 68, 2, p. 54-56.

ARNAL G.-B. (1972) - L'abri sous roche de Saint -Étienne-de-Gourgas (Hérault), I Étude préliminaire du matériel, *Gallia préhistoire*, 15, 2, 1972. p. 261-308.

ARNAL G.-B. (1979) – L'ensemble mégalithique de Saint-Pierre-de-la-Fage, *Les mégalithes du Lodévois*, Tome II, Centre de recherche archéologique du Haut-Languedoc, 104 p.

ARNAL G.-B. (1987) – Les dolmens languedociens, in JOUSSAUME R. (dir.), *Mégalithisme et société*, Table ronde C.N.R.S. des Sables-d'Olonne (Vendée), (2-4 novembre 1987), Groupe Vendéen d'Études Préhistoriques, 1990, p. 127-136.

ARNAL G.-B. et N, LASSURE C., PAUZE B. (1986) – Le dolmen du Pouget (Hérault) et son contexte archéologique, *Mémoire n°IV du Centre de Recherche Archéologique du Haut-Languedoc*, 78 p.

ARNAL G.-B. BERTRAND P. M., MAREAU G. (2006) – Les mégalithes du Lodévois (Hérault), Tome IV, Le Larzac méridional, *Mémoire n° VII du Centre de Recherche Archéologique du Haut-Languedoc*, 180 p.

ARNAL J. (1936) - La sépulture mégalithique du Lamalou, *Cahiers d'histoire et d'Archéologie*, p. 1-15.

ARNAL J. (1945) - La poterie cannelée du type Fontbouisse, *Zephyrus*, pp. 165-185.

ARNAL J. (1947) – Prise de date pour quelques nouveaux mégalithes de l'Aude, *Bulletin de la Société préhistorique française*, XLIV, p. 334-335.

ARNAL J. (1949) – Los dolmenes de corredor con muros de piedra seca en el Hérault, Francia, *Ampurias*, XI, p. 33-45.

ARNAL J. (1952) – Excursion sur les Causses de Minerve, *Zephyrus*, III, 2, p. 109-123.

ARNAL J. (1953a) – Les dolmens en murs de pierres sèches en Languedoc, *Revue des Etudes Ligures*, XIX, p. 22-34.

ARNAL J. (1953b) – La structure du Néolithique français d'après les récentes stratigraphies, *Zephyrus*, IV, p. 311-344.

ARNAL J. (1954) – Le Chalcolithique, in COLLECTIF, *Les grandes civilisations préhistoriques de la France. Livre jubilaire de la Société Préhistorique Française*, Paris, Société Préhistorique Française, p. 96-100.

ARNAL J. (1955) – Pendeloques à crochets, *Bulletin de la Société préhistorique française*, LII, p. 667-669.

ARNAL J. (1956) – Petit lexique du mégalithisme, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 53, p. 518-531.

ARNAL J. (1958) – Révision des dolmens situés au Sud du Pic Saint Loup (Montpellier Nord) : communes de Cazevieille, St Jean de Cucules et du Mas de Londres (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 55, p. 745-751.

ARNAL J. (1959) – Les dolmens à façade, *Bulletin de la Société d'Etudes Scientifique d'Angers*, Nouvelle série, II, 89^{ème} année, 1959, p. 51-53.

- ARNAL J. (1963) – Les Dolmens du département de l'Hérault, *Préhistoire*, 15, Presses universitaires de France, Paris, 245 p.
- ARNAL J., LOUIS M. (1936) – La sépulture mégalithique du Lamalou, *Cahier d'Histoire et d'Archéologie*, XI, p. 1-15.
- ARNAL J., PEYROLLES D. (1934-1935) – La sépulture mégalithique de Sauzet II (Hérault), *Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Nîmes et du Gard*, p. 1-4.
- ARNAL J., PEYROLLES D. (1936) – La sépulture mégalithique du Lamalou, *Cahier d'Histoire et d'Archéologie*, XI, p. 1-15.
- ARNAL J., BAILLOUD G., RIQUET R. (1960) – Les Styles céramiques du Néolithique français. Etude didactique, *Presses Universitaires de France*, 210 p.
- ARNAL J., HUGUES C. (1963) – Les dolmens de la Masselle 1 et 2 à Saint-Hippolyte-du-Fort, Gard, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 60, 11/12, p. 808-817.
- ARNAL J., BALSAN L. (1980) – Les longs tumulus à dolmen décentré du département de l'Aveyron, *Gallia Préhistoire*, 23, p. 183-207.
- ARNAL J. *et al.* (1987-1988) – Deux longs tumulus à dolmen décentré du plateau du Larzac, *Gallia Préhistoire*, 30, p. 151-163.
- ARNAL J., ARNAL N., ARNAL G.B., LASSURE C., PAUZE B. (1986) – Le dolmen du Pouget (Hérault) et son contexte archéologique, Lodève, Centre de Recherche Archéologique Du Haut-Languedoc, *Mémoire du C.R.A.H.L.*, 4, 81 p.
- ARNAL J., DANIEL G. (1952) – Les monuments mégalithiques et la forme des tumuli en France et en Angleterre, *Bulletin de la Société préhistorique française*, XLIV, p. 39-53.
- ARNAL J., HUGUES C. (1965) – Les dolmens de la Masselle 1 et 2 à Saint-Hyppolyte-du-Fort (Gard), *Bulletin de la Société préhistorique française*, LX, p. 808-817.
- ARNAL J., BURNEZ C., ROUSSOT-LARROQUE J. (1967) – Sauvetage de la station fontbuxienne du Gravas, St-Mathieu-de-Trévières (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 64, p. 527-586.
- ARNAL J., DURAND-TULLOU A., ARNAL G.-B., BRINGER P. (1989) – Trois dolmens sur le causse de Blandas ou de Montdardier, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 86, N. 7. p. 217-224.
- AUDIBERT J. (1962) – La civilisation chalcolithique du Languedoc oriental, Institut international d'études ligures, *collection de monographies préhistoriques et archéologiques*, IV, Montpellier, 211 p.

AUDIBERT J. (1956) – Le Bronze moyen bas languedocien, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 53, 3-4, p. 152-157.

AUDIBERT J. (1958) – La période chalcolithique dans le Languedoc oriental, *Gallia préhistoire*, 1, 1, p. 39-65.

AUDIBERT J., BOUDOU J. (1955) – Une vallée à l'énéolithique, *Cahiers ligures de préhistoire et d'archéologie*, 4, p. 70-122.

AZÉMAR R. (1987) – A propos d'une structure circulaire associée au dolmen I de Navas (commune de Castelnaud Pegayrols), *Vivre en Rouergue*, 1, p. 17-19.

AZÉMAR R. (1989-91) – *Le Dolmen 3 de Saint Martin de Larzac*. Rapport définitif de fouille programmée trisannuelle, Service Régional de l'Archéologie, Montpellier, 144 p.

AZÉMAR R. (1993) – Les Gravures rupestres des dolmens des Cévennes occidentales », *Bulletin de la Société archéologique et historique des hauts cantons de l'Hérault*, 16, p. 17-24.

AZÉMAR R. (1994) – Les dalles de fond échancrées de quelques dolmens du Haut-Languedoc, *Bulletin de la Société archéologique et historique des hauts cantons de l'Hérault*, 17, p. 13-22.

AZÉMAR R. (1998a) – Réemploi et recomposition architecturale des dolmens - l'exemple de la nécropole de Saint-Martin-du-Larzac (Aveyron), in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 - 2000 avant J.C.). Bilans documentaires régionaux*, éd. Errance, Paris, p. 232-236.

AZÉMAR R. (1998b) – La réutilisation des dolmens. L'exemple du dolmen 3 de Saint-Martin-du-Larzac, *Dolmens et menhirs*, éd. Errance, Paris, p. 19-22.

AZÉMAR R. (1999) – Lapanouse-de-Cernon. Dolmen du Devez de la Baume, *Vivre en Rouergue*, 13, p. 180-181.

AZÉMAR R. (2000) – Dolmens et territoires : une analyse des paysages sur les Grands Causses, *Bulletin préhistorique du Sud-Ouest*, 7, 1, p. 65-73.

AZÉMAR R. (2006) – Nouveaux enjeux, nouveaux acquis autour des dolmens et des territoires de la Préhistoire récente des Grands Causses, in J. GASCO, F. LEYGE, P. GRUAT (dir.), *Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini*, Actes du colloque (16-18 juin 2005, Millau), Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, p. 351-363.

AZÉMAR R. (en cours) – Le mégalithisme du Larzac aveyronnais. Interface d'un phénomène et gestion d'un espace, *thèse en cours*, Université de Toulouse, E.H.E.S.S.

AZÉMAR R., BORIES G. JAUBERT J., LECOMTE N., LEDUC M., PAJOT B., SERVELLE C., (1998) – Midi-Pyrénées, in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 - 2000 avant J.C.). Bilans documentaires régionaux*, éd. Errance, Paris, p. 232-236.

BAILLOUD G. (1971) – Les Civilisations néolithiques du midi de la France, actes du colloque de Narbonne (15-17 février 1970), *Laboratoire de préhistoire et de paléontologie*, 133 p.

BALSAN L., COSTANTINI G. (1960) – Le dolmen de Saint-Martin-du-Larzac, commune de Millau (Aveyron), *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 57, 7-8, p. 413-420.

BALSAN L., COSTANTINI G. (1972) – Étude archéologique et synthèse sur le Chalcolithique des Grands Causses, La grotte des Treilles à Saint-Jean et Saint-Paul (Aveyron), *Gallia préhistoire*, 15, 1, p. 229-250.

BARBAZA M. (1979) – L'Aude Préhistorique, Inventaire des Gisements Préhistoriques de la feuille de Carcassonne au 1/100.000^e, *Atacina*, 9, Carcassonne, 125 p.

BARGE H. (1982) – *Les parures du Néolithique ancien au Bronze ancien en Languedoc*, Thèse de 3^e cycle renotée, Université de Provence, Aix en Provence, 323 p.

BARGE H. (1999) – Les pendeloques à coches en os provençales et leur utilisation dans l'hypogée des Boileau (Sarrions, Vaucluse), in M. JULIEN, A. AVERBOUH, D. RAMSEYER (dir.), *Préhistoire d'os : Recueil d'études sur l'industrie osseuse préhistorique offert à Henriette Camps-Fabrer*, Publication de l'Université de Provence, Aix en Provence, p. 215-226.

BARGE H., AMBERT P. (1982) – Les mines de cuivre de Cabrières (Hérault), Journée Préhistorique et Protohistorique : D.A.P.B. - CNRS - Laboratoire d'Anthropologie. Rennes, p. 34.

BARGE H., AMBERT P., ESPEROU J.-L. (1997) – La grotte du Broum à Péret (Hérault). Ses relations avec les mines chalcolithiques de Cabrières, in Actes du colloque « Mines et Métallurgies de la Préhistoire au Moyen-Âge en Languedoc-Roussillon et régions périphériques », *Archéologie en Languedoc*, 21, p. 65-78.

BEC DRELON N. (2009) – *Les dolmens du département de l'Hérault : Bilan de la documentation et perspectives de recherches*, *Mémoire de Master I*, Université Paul Valéry, Montpellier III, 116 p.

BEC DRELON N. (2010) – *Les dolmens à antichambre du Causse de l'Hortus (Hérault) : architecture et mobilier*, *Mémoire de Master II*, Université Paul Valéry, Montpellier III, 2 volumes, 155 p.

BEC DRELON N. (2012) – MURLES : Dolmen de la Caissa dels Morts II, p. 159, NOTRE-DAME-DE-LONDRES : Dolmen de la Caumette, p. 167, SAINT-ETIENNE-DE-GOURGAS : Dolmen n°17 de Laroque, p. 175, SAINT-JEAN-DE-LA-BLAQUIERE : Dolmen des Isserts, p. 177, VAILHAUQUES : Dolmen du Mas de Reinhardt II, p. 184, *Bilan Scientifique Régional du Languedoc Roussillon*.

BEC DRELON N. (2013) – RIA-SIRACH : Dolmen de Prat-Clos, TARERACH : Dolmen de la Barraca, SAINT-JEAN-DE-LA-BLAQUIERE : Dolmen des Isserts, *Bilan Scientifique Régional du Languedoc Roussillon*.

BEC DRELON N. (2013b) – Résultat des sondages sur les dolmens de Prat-Clos (Ria-Sirach) et de la Barraca (Tarerach), *Bulletin de l'Association Archéologique des Pyrénées-Orientales*, Archéo 66, 28, p. 30-32.

BEC DRELON N. (à paraître) – Réflexions sur l'implantation et l'architecture des dolmens à couloir et à antichambre du Causse de l'Hortus (Hérault), in G. ROBIN, M. BAILLY, A. D'ANNA, A. SCHMIT (dir.) *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*, Actes du Colloque international (8-10 juin 2011, Aix-en-Provence), *Préhistoires Méditerranéennes*, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, en ligne.

BEC DRELON N. (2015) – La stèle du Mas Delon (Le Puech, Hérault) : analyse morpho-typologique et implantation d'un mégalithe en Lodévois, in G. RODRIGUEZ et H. MARCHESI (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui*, Actes du 3^e Colloque International sur la statuaire mégalithique (13-16 septembre 2012, Saint-Pons-de-Thomières), p. 465-469.

BEC DRELON N. (à paraître) – Megalithic building techniques in the Languedoc region of southern France: recent excavations at two dolmens in Hérault, in L. LAPORTE ET C. SCARRE (dir.) – *The Megalithic Architectures of Europe, IVth meeting of the European Megalithic Studies Group, (10-12 may 2012, Rennes)*, Oxbow Books, p. 31-38.

BEC DRELON N., LE ROY M., RECCHIA-QUINIOU J. (2014) – Autour de la chambre : nouveaux éléments de réflexion sur les structures tumulaires. Apport des fouilles récentes de cinq dolmens de l'Hérault, in SENEPART I., LEANDRI F., CAULIEZ J., PERRIN T., et THIRAUT E., (dir.), *Chronologie de la Préhistoire récente dans le sud de la France : actualité de la recherche*, Actes des 10^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (18-20 octobre 2012, Porticcio), p. 569-582.

BEC DRELON N., RECCHIA-QUINIOU J., PECHE-QUILICHINI K. (à paraître) – Construction et réutilisation des sépultures mégalithiques au Bronze Moyen entre Pyrénées et Cévennes : L'exemple des dolmens des Isserts (34) et de la Barraca (66), in *Bronze 2014*, Actes du colloque, (17-20 juin 2014, Strasbourg).

BEC DRELON N., RECCHIA-QUINIOU J., LE ROY M., (à paraître) – Le dolmen des Isserts (Saint-Jean-de-la-Blaquière, 34) : différenciation des espaces internes, évolution de l'architecture tumulaire et implantation territoriale, in *De la tombe au territoire, journée thématique*, Actes des XI^e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, (25-27 septembre 2014, Montpellier).

BEC DRELON N., GALANT P. (à paraître), – Histoire, bilan et perspectives pour les monuments mégalithiques du Languedoc-Roussillon, M. Leduc (dir.), Actes du colloque de Toulouse.

BEYNEIX A. (2003) – *Traditions funéraires néolithiques en France méridionale, 6000 – 2200 avant J.-C.*, Errance, Paris, 287 p.

BEYNEIX A., MOULHERAT C., BERTRAND L. (2001) – À propos du niveau néolithique final du tumulus X du Freyssinel (Saint-Bauzile, Lozère), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 98, 4, p. 663-674.

BIZOT B., MICHEL J., SAUZADE G. (2004) – Dépôts funéraires et sédimentation dans dolmen de l'Ubac à Goult, in J. BUISSON-CATIL, A. GUILCHER, C. HUSSY, M. OLIVE, M. PAGNY (dir.), *Vaucluse préhistorique : le territoire, les hommes, les cultures et les sites*, Avignon, Ed. A. Barthélémy, Le Pontet, p. 237-244

BOCQUENET J.-P. (1993) – Monuments et nécropoles mégalithiques dans les Corbières méridionales (Aude, Pyrénées Orientales), *Mémoire DEA : Toulouse, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, 163 p.

BOCQUENET J.-P. (1995a) – Architectures et cultures mégalithiques dans les Pyrénées méditerranéennes, *Publicacions de l'Institut d'estudis ceretans*, 27, p. 309-315.

BOCQUENET J.-P. (1995b) – Le dolmen de l'Oliva den David (Salses, Pyrénées-Orientales), *Publicacions de l'Institut d'estudis ceretans*, p. 17-27.

BOCQUENET J.-P. (1992-1995) – Le dolmen de la Creu de la Falibe (Saint-Michel-de-Llotes), Pyrénées-Orientales), *Travaux de Préhistoire Catalane*, VIII, p. 57-65.

BORDREUIL M. (1998) – Recherches sur le monumentalisme funéraire et les sépultures mégalithiques en Languedoc oriental, in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500-2000 av. J.-C.). Bilans documentaires régionaux*, Paris, Errance, p. 135-158.

BORDREUIL M., JALLOT L. (2002) – Dolmens à murs latéraux en pierre sèche en Languedoc oriental (France), *Origine et développement du mégalithisme de l'Ouest de l'Europe (Bougon - 26/30 octobre 2002)*, pp. 283-291.

BORDREUIL M. et al. (2006) – Dolmens à murs latéraux en pierre sèche en Languedoc oriental (France), étude préliminaire, *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe : Conseil général des Deux-Sèvres / Musée des Tumulus de Bougon (Deux-Sèvres)*. Bougon, p. 283-291

BORIES G. (1998) – Le Mégalithisme du Causse Comtal, *Croyances et rites en Rouergue des origines à l'An Mil Montrozier*, p. 31-44

- BORIES G. (2006) – La structure de protection des chambres mégalithiques des dolmens du Nord Aveyron, l'exemple des dolmens I et II de Peyrelevade à Limouze, commune de Salles-la-Source, *Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini. Actes du colloque de Millau (16-18 juin 2005)*, Archives d'Ecologie Préhistorique, p. 365-371
- BOUGEANT P. (2000) – La Nécropole mégalithique de Ricome (Notre-Dame-de-Londres, Hérault), *Mémoire Diplôme : Toulouse, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales*, 310 p.
- BOUJOT C. (1996) – Le mégalithisme dans ses rapports avec le développement des sépultures collectives néolithiques. Apports d'une synthèse à l'échelle de la France, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93, 3, p. 337-341.
- BOUQUET L. *et al.* (2010), La Capitelle du Broum (Péret, Hérault, France), Un atelier de métallurgie chalcolithique languedocien : description des appareils et du mobilier de la chaîne opératoire de production du cuivre, *Association pour la recherche archéologique en Languedoc oriental*, p. 165-179
- BOUSQUET N. *et al.* (1966), La Grotte de Labeil près de Lauroux (Hérault), Bordighera, *Cahiers ligures de préhistoire et de protohistoire*, 15, p. 79-166.
- BOUTIN J.-Y., GALANT P., PERRIN T., THIRAUT E., BONNARDIN S., (2011) – Quels critères pour quelles civilisations sur les Grands Causses à la fin du Néolithique ? *in* I. SENEPART (dir.), Marges, frontières et transgressions : Actualité de la recherche, *Actes des 8e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (7-8 novembre 2008, Marseille)*, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, p. 75-85.
- CALADO D., BALDIA M., BOULANGER M. éd. (2010) – Monumental Questions: Prehistoric Megaliths, Mounds, and Enclosures, *Proceedings of the XV world congress (Lisbon, 4-9 septembre 2006)*, Union International des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques (UISPP), vol. 7, BAR international Series 2122, 152 p.
- CAMBESSEDES J.-M., GALANT P. (2008) – Le mégalithisme du Causse de Blandas, *Causses & Cévennes*, Revue du Club Cévenol, XXI (n° 1 - janvier - février - mars 2008), p. 325-326.
- CAMPMAJO P. (1983) – Le site de Lló, *Centre d'études protohistoriques catalanes*, Perpignan, p. 83-91.
- CAPPAL R., MELIS M.-G. (2008) – Signe et fonction des objets lithiques préhistoriques en Sardaigne, Les données de la nécropole d'Ispiluncas – Sedilo (Sardegna – Italia), *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, t 14, pp. 145-166.
- CARLES M. (1901) – Le Larzac préhistorique, *l'indépendant de Lodève*, Journal Politique Hebdomadaire de l'arrondissement, 39eme année, numéro 18-23, 31 p.

CAROZZA L. dir. (2005), Le site de Puech Haut à Paulhan, Hérault, *La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central : les habitats de la colline du Puech Haut à Paulhan, Hérault : Centre d'Anthropologie – EHESS*, p. 19-22.

CAROZZA L., VIALET P., BOUCHETTE A., CHEVILLOT P. (1999), L'habitat de plaine Néolithique final du Bousquetas à Paulhan (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 96, p. 39-52.

CAROZZA L., CORDIER L., (2005) – Les enceintes néolithiques : catalogue des faits et des mobiliers, in *La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central. Les habitats de la colline du Puech Haut à Paulhan, Hérault, Toulouse, A.E.P*, p.61-104

CAROZZA L., GEORJON C. (2006), La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central : contrôle social du territoire et pratiques économiques entre 3 200 et 2 400 avant J.-C. dans la moyenne vallée de l'Hérault, *Impacts interculturels au Néolithique moyen. Du terroir au territoire : sociétés et espaces*. Dijon, p. 215-237.

CARRERAS VIGORÓS E., TARRÚS-GALTER J. (2013) – 181 anys de Recerca megalítica a la Catalunya nord (1832-2012), *Annals de l'Institut d'Estudis Gironins*, LIV, p. 31-184.

CARTAILHAC E. (1889) – *La France préhistorique*, Felix Alcan, Paris, p. 163-258.

CASSEN S., (2009) – *Exercice de stèle : une archéologie des pierres dressées, réflexion autour des menhirs de Carnac*, éd, Errance, Paris, 158 p.

CASSEN S., BOUJOT Ch., VAQUERO J. (2000) – Éléments d'architecture : exploration d'un tertre funéraire à Lannec et Gadouer (Erdeven, Morbihan) ; *constructions et reconstructions dans le Néolithique morbihannais ; propositions pour une lecture symbolique*, Association des Publications Chauvinoises, Mémoire XIX, 814 p.

CAULIEZ J. (2011) – *2900-1900 av. n.-è. Une méthodologie et un référentiel pour un millénaire de produits céramiques dans le Sud-Est de la France*, Supplément Préhistoires méditerranéennes, Éditions APPAM, Aix-en-Provence, 126 p.

CAZALIS DE FONDOUCE P. (1870) – Documents sur la période préhistorique fournis par la région du département de l'Hérault, C.R. de la 35^e session du Congrès scientifique de France, 1, *Matériaux*, p. 375.

CAZALIS DE FONDOUCE P. (1873-1878) - *Les Temps préhistoriques dans le sud-est de la France : allées couvertes de la Provence (second mémoire)*, Paris, Delahaye, 64 p.

CAZALIS DE FONDOUCE P. (1900) – L'Hérault aux temps préhistoriques, *Géographie générale du département de l'Hérault*, Imprimerie Ricard, Montpellier, 196 p.

CAZALIS DE FONDOUCE P. (1904) – Les Cromlechs de la Can de Ceyrac (Gard), *Bulletin de la Société préhistorique de France*, Volume 1 Numéro 2 pp. 56-66

CHAMBON P. (2003) – Les morts dans les sépultures collectives néolithiques en France : du cadavre aux restes ultimes, *Gallia préhistoire*: sup. 35.

CHATEAUNEUF F. (2009) – Architecture et typologie des dolmens des confins du Gard et de l'Ardèche, *Master 1 d'Archéologie*, Université de Provence, 163 p.

CHATEAUNEUF F. (2010) – Les dolmens à section trapézoïdale des Causses et des Gorges de l'Hérault, *Master 2 d'Archéologie*, Université de Provence, 161 p.

CHATEAUNEUF F. (en cours) – Les dolmens de la fin du Néolithique en Languedoc-oriental : éléments discriminants pour leur étude technique et chronologique, Thèse en cours, Université de Provence.

CHATEAUNEUF F., AMBERT P., PIATSCHECK C. (2012) – Le Dolmen du Pouzet (Viols-le-Fort-Argelliers, Hérault). Architecture et mobilier, Contribution à l'étude des dolmens à dalles latérales inclinées du Languedoc, *Bulletin du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*, 52, p. 81-103.

CHATEAUNEUF F., AMBERT P., REQUIRAND C., COLOMER A., BEAUMES B. (à paraître) – Nouvelles recherches sur l'architecture, l'orientation et la situation des sépultures mégalithiques entre Hérault et Rhône, in G. ROBIN, M. BAILLY, A. D'ANNA, A. SCHMIT (dir.) *Fonctions, utilisations et représentations de l'espace dans les sépultures monumentales du Néolithique européen*, Actes du Colloque international (8-10 juin 2011, Aix-en-Provence), Préhistoires Méditerranéennes, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme, en ligne.

CHEVALIER Y. (1975) – Les Données architecturales de dolmens du sud et du centre-ouest de la France, Ministère des affaires culturelles, 104 p.

CHEVALIER Y. (1984) – L'architecture des dolmens entre Languedoc et Centre-Ouest de la France, R. Habelt, Bonn, 289 p.

CHEVALIER Y. (1986) – L'architecture des dolmens du Sud de la France, in J.-P. DEMOULE, J. GUILAINE (dir.), *Le Néolithique de la France : Hommage à Gérard Bailloud*, Paris, Picard, p. 359-377.

CICILLONI R. (1999) – Dolmens della Sardegna : analisi e problematiche, *Studi Sardi*, XXXI (1994-1998), p. 51-110.

CICILLONI R. (2007) – Il fenomeno dolmenico sardo in relazione con il megalitismo corso », in A. D'ANNA et al. (dir.), *Corse et Sardaigne Préhistoriques, Relations et échanges dans le contexte Méditerranéen*, Actes du colloque, Documents préhistoriques, 22, CTHS, Paris, p. 153-163.

CLAUSTRE F. (1996) – Le Bronze ancien en Roussillon, dans : Cultures et Sociétés du Bronze ancien en Europe, Fondements culturels, techniques, économiques et sociaux des débuts de

l'Âge du Bronze, *Actes du 117^e congrès national des Sociétés Savantes (Clermont-Ferrand, 26-30 octobre 1992)*, comité des travaux historiques et scientifiques, p. 387-399.

CLAUSTRE F. (1997) – L'Age du Bronze en Roussillon : évolution des recherches, *Etudes roussillonnaises, Revue d'Histoire et d'Archéologie Méditerranéennes, (Hommage à l'archéologue Georges Claustres)*, 15, p. 19-40.

CLAUSTRE F. (1998) – Monuments mégalithiques et grottes sépulcrales en Roussillon, in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives*, Paris, Errance, p. 159-174.

CLAUSTRE F., PONS P. (1988) – Le Dolmen de la Siureda, Maureillas et les mégalithes du Roussillon, *Millas : Groupe de préhistoire du Vallespir et des Aspres*, 32 p.

CLAUSTRE F., PONS P., DELCOS C., GUISET J. (1990) – Mégalithisme en Vallespir, un dolmen découvert à Maureillas (Pyrénées-Orientales), *Travaux de préhistoire catalane*, 6, p. 129-141.

CLAUSTRES F., ZAMMIT J., BLAISE Y., ANDRE J., BARUSSEAU J.-P., CALVET M., DELCOS C., GEDDES D., GIRESE P., LAUR F., PONS P., PONSICH P., PORRA V., ROBERT M., VILETTE P. (1993) – La Cauna Belesta, une tombe collective il y a 6000 ans, Toulouse, Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales, 286 p.

CLAUSTRE F., MAZIERE F. (1998) – La céramique campaniforme des Pyrénées-Orientales, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 95, 3, pp. 383-392.

CLOPES J. (1988) – La céramique chasséenne de Montbeyre-la-Cadoule (Teyran) dans la collection Escuret, in *Le chasséen en Languedoc oriental. Hommage à Jean Arnal. Actes des journées d'études (Montpellier, octobre 1985)*, Préhistoire U.P.V. 1, Université de Montpellier, p. 165-171.

CLOPES J., SAHUC M., SAUVEUR C. (1991) – L'habitat de plein air du Grand Devois de Figaret (Guzargues, Hérault), in *Le Chalcolithique en Languedoc, ses relations extra-régionales. Actes du Colloque International en hommage au Dr J. Arnal (Saint-Mathieu-de-Trévières, 20-22 septembre 1990)*, Fédération Archéologique de l'Hérault, p. 121-131.

CLOTTE J. (1964) – Le dolmen de la Devèze (Marcilhac – Lot), *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 61, 2, p. 323-336.

CLOTTE J. (1970) – Rapport général sur le mégalithisme méridional, in J. GUILAINE (dir.), *Les Civilisations néolithiques du midi de la France, actes du colloque de Narbonne (15-17 février 1970)*, *Atacina* 5, Carcassonne, p. 65-68.

CLOTTE J. (1975) – Vestibules ou antichambres, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 72, 4, p. 100-102.

CLOTTE J. (1977) – Inventaire des mégalithes de France, 5. Lot, *supplément à Gallia Préhistoire*, CNRS, 545 p.

CLOTTE J., MAURAND C. (1983) – Inventaire des mégalithes de la France, 7. Aveyron. I, l'Ouest aveyronnais : Causses de Limogne et de Villeneuve, *Supplément à Gallia Préhistoire*, CNRS, 117 p.

COLOMER A. (1980) – Les grottes sépulcrales préhistoriques murées en Languedoc oriental, in GUILAINE J. (dir.), *Le Groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le sud de la France et la Catalogne*, p. 264-265.

COLOMER A. et al (1990) – Bousargues, Argelliers, Hérault, un habitat ceinturé chalcolithique, les fouilles du secteur ouest, *Documents d'archéologie française*; 24, Ed. de la Maison des Sciences de l'Homme, 224 p.

COMBARNOUS G. (1958) – Le grand dolmen à couloir de Ferrussac-Esquirol et son site archéologique, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 55, 5-6, p. 326-335.

COMBARNOUS G. (1960) – Un pays de dolmens au cœur du bas-Languedoc, *Cahiers ligures de préhistoire et d'archéologie*, 9, 92 p.

COMBARNOUS G. (1971) – Quelques menhirs inédits de l'Hérault, *Bulletin de la Société préhistorique française*, CRSM, 68, 2, p. 57-60.

COMBARNOUS G. (1975) – *Index de noms de lieux et de personnes dans le cartulaire de Gellone, abbaye de St Guilhem* ; suivi de Notes : noms de communes, paroisses, lieux-dits, églises, cours d'eau, moulins, routes, etc., appellations diverses et surnoms, Paris, 110 p.

COSTANTINI G. (1984) – Le Néolithique et le Chalcolithique des Grands Causses. I - Etude archéologique, *Gallia-Préhistoire* : CNRS. Paris, 27, p. 121-210.

COSTANTINI G. (2004) – Pratiques et espaces funéraires, les Grands Causses au Chalcolithique Crubézy E. (dir.), *Monographies d'archéologie méditerranéenne*; 17, 162 p.

COSTE A., GUTHERZ X. (1973) – Les cordons à impression au doigt et la transition du Chalcolithique au Bronze Ancien en Languedoc Oriental, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 70, p. 181-186.

COSTE P., GUTHERZ X. (1974) – Les vases de la Grotte de l'Avencas, Brissac, Hérault, et le Néolithique récent dans le Midi de la France, *Bulletin de la Société préhistorique française. Etudes et travaux*, 71, 2, pp. 535-542

COULAROU J., JALLET F., COLOMER A., BALBURE J. (2008) – *Bousargues. Une enceinte chalcolithique des garrigues du Sud de la France*, Toulouse, A.E.P, p. 337.

COULAROU J., GASCO J., GALANT P., AIGOIN A. (2011) – *Autour du Pic Saint Loup à l'Age du cuivre : un monde villageois il y a 5000 ans*, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 178 p.

COURTIN J., MASSE J.-L. (1967) – Découverte d'un nouveau maillet à rainure en Basse-Provence, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t.64, N.2, pp.58-64.

COUSSEAU F. (en cours) – Nouvelle approche des premières architectures monumentales d'Europe occidentale mêlant archéologie du bâti et mégalithisme, thèse en cours, Université de Rennes.

CRUBEZY E., LUDES B., POUJOL J. et al (2004) – Pratiques et Espaces Funéraires : Les Grands Causses au Chalcolithique, *Monographie d'Archéologie Méditerranéenne*, 17, Lattes, 162 p.

CURA-MORERA M., CASTELLS J. (1977) – Evolution et typologie des mégalithes de Catalogne, *Bulletin de la Société Polymathique du Morbihan : Société Polymathique du Morbihan*. Vannes, 104, pp. 71-98.

CURA-MORERA M., VILARDELL R. (1996) – La recherche mégalithique en Catalogne, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93, 3, pp. 318-325.

D'ANNA A. (1995) – Le Néolithique final en Provence, in *Chronologies néolithiques. De 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien*, J.-L. Voruz (dir.), Ambérieu-en-Bugey : Société préhistorique rhodanienne, 420 p.

D'ANNA A., CESARI J., LEANDRI F., MARCHESI H. (1998) – Les mégalithes de la Corse. Un état de la question, in P. SOULIER, *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500-2000 av. J.-C.)*, Paris, Errance, pp. 90-105.

D'ANNA A., GUENDON J. L., PINET L., TRAMONI P. (à paraître) – Espaces, territoires et mégalithes : le plateau de Cauria (Sartène, Corse-du-Sud) au Néolithique et à l'Âge du bronze, 25e colloque interrégional sur le Néolithique, Dijon, 20-21 octobre 2001, *Revue Archéologique de l'Est*.

DANIEL G. (1950) – *The Prehistoric chamber tombs of England and Wales*, Cambridge University Press.

DAUBIGNEY A., VUAILLAT D. (1992) – Chorologie et chronologie de la nécropole de Chavéria (département du Jura), in *L'Age du Fer dans le Jura. Actes du 15ème colloque de l'Association Française pour l'Etude de l'Age du Fer, (Pontarlier (France) et Yverdon-les-Bains (Suisse), 9-12 mai 1991)*, pp. 101-118.

DE MORTILLET A. (1907) – La décoration des poteries au moyen de lamelles d'étain dans les temps protohistoriques et modernes, Congrès préhistorique de France, 3e session, Autun, p. 796-801.

- DE MORTILLET P. (1914) – Origine du culte des morts, Paris. J. Gamber, 117 p.
- DEDET B. (1982) – La réutilisation des sépultures mégalithiques des garrigues de l'Hérault à la fin du Bronze Final et au Premier âge du Fer, *Revue archéologique de Narbonnaise*, 15, pp. 1-17.
- DEDET B. (2014) – Vestiges d'une sépulture du Bronze final I à la Potence (Gaujac, Gard). Regard sur les pratiques funéraires du milieu de l'âge du Bronze au début du Bronze final en Languedoc oriental, *Document d'Archéologie Méridionale*, 35, p. 207-208.
- DEDET B., PY M., SAVAY-GUERRAZ H. (1985) – *L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio (Hérault) au bronze final et au premier âge du fer*. Tome 2, Sondages et sauvetages programmés, 1976-1979, Caveirac, A.R.A.L.O., 134 p.
- DELACROIX A. E. (1986) – Note biographique sur M. Léon Alègre, 23 p.
- DELRIEU F. (2004) – Les tumulus protohistoriques du Cantal, in Collectif, Jean Pagès-Allary, un pionnier de l'archéologie dans le Cantal, Catalogue des expositions d'Aurillac et de Saint-Flour, novembre 2004-septembre 2005, *Revue de la Haute-Auvergne*, 66, p. 317-329.
- DELRIEU F. (2006) – Le tumulus de Fô-Est à Menet : une incinération du début du premier âge du Fer sur le versant nord du Cantal, in Collectif, Alphonse Vinatié, instituteur et archéologue, *Revue de la Haute-Auvergne*, 68, p. 403-426.
- DE GOËR DE HERVE A., SURMELY F. (2003) – Provenance des blocs utilisés pour la construction de mégalithes dans le Puy-de-Dôme, in *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe*, (26-30 octobre 2002, Bougon), p. 249-252.
- DEMANGEOT C. (2008) - Le dénombrement des défunts dans les ensembles funéraires, problèmes théoriques, paramètres quantitatifs : application à la sépulture collective du dolmen des Peirières à Villedubert (Aude, France), 794 p.
- DEMOULE JP. (2009) – L'Europe: un continent redécouvert par l'archéologie, Gallimard, 221 p.
- DUDAY H. (1985) - Archéologie funéraire et anthropologie de terrain : le dolmen des Peirières à Villedubert (Aude), *Lettres d'information du CRA*, 26 fasc. 11, p. 43-48.
- DUDAY H. (1992-1999) – Aude, Villedubert : Dolmen de Peirières, *Bilan scientifique régional Languedoc-Roussillon*, 1992, p. 45, 1993, p. 59, 1994, p. 81, 1995, p. 51, 1997, p. 47, 1998, p. 56, 1999, p. 57.
- DUDAY H. (2005) – *Lezioni di archeotantologia, archeologia funeraria e antropologia di campo*, Roma, édition de l'école française de Rome, 230 p.

- DUDAY H., DEMANGEOT C., HEROUIN S. (2011) – Quelques aspects du fonctionnement des sépultures collectives néolithiques : approches comparées de l'aven de la Boucle à Corconne (Gard) et du dolmen de Peirières à Villedubert (Aude), in CASTEX D. et al. (dir.), *Le regroupement des morts : genèse et diversité archéologique*, (Table ronde, 17 décembre 2007, Bordeaux ; 11-12 décembre 2008, Bordeaux), Bordeaux, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine/Ausonius, (Travaux d'archéologie funéraire, thanat'OS ; 1), pp. 41-53.
- DUFFRAISSE G. (2004) – L'inventaire des dolmens du Gard, Mémoire de Maîtrise, Université Paul Valéry, Montpellier.
- DURAND-TULLOU A. (1950) – Recherches concernant les mégalithes du Causse de Blandas (Gard), *Revue des Études Ligures*, XVI^e année, pp. 86-106.
- DURAND-TULLOU A., POULAIN-JOSIEN T. (1958) – Le Dolmen à couloir du "Sotch de la Gardie", commune de Rogues (Gard), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 55 fasc. 9, pp. 497-506.
- DURAND-TULLOU A. (1989) – *Menhirs et dolmens du Causse, le Causse de Blandas, le Cirque de Navacelle, le Musée cévérol*, Traces, Le Vigan, 32 p.
- EDEINE B., BIDOT H. (1970) – Maillet à gorge découvert dans le département du Calvados. In : *Bulletin de la Société préhistorique française. c.r. Des séances mensuelles. t.67, N.6. p. 176-177.*
- ESPÉROU J.-L., ROQUES P. (1994) – L'enceinte chalcolithique de la Croix Vieille à Montblanc (Hérault). Premiers résultats, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 91, p. 422-428.
- ESPÉROU J.-L., ROQUES P., PERNAU J. (1996) – L'enceinte chalcolithique de la Croix Vieille à Montblanc (Hérault). La structure n° 8, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93, p. 549-560.
- FABRE A. (1895) – *Histoire du Caylar*, Le Cros, Les Rives, Pégairolles, etc. (communes du canton du Caylar), suivie d'une notice sur la Couvertoirade (Aveyron), Montpellier, 212 p.
- FAGES G. (1974) – Deux sépultures mégalithiques du Causse Méjan (Lozère), *Bulletin de la Société préhistorique française*, Comptes rendus des séances mensuelles, 71, 8-9, p. 236-242.
- FAGES G. (1976) – Le dolmen du Frayssé, Lavalette, commune de La Salle Prunet (Lozère), *Bulletin de la Société préhistorique française*, Comptes rendus des séances mensuelles, 73, 5, p. 150-160.
- FAGES G. (1977) – Les haches métalliques du département de la Lozère (essai d'inventaire), *Bulletin de la Société préhistorique française*, Comptes rendus des séances mensuelles, 74, 2, p. 61-64.

FAGES G. (1981) – La sépulture mégalithique de Galdri, commune de Vébron, (Lozère), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 78, 8, p. 239-246.

FAGES G., VAQUIER J. (1999) – Le tumulus de Devez Viel (Sainte-Énimie, Lozère), in A. Beeching et J. Vital dir., *Préhistoire de l'espace habité en France du Sud et actualité de la recherche*, Actes des Premières Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, Valence, Drôme, CAP (Travaux du Centre d'Archéologie Préhistorique de Valence, n° 1), Valence, p. 231-236.

FAVRE S., MOTTET M. (2011) – Le site préhistorique du Petit-Chasseur (Sion, Valais) 9, Dolmens M XII et M XIII, Approche des différents niveaux préhistoriques, *Cahier d'archéologie romande*, 123, 272 p.

GALANT P. (2003) – L'Aven de la Rouvière et les grottes citernes des Causses, *Monographie d'archéologie méditerranéenne*, 15, pp. 178-188.

GALANT P. (2005) – Attribution des gravures paléolithiques de la grotte d'Aldène (Cesseras, Hérault) à l'Aurignacien par la datation des remplissages géologiques, AMBERT P. (dir.) *Comptes Rendus Palevol*, 4, pp. 275-284.

GALANT P. (2006) – En allant dans les cavernes pour regarder les Grands Causses à la fin du Néolithique, in J. GASCO, F. LEYGE, P. GRUAT (dir.), *Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini*, Actes du colloque (16-18 juin 2005, Millau), Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, pp. 117-134.

GALANT P., BEC DRELON N., BRUXELLE L. (2010) – Saint-Maurice-Navacelles : le dolmen de la Prunarède, *Bilan Scientifique Régional du Languedoc Roussillon*, p. 162-165.

GALANT P. et al (2012) – Quinze années de recherches sur le Néolithique en Languedoc-Roussillon (1995-2009), Service régional de l'Archéologie, pp. 28-58.

GALLAY A. (2011a) – *Les sociétés mégalithiques, Pouvoir des hommes, mémoire des morts*, 2^e édition actualisée, Collection le savoir suisse, Presses polytechniques et universitaires romandes, 37, 141 p.

GALLAY A. (2011b) – Autour du Petit-Chasseur, l'Archéologie aux sources du Rhône 1941-2011, éditions errance, Musée d'Histoire du Valais, 190 p.

GALTIER J. (1971) – Les sépultures mégalithiques du Sud de l'Aveyron, Thèse de 3^{ème} cycle, Paris-Sorbonne, 423 p. Dactylographié.

GARCIA D. (1993) – Entre Ibères et Ligures : Lodévois et moyenne vallée de l'Hérault protohistoriques, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 26, 355 p.

GARCIA SANJUAN L., SCARRE C., WHEATLEY D. éd. (2011) – Exploring Time and Matter in Prehistoric Monuments: Absolute Chronology and Rare Rock in European Megaliths,

Proceedings of the 2nd European Megalithic Studies Group Meeting, (Seville, Spain, November 2008), Menga, Journal of Andalusian Prehistory, Monograph n°1, 389 p.

GASCO J. (1979) – L'organisation économique et spatiale d'une communauté paysanne préhistorique : le groupe de Fontbousse en Bas-Languedoc, *Études rurales*, n°75, p. 5-16.

GASCO J. (1980) – Les poignards en cuivre du Midi-bas-Languedocien, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, t. 77, p. 397-415.

GASCO J. (1990) – La Chronologie absolue du néolithique final et du chalcolithique en Languedoc méditerranéen, *Archéologie en Languedoc*, pp. 217-225

GASCO J. (1991) – La chronologie absolue du Néolithique final et du Chalcolithique en Languedoc méditerranéen, in J. GUILAINE et X. GUTHERZ (dir.), *Le Chalcolithique en Languedoc : ses relations extra-régionales, en hommage au Dr. Jean Arnal*, Actes de Colloque, Saint-Mathieu-de-Trévières 1990, Montpellier, 352 p. (Archéologie en Languedoc, 1990-1991), p. 385-408.

GASCO J. (2003) – Les Vautes et les données du C14 dans le Sud de la France, in J. GUILAINE ET G. ESCALLON (dir.), *Les Vautes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*, Toulouse, A.E.P., p. 217-225

GASCO J. (2004) – Les composantes de l'âge du Bronze, de la fin du Chalcolithique à l'âge du Bronze ancien en France méridionale, CYPSELA, n° 15, p. 39-72.

GASCO J., LEYGE F., P. GRUAT, dir. (2006) – Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini, *Actes de colloque (Millau, 16-18 juin 2005)*, Archives d'écologie préhistorique, Musée de Millau, 419 p.

GASCO J., GUTHERZ X. (1983) – *Premiers paysans de la France méditerranéenne*, Musée des antiquités nationales (Saint-Germain-en-Laye, Yvelines), éd. de la Réunion des musées nationaux, 96 p.

GASCO J., GUTHERZ X. (1986) – Origine et structure du Néolithique final en Languedoc méditerranéen : la céramique, in : DEMOULE J.-P., GUILAINE J. (Dir.) : *Le Néolithique de la France, hommage à Gérard Bailloud*, Paris, Picard, p.379-390.

GASCO J., BINDER D. (1983) – Série de dates "radiocarbone" et représentation graphique, *Revue d'archéométrie*. Supplément, p. 76-83

GELY B., PAPE W. (2014) – La nécropole des Géandes à Bourg-Saint-Andéol, Ardèche, dans le cadre du dolménisme en Bas-Vivarais, *Publications de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes et en Auvergne; 41 Lyon, Multitude, 344 p.

- GEORJON C., CAROZZA L. (2005), La céramique du Néolithique final : sériation des ensembles et lecture chrono-culturelle, in *La fin du Néolithique et les débuts de la métallurgie en Languedoc central. Les habitats de la colline du Puech Haut à Paulhan*, Hérault, Toulouse, A.E.P, p. 283-361.
- GERNIGON K., CLOTTES J., CARRIÈRE M., GIRAUD J.-P. (2007) – Capdenac-le-Haut (Lot) : le Néolithique moyen quercinois stratifié, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 104, p. 63-80.
- GERNIGON K. (2014) – Le Chasséen entre temps et espace : 20 ans de périodisations des assemblages céramiques et le retour de l'identité chasséenne, in I. SENEPART, F. LEANDRI, J. CAULIEZ, T. PERRIN ET E. THIRault (dir.), *Chronologie de la Préhistoire récente dans le sud de la France. Actualité de la recherche, Actes des 10e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (Ajaccio, 18-20 octobre 2012)*, p. 37-61.
- GIMON E. (1904) – Le dolmen de Graniès (Gard), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1, N. 8. p. 294-296.
- GIOT P.-R. (1990) – Petit Lexique du mégalithisme trente ans après, in J. GUILAINE et X. GUTHERZ (dir.), *Autour de Jean Arnal*, Montpellier, éditions Première Communautés paysannes, p. 251-256.
- GUILAINE J. (1962) – Sépultures néolithiques du sud de la France, *Zephyrus*, 13, p. 17-29.
- GUILAINE J. (1963) – Terminologie mégalithique : le mythe des allées-couvertes méridionales, *Bulletin de la Société d'Études Scientifiques de l'Aude*, p. 179-183.
- GUILAINE J. (1964) – Restauration du dolmen de Saint-Eugène (Commune de Laure-Minervois, Aude), *Bulletin de la Société préhistorique française*, Comptes rendus des séances mensuelles, 61, 3, p. 71-76.
- GUILAINE J. (1967) – *La civilisation du vase campaniforme dans les Pyrénées Françaises*, CNRS, Carcassonne, Imprimerie Gabelle, 240 p.
- GUILAINE J. (1970) – Sur les dolmens dits « pyrénéens », *Les Civilisations néolithiques du Midi de la France*, Carcassonne, p. 72-74.
- GUILAINE J. (1972) – L'Âge du Bronze en Languedoc Occidental, Roussillon, Ariège, mémoire de la Société Préhistorique Française, tome 9, éditions Klincksieck, Paris, 360 p.
- GUILAINE J. (1974) – La Balma de Montbolo et le Néolithique de l'Occident méditerranéen, Institut Pyrénéen d'Études Anthropologiques, Toulouse, 1974, 204 p.
- GUILAINE J. (1994) – *La mer partagée, la Méditerranée avant l'écriture, 7000 – 2000 avant Jésus Christ*, hachette littérature, 910 p.

GUILAINE J. (1996) – Proto-mégalithisme, rites funéraires et mobiliers de prestige néolithiques en Méditerranée occidentale, *Complutum*, extra 6, t. 1, pp. 123-140.

GUILAINE J. (1998) – *Au temps des dolmens. Mégalithes et vie quotidienne en France méditerranéenne il y a 5000 ans*, Toulouse, Privat, 166 p.

GUILAINE J. (2006) – Le phénomène dolménique en Méditerranée Nord-Occidentale, in R. JOUSSAUME, L. LAPORTE, C. SCARRE (dir.), *Origine et Développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe* (Bougon- 26/30 octobre 2002), Bougon (France), Niort, Conseil Général des Deux-Sèvres, p. 253-282.

GUILAINE J. dir. (1970) – Les civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du Colloque de Narbonne, (15-17 février 1970), Laboratoire de Préhistoire et de Paléontologie, Carcassonne, 133 p.

GUILAINE J. dir. (1980) – Le groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques, CNRS, Paris, 1980, 296 p.

GUILAINE J. dir. (1998) – *Sépultures d'occident et genèses des mégalithismes (9000-3500 avant notre ère)*, Paris, Errance, 206 p. (Séminaire du Collège de France 1996-1997) : en particulier, articles de MOINAT P., p. 129-143, MORDANT D., p. 73-88, RICHARD G., VERJUX C., SIMONIN D., p. 61-70.

GUILAINE J. dir. (1999) – *Mégalithismes : de l'Atlantique à l'Ethiopie*, Paris, Errance, 224 p. (Séminaire du Collège de France 1997-1998) : en particulier, articles de LECLERC J., pp. 23-40 et TARRETE J., p. 77-90.

GUILAINE J. dir. (2007) – Le Chalcolithique et la construction des inégalités, Errance, Paris, 2006, T. I, 228 p. ; T. II, 136 p.

GUILAINE J. dir. (2015) – *Les Hypogées protohistoriques de la Méditerranée, Arles et Fontvieille*, éditions Errance, 335 p.

GUILAINE J., BLANC A. (1960) – Les sépultures mégalithiques du Bois de Moure, Ventenac-Cabardès (Aude), *Bulletin de la Société préhistorique de France*, 57, 1-2, p. 67-71.

GUILAINE J., DUDAY H., LAVERGNE J., (1972) – La nécropole mégalithique de la Clape (Laroque de fa, Aude), *ATACINA*, n°7, édition du Groupe Audois d'Etudes Préhistoriques, Carcassonne, 1972, 159 p.

GUILAINE J., COULAROU J., BRIOIS F., CARRERE I., CORNEJO A., GUEY A., RIVENQ C., VAQUER J. (1987) – *L'habitat néolithique de Roquemengarde à Saint-Pons-de-Mauchiens (Hérault)*, *Etudes sur l'Hérault*, Nouvelle série, 2-3, p. 1-10.

GUILAINE J., GUTHERZ X. dir. (1990) – *Autour de Jean Arnal*, Montpellier, éditions Première Communautés paysannes, 427 p.

GUILAINE J., POULAIN S. COULAROU J. (1991, 1992, 1993a, 1993b) – Le dolmen de Saint-Eugène, Rapport Final de Synthèse, SRA Languedoc Roussillon.

GUILAINE J., ESCALLON G. (2004) – *Les Vautes (Saint-Gély du Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*, Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, 346 p.

GUIRAUD R. (1964) – Le Peuplement préhistorique du Bassin de l'Orb, des origines à l'époque gallo-romaine, *Travaux de l'Institut d'art préhistorique*, 6, p. 7-251.

GUTHERZ X. (1975) – *La culture de Fontbouisse. Recherches sur le chalcolithique en Languedoc oriental*. Publications de l'A.R.A.L.O., cahier n°2, Caveirac, 1975, 120 p.

GUTHERZ X. (1976) – Dolmen de Feuilles et de Ferrières, in H. De LUMLEY (dir.) *Provence et Languedoc Méditerranéen : sites paléolithiques et néolithiques, X^e congrès de l'Union internationale des sciences préhistoriques et protohistoriques*, Nice, pp. 213-218.

GUTHERZ X. (1984) – *Les cultures du Néolithique récent et Final en Languedoc oriental*, thèse de doctorat de 3^e cycle, 2 volumes, Laboratoire d'Anthropologie de Préhistoire et d'Ethnologie des Pays de la Méditerranée Occidentale, 2 tomes. 345 p.

GUTHERZ X. (1990) – Ferrières et Fontbouisse : histoire et devenir de deux concepts, in J. Guilaine et X. Gutherz (dir.), *Autour de Jean Arnal*, Laboratoire de Paléobotanique : Université des Sciences et techniques de Montpellier, Montpellier, p. 233-250.

GUTHERZ X. (1998) – Les dolmens en Languedoc Roussillon : introduction, in P. SOULIR (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 – 2000 av. J.-C.)*, Éditions errances, p. 131-133.

GUTHERZ X., COSTE A. (1974) – Les vases de la Grotte de l'Avencas (Brissac, Hérault) et le Néolithique récent dans le Midi de la France, *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 71, Etudes et Travaux, 2, p. 535-542.

Gutherz X., D'ANNA A. (1989) – le Néolithique final dans le Midi de la France, in J.-P. MOHEN (dir.), *Le Temps de la Préhistoire*, tome 1, XXIII^e Congrès préhistorique de France, (3-4 novembre 1989, Paris), Paris, éd. Société Préhistorique Française, p. 406-408.

GUTHERZ X., JALLOT L. (1987) – Statue-menhir et habitat néolithique final de Montaïon (Sanilhac-et-Sagriès, Gard), Actes des journées d'étude des statues-menhirs, (Saint-Pons-de-Thommières, 5-6 mai 1984), Parc régional naturel du Haut-Languedoc, p. 15-36.

GUTHERZ X., JALLOT L. (1995) – Le Néolithique final du Languedoc Méditerranéen, in J.-L. Voruz (dir.) *Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, Actes du Colloque d'Ambérieu-en-Bugey, (19 et 20 septembre 1992) / XIe*

Rencontre sur le néolithique de la région Rhône-Alpes ; Société préhistorique rhodanienne, p. 231-263

GUTHERZ X., JALLOT L. (1999) – Approche géoculturelle des pays fontbuxiens, in J. VAQUER (dir.), *Le Néolithique du Nord-Ouest méditerranéen, XXIVe Congrès Préhistorique de France*, (26-30 septembre 1994, 1999, Carcassonne), éditions de la S.P.F., 1999, p. 161-174.

GUYODO J.-N., MENS E. (2013) – *Les premières architectures en pierre en Europe Occidentale du Ve au IIe millénaire avant J.-C.*, Actes du colloque international de Nantes (Musée Thomas Dobrée, 2-4 octobre 2008), Presses universitaires de Rennes, 305 p.

HASLER A. dir. (1996) – Château Blanc (Ventabren, Bouches-du-Rhône), TGV Ligne 5-secteur1 : Avignon-Marseille, Fouille Phase 3, Rapport Final d'opération, AFAN TGV, SRA-PACA, 241 p.

HAYDEN C. (2011) – Du Fontbouisse au Campaniforme au Vignaud 3 (Chemin du Puits-Neuf, Langlade, Gard), *Marges, frontières et transgressions : Actualité de la recherche : Actes des 8e Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente*, Marseille (13), (7-8 novembre 2008). Toulouse : Archives d'Ecologie Préhistorique, p. 439-448

HIBON L. (1998) – La Trépanation crânienne : croyances et connaissances des préhistoriques... et des préhistoriens, *Croyances et rites en Rouergue des origines à l'An Mil* Montrozier, p. 70-85.

HIBON L. (2004) – La Trépanation crânienne sur les Grands-Causse, in CRUBEZY E., LUDES B., POUJOL J. (dir.), *Pratiques et Espaces funéraires : Les Grands Causse au Chalcolithique*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 17, p. 38-49.

IUND R., PORRA-KUTENI V. (2003) – Nouvelles recherches sur le mégalithisme du nord des Aspres (Pyrénées-Orientales), in *Pirineus i veïns al 3r mil.lenni AC, de la fi del neolitic a l'edat del bronze entre l'Ebre i la Garona, XII colloqui internacional d'arqueologia de Puigcerda, (Puigcerda, nov. 2000)*, p. 507-526.

JAGU D. (1993) – Méthodes de prospections appliquées sur le site mégalithique de Changé à Saint-Piat, Eure-et-Loir, *Revue archéologique du centre de la France*, 32; pp. 7-23

JALLET F., DUDAY H., COURTS S. – Néolithique récent et Néolithique final de l'aven de la Boucle (Corconne, Gard), regards d'archéologues, in J. Aubert, N. Fourment, P. Depaepe – *Transitions, ruptures et continuités en Préhistoire. XXVIIème congrès préhistorique de France*. Bordeaux, (Les Eyzies-31 mai-5 juin 2010), Société Préhistorique Française, p. 243-256.

JALLOT L., GUTHERZ X. (2014) – Le Néolithique final en Languedoc oriental et ses marges : 20 ans après Ambérieu-en-Bugey, in I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin et E. Thirault (dir.) – *Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France*, Actes des 10^{èmes}

rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, (Porticcio, 18-20 octobre 2012), Éditions A.E.P, Toulouse, p. 137-158.

JALLOT L. (2003) – Le groupe de Ferrières dans l’Hérault et la question du style des Voutes ». *In : Guilaine (J.) et Escallon (G.), Les Voutes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental.* Toulouse, A.E.P., p. 235-273.

JALLOT L. (2011a) – *Milieus, sociétés et peuplement au Néolithique final en Languedoc méditerranéen*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry, Montpellier, 3 volumes, 569 p.

JALLOT L. (2011b) – Frontières, stabilités, emprunts et dynamique géoculturelle en Languedoc méditerranéen au Néolithique final (3400 – 2300 av. J.-C.), *in* I. Sénépart, T. Perrin, E. Thirault, S. Bonnardin (dir.) – *Marges, frontières et transgressions*, Actes des 8^{ème} Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (Marseille, 7 & 8 novembre 2008), A.E.P., Toulouse, p. 87-119.

JALLOT L. (2014) – Le site de la colline Saint-Michel (Montpellier, Languedoc), *in* I. Sénépart, F. Léandri, J. Cauliez, T. Perrin et E. Thirault (dir.) – *Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France*, Actes des 10^{èmes} rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, (Porticcio, 18-20 octobre 2012), Éditions A.E.P, Toulouse, p. 87-135.

JAUBERT de REART J. (1835) – Mémoire sur quelques monuments celtiques existant dans le département des Pyrénées-Orientales, *Mémoire de la Société Royale des Antiquaires de France*, p. 1-14. NB : Bibliographie complète de cet auteur dans Abélanet 2011, p. 331.

JEANJEAN A. (1885) – *L’âge du cuivre dans les Cévennes*, 16 p.

JEUNESSE Ch. (2014) – Tumulus royaux et agglomérations géantes dans le chalcolithique d’Europe orientale (culture de Maikop et de Tropojë) : comment les « sociétés villageoises » chalcolithique succombent à la démesure, *in* R.-M. Arbogast et A. Greffier-Richard (dir.) – *Entre archéologie et écologie, une Préhistoire de tous les milieux. Mélanges offerts à Pierre Pétrequin*, Annales Littéraires de l’Université de Franche-Comté, 928, série « Environnement, sociétés et archéologie, 18, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 331-344.

JEUNESSE Ch. (2015) – Les statues-menhirs de Méditerranée occidentale et les steppes. Nouvelles perspectives, *in* G. Rodriguez et H. Marchesi (dir.), *Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd’hui*, Actes du 3^e Colloque International sur la statuaire mégalithique (13-16 septembre 2012, Saint-Pons-de-Thomières), édition spéciale du Groupe Archéologique du Saint-Ponais, p. 123-138.

JOUSSAUME R. (1985) – *Des dolmens pour les morts. Les mégalithismes à travers le monde*, hachette littérature, Paris, 398 p.

JOUSSAUME R. (2003) – *Les Charpentiers de la pierre, Monuments mégalithiques dans le monde, Terres mégalithiques*, La maison des roches, Paris, 127 p.

JOUSSAUME R. (dir) (1987) – Le Centre-Ouest au Néolithique ancien, *in Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*. Actes du colloque internat. du C.N.R.S., Montpellier, (avril 1983), p. 693-703

JOUSSAUME R., LAPORTE L., SCARRE C., (dir.) (2002) – *Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe*, actes coll. int. Musée des Tumulus (Bougon, oct. 2002), 2 volumes, 773 p.

KOURTESSI-PHILIPPAKIS G., TREUIL R. (dir) (2011) - Archéologie du territoire, de l'Egée au Sahara, *Publications de la Sorbonne*, 330 p.

LACHENAL T. (2014) – Chronologie de l'âge du Bronze en Provence ». *In : Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France. Actes des 10^{èmes} rencontres Méridionales e Préhistoire Récente. Porticcio (20) – 18 au 20 octobre 2012. Dir. : Sénépart (I.), Léandri (F.), Cauliez (J.) Perrin (T.) et Thirault (E).* Éditions A.E.P, Toulouse, 2014, pp. 197-220.

LAFRAN P. (1957) – Maillets à rainures d'un type nouveau, *Provence Historique*, fasc.1, pp.3-7.

LAGASQUIE JP. *et al.* (1996) - Le Dolmen de la Devèze-Sud à Marcilhac-sur-Célé, Lot, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93, 3, pp. 425-433

LAGASQUIE JP. *et al.* (2006) - Le dolmen des Aguals ou de La Combe de l'Ours, communes de Gréalou-Montbrun (Lot, France), *In : Origine et développement du mégalithisme de l'ouest de l'Europe : Conseil général des Deux-Sèvres / Musée des Tumulus de Bougon (Deux-Sèvres)*. Bougon, pp. 293-303.

LAGASQUIE JP. *et al.* (2011) - Nouvelles données sur l'architecture des dolmens du Quercy, *Préhistoire du Sud-Ouest*, vol. 19, n° 1, p. 27-91.

LAPORTE L. (2010) – Identités affichées et intrinsèques : sont-elles perceptibles au travers des pratiques funéraires, des dépôts de mobiliers et des architectures monumentales ? Quelques exemples concernant le mégalithisme de l'ouest de la France, *Megalith and identities, the third European Megalithic Studies Group Meeting (13th - 15th of May 2010 at Kiel University, Germany)*, *Journal of Neolithic Archaeology*, p. 26-43.

LAPORTE L. (2013) – Les carrières fournissant le petit appareil employé dans la construction des masses tumulaires. Mégalithismes de l'ouest de la France, projets architecturaux, stratégies d'approvisionnement et techniques mises en œuvre pour l'extraction, *in J.-N. GUYODO, E. MENS (dir.) Les premières architectures en pierre en Europe occidentale : du Ve au IIe millénaire avant J.-C., Actes du colloque international de Nantes, (Musée Thomas Dobrée, 2-4 octobre 2008)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes p. 79-106.

LAPORTE L., JOUSSAUME R., SCARRE C. (2002) – Le tumulus C de Péré à Prissé-la-Charrière (Deux-Sèvres). Résultats préliminaires, *Gallia Préhistoire*, 44, p. 167-214.

LAPORTE L., JOUSSAUME R., SCARRE C. (2003) – Long Mounds and Megalithic Origins in Western France: Recent Excavations at Prissé-la-Charrière, *Proceeding of the Prehistoric Society*, 69, p. 235-251.

LAPORTE L., JALLOT L. SOHN M. (2011) - Mégalithismes en France : nouveaux acquis et nouvelles perspectives de recherche, *Gallia Préhistoire*, 53, p. 289-334.

LAPORTE L., PARRON I., COUSSEAU F. (2014) – Nouvelle approche du mégalithisme à l'épreuve de l'archéologie du bâti, in SENEPART I. BILLARD C., BOSTYN F., PRAUD I., THIRAULT E. (dir.), *Méthodologie des recherches de terrain sur la Préhistoire récente en France, Nouveaux acquis, Nouveaux outils, 1987-2012, Actes des premières rencontres Nord/Sud de Préhistoire récente, (Marseille-mai 2012)*, Archives d'écologie Préhistorique, p. 169-185.

LASSURE C. dir. (1977) – L'architecture rurale en pierre sèche, tome 1, *Revue de l'architecture populaire et anonyme*, 216 p.

LASSURE C. (1979) - La Terminologie provençale des édifices en pierre sèche, *L'Architecture rurale*, 3, p. 33-46.

LASSURE C., REPERANT D., (2004) – *Cabanes en pierre sèche de France*, édisud, 247 p.

LAURIOL J., (1961) – Quelques dolmens oubliés du sud-ouest de l'Hérault, *Cahiers Ligures de préhistoire et d'archéologie*, 10, p. 110-120.

LAURIOL J., AUDIBERT J. (1959) – L'allée couverte du Bois de Monsieur, Assignan (Hérault), *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, 8, 1- 6 p.

LAURIOL J., GUILAINE J. (1964) - Les dolmens des Lacs à Minerve (Hérault), *Cahiers ligures de préhistoire et d'archéologie*, 13 fasc. 1, p. 138-153.

LE ROY M. (2015) – *Les enfants au Néolithique : du contexte funéraire à l'interprétation socio-culturelle en France de 5700 à 2100 ans av. J.-C.*, Thèse de doctorat, Université de Bordeaux, 611 p.

LE ROY M., BEC DRELON N. (à paraître) – Le dolmen des Isserts (Saint-Jean-de-la-Blaquière, Hérault) : étude anthropologique et considérations ethno-archéologiques », De la tombe au territoire, actualité de la recherche, in *De la tombe au territoire, journée d'actualité*, Actes des XIe Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, (25-27 septembre 2014, Montpellier).

LEANDRI F., DEMOUCHE F., GILABERT C., JORDA C., BERAUD A., TRAMONI P., JACQUES COSTA L. (2007) – Le site mégalithique du Monte Revincu (Santo-Pietro-di-Tenda, Haute-Corse) : Contribution à la connaissance du Néolithique moyen de la Corse, A. D'ANNA et al. (dir.), *Corse et Sardaigne Préhistoriques, Relations et échanges dans le contexte*

Méditerranéen, Actes du 128e Congrès national des Sociétés savantes (Bastia 2003), Documents préhistoriques, 22, CTHS, Paris, p. 165-183.

LEARY J., DARVILL T., FIELD D. éd. (2010) – Round Mounds and Monumentality in the British Neolithic and Beyond, *Neolithic Studies Group Seminar Papers 10*, Oxbow book, 261 p.

LECLERC J. (1987) – Procédures de condamnation dans les sépultures collectives Seine-Oise-Marne. In : DUDAY H., MASSET C., *Anthropologie physique et archéologie. Méthodes d'étude des sépultures (Toulouse 1982)*, Paris, C.N.R.S., p.76-88.

LECLERC J. (1997) – Analyse spatiale des sites funéraires néolithiques. In : BOQUET A. (éd), AUXIETTE G, HACHEM L., ROBERT B. (dir.), *Espaces physiques, espaces sociaux dans l'analyse interne des sites du Néolithique à l'Age du Fer*, Paris, C.T.H.S. (actes du colloque d'Amiens, 119e Congrès du C.T.H.S., 26-30 oct. 1994), p. 397-405.

LECLERC J. (2000) – Choix de matériaux dans les monuments funéraires néolithiques : l'exemple du Bassin parisien central (Ile-de-France et Picardie). In : *Archéologie et matières premières minérales. Archéologie-1998 : Actes de la journée archéologique d'Île de France, 28 novembre 1998*, p. 52-61.

LECLERC J., TARRETE J. (1988) – Sépulture, in LEROI-GOURHAN A. (ed.) *Dictionnaire de la Préhistoire*, Paris, Presses Universitaires de France, p. 963-964.

LEGROS J.-P. (2007) - *Les grands sols du monde*, Press Polytechniques et Universitaires Romandes.

LEGROS J.-P. (2011) - Sols, milieux naturels et conservation archéologique, in LEGROS J.-P. (éd.), *Conférence 4150*, Montpellier, Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, p. 249-265.

LEMERCIER O. (2007) – La fin du Néolithique dans le sud-est de la France. Concepts techniques, culturels et chronologiques de 1954 à 2004, *XXVIe congrès préhistorique de France, (Avignon, 21-25 septembre, 2004)*, p. 485-500.

LEMERCIER O., FURESTIER R. ET BLAISE, E., (dir.) (2009) – Quatrième millénaire. La Transition du Néolithique moyen au Néolithique final dans le Sud-est de la France et les régions voisines, Publications de l'UMR 5140/ADAL, *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 27, Lattes, 332 p.

LOMBARD-DUMAS A. (1893) – Les monuments mégalithiques du Gard, *mémoire de l'Académie de Nîmes*, tome XVI, 1893, 91 p.

LOUIS M. (1932) – Le Gard préhistorique, répertoire bibliographique et topographique du département du Gard, M.S.E.S.N. Nîmes, 472 p.

LOUIS M. (1948) – Préhistoire du Languedoc méditerranéen et du Roussillon, Nîmes, Bruguier / Paris, Office des Editions Universitaires, 204 p.

LOUIS M., PEYROLLES D. (1930) – Recherches Préhistoriques dans le département de l'Hérault. Note n°1, *La revue des Musées*, 27, Fouilles et découvertes Archéologiques, Dijon, 8 p.

LOUIS M., PEYROLLES D. (1931) – La sépulture mégalithique de Feuilles, commune de Rouet, Hérault, *Compte rendu du congrès préhistorique de France*, Nîmes Avignon, pp. 125-137.

MAHIEU E. (1992) – La nécropole de Najac à Siran (Hérault), *Gallia-Préhistoire*, 34, p. 141-169.

MARCHESI H., LEANDRI F. (2000) – Carte archéologique et mégalithisme, *Préhistoire Anthropologie Méditerranéennes*, 9, pp. 105-111.

MARCHESI H., SCHWALLER M. dir. (2012) – Quinze années de recherches sur le Néolithique en Languedoc-Roussillon (1995-2009), Bilan de la recherche archéologique depuis 1995. Montpellier : Ministère de la Culture - Direction régionale des Affaires culturelles - Service régional de l'Archéologie, pp. 28-58.

MARIETHOZ F. dir. (2009) – BESSE M., CORBOUD P., FAVRE S., GALLAY A., MOTTET M., Les saisons du Petit Chasseur, *sedvnm nostrvm*, 14, 135 p.

MARGARIT X. dir. (2014) – Les monuments mégalithiques d'Arles-Fontvieille, état des connaissances, contextes et nouvelles données, Rapport de Projet Collectif de Recherches 2014, 397 p.

MARTIN i COLLIGA A., TARRUS i GALTER J. (1995) - Neolitic i megalitisme a la Catalunya subpirinenca, *Cultures i medi de la prehistoria a l'edat mitjana. 20 anys d'arqueologia pirinenca. Puigcerdà*, p. 241-260.

MARTIN-GRANEL H. (1959) - L'allée couverte de Boun Marcou à Mailhac, Aude, *Gallia Préhistoire*. Paris : CNRS, II, 1959, p. 39-56.

MASSET C. (1993) – Les dolmens, Sociétés néolithiques et pratiques funéraires, (2e édition), Paris, éd. Errance, 180 p.

MASSET C., SOULIER P. dir. (1995) – Allées couvertes et autres monuments funéraires du Néolithique dans la France du nord-ouest : Allées sans retour, Paris, éd. Errance, 264 p.

MASSET C. (1998) - Réflexions sur la fouille des sépultures collectives néolithiques, préface in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 2000 avant J.C.)*. Bilans documentaires régionaux, Paris, Errance, p. 5-11.

MASSET C. (2010) – Construction et destruction des monuments mégalithiques, *Techniques et Cultures* 54-55, p. 453-469.

MASSET C., SOULIER M. dir. (1995) – *Allées couvertes et autres monuments funéraires du Néolithique de la France du Nord-Ouest. Allées sans retour*, Ed. Errance, Paris. 264 p.

MILHAU G. POULAIN-JOSIEN T. MARECHAL J.-R (1958) – Le dolmen à couloir du Dévézas (Saint-Maurice-Navacelles, Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique française*, 55, 7-8, Travaux en retard, p. 412-421.

MIQUEL J. (1894-96) – Essai sur l'arrondissement de Saint-Pons, *Bulletin de la Société languedocienne de géographie*, 2 vol en 1, 181 p.

MONTECINOS A. (2004) - Le Site néolithique final de la Gare à Cruzy (Hérault) dans son contexte chronoculturel : l'apport du mobilier céramique, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 101 fasc. 1, pp. 91-103.

MONTECINOS A. (2005) – La céramique vérazienne de Mailhac (Aude), *Archives d'Ecologie préhistorique*; 17, Ecole des hautes études en sciences sociales, Toulouse, 128 p.

MONTJARDIN R. (1970) – Ferrières, Fontbousse et campaniforme, *Bulletin de la Société préhistorique française*, CRSM, 68, 9, p. 277-281

MONTJARDIN R. (1980) – Le gisement de l'Herm de Canteloup (Cournonterral, Hérault), in J. Guilaine (dir.), *Le groupe de Vézère et la fin des temps néolithiques dans le sud de la France et la Catalogne*, Paris, CNRS, p. 223-227.

MOORREES (C.F.A.), FANNING (E.A.), HUNT (E.E.) – Age variation of formation stages for ten permanent teeth, *Journal of Dental Research*, 42, p. 1490-1502.

MOORREES (C.F.A.), FANNING (E.A.), HUNT (E.E.) – Formation and resorption of three deciduous teeth in children, *American Journal of Physical Anthropology*, 21, p. 205-213.

MORTILLET (DE) G. et MORTILLET (DE) A. (1903) – *Musée préhistorique*, Schleicher Frères & Cie, deuxième édition, Paris, III + XIII p., 105 planches.

MUNIER A. (1873) – Découvertes Préhistoriques faites dans la chaîne de montagnes de la Gardéole.", 2ème communication faite à l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, éditeur du Montpellier médical, Montpellier, p. 7.

NIEL F. (1970) – *La civilisation des Mégalithes*, Paris, Plon, 385 p.

ORGEVAL M. (2008) – La céramique fontbuxienne du site de la Capoulière (Mauguio, Hérault), Mémoire de master II, Université de Montpellier III, 106 p.

ORGEVAL M. (2013) – La céramique fontbuxienne des plaines du Languedoc oriental, Thèse de doctorat, Université de Montpellier III, Vol. 1 : 410 p., Vol. 2 : 180 p.

PAJOT B. (1990) - Mégalithisme et société : actes de la Table Ronde tenue aux Sables d'Olonne (2- 4 novembre 1987), La Roche-sur-Yon, Groupe Vendéen d'Etudes Préhistoriques, 235 p

PAJOT B. (1998a) – Pratiques funéraires, occasionnelles ou rituelles, des sépultures tumulaires du Quercy, entre la fin du Néolithique et le Premier âge du fer : illustrées notamment par les dolmens et la nécropole du Frau de Cazals, in J. GUILAINE et J. VAQUER (dir.), *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques*, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Toulouse, p. 45-51.

PAJOT B. (1998b) – Les dolmens de Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne), in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 - 2000 avant J.C.)*. *Bilans documentaires régionaux*, éd. Errance, Paris, pp. 237-238.

PAJOT B. (1999) – Les Dolmens du Quercy, in J. GUILAINE (dir.), *Mégalithismes de l'Atlantique à l'Ethiopie*, éd. Errance, Paris, p. 143-172.

PAJOT B. (2000a) – Données architecturales et pratiques funéraires de la nécropole de la Ferme du Frau (Cazals, Tarn-et-Garonne, *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne*, 6, p. 145-154.

PAJOT B. (2000a) – Nouveaux jalons pour l'étude du mégalithisme quercinois, in M. LEDUC, N. VALDEYRON ET J. VAQUER (dir.), *Sociétés et espaces : rencontres méridionales de Préhistoire récente, 3eme session, Toulouse, 6-7 novembre 1998*, Archives d'Ecologie préhistorique, Toulouse, p. 371-380.

PAJOT B., BRIOIS F., CLAUSTRE F., GASTINEL A., GUYON N., POMAR P., PUZINEAU P., Astruc J.-G. (1996) – *Les Dolmens du Pech et le mégalithisme de Saint-Antonin-Noble-Val, Tarn-et-Garonne*, éd. Groupe d'études préhistoriques du Quercy, Toulouse, EHESS, Centre d'Anthropologie : Caussade, 240 p.

PANNOUX C., PANNOUX P. (1954) – Le mégalithisme aux Matelles (Hérault), *Cahiers ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, vol. 3, p. 80-94.

PERICOT-GARCIA L. (1950) – Los sepulcros megalíticos catalanes y la cultura pirenaica, Consejo superior de investigaciones científicas, monografías del Instituto de Estudios Pirenaicos, *Prehistoria y Arqueología* 4, 31, Barcelona, 273 p.

PETREQUIN P. (1983) – Sociétés égalitaires ou documents archéologiques non significatifs ? *Dialogues d'histoire ancienne*, 9, p. 65-72.

POISSONNIER B. (1996) – Mégalithes : expérimentation et restauration, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 93, 3, p. 326-330.

- POISSONNIER B. (2006) – Le vrai-faux dolmen de Vialamontels : une histoire... édifiante, in *Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini. Actes du colloque de Millau, (16-18 juin 2005)*, Toulouse : Archives d'Ecologie Préhistorique, p. 373-394.
- PONSICH P. (1949) – Les dolmens et les roches gravées du Roussillon, *Revue d'Etudes Ligures*, 1/2, p. 53-61.
- PORRA-KUTENI V. (2003) – Le dolmen de Moli del Vent à Belesta de la Frontière, *Etudes Roussillonnaises*, 20, p. 23-34.
- PORRA-KUTENI V. (2009) – Les petits dolmens de Rodès et leur place dans le mégalithisme des Pyrénées-Orientales, *Archéologie d'une montagne brûlée : Massif de Rodès, Pyrénées-Orientales*. Canet : Editions Trabucaire, p. 171-178.
- PRADEAU (J.-V.), SALOMON (H.), MENSAN (R.), BON (F.), REGERT (M.) (à paraître) – L'exploitation des matériaux colorants au Paléolithique supérieur. Quelles stratégies d'approvisionnement, quelles transformations pour quelles utilisations ?, in *Actes du colloque Archéométrie 2011*.
- PRADES H. et Groupe Archéologique du Painlevé (1995) – L'occupation des rivages de l'étang de Mauguio (Hérault) au bronze final et au premier âge du fer : Tome 1, Les recherches du Groupe Archéologique Painlevé, 1969-1976, Caveirac, A.R.A.L.O.
- RANCHÉ C., VIAROUGE M., BRUXELLES L. (2012) – Lo Baradel 2, une habitat du Néolithique final sur la colline de Montredon, Carcassonne (Aude), in T. PERRIN, I. SENEPART, J. CAULIEZ, E. THIRAUULT ET S. BONNARDIN (dir.), *Dynamismes et rythmes évolutifs des sociétés de la Préhistoire récente. Actes des 9èmes Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente (Saint-Georges-de-Didonne, 8-9 octobre 2010)*, Toulouse, A.E.P., p. 271-288.
- RAYMOND M. (1904) – Sur les maillets de Murs, *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t.1, N.6, p.190-193.
- RAYMOND P. (1905) – Les maillets de Malaucène (Vaucluse), Puits d'extraction et tailleries de silex néolithiques, *Bulletin de la Société préhistorique de France*, t.2, N.1, p.17-26.
- REDON J. (1965) – *Les dolmens du Gard*, Montpellier, D.E.S. Lettres, 1965, 71 p., dactyl.
- REDON J. (1970) – Les dolmens de la commune de Tornac (Gard), *Bulletin de la Société préhistorique française*. CRSM, 67 fasc. 1, p. 25-27.
- REGNAULT F. (1931) – Nécrologie de Adrien de Mortillet (1853-1931), *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, 2, p. 3-8.
- RENOUVIER (1841) – *Monuments divers de quelques diocèses du bas-Languedoc*, Montpellier, 20 p., 8 lithog.

REPERANT D. (2004) - *Cabanes en pierre sèche de France*, Edisud, 247 p.

RIVIERE A.-L. (2004) – *Les monuments mégalithiques funéraires dans la région de Lodève*, Mémoire de maîtrise, Université Paul Valéry, Montpellier, dactylographié, 226 p.

RIVIERE A.-L. (2005a) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34) : Résultats du sondage 2005*, Mémoire de Master recherche, Université Paul Valéry, Montpellier, dactylographié, 122 p.

RIVIERE A.-L. (2005b) – *Le dolmen de la Planquette sur la commune de Joncels (Hérault)*, *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, 28, Bédarieux : Imprimerie Crozes, p. 15-17.

RIVIERE A.-L. (2005c) – *Dolmen de la Planquette : commune de (Joncels (Hérault)*, *Actes de la 1^{er} Journée d'Archéologie en Languedoc : Saint-Pons-de-Thomières, Samedi 9 avril 2005*, p. 67-68.

RIVIERE A.-L. (2006) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34) : Résultats du sondage 2005*, *Bulletin de la Société Archéologique et Historique des Hauts Cantons de l'Hérault*, 29, Béziers : Imprimerie du Sud Offset et continu, p. 7-12.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P., JOUSSAUME R. (2005) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final de sondages (RAP01751), Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P., JOUSSAUME R. (2007) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final d'opération (RAP02210), Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P., JOUSSAUME R. (2008) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final d'opération (RAP02447), Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P., JOUSSAUME R. (2009) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final d'opération (RAP02716), Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P. (2010) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final d'opération (RAP3200), Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

RIVIERE A.-L., CROS J.-P. (2012) – *Le dolmen de la Planquette (Joncels, 34)*, rapport final d'opération, Université Paul Valéry, Montpellier, Service Régional de l'Archéologie Languedoc-Roussillon.

ROCHE A. 2006 – *Histoire de l'occupation du sol en milieu karstique du Mésolithique au haut Moyen Âge. L'exemple des communes de Banassac et de la Canourgue (Lozère)*, mémoire de Maîtrise d'archéologie, Université Blaise Pascal (Clermont-Ferrand), 193 p.

RODRIGUEZ G. (1968) – Le Néolithique dans le Saintponais, Hérault, *Bulletin de la Société préhistorique française*, Etudes et travaux, 65, 3, p. 699-748.

RODRIGUEZ G. (1970) – Le Néolithique final, faciès de Saint-Pons (Saint-Ponien), in J. GUILAINE (dir.), *Les Civilisations néolithiques du Midi de la France, Actes du Colloque de Narbonne, 1970*, Carcassonne, Laboratoire de Préhistoire et de Palethnologie, p. 106-110.

RODRIGUEZ *et al.* (2015) - Statues-menhirs et pierres levées du Néolithique à aujourd'hui : actes du 3e colloque international sur la statuaire mégalithique, Saint-Pons-de-Thomières, (12-16 septembre 2012), 503 p.

ROUDIL J.-C. (1963) - Recherches de Préhistoire récente en Languedoc oriental, Le dolmen des Arredons à Saint- Remèze (Ardèche), *Cahiers Ligures de Préhistoire et d'Archéologie*, p. 240-241.

ROUDIL J.-L. (1972) – l'âge du Bronze en Languedoc Oriental, Mémoires de la Société Préhistorique Française, 10, Editions Klincksieck, Paris, 302 p.

ROUDIL J.-L. (1998) – *Les dolmens de l'Ardèche*, Orgnac, F.A.R.P., 96 p.

ROUDIL J.-L., SOULIER M. (1976) – La grotte du Hasard à Tharoux (Gard). La salle sépulcrale IG et le commerce de l'ambre en Languedoc-Oriental, *Gallia Préhistoire*, 19, p. 173-200.

ROUDIL J.-L., BÉRARD O. (1981) - *Les sépultures mégalithiques du Var*, Paris, C.N.R.S, 222 p.

ROUX J.-C., ESCALLON G. (1991) – L'éperon barré chalcolithique du Rocher du Causse. Bilan des recherches 1986-1989, in P. AMBERT (dir.), *Le Chalcolithique en Languedoc, ses relations extra-régionales. Actes du Colloque International en hommage au Dr J. Arnal (Saint-Mathieu-de-Trévières, 20-22 septembre 1990)*, Fédération Archéologique de l'Hérault, p. 141-146.

SALLES J. (1970) – Le dolmen de Peyro-Blanco à St-Julien-de-Valgagues, commune de St-Julien-les-Rosiers, Gard, *Bulletin de la Société préhistorique française*. CRSM, 67, 2, pp. 51-55.

SALLES J., BROUSSE M., LOUIS M. (1950) – La grotte de la Rouquette (Saint-Hilaire-de-Brethmas, Gard), *Revue d'Etudes Ligures*, 16, fascicule 1-3, p. 107-117.

SALLES J. et BOLLA E. 1983 – L'ensemble dolménique de la Grande Pallière à Anduze (30), *Travaux du Groupe Alésien de Recherche Archéologique*, p. 19.

SARGIANO J.-P., D'ANNA A. (2010) – Les Arnajons (Le-Puy-Sainte-Réparate, Bouches-du-Rhône) : un nouveau dolmen dans le Sud-Est de la France, *Préhistoires méditerranéennes*, vol. 1, 37 p.

SARGIANO J.-P., D'ANNA A., BRESSY C., CAULIEZ J., PELLISSIER M., PLISSON H., RENAULT S., RICHIER A., SIVAN O., CHAPON P. (2011) – Le dolmen des Arnajons, résultats du diagnostic archéologique, *Préhistoires Méditerranéennes*, 1, pp. 122-153.

SAUZADE G. (1975) – Le dolmen de Peicervier à Lorgues (Var) et les poignards à soie courte en silex poli du Midi de la France, *Bulletin du Museum d'Histoire naturelle de Marseille*, Marseille, 35, p. 241-257.

SAUZADE G. (1976) – Le dolmen de Coutignargues, commune de Fontvieille (Bouches-du-Rhône), *Congrès préhistorique de France. Compte Rendu de la 20ème session, Provence 1974*, Paris, Société préhistorique française, pp. 567-580.

SAUZADE G. (1979) – Le dolmen des Gavots à Orgon (BdR), *Bulletin du Museum d'Histoire naturelle de Marseille*, Marseille, 39, pp. 65-80.

SAUZADE G. (1983) – Les Sépultures du Vaucluse, du Néolithique à l'Age du Bronze, *Études quaternaires*, 6, Laboratoire de Paléontologie humaine et de Préhistoire, Institut de Paléontologie humaine, Paris, 251 p.

SAUZADE G. (1989) – Le dolmen de Gauttobry : commune de la Londe-les-Maures (Var), *Bulletin archéologique de Provence*, Vitrolles, 18, p. 17-27.

SAUZADE G. (1990) – Les dolmens de la Provence occidentale et la place des tombes de Fontvieille dans l'architecture mégalithique méridionale, in J. GUILAINE, X. GUTHERZ (dir.), *Autour de Jean Arnal, recherches sur les premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale*, Laboratoire de paléobotanique - U.S.T.L., Montpellier, pp. 305-334.

SAUZADE G. (1995) – Les sépultures collectives provençales, in P. SOULIER (dir.), *Monumentalisme funéraire et sépultures collectives : [Colloque de Cergy-Pontoise, 13-15 juin 1995] : bilans régionaux*, Pontoise, Conseil Général du Val d'Oise, Service Départemental d'Archéologie, pp. 213-274.

SAUZADE G. (1998) – Les sépultures collectives provençales, in P. SOULIER (dir.), *La France des dolmens et des sépultures collectives (4500 - 2000 avant J.C.). Bilans documentaires régionaux*, éd. Errance, Paris, p. 291-328.

SAUZADE G. (1999) – Des dolmens en Provence, in J. GUILAINE (dir.), *Mégalithismes de l'Atlantique à l'Éthiopie*, Paris, Errance, p. 125-140.

SAUZADE G. (2003) – Le Dolmen de l'Ubac et son environnement immédiat (Goult, Vaucluse), *Monographie archéologique méditerranéenne*, 15, p. 335-346.

SAUZADE G. (2012) – Offrandes, mobiliers et intentions perceptibles dans les sépultures provençales entre 3500 et 1800 ans av. J.-C., in M. SOHN, J. VAQUER (dir.), *Sépultures collectives et mobiliers funéraires à la fin du Néolithique en Europe occidentale*, Actes du colloque international (sept. 2008, Carcassonne), Archives d'Écologie Préhistorique, Toulouse, pp. 177-212.

SAUZADE G., BIZOT B., BUISSON-CATIL J. (1999) – Goult : dolmen de l'Ubac, *Bilan scientifique. Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, p. 165-166.

SAUZADE G., BIZOT B., BUISSON-CATIL J. (2000) – Goult : dolmen de l'Ubac, *Bilan scientifique. Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, p. 173-175.

SAUZADE G., BIZOT B., BUISSON-CATIL J. (2001) – Goult : dolmen de l'Ubac, *Bilan scientifique. Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, p. 190-193.

SAUZADE G., BIZOT B., BUISSON-CATIL J. (2002) – Goult : dolmen de l'Ubac, *Bilan scientifique. Région Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Aix-en-Provence, p. 186-187.

SAUZADE G., BUISSON-CATIL J., BIZOT B., (2003) – Le dolmen de l'Ubac et son environnement immédiat (Goult, Vaucluse), in J. GASCO, X. GUTHERZ, P.-A. DE LABRIFFE (dir.), *Temps et espaces culturels : du 6ème au 2ème millénaire en France du Sud*, IVème Rencontres méridionales de Préhistoire récente, Monographies d'Archéologie méditerranéenne, 15, Lattes, A.D.A.L., p. 335-346.

SAUZADE G., COURTIN J. (1988) – Le dolmen II de San Sébastien, communes de Plan-de-la-Tour et Ste-Maxime (Var) : réflexions sur les pratiques de l'inhumation dans les sépultures collectives provençales, *Gallia Préhistoire*, Paris, 30, p. 119-149.

SAUZADE G., COURTIN J., CHABAUD G. (1976) – Le dolmen I de San Sébastien, communes de Plan-de-la-Tour et Sainte-Maxime (Var), *Congrès préhistorique de France. Compte Rendu de la 20ème session, Provence 1974*, Paris, Société préhistorique française, p. 581-594.

SAUZADE G., COURTIN J., CHABAUD G. (1988) – Le Dolmen de la Haute Suane (Grimaud et Sainte-Maxime, Var) et la tombe circulaire en blocs de l'Amouré (Grimaud), *Bulletin de la Société préhistorique française*, Paris, 85, 5, p. 148-160.

SAUZADE G., DUDAY H. (1984) – L'Abri de Sanguinouse, tombe collective du Chalcolithique ancien (commune de la Roque-sur-Pernes, Vaucluse), *Congrès préhistorique de France. Compte Rendu de la 21ème session, Montauban-Cahors 1979*, Paris, Société préhistorique française, p. 280-297.

SCARRE C. (2002) – A place of special meaning: interpreting prehistoric monuments through landscape, in DAVID B. WILSON M. (dir.), *Inscribed Landscap:Markingan making Place*, Honolulu: University of Hawaii Press, p. 154-75.

SCARRE C. (2004) – Choosing stones remembering places, Geology and intention in the megalithic monuments of western Europe, *in Soils, stones and symbols, Cultural perceptions of the mineral world*, Boivin, Nicole & Owoc, Mary-Ann London UCL Press, p. 187-202.

SCHEUER (L.), BLACK (S.) – Developmental juvenile osteology, New York, Academic Press, 587 p.

SCIMIA R., VARÉA S. (1996) – *La grotte de la Rouquette (30), St Hilaire de Brethmas*, Groupe de Recherches Archéologiques de la région d'Alès, 154 p.

SCOTT (G.R.), TURNER (C.G.) – The anthropology of modern human teeth: Dental morphology and its variation in recent human populations, New-York, Cambridge University Press, p. 382.

SELLIER D. (2013) – L'analyse géomorphologique des mégalithes granitiques : principes méthodologiques et applications, *in J.-N. GUYODO, E. MENS (dir.), Les premières architectures en pierre en Europe occidentale : du Ve au IIe millénaire avant J.-C., Actes du colloque international de Nantes, (Musée Thomas Dobrée, 2-4 octobre 2008)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 13-37.

SENEPART I. dir. *et al.* (2014) – Chronologie de la Préhistoire récente dans le Sud de la France, *Actes des 10e Rencontres méridionales de Préhistoire récente, (18-20 octobre 2012, Porticcio)*, Archives d'écologie préhistorique, Toulouse, 642 p.

SENDRA B. (2012) – Analyse du dépôt de céramique, *in Y. Tchérémissinoff (dir.), La sépulture collective mégalithique de Cabrials (Béziers, Hérault). Une petite allée sépulcrale enterrée du début du Néolithique final, Préhistoires méditerranéennes, 3*, p. 55-60.

SERVELLE C. (1980) – Deux vases chasséens exceptionnels des Monges (Launaguët, Haute-Garonne), *Bulletin de la Société préhistorique française, 77*, p. 385-396.

SERVELLE C. (2002) – Comment étaient fabriquées les statues-menhirs, *In : Statues-menhirs : des énigmes de pierre venues du fond des âges*. Rodez, p. 92-113.

SICARD G. (1892) – Le Causse de la Matte, *Bulletin de la Société d'étude scientifique de l'Aude*.

SICARD G. (1928) – Note sur l'allée couverte de Saint-Eugène, domaine de Russol, commune de Laure, canton de Peyriac-Minervois (Aude), *Bulletin de la Société préhistorique française, 25, 12*, p. 520-522.

SICARD G. (1929) – Essai sur les Monuments mégalithiques du département de l'Aude *in Bulletin de la Société préhistorique française, 26, n°10*, p. 499-509.

SICARD G. (1930) – Ossuaire de l'Allée couverte de Saint Eugène, *Bulletin de la Société préhistorique française*, 27, 11, p. 536-544.

SICARD G. (1941) – l'Allée couverte de Saint-Eugène, *Société d'Etudes Scientifiques de l'Aude*, p. 195-229.

SMITH (B.H.) – Patterns of molar wear in hunter-gatherers and agriculturalists, *American Journal of Physical Anthropology*, 63, p. 39-56.

SOHN M. (2006) – Du collectif à l'individuel, évolution des dépôts mobiliers dans les sépultures collectives d'Europe occidentale de la fin du IVe à la fin du IIIe millénaire av. J.-C, thèse de doctorat, Université de Paris I – Panthéon Sorbonne, 2 vol, 644 p.

SOHN M. (2012) – La hache et le poignard : représentations collectives et affichages individuels dans les sépultures collectives d'Europe occidentale à la fin du Néolithique, in M. Sohn et J. Vaquer (dir.), *Sépultures collectives et mobiliers funéraires de la fin du Néolithique en Europe occidentale*, Toulouse, A.E.P., p. 159-176

SOUCHIER E. (1999) – Le monument objet de sémiologie, in ROBERT Y. (Dir.) : Commémorer autrement dans l'espace public ? : Mémoire, sauvegarde, espace public, célébration, monument, *Actes du colloque Post-diplôme design, (16-17 novembre 1999, Ecole Nationale des beaux-arts de Lyon)*, Lyon le Creux de l'Enfer-Centre d'art contemporain, 1999, 159 p.

SOULIER P. dir. (1998) – *La France des dolmens et des sépultures collectives, 4500-2000 avant J.-C., bilans documentaires régionaux*, Paris, Ed. Errance, 336 p.

STOCCHETTI S. (2011) – *Le mégalithisme en basse Ardèche : approche architecturale*, Thèse de doctorat, Université Paul Valéry, 3 vol., 972 p.

TARRUS J. (1990) – Les dolmens anciens de Catalogne, in J. GUILAINE ET X. GUTHERZ (dir.), *Autour de Jean Arnal, Premières communautés paysannes*, Montpellier, p. 271-289.

TARRUS J. (1999) – Réflexions sur le mégalithisme en Catalogne, in J. GUILAINE (dir.), *Mégalithismes de l'Atlantique à l'Ethiopie*, Séminaire du Collège de France, Paris, Errance, p. 106-121.

TCHEREMISSINOFF Y. dir. (2014) – La sépulture collective mégalithique de Cabrials (Béziers, Hérault). Une petite allée sépulcrale enterrée du début du Néolithique final, *Préhistoires Méditerranéennes*, 3, 2012, 144 p.

TCHEREMISSINOFF Y., LEAL E. (à paraître) – Une sépulture collective du groupe de Ferrières en maison funéraire sur cave dans la plaine Montpelliéraine : premières considérations à l'issue de la fouille de la Cavalade/Mas Rouge, in (dir.) *De la tombe au territoire, journée thématique*, Actes des XIe Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente, (25-27 septembre 2014, Montpellier).

TESSIER 1948 – La sépulture mégalithique de Viols-le-Fort (Hérault), *Bulletin de la Société préhistorique Française*, 45, n°6-8, p. 229-249.

TESTART A. (2005) – *Éléments de classification des sociétés*, Paris, Errance, 156 p.

THERY M. (2012) – De l'utilisation du modèle ethnographique malgache pour la compréhension des sépultures collectives du Néolithique occidental, *Notae Praehistoricae*, 32, p. 43-50.

THÉVENOT J.-P. (2005) – Le camp de Chassey (Chassey-le-Camp, Saône-et-Loire). Les niveaux néolithiques du rempart de « la Redoute », *Revue Archéologique de l'Est*, 22ème supplément, 464 p.

TIMSIT D., ESCALLON G. (2003) – La culture matérielle du site des Vautes : La céramique, in J. GUILAINE ET G. ESCALLON (dir.), *Les Vautes (Saint-Gély-du-Fesc, Hérault) et la fin du Néolithique en Languedoc oriental*, Toulouse, A.E.P., p. 77-126.

UBELAKER (D.H.) – Human skeletal remains. Excavation, Analysis, Interpretation, *Traxacum*, p. 165.

VALLON J. (1984) – *Les Tertres funéraires protohistoriques des environs du Pic-Saint-Loup*, Montpellier, O.D.A.C., 123 p.

VAQUER J. (1975) – La céramique chasséenne du Languedoc, *Atacina*, 8, 368 p.

VAQUER J. (1980) – Le Groupe de Véraza. Essai sur l'évolution de la culture matérielle, *Le Groupe de Véraza et la fin des temps néolithiques dans le Sud de la France et la Catalogne*, p. 84-93.

VAQUER J. (1991) – Aspects du Chasséen en Languedoc occidental. Habitat et culture matérielle, in *Identité du Chasséen. Actes du colloque international (Nemours, 1989)*, Mémoires du Musée de Préhistoire d'Ile-de-France, 4, p. 27-37

VAQUER J. (1998a) – Le Midi méditerranéen de la France, in GUILAINE J. (Dir.) : *Atlas du Néolithique européen. L'Europe occidentale*. Volume 2A, Liège, Université de Liège, p. 413-500.

VAQUER J. (1998b) – Les sépultures du Néolithique en France méditerranéenne, in J. GUILAINE (dir.), *Sépultures d'Occident et genèses des mégalithismes (9000-3500 avant J.-C.)*, Errance, Paris, p. 167-186.

VAQUER J. (1999) – *Le néolithique du nord-ouest méditerranéen*, Actes du 24e Congrès Préhistorique de France, Carcassonne, 1994, Paris, Société Préhistorique Française, 296 p.

VAQUER J. (2007) – Les tombes à dalles du Néolithique moyen dans la zone nord pyrénéenne, in P. MOINAT ET P. CHAMBON (dir.), *les cistes de Chamblandes et la place des*

coffres dans les pratiques funéraires du Néolithique moyen occidental. Actes du colloque (Lausanne, 12-13 mai 2006), Cahiers d'archéologie romande, 110, Lausanne, et Mémoires de la Société préhistorique française, XLIII, Paris, p. 13-25.

VAQUER J., CASTANY J., CÒLLIGA A.-M. (2011) – Le rôle du silex bédoulien du Vaucluse dans la compréhension de la chronologie et des relations culturelles du Néolithique moyen solsonien in COLLECTIF, *3r colloqui d'Arqueologia d'Odèn*, el Solsonès, Darreres investigacions al Pre-pirineu lleidatà, p. 35-46.

VAQUER J., DUDAY H., GANDELIN M., HEROUIN S., TRESSETS A. (2007) – La tombe de Coste Rouge à Beaufort (Hérault) et la question des tombes à dalles néolithiques dans Le nord-est des Pyrénées, *Gallia Préhistoire*, 49, p. 127-159.

VAQUER J., REMICOURT M., VERGELY H. (2006) – Les poignards métalliques et lithiques du Chalcolithique pré-campaniforme des petits et grands causses dans le midi de la France, in J. GASCO, F. LEYGE, P. GRUAT (dir.), *Hommes et passé des Causses : hommage à Georges Costantini*, Actes du colloque (16-18 juin 2005, Millau), Archives d'Ecologie Préhistorique, Toulouse, p. 155 à 179.

VAQUER (J.-S.), BEC DRELON (N.), MARTY (V.) à paraître — Origine des matériaux ou des items. Le territoire relationnel des tombes et des habitats au Néolithique final dans le Midi, in De la tombe au territoire, journée thématique, *Actes des XIe Rencontres Méridionales de Préhistoire Récente*, (25-27 septembre 2014, Montpellier).

VERGELY H. (2005) – Les objets de parures en jayet, *Grands Causses préhistoire et archéologie n° 2*, Association du docteur Prunières, p. 35-53.

VERGELY H. (2006) – *Le dolmen de la Table du Loup (Sériers, Cantal)*, Rapport Final de Synthèse, SRA Auvergne/Communauté de Communes de St-Flour.

VIDAL P. (1921) – Le Roussillon préhistorique, *Ruscino*, 15, p. 5-36 ; 16, p. 132-157 ; 17, p. 224-237 ; 18, p. 357-358.

VIDAL M. (2012) – *Dolmens, menhirs et pierres levées autour de St-Guilhem le Désert*, inventaire inédit, 25 p.

VIGNAUD A. (1998) - La Nécropole néolithique du Camp del Ginèbre de Caramany (Pyrénées-Orientales), in J. GUILAINE et J. VAQUER (dir.), *Tombes, nécropoles, rites funéraires préhistoriques et historiques*, Séminaire du Centre d'Anthropologie, Toulouse, p. 19-30

VIGNAUD A. (2009) – L'occupation du plateau de Rodès et Montalba-le-château à l'âge du Bronze, in O. PASSARRIUS (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès*, Pyrénées-Orientales, Editions Trabucaire, Canet, p. 101-138.

VIGNAUD, CATAFAU, MARTZLUFF (2009) – Bracelets et autres artefacts, aspects technologiques, in O. PASSARRIUS (dir.), *Archéologie d'une montagne brûlée : massif de Rodès*, Pyrénées-Orientales, Editions Trabucaire, Canet, p. 139-166.

VINAS L. (1866) – *Mémoire sur les monuments druidiques de l'arrondissement de Lodève*, présenté aux assises scientifiques, Lodève : Typ. L.-B. Grillières, 19 p.

VITAL J. (1999) – Identification du Bronze moyen-récent en Provence et en Méditerranée nord-occidentale, *Documents d'Archéologie Méridionale*, 22, p. 7-115.

VORUZ J.-L. dir. (1995) – Chronologies néolithiques : de 6000 à 2000 avant notre ère dans le Bassin rhodanien, *Actes du Colloque d'Ambérieu-en-Bugey, (19 et 20 septembre 1992) / XIe Rencontre sur le néolithique de la région Rhône-Alpes* ; Société préhistorique rhodanienne, 420 p.

Table des matières

VOLUME I

| | |
|--|-----|
| Remerciements | 3 |
| <i>Sommaire</i> | 9 |
| <i>Liste des abréviations et sigles</i> | 11 |
| <i>Liste des outils cartographiques en ligne</i> | 12 |
| <i>Introduction</i> | 14 |
| Chapitre 1 : Présentation générale | 21 |
| 1.1 Question de terminologie | 21 |
| 1.2 Historique des Recherches | 26 |
| 1.2.1 Languedoc et Roussillon | 27 |
| 1.2.2 Régions limitrophes | 94 |
| 1.2.3 Etat des connaissances | 108 |
| 1.3 Chronologies et faciès culturels de la fin du Néolithique | 112 |
| 1.3.1 Le Néolithique final en Languedoc et sur les Grands-Causse | 117 |
| 1.3.2 Le Néolithique final du Languedoc occidental et du Roussillon | 126 |
| 1.3.3 Le Campaniforme dans les dolmens de Languedoc et du Roussillon | 129 |
| 1.3.4 L'âge du Bronze et la question des réutilisations protohistoriques | 129 |
| 1.4 Questions | 131 |
| 1.4.1. Les vides : chambre et structure d'accès | 132 |
| 1.4.2 Implantation et répartition (Où ? Pourquoi là ?) | 133 |
| 1.4.3 Modalités de construction et morphologie des monuments (Comment ?) | 135 |
| 1.4.4 Architecture évolutive (Quand ? Jusqu'où ?) | 135 |
| 1.4.5 Fonctions des architectures (Pourquoi ?) | 135 |
| 1.4.6 Constructeurs /défunts/utilisateurs (Qui ?) | 136 |

| | |
|--|-----|
| Chapitre 2 : Méthodologie | 138 |
| 2.1 Avant-propos | 138 |
| 2.2 Les difficultés | 140 |
| 2.3 Cadre géographique et choix des monuments..... | 142 |
| 2.3.1 Choix des fenêtres d'étude | 142 |
| 2.3.2 Choix des monuments au sein des fenêtres d'étude | 148 |
| 2.4 Méthodes d'investigations | 159 |
| 2.4.1 Apport des méthodologies existantes..... | 159 |
| 2.4.2 Synthèse critique et enseignements..... | 169 |
| 2.4.3 Elaboration d'une méthodologie adaptée..... | 174 |
| 2.5 Définition d'un vocabulaire adapté | 187 |
| 2.5.1 Nature de la roche, techniques d'extraction, carrière, implantation..... | 187 |
| 2.5.2 Transformation et utilisation de la pierre..... | 189 |
| 2.5.3 Technique de construction | 189 |
| 2.5.4 Esthétisme, monumentalisme | 192 |
| 2.6 Synthèse et limites | 193 |
| | |
| <i>Liste des Figures (Volume I)</i> | 196 |

VOLUME II

| | |
|--|-----|
| Chapitre 3 : Corpus des résultats | 3 |
| Avant-propos | 3 |
| Lecture du corpus | 6 |
| A propos du mobilier et des ossements humains | 6 |
| A propos des figures | 7 |
| 3.1. L'ouest : Roussillon, Aude et Minervois | 8 |
| 3.1.1. Introduction | 8 |
| 3.1.2. Le dolmen de Prat-Clos (Ria-Sirach) | 9 |
| 3.1.3. Le dolmen de la Barraca | 57 |
| 3.1.4. Autres sites de référence..... | 97 |
| 3.2. L'Est : Les Garrigues languedociennes et la Provence..... | 114 |

| | |
|---|-----|
| 3.2.1 Introduction | 114 |
| 3.2.2. Le dolmen du Mas de Reinhardt II..... | 118 |
| 3.2.3. Le dolmen de la Caissa dels Morts II..... | 155 |
| 3.2.4. Le dolmen de la Caumette | 188 |
| 3.2.5. Autres sites de référence..... | 223 |
| 3.3. Le Nord : le bassin du Salagou et la partie méridionale des Grands Causses | 228 |
| 3.3.1. Le bassin permien du Salagou | 228 |
| 3.3.2. Le dolmen des Isserts..... | 231 |
| 3.3.3. La bordure méridionale des Grands Causses..... | 342 |
| 3.3.4. Le dolmen de la Prunarède..... | 343 |
| 3.3.5. Le dolmen de Laroque 17 | 371 |
| | |
| Chapitre 4 : analyses croisées et proposition d'un modèle d'interprétation | 399 |
| Rappel des objectifs..... | 399 |
| 4.1 Avant la construction..... | 400 |
| 4.1.1 Choix du Lieu d'implantation | 400 |
| 4.1.2 Extraction, transformation des matériaux | 407 |
| 4.1.3 Aménagement du lieu d'implantation..... | 411 |
| 4.2 La construction d'un dolmen..... | 413 |
| 4.2.1 Le sol d'implantation | 413 |
| 4.2.2 Architecture, technique de construction et de mise en œuvre | 413 |
| 4.2.3 Choix esthétique et sophistication | 417 |
| 4.2.4 Les accidents de construction..... | 418 |
| 4.2.5 Evolution architecturale..... | 419 |
| 4.3 Après la construction..... | 420 |
| 4.3.1 Quels indices de fréquentation..... | 420 |
| 4.3.2 Abandon et destruction..... | 421 |
| 4.3.3 Réutilisation et/ou réaménagement du deuxième millénaire | 422 |
| 4.4 Mise en perspective des données et chronologie..... | 423 |
| 4.4.1 Chronologie absolue du mégalithisme du Bassin nord-occidental de la Méditerranée..... | 423 |

| | |
|---|-----|
| 4.4.2 A qui profite les dolmens ? Quelle société pour quelle organisation à la fin du Néolithique | 424 |
| <i>Conclusion</i> | 427 |
| <i>Annexe</i> | 431 |
| <i>Bibliographie</i> | 433 |
| <i>Table des Matières</i> | 474 |

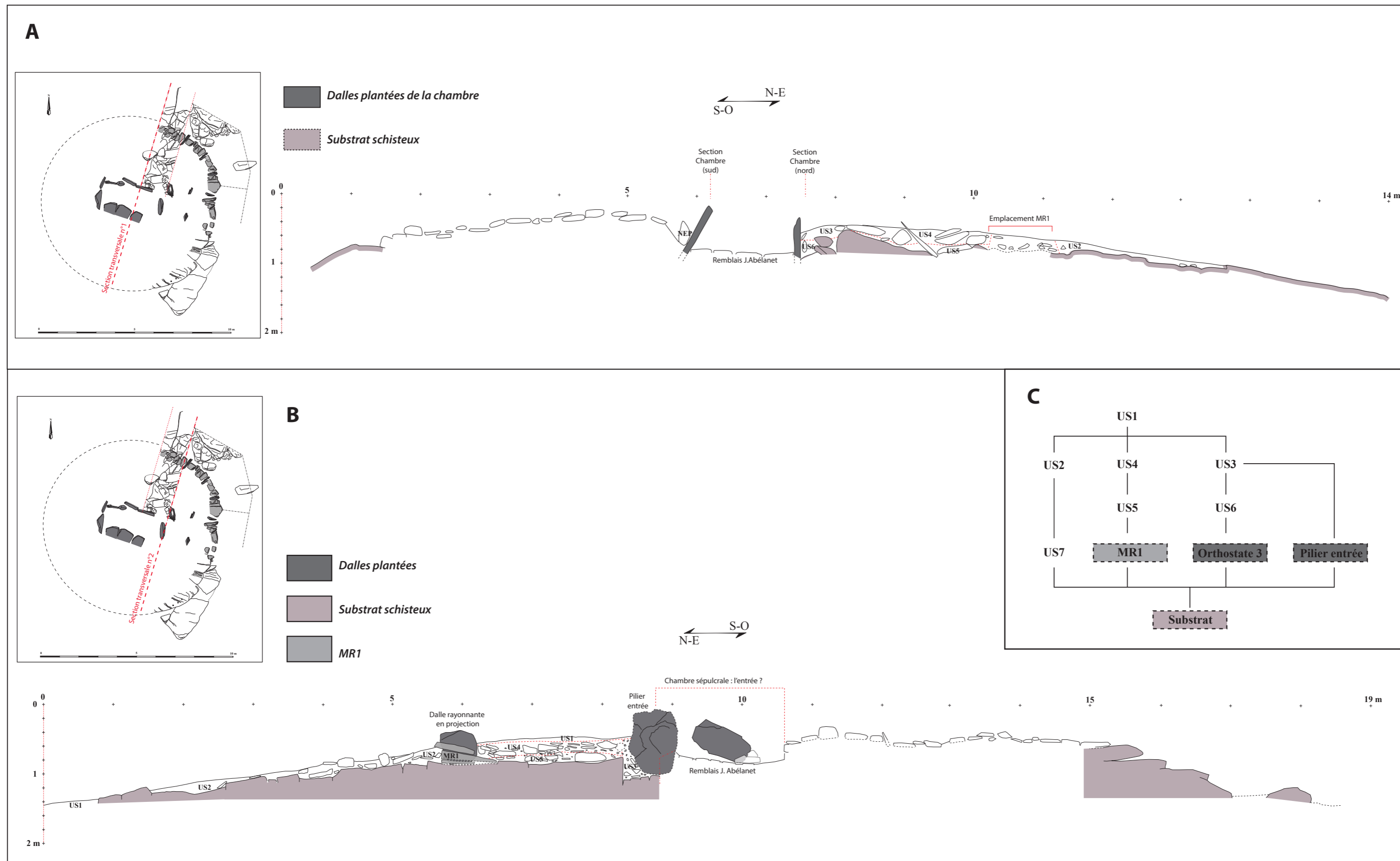
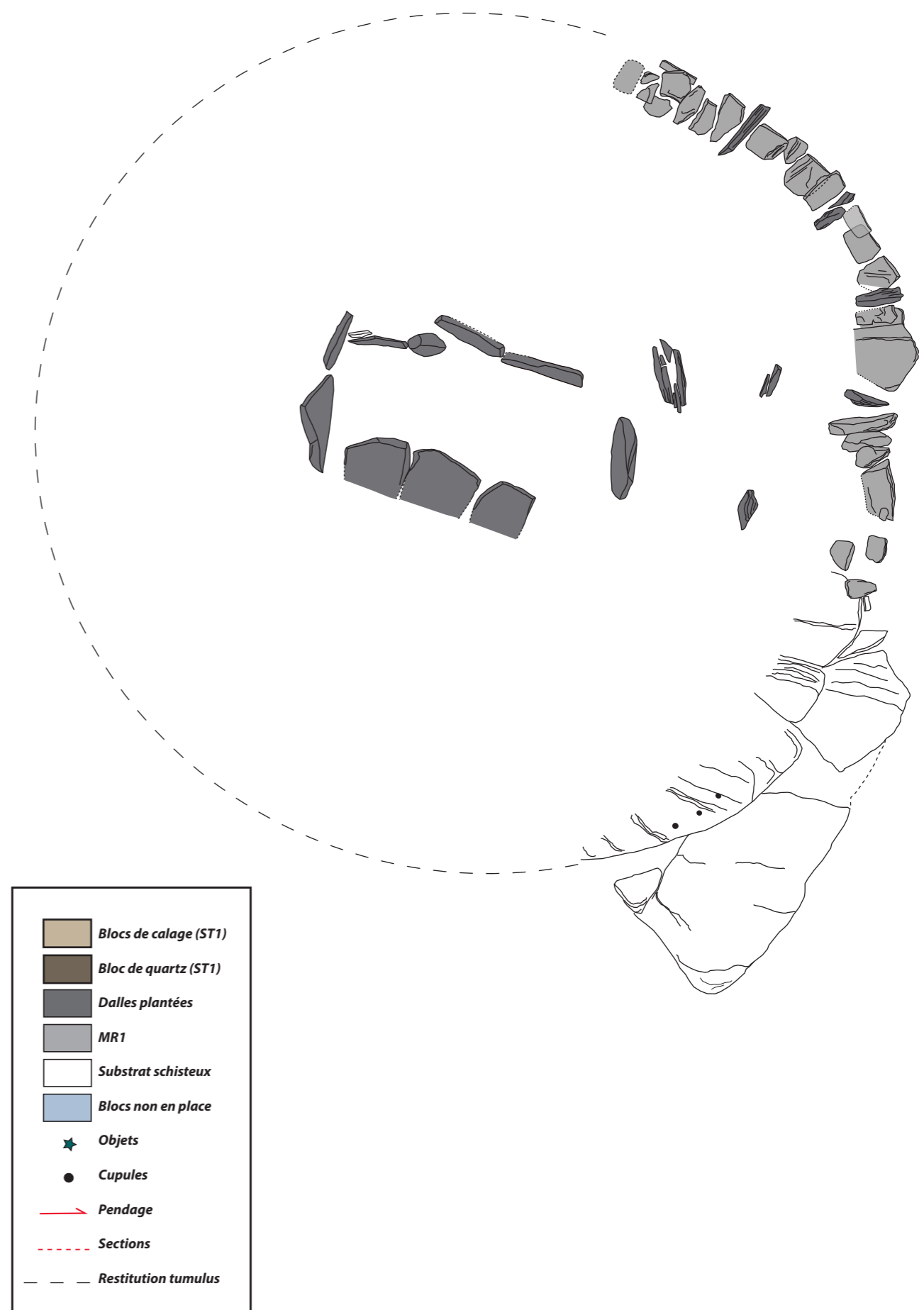
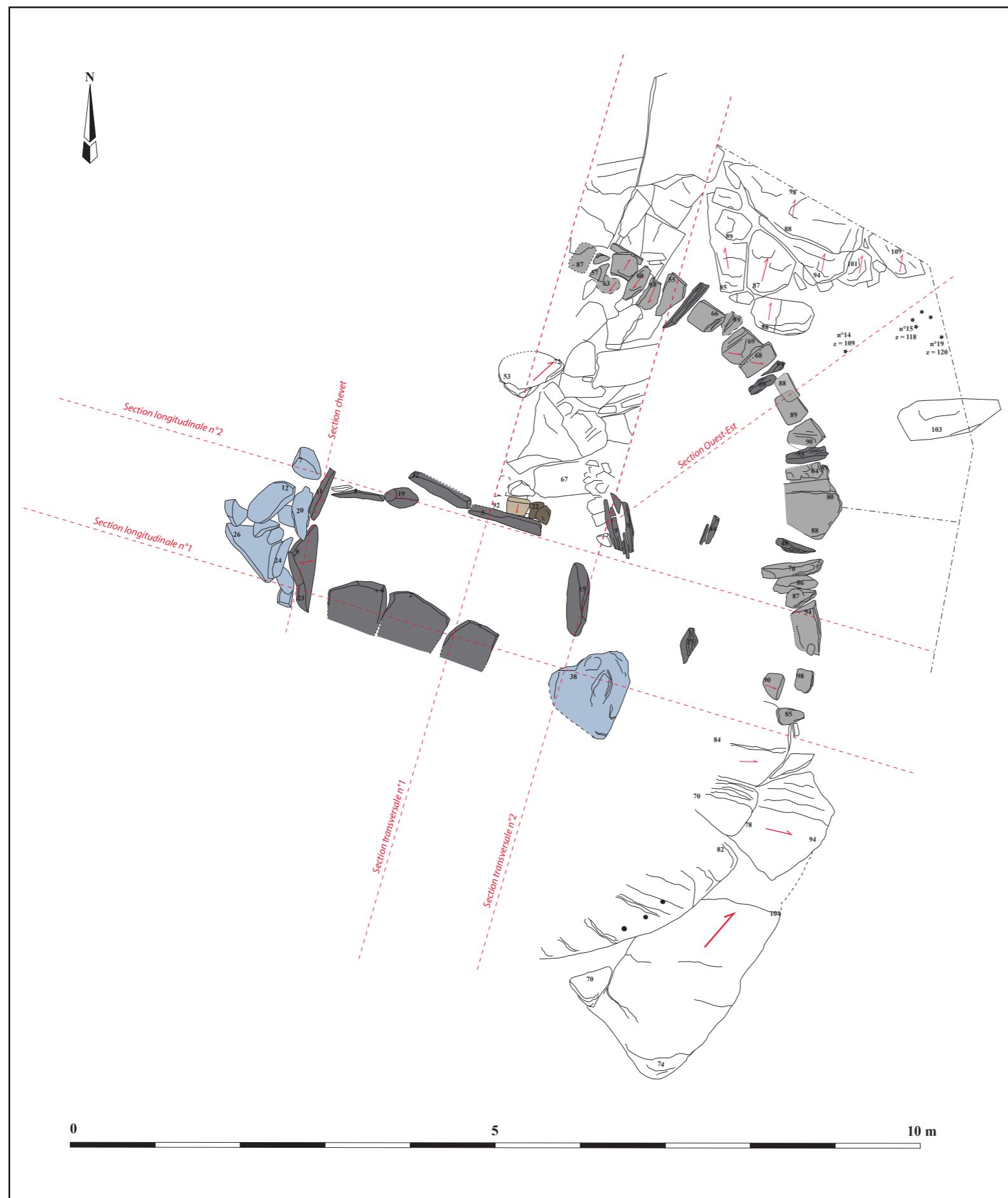


Figure 17 : Sections transversales du dolmen de Prat-Clos. A : Section Sud-Ouest/Nord-Est ; B : Section Nord-Est/ Sud-Ouest ; C : Diagramme stratigraphique de la tranchée.

Figure 27 : Planimétrie générale du Dolmen de Prat-Clos. A droite : reconstitution hypothétique du parement du tumulus.



| | |
|--|-----------------------|
| | Blocs de calage (ST1) |
| | Bloc de quartz (ST1) |
| | Dalles plantées |
| | MR1 |
| | Substrat schisteux |
| | Blocs non en place |
| | Objets |
| | Cupules |
| | Pendage |
| | Sections |
| | Restitution tumulus |

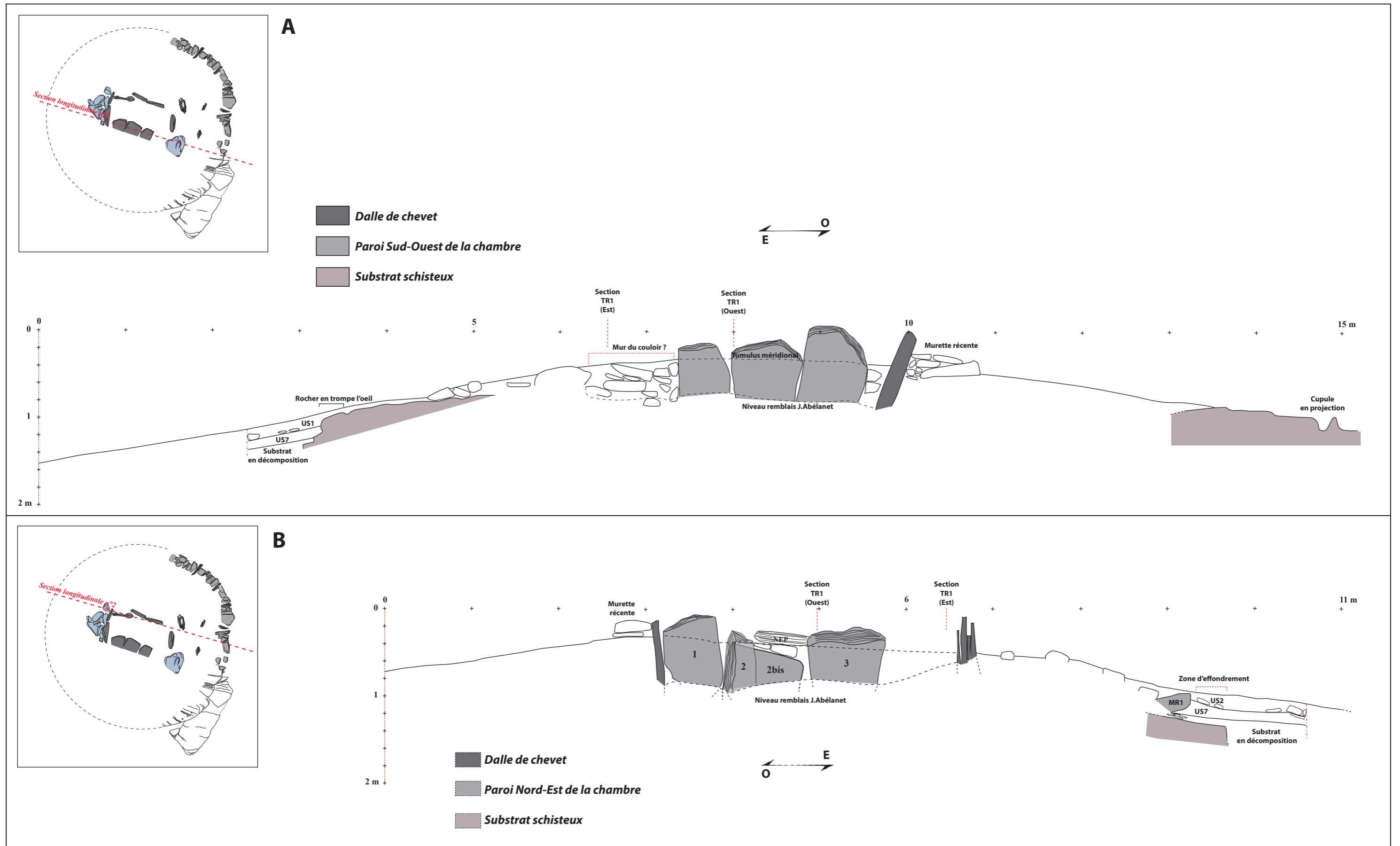


Figure 17 : Sections longitudinales du dolmen de Prat-Clos. A : Section Est-Ouest passant par la paroi sud-ouest de la chambre. B : Section Ouest-Est passant par la paroi Nord-Est de la chambre.
 Figure 34 : Sections longitudinales du dolmen de Prat-Clos. A : Section est-ouest passant par la paroi sud-ouest de la chambre. B : Section ouest-est passant par la paroi nord-est de la chambre.

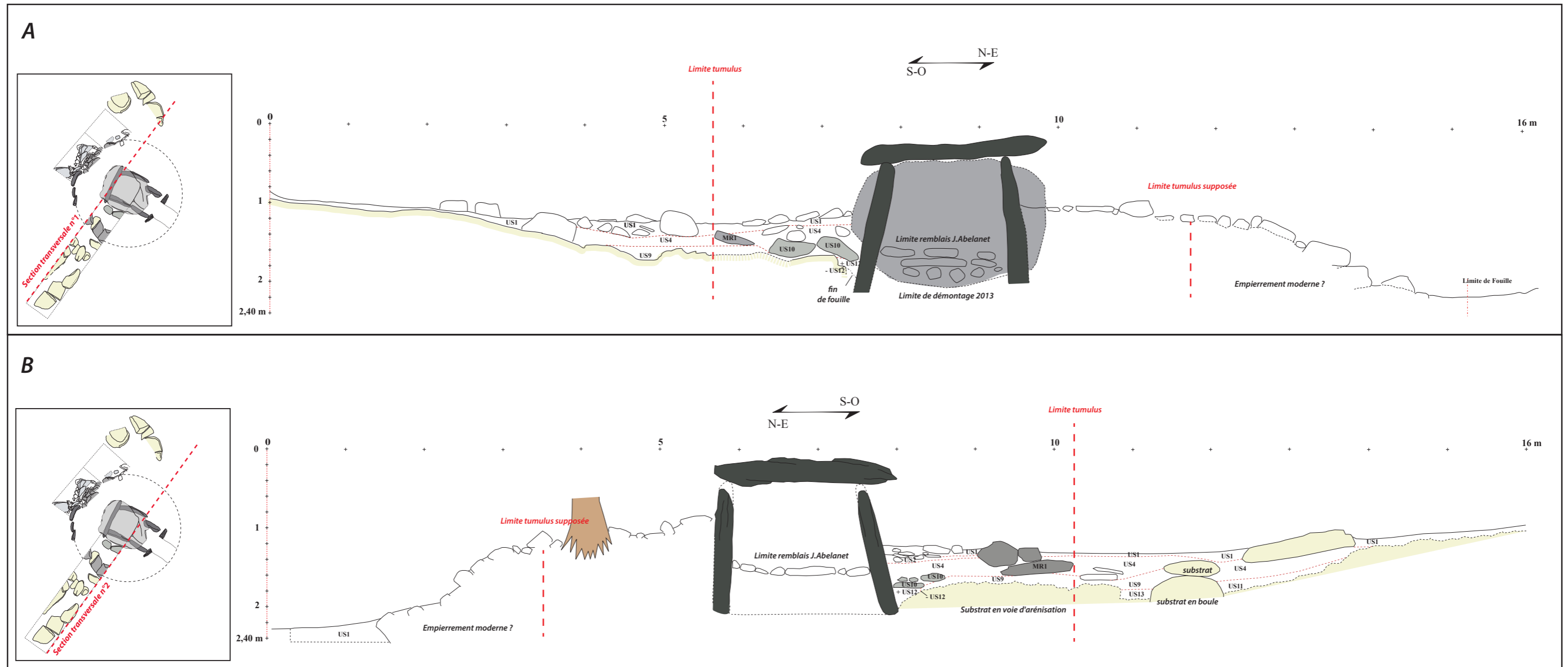


Figure 63 : Sections transversales passant par les deux côtés de la tranchée.

- Dalles de la chambre
- Substrat granitique
- MR1
- US10

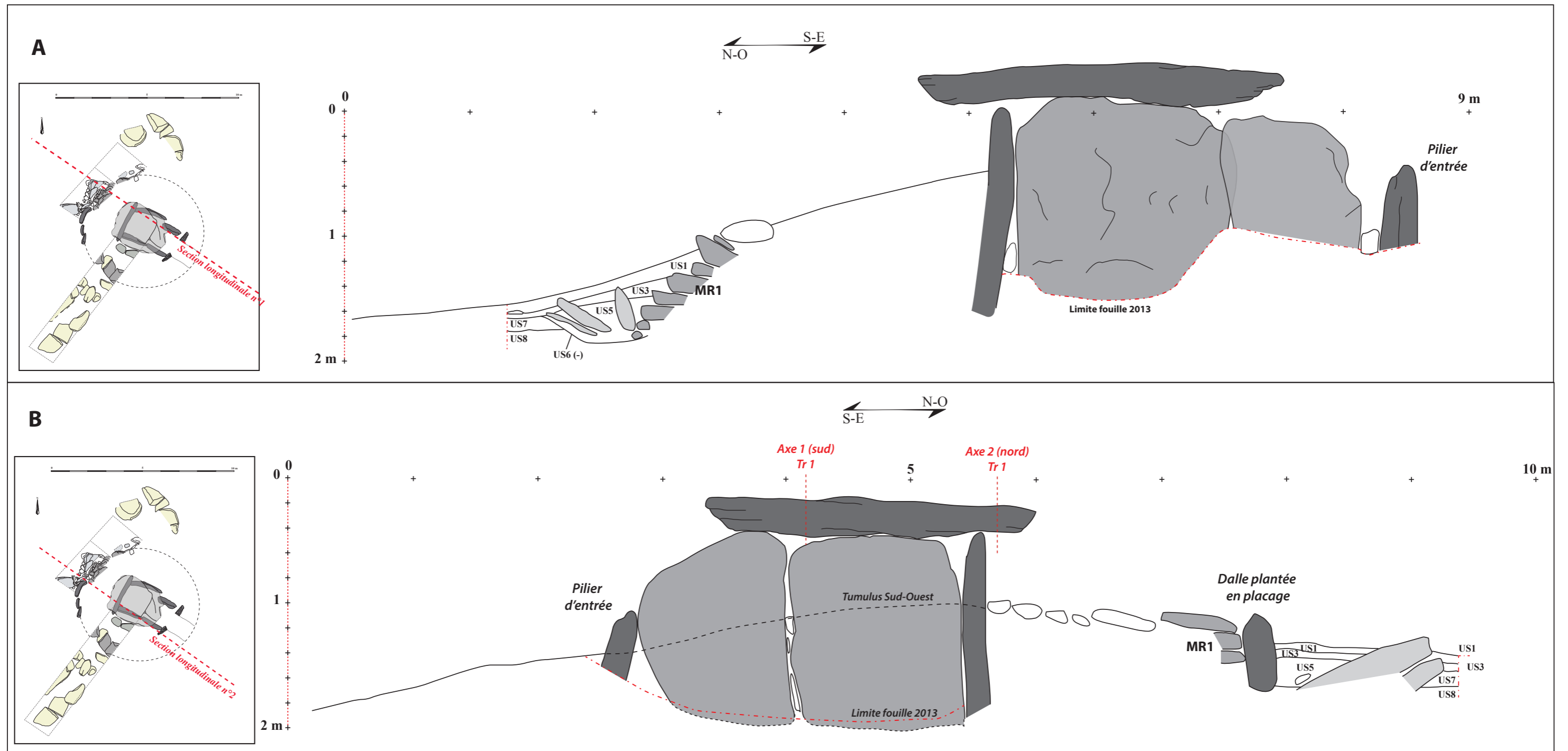


Figure 74 : Sections longitudinales passant par les parois latérales de la chambre et le sondage 3.

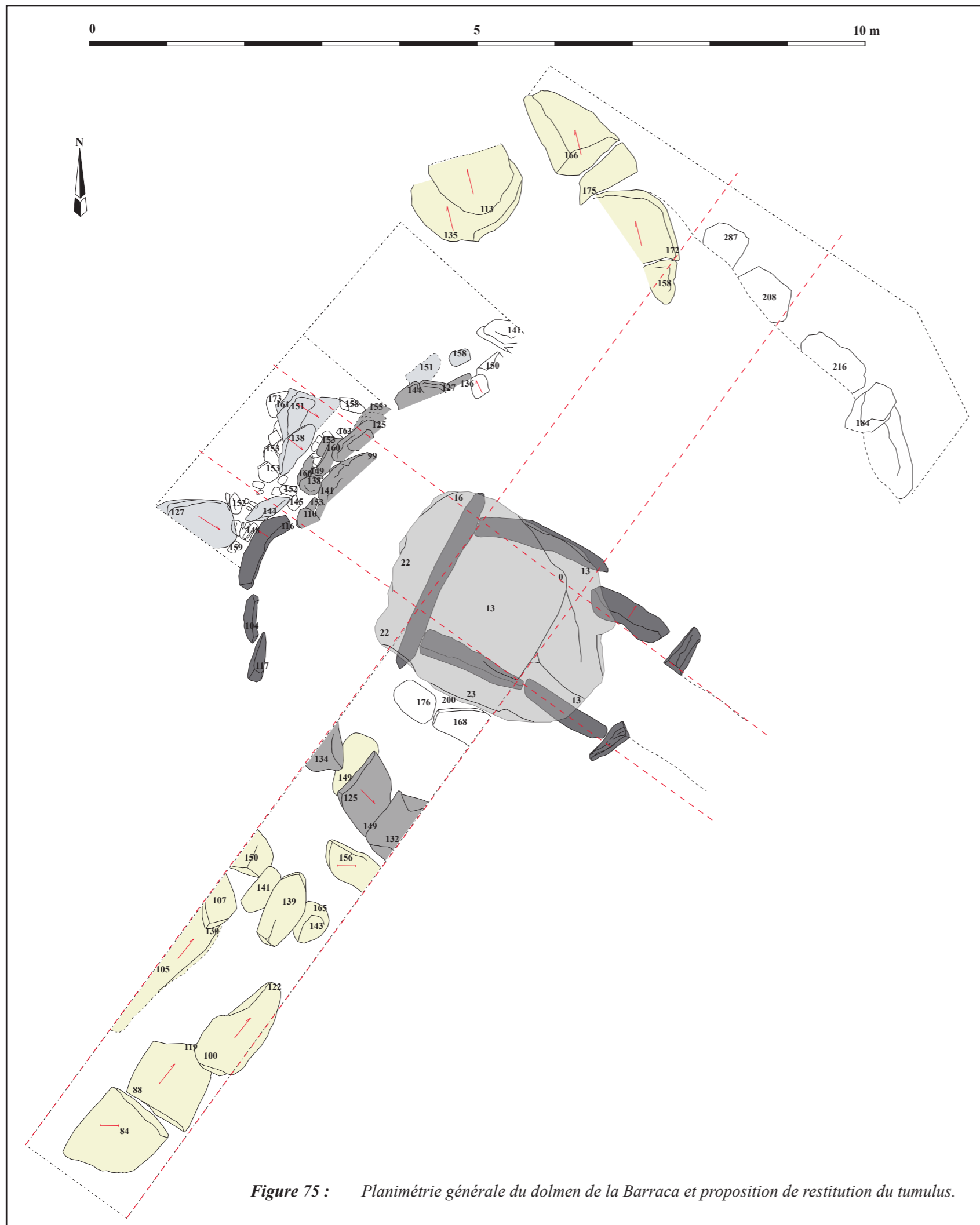
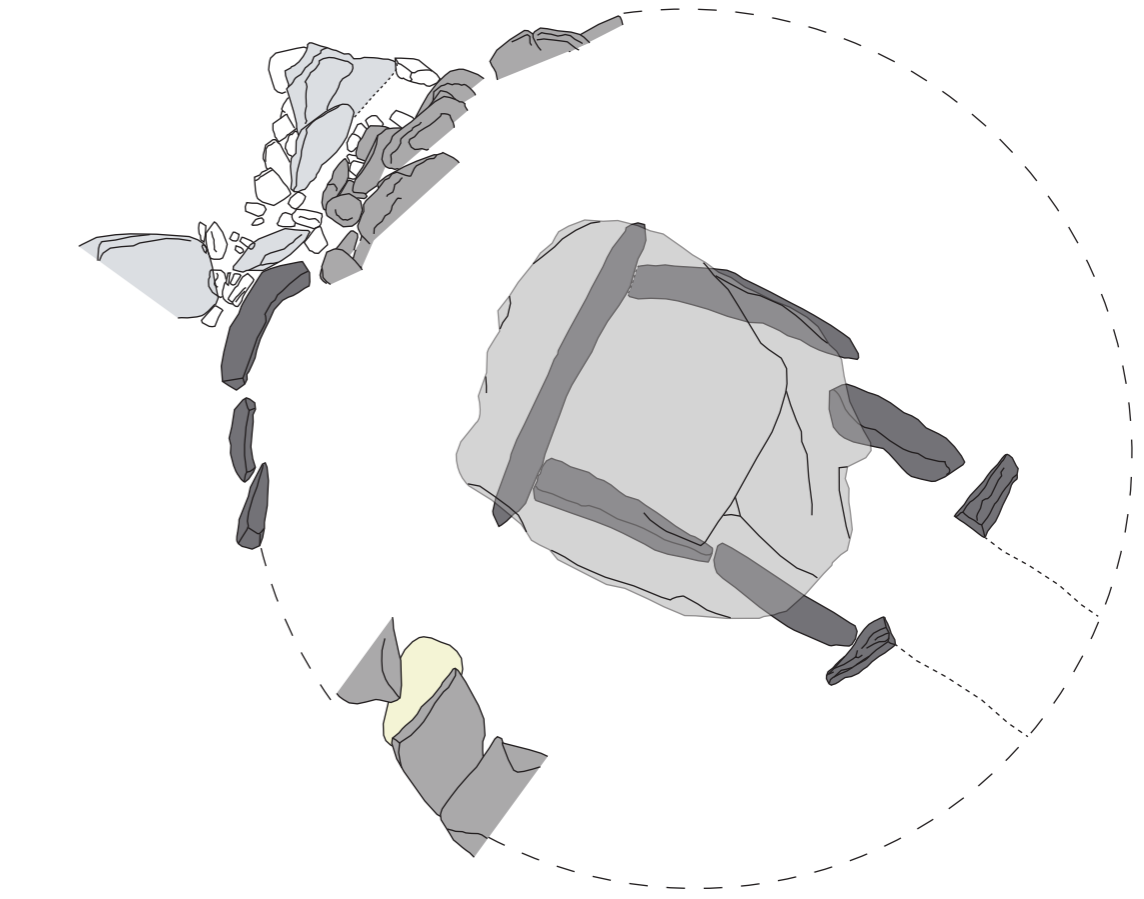









Figure 75 : Planimétrie générale du dolmen de la Barraca et proposition de restitution du tumulus.



-  **Substrat granitique**
-  **MR1**
-  **Dalles plantées**
-  **US5**
-  **Limites de fouille**
-  **Sections**
-  **Restitution tumulus**

| Département | Dolmens | Niveau stratigraphique | Ref Labo | Âge radiocarbone (BP) | Intervalle calendaire à 1 sigma [début : fin] probabilité | Intervalle calendaire à 2 sigma [début : fin] probabilité | Périodisation (d'après Lachenal 2010 et Jallot et Guttherz 2014) | Fouille | Année | Nature de l'échantillon |
|----------------------------|---|-------------------------------|------------|-----------------------|--|---|--|--------------------|-----------|-------------------------|
| Corse | Casa di l'Orcu | Car. K24- US 992 | Ly-13092 | 5355+/-50 | [4327BC : 4282BC] 0,14 | [4273BC : 4051BC] 0,81 | NM | Léandri F. | 2004 | Charbon |
| Vaucluse | L'Ubac | K12- Foyer Base Tertre A 2,45 | Lyon-794 | 5220+/-60 | [3854BC : 3848BC] 0,03 | [4237BC : 3943BC] 0,95 | NM | Sauzade G. | 1998 | Charbon |
| Lozère | Bagnolet | Cella | Lyon-1562 | 4650+/-50 | [3630BC : 3580BC] 0,07 | [3534BC : 3345BC] 0,88 | NF1 | Fages G. | 1980 | Os |
| Hérault | Cabrials | Chambre funéraire | Erl-12271 | 4632+/-76 | [3624BC : 3196BC] 0,68 | [3634BC : 3104BC] 0,95 | NF1-NF2 | Tchéreminsinof Y. | 2014 | Os 715 |
| Lozère | Bagnolet | tombe | Lyon-1563 | 4590+/-50 | [3516BC : 3397BC] 0,30 [3385BC : 3264BC] 0,34 | [3241BC : 3103BC] 0,30 | NF1-NF2 | Fages G. | 1980 | Os |
| Hérault | Caumette | Chambre funéraire | Poz-51289 | 4535+/-35 | [3364 BC : 3264 BC] 0,34 | [3243BC : 3102 BC] 0,60 | NF2a | Bec Drelon N. | 2012 | Os |
| Aude | Saint-Eugène | échantillon n°3 : côté droit | Lyon-2204 | 4520+/-30 | [3356BC : 3263BC] 0,32 | [3245BC : 3101BC] 0,63 | NF1-NF2 | Guilaine J. | 1992 | Os |
| Aude | Saint-Eugène | 4 partie sup-tertre | Lyon-1449 | 4485+/-40 | [3064BC : 3028BC] 0,06 | [3349BC : 3084BC] 0,89 | NF1-NF2 | Guilaine J. | 1992 | Charbon |
| Aude | Saint-Eugène | échantillon n°6 : carré 2 | Lyon-2205 | 4485+/-30 | [3050BC : 3035BC] 0,02 | [3344BC : 3089BC] 0,95 | NF1-NF2 | Guilaine J. | 1994 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | Niveau Base | Ly-11492 | 4440+/-45 | [3335BC : 2152BC] 0,39 | [3137BC : 2926BC] 0,55 | NF2a | Sauzade G. | 2000 | Os |
| Aude | Les Fades | carré G4 | Lyon-4575 | 4400+/-35 | [3309BC : 3240BC] 0,04 | [3106BC : 2910BC] 0,91 | NF2a | Guilaine J. | 1962 | Os |
| Lozère | Tumulus du Deveze Viel | G6.DEC.7 | Lyon-1789 | 4390+/-50 | [3325BC : 3161BC] 0,11 | [3118BC : 2901BC] 0,84 | NF2a | Fages G. | 1994 | Os brûlé |
| Pyrénées-Orientales | Prat-Clos | paleosol tumulus | Poz-62371 | 4390+/-30 | [3081BC:3069BC] 0,07 [3026BC:2928BC] 0,61 | [3092BC : 2918BC] 0,95 | NF2a | Bec Drelon N. | 2014 | Charbon |
| Aveyron | Tumulus les Deveses | couche 2 | Lyon-255 | 4385+/-85 | / | [3340BC : 2887BC] 0,95 | NF1-NF2 | Gruat P. | 1994 | Os |
| Hérault | Cabrials | Chambre funéraire | Erl-12270 | 4384+/-44 | [3083BC : 2920BC] 0,68 | [3312BC : 2900BC] 0,95 | NF1-NF2 | Tchéreminsinof Y. | 2014 | Os 336 |
| Aude | Les Fades | carré J4-n°110 | Lyon-4576 | 4370+/-35 | [3090BC : 3044BC] 0,13 | [3038BC : 2906BC] 0,82 | NF2a | Guilaine J. | 1962 | Os |
| Hérault | Caissa dels Morts II | Chambre funéraire | Poz-51288 | 4360+/-40 | / | [3091BC : 2900 BC] 0,95 | NF2a-NF2b | Bec Drelon N. | 2012 | Os |
| Aude | Les Fades | carré G3 | Lyon-4573 | 4340+/-35 | [3082BC : 3068BC] 0,02 | [3026BC : 2893BC] 0,92 | NF2 | Guilaine J. | 1962 | Os diaphyse |
| Solsonès (Catalogne) | sep en ciste El Lord (Castellar de la Ribera) | ? | UBAR362 | 4290+/-130 | / | [3341BC : 2577BC] 0,95 | NFa-NFb | Castany | 2000-2001 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | Niveau inhumation | Ly-11493 | 4245+/-45 | [2929BC : 2836BC] 0,53 | [2816BC : 2670BC] 0,42 | NF2 | Sauzade G. | 2000 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | US 17 | Ly-740 | 4190+/-45 | [2897BC : 2831BC] 0,24 | [2821BC : 2631BC] 0,71 | NF2 | Sauzade G. | 1997 | Os |
| Lot | la Bertrandoune | Chambre funéraire | Ly-1220 | 4170+/-120 | / | [3092BC : 2460BC] 0,95 | NF2-NF3a2 | Clottes J. | 1975 | Os |
| Baix Llobregat (Catalogne) | Coveta del Marge del Moro (Begues) | 95 MM-C4/D4-III | Beta125440 | 4160+/-90 | [2541BC : 2488BC] 0,04 | [2915BC : 2546BC] 0,90 | | Edo et al. | 2001 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | couche brune à 2,60 m | Lyon-946 | 4160+/-50 | [2593BC : 2587BC] 0,01 | [2886BC : 2619BC] 0,93 | NF2 | Sauzade G. | 1999 | Charbon |
| Lot | Les Aguels | ? | Lyon-2152 | 4145+/-35 | / | [2877BC : 2620BC] 0,95 | NF2 | Lagasquie J.P. | 2000 | Charbon |
| Vaucluse | L'Ubac | 16-17 n°72 et 73 | Lyon-900 | 4140+/-40 | [2594BC : 2586BC] 0,01 | [2876BC : 2618BC] 0,92 | NF2 | Sauzade G. | 1998 | Os |
| Bouches du Rhône | Amajons | TR2012 | Lyon-4582 | 4140+/-35 | [2605BC : 2601BC] 0,07 | [2875BC : 2619BC] 0,94 | NF2 | Chapon P. | 2007 | Os |
| Aude | Les Fades | carré E4 | Lyon-4572 | 4095+/-35 | [2865BC : 2804BC] 0,20 [2523BC : 2497BC] 0,03 | [2761BC : 2566BC] 0,71 | NF3a | Guilaine J. | 1962 | Os |
| Lot | Riffat I | déblais clandestins | Ly-1188 | 4090+/-130 | [3006BC : 2989BC] 0,04 [2249BC : 2232BC] 0,04 [2218BC : 2214BC] 0,01 | [2931BC : 2281BC] 0,94 | NF2-NF3a | Graffille JM | 1975 | Os |
| Haute-Pyrénées | Tumulus d'Avezac | sous struc de galet | Ly-3691 | 4060+/-110 | [2324BC : 2306BC] 0,09 | [2893BC : 2335BC] 0,94 | NF2-NF3a | Vie R. | 1983 | Charbon |
| Bages (Catalogne) | Cau de la Guineu (Sant Mateu de Bages) | ? | UGRA156 | 4040+/-110 | / | [2887BC : 2293BC] 0,95 | NF2b-NF3b | Guerrero i Castany | 1983-1987 | Os |
| Hérault | Isserts (Phase II) | Couloir | Poz-62534 | 4035+/-35 | [2834 BC : 2818 BC] 0,02 [2661 BC : 2648 BC] 0,01 | [2636BC : 2471 BC] 0,95 | NF3 | Bec Drelon N. | 2012 | Charbon |
| Aude | Les Fades | carré G3 | Lyon-4574 | 4035+/-30 | [2830BC : 2822BC] 0,01 | [2629BC : 2473BC] 0,94 | NF2-NF3a | Guilaine J. | 1962 | Os brûlé |
| Lozère | Galdri/La Fagole | ? | Ly-2213 | 3990+/-110 | [2259BC : 2207BC] 0,03 | [2872BC : 2271BC] 0,91 | NF2-NF3a | Fages G. | 1978 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | carré F6 de - 1,50 à 1,60 m | Lyon-854 | 3970+/-40 | / | [2579BC : 2346BC] 0,95 | NF3a2 | Sauzade G. | 1998 | Charbon |
| Aveyron | Saint Martin du Larzac II | ? | LY-6400 | 3855 +/- 50 | [2163BC : 2152BC] 0,01 | [2469BC : 2198BC] 0,94 | NF3a2-NF3b | Azémar R. | 1991 | Os brûlé |
| Aude | Les Fades | carré C4-n°17 | Lyon-4571 | 3830+/-30 | [2456BC : 2356BC] 0,12 [2164BC : 2152BC] 0,01 | [2351BC : 2198BC] 0,81 | NF3b | Guilaine J. | 1962 | Os |
| Bages (Catalogne) | Clarena | tumul I | I12396 | 3700+/-100 | [2458BC : 2416BC] 0,02 [1840BC : 1826BC] 0,06 [1793BC : 1784BC] 0,04 | [2458BC : 1877BC] 0,95 | BA2-BA3 | Castells et al. | 1983 | Os |
| Vaucluse | L'Ubac | carré F7 de - 1,56 à 1,66 m | Lyon-855 | 3635+/-55 | [2196BC : 2171BC] 0,02 | [2146BC : 1880BC] 0,93 | BA1-BA2 | Sauzade G. | 1998 | Charbon |
| Anoia (Catalogne) | Les Maioles (Rubio) | individu E | UBAR560 | 3495+/-50 | / | [1941BC : 1691BC] 0,95 | BA2-BA3 | Clop i Faura | 1995-2002 | Os |
| Aveyron | Tumulus les barracs | tombe 3B | Ly-6993 | 3475+/-50 | / | [1923BC : 1665BC] 0,95 | BA2-BA3 | Duday H. | 1994 | Os |
| Anoia (Catalogne) | Les Maioles (Rubio) | individu A | UBAR558 | 3475+/-50 | / | [1923BC : 1665BC] 0,95 | BA2-BA3 | Clop i Faura | 1995-2000 | Os |
| Anoia (Catalogne) | Les Maioles (Rubio) | individu B | UBAR559 | 3465+/-50 | / | [1914BC : 1659BC] 0,95 | BA2-BA3 | Clop i Faura | 1995-2002 | Os |
| Alt Emporda (Catalogne) | Tafaina (Ventallo) | ? | UBAR246 | 3300+/-50 | [1728BC : 1724BC] 0,03 [1481BC : 1454BC] 0,03 | [1692BC : 1493BC] 0,91 | BM1 | Bosh et al. | 1993 | Os |
| Hérault | Laroque 17 | Chambre funéraire | Poz-5190 | 3300+/-35 | [1678 BC : 1675 BC] 0,04 | [1669BC : 1499 BC] 0,95 | BM1 | Bec Drelon N. | 2012 | Os |
| Alt Emporda (Catalogne) | sépulture à couloir des Fontanilles (Sant Climent Sescebes) | entrée de la chambre | GAK12934 | 3180+/-70 | / | [1617BC : 1282BC] 0,95 | BM2 | Tarrus | 2002 | Charbon |
| Aude | Saint-Eugène | tumulus | Lyon-2203 | 3090+/-30 | / | [1427BC : 1277BC] 0,95 | BM2-BF1 | Guilaine J. | 1992 | Os |
| Pyrénées-Orientales | Barraca | périphérie tumulus | Poz-62369 | 3005+/-30 | [1289BC : 1196BC] 0,6 [1139BC : 1135BC] 0,01 | [1382BC : 1343BC] 0,09 [1306BC : 1127BC] 0,86 | BF1 | Bec Drelon N. | 2014 | Charbon |
| Lot | Les Aguels | ? | Lyon-2151 | 2980+/-35 | [1374BC : 1356BC] 0,02 [1065BC : 1058BC] 0,006 | [1301BC : 1076BC] 0,92 | BF1-BF2b | Lagasquie J.P. | 2000 | Charbon |
| Hérault | Mas de Reinhardt II | couloir | Poz-51292 | 2935+/-25 | [1260 BC : 1228 BC] 0,08 | [1220 BC : 1047 BC] 0,95 | BF2a | Bec Drelon N. | 2012 | Charbon |
| Lot | Les Aguels | niveau 14 | Lyon-1559 | 1500+/-35 | [430AD :493AD] 0,15 | [530AD : 642AD] 0,79 | F1 | Lagasquie J.P. | 2000 | Os |

Annexe 1 : Tableau des datations calibrées disponibles pour les monuments du bassin nord-ouest méditerranéen et intégration des datations réalisées dans le cadre de ce travail.

 Dolmens languedociens

 Dolmens est-pyrénéens

Utilisation Néolithique Final (début)

Construction ?

Utilisation Néolithique Final

Reconstruction phase II

Réutilisation Age du Bronze

Réutilisation mais construction récente (BA/BM)

Réutilisation Age du Bronze